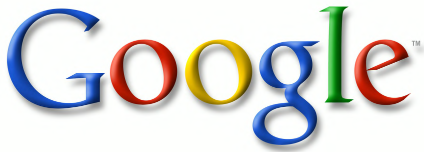
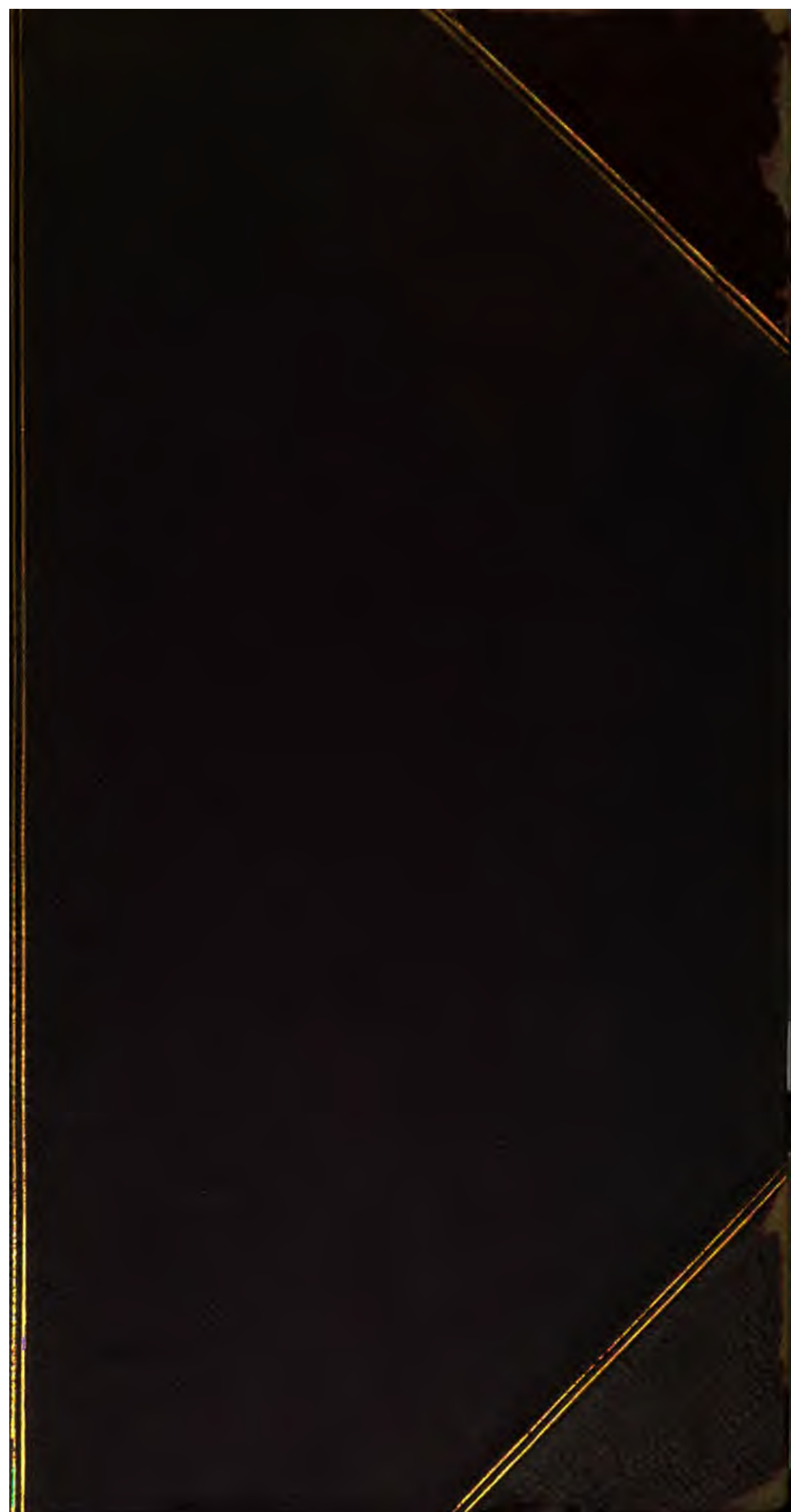





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE PARADIS
DE DANTE

ILLUMINÉ A GIORNO.

III

LE PARADIS

DE DANTE

ILLUMINÉ A GIORNO.

III



PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,
rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice

LE PARADIS

DE DANTE

ILLUMINÉ A GIORNO

DÉNOÛEMENT TOUT MAÇONNIQUE DE SA COMÉDIE ALBIGEOISE

[ENFER, PURGATOIRE ET PARADIS]

Traduite en vers selon la lettre et commentée selon l'esprit

Par E. AROUX

SUIVI DE

L'Hérésie de Dante démontrée par Francesca de Rimini
De Preuves supplémentaires,
Et de la Clef du langage des fidèles d'Amour.

Lux ex tenebris, Dev. M.·.
Primus sensus est qui habetur per literam,
ALIUS *est qui* HABETUR *per significata per literam*
Et primus dicitur literalis, *secundus vero* allegoricus
Dante, Epist. D. Kani Grandi de Scala.

Et nunc erudimini qui docetis *terram.*

TOME TROISIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE DE MADAME Vve JULES RENOUARD,
RUE DE TOURNON, 6.
1857


TAYL
LI

LE PARADIS

DE DANTE

ILLUMINÉ A GIORNO.

CHANT I.

L'Enfer nous a montré le monde soumis à la domination pontificale, à Satan roi; c'est le premier acte de la Comédie; le second nous a offert, dans le Purgatoire, l'antagonisme du mensonge et de la vérité, de la sainte et de la prostituée; on a vu la foi qui sauve, la religion d'amour, exposée aux avanies de la religion de haine, de la foi qui perd, et cette foi, personnifiée dans Béatrice, versant des larmes amères au triomphe momentané de sa rivale détestée. Péripétie complète au troisième acte. La victoire y reste enfin, à la religion de l'Évangile, à la théologie que la raison éclaire, à la gnose apostolique. Après la lutte le triomphe.

Le Paradis, dans lequel nous entrons à la suite du poëte, est donc la contre-partie de l'Enfer. En opposition au royaume des ténèbres romaines, il va faire resplendir à nos yeux le royaume des Saints, des *Parfaits*, où rayonne la lumière gnostique-albigeoise, *il regno santo*, dont il fera un ciel divisé en autant de régions planétaires que l'ordre du Temple reconstitué comprenait de grades dans son organisation secrète. Comme Swedenborg (*voy.* pp. 100 et suiv. des *Révélations*), il va voir les anges, les élus, Dieu lui-même.

Cela entendu, nous entrons en matière; mais afin d'avoir paix, au moins sur ce chef, avec nos adversaires qui se récrient contre ces qualifications de gnostiques, d'albigeoises, de cathares, etc., données par nous aux doctrines dantesques; nous leur apprendrons, puisqu'ils l'ignorent, que les docteurs orthodoxes désignent par ces noms divers

les opinions religieuses dont nous nous occupons et dont la plupart leur paraissaient entachées de manichéisme. Ils peuvent s'en convaincre en consultant Bossuet (*Hist. des variations*, livre XI, note *, p. 516, éd. Charpentier). Nous les prévenons donc que nous continuerons à employer indifféremment les mots *vaudois* et *albigeois* qui, pour nous, sont synonymes, malgré les distinctions signalées par l'évêque de Meaux, et même par M. C. Schmidt.

—

De celui qui meut tout les splendeurs infinies, etc.

1. C'est naturellement dans le Temple, dans le sanctuaire de l'Ordre occulte, que resplendit le plus la gloire du monarque universel qui, de droit, est le moteur suprême, au spirituel comme au temporel. Cette gloire se reflète dans les loges affiliées où elle brille d'un moindre éclat que dans le ciel, *che più di sua luce prende,* dans le suprême synode où Dante fut admis.

—

Des choses qu'on ne peut redire en ses récits, etc.

2. Le plus profond silence étant commandé, non pas seulement par une loi que sanctionnaient des serments terribles, mais encore par l'imminence de châtiments inévitables, tant de la part des frères que de la part de l'autorité dominante.

—

... Ce qu'en si haute sphère
Mon esprit recueillit de trésors purs d'erreur, etc.

3. La mémoire avait les meilleures raisons pour ne pas se souvenir, c'est qu'il lui était impérieusement enjoint d'oublier en certains lieux et à l'égard de certaines personnes.

—

Sois propice, Apollon, à ce dernier labeur.

4. Dans l'Enfer, Dante a invoqué les Muses, dans le Purgatoire, Calliope ; ici, c'est Apollon-Soleil, dieu de la lumière, et, par ce motif, appelé *Divina virtù* par le poëte, qui s'écrie : *O buon Apollo !* Le fils de Jupiter sera bien bon, en effet, d'exaucer sa prière et de l'aider à retracer les merveilles du Paradis évangélique.

—

Verse en moi, vase élu, cette valeur insigne
De ton laurier chéri qui fait qu'on se rend digne.

5. Dans le même ordre d'idées, Pétrarque devint l'amant de Laure ou de la *Divina virtù,* symbolisée par l'arbre d'Apollon, *Lauro*

amato. Laurier lui-même, il devint un *vaso si fatto*, vase digne de recevoir et de conserver la lumière mystique, non moins efficacement que le Saint-Graal des chevaliers templistes; *vase parfait*, formé des mêmes éléments et sortant de la même fabrique que le *vaso perfetto* dont Stace nous a signalé la Nature comme l'auteur toujours actif (*Pg*. XXV).

—

.... Vers tous deux désormais
Je dois tendre, en courant le reste de l'arène.

6. Après avoir traité des choses de la terre, asservies par l'autorité théocratique, il me faut aborder les choses du ciel sectaire régi par la raison et passer de l'un à l'autre, sous les yeux de l'ennemi aux aguets. J'ai donc besoin d'une double habileté.

—

Du fourreau de sa chair fit sortir Marsyas.

7. En opérant d'une manière toute contraire, c'est-à-dire en épaississant sur moi le fourreau orthodoxe, *la vagina*, dont je prends soin de me munir, mais en faisant que, pour les adeptes, *la chair se détache des os*, l'esprit de la matière, la vérité de la fiction : c'est ainsi que l'Apollon provençal finira par triompher des Marsyas catholiques.

—

A ton arbre sacré tu me verras venir, etc.

8. L'amant de Béatrice, qui est toute science, amour et splendeur, l'ami de Lucie, qui est et donne la lumière, ira s'incliner devant l'arbre du dieu de la lumière et se couronnera du feuillage de ce laurier si cher à Pétrarque. Du reste, il n'est pas à craindre qu'il soit infidèle dans ses tableaux, car l'image, *l'ombra*, du bienheureux royaume est *segnata nel suo capo*, et s'il n'en dit pas davantage, c'est qu'il ne le pourra.

—

.... Aux vils désirs humains
La faute en est, la honte aussi, etc.

9. La muse albigeoise avait expiré sur le cadavre des troubadours provençaux, la muse italienne balbutiait timidement quelques chants d'amour, dont le sens réel échappait à la foule; les Césars laissaient insoucieusement peser sur l'Italie la toute-puissance usurpée des pontifes; aussi le poëte s'écrie-t-il : *Colpa e vergogna dell' umane voglie*. Mais le *vates* inspiré par la raison est venu, et peut-

être un César digne de ce nom ne se fera-t-il pas attendre; alors la Louve sera refoulée dans l'Enfer. Alors la Gaie science fera éclore la joie, *partorir letizia*, sur le front de la joyeuse déité Raison-Soleil, *lieta deità*. C'est ainsi que le Paradis catholique s'ouvre sous les auspices du *gai savoir* albigeois. S'il y a système, c'est apparemment chez Dante et non pas chez celui qui se borne à traduire sa pensée.

—

Un grand feu naît parfois d'étincelle légère, etc.

10. L'incendie que le poëte appelait de ses vœux, et des cendres duquel devait s'élever la nouvelle Jérusalem, ne s'est allumé que deux siècles après lui; ces vents qui, sortant de la caverne de la Phocide, inspiraient une fureur divine et faisaient rendre des oracles, ne se déchaînèrent qu'à l'appel de Martin Luther. Alors des milliers de voix, mais non pas *migliori voci*, s'élevèrent de toutes parts et se mirent à prier en langue vulgaire.

—

Du point où vont s'unir, en dessinant trois croix,
Quatre cercles distincts, etc.

11. A l'équinoxe de printemps, époque ordinaire des initiations, où la secte appliquait son sceau sur la cire molle des néophytes, qu'elle régénérait en les pétrissant à sa guise, pour les arracher au Prince du monde, *a suo modo tempera e sigilla la mondana cera;* alors le soleil, dans le signe du Bélier, se levait au *point* où coule le Gange; le colure équinoxial se croisait avec l'équateur, comme aussi le zodiaque, et ce dernier avec l'horizon. Tout ce phœbus astrologique a pour but de rappeler l'Orient et les nombres en rapport avec certaines cérémonies rituelles dans le langage arcane. Peut-être aussi, comme le veut l'Ottimo, retrouvons-nous ici les sept nymphes-étoiles avec lesquelles nous avons fait connaissance dans le Purgatoire; les trois croix représentant les vertus religieuses, et les quatre cercles, les vertus civiles, partage des sectaires. On peut être certain, au surplus, que la *migliore stella* n'est pas celle du catholicisme, car la *lucerna del mondo*, qui brille en vain pour les catholiques, *mortali*, quoiqu'elle s'offre à eux de différents côtés, *per diversi foci*, n'est en réalité que le flambeau de la raison en opposition avec l'autorité sacerdotale.

—

Une blanche clarté couvrait un hémisphère, etc.

12. Une partie de la terre voyait la lumière, l'autre était plongée

dans les ténèbres du catholicisme, cela s'entend de reste, *Tutto era là bianco, e l'altra parte nera.*

—

Jamais un aigle ainsi n'y dirigea ses yeux, etc.

13. Béatrice, pensée doctrinale du poëte, dont l'aigle est le symbole tout à la fois politique et religieux, tient ses regards fixés sur le soleil raison, *lucerna del mondo,* foyer lumineux qui l'attire, comme un rayon remontant à sa source. Et Dante l'imite, attendu que ses enseignements, *gli occhi,* ont fait pénétrer dans son esprit, *infusa nell' imagine mia,* sa manière d'opérer, *l'atto suo,* et l'ont rendu apte à observer plus attentivement les lois de la raison qu'on ne le fait d'ordinaire, *oltre al nostro uso.* On voudra bien remarquer la comparaison du pèlerin allant par Toulouse à Saint-Jacques en Gallice, décidé à se convertir à la foi catholique, *che tornar vuole.* (Schmidt, *Hist. des Cath.,* I, 144, 348; II, 160.)

—

C'est qu'en effet ont là nos facultés mortelles, etc.

14. On comprend que les facultés intellectuelles soient aptes à prendre un bien plus grand essor dans le Temple, sous l'empire de la raison, qui est le lot de l'espèce humaine, que sous celui de l'autorité, qui ne fait qu'abrutir encore ceux « pour lesquels est perdu le bien de l'intelligence » (Enfer) et qui sont réduits à l'état de brutes (Convito). Ici est le monde catholique, où bien des choses n'étaient pas permises aux vertus des Parfaits, *qui non lece alle nostre virtù;* là est le Temple, où ces vertus avaient libre carrière, *molto licito;* le Temple étant le *vase parfait* préparé par la Nature à l'intention de ceux qui suivent les lois de la raison, *mercè del loco, propio dell' umana specie,* d'où les brutes orthodoxes sont nécessairement exclues.

—

.... Comme si le seul maître
Eût d'un autre soleil orné les vastes cieux.

15. Les mille clartés que fait briller la raison au milieu des ténèbres de l'ignorance, comme un autre soleil, sont les sciences, qui ajoutent *giorno a giorno.* Celui qui a pour but la science et pour guide la raison peut impunément traverser la *région de feu,* autrement dit l'Enfer, ou les contrées sur lesquelles domine la loi ecclésiastique; il n'est besoin pour cela que de savoir employer certaines formes de langage, ce qui constitue la grammaire, certaines figures, ce qu'ap-

prend la rhétorique, etc. Or nous allons voir le poëte passer successivement par les différentes sphères qu'il a soin de comparer, dans son *Convito*, aux sciences du *trivium* et du *quadrivium*. Il ne s'agit que de le comprendre, et il a fait tout ce qu'il pouvait raisonnablement tenter pour nous y aider.

—

Sur elle uniquement moi j'attachais mes yeux, etc.

16. Qu'il contemplât le soleil-raison ou Béatrice, sa pensée doctrinale, sa foi illuminée par la raison, le résultat était toujours le même.

—

Et l'effet que sur moi son aspect radieux
Produisit, fut semblable à celui de cette herbe, etc.

17. Au livre IV, chap. XIV de sa *Généalogie des dieux*, Boccace nous dit que la magicienne Circé était une insigne prostituée, *grande meretrice*, et qu'elle aima, entre autres, Glaucus, dieu marin, dont le nom signifie terreur, *amò Glauco, dio marino, e Glauco risuona lo stesso che terrore*. Le même Boccace, commentateur de la *divine Comédie*, dit dans sa neuvième églogue, où il fait figurer ce même dieu marin : « J'entends par Glaucus l'apôtre Pierre, car Glaucus était un pêcheur qui fut mis parmi les dieux marins, *sic et Petrus piscator fuit*, etc. Mais ce terrible Glaucus, d'après Boccace lui-même, fut l'amant d'une grande prostituée qui changeait les hommes en brutes; rappelez-vous Sémiramis, Thaïs, Myrrha, la prostituée du paradis terrestre, reportez-vous au *Convito*, où Dante déclare que l'homme qui ne fait pas usage de sa raison est réduit à la condition des brutes, et vous pourrez conclure que Dante, après avoir suivi les voies du pêcheur Glaucus, dut à sa foi de s'élever au-dessus de ses frères et de devenir l'un des ministres de la religion d'amour, ce dont vous aurez plus tard bien plus d'une preuve, sans celles que nous avons signalées dans le Purgatoire.

—

.....Je voudrais qu'on pût dire
Se transhumaniser,....

18. Ceux à qui il est accordé de devenir anges, par leur régénération dans une vie nouvelle commençant sous le signe du Bélier, comprendront parfaitement, par l'exemple de Glaucus aimé d'une courtisanne qui changeait les hommes en bêtes, que l'amour de Béatrice, qui changeait les bêtes en hommes, en les éclairant et en

leur rendant le libre usage de leur raison, étant elle-même tout amour, élevait Dante au-dessus de cette misérable humanité courbée sous le joug de l'Église, et faisait de lui un *très-excellent ange*, un être divin, un Parfait. Aussi verrons-nous le poëte ordonné par saint Pierre lui-même, après avoir été mitré et couronné par Virgile.

—

Amour, tu le sais, toi qui gouvernes le ciel, etc.

19. L'amour qui régit le ciel sectaire venait de régénérer le poëte à sa lumière dans le Purgatoire, lieu d'épreuves et d'initiation, il lui avait infusé une vie nouvelle, un nouvel esprit, *novella mente*, enfin il avait fait de lui un soleil-raison, attendu que, dans les mystères mythriaques, l'initié représente le soleil. Si l'on traduit *sol* par seulement et *novella mente* par récemment, on arrive à un non-sens. Mais on aime mieux cela que d'admettre une version aussi naturelle et intelligible que celle-ci : Amour, toi qui gouvernes notre ciel sectaire, tu sais si, grâce à ta lumière, qui m'élevait au-dessus de moi-même, j'étais soleil, c'est-à-dire celui en qui tu avais créé un esprit nouveau.

—

De la ronde pour toi qu'un désir éternel, etc.

20. Admettez pour un moment qu'il s'agit ici de l'harmonie des sphères de Platon, réfutée par Aristote.

—

Tellement embrasé que n'a jamais, je pense,
Fleuve ou pluie enfanté lac à ce point immense.

21. La roue de justice sectaire, *ruota*, en opposition à la *Ruota*, Rote pontificale ou roue de dame Fortune, se compose de toutes les provinces constituant l'organisation templière albigeoise avec leurs chefs hiérarchiques. C'est l'amour qui lui donne l'impulsion constante, perpétuelle, par le désir de voir son règne arriver, *che tu desiderato simpiterni*, qui en dirige l'action et la répartit dans un ordre hiérarchique, *l'armonia che temperi e discerni*. Dante, entouré des nombreux dignitaires de l'Ordre, décoré de leurs insignes et joyaux, éclairé par les lumières de la raison, leur soleil, les compare, dans son enthousiasme de néophyte ou d'apôtre, à un lac embrasé.

—

Ces sons nouveaux pour moi, cette vaste clarté, etc.

22. Un langage différant complétement de celui que parlaient les

profanes, les papistes, une doctrine toute lumineuse ouvrant à la raison affranchie une immense carrière : voilà ce qui constitue la *novità del suono* et *il gran lume.*

—

Ainsi que tu le crois, tu n'es plus sur la terre, etc.

23. Béatrice, qui voit en lui comme lui-même, puisqu'elle est sa foi, *vedeame si com' io,* lui dit : Tu as quitté la terre catholique, l'enfer des vivants, qui t'avait fait *grosso* par un *falso immaginar* qu'il te faut secouer; tu as traversé le lieu d'épreuves de l'initiation et te voilà parvenu dans le ciel des Parfaits, dans le sein de l'Église évangélique, patrie commune des fidèles d'amour, *proprio sito.*

—

Mais comment se fait-il ainsi que je dépasse
Tant de corps qui, légers, sont semés dans l'espace ?

24. Ces corps légers, *corpi lievi,* ne sont pas assurément les astres; ce ne pourrait être que les nuages et les vapeurs grossières, c'est-à-dire les erreurs, les institutions catholiques, déjà désignées dans le Purgatoire sous le nom d'*altra vanità,* tout ce que la pensée sectaire devait laisser naturellement derrière elle en s'élançant dans les régions du ciel.

—

Toute chose, dit-elle, en la nature entière, etc.

25. Tout dans la nature est soumis à un ordre régulier aboutissant à un centre unique; cette forme est le gouvernement monarchique, qui est celle du gouvernement de Dieu; par lui seul la terre pourra reproduire l'ordre admirable du ciel, *questo è forma che l'universo a Dio fa simigliante.*

—

Toutes natures sont à s'y soumettre enclines, etc.

26. Les esprits supérieurs, *l'alte creature,* voient là le but à atteindre, parce que c'est la trace du très-haut, *l'orma dell' eterno valore.* Quel que soit leur rang sur l'échelle sociale, quel que soit leur caractère, tous les hommes sont portés d'instinct vers cette forme de gouvernement, comme aussi tout ce qui se meut sur la vaste mer de l'être.

—

C'est cet arc vers leur but qui non-seulement chasse
Les êtres dépourvus de sens et de raison, etc.

27. Si les êtres inanimés obéissent à cette loi, comment, méconnue qu'elle est par les Guelfes, ces brutes catholiques, entichés de leurs municipes, n'aurait-elle pas toute la sympathie des Parfaits, chez qui se trouvent réunis l'intelligence et l'amour, *ch' hanno intelletto ed amore?*

—

.....La sage Providence,
Qui régla tout ainsi, fait d'un calme éternel, etc.

28. De même que la Providence maintient en paix par sa lumière, qui est tout amour et sagesse, le ciel empyrée dans lequel tourne le premier ciel mobile, de même le monarque universel maintiendrait le monde en paix, en donnant une impulsion éclairée par l'amour et la sagesse à ses hauts dignitaires, dont le zèle est le plus empressé, *ha maggior fretta.*

—

Et c'est là maintenant, comme au but décrété,
Que nous sommes poussés par la puissante corde, etc.

29. Voilà comment nous sommes emportés vers cet idéal d'un gouvernement pacifique et bienfaisant, but décrété par la Providence, *com' a sito decreto.* Nous y parviendrons grâce à la Gaie science, *lieto saper,* dont l'influence s'exerce toujours dans un but de vertu et de bonheur, *la virtù di questa corda che ciò che scocca drizza in segno lieto.*

—

Mais comme en rien souvent la forme ne concorde
Avec le vœu de l'art, etc.

30. Tous les hommes devraient s'élancer dans cette voie qui, par la Gaie science ou l'art d'amour, conduit à la monarchie impériale et à la ruine de la théocratie; mais chez le plus grand nombre, la matière est sourde, *la materia è sorda,* l'intelligence fait défaut, et la foule, usant de son libre arbitre, *c'ha podere di piegar,* s'écarte du bon chemin, *da questo corso si diparte,* et se laisse pousser par les Guelfes dans le parti contraire, *in altra parte,* entraînée par ses appétits grossiers, *da falso piacere.*

—

Tu ne dois donc pas plus t'étonner, si je n'erre,
De ton ascension, etc.

31. Dante, qui a subi les trois épreuves de la terre, du feu et de

l'eau, qui s'est purifié, en s'abreuvant aux ondes du Léthé, de tous ses préjugés, de toutes ses erreurs passées, qui, baptisé dans l'Eunoë, par la coopération du Toulousain Stace et de la Romaine Mathilde, s'est régénéré dans ses eaux et y a puisé une nouvelle vie; Dante, dégagé de tout empêchement antérieur, *privo d'impedimento,* puisqu'il a rompu avec Babylone, est essentiellement apte à s'élever aux plus hauts grades sectaires. Il ne pouvait s'arrêter à moitié route, sur la cime du Purgatoire, où s'est effectuée sa palingénésie; rien de plus simple, dès lors, que son ascension à travers les sphères symboliques, rien de moins étonnant que de le voir s'élever au-dessus des préjugés et des superstitions, *corpi lievi,* en laissant derrière lui les esclaves de l'autorité toujours gravitant vers la terre.

Si tel n'est pas, en réalité, le sens de cette réponse si laborieuse de Béatrice à Dante, qu'on veuille bien essayer de l'interpréter autrement et de telle sorte qu'elle puisse résoudre avec netteté cette simple question : Comment se fait-il que je dépasse ces corps légers? *Com' io trascenda questi corpi lievi?*

CHANT II.

O vous qui, ne montant qu'une frêle nacelle, etc.

1. Vous profanes, vous papistes, qui, ne connaissant d'autre barque que celle de saint Pierre, avez suivi jusqu'ici le poëte, ne vous hasardez point désormais à vous élancer avec lui dans les hautes régions où il va prendre son essor, car vous vous perdriez à vouloir comprendre les figures mystérieuses dont il va compliquer son récit, et le fil une fois rompu, vous ne parviendriez pas à le renouer.

—

L'onde est vierge où ma nef va dirigeant sa course, etc.

2. Nul n'a encore tenté de composer, sous forme orthodoxe, un poëme consacré à la glorification de l'hérésie.

—

Minerve enfle ma voile, Apollon me conduit etc.

3. La Minerve gnostique, le dieu de la lumière-raison et les neuf filles de mémoire, dont le nom, dérivé de *myein,* signifie qui expli-

que les mystères, voilà le patronage sous lequel le poëte va aborder un ciel dans lequel l'Ourse romaine, la Calisto pontificale, est considérée comme la cause de toutes les misères du monde.

—

Pour vous, rares élus, dont le désir poursuit
Depuis longtemps le pain des anges, pain de vie, etc.

4. Peu nombreux, *quei altri pochi,* les initiés des hauts grades sont seuls appelés à saisir le sens de cette dernière partie du poëme dans son symbolisme compliqué. Anges eux-mêmes, ils ont seuls droit à se repaître du pain des anges (*Convit.* I), des sublimités de la doctrine, dont on ne peut se rassasier sous le règne de l'Antechrist, et répudient la nourriture que l'Église romaine dispense à ceux qu'elle appelle ses brebis : *Miseri quelli che colle pecore hanno commune cibo.* (CONVIT. IV, 14.) Le pain céleste dont ils se nourrissent « est la *lumière nouvelle,* le *soleil nouveau* se levant où l'AUTRE tombe, destiné à faire luire la clarté pour ceux qui sont dans les ténèbres, attendu que leur soleil habituel, *usato sole,* ne les éclaire pas. » *Ibid.*, I, 13. Ces hauts initiés peuvent seuls suivre le sillon qui s'entr'ouvre devant eux et qui se referme aussitôt, *ritorna equale,* tant le poëte apporte de sobriété dans l'expression et dans les détails destinés à révéler le fond de sa pensée.

—

De Colchos ceux, jadis, qui firent le voyage, etc.

5. Comme Jason, en effet, sous le nom duquel il s'est déjà mis en scène dans l'Enfer, Dante monte un navire du nom d'Argo, contraction d'*Arrigo,* navire que nous verrons citer souvent avec autant d'à-propos; comme Jason, il va à la conquête de cette Toison d'or que les pontifes se sont indûment appropriée. Comme lui il espère bien faire lever du champ qu'il ensemence laborieusement une moisson d'hommes armés. Comme lui enfin, nous le verrons à la fin de sa tâche proclamé pasteur d'hommes, laboureur du champ de la foi, *fatto bifolco,* par saint Pierre lui-même. Nouvelle allusion à son apostolat évangélique.

—

Du séjour déiforme en nous la soif innée, etc.

6. La forme du royaume de Dieu est la monarchie, Béatrice vient de nous le dire, *questo è forma che l'universo a Dio fa simigliante.* Le désir perpétuel d'atteindre à ce gouvernement déiforme était donc,

de son propre aveu, le véritable mobile de Dante, son but était la forme du Temple, du *vaso perfetto,* œuvre de la Nature.

—

Regardait fixement en haut, moi dans ses yeux.

7. Les yeux de la philosophie Béatrice sont ses démonstrations (*Convito*). C'est ainsi que la doctrine personnelle du poëte venait puissamment en aide à la foi sectaire en général, *onde la nostra fede è aiutata.* (*Voy.* la Canz. *Amor che nella mente mi ragiona,* p. 297 des *Révél.*)

—

Vers moi se retournant belle et le front joyeux, etc.

8. Au moment où il arrive au premier ciel, Dante voit Béatrice se tourner vers lui, belle et joyeuse, *lieta,* attendu qu'elle nous fait voguer en plein fleuve de *Gaie science.*

—

A la première étoile ici que tu vois luire.

9. A la lune, dont le ciel était le premier dans l'ancienne astronomie, par rapport à la terre; venaient ensuite, dans l'ordre ascendant, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, le ciel des étoiles fixes, qu'on appelait le premier mobile, et enfin l'empyrée ou dixième ciel.

—

Un nuage brillant, solide, épais, pareil
Au diamant poli que frappe le soleil, etc.

10. Comment la lune, cette figure de la Papauté, n'apparaîtrait-elle pas comme un nuage, *nube,* quelque brillante qu'elle soit, et comme une *pierre,* s'appelât-elle diamant?

—

Le céleste joyau nous reçut comme l'onde, etc.

11. C'est le propre de la pensée de s'introduire ainsi dans les corps, depuis les entrailles de la terre jusqu'au plus haut des cieux. Le sectaire Dante et sa foi Béatrice pénétraient donc par la pensée au sein de cette Église qui doit durer éternellement, *eterna margherita,* et dont les chefs, voués à la ruine, ne se troublaient pas le moins du monde de cette visite fantastique, qui n'empêchait pas le corps de rester entier, *permanendo unito.*

—

Alors que dans un corps un corps vient pénétrer, etc.

12. Dante doute fort qu'il soit entré corporellement dans la lune, car cela est contraire à la *Métaphysique* d'Aristote, liv. IV; mais s'il en était ainsi, ce serait un motif de plus pour étudier, dans la constitution de l'Église romaine réunissant les deux puissances, comment pourra s'organiser dans les mains de l'empereur, représentant de Dieu, la réunion de ces deux pouvoirs ayant à faire exécuter la loi divine et la loi humaine, celle de la Nature ou de la providence impériale, *come Natura e Dio s'unio*.

—

Là nous apparaîtra rayonnant d'évidence, etc.

13. Lorsque la lune de la Papauté se sera éclipsée devant le soleil de l'empire, ce que nous enseignons aux néophytes sous le voile des symboles leur apparaîtra aussi clairement que la vérité contenue dans les axiomes de sens commun, par la mise en pratique de notre théorie de monarchie universelle et par l'organisation hiérarchique de notre Église.

—

Autant que je le puis, je rends grâce au Seigneur
De ce qu'il a daigné m'éloigner de la terre.

14. Je rends dévotement grâce à Dieu de ce que mon opinion gibeline m'a éloigné des rangs orthodoxes, du monde des morts, *mondo mortale*, pour me faire passer parmi les vivants, parmi ceux qui se nourrissent du pain des anges, *divoto ringrazio*, L. VI, c'est-à-dire le Luxembourgeois, VI.

—

Mais dites-moi quels sont ces signes nébuleux, etc.

15. D'où proviennent ces taches que l'on aperçoit dans le disque de la lune, taches dans lesquelles le peuple voit un homme, qu'il appelle Caïn, portant sur son dos un fagot d'épines; autrement dit, le Pape meurtrier de ses frères et assimilé à Caïn dans l'Enfer où il donne son nom à l'avant-dernier cercle? Comment le poëte albigeois, comment le pasteur évangélique, n'aurait-il pas signalé dans la Papauté des parties nébuleuses à côté de parties jetant un vif éclat? Nul mieux que lui pouvait-il apercevoir des taches dans la lune?

—

Combien de la raison l'essor est limité!

16. Le jugement des suivants de la mort, *mortali*, étant nécessai-

rement faussé par les appétits matériels et aveuglé par l'autorité, qui n'admet pas l'intervention de la raison, *dove chiave di senso non disserra*, il ne saurait avoir une grande portée; puis le peu de raison que peuvent avoir les Guelfes est entravé par les appétits matériels, *dietro a' sensi ha corte l'ali.* Mais vous aimerez mieux peut-être cet autre sens : Tu vois qu'il est conforme aux intérêts temporels que la raison ou la justice ait pour but la monarchie universelle et la cour de Henri VI, *dietro a' sensi vedi che la ragione ha* CORTE L'A.L.I. Lisez alors : *Ha la corte Arrigo Lucemburghese, Imperatore*, et rappelez-vous l'ancienne locution française : la cour ou le palais le roi.

—

Et moi : — Je crois qu'ici les corps rares et denses, etc.

17. *L'ombra sua non è altro che rarità del suo corpo, alla quale non possono terminare i raggi del sole.* Telle est en effet l'opinion exprimée par Dante dans le *Conv.*, II, 14, œuvre incontestablement postérieure au poëme, d'où résulterait qu'il n'aurait tenu aucun compte de la démonstration toute contraire de Béatrice, ne lui faisant pas même l'honneur de la mentionner, ou plutôt qu'il aurait cherché à obscurcir d'autant la question pour les profanes, dans la crainte qu'ils n'eussent à y voir trop clair.

—

Les astres qu'on observe en la huitième sphère, etc.

18. Le ciel des étoiles fixes. Nous nous bornerons d'abord à reproduire les annotations des commentateurs sur cette longue démonstration scolastique, et comme on n'en sera guère plus avancé pour l'intelligence du texte, nous y ajouterons quelques annotations, sauf à résumer notre interprétation dans une seule note à la fin du chant.

—

Si d'une essence rare ou dense s'y montrant, etc.

19. La philosophie scolastique admettait deux principes dans les corps, l'un, qu'elle appelait *matériel*, constituait la matière première, la même pour tous; l'autre, appelé *formel*, déterminait leur forme substantielle, variée à l'infini, selon les espèces et les individus. Ainsi l'âme était la forme substantielle des corps, parce que faisant seule que l'homme soit, sa seule retraite fait perdre au composé humain son existence et son nom. (*Voy.* saint Thomas, 1a, q., 76, 4.) Les astres ayant des influences diverses, il en résulte que le principe formel diffère chez chacun d'eux. Mais on peut se rappeler aussi que,

dans le langage de Dante, la *virtù informativa* est celle d'où dérive l'enseignement, d'où suit que les *principes formels* deviennent ceux de la doctrine. *Voy.* Pg., notes 10 et 21. Or, tous autres enseignements que celui de Rome étant supprimés, *distrutti*, que resterait-il à la raison, *a tua ragion?*

—

....Dans tous une même influence
Plus ou moins répartie aurait même puissance.

20. Les influences sidérales ne varieraient pas selon les astres.

—

En supposant aussi, comme le fait ta glose,
Que de ces points obscurs la rareté fût cause.

21. Elle serait percée à jour ou diminuerait notablement d'épaisseur en certaines parties.

—

....De même alternerait
Le papier dans son livre en changeant de nuance.

22. Elle serait composée de couches opaques et de couches diaphanes. Mais vous pouvez aussi entendre que, s'il y avait chez la Papauté alternative d'erreur et de vérité, de ténèbres et de lumière, elle agirait tout autrement et renoncerait par moments au droit canon, pour adopter le droit romain, à l'Ancien Testament pour suivre l'Évangile, *nel suo volume cangerebbe carte.*

—

Le premier cas admis, lorsqu'elle éclipserait
Le disque du soleil, etc.

23. Quand le soleil est éclipsé par la lune, on apercevrait la lumière solaire à travers les couches les plus minces de l'astre interposé; mais la véritable pensée, c'est que, lors de la plus grande puissance de la Papauté, lorsqu'elle éclipse le soleil impérial, elle n'en laisse pas plus percer le moindre rayon de vérité rationnelle, *trasparere lo lume*, et se complaît dans l'obscurité qu'elle fait régner sur la terre.

—

Si cette rareté, même en s'étendant loin, etc.

24. La transparence cessant, en certains points déterminés, par l'effet de la densité, il y aurait réfraction des rayons solaires, comme elle a lieu dans un cristal doublé d'une lame de plomb. Mais entendez que l'opacité étant générale dans la *pierre* catholique, elle refoule

par sa nature tout rayonnement lumineux, et *suo contrario trapassar nonlascia.*

—

Peut-être diras-tu que le rayon aux yeux, etc.

25. Si les rayons du soleil-raison n'étaient qu'atténués, pâlis, parce qu'ils se reflèteraient plus en arrière, *più a retro*, d'une façon moins progressive, encore se laisseraient-ils apercevoir quelquefois.

—

Tu prendras trois miroirs dont tu disposeras, etc.

26. Ce n'est à coup sûr ni par hasard ni sans intention que Béatrice a recours à cette figure cabalistique, sans valeur aucune, comme on le verra, pour la démonstration qu'elle entreprend, mais on ne peut plus éloquente pour rappeler à Dante ses devoirs et ses serments comme affilié à l'ordre maçonnique du Temple éclairé par le soleil-vérité et en hostilité perpétuelle avec la lune, cette reine des ténèbres. En effet, dans tous les rituels maçonniques vous trouverez cette question adressée au récipiendaire : « Que vîtes-vous lorsque vous fûtes reçu maçon ? — Trois grandes lumières en équerre. »

—

Tous les trois renvoyer une égale splendeur.

27. La clarté reflétée perdra en étendue, mais non en éclat, et c'est ce qui ne se reproduit pas même dans la manière d'agir de la Papauté, car son enseignement ne reflète aucune lumière, quelque faible et quelque atténuée qu'elle soit.

—

Comme aux tièdes rayons que le soleil lui lance
Fond la neige, etc.

28. C'est bien le moins que la comparaison soit empruntée à la neige et au froid que la lune rend plus rigoureux, *che'l gelo conforta* (*Voy.* la Canz. *Io son venuto al punto della ruota*) pour exprimer que la doctrine albigeoise fait s'évanouir celle qui dérive de l'Eglise romaine. Il est tout naturel aussi que Béatrice nous donne la contre-partie de sa démonstration anti-lunaire.

—

Un corps dans lequel gît, dont la vertu recèle, etc.

29. Le ciel cristallin ou premier mobile était censé tourner dans le ciel empyrée, séjour de la paix éternelle « tranquille par béati-

tude » dit Dante dans le *Convito*, II, 3. Or, selon Béatrice, le premier mobile reçoit de lui et communique aux autres cieux, qu'il embrasse avec tous les corps qu'ils renferment, le principe de l'être, *virtù*, dont il est comme le grand réservoir.

—

Le ciel suivant, au loin qui de tant d'yeux reluit, etc.

30. Le ciel des étoiles fixes va répartissant de même son influence entre les différents astres qu'il contient, selon leur essence différente.

—

Les autres cieux selon diverses influences, etc.

31. Les sept cieux inférieurs opèrent de même sur tout ce qui est soumis à leur action, selon les vertus particulières attribuées à chaque astre.

—

Ainsi vont, tu le vois, ces organes du monde, etc.

32. Recevant du ciel supérieur le principe de l'action qu'ils exercent au-dessous d'eux, comme nos membres agissent sous l'impulsion de la pensée.

—

Par les divins moteurs puissance, impulsion,
Doivent être transmis à chaque sainte sphère, etc.

33. Les bienheureux moteurs, *beati motori*, seraient les anges, conformément à l'opinion de saint Thomas; mais la *mente profonda* qui dirige le premier mobile, ne peut être au ciel que Dieu ou l'Esprit de Dieu remplissant l'empyrée, et s'imprimant comme un sceau sur son œuvre la plus sublime; sur la terre, ce serait l'empereur, monarque universel.

—

Or, de même que l'âme à votre humble poussière, etc.

34. Tout en restant une, l'intelligence suprême, qui donne le mouvement au ciel, répand à l'infini sa bonté et sa puissance en se multipliant à l'aide des astres innombrables semés dans l'espace.

—

Différente vertu diversement s'allie, etc.
Or la vertu qui vient se mêler à ce corps
De joyeuse nature émanant, etc.

35. La vertu du principe moteur, vertu différente chez chacun

d'eux, produit des effets divers dans chacun des corps sidéraux, pour qui elle est ce que l'âme est au corps humain, auquel elle s'unit en lui donnant la vie. On s'expliquera bientôt pourquoi ces *preziosi corpi* sont dits dériver *di natura lieta.*

—

C'est d'elle que provient cette diversité, etc.

36. Si ce principe moteur de nature joyeuse, *natura lieta,* est un ange, on comprend que les hiérarchies célestes comportent plusieurs rangs et que les astres, auxquels les anges président, offrent en conséquence différents degrés de splendeur; mais cela n'explique pas comment le même astre offre des parties lumineuses et des parties obscures, *quod erat demonstrandum*, car un même ange ne saurait être esprit de lumière et de ténèbres.

—

Le principe formel en elle ainsi réside, etc.

37. La conclusion de cette longue et savante démonstration devrait être : voilà pourquoi il y a des taches dans la lune; et pourtant on en pourrait déduire tout au plus la cause de la diversité d'aspect dans les diverses planètes. Mais au fond Dante n'attachait pas une extrême importance à résoudre les problèmes astrologiques qu'il se plaisait à poser et à discuter dans toutes les formes de la scolastique. Son but était d'arrêter l'attention sur la question soulevée et de la diriger dans un sens tout différent de celui vers lequel se portait sa pensée. Ici, il parle astrologie et il pense monarchie ; en conséquence, après avoir dénoncé la Papauté comme un obstacle à tout progrès, à toute lumière rationnelle, de même que la lune interceptant les rayons solaires, il expose, sous forme d'argumentation astronomique, tout l'ensemble de l'organisation secrète à l'aide de laquelle ses coreligionnaires espéraient constituer leur monarchie universelle sur les ruines de l'Église catholique. C'est pour le donner à comprendre aux initiés qu'il a recours à l'expérience des trois miroirs placés en triangle et reflétant une lumière unique. Expérience qui suffisait pour indiquer aux siens qu'il y avait là à découvrir un sens caché se rapportant au premier grade de l'Ordre proscrit. N'est-il pas étrange en effet que nous retrouvions dans la maçonnerie moderne cette même figure symbolique, c'est-à-dire « trois grandes lumières disposées en équerre » (*Voy.* Maçonn. Adonhiramite), et plus étrange encore que des symboles analogues se succèdent progressivement dans le même Ordre, jusqu'à la fin du poëme ?

Pour Dante, le ciel de la paix divine, *Ciel della divina pace*, est la sphère d'idées doctrinales tendant au bonheur, à la béatitude du genre humain, d'où ne s'écarte jamais le haut cénacle, le Grand-Orient, conseil suprême de la secte qui, dans un but de paix universelle, travaillait à la reconstitution de l'empire romain. Nous verrons ce conseil suprême appelé tour à tour, conformément au vocabulaire maçonnique, cour, consistoire, convent, collége, concile. Or de cette haute cour, comme du ciel cristallin ou premier mobile qui entraîne tous les autres et par ce motif ressemble à la morale, dit Dante (*Conv.* II, 14), sans doute parce que, selon lui, elle est supérieure au dogme, part l'impulsion motrice de tout le système composé de diverses aggrégations, cieux, sphères ou grades, échelonnées hiérarchiquement, et contenues en lui comme parties d'un même tout. On comprend dès lors la portée de ces mots, *corpo nella cui virtute l'esser di tutto suo contento giace.* Le ciel ou grade suivant, dont la mission est d'exercer une surveillance incessante, ce qu'exprime *ch' ha tante vedute,* répartit entre chacun des suivants, qu'il embrasse à son tour, les *travaux* dont ils ont à s'occuper, et leur procure ainsi une vie, une action différente, selon l'influence qu'il juge à propos d'exercer sur eux, *per diverse essenze da lui distinte e da lui contenute.* Les cieux, ou grades inférieurs, opérant de la même manière dans le cercle de leurs attributions, dirigent vers le but qui leur est tracé leurs divers ressortissants, *le distinzion,* les dignitaires *che dentro da se hanno,* et s'appliquent à développer les aptitudes de chacun, *lor semenze.* C'est ainsi que ces organes du monde sectaire reçoivent d'en haut l'impulsion, *di sù prendono,* et vont opérant activement au-dessous d'eux, *di sotto fanno,* dans un ordre hiérarchique arrêté et, Dante nous le dit formellement, de grade en grade, *di grado in grado.*

Non content d'avoir exposé toute l'économie de ce système unitaire, Béatrice veut remonter à son origine et mettre ainsi Dante sur la voie de la vérité à laquelle il aspire après s'être égaré si longtemps dans celle du mensonge et des ténèbres, *nella selva oscura.*

L'action et l'influence de chaque ordre de dignitaires dérive nécessairement d'une source féconde en béatitude, c'est-à-dire en paix, joie et biens de toute espèce, *da beati motori.* Or la huitième hiérarchie, dans laquelle resplendissent tant de lumières, *tanti lumi,* reproduit la pensée profonde qui lui donne l'impulsion, *la mente profonda che* L. VI *volve,* c'est-à-dire *che volve il Lucemburgheze* VI.

Il est aisé de concevoir qu'une seule volonté intelligente donnant

une impulsion unique à différents ordres de personnages investis d'attributions distinctes, *distinzioni*, ses inspirations bienfaisantes, *sua bontate*, se multiplient par la coopération de chacun d'eux, coopération constituant leur vie, et différente selon la sphère d'action dans laquelle elle s'exerce. Enfin, cette volonté unique, intelligente, dérivant de l'art d'amour, de la Gaie science, source de tout bonheur, elle provient évidemment d'une nature joyeuse, *natura lieta*, épithète qu'il est difficile de rattacher à la divinité. Tout ce qui émane de chacun de ces corps précieux, *preziosi corpi*, Parfaits ou Bonshommes, comme on les appelait, de ces anges hiérarchiquement constitués, révèle son origine *gaie;* comme aussi la Gaie science elle-même se manifeste chez les initiés, les vivants, à une certaine manière de regarder, *come letizia per pupilla viva* (1). La différence de lumière dans chacun des cieux ou grades sectaires, auxquels elle vient d'en haut, s'accroît pour eux en proportion de leur élévation, elle est leur *principe formel* ou *informatif*, attendu qu'elle leur procure les informations, les connaissances qui éclairent la raison, et, selon qu'il convient à la volonté unique qui les régit, ils s'entourent de ténèbres pour les profanes ou font briller la lumière pour les adeptes, faisant ainsi l'obscurité ou la clarté, *lo turbo e'l chiaro.*

Voici maintenant comment Dante établit l'analogie entre le ciel de la lune et la grammaire : 1° celle-ci offre des ombres comme la planète; 2° sa luminosité est variable « car par son infinité les rayons de la *raison* (vous voyez bien que raison et soleil sont tout un) ne s'arrêtent pas dans une partie, *non terminano in parte*, spécialement en ce qui concerne les mots; elle brille tantôt de ci, tantôt de là, selon que *certains mots, certaines déclinaisons, certaines constructions* sont ou non en usage. » *Conv.*, II, 14. Voilà l'explication du procédé mis en œuvre par Dante et les autres fidèles d'amour, selon qu'ils voulaient faire apparaître ici ou là la lumière de la raison et laisser certaines vérités dans l'ombre. Telle était leur grammaire dont ne différaient guère ni leur rhétorique, ni les autres sciences dont se composait leur ciel, *Per cielo intendo la scienza e per li cieli le scienze.* Ibid.

(1) « Les Cathares avaient entre eux des signes particuliers de reconnaissance et se distinguaient, *per solam loquelam et per solos gestus* (Albericus, 326). Un certain mot, un certain signe suffisait pour découvrir un frère à un frère. » Schmidt, *Hist. des Cath. et Albigeois*, II, p. 95.

CHANT III.

Ce doux soleil qui fait éclore dans mon cœur
La chaleur de l'amour, etc.

1. Béatrice est *Soleil* comme personnification de la doctrine d'amour éclairant et fécondant la raison du poëte avec qui elle s'est identifiée. Or, on a pu juger jusqu'à quel point sa démonstration brille par la clarté, à la prendre au pied de la lettre, et aussi de ce qu'elle offre de clair et de significatif quant à la pensée voilée. Mais au fond elle faisait resplendir aux yeux du poëte, qui s'en explique franchement, une douce perspective, *dolce aspetto.*

—

J'étais prêt à parler, quand s'offrit à mes yeux, etc.

2. L'affilié du Temple, le pasteur de l'Église évangélique de Florence, après ce que venait de lui exposer Béatrice avec tant de lucidité, ne pouvait plus confesser que la foi solaire très-différente des croyances lunaires; mais son enthousiasme aurait pu l'entraîner à quelque indiscrétion, et l'incident arrive très à propos, *di mia confession non mi sovvenne.*

—

Comme dans un cristal transparent et poli, etc.

3. L'image ayant paru une réalité à Narcisse, et Dante prenant la réalité pour une image reflétée. Remarquez toutefois que Dante avait cela de commun avec Narcisse, qu'épris de Béatrice, sa foi, qui se reflétait dans l'eau vive de la doctrine albigeoise, *ego sum aqua viva,* a dit le Sauveur, l'effet pour lui était semblable *a quel ch'accese amor trà l' uomo e 'l fonte.*

—

Et mon regard chercha celui de mon doux guide
Dont brillaient les yeux saints d'un sourire embellis.

4. Quelle différence entre Béatrice dans le Paradis, où elle est sur son terrain, dans le Temple, où elle sourit toujours, et la Béatrice éplorée du Purgatoire, où elle est exposée aux insultes de la prostituée et du géant son galant!

—

Ce sont bien en effet des substances qu'ici,
A leur vœu pour avoir manqué, tu vois ainsi.

5. Ces substances sont des âmes qui, sur la terre, ont manqué à leurs vœux et n'en sont pas moins placées par le poëte au rang des bienheureux, attendu qu'elles ont suivi la même foi que lui et vu la véritable lumière, *la verace luce che le appaga, da se non lascia lor torcer li piedi.*

—

Oh! dis-je, Esprit élu, que l'éternelle vie, etc.

6. En demandant son nom à cette âme élue, le poëte trouve moyen de faire comprendre qu'elle a senti la douceur de cette lumière d'Orient qui procure la vie éternelle et ne se comprend que de ceux qui en ont joui, *la dolcezza senti, che non gustata non s'intende mai.*

—

Aucun juste désir ne la trouve rebelle.

7. Dieu est amour ou charité, et la charité des *fidèles d'amour,* dirigée uniquement par la justice, reproduit la charité divine dont elle émane; elle est courtoise, attendu qu'elle se règle en tout sur ce qui se pratique *justement* dans ces cours d'*amour,* au sujet desquelles il a été tant déraisonné, cours du dieu Amour, *que vuol simile a se tutta sua corte,* et qui par suite embellit les siens, ce qui fait dire à l'âme interrogée que Dante doit la trouver *più bella.*

—

Tu ne pourras en moi méconnaître Piccarde.

8. Sœur de Corso Donati et de ce Forese qui, dans le ch. XXIV du Purgatoire, a déjà prévenu Dante de sa béatification, probablement par le motif que, mariée contre son gré par son frère aîné à l'un des chefs des Noirs, elle avait nécessairement pris le parti en horreur. C'est pour cela qu'elle apparaît à Dante beaucoup plus belle qu'au temps où elle était *vergine sorella.*

—

Nos cœurs que l'Esprit saint rend constamment joyeux, etc.

9. Littéralement : Nos affections, enflammées uniquement dans le plaisir de l'Esprit saint, nagent dans la joie, *letizian,* formées qu'elles sont de son ordre. Piccarde n'ose pas dire : Toute notre joie est dans la religion de l'Esprit, pour qui seul nous sommes enflammés d'amour, et ce qui nous distingue, ce qui constitue notre *forme substantielle,* c'est d'appartenir à son ordre, *del su' ordine formati.* Du

reste, sa position dans une sphère peu progressive, *nella spera più tarda*, ne l'a pas empêchée d'adopter les principes des Parfaits et d'être *beata con questi altri Beati*.

—

C'est que n'ont pas été bien observés nos vœux, etc.

10. Que Dante eût donné place dans le Purgatoire aux religieuses défroquées, il n'y aurait pas à s'en étonner, mais on conviendra que l'apostasie, même involontaire, est un singulier titre à la béatitude céleste et que la doctrine catholique ne saurait l'admettre. Il en est autrement de l'église albigeoise, qui admettait volontiers pour contrepoids à des vœux négligés, *negletti voti*, à la violation des vœux monastiques par exemple, d'autres engagements pris d'un certain côté, *voti in alcun canto*.

—

Ne sais quoi de divin, repris-je, se marie, etc.

11. C'est là un des miracles opérés par les conversions à la foi albigeoise, elle rend *Parfait* et, dès lors, divin.

—

Mais à te reconnaître enfin peut parvenir, etc.

12. Afin de donner à entendre qu'il s'agit bien d'une reconnaissance albigeoise, le poëte emploie cette locution bizarre, *il raffigurar m'è più latino.* Heureusement que nous savons maintenant ce que *parlar latino* veut dire. Piccarde ne s'y trompe pas, aussi appelle-t-elle Dante son frère en religion, *frate*.

—

Puis, le front d'allégresse à tel point radieux, etc.

13. Comment la *joie* n'aurait-elle pas rayonné dans les yeux d'une vaudoise, initiée aux mystères du *gai savoir* et initiée peut-être par Dante lui-même ?

—

Si de monter plus haut nous avions la pensée, etc.

14. Dans l'Enfer pontifical, tout est envie, cupidité, orgueil, convoitise, rivalités anarchiques. Dans le Paradis monarchique, promis par l'hérésie, l'union, l'harmonie et la félicité la plus parfaite seront le résultat de l'accord unanime des volontés, chacun n'ambitionnant rien au delà du rang qui lui aura été assigné par le maître suprême,

en raison de son aptitude et de son zèle. Tel est le sens interne de l'explication donnée ici par Piccarde.

—

Et si tu comprends bien quelle en est la nature, etc.

15. Si tu fais attention qu'elle n'est autre chose que l'amour qui nous unit à Dieu et à son représentant sur la terre, qui seul doit y faire régner les lois de la Nature, *se la sua Natura* B.EN. *rimiri*, tu verras qu'elle tient de *Béatrice* et de *Enrico*.

—

.... Il est essentiel
Que s'unissant au vœu de l'arbitre éternel, etc.

16. *Cf.* Hugues de Saint-Victor, *Erudit. theol. De sacram. fid.*, lib. II, p. 18, cap. 20, et *Instit. monast. De anima*, lib. IV, cap. 15.

—

Cela plaît de la sorte et chacun le tient cher,
Sa volonté, voilà notre paix, etc.

17. La Nature ne s'aviserait pas de se révolter contre la volonté du représentant de Dieu, lorsqu'elle-même n'est que la Providence impériale. *Voy.* Enfer, ch. XI, notes 12, 14, 23, la distinction établie entre les œuvres de Dieu et celles de la Nature.

—

.... Dans le vaste ciel il n'est point une place
Qui ne soit Paradis, etc.

18. Bien que les rangs et les prérogatives soient répartis inégalement dans la hiérarchie sectaire, dans cette organisation sociale rêvée par les adeptes du Temple et qui devait faire de la terre un ciel, chacun se trouve heureux du sort qui lui est fait, parce qu'il a été réglé par la justice et non par la faveur; le Paradis, au temporel, est donc partout dans la monarchie, qui est une émanation de Dieu, *del sommo bene*. Mais, au spirituel, il est à plus forte raison dans le Temple, dans quelque rang qu'on y soit reçu.

—

...... Comme pour un mets, parfois, n'ayant plus faim, etc.

19. L'aliment dont on est bientôt rassasié, faut-il le dire? c'est la nourriture de mensonge et de mort du catholicisme, tandis que la doctrine des pauvres de Lyon, vaudois, albigeois ou cathares, est le pain de vie dont, une fois qu'on en a goûté, *rimane ancor la gola*, et dont on ne se lasse jamais, car c'est le pain des anges. *Convito.*

—

S'arrêta la navette, à regret délaissée.

20. Ceux que la grossièreté de l'aliment catholique avait rassasiés n'en étaient que plus friands du pain des anges albigeois, et voilà pourquoi la navette de Piccarde s'était arrêtée, *non trasse insino al co la spola.*

—

Une parfaite vie, un sublime mérite, etc.

21. On saura ce que le poëte entend chez sainte Claire par la vie des Parfaits, *perfetta vita,* quand il nous aura mis à même d'apprécier les motifs de sa vénération pour saint François d'Assises. Nous prévenons qu'il nous arrive parfois de corriger notre traduction, comme nous le faisons ici dans le vers en tête de cette note.

—

....L'époux qui ne rejette
Aucun vœu, dès l'instant qu'à son gré s'y reflète
La pure charité, etc.

22. La question est de savoir si les vœux religieux sont conformes à la charité, à l'amour, car le trait se cache constamment sous l'arrangement hypocrite de la phrase. Or, celle-ci semble nous dire que les Parfaites s'habillaient ou se déguisaient à la manière de sainte Claire pour vivre en paix dans le monde catholique, monde que Piccarde voulut fuir, *fuggimi.*

—

....De sa secte bénie
Je prêtai les serments en lui vouant ma vie.

23. C'est bien à l'ordre de sainte Claire que s'applique ce mot de secte, *setta,* et l'habit dans lequel se renferme cette jeune fille étant bien le costume des Clarisses, il en résulte que pour Dante ces saintes filles n'auraient été que des vaudoises. Peut-être obtiendrons-nous ultérieurement quelques lumières à ce sujet. Quant à présent, sauf meilleur avis, nous penserions qu'à l'exemple de Forese, sa jeune sœur Piccarde ou Richarde s'enrôla dans la secte de la sainte lumière d'Orient sous les auspices de sainte Claire, dans le Temple de laquelle Pétrarque s'éprit d'un si tendre et si constant amour pour Laure, la bien-aimée du soleil-raison. Nous comprendrions alors que Corso Donati s'en fût fâché tout rouge, qu'il l'eût mariée de force à un des siens, pour changer le cours de ses idées et s'assurer d'elle ; enfin que Forese eût, dans ces circonstances, commis quelque indiscrétion, cause

de tout le mal, ce qui lui aurait valu d'être châtié dans le Purgatoire pour le *peccato della gola.*

—

Me ravirent par force à la douce demeure, etc.

24. La *dolce chiostra,* la douce clôture, nous a grandement l'air de signifier le Temple. Toujours est-il que la pauvre fille, éclairée par les lumières de la foi évangélique, dut faire assez mauvais ménage avec celui des Tosinghi dont l'alliance lui fut imposée, et ce qu'elle eut à souffrir avec un dévot, un Noir, un jésuite, comme on dirait aujourd'hui, Dieu seul peut le savoir.

—

De même elle fut sœur et le bandeau sacré
Sur son front virginal fut aussi déchiré, etc.

25. Il y avait bien quelque différence, comme on va le voir; mais Dante se plaît surtout aux contrastes.

—

Celle de tant d'éclat dont le front est paré,
S'il te plaît le savoir, est la grande Constance.

26. Bru de Frédéric Barberousse, constant adversaire de la Papauté, mère de Frédéric II, le premier des chantres d'amour en Italie, le protecteur de l'hérésie et l'implacable ennemi de l'Église, cette princesse ne pouvait manquer d'avoir sa place dans le Paradis de Dante qui, à ces divers titres, l'appelle la grande Constance, comme elle a eu sa mention dans le Purgatoire sous le nom de Thétis. Fille de Roger, roi de Pouille et de Sicile, elle avait pris le voile. Mais Guillaume, son frère, étant mort sans enfants, et Tancrède, qui avait usurpé le trône, s'étant mis en révolte contre le saint-siége, l'archevêque de Palerme la fit enlever de son monastère, en 1192, et la donna en mariage à Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, de la maison de Souabe. Constance est ici un personnage muet, car il y aurait eu péril à la faire parler. Mais Piccarde a pu nous dire sans danger que ceux qui arrachent les religieuses au cloître sont des gens plus adonnés au mal qu'au bien, *a mal più ch'a bene usi,* paroles qui vont frapper sur l'archevêque de Palerme et sur le pontife, qui laissa impunie cette violence sacrilége. (*Voy.* Villani, IV, 19. *Hist. sicula,* Muratori, t. VIII, 778.) Éplucbons maintenant les mots, car ils nous offrent des révélations curieuses. *Ciò che dico di me di se intende.* Applique lui ce que j'ai dit de moi. Elle fut donc amenée aussi à professer la foi albigeoise dont elle fut l'une des sœurs, *fù sorella,* de même que Foresc

et Buonagiunta étaient *frati;* à ce titre, *cosi,* l'ombre orthodoxe que le voile sacré avait projeté sur sa tête, en fut repoussée, *le fù tolta di capo l'ombra delle sacre bende.* Mais lorsqu'une fois elle fut revenue au monde, *rivolta al mondo,* par violence et contre toute bonne règle, *contra buona usanza,* par le fait d'un prélat, elle ne cessa de garder fidèlement le voile sur son cœur ou sur les secrets confiés à sa foi, *non fù dal vel del cuor giammai disciolta,* à la différence de Forese et de Piccarde peut-être; ainsi celle-ci, déjà albigeoise, fut mariée contre son gré et pécha peut-être par un peu de laisser aller; l'autre, religieuse catholique, rompit ses vœux par force; mais une fois mariée et convertie à la foi évangélique, elle sut en conserver les secrets dans son cœur, afin de les transmettre précieusement à son fils.

—

Elle dit, puis se prit à chanter le salut
Que fit l'ange à Marie, etc.

27. Nous avons assez dit que Marie était le nom de l'Église albigeoise, on en sera convaincu à la fin du poëme. *Ave Maria* équivaut donc à *Ave Manto,* et cet adieu suffirait seul pour indiquer l'esprit dans lequel a été conçue l'allocution de Piccarde.

—

Mon regard la suivit tant qu'il lui fut possible, etc.

28. Dante suivit affectueusement du regard celle qui fut une de ses ouailles bien-aimées, tant que l'exil ne l'éloigna pas d'elle, *quanto possibil fu,* puis, lorsqu'il la perdit dans l'*aqua cupa* des Guelfes, *poi che la perse,* il se consacra au triomphe de sa foi en prenant parti pour Henri VII, *volsesi al segno di maggior disio.* On pourrait s'étonner qu'il ait choisi la lune pour en faire le séjour des religieuses plus ou moins violentées dans leur vocation, et cela faute de saisir le moindre rapport entre les vœux monastiques et cet astre non plus qu'avec la grammaire; mais si l'on se rappelle que la lune passe pour exercer une notable influence sur les esprits atteints de démence, que Dante a désigné les croisés de Montfort par l'épithète de *lunari,* que dans l'Enfer il a appelé la lune la *donna che qui regge,* on saisira les rapports existant dans sa pensée entre ces diverses figures; rapports qui n'ont échappé ni à l'Arioste mettant dans la lune tout ce qui se perd sur la terre, ni à Milton décrivant son limbe de vanité; c'est que Milton était un *puritain* ou un cathare, il avait d'ailleurs voyagé en Italie et conversé avec le Tasse dans sa prison; dans cet hospice qui,

sous prétexte d'une maladie noire, sauva du bûcher d'Olinde l'auteur de la *Jérusalem*, réclamé en vain par l'inquisition. Les Italiens ne nous apprendront-ils pas ce que sont devenus ces manuscrits du Tasse qui, vendus à un éditeur romain et soutenus faux d'abord, puis reconnus authentiques, ont valu dix-sept années d'emprisonnement préventif à l'infortuné vendeur, le comte Alberti? (*Voy.* l'Assemblée nationale du 28 octobre 1851.)

CHANT IV.

Un homme entre deux mets également distants, etc.

1. Saint Thomas discute cette hypothèse, grave sujet de débats dans l'école, et la résout en disant, que cet homme finirait par trouver dans l'un des deux mets une condition qui déciderait son choix. (*Summa theol.*, p. II, 1, *quæst.* 13, art. 6.)

—

Un agneau resterait de même entre deux loups, etc.

2. Ces deux loups-là nous feraient supposer que les deux doutes, mets ou gibier, qui préoccupent si vivement Dante, étaient de nature à l'exposer à un double danger. Nous verrons bien.

—

....C'était de ma part silence nécessaire, etc.

3. La prudence était de nécessité pour gens professant que s'exposer au martyre par zèle pour leur foi, était une duperie, et que bien mieux valait vivre pour la faire triompher (*Voy.* Révél., p. 78; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl.*, XV, p. 162; Rinieri, *Summa*, et le moine de Zigabene rapportant ces préceptes de l'hérésie : *Omni rationi saluti vestræ consulite, nolite dare sanctum canibus, neque projicere margaritas vestras ante porcos.* (Max. Bibl. vet. P.P., 225 et 227.)

—

Ainsi que fit Daniel pour calmer la colère, etc.

4. Béatrice devine le motif de sa préoccupation, comme le prophète le songe du roi d'Assyrie touchant le *colosse aux pieds d'argile.* La comparaison n'est-elle pas heureusement choisie pour rap-

peler le vieux de l'Ida (*Enf.*, XIV) et pour faire allusion au courroux de Boniface VIII, qui fit condamner Dante, non moins injustement que Nabuchodonosor Daniel, comme coupable de prévarication et de félonie, *che l'avea fatto ingiustamente fello?*

—

....Je vois que ta pensée
De deux désirs rivaux combattue, enlacée, etc.

5. Lisez *veggio come* B.EN. et traduisez, je vois que ta pensée religieuse, B. t'inspirant un vœu, et ta pensée politique, EN. un autre, tu t'arranges pour ne pas laisser transpirer au dehors ce qui te préoccupe ainsi, *tua cura se stessa lega si che fuor non spira.*

—

Par Platon professée en sa philosophie.

6. Dans le Timée. *Voy.* saint Thomas, *Summa theol.*, suppl. quæst. XCIII, art. 2.

—

Je traiterai d'abord celui-là qui recèle
Du venin de l'erreur plus notable parcelle.

7. Il y a donc du fiel, *ha di felle,* dans les deux questions à traiter; on voit que les deux loups ne nous avaient pas mal renseigné.

—

Moïse, Samuel, les deux Jean ou Marie, etc.

8. Les plus hauts dignitaires de la secte, comme on le verra aux derniers chants, ses législateurs, *Moïse*, ses prophètes, *Samuel,* et notamment le prélat qui donna l'onction sainte à Henri VII dans Saint-Jean-de-Latran, ses apôtres, *quel Giovanni qual prender vuogli,* même Jean de Parme, l'Église albigeoise elle-même, *Maria,* ont tous la même foi et par suite sont habitants du même ciel, que les Parfaits que tu viens de voir avec Piccarde et Constance. Les années ou le temps, le moment de leur admission ne fait rien à l'affaire, *nè hanno all' esser lor più o meno anni.*

—

Mais tous du premier cercle ils forment la parure, etc.

9. Nous retrouverons en effet aux derniers chants les séraphins, les Moïse, les Samuel, les apôtres de la secte avec celle qui, pour les Parfaits, avait nom Notre-Dame. Ils figurent au premier rang dans la rose mystique.

—

....Non pas qu'en cette sphère
Leur séjour soit fixé, mais pour qu'en s'y montrant, etc.

10. Tous les fidèles d'amour font partie de l'Église au même titre, mais leurs rangs y sont différents selon leurs mérites, tel est le sens voilé. Au sens propre, ces âmes ne sont dans les astres que par figure, *per far segno;* on voit que Dante prend là ses précautions contre l'accusation d'hérésie.

—

A votre esprit, pour qui rien ne se manifeste
Que par l'aide des sens, il faut ainsi parler.

11. C'est la doctrine sensualiste de Condillac proclamant que toute idée dérive des sens, n'étant elle-même qu'une sensation transformée. On voit qu'elle remonte loin.

—

L'Écriture attribue à Dieu des pieds, des mains,
Mais entend autre chose en cette pure essence.
Ce que des âmes dit Timée est différent, etc.

12. Ce n'est pas sans intention que Dante, rapprochant ici les saintes Écritures, sainte Église, et Platon, nous les montre procédant également par figures, car il veut donner à comprendre par là que l'œuvre de la révélation, comme celle de la philosophie, est de même soumise à l'appréciation de la raison.

—

Son arc non loin du vrai peut-être irait porter.

13. Si les astres étaient pour Platon ce que sont pour Dante et son école les nymphes-étoiles du Purgatoire, il ne se serait pas trop écarté de la vérité.

—

Proclama dieux Mercure et Jupiter et Mars.

14. Lire *numinar* au lieu de l'absurde et plat *nominar*. Il n'est pas possible de méconnaître ici, dans le sens littéral, une approbation implicite donnée à la doctrine des influences sidérales, doctrine commune aux écoles gnostique, kabbaliste et neoplatonicienne. Mais il en est tout autrement si les astres ne sont que les notions scientifiques, les idées morales ou religieuses données dans l'enseignement orthodoxe d'un côté, rationaliste de l'autre, et c'est bien là évidemment le fond de la pensée.

—

Lorsqu'aux yeux des mortels la justice divine
Paraît injuste, c'est pour eux motif de foi, etc.

15. Allusion aux paroles de saint Paul : *Fides... argumentum non apparentium,* et à celles de saint Augustin, disant que l'apparente injustice des jugements de Dieu est un motif de plus pour croire et non une raison de douter. Voilà pour l'enseigne : Mais entendez que, dans l'Église albigeoise, pour *nostra giustizia,* ce qui paraît injuste aux yeux des suivants de la Mort pontificale atteste la foi opposée à l'hérésie romaine ; et l'on comprend dès lors que cette manière de penser ne pouvait éloigner Dante de sa Béatrice, *non ti potria menar da me altrove.*

—

Si l'on ne reconnaît de violence entière, etc.

16. Constance et Piccarde ne sont pas entièrement excusables, attendu que, violentées d'abord, elles ont cédé jusqu'à un certain point aux exigences de leur nouvelle condition, l'une en abjurant totalement la foi romaine, l'autre en se relâchant tant soit peu de l'austérité albigeoise; tandis que Dante va nous expliquer comment, forcé d'apostasier ostensiblement, il est resté au fond de l'âme fidèle à sa religion et à ses serments.

—

Jamais la volonté sans son gré ne s'éteint.

17. C'est ainsi qu'a opéré la volonté de Dante et n'a cessé de se roidir contre la contrainte qu'il était réduit à subir. Sa nature vaudoise et gibeline a tenu bon contre la plus formidable oppression, *come natura face in foco.*

—

Ces âmes qui pouvaient rentrer dans le lieu saint, etc.

18. Piccarde parmi les Parfaites, dans le temple évangélique de Sainte-Claire, Constance dans son monastère de Sicile.

—

Mais on voit rarement si ferme volonté.

19. Ces deux religieuses, qui servent de prétexte à Dante pour présenter son apologie à ses co-sectaires, sont moins excusables que lui, car il ne s'est jamais associé que fictivement à la violence qui lui a été faite, et s'il n'a pas imité l'héroïsme de saint Laurent et de Mutius Scévola, c'est, d'une part, que tant de fermeté est rare, et de l'autre, que l'hérésie, qui tient surtout compte de l'utilité, réprouve le martyre comme inutile et souvent nuisible. « Les disci-

ples de la gnose, dit Matter, condamnaient la recherche du martyre comme une superstition indigne d'un pneumatique. » (*Hist. du gnost.*, II, 490.) Ainsi pensaient également les Pauliciens. (*Voy.* p. 78 *des Révél.*)

—

Que Constance eut toujours affection extrême
Pour le voile sacré, etc.

20. Entendez : pour la foi qui était obligée de se dérober sous le voile, *affezion del vel.* Autrement tâchez de rattacher au fait énoncé ce qui suit immédiatement.

—

Mais bien plus d'une fois il est advenu, frère,
Que pour fuir un péril, etc.

21. Nous avons là l'explication du langage catholique adopté par le poëte et substitué au vocabulaire amoureux, dont il avait fait usage jusque-là. S'il a agi autrement qu'il ne lui convenait, *che non gli convenne,* ce fut pour fuir un péril imminent, *per fuggir periglio,* et bien contre son gré, *contra grato.*

—

C'est ainsi qu'Alcméon, autrefois, sur sa mère
Levant un bras impie, obéit à son père.

22. Ceux que n'auront pas convaincus nos réflexions sur ces étranges explications de Béatrice, le seront peut-être par la comparaison dont elle les fait suivre, car ils comprendront que cet Alcméon parricide par Piété est précisément le fils de Constance, Frédéric II, cet autre Achille, le pupille d'Innocent III, autre Chiron. Ils comprendront qu'à la suggestion du Pape, *di ciò pregato dal padre suo,* il frappa l'église albigeoise, sa mère véritable, *la propria madre,* et se fit impitoyable envers elle, bien contre son gré, *contrà grato,* pour ne pas perdre l'appui de Rome, *per non perdar Pietà.* Or, cette comparaison s'applique de même à Dante qui, sur l'invitation du grand maître de l'Ordre, *dal padre pregato,* feignit, bien à contre cœur, d'être l'un des suivants de dame Piété et de diriger ses coups contre l'église albigeoise, sa mère, afin de sauver ainsi sa foi, *per non perder pietà.* Y a-t-il là assez de savante habileté?

—

La volonté complète, absolue, au méfait
Ne consent pas, sans doute, et pourtant elle cède.

23. La volonté de Dante, comme celle de Frédéric II, loin de

s'allier à la violence qu'il subissait, s'est constamment révoltée contre elle, il ne lui a cédé en apparence que dans la crainte de tomber dans de plus grands maux, *in più affanno.* Or, il est excusable, car il n'a pas frappé réellement sa mère, comme Alcméon ou Frédéric, tout son tort est d'avoir feint de diriger ses coups sur elle, lorsqu'ils portaient ailleurs.

—

Chacune, tu le vois, fut vraie en son langage.

24. Sainte Béatrice n'aurait eu garde de contredire sainte Piccarde : professant la même foi, elles exprimaient la même vérité, chacune d'elles gardant la même affection au voile, *al vel,* dans la pensée secrète que toute vérité n'est pas bonne à dire.

—

De mon double désir elle éteignit la flamme.

25. L'albigéisme le plus exalté aurait été satisfait à moins. Comment ne pas admirer l'argumentation ondoyante de Béatrice, l'*ondeggiare del santo rio*, de cette source de vérité tout évangélique ?

—

O ! du premier amant amante aux doux attraits, etc.

26. Rien de plus naturel que cette explosion de reconnaissance du poëte pour Béatrice qui, sous forme de controverse religieuse, vient de déployer tant d'art pour faire parvenir à ses co-sectaires sa justification et celle de son Alcméon bien-aimé ; aussi l'appelle-t-il déesse, *diva*, attendu que l'âme, nous dit-il dans le *Convito,* est déité, et que Béatrice est son âme parlante, son *logos.*

—

Notre esprit se repose en elle, etc.

27. La vérité à laquelle Dante aspire est celle qui satisfait complétement l'intelligence, la raison, *nostro intelletto,* non la doctrine imposée par l'autorité ; hors de cette vérité il n'y a rien de vrai, *nessun vero si spazia ;* la révolte contre l'autorité saute aux yeux.

—

C'est pourquoi naît le doute, ainsi qu'un rejelon, etc.

28. Ce n'est pas la foi qui admet le doute comme un moyen d'arriver par degrés à la vérité, mais bien le rationalisme. Le premier chant de l'Enfer nous apprend quel est le sommet qu'il s'agit de gravir, quel est le soleil qui rayonne sur sa cime, et nous avons vu

dans le Purgatoire quelles sont les épreuves, *colli*, par lesquelles il faut passer pour y parvenir. Seule, la Nature, cette loi providentielle de l'Empire, nous y pousse à l'aide de l'art d'amour qui dérive d'elle, *è Natura che pinge noi*. Le refrain est constamment le même.

—

Je voudrais donc savoir, après des vœux rompus, etc.

29. La question de Dante se réduit à ceci : Est-il possible de suppléer à l'inobservation du serment prêté dans les temples albigeois par des équivalents, quand ceux-ci sont de nature à être pris en considération par nos frères, *ch'alla vostra stadera non sien parvi?*

—

Béatrice, à ces mots, sur moi fixa ses yeux
Si pleins des feux d'amour, etc.

30. S'il y a tant d'amour dans les yeux de Béatrice en entendant la question de Dante, c'est qu'elle sait par quels immenses services il a compensé, dans l'intérêt de ses frères, l'inobservation de quelques-unes des obligations qui lui avaient été imposées sous la foi du serment. Mais loin d'en concevoir de l'orgueil, son fidèle baisse les yeux aux témoignages de sa satisfaction, c'est-à-dire qu'il fait mine de lui tourner le dos, *diedi le reni e quasi mi perdei* (je me fis presque orthodoxe) *con gli occhi chini*, en prenant l'air confit d'un dévot catholique.

CHANT V.

D'un amour qui bien loin laisse ceux de la terre, etc.

1. De la terre soumise à la domination pontificale, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, de la terre, qui, seule, est l'Enfer. (Schmidt, II, 28.)

—

L'éclat de mes regards te fait baisser les yeux.

2. Les yeux de Béatrice sont ses démonstrations (*Convit.*) et Dante ne saurait que s'humilier devant ce que lui enseigne sa foi, qu'obéir lorsqu'elle lui ordonne de feindre le catholicisme.

—

C'est qu'ils ont cette vue en tout parfaite et claire, etc.

3. Nourris de vérité qu'ils étaient, les enseignements de Béatrice, ou ses yeux, ne pouvaient être qu'éblouissants et surtout parfaits, *perfetto veder;* c'est là une épithète favorite du Parfait théologien.

—

L'éternelle clarté qui, seulement perçue,
Pour allumer l'amour à tout jamais suffit, etc.

4. Nous savons qu'il suffit d'avoir vu la lumière pour devenir un fidèle d'Amour, un croyant, puis un Parfait.

—

Car par d'autres objets si votre âme est émue, etc.

5. La religion d'Amour, n'étant que le culte de la vérité éclairant la raison et déterminant la foi, à la suite du libre examen. Or Béatrice veut bien accorder qu'il apparaît quelque vestige de vérité dans le catholicisme, *alcun vestigio che quivi traluce*, et c'est là ce qui séduit quelques-uns, mais ce vestige est à demi effacé et peut à peine se reconnaître. Aussi est-il *mal conosciuto.*

—

Tu désires savoir lorsqu'on rompit ses vœux, etc.

6. Une pareille question ne saurait être d'un intérêt majeur pour Dante, qu'autant qu'on admettra avec nous qu'il avait engagé sa volonté sous la foi du serment, et que certains actes extérieurs avaient pu le faire soupçonner d'apostasie.

—

Le don qu'il prise plus en sa haute sagesse,
Ce fut, tu le comprends, la libre volonté.

7. On se rappelle que Virgile nous a annoncé (*Purg.* XVIII) que Béatrice aurait à traiter, sous forme théologique, la question du libre arbitre, *la nobile virtù*, nous indiquant par là l'importance qu'y attachait l'auteur; soyons donc attentifs pour ne pas perdre un mot d'une démonstration si intéressante.

—

Dont tout être doué par lui d'intelligence, etc.

8. Le libre arbitre est l'apanage des anges et de l'homme, *creature intelligenti.* Il se trouve chez ceux qui obéissent aveuglément à l'autorité du Pape, prince de la terre, et chez ceux qui ne sont régis

que par la loi de Dieu, qui les éclaire par la tradition, à l'aide du flambeau de la raison.

—

Soudain t'apparaîtra la sainteté du vœu.

9. On notera que Béatrice s'adresse à Dante, comme s'étant lui-même lié par un vœu : *Quando tu consenti*, lui dit-elle, et plus bas : *Di mal toltetto vuoi far buon lavoro.* Remarquez au surplus que, pour la validité du vœu, il y faut l'assentiment de Dieu, *che Dio consenta*, et Dieu repousse nécessairement tous ceux qui sont contraires à la Nature. Or on n'en saurait douter, Dante était incapable de contrarier en rien la providence impériale.

—

L'Église à ce sujet donne pourtant dispense.

10. Comment la dispense accordée par l'Église ferait-elle faire bon emploi d'un bien mal acquis, *di mal toltetto ?*

—

Afin que vienne aider à la digestion
Du mets lourd que tu pris l'aliment convenable.

11. Cette nourriture lourde, indigeste, *cibo rigido*, on l'a déjà vu, est celle dont on est bientôt rassasié, c'est l'enseignement catholique, en contradiction avec la vérité révélée à Dante par Béatrice, *lo ver ch'io t'ho scoverto.*

—

Ne pas se souvenir n'enfante pas science.

12. Ce vers nous reporte aux paroles de Virgile (ch. XV de l'*Enfer*) : *Ben ascolta chi la nota.* D'où suit qu'il va encore être question de la Fortune, mais sous un autre nom, car au résumé, c'est elle qui accorde les dispenses et relève de certains vœux.

—

Ce pieux sacrifice exige en son essence
Deux choses : son objet et la convention.

13. A savoir la chose promise, par exemple, la chasteté, l'obéissance, la pauvreté, ce que les théologiens appellent la matière du vœu, et le pacte ou la convention même, appelée la forme.

—

Si n'ont tourné les clefs blanche et jaune à l'avance.

14. Ces deux clefs ne sont pas, comme on le croit généralement, celles de saint Pierre, mais bien l'emblème de la doctrine à l'aide de

laquelle les hauts dignitaires de la secte donnaient l'interprétation des deux sens internes cachés sous la lettre. (*Voir* Purg. IX, notes 25 et suiv.)

—

Crois du reste en ceci tout échange insensé, etc.

15. Si l'obligation assumée en place de la première, n'est pas plus onéreuse, et cela dans la proportion de six à quatre.

—

On n'en peut trouver d'autre à lui substituer.

16. Ainsi, dans l'une ou l'autre Église, les deux clefs ont beau tourner, elles ne peuvent valablement délier ceux qui ont engagé par serment leur liberté « le plus précieux trésor que Dieu ait départi à l'homme, » rien ne pouvant lui être substitué qui soit d'un prix égal, *sodisfar non si può con altra spesa.* Le souverain Pontife s'arroge donc à tort, le droit de relever des vœux religieux, comme aussi, ce qu'il a fait trop souvent, des engagements pris envers les sectaires, et surtout le droit de délier les sujets du serment de fidélité.

—

Mortels, ne traitez pas les vœux en bagatelles, etc.

17. Comment les catholiques, ces suivants de la Mort, *mortali*, n'auraient-ils pas été trompés à une proclamation de principes faite avec une telle apparence de conviction, et n'auraient-ils pas fermé charitablement les yeux sur quelques propositions hasardées?

—

Mieux eût valu pour lui se rétracter et dire :
J'ai fait mal ; que de faire en persistant bien pire.

18. *In vovendo fuit stultus*, dit saint Jérome, *et in reddendo impius.* La logique de Béatrice se dément ici tout à fait. Que Jephté ou Agamemnon eussent manqué à leur vœu en disant : J'ai mal fait, ils se seraient déchargés de leur obligation, de leur propre autorité, *per suo arbitrio;* eussent-ils voulu s'en acquitter par substitution, quelle victime deux fois plus précieuse que leur propre fille auraient-ils pu sacrifier?

—

Même orgueil égara des Grecs le chef fameux, etc.

19. Jephté et Agamemnon ne seraient-ils pas mis ici en avant pour rappeler à la pensée tant de victimes humaines, immolées par

le fer ou expirant sur le bûcher, dans les croisades contre les Albigeois, au nom d'un Dieu de paix et d'amour? Je ne sais, mais Jephté a bien l'air de figurer ici pour Raymond Béranger livrant sa fille, l'innocente église albigeoise, aux rigueurs pontificales, comme première arrhe de sa soumission, *sua prima mancia;* puis le *gran duca dei Greci,* de ces Grecs qui ont une double conscience comme les Centaures à la double poitrine (*Enf.* XII), ce *gran duca* m'est suspect. On pourrait bien voir en lui le pape Innocent III. Comme aussi dans son *Iphigénie,* il nous semble reconnaître la *Vergine cruda* qui vint se réfugier à Mantoue, après la ruine de Toulouse et la mort de Tiresias. Pauvre fille dont le beau visage fut réduit à prendre la couleur orthodoxe, *pianse il suo bel volto.* Il serait d'autant plus aisé de s'y tromper que les sages et les fous crurent prudent de l'imiter, *pianser di se,* lorsqu'ils eurent vent de l'étrange culte rendu à Dieu par les croisés de Montfort et par les légats romains, *udir parlar di cosi fatto colto.* Car enfin, l'église albigeoise était fille de cette Église chrétienne dont le Pape est l'époux, fille un peu émancipée sans doute, mais qu'il aurait été possible de traiter moins rudement.

—

Que votre piété, chrétiens, soit calme et grave, etc.

20. Vous qui professez le véritable christianisme, non celui de Rome, gardez-vous de croire à l'efficacité des dispenses et des indulgences catholiques. N'allez pas à droite et à gauche, mais suivez constamment la ligne du devoir, en remplissant religieusement les obligations contractées envers vos frères; si vous paraissez, comme Dante, vous éloigner d'eux momentanément, que ce soit pour leur propre avantage, pour leur rendre un service signalé fait pour tranquilliser votre conscience, *servigio tanto che l'anima sicuri di litigio,* et avec la certitude qu'il leur rapportera six au lieu de quatre. En fait d'eaux pour vous laver, ne comptez que sur le Léthé et l'Eunoë, et n'ayez recours à l'eau bénite que si vous ne pouvez faire autrement, à celle du baptême substituez le *feu* de l'Esprit. (Schm.)

—

Vos guides sont l'Ancien, le Nouveau Testament,
Et la voix du pasteur qui dirige l'Église.

21. Quel pasteur et quelle Église? L'Ancien et le Nouveau Testament ont été de tout temps l'arsenal où l'hérésie a été chercher les armes qu'elle dirigeait contre le catholicisme; de là sa persistance à

répandre les traductions des Saintes Écritures; mais les Bonshommes du concile de Lombers nous ont édifié sur la valeur que les Albigeois attribuaient à l'Ancien Testament : c'était, sauf certaines exceptions, un livre historique écrit en style figuré, dont le langage devait s'interpréter selon les lumières de la raison; les Évangiles seuls avec l'Apocalypse étaient la parole de Dieu. Leur église avait ses ministres, ses pontifes, son pape (*voir* page 9 des *Révél.*), et on peut être certain que le pasteur dont parle ici le poëte n'est pas à chercher parmi ceux que le poëte a représentés successivement sous tant de formes odieuses.

—

Soyez hommes, non point des brebis en délire.

22. Si la louve romaine, la prostituée de Babylone, dans l'intérêt de sa cupidité, *mala cupidigia*, cherche à vous détourner du vrai sentier, montrez que vous êtes des hommes et non des brutes stupides, acceptant avec docilité ce nom de brebis que le clergé romain donne à ceux qui se courbent aveuglément sous le joug (*Convito*). Enfin ne devenez pas pour les Juifs eux-mêmes des objets de dérision, en vous voyant vous prosterner devant leur dieu Moloch, en proclamant le dieu d'amour.

—

Béatrice parla comme ici je l'écris.

23. Comme Virgile l'avait annoncé, Béatrice vient de traiter de la « noble vertu » désignée par le nom de *libre arbitre;* Dante tient à constater qu'elle l'a fait comme il l'a écrit, *com' io lo scrivo.* On peut juger maintenant dans quel esprit elle s'est acquittée de sa tâche. (*Voir* la lettre de Dante à Moroel Malaspina.)

—

Se fixèrent au point d'où s'épand plus de vie.

24. Au ciel de Mercure ou ciel de la dialectique, plus voisin que celui de la lune pontificale du soleil de la raison; attendu que c'est à l'aide des déductions logiques et des formes savantes de l'argumentation réduite en art que l'on arrive à la démonstration de la vérité, tandis que la grammaire ne fournit que les éléments du langage.

—

Son silence et son air, qui venait de changer, etc.

25. Cette transmutation soudaine de Béatrice vient fort à propos pour empêcher Dante de lui poser des questions plus ou moins embarrassantes. Nous verrons, au surplus, ces changements à vue de

Béatrice se répéter à chaque passage d'une planète dans une autre; on en aura bientôt l'explication.

—

Tout son être à mes yeux montra tant de délice
Que d'un plus vif éclat l'étoile en resplendit.

26. La planète de Mercure que Dante assimile à la dialectique, attendu, dit-il, que cette science « est toute concentrée, avec l'indication de son but, dans ce texte précieux qui constitue l'*ancien* et le *nouvel Art* (d'amour); *perfettamente è compilata e terminata in quel* TANTO TESTO *che nell' arte vecchia e nella nuova si trova.* » Rien de plus précis sans doute. Sur ce, Pederzini annote que la *vecchia arte* doit être quelque ancien traité de dialectique. — Ce n'est pas tout. « De même que la planète de Mercure est plus que toute autre voilée par les rayons du soleil, la dialectique est aussi *plus voilée qu'aucune autre science*, en tant qu'elle procède à l'aide de raisonnements sophistiques et d'arguments probables (*Conv.* II, 14). » On peut donc s'attendre qu'un nouveau personnage d'une part, et Béatrice de l'autre, vont faire assaut de dialectique pour établir, avec toutes les subtilités que comportait la difficulté des temps et toutes les ressources de l'ancien et du nouvel art d'amour, l'un, que la souveraineté du monde entier appartient au saint Empire romain et à son chef; l'autre, que l'albigéisme est la seule véritable loi religieuse; que le monde intellectuel procède immédiatement de Dieu par émanation, tandis que le monde matériel ou inférieur est l'œuvre d'un créateur en second ordre.

—

Que dus-je faire moi, mobile par nature, etc.

27. Nous n'avions pas besoin de cette déclaration de Dante pour savoir qu'il savait donner à ses pensées et à l'esprit qui les inspire toutes les formes et les déguiser sous cent aspects différents. L'aveu est pourtant bon à noter.

—

Comme dans un vivier dont l'onde est calme et pure
Accourent les poissons vers les appâts trompeurs, etc.

28. Les nouveaux venus sont des fidèles d'amour, et d'après la définition que Virgile a donnée de l'amour (ch. XV du *Purg.*), ils savent que dans le ciel « plus on est pour aimer, plus on aime en effet; » que de plus ils n'entendront rien qui ne soit destiné à la propagande amoureuse, *ecco chi crescerà li nostri amori.* Muets,

dans leur discrétion jurée, comme des poissons, ils accourent pour se repaître du pain des anges, pain de vie (*Conv.* I), *che stimin lor pastura,* et qui leur vient, non du dedans, c'est-à-dire du sein de l'Église romaine, leur *peschiera,* où les avait entassés le filet de Caligorant, mais bien du dehors, *di fuori.* Pas un mot qui n'ait été pesé et employé selon sa valeur secrète.

—

Une immense allégresse en elle apparaissait.

29. La *Gaie science* ne pouvait se révéler autrement chez les adeptes.

—

Pense, lecteur, en toi combien éveillerait
Ce récit commencé, etc.
....D'impatience avide.

30. Il est certain que ceux-là qui comprenaient le langage symbolique devaient être fort curieux de savoir comment le poëte parviendrait à la fin d'une tâche si audacieuse et si difficile à la fois.

—

Avant d'avoir quitté tes frères militants.

31. La milice du Temple, *commilitones Christi,* selon l'expression de saint Bernard, est constamment désignée dans le poëme par le mot *milizia.* Dante ne fait donc que proclamer ici de nouveau sa fidélité au drapeau sous lequel il n'a cessé de combattre et dont il se complaît à prophétiser le triomphe.

—

De ce feu dont au ciel resplendit tout l'espace
Nous sommes embrasés, etc.

32. Nous savons que ce feu est celui de l'amour, dont le flambeau répand au loin la lumière de l'Orient dans le ciel sectaire. Aussi Dante l'appelle-t-il *lume.*

—

.....Parle en toute assurance,
Et non moins qu'en des dieux aie en eux confiance.

33. Cette expression *come a dii* est remarquable et surtout à raison du personnage qui vient de porter la parole; ce n'est ni un pape ni un saint, tant s'en faut, mais c'est un empereur, et dès lors, nous le savons, un représentant de Dieu, il est la loi vivante, un *trono del trionfo eternal.*

—

Car ton souris s'avive en révélant ta joie.

34. Dans le *Convito,* Dante définit le rire, *una corruscazione della dilettazione dell' anima.*

—

Mais ton nom je l'ignore, âme sainte, et ne sais, etc.

35. La sphère de Mercure se voile aux regards des orthodoxes, *mortai,* par suite du voisinage du soleil-raison, qui a ses motifs pour ne pas laisser resplendir à leurs yeux tous les rayons de la dialectique; il prend soin de les faire briller pour les seuls fidèles sous les couleurs impériales, *con gli* A.L.T.R.VI *raggi.* Nous n'en avons pas encore fini avec ces bienheureuses lettres pointées.

—

....Sa clarté première
S'en accrut, de flots d'or inondant ma paupière.

36. Comment la Splendeur impériale n'aurait-elle pas été flattée de rencontrer en Paradis un *vivant* si bien pensant?

—

.....Quand des brouillards épais
Son ardeur triomphante a purgé l'atmosphère.

37. Quand le soleil-raison triomphe des grossières vapeurs du catholicisme, il juge encore prudent de se dérober aux regards des profanes dans les enseignements lumineux qu'il dispense à ses fidèles, *si cela egli stessi per troppa luce.*

—

....A mes yeux se cachant
Dans ses propres rayons, la figure sacrée, etc.

38. C'est bien le moins qu'un dieu ait une sainte figure, *figura santa,* et que les rayons de la Gaie science puissent lui servir de manteau, au point de dérober son essence aux regards profanes. C'est donc *chiusa, chiusa* que va répondre cette âme glorieuse, c'est-à-dire en dissimulant de son mieux, dans un langage essentiellement *clus.* Il nous faut donc l'écouter d'autant plus attentivement.

CHANT VI.

Contre le cours du ciel lorsque fut retournée
Jadis par Constantin cette aigle qui d'Énée, etc.

1. L'aigle qui vint d'Orient en Occident avec Énée, l'homme du destin, *fatalem Æneam*, que le ciel escortait, *seguiò*, s'il faut lire *che la*, mais nous avons préféré la leçon du *Codice Berti*, qui porte *ch'ella*. Pour nous, ces mots « contre le cours du ciel » sont l'expression du regret éprouvé par Dante, en songeant aux résultats de cette translation du siége de l'Empire, qui livra Rome et l'Italie à l'influence pontificale.

—

Aux lieux voisins des monts dont il partit d'abord.

2. Sur les rives du Bosphore, dans le voisinage des montagnes de la Troade, d'où l'oiseau de Dieu, l'*uccel di Dio*, continua de gouverner le monde, bien qu'à l'extrémité de l'Europe, *nello stremo d'Europa;* ce qui prouve que le lieu de la résidence du monarque universel n'influe en rien sur le droit qui lui appartient.

—

Par l'inspiration de l'éternel amour, etc.

3. Ce fut sans doute aussi par la volonté du premier amour, *del primo amor ch'io sento*, que Justinien, qui à de grandes qualités joignit de déplorables faiblesses, embrassa l'hérésie des *Phantasiastes* et se rangea à l'opinion de Julien d'Halicarnasse, évêque monophysite, soutenant avec les gnostiques, ces premiers fidèles d'amour, que le Christ n'avait pâti qu'en apparence. Et voilà probablement la véritable cause de cette étrange canonisation de Justinien, qui avait d'ailleurs, comme restaurateur de l'empire romain, *restitutor imperii*, des droits incontestables à l'admiration du poëte gibelin.

—

Je croyais, et ma foi plaisait à mon esprit,
Qu'une seule nature était en Jésus-Christ.

4. Justinien semble se complaire encore dans le Paradis au souvenir de cette hérésie qui satisfaisait sa raison, *di tal fede era contento.*

—

Mais de saint Agapet, ce pasteur vénérable,
M'arracha la parole à mon aveuglement.

5. Saint Nicolas, évêque de Trèves, fut moins heureux, car ce fut en vain qu'il s'éleva contre la doctrine adoptée par Justinien, à qui il écrivait que l'Italie, l'Afrique, la Gaule et l'Espagne retentissaient d'anathèmes contre une croyance réprouvée par la foi véritable. L'empereur n'en persista pas moins dans son opinion et se livra à une intolérance pleine d'orgueil contre ceux qui la repoussaient. De son côté, l'impératrice Théodora, cette ancienne courtisane devenue sa femme, s'était faite la protectrice des Pauliciens ou Manichéens d'Arménie, comme les appelle Bossuet. Qu'on nous explique par quel motif Dante rappelle ici l'hérésie répudiée par Justinien et garde le silence sur celle dans laquelle il s'opiniâtra ? (*Hist. ecclésiast.*)

—

Je le crus, et je vois non moins évidemment
Ce dont il m'assurait, qu'il est pour toi palpable
Qu'en tout dire contraire est le faux et le vrai.

6. Que peut-on conclure de la proposition perfidement rapprochée du dogme des deux Natures ? Évidemment qu'il y a dans ce dogme du vrai et du faux; c'est la mise en pratique au XIVe siècle de la doctrine de Hegel sur l'identité des contradictoires. On ne s'exprimerait pas autrement pour dire : J'avais au moins autant raison que lui.

—

Quand de l'Église j'eus embrassé la doctrine, etc.

7. Quelle Église ? Celle d'Halicarnasse sans doute, à moins qu'il ne s'agisse de l'église impériale de Constantinople, à laquelle Justinien aurait soumis celle de Rome sans la résistance de ce même pape Agapet.

—

Dieu daigna m'inspirer par sa grâce divine
Le glorieux labeur auquel je me livrai.

8. C'est-à-dire que Dieu ou plutôt Tribonien, adversaire honteux du christianisme, pour lequel il dissimulait mal son aversion, lui suggéra l'idée de réunir, en les coordonnant, les lois romaines, dans le code qui porte son nom. Il est juste de dire, au surplus, que lui-même prit une part active à ce travail, qui faisait sa gloire véritable aux yeux du poëte. L'admiration de Dante pour Justinien n'est en effet que l'expression de l'esprit national en Italie, où le droit romain était considéré de son temps, non comme particulier aux Romains,

mais comme le droit commun des sociétés humaines; d'où l'idée d'une monarchie universelle régie d'après les principes de cette loi souveraine.

—

Alors je confiai l'armée à Bélisaire.

9. Il ne fut pas moins glorieusement servi par Narsès et les deux Germain.

—

Je vis que je devais me reposer enfin.

10. Suivre les préceptes de la religion de paix et d'amour, et faire jouir le monde de ses bienfaits.

—

S'élève également contre le sacré signe
Qui s'en empare et qui prétend lui résister.

11. Les Gibelins purs, d'une part, disposés à s'isoler du parti albigeois ou templier, dont le but est une révolution religieuse; qui, préoccupés uniquement de la question politique, oublient que l'aigle est le symbole des deux puissances; et les Guelfes, d'autre part, qui prétendent faire fléchir le pouvoir temporel sous l'autorité religieuse.

—

...La cime escarpée
Sous laquelle tu vis le jour fut aux regrets.

12. Pompée détruisit Fiesole, dont les habitants, descendus dans la plaine, construisirent Florence.

—

.....Pour qu'une paix profonde
A son exemple enfin descendît sur le monde.

13. *A suo modo,* à la ressemblance du ciel, régi par une volonté unique à laquelle tout se soumet, gouvernement de justice et de paix que la monarchie impériale peut seule reproduire sur la terre.

—

....Son vol fut si rapide
Que l'histoire elle-même à le suivre est timide.

14. Il ne faut pas perdre de vue que c'est toujours de l'oiseau impérial qu'il s'agit, du *sacrosanto segno.*

—

Brutus et Cassius, que la douleur dévore, etc.

15. Les assassins de César personnifiant l'esprit républicain opposé

à l'unité monarchique, esprit qui dominait dans les municipes guelfes de l'Italie.

—

Celui qui d'un bras ferme ensuite le porta.

16. Auguste, vainqueur d'Antoine à Pérouse et à Modène.

—

....Sa main forte et sage
Des portes de Janus fit se clore l'airain.

17. Tant de merveilles ont été opérées sous les auspices de l'aigle romaine, parce que les empereurs réunissaient les deux pouvoirs spirituel et temporel et qu'à la souveraineté politique ils joignaient, comme grands pontifes, la suprême autorité religieuse usurpée par les Papes.

—

Lui concéda la gloire, au gré de la sentence
Et du courroux d'en haut, d'exercer sa vengeance.

18. Ponce Pilate, délégué de Tibère, qui portait alors l'aigle impériale, vengea sous ce symbole sacré l'offense du péché originel, en frappant dans Jésus-Christ une victime volontaire. Or, nous dit Dante, cet acte de justice terrestre est la preuve évidente que le peuple romain était prédestiné par Dieu à l'empire de la terre, *ad imperandum ordinatus;* car si l'empire romain ne s'étendait pas *de jure* sur le genre humain tout entier, Jésus-Christ, condamné au supplice par la sentence d'un juge romain, ne serait pas mort par le fait du genre humain tout entier, ayant l'empereur pour représentant, et il n'aurait pu dès lors racheter tous les hommes du péché originel, *Christus nascendo præsumpsit injustum... et peccatum Adæ in Christo non fuit punitum.* (De Monarchia, II.)

—

Plus tard, avec Titus, il courut sans merci
Châtier les vengeurs de la première offense.

19. L'aigle châtia sur les Juifs assiégés dans Jérusalem ceux qui avaient été les instruments de la Passion du Juste, mort pour expier l'offense du péché originel.

—

...On voit Charlemagne vainqueur,
Sous ses ailes, bientôt lui prêter assistance.

20. En triomphant de Didier, roi des Lombards, contre lequel il

avait été appelé, par le pape Adrien, à défendre le saint-siége, en 773. L'aigle n'aurait pas alors attendu la consécration pontificale pour couvrir le roi frank de ses ailes, puisque Léon III ne plaça sur son front la couronne impériale qu'en 800; ce qui prouverait, au besoin, combien le sacro-saint oiseau tenait peu compte de l'autorité spirituelle.

—

....Ceux que tout à l'heure encore j'accusais.

21. Les Gibelins purs, indifférents à la question religieuse; mais surtout les Guelfes, catholiques quand même, les ultrapapistes, prédécesseurs de nos ultramontains, étaient aux yeux de Dante la cause de tous les maux de l'Italie, *son caggion di tutti i vostri mali.* Faute de pouvoir faire nettement cette distinction, il la donnait à entendre de son mieux. (*Voy.* Enf., XVI, note 6.)

—

La bannière aux lis d'or, etc.

22. La politique de la France la portant constamment à soutenir le saint-siége, pour empêcher l'Allemagne d'étendre son influence sur l'Italie, et Charles II d'Anjou, roi de Naples, étant toujours prêt à répondre à l'appel des Guelfes.

—

.....Dans un but humain,
D'intérêt de parti l'autre se l'approprie.

23. Les mots *appropria quello a parte* font bien comprendre que, pour Dante, l'intérêt religieux était au-dessus de l'intérêt de parti, et qu'il ne reconnaissait pour ses frères que les sectaires voulant, comme lui, rendre à l'Empire sa double suprématie, à l'aide d'une révolution religieuse, politique et sociale.

—

.... Ce signe propice
Convient mal à qui laisse à l'écart la justice.

24. Il ne saurait convenir aux Gibelins orthodoxes, aux politiques, indifférents à la question religieuse; car l'aigle, qui a exercé sa justice sur la divinité elle-même, dans la personne de Jésus-Christ, répudie ceux qui reconnaissent une autre justice rivale de la sienne, *chi la giustizia e* L. VI *diparte.*

—

Qu'avec ses Guelfes n'ait à tenter Charles deux, etc.

25. Le crime de Charles d'Anjou, père de Charles II, fut d'avoir vaincu Manfred, fils de Frédéric II, et d'avoir accepté du pontife romain la couronne de Naples, usurpée sur Conradin; celui du fils, fidèle à la même politique, fut d'être resté dévoué au saint-siége.

—

Pour arborer ses lis il ne doit pas songer
De bannière jamais que Dieu veuille changer.

26. Dieu ne désertera pas la cause de la justice, dont l'aigle est le symbole, pour celle de l'iniquité et de la spoliation, en passant sous la bannière du prince guelfe. Mais, si la bannière de Dieu est celle qui porte l'aigle, de qui sera celle qui porte la croix et les clefs de saint Pierre? *Vexilla regis inferni*, telle est la réponse de Dante à cette question. (*Enf.* XXXIV.)

—

.....Tendus vers ce but, les désirs excessifs
S'écartent de leur voie, et s'élèvent moins vifs, etc.

27. Ceux qui, dans leur vie active, se sont proposé pour but la gloire, ont dévié d'autant du véritable amour; ils sont donc placés au Ciel dans un rang moins élevé que les esprits contemplatifs ou les *solitaires*, que nous connaîtrons bientôt, et il leur faut se contenter d'y avoir en partage une petite étoile, *picciola stella.*

—

Sans le juger ni plus ni moins considérable.

28. Dans cette utopie de la monarchie universelle, chacun devait être satisfait de la part qui lui serait faite, sans jamais s'exagérer les services rendus, sans que le mécontentement ou l'envie pût engendrer rien de répréhensible. Dante oublie un peu que c'est un bienheureux qui parle, lorsqu'il lui fait dire: *Non si puote giammai torcer ad alcuna nequizia.* Comment une mauvaise pensée naîtrait-elle dans le Paradis?

—

Comme diverses voix forment de doux concerts, etc.

29. Une hiérarchie étant nécessaire, même au sein de l'égalité, il y a des rangs plus ou moins élevés dans le Paradis; il devra donc en être de même dans la monarchie universelle.

—

.... Romieu, dont grand fut l'œuvre et glorieux.

30. Il nous est impossible de découvrir quel rapport peut avoir l'œuvre de Romieu de Villeneuve avec la question de hiérarchie. D'autres auront peut-être plus de perspicacité.

—

Mais l'ingrat Provençal déchaîné contre lui
N'eut guère à s'applaudir, etc.

31. *Ma i Provenzali non hanno riso.* Ces mots sont employés ici évidemment en vue de la formule maçonnique : « J'ai pleuré et j'ai ri; » les Provençaux ayant dû passer de la *Gaie science* albigeoise à l'orthodoxie romaine.

—

Si Raymond Bérenger de quatre filles père
Put voir chacune reine, etc.

32. Marguerite, mariée à Louis IX; Éléonore, à Henri III d'Angleterre; Sancta, à Richard, duc de Cornouailles, élu roi des Romains; et Béatrice, à Charles d'Anjou, roi de Pouille.

—

Son nom, déjà loué, le serait davantage.

33. A en croire les commentateurs, Romeo ou Romieu de Villeneuve, accueilli par Raymond Bérenger, lorsqu'il revenait d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, aurait contribué par ses talents, son zèle et sa probité, à rendre le comte de Provence assez riche et assez puissant pour marier ses filles à quatre rois; mais l'ingratitude de Berenger aurait réduit ce royal serviteur à la mendicité. (Cf. L'Ottimo, Benvenuto d'Imola, Villani, *Ist. Fior.* VI, 92.) C'est là évidemment une légende allégorique.

Voici maintenant ce que dit l'histoire : Né vers 1170, Romieu de Villeneuve mérita, par ses services administratifs et militaires, la confiance que lui avait accordée Raymond Bérenger IV, comte de Provence, de la maison de Barcelonne. Il se rendit maître de Nice, qui, de concert avec Marseille, Arles, Avignon, s'était révoltée contre son suzerain et qui, malgré l'assistance des Génois, fut forcée de se rendre le 9 novembre 1229. Il réunit aux fonctions de ministre principal les titres de connétable et de grand sénéchal de Provence. Après avoir contribué par son habileté à marier l'aînée des filles de son maître au roi de France, la seconde au roi d'Angleterre et la troisième au comte de Cornouailles, qui fut Richard Cœur-de-Lion, il avait décidé Raymond à léguer par testament tout

son domaine à Béatrice, la plus jeune, afin d'éviter le morcellement de la Provence. En conséquence, le comte s'étant réconcilié, au concile de Lyon, avec Raymond VII de Toulouse, son ancien ennemi, un projet d'union entre ce prince et Béatrice de Provence fut arrêté entre eux et obtint l'approbation chaleureuse du pape Innocent IV. Mais aussitôt après son retour du concile (1245), le comte de Provence mourut et institua, par son testament, Romieu de Villeneuve tuteur de Béatrice et régent de la Provence. Ce fut donc ce dernier qui, dans le plein exercice de sa puissance, négocia le mariage de cette princesse avec Charles d'Anjou. (Cf. Bouche, *Hist. de Provence*, II, 242-264; D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, l. XXV, c. 91, 92; G. de Puylaurens, c. 45; La Salle, *Essai sur l'hist. des comtes de Provence;* Baudier, *Hist. de l'administration de Romieu de Villeneuve.*)

Il y a certes loin de là à la légende des commentateurs, inventée pour venir à l'appui de la version de Dante. Romieu de Villeneuve ne quitta pas la Provence pauvre et affaibli par l'âge, il conserva sa puissance et ses honneurs avec la confiance de son maître, auquel il survécut, et put consommer la réunion de la Provence à la couronne de France. Dante a donc faussé sciemment l'histoire en ce qui le concerne, comme il l'a fait pour Françoise de Rimini, pour Ugolin, pour Stace, et s'est prévalu de son nom pour personnifier en lui l'albigéisme chez cette population provençale, dont l'activité et l'industrie avaient contribué si puissamment à la grandeur de ses princes. Nous avons dit (p. 66 des *Révél.*), d'après l'explication donnée par Dante lui-même dans la *Vita nova*, ce qu'il fallait entendre par cette qualification de *Romieu.* « Les hérétiques de France, dit aussi C. Schmidt, dans sa savante histoire des Cathares, visitaient leurs frères d'Italie sous feinte de pèlerinages à Rome. C'est ce qui eut lieu notamment à l'époque du jubilé de 1300, et ils prenaient alors le titre de *Romieux*. De même ceux de l'Italie visitaient leurs frères de Provence, sous prétexte du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice. » Ce fut, en effet, le prétexte dont se servit l'*épicurien* G. Cavalcanti pour se rendre à Toulouse, où il s'éprit de cette dame, dont *les yeux rayonnants* lui rappelaient ceux de la dame mystérieuse dont il était, à Florence, le servant dévoué (*v.* les *Révél.*). Il semble que Dante, si hostile à la France et à la maison de Valois, aurait dû garder rancune au grand sénéchal pour s'être joué de Raymond VII et avoir fait épouser l'héritière de la Provence à Charles d'Anjou ; mais non, il manifeste

le plus tendre intérêt pour des malheurs que ce ministre habile n'eut jamais à subir, tandis qu'ils éprouvèrent cruellement le peuple albigeois. C'est que, pour lui, ce peuple se compose de *Romieux*, de citoyens de la nouvelle Jérusalem, de la cité nouvelle, *Villa nova*, réduits à subir le masque catholique et récompensés de leurs loyaux services par l'exil et la misère. On pourrait même croire que, par ce nom de Raymond Bérenger, il a cherché à faire confusion entre ces deux rivaux, les comtes de Provence et de Toulouse, qui le portaient également; tous deux coupables à ses yeux d'injustes rigueurs envers les Albigeois, auxquels ils étaient redevables de leur grandeur; tous deux ayant à se reprocher la même lâcheté dans leur conduite politique, quoique sachant au besoin payer bravement de leur personne sur les champs de bataille.

CHANT VII.

Hosanna, Jehovah, Domine Sabaoth.

1. Ce mélange de mots hébreux et latins si étrangement mis dans la bouche de l'empereur Justinien, doit rappeler à tous ceux aux mains de qui sont tombés des livres de franc-maçonnerie, le fréquent usage des termes hébraïques dans les cérémonies affectées aux divers grades. Nous croirions volontiers que la pensée du poëte était de donner à entendre par ce langage mixte, que la secte politico-religieuse à laquelle il appartenait, née en Syrie et en Palestine d'où les Templiers avaient rapporté le gnosticisme albigeois, se rattachait par des liens mystérieux au parti impérialiste latin, à celui qui rêvait la restauration de l'Empire universel.

—

C'est ainsi que chanta la brillante substance
A la double clarté, etc.

2. La double splendeur qui revêt cette substance symbolique caractérise précisément le double but que la secte se proposait d'atteindre : la suprématie religieuse et politique aux mains d'un empereur ; c'est pour cela qu'il est dit d'elle *s'indua*, c'est pour cela que, sainte, elle se meut avec sa Cour de justice, sa Rote, *sua Ruota*.

—

....Ce respect profond, auquel rien n'est pareil,
Qui tout entier pour B. me domine et pour I.C.E, etc.

3. Lisez : pour *Beatrice*, B. et pour *Iesus Christo, Enrico*, autrement dit I. C. E., ou Henri de Luxembourg, le Christ, le Sauveur de l'Italie, ces initiales résumant la foi religieuse et politique du poëte. Voyez en preuve sa lettre aux princes et aux peuples de l'Italie. Dante n'emploie qu'une fois dans le poëme cette abréviation familière du nom de Béatrice, et cela précisément au moment où il proteste pour elle de son profond et constant respect, ce qui implique contradiction : ajoutons qu'une pareille affectation de sa part à jouer avec les lettres ne peut avoir eu qu'un motif des plus graves. (*Voy.* p. 225 et 226 des *Révél.*)

--

Et laissant rayonner un sourire en ses yeux, etc.

4. Comment Béatrice, qui a pleuré dans l'Enfer sur les dangers dont son fidèle était menacé, et que nous avons vue si désolée dans le Purgatoire, après l'enlèvement de son saint-siége, ne rirait-elle pas de bon cœur dans le Paradis, lorsqu'elle vient d'entendre Justinien, frauduleusement canonisé, débiter un résumé du premier livre *de Monarchia*, puis glorifier l'héroïsme du généreux peuple albigeois sous le pseudonyme de Romieu de Villeneuve?

—

Tel qu'il inonderait de joie au sein des feux.

5. Aussi Virgile lui disait-il, au moment où il lui faisait subir le baptême de feu : *Gli occhi suoi già veder parmi.* (Purg. XXVII.)

—

....Comment fut justement frappée
Une juste vengeance, etc.

6. Justinien a dit, au sujet de la ruine de Jérusalem expiant le supplice du Rédempteur : *Con Tito* (*l'aquila*) *corse a far vendetta del peccato antico.*

—

L'homme en des flancs mortels qui ne prit pas naissance, etc.

7. Le péché du premier homme ayant damné sa postérité tout entière, l'intervention du Verbe était nécessaire à sa rédemption.

—

Où du Dieu tout-puissant le Verbe descendit.

8. *Voy.* saint Thomas, *Sum. theol.*, p. 1, quæst. 95, art. 1, q. 100,

art. 1, p. II, 2; quæst. 82, art. 1; q. 163, art. 1, et Hugues de Saint-Victor, *Erud. theol. de sacr.*, lib. I, p. VI, cap. 28, 29; p. VII, cap. 34. Mais ne vous fiez pas à tout ce début orthodoxe.

—

Et ce fut l'œuvre en lui de l'éternel amour.

9. La réunion de la nature divine à la nature pécheresse ne pouvait être que l'œuvre de l'éternel amour.

—

Ne pouvait certes pas sévir plus justement.

10. Rien de plus juste que d'infliger un châtiment à la nature qui s'était souillée par le péché.

—

Ne fut jamais aussi de plus grande injustice.

11. Rien de plus injuste, d'autre part, que de châtier la nature divine du méfait imputable à la seule nature humaine. (Voy. *Summa theol.*, p. III, quæst. 14 et 15.)

—

De cette mort où Dieu se complut, le Juif rit, etc.

12. Je serais plein de gratitude pour le théologien qui parviendrait à m'expliquer dans quelle pensée orthodoxe le poëte a pu aussi étrangement associer Dieu et les Juifs dans un même sentiment de joie à l'occasion de la mort du Rédempteur? *A Dio ed a Giudei piacque una morte.*

—

.... Une juste vengeance
Châtiée elle-même avec juste motif.

13. Comme toujours, l'explication de Béatrice est des plus nébuleuses et n'explique rien. Dante, à l'exemple d'Abélard, dans son *sic et non*, s'arrange pour poser dans toute leur force les questions soulevées par le rationalisme sur l'origine du mal, sur la prescience divine, sur le libre arbitre et sur la rédemption, sans les résoudre de manière à porter la lumière dans l'esprit. Il s'arrête longuement sur ce jeu de mots d'une juste vengeance tirée d'un juste châtiment, sans se mettre le moins du monde en peine d'établir ni l'une ni l'autre des deux propositions.

—

Pourquoi d'un tel moyen fit-il choix comme père ?
C'est un décret qui reste impénétrable, frère, etc.

14. Béatrice ne nous a pas accoutumé à tant de défiance d'elle-même. Il fallait que la question lui parût bien difficile à traiter, sans laisser percer le fond de cette pensée gnostique, que le Christ n'aurait souffert qu'en apparence.

—

Sache pourquoi ce fut le plus digne moyen.

15. Voy. *Sum. theol.*, p. III, quæst. 46, art. 2 et 3.

—

Des ouvrages qu'elle a d'elle-même enfantés
Immédiatement, sans fin est la durée.

16. Les anges et l'âme humaine créée à l'image de Dieu.

—

De l'homme tous ces dons composent l'apanage.

17. Créée par Dieu immédiatement, l'âme humaine est immortelle et elle a le libre arbitre; faite à l'image de Dieu, elle est l'objet de sa complaisance en proportion de son amour et de sa gratitude.

—

Seul vient le dégrader le péché, dont l'outrage
Fait que du bien suprême il devient différent.

18. En faisant le mal, l'homme devient dissemblable à Dieu, qui est le bien par excellence, et il commet le péché, parce que la lumière de la raison, ce flambeau que Dieu lui a donné pour le guider, a brillé vainement pour lui.

—

Jamais l'homme déchu n'est réhabilité,
Qu'autant qu'un châtiment sévère et mérité, etc.

19. Voy. *Summa theol.*, p. II, 1, quæst. 87, art. 1.

—

Par un de ces chemins sans avoir à passer, etc.

20. Une fois déchu par le péché, l'homme ne pouvait se relever que par le pardon ou par une expiation quelconque.

—

L'homme n'eût pu jamais, dans son étroite sphère,
Pour le péché commis envers Dieu satisfaire, etc.

21. L'homme s'était flatté de devenir Dieu en désobéissant; or il ne pouvait par lui-même s'abaisser autant qu'il avait espéré s'élever;

il était donc incapable d'offrir une satisfaction égale à sa faute. (Voy. *Sum. theol.*, p. II, 2, quæst. 153, art. 2, et Hugues de Saint-Victor, *Erud. theol. de sacr.*, l. I, p. VII, cap. 15; p. VIII, cap. 4.)

—

Ou qu'il lui plût de suivre et l'une et l'autre voie.

22. Le pardon, ou un châtiment proportionné à sa faute, pouvait seul relever l'homme, à moins que Dieu n'usât à la fois de miséricorde et de juste rigueur.

—

.....La bonté souveraine
Voulut tout employer à vous tirer de peine, etc.

23. Dieu étant la suprême justice et la suprême miséricorde, il se complut à les faire concourir au salut de l'humanité, *per tutte le sue vie.* L'orthodoxie ne se dément pas encore; mais patience.

—

Car il fut a coup sûr plus généreux à Dieu, etc.

24. Dieu fit plus pour l'homme en se donnant à lui et pour lui, c'est-à-dire en subissant l'humanité, *a dar se stesso*, afin que l'humanité eût à se relever par elle-même, que s'il se fût contenté de pardonner.

—

De tout autre moyen la justice souffrait.

25. Tous autres moyens faisant défaut à la justice divine, elle ne pouvait être satisfaite que par l'incarnation du Fils de Dieu, attendu que c'était la seule victime apte à expier le forfait. (Cf. l'épître aux Romains, III, 24 et 25, celle aux Éphésiens, II, 4, 5, et *Sum. theol.*, p. III, quæst. 46, art. 1.)

—

....Afin que tu comprennes
Les choses comme moi, nettement et sans peines.

26. Béatrice vient de parler en théologien orthodoxe et s'est placée, avec son habileté ordinaire, sous le patronage des docteurs les plus en renom, sauf à les signaler plus tard comme adhérant eux-mêmes à ses doctrines. Ses précautions prises sous ce rapport, elle tourne court ici pour revenir à son point de départ, afin d'arriver à une conclusion hétérodoxe, qui amènera chez Dante une manière de voir en tout conforme à la foi gnostico-vaudoise, *per chè tu veggi li cosi com' io*, comme moi, l'hérésie personnifiée.

—

.... Il semble, à ne se point tromper,
Qu'à la corruption ils devraient échapper.

27. « Ce qui dérive immédiatement de Dieu n'a point de fin. » Le venin hérétique, on va le voir, se cache sous cette proposition inoffensive en apparence.

—

Mais quant aux éléments, par toi tout bas nommés,
D'une essence créée ils ont été formés.

28. La Genèse nous dit pourtant : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » et non pas Dieu donna mission à une *virtù creata* de tirer du néant les astres et les éléments.

—

Or l'âme de la brute et celle de la plante,
Produit potentiel, etc.

29. *Di complession potentiata*, c'est-à-dire œuvre d'agents inférieurs, exerçant de seconde main la puissance créatrice, attendu qu'ils n'avaient, en termes d'école, que la faculté, *potentia*, de recevoir non celle de donner. Or la matière en général, la terre et les astres, comme aussi l'action qui en dérive, sont l'œuvre de ces agents inférieurs, *Creata fù la materia*, CREATA FU LA VIRTU INFORMANTE, *l'anima d'ogni bruto e delle piante.*

—

Et de là même encor tu déduiras sans peine
La résurrection de la chair, etc.

30. (Voy. *Summa Theol.*, pars I, quæst. 92, art. 3, 4.) Rien de moins orthodoxe, quoique s'appuyant en majeure partie sur la doctrine Thomiste, que cette explication de la bienheureuse Béatrice. Qu'on veuille bien se reporter au texte de la Genèse, et l'on n'en doutera pas. C'est Dieu lui-même, sans intermédiaire, qui crée non-seulement la lumière, et le ciel et les astres, mais encore l'eau, la terre, les animaux et enfin l'homme. Toutes ces œuvres sont enfantées à sa voix et sortent pour ainsi dire de ses mains. Ce n'est pas ainsi que l'entend Béatrice. Dieu n'a créé directement que les anges, le monde des intelligences, *paese sincero*, et l'âme humaine; mais les éléments, l'eau, l'air, la terre, le feu et tous leurs composés, *tutte lor misture*, sont l'œuvre d'un agent créé, *da creata virtù son informati;* il en est de même de la vie ou de l'âme des bêtes et des plantes, et, a plus forte raison de leur substance matérielle. Béatrice admet donc, contrairement au récit mosaïque, un créateur en sous-ordre, un *Démiurge*, dont le monde inférieur est l'ouvrage. Elle professe donc

les doctrines des gnostiques et des manichéens, qui, divisés sur tant d'autres points, sont d'accord sur les deux principes de l'émanation ou déploiement des facultés de l'Être Suprême dans le monde intellectuel, et de la création du monde matériel par une puissance créée, *virtù creata.* (*Voy.* Matter, *Hist. du gnosticisme.*) C'est ce dont Ozanam n'a eu garde de s'apercevoir. Comment aurait-il douté de l'orthodoxie de Béatrice, déclarant que Dante « peut conclure de ce qu'elle vient de dire la résurrection? »

Mais il aurait dû réfléchir que *argomentar* signifie discuter pour ou contre, et non pas conclure, et que Dante dit *vostra resurrezion,* en se gardant bien de parler de celle de la chair. Or, après avoir posé en principe que ce qui émane de Dieu sans intermédiaire, *senza mezzo distilla,* le mot vaut qu'on le note, est impérissable, elle ajoute que, d'après la manière dont fut faite la chair de nos premiers parents, son fidèle peut se prononcer pour ou contre la résurrection. Eh bien, il dira oui, s'il s'en tient au texte de la *Genèse;* il dira non, s'il admet les prémisses gnostiques posées par elle-même. En effet, l'homme, formé de limon, c'est-à-dire de terre et d'eau, serait un composé de deux éléments, un mélange, *mistura,* une de ces choses qu'ils servent à former, *quelle cose che di lor si fanno.* Le corps de l'homme n'aurait donc pas été formé par la main de Dieu, que l'on ne saurait concevoir mettant en œuvre des éléments produits par une autre puissance que par la sienne. L'homme serait donc, quant à la chair, la création du *Démiurge.* Il ne faudrait donc pas croire à la résurrection de la chair, mais seulement à celle de l'âme, la chair n'étant que matière, et la matière, principe du mal, dans tous les systèmes gnostiques, non créée par Dieu, étant indigne d'être admise dans le monde des intelligences. Telle nous paraît en réalité le fond de la pensée de Béatrice. Il lui fallait donner la couleur orthodoxe aux étranges propositions qu'elle venait d'émettre assez librement, et elle s'en est tirée, avec son adresse habituelle, en rejetant à la fin de la tirade un trait qui pût satisfaire à la fois et les catholiques et les sectaires; les uns et les autres demeurant libres de conclure à leur gré au sujet de la résurrection, *argomentar la resurrezione,* c'est-à-dire de se prononcer pour ou contre; mais en ayant eu soin de ne fournir d'arguments qu'à ceux dont la doctrine se refusait à admettre celle de la chair.

L'homme a été créé par Dieu, s'est dit Ozanam, donc Dante croyait à la résurrection de la chair et professait le plus pur catholicisme. L'homme fut l'œuvre du *Démiurge,* disaient les adeptes, son corps

fait de la terre, d'éléments créés de seconde main, est destiné à périr, *a venire a corruzione*, son âme seule, émanée de Dieu directement, *spirata senza mezzo*, jouira d'une vie immortelle. (*Voyez*, sur la doctrine du *Pneuma*, Matter, déjà cité.) Et voilà comment le pavillon orthodoxe savamment arboré a fait passer à travers les siècles, aux applaudissements du monde catholique, la contrebande de guerre destinée au triomphe de l'hérésie.

CHANT VIII.

Le monde crut longtemps, à son péril extrême, etc.

1. Le monde évangélique, le monde nouveau, est bien revenu des préjugés astrologiques basés sur le système de Ptolémée, et il les rejette fort loin. L'étoile de Vénus a changé pour lui du tout au tout; elle ne répand plus les feux du *fol* amour, bien au contraire; elle aide à la propagation de la religion du *saint* amour, principe de toute sagesse et de tout bien; cet amour-là ne s'est jamais assis au giron de Didon; par lui le ciel de Vénus est sanctifié, il est devenu, grâce à la *Gaie science*, dans laquelle il joue un rôle non moins important que la lune grammairienne et Mercure dialecticien, le ciel de la rhétorique; en effet « Vénus, c'est Dante qui parle, est des plus agréables à voir pour la clarté qu'offre son aspect et pour ce qu'elle apparaît le matin et le soir. Or la rhétorique réunit ces deux propriétés, car elle l'emporte en doux agrément sur toutes les autres sciences, tel étant son but principal. Elle apparaît au matin, quand le rhéteur parle en face de l'auditeur (c'est-à-dire lorsqu'elle n'est pas gênée par la présence des profanes), autrement elle apparaît le soir, c'est-à-dire hors de sa présence, *cioè retro*, quand la lettre parle (l'écriture) au lieu et place du rhéteur, par la partie qu'elle a soin de tenir sous-entendue, *quando la lettera per la parte remota si parla per lo rettorico.* » (Conv. II, 14.) Tout ce verbiage embarrassé est certes assez éloquent pour qui veut le comprendre. Au reste, nous allons voir l'application de ces procédés de la rhétorique, art tenu en non moins grande estime que la dialectique dans l'école sectaire, comme il appert des divers rituels de la maçonnerie; car Dante a soin de prévenir que son point de départ est Vénus, *da costei principio piglio*, la Vénus rhétoricienne de la *Gaie science*, bien entendu.

—

En voyant aussitôt Béatrice plus belle.

2. Plus l'initié s'élève dans la progression des degrés qui le rapprochent de la lumière suprême, plus son esprit s'éclaire et plus son âme s'embellit. Quant à Béatrice, il n'y a point à s'étonner qu'elle acquierre plus de beauté; elle le doit aux mille et une ressources que lui offre la rhétorique, véritable arsenal de toilette, inépuisable en fait de *leggiadria*, ou vérité mixte. (*Voy.* la Canz. *Poi ch'Amor del tutto mi ha lasciato*, et page 362 des *Révél.*)

—

Selon leur vision de la splendeur première.

3. Les deux personnages qui vont se succéder dans cette mise en scène, nous expliqueront l'allusion renfermée dans ces vers. Par eux nous comprendrons comment une étincelle passagère dans le troubadour Folquet, peut se distinguer d'une flamme durable comme celle du roi de Hongrie, de même que la voix qui va et vient capricieusement se distingue de celle dont l'intonation est ferme et soutenue, *quando una è ferma e l'altra va e riede*, le tout selon la manière d'envisager les choses éternelles, *al modo di lor viste eterne;* autrement dit, selon leur foi religieuse.

—

La ronde qui commence aux plus hauts Séraphins.

4. C'est en effet aux Séraphins que commencent, par en haut, les trente-trois degrés de l'Écossisme, nombre égal à celui des chants dans chaque cantique de la trilogie Dantesque, comme aussi aux trente-trois compositions poétiques dont se trouve émaillée la *Vita nuova.* Tous ces Esprits s'empressent d'accourir au-devant du poëte, parce qu'ils voient en lui un frère ayant comme eux répudié la religion de haine, qui glace le cœur, *fredda nube.*

—

D'un si suave accord les autres commencèrent
A chanter Hosanna, etc.

5. Comment Dante n'aurait-il pas désiré entendre retentir de nouveau dans les rangs des siens le chant de triomphe? *Di riudir non fui senza disiro.*

—

L'un d'eux l'instant d'après s'approcha davantage.

6. Le roi de Hongrie, Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie de Hongrie. Dante avait connu, soit à Florence

(Post. Caet.), soit à Naples, ce jeune prince qui mourut en 1293, âgé de 23 ans.

—

De te complaire en tout nous nous empresserons.

7. *Tutti sem presti al tuo piacer, perchè di noi tu gioi*, dispose de nous pour le plus grand avantage de la Gaie science.

—

Naguère tu disais : « Vous dont, sublime agent,
Meut le troisième ciel l'esprit intelligent. »

8. Soit que le jeune prince napolitain fût initié en effet aux mystères de l'association sectaire, ce qui expliquerait l'affection de Dante pour l'un des fils de Charles II, lorsqu'il ne cesse de poursuivre l'autre de sa haine, soit que le rusé gibelin eût cru mieux dérober aux regards de l'ennemi ce qu'il lui convenait de laisser entrevoir au sujet de l'organisation de la secte, en donnant la parole à un prince de cette maison d'Anjou, si zélée pour les intérêts guelfes; toujours est-il que Charles-Martel commence par s'exprimer en initié parfaitement informé du lien commun qui unit les frères des différents grades, au point de n'en former qu'une chaîne, une ronde, *giro*, mue par une même volonté et marchant d'un même pas vers un même but, *d'un girare, d'un giro e d'una sete*. Cette ronde commence aux plus hauts Séraphins, *alti Serafini*, qui sont les princes célestes, *principi celesti*, et finit aux derniers rangs du ciel. Or, il se trouve aussi que certains dignitaires inférieurs de la maçonnerie écossaise, qui prétend remonter aux Templiers, et dont Zerbin, le prince écossais, l'amant d'Isabelle de Galice, est la personnification dans le *Roland furieux*, s'intitulent aussi princes, princes de Mercy; que leur assemblée ou chapitre a nom le *troisième ciel*, qu'ils ont pour symbole ou *palladium* une statue de la Vérité, revêtue comme Béatrice des trois couleurs *verte*, *blanche* et *rouge*, que leur Vénérable, portant une flèche en main et sur la poitrine un cœur dans un triangle, est une personnification de l'amour; que le nombre mystérieux de neuf, dont « Béatrice est particulièrement amie, » Béatrice « qu'il faut appeler AMOUR, » dit Dante (*Vita nuova*), est aussi affecté à ce Vénérable entouré de *neuf* colonnes, de *neuf* flambeaux aux *neuf* branches et aux *neuf* lumières, âgé enfin de *quatre-vingt-un* ans, multiple de *neuf* (*Light on Masonry*, 250, et Villiaume, *Manuel maçonnique*, 1830, chez Vetier), quand Béatrice est censée mourir dans la *quatre-vingt-unième* année du siècle » (*Vita nuova*)

C'est à l'aide de pareils rapprochements que l'on peut parvenir à comprendre la véritable signification de la *Canzone* rappelée ici par le fils de Robert II, de Naples. Car s'il fallait la chercher dans le long et nébuleux commentaire que lui consacre Dante (*Conv.* II), bien peu auraient le courage d'aller jusqu'à la fin. Cette composition artificieuse, à laquelle il est impossible de donner une signification raisonnable en s'en tenant au sens littéral, n'est autre chose qu'une note chiffrée adressée par le poëte à ses frères et à ses supérieurs hiérarchiques pour leur déclarer, dans le langage du troisième ciel, celui de la rhétorique amoureuse, sa résolution de substituer, dans un intérêt de salut sectaire, une figure de rhétorique à une autre, c'est-à-dire une Béatrice dogmatique à une Béatrice érotique, figure qui ne changera que d'aspect, mais dont l'essence sera la même au fond, à savoir la philosophie « ayant pour sujet matériel l'intelligence, pour forme l'*amour,* pour cause efficiente la *vérité,* pour fin cette jouissance suprême qu'on acquiert par la contemplation de la *vérité,* sa dame n'étant pas autre » (*Convito*). Il les prévient en conséquence qu'il va prendre dans sa Comédie les dehors et le langage d'un fervent catholique, c'est-à-dire faire le mort, en s'humiliant devant celle qu'il feindra d'honorer comme sa dame, parce qu'il aura su lui emprunter ses vêtements et ses insignes sacrés pour en couvrir Béatrice amour, Béatrice vérité, Béatrice trinité (*Vita nuova*), l'objet constant de son adoration comme de celle des *princes célestes* ou *trinitaires.* (*Voir* la traduction de cette Canzone dans les *Révél.,* p. 312.)

Rien n'était donc mieux en situation que le rappel de cette déclaration, par Charles-Martel, l'initié Angevin, dans le ciel de la rhétorique et de l'amour, lorsque le plan conçu par le poëte était aux trois quarts mis à exécution.

—

Elle accordait faveur, loin d'y sembler contraire.

9. Chaque fois que Béatrice applaudit à ce que désire son fidèle, on peut être assuré qu'il va jouer quelque mauvais tour aux ennemis de l'albigéisme templier, de la doctrine émanatiste des Cathares.

—

Je demandai, la voix empreinte de tendresse, etc.

10. *Di grande affetto impressa;* cette grande affection ne permet pas de douter qu'il existât des liens particuliers entre Dante et le prince angevin, et la foi religieuse avait pu seule les établir, ce qu'indiquent suffisamment ces mots : *Sem si pien d'amor.*

—

J'ai peu vécu, fut court mon passage sur terre.

11. *Il mondo poco m'ebbe.* Ces mots offrent à dessein deux sens : Ma vie fut courte, tel est le premier qui s'offre à l'esprit; mais lorsqu'on sait que le monde, *dont Satan est le prince,* signifiait pour les sectaires l'Église orthodoxe, on comprend que Dante a voulu faire dire à Charles Martel : J'ai suivi peu de temps la foi romaine; et nous avons là un indice éloquent de l'affiliation du roi de Hongrie à l'albigéisme. Qui sait même si sa conversion n'était pas l'œuvre de Dante, dont la tendre affection pour lui serait ainsi expliquée; si, de plus, cette conversion n'aurait pas été préparée par le séjour de ce prince en Espagne, où l'albigéisme avait fait de grands progrès, surtout en Aragon, en Catalogne, en Léon, en Navarre? (Schmidt, I, 368.)

—

Beaucoup de mal sera qui n'aurait pas été.

12. Robert II d'Anjou ne serait pas monté sur le trône de Naples, à l'exclusion de son neveu, fils mineur de Charles Martel, par la protection des pontifes romains; il n'aurait pas eu à reconnaître leurs bons offices en prenant parti contre Henri VII, l'empereur bien-aimé du poëte, qui voyait en lui le sauveur de l'Italie, son Messie, son Christ, sacrifié comme le Fils de Dieu par Caïphe et Judas. (*Enf.* XXIII). Tout ce mal-là ne se fût pas accompli si Charles Martel avait ceint la couronne.

—

Comme est caché l'insecte en son réseau de soie.

13. Ce réseau de joie, qui dérobe les bienheureux aux regards, n'est autre que cette *adornezza, leggiadria* ou belle parole de rhétorique, si vantée par Dante dans la Canzone, *Poi ch'amor del tutto mi ha lasciato,* filet habilement tissé à l'aide du *gai savoir* pour défendre les adeptes contre la curiosité des profanes. (*Voir* p. 302 *des Rév.*)

—

Mon amour t'eût fait voir bien plus que du feuillage.

14. Tu en aurais vu les fruits dans le zèle que j'aurais déployé pour le triomphe de la foi albigeoise et la ruine de la tyrannie théocratique. Nous allons comprendre comment l'héritier de la maison d'Anjou aurait pu donner à l'Italie un chef capable d'anéantir la puissance des Papes.

—

Pour souverain un jour m'attendait le pays, etc.

15. La Provence.

—

.... Et ces chants d'Ausonie où Crotone, etc.

16. La Pouille et les Calabres.

—

Mon front brillait déjà paré d'une couronne.

17. La couronne de Hongrie.

—

La belle Trinacrie au cratère qui fume, etc.

18. La Sicile.

—

.... Si d'ignobles excès
N'eussent fait, criant mort, courir Palerme entière.

19. Comte de Provence, roi de Naples et de Sicile du chef de mon père, roi de Hongrie du chef de ma mère, marié à la fille de l'empereur Rodolphe d'Autriche, mes enfants réunissaient le sang guelfe et le sang gibelin; mes possessions en France, en Italie, en Allemagne m'auraient assuré une puissance capable de me valoir la prépondérance sur Rome, car je n'aurais pas tyrannisé les Siciliens au point de les pousser à la révolte; nul plus que moi n'eût été dès lors apte à rapprocher les deux partis rivaux, à mettre fin à une lutte impie, entretenue par la politique romaine, et à reconstituer cet Empire universel qui seul peut délivrer l'Italie du joug sacerdotal. Tel est le commentaire de ces deux vers adroitement jetés en avant : « Beaucoup de mal sera qui n'aurait pas été » et « Mon amour t'eût fait voir bien plus que du feuillage; » c'est-à-dire : fidèle d'amour comme toi, je t'aurais fait voir les fruits de nos doctrines communes dans le triomphe de Béatrice, que tu as appelé un *bel pomo;* le germe par toi semé aurait fructifié.

—

Mon frère, s'il était moins aveugle, aurait fui
De ses chers Catalans la cupide indigence.

20. Robert II, retenu sept ans en otage avec son père, s'était lié en Catalogne avec de pauvres hidalgos qui, l'ayant suivi à Naples, s'y engraissaient aux dépens du peuple, en exploitant son penchant à thésauriser. Lorsqu'il fut nommé *capitaine de guerre* par les Florentins, il envoya dans leur ville ses condottieri espagnols, *masnada*

di trecento cavalieri Araonesi e Catalani, dit Villani, *e molti mugaveri* (Almogavares) *a piè, la quale fu molto bella gente.* VIII, 82. Corso Donati fut tué par des cavaliers de cette bande, qui coûtait beaucoup au roi de Naples. (Voy. *Registrum regis Roberti*, 1311, O. f. 6, *Arch. R. Nap.*)

—

Quand sa barque a déjà trop de charge à porter.

21. Chargée qu'elle est du poids de ses iniquités.

—

Né d'un sang libéral, lui serait nécessaire, etc.

22. La justice que rend ici Dante à la libéralité de Charles II d'Anjou, n'a pour objet que de faire ressortir l'avarice de Robert, digne allié, sous ce rapport, de cette louve dévorante *alla bramosa voglia, che dopo 'l pasto ha più fame che pria.*

—

Comme je me complais, mon cher sire, à penser
Que tu vois, où tout bien commence et se termine, etc.

23. Traduisez : Convaincu que tu envisages ainsi que moi la *Gaie science* comme la source et le but, l'alpha et l'oméga de tout bien, c'est-à-dire de tout ce qu'embrasse B. EN. ou *Béatrice-Enrico*, j'en suis d'autant plus heureux de t'entendre stigmatiser ainsi la politique de ton frère. Nouvelle preuve de l'albigéisme du prince de Naples.

—

Et d'autant plus qu'en Dieu tu la vois dans mon cœur.

24. En Dieu tout amour et justice, tel qu'il est entendu dans notre communion politique et religieuse, *nostra fede;* aussi ton *gai* langage *m'ha fatto lieto*, m'a confirmé d'autant plus dans les doctrines du *gai savoir.*

—

Apprends-moi donc comment....
D'une douce semence un fruit amer peut naître.

25. Comment l'avare Robert a-t-il pu avoir pour père le libéral Charles II et pour frère le généreux Charles Martel ?

—

.... Si je parviens à te faire apparaître
Une vérité, frère, etc.

26. On va voir que la vérité exposée par le prince initié se réduira à une démonstration sectaire.

Le bien en ce royaume où tu franchis l'espace, etc.

27. Nous retrouvons encore ici dans la lettre la doctrine de l'émanation et celle des forces gnostiques, δύναμεις, mot que Dante traduit par *virtù*, et l'on comprend que, dans ce système, les influences sidérales eussent à jouer un rôle important. Mais dans l'esprit, il s'agit uniquement de ce B.EN. résumant les deux principes politique et religieux régissant le ciel sectaire et les différentes branches de la science qui en étaient les astres. (*Conv.* II.) C'était la providence impériale, désignée par le mot Nature, qui imprimait la direction à ces grands corps, car Dante leur donne bien réellement ce nom : *la dialettica è minore nel suo corpo che null' altra scienza.* C'était elle qui leur donnait force et vertu, *fa esser virtute.*

—

Ainsi non-seulement cette pensée immense,
De soi parfaite, etc.

28. Ce B.EN., type de toute perfection, pourvoit non-seulement, comme Providence ou Nature, à la bonne direction des sciences ou des cieux, *corpi grandi*, d'où la lumière se répand sur les fidèles d'amour, mais il veille encore à ce qu'elles n'aient pas à s'altérer par un mélange adultère avec les doctrines orthodoxes, *fa esser virtute sua provvidenza*, attendu qu'elle est PARFAITE, ou cathare, *è perfetta da se.*

—

Comme à son but précis la flèche qui s'élance.

29. La Providence impériale n'agit que dans un but arrêté et non pas capricieusement, comme la Papauté, que ne dirigent ni la justice ni l'amour.

—

S'il n'en était ainsi le ciel que tu parcours, etc.

30. Autrement ses effets ne se manifesteraient plus par les sept arts, étoiles ou nymphes, dans le ciel de la science que tu vas parcourant, *non sarebber arti*; elle n'enfanterait que des ruines comme Semiramis, la prostituée de Babylone, conduisant ceux qui la suivent, *alla ruina.*

—

Et lui-même, faillible en premier, le Très-Haut, etc.

31. Il n'en saurait être ainsi; sans quoi il faudrait admettre que les très-*excellents anges* chargés de présider à chacune des branches du *gai savoir*, peuvent être en défaut et, en premier, le suprême

architecte, directeur du Grand-Orient; toutes propositions hérétiques dans le Temple.

—

....On ne saurait admettre, que de soi,
N'ait pas chaque nature à sa tâche à suffire.

32. Vous le voyez, la Nature est infatigable, *impossibil che stanchi,* à bien faire, soit par elle-même, soit par les très-excellents anges, *che, intendendo, i cieli movono,* et que le grand architecte a choisi parmi les Parfaits, *gli ha perfetti.*

—

....Serait-ce un destin pire
Pour l'homme si sur terre il n'était citoyen?

33. Pensez-vous qu'il fût bien nécessaire de remonter si haut dans le ciel pour en venir à pareille question?

—

Non, à croire le maître en ce qu'il écrivit.

34. Au moyen âge, le maître par excellence était Aristote. (Voy. *Politique,* lib. I, cap. I, et lib. II, 2.) Le maître veut donc que chacun fasse son métier et que les prêtres ne se mêlent pas de gouvernement, de guerre, etc.

—

L'un naît donc là Solon, un autre ici Xercès, etc.

35. C'est-à-dire législateur, roi, prêtre, artisan, etc.

—

La nature stellaire à la cire mortelle
En imprimant son sceau dans sa ronde éternelle, etc.

36. Selon la lettre, cela signifie que l'action des astres, dans leur évolution circulaire, opère sans tenir compte du sujet en lui-même, donnant parfois des inclinations ignobles à ceux qui naissent sur le trône et de hautes qualités à l'enfant de la chaumière. Il en est un peu différemment selon l'esprit. La nature circulaire devient la science mise en circulation et s'imprimant sur la cire catholique comme un sceau, dans le ciel sectaire, par les excellents anges chargés chacun de l'impulsion à donner à un astre scientifique; et dans ce sens vous comprenez le début solennel de cette démonstration, aboutissant à proclamer que l'éducation développe ou étouffe les aptitudes du sujet, selon que l'enseignement est bon ou mauvais, et selon que

le disciple sait en profiter. Voilà les prodiges opérés par la rhétorique et par la *lettre* « quand l'orateur parle arrière de l'auditeur. »

—

De là vient qu'Esaü du tronc originaire, etc.

37. (Cf. Roger Bacon, *Opus majus*, édit. Venet, p. 187, et saint Thomas, *Sum. theol.*, p. I, quæst. 22, 23.) Jacob est ici Charles Martel, chéri de la Rebecca vaudoise, l'Église évangélique, et son frère Robert, à sa troisième transformation, est devenu Esaü.

—

Si ne l'emportait pas la suprême influence.

38. Si l'influence de la Papauté parlant au nom de Dieu, *provveder divino*, ne se mettait à la traverse, ceux que leurs pères spirituels ont engendrés à la *vie nouvelle* ne s'écarteraient jamais de la bonne voie, *cammino simil farebbe sempre a' generanti*. Par malheur il n'en est pas ainsi.

—

Comme toujours avorte et trompe la culture
Le grain qu'on a semé hors de sa région.

39. Le corollaire vous prouve combien nous avons été fidèle interprète, car il vous dit aussi clairement que possible : La providence impériale, *Natura*, voit ses bonnes intentions tourner à mal par suite des entraves que lui oppose la Papauté, *Fortunà discorde, a se;* il en est d'elles comme d'une semence qui avorte sous un climat contraire, *fuor di sua region.*

—

La base sur laquelle opère la nature, etc.

40. Base bien différente de celle qui est *fondamento a tutto l'universo*, E. XXXII. Comment la providence impériale et la théocratie usurpatrice pourraient-elles opérer sur la même base ?

—

....Tout homme serait bon.

41. La sagesse impériale peut seule diriger chacun dans sa voie, d'après ce principe, formulé de nos jours par les Saint-Simoniens : « L'emploi selon la capacité, développée par l'enseignement rationnel, la rétribution selon les œuvres. » Ozanam avait raison de dire que les plus hardis novateurs furent devancés par Dante, et, sous ce rapport, nous sommes complétement de son avis.

—

Tel règne, qui n'est bon qu'à prêcher un sermon.

42. Robert de Naples se plaisait à composer des sermons et des allocutions pieuses pour des solennités ecclésiastiques et pour des chapitres de moines. On en conserve plusieurs dans la bibliothèque de SS. Jean et Paul à Venise, notamment un éloge de Bologne, fidèle au parti guelfe. (*Voy.* le Comment. de Tommaseo sur la *Comédie.*) C'est ce qui a valu à ce prince d'être représenté dans l'Enfer sous la figure de Mahomet, dont les intestins à découvert laissent voir le triste sac où s'entassent des aliments grossiers et leur résidu mal digéré, *tristo sacco che merda fa.* Quant à son avarice, Villani s'en exprime ainsi : *Re Ruberto fù il più savio re che fosse trà christiani già fa cinque cento anni, sì di senno naturale, sì di scienza, come grandissimo maestro in theologia e sommo filosofo... Poi che comminciò ad invecchiare, l'avarizia il guastava in più guise. Iscusavasene per la guerra, ch' avea per racquistare la Sicilia.* XII, 9.

CHANT IX.

Quand ton père eut ainsi daigné, belle Clémence, etc.

1. Clémence, fille de Charles Martel, mariée à Louis X, surnommé le Hutin, dont elle n'eut pas d'enfants.

—

Les méfaits dont devait souffrir sa descendance.

2. Les lois fondamentales des royaumes de l'Europe désignaient Charles Hombert, fils de Charles Martel, comme héritier du trône de Naples après la mort de Charles II. Mais une sentence de Clément V la décerna à Robert, second fils du roi défunt, au préjudice de son neveu, fils de l'aîné. Le Pape voulut même couronner ce prince de ses propres mains et lui fit remise des dettes de son père envers l'Église (J. Villani, VIII, c. 112, p. 440). Tels sont les méfaits, les actes frauduleux, *inganni*, dont il est ici question. La politique pontificale ne s'était méprise ni sur le danger que faisait courir à son influence en Italie la réunion de la Hongrie, de Naples et de la Provence sous un même sceptre, ni sur les intentions secrètes du prince, que son amitié avouée pour Dante nous aurait révélées en partie si

les discours que le poëte a mis dans sa bouche n'en fournissaient la preuve complète.

—

Je puis dire pourtant que de trop justes pleurs
Doivent bientôt couler et suivront vos malheurs.

3. Prédiction sinistre lancée contre l'usurpateur Robert de Naples et contre Clément V, dont les méfaits leur attireront un juste châtiment, *giusto pianto.*

—

Dans le divin soleil qui la remplit entière, etc.

4. Dans le soleil de vérité, source de lumière, que les fidèles contemplent à l'Orient, lorsque l'Occident est plongé dans les ténèbres. Dante excelle à isoler et à grouper ses personnages, selon le sentiment dont il est animé à leur égard. Ainsi il fait disparaître le loyal Charles Martel, dont il honorait la mémoire, quelques instants avant d'introduire sur la scène un traître dont il parviendra à stigmatiser la félonie en dépit de la dignité épiscopale, qui ne saurait l'abriter contre sa haine et son mépris. Mais Charles Martel était *la voce ferma,* la foi et la parole invariable, l'autre fut *la voce che va e riede,* voix qu'il a pris soin de distinguer au commencement du chapitre précédent, *al modo di lor viste eterne.* Pourquoi ne pas mettre en présence le prélat provençal et le souverain de la Provence et faire introduire par une pécheresse l'évêque marseillais?

—

Mortels, race abusée et pleine de folie, etc.

5. Cette race abusée, *anime ingannate,* est le troupeau catholique, cela va sans dire. Fermant les yeux à la lumière orientale, il se détourne du vaudéisme de l'empire, *da si fatto* B.EN. *torcete i cuori,* et se presse en foule à des cérémonies idolâtres. On se rappelle ce que Béatrice entend par *syrènes* et par *vanità.* (*Voy.* Purg. XIX et XXXI.) Qui sait même si ce vers étrange : *drizzando in vanità le vostre tempie,* ne doit pas se traduire en élevant des églises à la superstition? *Tempie* serait alors employé comme féminin de *tempio;* avis à MM. de la Crusca, car nous reconnaissons notre incompétence.

—

....Par elle mes vœux n'étaient pas repoussés.

6. Béatrice n'a garde de mettre obstacle à un entretien qui va amener ses enseignements.

—

.... Fais-moi connaître
Que ma pensée en toi soudain a son reflet.

7. Autrement dit : Sois l'écho de ma pensée, aide-moi à la manifester sans trop de péril, *ch'io possa in te rifletter quel ch'io penso,* car tu sais si je suis invariablement les enseignements de Béatrice, *occhi fermi sovra me.*

—

La nouvelle clarté qui venait d'apparaître, etc.

8. *Che m'era ancor nuova*, signifie qu'en 1300, Dante n'avait pas encore vu ce personnage féminin, qui appartenait à l'église dissidente *a cui di ben far giova*, et qu'il eut peut-être occasion de connaître plus tard, comme l'a pensé Ozanam.

—

Il est dans cette part de la terre italique, etc.

9. Entre Venise et Trente, contrée où l'hérésie pénétra au XIIe siècle et trouva un asile contre l'inquisition. (Schmidt, I, 184.)

—

.... S'en élança naguère
Une flamme qu'on vit à la contrée entière, etc.

10. Cette flamme ou ce feu, *facella,* désigne Ezzelin III de Romano, tyran de Vérone, dont la mère rêva, dît-on, comme Hécube, qu'une flamme naissait de son sein. Mais dans la pensée de Dante, cette flamme n'est pas celle d'une torche incendiaire, c'est celle d'un fanal destiné à éclairer cette partie encore enténébrée de la *prava terra italica,* qu'elle envahit en grande partie, *fece alla contrada grande assalto.*

—

Je resplendis ici, par la bonté divine,
Parce qu'en moi cet astre épancha tous ses feux.

11. Voilà, selon la lettre, une sainte de par l'astrologie et le fatalisme. Elle se proclame elle-même vaincue par l'influence stellaire de Vénus, *mi vince il lume d'esta stella,* et c'est précisément parce qu'elle a été folle de son corps, qu'elle a place en Paradis. Selon l'esprit c'est une albigeoise entièrement dévouée au *gai savoir*, dont la rhétori-

que fut toute-puissante sur elle, au point de lui faire quitter son mari guelfe, pour se donner à un noble et vaillant troubadour. Miraculeux effet de la lumière produite par la rhétorique de Vénus.

—

Mais à moi-même enfin, joyeuse, je pardonne, etc.

12. Bien d'autres Madeleines accepteraient volontiers pareil sort et en prendraient leur parti non moins cavalièrement, sauf à voir la foule catholique, *vostro vulgo,* trouver la chose étrange, *forte;* car les profanes sont d'assez sottes gens: Cunizza met donc toute la bonne grâce possible à se proclamer une insigne pécheresse, selon la lettre. Elle n'en éprouve aucun ennui, *non mi noia;* loin de là, elle est enchantée d'avoir commis tant de peccadilles gentilles, et elle se les pardonne d'autant plus joyeusement, *lietamente,* que la cause de son sort, de sa béatification, est, selon l'esprit, sa foi albigeoise et la haine profonde de Dante pour celui qu'elle va signaler à son attention. Cunizza était née d'un père Patérin, autrement dit albigeois, et nous en avons la preuve authentique dans la bulle adressée en 1231, par Grégoire XI, aux deux frères de Romano, Albéric et Ezzelin III, pour leur enjoindre de livrer eux-mêmes leur père à l'inquisition, s'il ne renonçait à l'hérésie. (Raynaldi Ann. Eccles., *ad ann.* 1231, § 2, p. 379.) C'est que tout vêtu du froc qu'il était et retiré dans un monastère, ce qui l'avait fait surnommer *le Moine,* Ezzelin II avait en effet embrassé les opinions des Patérins, Pauliciens ou Albigeois, opinions qui lui attirèrent l'excommunication, mais qui valurent à ses deux fils, entre lesquels il avait partagé ses domaines, la charte impériale de 1232, par laquelle Frédéric II les prenait spécialement sous sa protection. (Gérard Maurisius, p. 35.)

Fille et sœur de Gibelins, hérétiques avérés et fauteurs d'hérétiques, Cunizza ne pouvait démentir le sang d'où elle sortait; mariée dans une de ces courtes trêves si fréquentes alors entre Guelfes et Gibelins, avec Richard, marquis de saint Boniface, chef de la faction Guelfe des Montecchi, dans Vérone, et tout-puissant dans Mantoue, comme plus tard sa nièce Adélaïde, fille d'Albéric de Romano, épousa Renaud d'Este, elle quitta le toit conjugal pour vivre amoureusement, dit l'Anonyme, *amorosamente,* avec le troubadour Sordello, que nous avons vu aussi jouer son rôle, comme maître en *gai savoir,* dans les chants VI, VII et VIII du *Purgatoire.* (Rolandini, *De factis in Marchia Tarvisana,* I, 3, p. 173.) A Sordello succéda un gentilhomme Trévisan du nom de Bonio, avec qui elle courut une partie

de l'Europe, puis elle se réfugia à Trévise près d'Albéric, son second frère. Elle épousa ensuite un gentilhomme du nom de Braganzo. Enfin après la mort d'Ezzelin, elle se maria de nouveau à Vérone. C'est donc avec toute apparence de justice qu'un des annotateurs du poëte la qualifie de grande prostituée, *fuit magna meretrix* (Posill. Caet.). On va voir que c'est à ce dernier titre surtout qu'elle vient jouer son rôle dans le Ciel de Vénus.

—

De cinq siècles encor ne s'effacera pas.

13. Dans cinq cents ans on se souviendra encore du renégat qui, après avoir fait, durant de longues années, de la propagande albigeoise, comme troubadour, passa tout à coup dans le camp opposé et se fit, comme l'inquisiteur Rinieri Saccone, le persécuteur acharné de ses anciens frères. Telle est la grande renommée, *grande fama*, à laquelle Dante fait allusion, sans expliquer si c'est au troubadour ou à l'évêque, que s'appliquent les paroles de Cunizza.

—

Par lui tu peux juger si l'homme, sur la terre,
Afin qu'une autre vie abjure la première,
Vers l'excellence doit diriger tous ses pas.

14. Littéralement : vois si l'homme doit se faire excellent, de telle sorte qu'une autre vie délaisse, répudie la première. L'ambiguïté hostile de cette phrase saute aux yeux. Cunizza pense évidemment que le cher bijou d'évêque, *chiara gioia*, l'homme à la voix qui *va e riede*, a commis une très-vilaine action, en désertant à l'ennemi, et voici comment elle trouve moyen de le déclarer ; « Juge si l'homme qui fut un Parfait, doit agir de telle sorte qu'une autre vie (catholique) donne un démenti à la première. » *Vedi se far si dee* L'UOMO ECCELLENTE (Parfait) *si, ch'altra vita la prima relinqua.* On voit que nous traduisons littéralement.

—

C'est à quoi songe peu cette tourbe qu'enserre
L'Adige, à l'occident, le Tagliament, au nord.

15. Cette tourbe Guelfe de la Marche Trévisane ne pense pas comme nous, *ciò non pensa*, et ne s'occupe guère des motifs intéressés qui déterminent ces scandaleuses apostasies. Flagellée qu'elle est par les seigneurs de la Scala, elle n'en persiste pas moins dans

son dévouement fanatique au saint-siége, *ne per esser battuta ancor si pente.*

—

Padoue atteinte au cœur empourprera bientôt, etc.

16. Ceux de Padoue, *genti al dover crude*, endurcis dans leur rébellion contre l'empire, auquel leur *devoir* était d'obéir, et dans leur obstination catholique, seront mis en pièces par le vicaire impérial, Cane de la Scala, dans les marais de Vicence. (Voy. *Cortusior. hist.* Ferret. Vicent. et Albert. Mussato.)

—

Et tel, où le Silé s'unit au Cagnano, etc.

17. Richard de Camino, seigneur de Trévise, qui au lieu de marcher sur les traces de son père, celui que Dante appelle par opposition le *bon Richard* (Purg., ch. XVI), pactisa avec les Guelfes, et fut assassiné en 1312, à l'instigation de Cane de la Scala, par des gentilshommes du voisinage, dont il avait déshonoré la femme et la fille. (Voy. *Cort. hist.* Ferret. Vicent, lib. IV et VI, et Alb. Mussato, lib. III. rub. VI et lib. V. r. X.)

—

Pour la déloyauté de son lâche pasteur, etc.

18. En 1308, l'évêque de Feltre, qui était en même temps seigneur temporel de cette ville, et *molto guelfo*, dit l'*Ottimo*, ayant fait arrêter treize Ferrarais, coupables d'avoir porté les armes contre le Pape, il les livra au gouverneur de Ferrare pour le roi Robert, le Florentin Pino della Tosa, qui les envoya au supplice. Dans le nombre se trouvaient trois Aldighieri Fontana, parents de Dante. (Voy. *Chronicon Estense.* Muratori, t. XV, page 375, et *Postill. Cas.*) La tour de Maltan, sur le lac de Bolsenne, servait de prison aux prêtres coupables de délits graves, et Boniface VIII y avait fait enfermer le pape Pierre Célestin, son prédécesseur. On comprend dès lors pourquoi elle est rappelée ici par Cunizza.

—

Comment trouver alors une cuve capable
D'absorber en ses flancs tout le sang ferrarais?

19. Les treize gentilshommes livrés par l'évêque de Feltre furent mis à la torture. Quelques-uns ayant révélé leurs complices, il en fut exécuté trente.

—

Mais cet horrible don d'un prêtre misérable, etc.

20. *Per mostrarsi di parte.* Le prélat eut du reste à payer cher cette preuve de zèle, car Richard de Camino le fit mettre à mort. *Fù tanto battuto con sacchi pieni di rena che, corrotto dentro tutto il sangue, le interiora ne mandò per la egestione.* (Ottimo, *Comm.*)

—

Digne de la contrée, en rien ne la dément.

21. Feltre appartenant au parti guelfe, devait avoir l'hérésie et les Gibelins en horreur; ce qui ne peut que révolter la sœur d'Ezzelin.

—

Là-haut sont des miroirs, dits trônes chez les hommes, etc.

22. « La philosophie a pour sujet matériel l'intelligence, et pour forme l'amour; sa cause efficiente est la vérité, sa fin est cette jouissance suprême qu'on acquiert par la contemplation de la vérité. » (*Convito.*) Tel est pour le poëte l'idéal philosophique réfléchissant Dieu-Vérité. Aussi Béatrice appartient-elle à l'ordre des trônes, ch. XXXI. Cunizza, initiée à cette philosophie amoureuse par Sordello, est en conséquence favorisée, par réflexion, de la vision béatifique de la vérité, et les désastres qu'elle prédit aux Guelfes, dans un bon esprit, ne peuvent manquer de se réaliser, *questi parlar ne paion buoni.*

—

Alors, l'autre joyau que je l'ouïs vanter etc.

23. L'évêque Foulques, dont Cunizza s'éloigne adroitement sans daigner lui adresser la parole, après l'avoir signalé à l'attention du grand *conoscitor della peccata* commis contre la foi évangélique. Foulques restant en scène, il est clair qu'il ne fait pas plus partie de la ronde, dans laquelle se remet Cunizza, que Brunetto Latini de celle de Guidoguerre et d'Aldobrandi. *Gente vien, con la quale esser non deggio* (Enf. XV).

—

... Jamais un rubis frappé par le soleil, etc.

24. Le rouge étant la couleur des Guelfes, la gloire de Foulques, le persécuteur sanguinaire des Albigeois, l'évêque des diables, comme on l'appelait, devait tenir de la nuance du rubis balais et renvoyer sur Dante un reflet rouge; mais il ne brille pour lui qu'en apparence, *preclara si fece in vista.* S'il s'est acquis là-haut cette

gloire apparente par la Gaie science, *per letiziar*, sachez que son esprit pervers, *mente trista*, est enténébré dans l'enfer, *giù s'abbuia.*

—

Dieu voit tout, dis-je, Esprit bienheureux, et la vue, etc.

25. Voulez-vous un sens tout différent ? Traduisez : L'empereur qui est tout, voit Dieu, parce qu'il a vu la lumière, TUTTO *vede Dio;* mais ton Papisme qui t'identifie, *inluia*, avec le pontife romain, *nulla* ou *niente*, peut te faire voir en noir mes vœux à son égard ou me faire haïr de toi, NULLA *puote esser a te voglia buia di me.* (*Voy.* Enf. XI, note 11 et *Purg.* notes 9 et 10.) Bien d'autres phrases doivent avoir été construites dans ce système; mais un Italien seul pourrait les relever toutes. (*Voy.* sur *Tout* et *Néant*, Schmidt, II, 19.)

—

D'où vient donc que ta voix qui réjouit les cieux, etc.

26. Pourquoi ta voix, dont les accents réjouissent toujours notre ciel, puisque tes compositions sont encore chantées dans nos temples par ces Chérubins, *fochi pii*, que la maçonnerie appelle Zaphriel, Zabriel, Camiel, Uriel, etc. (voy. *Thuileur de l'Écossisme*, 113); pourquoi donc ta voix est-elle si changée et ne satisfait-elle plus à mes désirs secrets, *perchè non soddisface a' miei disii ?*

—

Si je plongeais en toi comme toi dans moi-même.

27. Si j'étais à ta place, te voyant papiste comme tu me vois albigeois, je ne voudrais pas même attendre une question de toi et je te tournerais le dos, *non attendere' io tua domanda, s'io m'intuassi come tu t'immii.* Foulques, ne comprenant pas sans doute ces mots à double entente, s'empresse de dire qui il est; mais, à l'exemple de ces pécheresses qui se peignent en buste dans leurs mémoires, il ne parle que de sa première existence de poëte provençal, et, comme s'il rougissait de sa mitre épiscopale, il s'abstient de souffler mot soit de sa conversion, soit de sa lutte ardente contre l'église albigeoise et les Toulousains.

—

La plus vaste vallée où s'épandent les eaux, etc.

28. Le bassin de la Méditerranée, qui reçoit l'eau de l'Océan par le détroit de Gibraltar, se prolonge de l'occident à l'orient, entre l'Europe et l'Afrique.

—

Or sur l'un de ces bords je reçus la naissance, etc.

29. C'est-à-dire à Marseille (voir *Hist. litt. de la France*, t. XVIII, p. 588). Voici en quels termes le moine de Montandon, poëte provençal, qui vivait vers la fin du XIIe siècle, parle de Foulques ou Folquet, qu'il traite de pervers et de parjure :

E lo dozens sera Folquéts
De Marseilla uns mercaders,
Que a faits un sol sagramen
Quant jurets che chansos no fets;
E anz dison que fo pervers,
Qu'et perjuret à son escien.

—

Où le sang a rendu tiède la froide dalle.

30. Nous laisserons les commentateurs remonter au siége de Marseille par le second Brutus, pour expliquer ces torrents de sang attiédissant l'eau du port. Nous y voyons, pour nous, une allusion assez transparente à la lutte opiniâtre soutenue, à trois reprises différentes, par les habitants de Marseille, pour se soustraire au joug de Charles d'Anjou, en 1251 et 1256, mais surtout au mois de juin 1262. Alors le peuple, se soulevant de nouveau, fit main basse sur la garnison et sur les partisans de Charles, éleva une nouvelle forteresse et mit à sa tête Boniface de Castellane, non moins renommé par son courage comme chevalier que pour ses talents comme troubadour. Mais son château de Castellane, l'un des plus forts de la Provence, où s'étaient renfermés les plus vaillants hommes d'armes, fut obligé de se rendre, et Charles, une fois maître des points fortifiés les plus importants, se mit, avec toutes ses forces réunies, à dévaster affreusement les environs de Marseille, à trois lieues à la ronde ; puis il en fit le siége. La résistance fut longue et sanglante ; les assiégés, décimés par la famine, furent réduits à capituler, et Charles, entré dans la place, « fit décapiter publiquement, dit Guillaume de Nangis, tous ceux qui avaient excité le peuple à la rébellion. » Voilà le sang qui *rendit tiède l'eau du port* et que le poëte aurait voulu voir retomber sur la tête du dernier prince angevin. Peut-être aussi est-il fait allusion à la guerre civile acharnée dont la Provence fut le théâtre en 1229, lorsque les républiques de Marseille, d'Arles et de Nice s'étant soustraites à la suzeraineté de la maison de Baux, Marseille, assiégée, appela à son aide Raymond VII de Toulouse, qui passa le Rhône et la délivra. Commencement d'une lutte qui se prolongea

avec une grande effusion de sang entre le comte de Provence et les villes libres soutenues par le comte de Toulouse. Dante et Foulques lui-même se souciaient bien vraiment du sang répandu à Marseille par les Romains du temps de César, tout dans le poëme est palpitant d'actualité.

Il convient, avant d'aller plus loin, de donner une courte biographie de l'évêque de Toulouse, jeté ici en scène comme préface vivante à la glorification hypocrite de saint Dominique. On sera à même de juger par le rôle que joua cet ancien troubadour dans la croisade albigeoise, jusqu'à quel point Dante, ennemi déclaré des Papes, qui, oublieux des préceptes du divin Maître, « armorient du signe du salut et des clefs de saint Pierre des drapeaux inhumains, » put concevoir la pensée de béatifier sérieusement le fougueux et sanguinaire Foulques, « l'évêque des diables. »

Né à Marseille, d'un père génois qui s'y était enrichi dans le commerce, Foulques ou Folquet mena d'abord joyeuse vie au service des dames et se fit une réputation comme troubadour dans les cours de Richard d'Angleterre, d'Alphonse d'Arragon et de Raymond de Toulouse. Marié et père de deux fils, il n'en poursuivait pas moins de ses *cançons* amoureuses Adélaïde de Roquemartin, mariée elle-même à Barral, vicomte de Marseille, et ses deux belles-sœurs, ainsi que la dame de Montpellier. Tout à coup, quel qu'en fût le véritable motif, car il y a de la légende dans celui qu'allèguent les chroniqueurs, Foulques est touché de la grâce, il se fait moine ; sa femme et ses deux fils entrent avec lui dans l'ordre de Cîteaux. (Hurter, *Vie d'Innocent III*, t. I, p. 65.) Peu de temps après son admission au couvent de Toronelle, qu'il édifie par son ardeur, il en est élu abbé et, en février 1206, Pierre de Castelnau, Raoul et Arnaud Amauri, abbé de Cîteaux, surnommé l'abbé des abbés, délégués par Innocent III pour extirper l'hérésie albigeoise, voyant que l'œuvre n'avançait pas, jugent à propos de s'adjoindre un collaborateur énergique dans le nouvel abbé. Déposant donc, en vertu des pouvoirs dont ils étaient investis, l'évêque de Toulouse pour cause de simonie, ils firent élire à sa place Folquet. Mais le nouveau prélat fut fort mal accueilli de ses ouailles qui se rappelaient les désordres du troubadour licencieux, à tel point qu'il n'osait pas envoyer ses mules à l'abreuvoir. (Guill. de Puylaurens, *Hist. albig.*, c. VIII.) Ils se refusèrent même à payer les dîmes ecclésiastiques, agissant en cela comme ils avaient fait à l'égard de l'évêque Fulcrand, qui s'était vu réduit à plaider contre le chapitre pour obtenir le revenu d'une simple prébende. (Catel,

Mém., p. 889.) Quand l'ouragan de la croisade éclata sur les pays de langue d'oc, Foulques, l'âme ulcérée par les outrages dont les Toulousains l'avaient abreuvé durant plusieurs années, ne respira que vengeance et, se rattachant étroitement à l'abbé de Cîteaux, ainsi qu'à Simon de Montfort; on le retrouve partout suggérant les mesures les plus violentes. « Les légats, dit l'historien provençal, étaient constamment excités par le maudit évêque de Toulouse, Folquet, qui ne cessait de chercher la perte de son seigneur, donnant toujours à entendre que son pays était plein d'hérétiques, principalement Toulouse (septembre 1210). » Aussi quand Raymond Béranger comparaissait à Saint-Gilles devant le légat Theudise, et ne pouvait retenir ses larmes aux dures conditions mises à sa réconciliation, le malheureux comte entendait-il le représentant du pontife lui dire ironiquement : « Quelque grand que soit le débordement des eaux, elles n'arriveront pas jusqu'au Seigneur, » et toutes les concessions qu'on lui arrachait n'avaient-elles pour but que de hâter sa ruine.

Le moment vint où le comte de Toulouse résolut de faire tête à l'orage et de défendre jusqu'à l'extrémité ses domaines contre les croisés de Montfort; où l'aveugle Tiresias recouvra les *maschili penne* (Enf. XX). A ce moment, l'évêque Folquet abandonne son diocèse pour courir ameuter les populations de la France contre les hérétiques du Midi; puis, revenu audacieusement dans Toulouse, où Raymond a la longanimité de le laisser rentrer, il reconnaît cet acte de tolérance en allumant la guerre civile dans sa cité. Une confrérie qu'il organise, dans le but de poursuivre à force ouverte les hérétiques, usuriers, routiers et juifs, et qu'on appelle la *confrérie blanche*, en vient bientôt aux mains dans la ville avec une autre bande, qui prend le titre de *confrérie noire*. Requis par le légat et par Folquet de porter secours à Simon de Montfort, dont l'armée assiégeait Lavaur, ces hommes fanatisés sortent de la ville au nombre de cinq mille et vont, malgré le comte Raymond, se joindre à ses ennemis.

La mesure était comble, et cette fois le comte chassa l'évêque rebelle; mais Folquet n'en fut que plus acharné à la perte de son suzerain. A peine Lavaur avait-il succombé que, sous son inspiration, les légats, vouant Toulouse au sort de Béziers, se portaient sur son territoire avec toutes les forces des croisés, brûlant et massacrant tout sur leur passage (mai 1211). Arrivés sous les murs de la place, ils s'apprêtèrent à en faire le siége et, sur l'ordre de Folquet, le clergé sortit processionnellement de la ville excommuniée. Mais les

membres de la confrérie Blanche, éclairés par la catastrophe de Lavaur et par leur contact avec les croisés, s'abstinrent de suivre les prêtres et se réconcilièrent, dans l'intérêt commun, avec la confrérie Noire.

Lors de la désastreuse bataille de Muret, nous retrouvons l'implacable ennemi du comte Raymond : « Là vint l'évêque Folquet, la mitre en tête et le bois de la vraie croix en main » pour bénir l'armée des croisés et promettre le paradis à ceux qui périraient dans la mêlée. La lutte une fois engagée, les évêques et les clercs, parmi lesquels nous trouvons saint Dominique et le terrible abbé de Cîteaux qui, s'étant fait élire archevêque de Narbonne, prenait arrogamment le titre de duc, se retirent dans l'église de Muret, où ils « criaient vers le Seigneur et poussaient au ciel de si grands mugissements qu'ils semblaient plutôt hurler que prier. » (*Cansos de la crosada.* P. de Vaucernay, G. de Puylaurens.)

A peine les prélats du concile de Montpellier (1214) ont-ils disposé en faveur de Simon de Montfort de tous les pays conquis par l'armée de la foi, quel est celui que désigne le cardinal-légat pour prendre possession de Toulouse au nom de l'Église romaine? C'est encore l'évêque Folquet, et on le voit se charger avec empressement de cette mission peu honorable pour un homme d'église, chasser de son palais Raymond VI, le légitime souverain, à qui il avait prêté serment de fidélité, et le réduire à s'abriter avec son fils, sa femme et sa bru dans la maison de David de Roaix. Le poëte de la croisade affirme que dans le conseil qui fut tenu à Toulouse, conseil où assistait le prince Louis de France, on agita si l'on ne détruirait pas Toulouse par le fer et le feu, « L'ÉVÊQUE FOLQUET ÉTAIT DE CET AVIS, pour punir les Toulousains de la protection qu'ils avaient accordée aux hérétiques. Mais Simon de Montfort réfléchit que détruire la ville ne serait pas à son avantage et fit décider qu'on se contenterait de raser les fortifications. » (*Voy.* Chronique languedocienne, *Preuves de l'hist. de Langued.*, p. 87.)

A la fin d'octobre 1215 se réunissait le concile de Latran, convoqué par Innocent III, et l'évêque Folquet y amenait le chanoine d'Osma, Dominique, dont il avait pu apprécier le zèle et le caractère dans toute la période de la croisade; ce fut lui qui demanda au pontife la confirmation de l'ordre des *Frères Prêcheurs,* établi à Toulouse sous son patronage et avec son concours actif depuis l'an 1207. On croira difficilement que Folquet se serait montré protecteur aussi chaleureux du chanoine espagnol s'il avait rencontré chez lui un

censeur rigoureux de sa politique sanguinaire et une vive opposition à ses actes de vengeance haineuse.

Dans cette assemblée, qui réunissait 1,200 prélats, des voix indignées se firent entendre en faveur du malheureux comte de Toulouse et de ses sujets massacrés par milliers. D'autres flétrirent énergiquement la conduite de Folquet. « Cet évêque, s'écriait l'archidiacre de Lyon, fait vivre dans le deuil plus de 500,000 hommes, *dont l'âme pleure et dont le cœur saigne...* » (*Poëme de la Croisade*, § 143-152.) On ne voit pas que ces voix accusatrices aient été appuyées par celle de saint Dominique qui, n'ayant pas quitté le théâtre de cette lutte acharnée, aurait pu, mieux que personne, éclairer par son témoignage la religion du pontife et des Pères. Quoi qu'il en soit, ses deux protecteurs sortirent triomphants de l'épreuve, et l'héritage de la maison de Toulouse, sauf le marquisat de Provence, réservé au fils de Raymond VI, fut dévolu à Simon de Montfort. (Labb., *Concil.*, t. XI.)

Mais, en 1216, Marseille, soumise jusque-là à la suzeraineté de la maison de Narbonne, ayant présenté ses clefs aux deux comtes de Toulouse; puis, Avignon et tout le Venaissin avec le marquisat de Provence ayant suivi le mouvement, cette levée de boucliers vint mettre en péril l'établissement de Montfort. (Pierre de Vaucernay, 83, et G. de Puylaurens, 28.) Réduit à laisser Beaucaire à son rival, il revint en hâte vers Toulouse, dans la crainte que les habitants ne livrassent leur ville aux Raymond. A son approche, les Toulousains, effrayés, envoyèrent une députation implorer sa merci; Gui de Montfort conseillait à son frère de les accueillir favorablement, plusieurs autres chefs partageaient cet avis; mais il fut combattu par l'évêque Folquet, toujours partisan des mesures de rigueur. « Une fois en la cité, dit-il, il ne faut épargner biens ni gens, mais prendre ce qui se trouvera, et sachez, seigneur comte, que si vous ne faites ainsi, vous aurez à vous en repentir. »

Son conseil prévalut; les députés de Toulouse furent arrêtés; puis, Folquet, entrant dans la ville sans défiance, persuada au peuple de sortir au-devant de Simon, pour apaiser le courroux de son seigneur; ce qui fut fait. On laissa la foule s'avancer près du camp; mais « à mesure que les notables de Toulouse se rendaient auprès du comte, Simon les faisait prendre et lier. » Quelques-uns parvinrent à s'échapper et donnèrent l'alarme. Le peuple, furieux de cette ignoble trahison, courut vers la ville et y trouva l'avant-garde du comte, qui, *introduite par l'évêque Folquet*, s'était déjà mise à piller les maisons

et à violer les femmes. On se rue sur les soldats, qui sont repoussés avec vigueur; Folquet parvient à grand'peine à se réfugier dans le château Narbonnais, où Simon, qui était accouru à la rescousse et faisait mettre le feu partout, comme le lui avait naguère conseillé Folquet, se voit lui-même refoulé avec ses soldats. (*Hist. gén. du Languedoc*, t. III, p. 293. G. de Puylaurens et P. de Vaucernay.)

Force fut alors de négocier avec les Toulousains vainqueurs. Tous les moyens étant bons pour triompher des hérétiques, Folquet « imagina une grande et perverse trahison. » L'abbé de Saint-Cernin alla de sa part proposer aux habitants de se remettre à sa merci en leur garantissant, « au nom de Dieu, du Pape et de tout le clergé, » la vie sauve, ainsi que leurs biens et la liberté. Il fallait accepter ces conditions ou livrer à la mort près de cent de leurs concitoyens renfermés par Simon dans le château Narbonnais, ils se confièrent donc aux serments que leur faisait Folquet « de par Dieu, la Vierge Marie et le corps du Sauveur. » Voici comment ces serments furent tenus:

A peine Simon se fut-il fait rendre tous ses prisonniers, qu'il envoya les nouveaux députés qui étaient venus le trouver à Villeneuve, rejoindre ceux qui gémissaient captifs dans le château Narbonnais, puis, faisant arrêter dans leurs maisons tous les « meilleurs de la ville » au nombre de deux mille, on les conduisit sur la place du Marché où on les força de déclarer qu'ils renonçaient à la garantie de l'évêque. Renonciation qui fut suivie d'exils, d'emprisonnements, de spoliations, de tortures de toute sorte, de la destruction des tours, des murailles et des moindres défenses dans l'intérieur de la cité.

Le résultat de cette violation sacrilége des engagements les plus sacrés fut d'exaspérer les Toulousains et de leur faire saisir avec empressement la première occasion de briser un joug de fer. L'année suivante (13 septembre 1217), à l'approche du vieux Raymond VI, du comte de Comminges et du fils du comte de Foix, la cité tout entière se soulevait contre ses oppresseurs et les chassait honteusement. Gui de Montfort tombait percé d'un coup mortel en s'efforçant de rentrer dans la place, et Simon lui-même, repoussé avec perte, renonçant à l'espoir de l'emporter de vive force, devait se résigner aux longueurs d'un siége.

Tandis qu'il restait devant Toulouse, dont les murs se relevaient sous ses yeux, et qu'il passait là l'hiver, non moins assiégé lui-même qu'assiégeant, l'évêque Folquet allait lui recrutant dans le Nord des auxiliaires et lui ramenait une petite armée commandée par deux seigneurs flamands, Michel de Harnes et Amand de Chisoin. Mais

enfin, après neuf mois de siége et une lutte héroïque de part et d'autre, celui qu'on appelait le Josué, le Machabée de la croisade, atteint à la tête par une pierre lancée d'un mangonneau, tomba lui-même, pour ne plus se relever, le 25 juin 1218.

Exilé de son diocèse, où Raymond VII avait reconquis ses droits de suzeraineté, l'évêque Folquet s'était naturellement réuni aux ennemis du comte, et nous le voyons en 1227, après la prise du château de Bécède, par le sénéchal français Imbert de Beaujeu, faire livrer aux flammes, conjointement avec l'archevêque de Narbonne, un certain nombre d'hérétiques qui s'y croyaient en sûreté. Mais ce n'était pas là contentement suffisant pour le prélat que les Languedociens appelaient « l'évêque des diables. » Aussi saisit-il la première occasion de faire payer cher à Raymond VII la revanche qu'il était parvenu à prendre. Au mois de juin 1228, il voit arriver avec joie un renfort considérable à Imbert de Beaujeu, sous la conduite des archevêques de Bordeaux et d'Auch. Cette nouvelle armée vient de France, où le légat a ravivé le zèle de la croisade. Elle marche sur Toulouse et asseoit son camp à quelque distance de la place, afin de mettre à exécution un plan de dévastation systématique suggéré à Imbert de Beaujeu par l'évêque Folquet. Il consistait à ruiner les Toulousains, afin de les asservir plus sûrement. Durant trois mois consécutifs, les croisés, sans tenter aucune attaque contre la ville, se bornèrent donc à lancer chaque matin, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, des bandes de travailleurs qui, appuyés de bataillons armés, arrachaient les moissons et les vignobles, abattaient les arbres et démollissaient les riches bastides dont la campagne était parsemée à l'entour de Toulouse. Il n'y resta plus, après cette *razia* d'invention épiscopale, qu'un désert et des ruines. (G. de Puylaurens, ch. 40.) Force fut alors à Raymond VII, pour ne pas voir la ruine complète de ses sujets, d'accepter les dures conditions que lui valut la médiation de l'abbé de Grandselve et de Thibaut de Champagne.

L'évêque Folquet put alors rentrer en triomphe dans la cité désolée, dont il avait réduit à la misère les malheureux habitants, par le plan de campagne sauvage dont lui seul avait pu concevoir l'idée, et qui devait vouer sa mémoire à une éternité de haine. Au mois de novembre 1229, il poussait aux mesures les plus rigoureuses le concile réuni à Toulouse, sous la présidence du cardinal de Saint-Ange, légat du Pape, pour organiser partout l'inquisition dont lui-même devait présider le tribunal dans son diocèse.

Raymond VII, remis en possession de ses domaines par les commissaires de Louis IX, en exécution du traité de Meaux, était revenu à Toulouse résigné au sort que lui avait fait la nécessité. Mais il ne pouvait avoir l'espoir d'y vivre en paix tant qu'il aurait près de lui le fougueux prélat, son irréconciliable ennemi. En effet, quelques troubles s'étant élevés dans la ville après le départ du cardinal de Saint-Ange, et plusieurs bourgeois ayant été tués par ceux qui les accusaient de jouer le rôle de délateurs près des membres du saint-office, en même temps que des bandes d'Albigeois proscrits étaient venus ravager les terres épiscopales, Folquet voulut rendre le comte responsable de ces attentats.

« Je sais, lui disait-il, que par la grâce de Dieu et la vôtre, j'ai recueilli mes dîmes assez tranquillement l'année dernière, maintenant *c'est à vous que je m'en prends* des troubles que je souffre, et ne croyez pas que je puisse les supporter patiemment. Je suis disposé à être exilé de nouveau, n'ayant jamais été mieux que durant mon exil. »

En conséquence, Raymond VII dut comparaître à Castelnaudary devant Gauthier, évêque de Tournay, légat du Pontife, et s'engager à faire droit sur toutes les plaintes qui lui seraient adressées par les hommes d'église de la comté de Toulouse. Ce fut la dernière humiliation que fit subir à son souverain cet implacable ennemi des comtes de Toulouse, car il mourut peu après, le 25 septembre 1231, et eut pour successeur Raymond de Fulgar, provincial de ces Frères Prêcheurs dont il n'avait cessé de patronner chaudement l'Ordre, après avoir contribué puissamment à sa fondation, à raison de son intimité avec saint Dominique, et qui l'avaient si bien secondé dans son œuvre d'extermination.

Tel fut l'homme qu'un zèle fougueux pour le triomphe de l'autorité pontificale, tant au temporel qu'au spirituel, poussa aux excès les plus barbares. Voilà comment il aurait conquis la sympathie de l'adversaire le plus constant de cette double autorité et mérité d'être mis par lui au nombre des élus.

—

Foulque je fus nommé par ceux qui m'ont connu, etc.

31. N'y a-t-il que de la naïveté dans cette phrase, *Folco mi disse quella gente a cui fu noto il nome mio*, et faut-il la traduire ainsi que nous avons fait, ou bien l'entendre dans cet autre sens : Je me suis fait connaître comme prélat fougueux et persécuteur aux héré-

tiques, qui, au lieu de dire monseigneur de Toulouse, m'appelaient Foulque le troubadour, l'évêque des diables?

—

Et s'imprègne de moi ce ciel qui m'a reçu, etc.

32. J'ai laissé mon empreinte dans ce troisième ciel, en ma qualité de prince de Merci ou de Trinitaire écossais, et de même il m'a laissé un caractère ineffaçable, celui de maçon du Temple; c'est pourquoi tu me vois ici pour y être rétribué selon mes mérites.

—

Car certes plus que moi, tant que j'en eus licence,
N'a pas brûlé, etc.

33. Tant que je n'eus pas apostasié, changé de peau, *infin che si convenne al pelo,* tant que je n'eus pas revêtu la soutane des prêtres romains et dépouillé *le maschili penne* du troubadour albigeois, je brûlai de tout le feu de l'amour sectaire. Et voilà le prélat toulousain, qui de mâle s'est fait femme, se comparant à deux femmes, ou plutôt à deux églises apostates, savoir : Brescia-Didon, affligeant avec la Creuse toulousaine, l'ombre d'Arnaud de Brescia, *a Sicheo noiando,* et l'église de Florence, cette autre Ève, *Rodopea,* pour *montanima* ou *fiesolana,* abusée par l'astuce guelfe. Ce n'est pas tout, par allusion au persécuteur, il le compare à celui qu'il appelle Alcide et qui, reniant un moment sa foi, fit couler le sang de ses frères, à Frédéric II, qui eut, comme Alcide, à lutter enfant avec des serpents, sous la tutelle d'Innocent III, puis, devenu homme, fut réduit à renfermer dans son cœur l'amour dont il brûlait, *Iole nel core ebbe richiusa.* Qu'on s'étonne, après ces tours de force mithologiques, que, jusqu'au XVIe siècle, la poétique ait été toute païenne, puisque la mystique elle-même l'était.

—

Mais l'âme ici n'est pas de regrets oppressée, etc.

34. Vous avez cru jusqu'ici que Foulque parlait de lui-même en disant *non si pente, ma si ride.* Détrompez-vous; il ne s'agit pour cela que de relire ce passage si astucieusement combiné; vous verrez que c'est bien d'Alcide ou de Frédéric II qu'il y est question. C'est le fils de Henri VI qui ne se rappelle plus ses peccadilles de persécution, *che a mente non torna,* et qui s'applaudit, *si ride,* en contemplant du ciel la valeur de Henri VII, dirigeant la vaste organisation sectaire et se faisant sa providence, *il valore che ordinò e*

provvide. Voilà comment le poëte, se riant de la difficulté, a trouvé moyen de faire emparadiser par Foulque lui-même celui que, par mesure de précaution, il avait semblé damner dans l'Enfer en compagnie du cardinal Ubaldini.

—

L'art de tout embellir que son amour déploie, etc.

35. Foulque, bon connaisseur qu'il est en Gaie science, admire l'art à l'aide duquel Dante est parvenu à embellir les merveilleux effets produits par cette vaste organisation, l'*arte ch' adorna tanto effetto;* et il distingue parfaitement quel bien résultera de la révolution attendue, quand l'empereur, aidé des Albigeois et des Templiers, prenant le dessus, la puissance de Rome s'écroulera avec tout ce qui se rattache à elle, *discernesi il bene perchè al mondo di sù quel di giù torna.* On est si bien placé pour apercevoir tout cela dans le ciel de la rhétorique; puis, lorsqu'on a maints gros péchés à se faire pardonner, il faut bien flatter un peu l'amour-propre d'un poëte qui vous garde une dent.

—

Tu désires savoir qui dans cette clarté, etc.

36. Il aurait dû paraître étonnant que Dante ne songeât pas à s'enquérir du motif qui a déterminé la conversion de Foulque, en faisant de lui un des plus ardents persécuteurs de ces fidèles d'amour qui l'avaient compté longtemps dans leurs rangs. Mais il avait ses raisons pour garder sur cet article le plus profond silence. Il aime bien mieux faire dire par Foulque lui-même que Rahab est le miroir dans lequel son infamie se réfléchit comme le soleil dans l'eau, *come raggio di sole in acqua mera.*

—

Apprends que c'est Rahab, etc.

37. Rahab fait ici pendant à Cunizza, car ce n'est certes pas sans dessein de la part du poëte que l'évêque Foulque se trouve placé entre ces deux femmes, comme un criminel au pilori entre deux prostituées. Rahab, la courtisane de Jéricho, qui trahit les siens en cachant dans son logis les espions de Josué (*Josué*, VI, 17), nous explique la pensée de Dante voulant livrer au mépris public celui qui trahit ses frères et devint leur ennemi le plus acharné, en s'alliant à la grande prostituée. Pourquoi Rahab inspire-t-elle une si vive curiosité à Dante? C'est qu'elle est, à l'égard de Foulque, l'écriteau

d'infamie pour ceux qui savent le déchiffrer. De même qu'elle donna asile aux espions de Josué, Foulque accueillit dans Toulouse les moines de Cîteaux, inquisiteurs de la foi, éclaireurs de Montfort, le Josué qui venait arrêter le soleil dans sa course d'Orient en Occident et conquérir la Provence, cette terre promise à l'avidité des croisés du Nord, *terra santa* pour les hérétiques; ne fut-il pas, de plus, l'hôte de saint Dominique, son protecteur et celui de son Ordre?

—

.....Que d'en haut la grâce
Désigna dans notre Ordre à cette haute place, etc.

38. *A nostro ordine congiunta, di lei nel sommo grado si sigilla.* Littéralement : Rahab se rattache à notre Ordre et elle est signalée dans la plus haute subdivision de ce grade. Rien de plus net et rien de plus exact. Ouvrez, en effet, un rituel maçonnique, vous y verrez que dans le grade de prince de Merci ou de Trinitaire écossais, le candidat a nom Josué (*Light on Masonry,* p. 350), ce qui motive mainte allusion à Rahab dans les discours du vénérable. A coup sûr, la rhétorique de Dante dissimule ici à force de franchise, car vous remarquerez que l'assemblée dans laquelle se fait la réception est appelée le troisième ciel : « *the Chapter is styled the Third Heaven.* » (*Ibid.*) Et nous sommes en effet dans le troisième ciel, celui de Vénus ou de la rhétorique, dans lequel la vérité ne brille pas encore tout entière, attendu que l'ombre du *monde* orthodoxe vient s'y mêler, *in lui l'ombra s'appunta che il vostro mondo face.*

Or, savez-vous maintenant devant qui comparaît le candidat Josué lors de sa réception comme prince de Merci? Devant ces patriarches du triomphe du Christ dont il a été fait mention dans les limbes de l'Enfer, à savoir : Moïse, Aaron, Eliezer, assistés d'un gardien du *Palladium,* symbole de l'Empire. Aux adeptes de nous expliquer cette symbolique biblique, pour moi c'est bien assez d'avoir à interpréter celle de la Comédie. Nous retrouverons, du reste, les patriarches à la fin du poëme, où peut-être ils se feront connaître à nous.

—

En signe et souvenir de la haute victoire
Que gagnèrent ses mains avec tant de labeur, etc.

39. Le motif de la béatification de Rahab ne serait-il pas au moins singulier, dans le fond et dans la forme, et ne semblerait-il pas que le Christ se fût fait un cas de conscience de ne pas loger dans quelque ciel, *in alcun ciclo,* cette pauvre fille folle de son corps? Le Sauveur

n'y est pour rien ; mais il convenait à B. EN. de l'y caser, en signe de la haute victoire que gagnait Dante en parvenant à souffleter Foulque des deux mains, *con l'una e l'altra palma*, c'est-à-dire en le plaçant entre deux prostituées et en le faisant se mirer dans l'une d'elles. De grâce, qu'on veuille bien se reporter au texte de cette tercine conçue avec une si merveilleuse habileté.

—

Que tenta Josué sur la terre promise, etc.

40. La *prima gloria*, dit ironiquement le poëte, en faisant allusion au massacre de Béziers, premier exploit des croisés contre les Albigeois, exploit dû en grande partie à la trahison de la Rahab marseillaise.

Foulques était lié intimement avec le Josué Montfort, comme aussi avec saint Dominique, à qui il fit don du sixième de la dîme des fabriques paroissiales et de trois églises, à Toulouse, Sorèze et Pamiers. Non moins dévoué que Foulque au général des croisés, qui lui avait donné le château et la terre de Cassanel, dans le diocèse d'Agen, saint Dominique baptisa la fille de Montfort et bénit le mariage d'Amaury, son fils aîné, avec Béatrice. (*Voy*. Echard, I, 12; B. Humbert, *chr*. 3; Thierry d'Apolda, III, 45; N. de Treveth, *chr.*, et la *Vie de saint Dominique*, par le R. P. Lacordaire.)

—

Dont le Pape bien peu s'inquiète aujourd'hui, etc.

41. Le Pape, devenu français et résidant désormais dans Avignon, a oublié que le Languedoc et la Provence, cette terre sainte des hérétiques, *terra santa*, désormais absorbés par la monarchie française, constituaient naguère un État riche et populeux sous un gouvernement indépendant.

—

La coupable cité fille en tout de celui, etc.

42. Cherchez quel est le lien qui rattache cette sortie contre Florence à ce qui précède, et vous verrez que c'est *celui* qui se rapporte tout à la fois au Pape et à Satan. S'il était besoin d'une preuve de plus à l'appui de celles que nous avons données pour établir que l'infernale Dité est Florence, la ville de Dis, de Plutus-Lucifer, Satanroi, qui de suprême pasteur s'est fait loup, *maladetto lupo*, nous n'aurions besoin que de rapprocher ce passage des chants VIII et IX de l'Enfer. En effet, Florence est bien la ville opulente qui sème les fleurs ou florins dans l'intérêt guelfe, et Dante la désigne ici comme

une plante malfaisante, *pianta,* ayant sa racine au plus profond de l'Enfer, dans la personne de celui-là même, dont il a été dit *Pap'è Satan.*

—

C'est pourquoi l'Évangile et les plus grands docteurs
Sont délaissés, tandis qu'aux seules décrétales, etc.

43. Nouveau trait lancé contre la cour pontificale, uniquement occupée à rechercher dans le recueil des décrétales de nouveaux prétextes pour satisfaire son ambition et son avidité, sans aucun souci des intérêts du ciel.

—

Seront purgés bientôt de l'impur adultère, etc.

44. Dante trouve ainsi moyen de faire prophétiser par le troubadour évêque la ruine de l'Église catholique, en paraissant ne faire allusion qu'à la translation du saint-siége à Avignon et peut-être aussi à la mort de Boniface VIII; car on a vu qu'il confond constamment dans sa pensée Satan, l'auteur du grand adultère, *gran stupro,* avec le chef de l'Église. Selon l'Ottimo, le grand adultère serait le pape Boniface, *il quale per simonia e per inganno venne al pontificato.* C'est aussi l'opinion de Landino; mais le P. Lombardi remarque avec raison que la mort de ce pontife ne purgeait pas le sol romain de la présence des cardinaux, en ajoutant : *Bonifazio non fu certo l'ultimo papa che a Dante spiacesse.* Il est facile de mettre les commentateurs d'accord, en faisant apparaître le véritable sens de ces quatre vers. Il saute aux yeux, et le voici : non-seulement le Vatican sera délivré de la Papauté, *libero dall' adultero,* mais encore Avignon et la Provence, dont la cour de Rome a fait choix pour y résider, *l'altre parti elette di Roma;* pays qui, grâce à elle, ne sont plus qu'un vaste cimetière, où gisent les os de cette milice vaudoise seule à suivre les traces apostoliques, *cimitero alla milizia che Pietro seguette.*

CHANT X.

Le premier ineffable et souverain pouvoir
En regardant son fils, etc.

1. Dieu est encore désigné ici par cette expression mystique de

valore adoptée par les sectaires pour exprimer la suprême puissance d'émanation, *che eternal mente spira,* d'où dérivait la multitude des *Eons,* perfections, idées, types ou forces secondaires. Cette valeur ou puissance suprême étant le type de la monarchie universelle sur la terre, il va sans dire qu'on ne peut contempler l'ordre admirable régnant dans le monde des corps comme dans celui des intelligences, *quanto per mente o per occhio si gira con tanto ordine fe',* sans prendre goût à un gouvernement ordonné à l'image de celui-là et, par suite, *senza gustar di* L. VI.

—

Où vont deux mouvements se croiser dans l'espace, etc.

2. Au point où le Zodiaque se croise avec l'Équateur, entre le Bélier ou l'Agneau, symbole tout catholique, et la Balance, symbole de la justice, qui, *de jure,* n'appartient qu'à l'empereur; or, c'est à ce point précisément que se heurtent deux mouvements contraires, l'un en avant, l'autre en arrière, *l'un moto all' altro si percuote,* car c'est la lutte de la raison et du droit contre l'autorité théocratique et contre l'iniquité.

—

....L'ouvrier qui d'un regard joyeux
Suit, tant il le chérit, son œuvre merveilleux, etc.

3. Le grand Architecte de l'univers, ce maître parfait, *quel maestro,* porte nécessairement le plus grand amour à la Gaie science des troubadours, à l'Art royal des maçons, *dentro a se l'ama;* à tel point que son regard ne cesse d'en suivre les progrès avec un intérêt tout paternel, *tanto che mai da lei l'occhio non parte.* C'est pour cela que, dans le Temple, on fait grand cas de l'*arismetica,* et, en particulier, de la géométrie, si nous en croyons le Tuileur expert de l'Écossisme. « Quel est le premier de tous les arts?—L'architecture, dont la géométrie est la clef.—Êtes-vous grand maître architecte?—Je connais parfaitement tout ce que renferme un étui de mathématiques, équerre, compas, règle, etc. » P. 73.

—

Le cercle oblique où vont les planètes roulant, etc.

4. Aristote appelle l'équateur un cercle oblique. (*De corr. et gener.*) Mais pour Dante, les planètes étant autant de sciences, on conçoit comment, dans sa pensée, le monde les appelle, *le chiama,* pour satisfaire, *per sodisfar,* à son désir de lumière et de vérité.

—

Si ne s'inclinait pas leur route de la sorte, etc.

5. Si les orbites des planètes cessaient de s'entrecouper, il n'y aurait plus ni saisons, ni reproduction ici-bas, l'influence planétaire venant à s'exercer toujours sur un même point. Système dérivant tout à la fois de l'école d'Alexandrie, de la Gnose et de la Kabbale. Mais comprenez aussi que ces sciences-planètes sont obligées de suivre des voies sinueuses, *strada torta,* sans quoi les effets accomplis par le ciel sectaire ne pourraient se produire, *molta virtù nel ciel sarebbe in vano,* et alors toute la puissance tomberait aux mains de la Papauté ou de la mort, *sarebbe quasi ogni potenzia quaggiù morta.* On voit que l'obliquité a du bon, il en cuit à Galilée pour avoir été trop droit son chemin. Libre à vous, du reste, de croire avec Ozanam que Dante avait une certaine confiance dans l'astrologie. Je ne doute pas, quant à moi, qu'il n'eût confiance aux astrologues et aux alchimistes, attendu qu'il entendait parfaitement leur langage, comme eux le sien, et qu'il savait au mieux où tendait leur science.

—

.... L'univers y perdrait
Non moins en haut qu'en bas de son ordre admirable, etc.

6. Si les sciences-planètes s'écartaient plus ou moins de la ligne du droit, *dal dritto,* c'est-à-dire de la justice, du droit légitime appartenant au monarque universel, il y aurait concession au pouvoir usurpateur ou transaction avec lui, et dès lors l'ordre serait interverti, en haut et en bas, sur la terre, *assai sarebbe manco e giù e sù dell' ordine mondano.*

—

....Je t'ai mis
Le pain à ta portée, avise à t'en repaître, etc.

7. Nous voici ramenés au pain des anges du *Convito,* et il est dans l'ordre que Dante invite son lecteur à s'en repaître, tout en rêvant à ces graves problèmes monarchico-astronomiques, au moment où il arrive à la sphère du soleil, celle de la raison et de la vérité. En agissant ainsi, il acquerra la Gaie science et, à ce prix, se souciera peu de la fatigue, *s'esser vuoi lieto assai prima che stanco.* Voulez-vous savoir pourquoi la sphère du soleil est comparable à l'arithmétique, que Dante appelle *arismetica,* en contractant *artis?* C'est, 1° « parce que toutes les autres étoiles (sciences) s'éclairent de sa lumière, *s'informano* (en puisant des informations dans sa *virtù informativa*); 2° parce que l'œil ne peut le regarder ou voir en lui,

nol può mirare. » Or, il en est de même de l'*arismetica* ou *art d'amour*, foyer de lumière et de vérité, « toutes les sciences s'éclairant de sa lumière et tous les sujets dont elles traitent ayant à être considérées sous un nombre quelconque » (comme Béatrice au point de vue de 3 et de 9). « Et, en effet, au dire d'Aristote, Pythagore professait que chaque chose est un nombre, *tutte le cose esser numero.* » Puis « l'arithmétique a de commun avec le soleil qu'elle est inaccessible à l'œil de l'intelligence (oui à l'œil nu, c'est pourquoi notre intelligence a recours aux lunettes), attendu que, considéré en soi, le nombre est infini. » (*Conv.* II, 14.) Et le monde a été assez dupe pour ne pas voir que Dante s'était moqué de lui avec toutes ces sornettes scientifiques.

—

Le plus sublime agent des lois de la nature
Qui sur le monde empreint le sceau du Créateur, etc

8. Littéralement : qui du ciel sur le monde imprime la valeur. En effet, le soleil-raison, premier ministre de la providence impériale, *ministro maggiore della Natura,* devait avoir la prétention de faire de la terre un ciel et de lui mesurer le temps par les connaissances que chaque jour devait lui apporter sur la voie du progrès, *col lume suo il tempo misurare.* Qu'on veuille bien nous suivre sur le texte.

—

Sans quitter le chemin que j'indiquai plus haut,
En spirale tournait, etc.

9. Le soleil *arismetica* ne peut pas plus éviter les détours pour atteindre sûrement son but, que les planètes-sciences réduites aux sinuosités et à l'obliquité; donc *si girava per le spire in che più tosto ognora s'appresenta,* attendu que, pour la raison, au XIVe siècle, la ligne courbe était la plus courte.

—

Chaque heure tour à tour à son poste s'avance.

10. Le soleil allant alors du Capricorne au Cancer, allusions auxquelles nous ne nous arrêtons pas, il naissait chaque jour plus tôt et les heures avançaient avec lui. L'extrême habileté du poëte consiste à avoir su faire concorder cette astronomie fantastique avec le système de Ptolémée qui, faisant la terre immobile, obligeait d'admettre la marche en spirale du soleil.

—

Avec lui je montais, mais sans m'apercevoir
De mon ascension, plus qu'on n'a conscience, etc.

11. Forcé était bien à Dante de suivre les sciences-planètes dans leurs tours et détours et surtout le soleil, ce foyer de toute vérité. Et puis d'ailleurs il suivait son héros, *io era con* L. VI. Quant à la comparaison, elle est des mieux trouvées pour un voyage imaginaire accompli tout entier dans la pensée.

—

Échappe à tout calcul par le temps supputé.

12. L'opération de la foi étant instantanée, *l'atto suo per tempo non si sporge.*

—

Non qu'elle revêtît une couleur nouvelle, etc.

13. *Non per color;* par l'excellente raison que, dans la loge des princes de Merci, d'où nous sortons, le très-excellent chef-prince porte une tunique tricolore verte, blanche et rouge, *a large tricolored tunic of green, white and red* (*Light on M.*·., p. 250), costume de Béatrice dans le Purgatoire, et que, dans la loge de Grand architecte, où nous entrons, les couleurs restent les mêmes. On verra, du reste, la dame du salut revêtir successivement, et avec la plus grande exactitude, les couleurs de chaque grade, dont les signes et les bijoux seront signalés avec non moins de fidélité. Si l'on ne voit pas là une preuve des liens étroits qui rattachent la maçonnerie et Dante aux Templiers, il faut renoncer à prouver historiquement quoi que ce soit.

—

On peut me croire au moins et désirer le voir, etc.

14. Comment les adeptes n'auraient-ils pas aspiré à contempler, au foyer de la lumière d'Orient, cette doctrine du progrès, cette doctrine vérité, de plus en plus resplendissante à mesure qu'elle s'élevait vers le ciel d'où elle dérivait?

—

Car du soleil nul œil n'a sondé la splendeur, etc.

15. Pas plus que l'œil de l'intelligence, s'il n'est armé de bons verres, les profondeurs de l'*arismetica.* Mais il était très-heureux pour Dante que nul œil inquisiteur ne se portât sur son soleil-rationaliste, *che sovra 'l sol non fosse occhio che andasse.*

—

....Comment en vérité
Procède dans le sein de la gloire infinie
Son émanation et sa paternité, etc.

16. *Come spira e come figlia.* On peut, à coup sûr, rattacher ces expressions au dogme catholique, mais nul ne contestera qu'elles s'adaptent non moins aisément aux doctrines gnostiques et manichéennes. (Cf. Saint Thomas, *Summa theolog.*, part. I, quæst. 27, 28 et 36, art. 2; saint Épiphane, saint Théodoret, Néander, etc.) On va voir qu'elles se rattachent aussi parfaitement à l'organisation sectaire. En effet, par suite de l'alliance du templarisme albigeois avec le parti gibelin, l'empereur, désigné comme le sauveur, le rédempteur attendu de l'Italie et de la Provence, étant appelé du nom de Christ, celui de père revenait naturellement au très-vénérable grand maître de l'Ordre. On comprend, par suite, que le père et le fils respirant et se renvoyant de l'un à l'autre un mutuel amour, manifestaient chaque jour aux fidèles comment ils propageaient cet amour, et engendraient ainsi à l'église albigeoise de nouveaux fils, naissant à la vie nouvelle dans le sein de Marie. Or, tout cela n'est-il pas très-catholique?

—

Offre tes actions de grâce et de louanges, etc.

17. Adresse tes remercîments à Dieu, dont la grâce illuminante, d'accord avec Béatrice, t'a fait t'élever, dans ce ciel des mathématiques, jusqu'à la source de toute doctrine, à celle qui tombe sous les sens, d'où dérive l'expérience, nous a-t-il été dit déjà, *fin a questo sensibil.*

—

Et pour lui mes élans d'amour étaient si forts
Qu'oubliant Béatrice, elle en fut éclipsée.

18. Il n'y a pas à s'en scandaliser le moins du monde, Béatrice ne faisant qu'un avec Dieu, puisque elle-même est Trinité par similitude (*Vit. nov.*), et que ce fut d'ailleurs par amour pour Béatrice que Dante se voua corps et âme à Henri; lisez plutôt: *Tutto 'l mio amore in* L. VI *si mise,* si bien que la politique l'emporta par moments sur la foi. La clarté, ce semble, va se faisant de plus en plus.

—

Loin d'en paraître en rien blessée, elle sourit, etc.

19. Nous ne saurions être plus susceptibles qu'elle, puisque nous savons maintenant que la seule monarchie universelle eut le pouvoir d'éclipser un moment la foi Béatrice dans l'esprit de son fidèle. Nous

apprenons, par la même occasion, que la clarté de ses enseignements persuasifs, *lo splendor degli occhi suoi ridenti*, dissémina dans plusieurs esprits ce qu'elle avait concentré dans le sien, *mia mente unita in più cose divise*, mais vous pouvez entendre aussi qu'elle eut ses raisons pour appeler l'attention qu'elle absorbait sur les travaux de plusieurs doctes personnages, travaux reflétant sa pensée.

—

Je vis nombre d'ardeurs vivantes et sans pair, etc.

20. Ces ardeurs vivantes et qui l'emportent sur bien d'autres, *fulgori viventi e vincenti*, sont précisément les Esprits entre lesquels se trouva divisé l'esprit dont était animé le théologien Dante, ou sur les œuvres desquels Béatrice appela son attention. Ces bienheureux forment cercle autour de lui et de sa dame-foi, de telle sorte que les rayons de son esprit et de sa foi vont du centre à la circonférence. Remarquez surtout que ces nouveaux venus, ayant leurs motifs pour dissimuler quelque peu, brillent moins ostensiblement que leur voix n'est douce pour ceux qui ont l'oreille assez fine pour en saisir les modulations, *Più dolci in* VOCE *che 'n* VISTA *lucenti.*

—

....Ainsi quand l'air
Est chargé de vapeurs, la fille de la terre, etc.

21. C'est l'effet du halo autour de la lune, vous disent les commentateurs; d'accord, mais que signifie cette comparaison lunaire précisément dans la sphère du soleil? Peut-être parviendrons-nous à l'expliquer. Traduisons d'abord : Quand l'air est chargé de vapeurs orthodoxes, on voit parfois la lune pontificale se faire une ceinture telle, qu'elle retient le fil qui forme cette ceinture, *si che ritenga il fil che fa la zona.* D'où suivrait que, selon Dante, ces ardeurs, dont l'éclat n'égale pas tout à fait celui du soleil-raison, mais dont les accents étaient pour lui pleins de douceur, auraient formé une pâle couronne autour de la Papauté, qui les aurait retenus par un fil, attendu que l'atmosphère étant chargée de vapeurs catholiques, elles n'auraient pu se dégager de son allégeance. Mais nous nous trompons peut-être, nous allons bien voir.

—

Sont à la cour du ciel, qu'en corps je visitai, etc.

22. Dans le Temple, cette cour de princes, au ciel constellé, que Dante visita plus d'une fois, se trouvent maints personnages décorés de *bijoux* brillants, comme les Maçons appellent encore leurs insi-

gnes, *gioie care e belle*, en leur conservant même le nom italien d'*Abito*. Ces personnages et ces bijoux sont la propriété du Temple et on ne peut les lui enlever, *non si posson trar del regno*. Bijoux, costume, langage, rien de tout cela n'est de mise au dehors.

—

Ainsi de ces Splendeurs le chant plein de beauté, etc.

23. *Il canto di que' lumi era di quelle* (*gioie*); leur chant, leurs accents si doux appartenaient donc au Temple, ou du moins à la religion évangélique, les écrits mêmes qu'elles avaient pu léguer à la terre auraient reflété, jusqu'à un certain point, les doctrines du Temple et les croyances vaudoises.

—

En peut bien d'un muet attendre des nouvelles, etc.

24. Vous vous attendiez peut-être que Dante allait vous exposer comment le Temple était en droit de revendiquer le chant de ces précieux bijoux; vain espoir : il restera muet pour les profanes; celui qui n'aura pas vu la lumière, *chi non s'impenna si che lassù voli*, le trouvera muet comme un homme qui a fait serment de se taire; faites-vous donc recevoir franc-maçons, peut-être en apprendrez-vous davantage.

—

....Pareils
A des étoiles près des immobiles pôles, etc.

25. Ces ardents soleils tournent trois fois, comme Trinitaires écossais peut-être, autour de Dante et de Béatrice, immobiles au centre; or, dans le grade de *Chevalier du soleil*, qui doit être proche voisin de celui de grand Architecte, le Vénérable, nommé *Adam*, comme Dante, a en face de lui *frère Vérité*, les autres membres sont rangés à l'entour. Ainsi, pour nous, Dante-Adam, l'invariable époux de la mobile Ève florentine, et Béatrice-vérité symboliseraient ici le soleil mâle et femelle des Mithriaques, ils seraient le pôle lumineux autour duquel viendraient évoluer, comme pour faire acte d'hommage, des Splendeurs dont le chant, en harmonie avec celui du Temple, exige un mutisme complet de la part de ceux qui l'ont entendu. (*Voy.* les deux Tuileurs maçonniques de Bazot et de Villiaume et p. 233 des *Révél.*)

—

Tant que n'ont pas repris la note et les paroles, etc.

26. En comparant ces bienheureux à des dames, *donne*, mot dont

on sait la valeur dans la symbolique templière, le poëte entend les signaler de plus en plus comme des illustrations sectaires, au moins dans leur for intérieur. Ils seraient restés, toujours selon lui, unis d'intention à l'église dissidente, comme dans une ronde qui s'arrête, des dames continuant à se tenir par la main, *non da ballo sciolte;* seulement, le langage symbolique ayant changé, ils auraient eu besoin de se mettre au courant de la symbolique nouvelle, *tacite ascoltando, fin che le* NUOVE NOTE *hanno ricolte*, les notes de ce *langage nouveau* vanté par Bonagiunta, dans le *Purgatoire* XXIV, et dont l'Amour est le *dictateur*. Sommes-nous dupe d'une hallucination ou ne faisons-nous que lire couramment ce qui s'offre à nous dans ce livre si longtemps fermé de sept sceaux, comme celui de l'*Apocalypse?*

—

De sa gourde à ta soif qui dénierait le vin?

27. L'amour sectaire, s'accroissant par le partage de la doctrine à un plus grand nombre d'adeptes (*Purg.*), ceux qui suivent ses lois sont toujours prêts à distribuer soit le pain, soit le vin des anges à ceux qui, guidés par le rayon de la grâce, *lo raggio della grazia*, se montrent disposés à gravir l'échelle des grades, *quella scala*, à moins d'obstacles venant arrêter l'eau vive de leur doctrine, *com' aqua ch' al mar non si cala.*

—

D'hommages entourant la belle et noble dame, etc.

28. Il n'y a pas à le contester, tous ces Bienheureux, qui ne tiennent que par un fil à la lune papale, à la reine de l'Enfer, *donna che qui regge*, rendent amoureusement hommage, courtisent, caressent, si vous voulez, *vagheggiano*, la belle dame, la foi-Béatrice qui rend son fidèle digne du ciel, *la bella donna ch' al ciel t'avvalora.* Tous sont donc, au moins pour Dante et les siens, des coreligionnaires, bien que revendiqués dans des rangs tout opposés.

—

Où contribue au bien, et n'encourt pas vergogne
Qui ne s'égare pas, etc.

29. Que de divagations au sujet de ce vers : *U' ben s'impingua se non si vaneggia!* Rien de plus simple pourtant. Il ne s'agit, pour en rendre le sens palpable, que de rétablir les lettres ponctuées et de lire : *U'* B.EN. *s'impingua.* Voyez un peu : saint Thomas d'Aquin, car c'est lui qui vient de prendre la parole, déclare à Dante qu'il appartint au troupeau de Dominique, et il ajoute que dans

l'ordre des Prédicateurs se recrute largement, *s'impingua*, l'albigéisme impérialiste, dont la formule est B. EN. ou Béatrice-Henri; qu'il en est ainsi parmi ceux des frères qui répudient les vanités de l'Église romaine, *se non si vaneggia*. On se rappelle, en effet, que dans le *Purg.*, ch. XXXI, Béatrice a reproché à Dante ses distractions catholiques, qualifiées d'*altra vanità*, après lui avoir répété par deux fois dans le chant précédent : B. EN. *son* B. EN. son *Beatrice*. Quant à l'ordre des Dominicains en lui-même, son histoire est là pour attester qu'il a fourni bon nombre de libres penseurs et peut-être d'adeptes, avant Campanella et jusqu'à Vanini.

—

.... A ma droite est Albert de Cologne,
Moine, mon maître, et moi, je suis Thomas d'Aquin, etc.

30. Le premier personnage signalé par l'ange de l'École, qui, à en croire Dante, aurait été l'un des excellents anges du Temple, retenu seulement par un fil à l'Église de Rome, est le fameux maître Albert, surnommé le Grand, dont le nom est resté à la place Maubert, où il donnait ses leçons. Hardi novateur, sa doctrine, empruntée à Aristote, qu'il restitua au monde latin, fut tempérée par celle de Platon, et l'un des premiers il ouvrit la voie à la libre pensée philosophique. Ses recherches sur les sciences occultes, ou plutôt ses connaissances en physique et en mathématiques, lui valurent la réputation de magicien. (*Voy.* Hauréau, *Phil. scol.*, et la *France littér.*, XIX, 363.)

Saint Thomas d'Aquin, né en 1227, mort en 1274, ne fut canonisé qu'en 1323, et, par suite, postérieurement à l'apparition de la Comédie. Après avoir terminé à treize ans ses études chez les moines du Mont-Cassin, le jeune gentilhomme prit l'habit dominicain à Naples et se rendit aux écoles de Paris, d'où il partit ensuite pour aller à Cologne étudier sous le fameux dominicain souabe Albert de Bolstadt, alors le maître par excellence, « le grand Albert. » Il l'accompagna à Paris, où il prit plus tard ses grades et fit des cours publics. Redoutable adversaire du péripatétisme arabe, il le combattit dans presque tous ses écrits. On le vit se rendre en Italie pour défendre, devant Alexandre IV, les ordres Mendiants attaqués par l'Église française et par l'université de Paris, Ordres qui, à en croire Dante, auraient dès lors renfermé maints éléments anti-catholiques, et dont le docteur angélique gagna la cause devant le Pape.

Nous laisserons à d'autres, plus habiles théologiens que nous, le soin de rechercher dans les écrits de l'illustre auteur de la *Summa*

theologica sur quelle base le théologien florentin a pu s'appuyer pour revendiquer, comme un frère n'ayant pas liberté d'allure complète, cette lumière de l'Église romaine. Grand admirateur de Boëce, qu'il se proclame, peut-être a-t-il entendu honorer ainsi en lui le commentateur du livre *de Consolatione,* livre dont il s'était inspiré pour composer son *Convito,* consacré à la Philosophie-Béatrice, et dont le titre lui rappelait la *Consolation* des Parfaits. Peut-être admirait-il en lui le disciple, quant à la forme dialectique, du grand Averroës. Mais à coup sûr il voyait, dans son livre du *Gouvernement des princes,* où les Romains et le droit romain sont l'objet du plus profond respect, des principes politiques en harmonie avec les siens; peut-être lui tenait-il compte de la condamnation dont le synode de Paris, présidé par Étienne Tempier, frappa, en 1277, la doctrine qui lui faisait placer dans la matière le principe de l'individualité. Puis THOMAS NE COMBATTIT PAS L'ALBIGÉISME. (Schmidt, III, 238.)

A un autre point de vue, le frère Thomas avait droit à toutes les sympathies du Gibelin, comme ayant sucé avec le lait l'amour de la maison de Souabe et la haine de celle d'Anjou. En effet, les comtes de Caserte, de la maison d'Aquino, firent jusqu'à la dernière heure preuve de dévouement à la maison de Hohenstauffen. Saint Thomas lui-même n'aurait dû, à l'en croire, sa fin prématurée qu'aux senti-nts hostiles dont Charles d'Anjou le supposait animé contre lui. oy. Purg. XX, note 17.) Quoi qu'il en soit, nous signalerons un rapprochement assez étrange entre la manière de voir de Dante à son sujet et celle de Martin Luther : si, pour le théologien florentin, l'ange de l'École est presque un frère, malgré le lien fragile qui l'attache à Rome, le théologien de Wittemberg, moins habile à lire au fond de sa pensée, hésite à son égard, et « ne sait, dit-il, si Thomas est damné ou sauvé. » (*Præf. adv. Latom.*)

—

....Ce radieux souris
Te signale Gratien, etc.

31. Auteur d'un recueil des lois de l'Église qui, sous le titre de *Decretum,* fut soumis au pape Eugène III, le jour de Saint-Benoît, 1151. Cet ouvrage, qui fit longtemps autorité devant les deux juridictions civile et cléricale, *l'uno e l'altro foro,* fut un bienfait pour son temps, en ce qu'il mit un terme à maints abus résultant de l'interprétation arbitraire des édits pontificaux, et remit en lumière le droit romain, cette arme constamment dirigée contre la Papauté et

la féodalité. Gratien, né à Chiusi, appartint à l'ordre de Saint-Benoît et professa le droit canon dans l'école de saint Félix. Il représente ici l'intervention de la raison dans l'étude de la jurisprudence. (*Voy.* Ziegelbauer, *Hist. litt.*, O.S.B.I. 62, édit. fr.)

—

....Ce Pierre par qui son trésor humblement
Fut offert à l'Eglise, etc.

32. Pierre, surnommé le Lombard, parce que, dit-on, il était né près de Novare; mais, à notre avis, ce serait plutôt parce qu'il aurait été d'origine cathare, ayant vu le jour dans cette vallée d'Agogna signalée, dans la chronique de saint Tron, comme un nid de Vaudois. Il fut, du reste, l'un des plus célèbres docteurs de l'école de Paris, et disciple d'Abélard, avec Gilbert de la Porrée, Amaury de Chartres, Pierre Comestor, Jean de Salisbury, Othon de Fresingen, Alex. de Hales, et tant d'autres, ses continuateurs. « Nul, dit M. de Rémusat, n'eut de plus grandes obligations à Abélard. C'est Abélard parvenu, Abélard évêque, un peu énervé par une ambition satisfaite (et tel est le fil dont a parlé le poëte), mais instituant l'esprit de son école dans la chaire épiscopale et donnant à la théologie, pour charte octroyée, le *Livre des sentences.* » (*Hist. d'Abélard,* t. II, p. 170.) « On a cru étouffer Abélard, dit Michelet, mais il vit et parle dans son disciple Pierre le Lombard, qui, de Paris, régente toute la philosophie européenne; on compte près de 500 commentateurs de ce scolastique. » (*Hist. de France,* II, 380.) Chose remarquable, Dante, qui exalte les disciples, n'a pas dit un mot du maître dans tout le cours du poëme, et saint Bernard, qu'il met en scène à la fin du *Paradis,* ne lui a pas fait rompre, au sujet d'Abélard, un silence évidemment calculé. Pierre Lombard fut dénoncé comme réaliste par Gauthier, chanoine de Saint-Victor, et l'archevêque de Paris vit l'Église en concile condamner quatorze propositions d'un ouvrage inspiré par Arnaud de Brescia et par l'Arabe Mansur (Jean de Damas, auteur du livre intitulé *Source de la science*, accusé de pélagianisme), et surtout par le *sic et non* d'Abélard qui, disait-il, à en croire la tradition, était son bréviaire: (*Voy.* Mag. J. Cornubius, *Eulogium,* Thes. nov. anecd., t. V, p. 1666.—Ab. *op. in not.*, p. 1156.) Pierre Lombard figure donc ici comme représentant des deux excommuniés, Arnaud de Brescia et Abélard, qui y resplendissent par leur absence. Le *Livre des sentences,* dans lequel M. Hauréau signale une teinte de proclisme et de spinosisme, pose hardiment le pour et le contre, sauf

à conclure dogmatiquement, exemple suivi cent ans plus tard par saint Thomas d'Aquin lui-même, dans son admirable livre « aussi dogmatique par ses conclusions, dit M. de Rémusat, que sceptique par l'exposition. » L'école de saint Victor rangeait Pierre Lombard, dont la voix conciliatrice s'était en vain élevée au milieu des luttes rivales, parmi « les quatre labyrinthes où, disait-elle, s'était perdue la foi. »

—

La cinquième clarté, la plus vive à tes yeux, etc.

33. C'était bien le moins que, parmi toutes les lumières de la science et toutes les ardeurs de l'amour, figurât le premier constructeur de ce Temple détruit par les *païens*, qu'il s'agissait de faire sortir de ses ruines. On sait en quel honneur est tenu Salomon dans la franc-maçonnerie, où sa balance, son grand pentacle et sa *clavicule*, ou petite clef, produisent des merveilles, car Salomon est toujours animé du désir de venger la mort d'Hiram (Jacques Molay, *voy.* tous les ouvrages maçonniques) sur le traître Abiram et ses complices. Or, le rituel manuscrit des chevaliers Kadosh ou de l'aigle, que j'ai sous les yeux, remarque qu'il faut lire *Abi Ramah* et traduire *dejiciens patrem.* Je vois, de plus, dans ce même rituel, que *Kadosch* ou *Kodesch* signifie saint, pur, équivalent de *Cathare*, et que ces chevaliers de l'*aigle* dérivent des *Hach-rhêti* et des *Haph' lêthi*, ces braves (*virtuosi*) institués par Salomon, que l'Écriture désigne sous le nom commun de Hhassidéens; les uns adonnés à la pratique et les autres à la contemplation. (*Voy.* Grégoire, *Hist. des sect. relig.*, III, 231; Bègue Clavel, *Hist. pitt. de la F. maç.*, p. 338 et suiv. et se reporter à la note 20 du ch. XIII.)

—

En doctrine jamais ne surgit son semblable.

34. *Nullus ante te similis fuerit, nec post te surrecturus sit.* (Rois, liv. III, ch. III, v. 12.)

—

A sa suite l'éclat que tu vois rayonner, etc.

35. Dante n'en était pas à savoir que Denys l'Aréopagite n'était pas l'auteur du livre de *Cœlesti hierarchia*, car, dès le VIe siècle, Hypathius en avait contesté l'authenticité; mais il ne pouvait manquer d'emparadiser l'auteur apocryphe d'un ouvrage composé, dit M. Hauréan (t. I, p. 84), sous l'inspiration de la gnose Alexandrine,

d'où dérivait l'albigéisme. Et c'était un coup de maître que de faire proclamer, précisément par l'ange de l'École, les mérites d'un livre qui reproduisait et accréditait dans l'École la plupart des fantaisies enthousiastes de Proclus. (*Voy.* L. Montet, *Des livres du pseudo-Denys,* pp. 1, 2, 16. Görres, *la Mystique divine,* etc., I, 66, 77.)

—

Cet avocat zélé dont la voix défendit, etc.

36. Paul Orose, qui dédia à saint Augustin les sept livres que, d'après son invitation, il avait composés pour démontrer, contrairement aux accusations des païens, qu'il ne fallait pas attribuer les désastres de l'empire romain à l'introduction du christianisme. Peut-être aussi Dante a-t-il entendu désigner Lactance, dont le christianisme passe pour peu orthodoxe et que saint Jérôme appelait le Cicéron chrétien.

—

L'âme sainte qui montre à qui la comprend bien, etc.

37. Séverin Boëce, que Dante appelle dans le *Convito* son consolateur et son maître. « Boëce et Cicéron, dit-il, m'acheminèrent par la douceur de leur parole à l'amour de cette dame, c'est-à-dire à l'étude de la très-noble philosophie, à l'aide des *rayons de son étoile,* qui est l'*écriture de cette dame.* » (Tr. II, 16.) Boëce, philosophe stoïcien, bien plus encore que chrétien, car dans ses cinq livres il ne dit pas un mot de la religion du Christ, fut donc, de son aveu, son modèle dans sa *Vie nouvelle,* opuscule dans lequel il entremêla comme lui les vers et la prose, pour donner naissance à un personnage symbolique, qui, philosophie *consolatrice* pour Boëce, devint pour lui philosophie *Béatrice,* autrement dit procurant le bonheur. C'est avec son âme ou sa pensée que converse Boëce, à qui elle apparaît les yeux ardents, les pieds sur la terre et la tête dans le ciel, enveloppée de voiles déliés, tissés de ses mains, marqués en haut et en bas des lettres initiales de Théorie et de Pratique, enfin portant l'échelle des grades de l'initiation. (*Voir* les *Révél.,* p. 309.) Elle n'est pas moins ennemie des syrènes que Béatrice. « Sortez d'ici, s'écrie-t-elle, pernicieuses syrènes dont les chants sont mortels; » aussi Boëce l'appelle-t-il également la *dame de toutes les vertus.* De même Dante, évoquant et personnifiant sa pensée doctrinale, nous la montre toute resplendissante à mesure qu'elle s'élève de la vie active ou pratique à la vie mystique ou contemplative, vêtue de voiles aux trois couleurs

symboliques, et se servant des astres scientifiques comme d'autant d'échelons pour atteindre au foyer de la vérité suprême. Dante devait être plein de gratitude pour celui qui lui avait suggéré l'idée de la Fortune pontificale, « qui ne s'attache pas aux seuls gens de bien et ne rend pas gens de bien ceux à qui elle s'attache. » (Liv. II.) Pour celui qui avait célébré les *miracles de l'amour*, le penchant que les hommes tiennent de la *Nature* pour le *bien*, son fameux B.EN. (Liv. III.) Pour le philosophe auquel il avait emprunté ses idées sur la *noblesse* due à l'initiation sectaire (*Ibid.*), et sur la prescience en opposition avec le libre arbitre (l. V), son procédé pour faire des dieux par communication (l. III); et cette idée, si souvent reproduite, « que celui qui abandonne la vertu cesse d'être homme pour passer à la condition des brutes. » (L. IV.) Dante ne pouvait donc faire moins pour lui que de le mettre en Paradis à côté de l'ange de l'École qui, l'ayant commenté, devait être un de ceux dont il était bien compris, *chi di lei* B.EN. *ode;* car, dans l'intention du poëte, ces mots impliquent l'assentiment du commentateur à la pensée intime de l'auteur.

—

Repose sur la terre en la nef au ciel d'or, etc.

38. On croit que les cendres de Boëce, que Théodoric fit mourir en prison, sont conservées à Pavie dans l'église de Saint-Pierre, dite au ciel d'or, de sa décoration.

—

D'Isidore, à la fois, du vénérable Bède
Et d'un contemplateur surhumain, de Richard.

39. Isidore, évêque de Séville, en 601, auteur d'un livre *des Origines*, d'un commentaire de l'Ancien Testament, d'un Traité des écrivains ecclésiastiques et d'une chronique.—Bède, prêtre anglo-saxon, né en 672, composa sur la philosophie, les sciences, l'histoire ecclésiastique et l'Écriture sainte, des ouvrages très-remarquables pour son temps. « C'était, dit M. Hock, un de ces théologiens penseurs, qui prétendaient conduire à la foi *par la raison;* un érudit sachant, pour en avoir beaucoup lu, la théologie et la philosophie. S'il ne les mêla pas, il les rapprocha assez pour que ses lecteurs pussent les unir. » (*Hist. de Sylvestre II*, p. 40.)—Richard de Saint-Victor, né en Écosse, mort en 1173, fit de la contemplation le commencement et la fin de toute philosophie. Croire et *aimer*, telle était la maxime qu'il pratiquait; la conscience illuminée par la grâce étant

le meilleur guide que l'homme puisse suivre et la contemplation, disait-il, étant comme une montagne élevée dominant de bien haut toutes sciences mondaines. (*Voy.* Hauréau, t. I, p. 324.) « Richard, dit M. Henri Martin (*Hist. de France,* IV, p. 3), est véritablement, au moyen âge, le prototype de tout le mysticisme et de tout l'illuminisme moderne. » (Cf. Görres, *la Mystique,* I, 128.) Ainsi, d'un côté, la raison, éclairée par l'étude et par la science, de l'autre, les inspirations de la conscience, dirigée par l'amour et dégagée de « la poussière des pensées terrestres, » sans appel à l'autorité et par suite à la violence, tels sont les titres de ces trois personnages à la béatification.

—

C'est Sigier, dont l'éclat y brillera sans fin, etc.

40. Sigier ou Siger de Brabant, doyen de Notre-Dame de Courtrai, né probablement dans cette ville, contribua à l'établissement de la Sorbonne avec son fondateur. Comme Guillaume de Saint-Amour, il se distingua par son opposition contre les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, accusés d'envahir la prédication et l'enseignement; il fut l'antagoniste de saint Thomas d'Aquin qui, sans s'effrayer du soulèvement de l'opinion populaire avivée par les chants satiriques de Rutebeuf, en même temps qu'elle était soutenue par toute l'Église de France, se constitua leur défenseur. Cité en 1277, conjointement avec Bernard de Nivelle, devant l'inquisiteur, Simon Duval, siégeant à Saint-Quentin, pour des propositions analogues à celles que M. Renan, dans sa remarquable *Histoire de l'Averroïsme,* n'hésite pas à faire remonter jusqu'à lui (pp. 217 à 220), il encourut une condamnation, à laquelle s'associa, cette même année, l'évêque de Paris, Étienne Tempier, après une discussion très-vive, qui eut lieu à l'évêché. Nous avons cité (p. 6 des *Révél.*) quelques-unes de ces propositions dont on trouvera la longue liste dans Du Boulay (t. III, p. 398). On y distingue hardiment, entre ce qui est du domaine de la philosophie et de celui de la foi; on y proclame que le monde est éternel, que les discours des théologiens sont fondés sur des fables, que la loi chrétienne est un obstacle au savoir, et qu'elle contient, *comme les* AUTRES, des fables et des mensonges, *fabulæ et falsa,* que les seuls sages sont les philosophes, etc. Telles sont les importunes vérités, *invidiosi veri,* auxquelles fait ici allusion le saint docteur, comme pour se condamner lui-même ou pour donner à entendre que s'il les combattit, tout en les admettant dans son for intérieur, ce fut

comme obligé à le faire par l'habit qu'il portait, et retenu par ce FIL qu'il n'osait ou ne pouvait rompre. (*Voir* la savante notice de M. V. Leclerc, t. XXI, de l'*Hist. litt.*)

—

L'horloge dont au loin va retentir l'airain, etc.

41. Nous avons dit précédemment que cette ronde, où figure saint Thomas, au milieu de compagnons si disparates, rappelle la danse circulaire des Mythriaques en l'honneur du soleil mâle et femelle et celles d'Eleusis, dans lesquelles était symbolisée la révolution des planètes. La comparaison de l'horloge se réfère tout à la fois à la marche des heures réglées par le soleil et à la direction uniforme imprimée aux Chevaliers du soleil sous l'influence de la raison et de la vérité, lumière spirituelle; à l'harmonie complète dans la manière de voir et de penser des personnages composant cette ronde symbolique; à la communauté de foi et de doctrines qui amenait à « philosopher d'accord, dans l'Athènes céleste, » les représentants d'écoles si diverses en apparence. (*Conv.* III, 14.) Admettez maintenant que Béatrice personnifie la théologie, elle ne serait encore qu'une science humaine, et Dante ne saurait à coup sûr figurer là, à côté d'elle, qu'en qualité d'illustre pécheur. Comment, dès lors, ne pas voir une véritable profanation dans cet hommage solennel rendu à tous deux à la fois par des saints que l'Église compte parmi les plus grands, saints associés à des hérétiques avérés? Comment le sentiment catholique, parfois si susceptible, n'en a-t-il pas été révolté? C'est que le préjugé était là, sauvegardant la prétendue orthodoxie de Dante, arche sainte à laquelle nul ne pouvait toucher sans soulever une immense clameur de haro.

CHANT XI.

Ambition stupide, aveugle des humains, etc.

1. Souvenir et traduction libre d'un aphorisme de saint Jérôme, dont nous ne nous arrêterons pas à détailler les applications, nous bornant à cette seule réflexion, que le sacerdoce qui abaisse l'homme n'est pas celui dont le poëte se glorifiait d'être revêtu, puisqu'il ne parle que des préoccupations des catholiques romains, *insensata cura de'* MORTALI. En effet, les Guelfes n'avaient, selon lui, que de mau-

vais syllogismes, *diffettivi sillogismi*, à opposer aux Gibelins. Ceux-ci exaltaient *Arrigo Lucemb. Imperatore*, ceux-là *in basso battevan* l'A.L.I.; ils entendaient régner par la violence et le sophisme, s'approprier le bien des pauvres, se livrer aux appétits sensuels et à l'oisiveté, tandis que leur ennemi irréconciliable, *da tutte queste cose sciolto*, ne songeait qu'au triomphe de sa foi.

—

Comme du candélabre un cierge qui s'élance, etc.

2. Par le motif que chacun de ces personnages est un flambeau de doctrine s'alimentant au même foyer, celui de la raison.

—

J'ouïs alors au sein de la même clarté
Qui venait de parler, et souriait plus vive, etc.

3. Cette *lumiera*, comme l'appelle le poëte, est l'esprit de saint Thomas d'Aquin, qui reprend la parole. Pour que Dante le fasse sourire, on peut être sûr qu'il va lui prêter un langage fort peu orthodoxe.

—

J'observe la pensée au foyer éternel, etc.

4. Ainsi, Dante fait établir d'abord, le plus innocemment du monde en apparence, par saint Thomas, que pour tous deux la lumière et l'amour dérivent d'un même foyer, *del suo raggio m'accendo*, puis il lui fait dire, qu'il va s'exprimer de manière à reproduire ce que Dante sent et pense lui-même, *il tuo sentir*, et à lui faire distinguer au mieux qu'il partage sa foi religieuse et politique, *qui è uopo che* B.EN. *si distingua.* On va en juger.

—

« Où contribue au bien » et de même ceux-ci :
« En doctrine jamais ne surgit son semblable. »

5. *Voir* dans le chant précédent ces mots qui s'appliquent, les premiers à l'ordre des Dominicains et les derniers à Salomon. Ils devaient avoir une extrême importance aux yeux du poëte, pour que sa pensée eût à s'y arrêter ainsi plus particulièrement.

—

Qu'un œil créé ne peut sans vertige y plonger, etc.

6. Le regard des anges pas plus que celui des hommes; les uns ni les autres ne pouvant comprendre que la volonté de Dieu atteigne un but unique par des moyens opposés.

—

Pour que, plus confiante et plus inébranlable,
L'épouse vers l'époux ait à se diriger, etc.

7. Quelle pouvait être, dans la pensée du pasteur albigeois, la véritable épouse du Christ? Non pas l'Église de Rome sans doute, mais bien celle qui avait répandu des flots de sang en proclamant, *con alte grida,* la religion de l'amour.

—

Pour guides lui donna deux princes glorieux, etc.

8. *Che quinci e quindi le fosser per guida,* de ci et de là, dans un sens tout opposé, l'un opérant par l'amour et la douceur, l'autre par la violence et la haine.

—

Que sa grâce marqua d'un sacré caractère, etc.

9. On remarquera que ces deux princes, qui ne sont autres que saint François d'Assises et saint Dominique, sont ordonnés par Dieu et que Dante emploie pour eux ce même verbe *ordinò* dont il s'est servi en définissant la Fortune. (*Voir* Enfer, ch. VII.)

—

Le premier tout brûlant de séraphique ardeur, etc.

10. L'un tout enflammé des ardeurs de l'amour ;

—

L'autre pour la doctrine apparaissant sur terre
L'égal des Chérubins à la vive splendeur.

11. Telle est la pensée apparente, mais elle a son revers comme tout ce que le poëte formule. De même que *Zeraph* signifie flamme en hébreu, *Cherub* signifie bœuf. Et, en effet, les chérubins que l'on voyait figurés sur l'arche sainte n'étaient autres que des têtes de bœufs rouges armées de cornes. Il y a donc là comme une réminiscence du minotaure. Ce qui peut autoriser à traduire *l'altro per sapienza in terra fue di cherubica luce uno splendore,* l'autre fut, sur la terre, pour ceux qui ont la science unie à la sagesse, le gai savoir, *sapienza,* un sinistre, un rouge éclair de lumière chérubique. On se rappelle que le rouge était la couleur des Guelfes et que Foulque, le persécuteur, l'ami de saint Dominique, a été comparé à un rubis balais.

—

A l'éloge de l'un, à l'autre on rend honneur, etc.

12. Comprenez tout ce qu'il y a de perfide habileté dans cette

phrase dont voici le sens intime : Priser l'un à sa valeur réelle, c'est apprécier les mérites de l'autre, quel que soit celui dont on parle, *qual ch' uom prende*. Ainsi, dire que l'un fut un ange, c'est dire que l'autre fut un démon incarné, et réciproquement. Leurs œuvres, si diverses, n'eurent pourtant qu'un même but dans la pensée divine, *perchè ad un fine fur l'opere sue;* ce fut, par l'un, de raffermir l'église albigeoise dans l'amour, et, par l'autre, de la rattacher à l'époux dont le sang coula pour elle, en lui faisant verser à flots le sang de ses martyrs. Tout cela se comprend sans efforts, mais non sans étonnement.

—

Entre l'eau du Tupin et celle qui descend, etc.

13. La ville d'Assises s'élève à l'est de Pérouse, sur un coteau qui se rattache à la chaîne des Apennins, derrière laquelle se trouvent et Gualdo et Nocera des païens, dans le royaume de Naples, où régnait alors Robert d'Anjou. Le poëte trouve ainsi moyen de donner un souvenir à Frédéric II, qui installa dans Nocera une colonie de ses fidèles Arabes, et de décocher un trait contre le tyran guelfe, allié dévoué du saint-siége. Le froid et le chaud auxquels donnait également accès la porte du Soleil, *porta Sole*, fait allusion à l'influence contraire que subissaient alternativement ceux de Pérouse, influence gibeline du côté de la Lombardie, guelfe du côté de Naples.

—

Comme sort quelquefois du Gange celui-ci.

14. *Un sole*, un soleil d'Orient, remarquez-le, et tel qu'il se lève aux bords du Gange, bien différent dès lors de celui qui éclaire les régions ténébreuses de l'Occident.

—

C'est celui d'Orient qu'il faut lui réserver.

15. Le frère Thomas Celano, Franciscain, écrivant, par ordre de Grégoire IX, la vie du saint fondateur, avait dit : *Quasi sol oriens in mundo, Beatus Franciscus vita, doctrina et miraculis claruit*. Dante ne fait donc qu'ajouter le calembourg d'*Ascesi* aux paroles du frère mineur, qu'il met ici dans la bouche du docteur angélique, en insistant pour constater que les sentiments dont saint François fut animé, étaient ceux-là même dont s'inspiraient les fidèles d'Amour, en adoration devant l'étoile d'Orient et la rose de Syrie.

—

Tout jeune, il affronta la guerre avec son père, etc.

16. Quoi qu'en pût penser Dante en prenant saint Thomas pour interprète, cette proposition, que la terre se réjouit de voir un fils braver le courroux paternel pour se faire le chevalier de la pauvreté et, à plus forte raison, pour s'enrôler parmi les pauvres de Lyon, pourra rencontrer quelques incrédules; mais tout le monde comprendra que la porte du Gai savoir fut fermée aux Papistes, *alla Morte la porta del placer nessun disserra.*

—

Et l'épousa devant l'épiscopale cour,
Coram patre suo, *etc.*

17. Allusion à la renonciation que fit solennellement saint François, devant l'évêque d'Assises, à l'héritage paternel; mais le poëte nous a habitués à une telle dextérité de main que nous sommes en grande suspicion de cette *spiritual corte* suivie du *Et coram patre suo*, formulé dans la langue rituelle de l'Église romaine! Pourquoi *et*, s'il s'agit d'un seul et même pouvoir? Dante n'aurait-il pas voulu donner à entendre par là que le bienheureux François ne se serait rendu devant l'évêque pour le mariage religieux, qu'après l'acte civil accompli devant une autre autorité, désignée comme essentiellement spirituelle. Remarquez, en effet, qu'il n'emploie d'ordinaire le mot *corte* que dans un sens d'opposition à ce qu'on appelait la cour de Rome; par le motif qu'il ne reconnaissait qu'une seule *cour*, d'où dérivait, selon lui, toute puissance et toute justice.

—

Sous l'humble toit de chaume elle ne s'émut pas
A la voix de celui qui fit trembler le monde.

18. Ne voilà-t-il pas une belle recommandation en faveur de la pauvreté et faite pour lui attirer en foule des demandes en mariage? Mais il fallait que Thomas d'Aquin payât aussi en passant son tribut à César, le fondateur de la monarchie romaine; il fallait qu'il rendît hommage à l'église vaudoise, celle des pauvres de Lyon, dans cette personnification de la pauvreté.

—

Suivre le Christ, monter avec lui sur la croix,
Lorsque Marie au pied demeurait éplorée, etc.

19. Marie, l'Église évangélique, reste *giuso*, en bas, abattue, par la puissance toujours croissante de son ambitieuse rivale, et, dans son état d'abaissement, elle demeure fidèle tout à la fois au Christ et à la

pauvreté. Combien la concision ne venait-elle pas en aide à cette pensée dont l'expression devait toujours comporter deux sens en opposition !

Mais, pour que ma parole à l'excès figurée, etc.

20. *Perch' io non proceda troppo chiuso;* si nous ne nous en étions pas déjà aperçu, nous voilà prévenu que saint Thomas s'exprime dans le langage *clus* des fidèles d'Amour. On voit s'il a pour cela de bonnes raisons.

—

Tu sauras que François est un de ces amants,
L'autre la Pauvreté, etc.

21. Encore deux fidèles d'Amour. Bientôt le Paradis ne sera plus assez vaste pour les contenir tous. Mais qu'on se rassure, tous les Franciscains n'ont pas épousé l'église vaudoise, en se vouant à la pauvreté comme leur fondateur.

—

Leurs amoureux regards étaient l'occasion
D'édifiants pensers et de tous la merveille.

22. *Lieti sembianti.* On voudra bien se rappeler le *lieto fattore* et remarquer que cette épithète n'est jamais employée par le poëte qu'allusivement au *gai savoir* et à l'église dont il constituait l'enseignement. Or, comment les fidèles d'Amour n'auraient-ils pas été édifiés de la pauvreté volontaire de saint François, de son inépuisable charité, offrant un contraste si frappant avec le luxe et l'orgueil égoïste des prélats romains; les catholiques surtout qui, moins bien informés que saint Thomas, ignoraient que le saint mendiant d'Assises n'aurait été autre qu'un pauvre de Lyon ?

—

D'un tel exemple ému, le révérend Bernard, etc.

23. Ainsi se serait appelé le premier compagnon de saint François, bientôt suivi de deux autres dont les noms auraient été Egidius et Sylvestre ; or, ces premiers Franciscains auraient été mus par le même esprit de charité que révélait Dante au monastère *del Corvo,* par ce simple mot : *pace;* c'est lui qui les faisait courir *dietro a tanta pace.* « Mes frères, s'écriaient les premiers prédicateurs fransciscains, que la paix règne parmi vous ! car la paix, c'est la justice ! la paix, c'est la liberté, la liberté tranquille ! » Et c'était pour obtenir cette paix de liberté que Dante appelait un monarque universel. Nous hésitons à croire que le Bernard dont il est question ici soit

le maître des Vaudois, venu à Rome en 1212, pour obtenir du saint-siége l'approbation de leur secte, et que Conrad, abbé d'Ursperg, y vit à cette époque, comme il le raconte lui-même. (*Conr. Ursper. Ad an.* 1312.) Mais s'il fallait, avec M. Séb. Rhéal, dans son monde Dantesque, admettre qu'Egydius et Sylvestre sont « les *deux humbles Papes* de ce nom, » il faudrait nécessairement appliquer à l'abbé de Clairvaux, converti dans sa vieillesse à la foi évangélique, comme le prétendaient les hérétiques, le *venerabile Bernardo* à qui *parv' esser tardo* en s'élançant sur les traces de saint François. (*Voy.* Reinier, 267.)

—

Tant les charme l'épouse, etc.

24. Tant l'église vaudoise les charme par ses enseignements et ses exemples, *si la sposa piace;* rappelez-vous, *veni de libano sponsa.* (Purg. XXX.)

—

... Et puis s'en va ce père,
Ce maître accompagné de sa famille entière, etc.

25. Saint François n'est pas seulement un père pour les membres de l'Ordre qu'il fonde, il est un maître, un initiateur, ce que Virgile ou de Virgilio a été pour Dante, qui l'appelle son maître et son père. Son *umile capestro* deviendra la houppe dentelée des maçons du Temple, la cordelette, *l'abito* porté sur la chemise par les Cathares. (*Lib. sent. inq. Tolos.* 249. Arch. d'*id.*, 1273.) Schmidt, II, 127.

—

Mais, d'une âme royale, au pontife Innocent, etc.

26. Nous ne doutons nullement que, dans la pensée du poëte albigeois, l'adverbe *regalmente* ne signifiât, inspiré par l'art royal, équivalant à la Gaie science, et que l'épithète *dura*, appliquée à l'Ordre nouveau, appelé à dessein *religione*, ne soit en parfaite correspondance avec celle de *cruda* affectée à Manto, cette personnification de l'église albigeoise. (*Enf.* XX.)

—

Et lui fait approuver l'ordre pieux qu'il fonde.

27. Innocent III ne voulut jamais accorder aux frères mineurs, envers lesquels il se montra toujours assez défiant (*durus*), par suite du souvenir qu'il gardait des *Pauvres de Lyon*, bientôt fondus avec les Albigeois, au delà d'une autorisation verbale. Elle ne fut convertie en bulle que par son successeur, Honorius III.

—

Sur les pas de celui dont, seul, le chœur des Anges
Devrait dire la vie et chanter les louanges, etc.

28. Les excellents anges du Temple s'acquitteraient plus dignement de louer le pasteur italien des pauvres de Lyon, *gente poverella*, que les Franciscains dégénérés qui, infidèles à l'esprit de charité de leur fondateur, exercent contre leurs anciens frères les fonctions d'inquisiteurs de la foi.

—

De l'humble archimandrite, institut, vœux et lois, etc.

29. *La voglia santa*, dans l'intention de Dante, signifie à n'en pas douter la constitution *cathare*, pure ou sainte, inspiration de l'esprit d'Amour, *dell' eterno spiro*. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter au ch. XXII du *Purgatoire*, où le Toulousain Stace parlant des pasteurs albigeois persécutés par Innocent III, le Domitien pontifical, les désigne comme autant de saints.

—

Il va, sous le regard du Soudan orgueilleux, etc.

30. Nous n'admettons certes pas que saint François d'Assises, ayant adopté les doctrines vaudoises, soit parvenu à les faire pénétrer subrepticement dans l'Eglise romaine, et soit ensuite parti, animé d'un zèle ardent, pour les porter chez les Sarrasins; mais nous comprenons comment Dante s'est trouvé amené à le considérer comme un de ses coreligionnaires. Fils d'un marchand nommé Bernardon, et baptisé lui-même sous le nom de Jean, il avait voyagé en France avec son père et il en avait appris la langue, puisqu'il fut appelé *Francesco* ou le *Français*, à cause de son goût et de sa facilité à la parler; puisque c'est sur le mètre des chansons d'amour de la Provence qu'il exhalait son pieux enthousiasme. Ainsi pour Dante, comme pour Pétrarque, *De vita solitaria*, il aurait puisé dans ce pays, dans ses relations avec les Vaudois, cette charité, cette humilité dont font foi tous ses actes. Nous lisons, de plus, qu'en 1228, saint François aurait converti son compatriote, le Parfait Pierre d'Assises, emprisonné à Rome. La légende du saint ajoute, *qu'il délivra miraculeusement le nouveau catholique*. (Lami, c. 191.) S'il était réellement converti, à quoi bon un miracle pour le tirer de prison? Saint François aurait dû, par suite, au patronage des Templiers, en rapports continuels avec les Albigeois, qui peut-être même l'auraient appelé en Syrie, l'influence exercée par lui dans le camp des croisés, qu'il exhortait à différer les combats, ainsi que les moyens d'arriver jus-

qu'au Soudan, au milieu de la haine fanatique des deux populations ennemies. Grâce à eux enfin, il aurait été bien accueilli de Saladin, leur allié politique secret, prince philosophe, qui laissa le saint prêcher librement devant ses imans, tâche qu'il accomplit en invoquant surtout contre la religion du prophète, chose assez remarquable chez un saint, l'autorité de la raison naturelle.

—

Surveiller la moisson que produit l'Italie.

31. *L'italica erba* nous reporte aux plantes nouvelles, aux néophytes, si bien endoctrinés dans le Temple, *natural vasello.* (Purg. xxv.) Or Dante veut donner à entendre que la propagande franciscaine se faisait au profit de la secte albigeoise, appelée seule à recueillir le fruit de la plante italique, semée par le saint fondateur. Saint Thomas continue ainsi à parler le langage *clus,* après avoir déclaré ne plus vouloir en faire usage.

—

Sur un âpre rocher, que de son dernier sceau
Le Christ daigna l'empreindre, etc.

32. Le *crudo sasso* est encore une indication albigeoise, en rapport avec la *dura voglia,* la *cruda* Manto et la *cruda* Erychtone; ainsi les stigmates auraient été le signe miraculeux le sceau, *sigillo,* de la faveur d'en haut, imprimé sur ce pauvre de Dieu, qui s'était fait petit et misérable, *pusillo,* en opposition à ceux qui, contrairement aux leçons du divin Maître, n'aspiraient qu'à se rendre puissants et riches en ce monde.

—

A ce labeur béni, dignement terminé, etc.

33. *Quando a colui che a tanto B. E N. sortillo piacque.* Lorsqu'il plut à celui qui le destina à être d'un si grand secours à la foi évangélique et à la cause impériale; à faire triompher la cause de Béatrice et de H enr.

—

A ses frères en Dieu, comme à ses héritiers,
Sa voix recommanda sa compagne chérie, etc.

34. *La sua donna più cara,* porte le texte; saint François aurait donc eu deux dames. Nous en connaissons une, la Pauvreté; l'autre serait alors la foi vaudoise, *la più cara,* et Dante a bien fait tout ce

qu'il pouvait raisonnablement tenter pour nous le faire comprendre. Mais poursuivons, cela va peut-être s'expliquer.

—

L'aimer fidèlement fut leur soin dans la vie.

35. *Comandò che l'amassero* A FEDE ne signifie pas, il leur commanda de l'aimer fidèlement, mais bien de l'aimer comme leur foi. On le voit, l'explication ne s'est pas fait attendre.

—

Voulant que seule il l'eût pour linceul et pour bière.

36. Ce fut du sein de l'église vaudoise, *del grembo della donna più cara*, que son cœur voulut retourner au ciel. S'il fallait donc en croire le pasteur de l'église de Florence de préférence à l'Église romaine, saint François serait mort dans le sein de l'église vaudoise; c'est à elle qu'il aurait légué son corps, lorsque son âme aurait regagné le ciel, et la Portioncule ne serait qu'une chapelle évangélique. On conçoit en effet qu'on veuille être enseveli dans telle ou telle église, mais non pas qu'on se fasse une bière de la pauvreté, *al suo corpo non volle altra barra*.

Dante après tout ne se fit-il pas illusion de bonne foi ? Il est certain que la canonisation du Parfait Armanno Pungilovo au moment d'être proclamée, de son temps, par l'Église, put contribuer à lui donner la conviction que le saint pauvre d'Assises était comme le Cathare ferrarais, un de ses coreligionnaires. Afin qu'on en puisse juger on trouvera ci-dessous ce fait si remarquable (1).

(1) L'hérésie s'était maintenue à Ferrare, malgré l'établissement de l'Inquisition. A la moitié du XIIIe siècle, elle y avait, en secret, des partisans dévoués parmi les bourgeois et les nobles; entre autres Armanno Pungilovo, riche particulier, pieux, charitable et menant une vie sans reproche. Accusé d'abord comme Vaudois, en 1254, par le Dominicain Aldobrandini, inquisiteur général en Lombardie, il abjura, promettant de rester fidèle à l'Église, sous peine d'une amende de 100 livres. Il fut relevé de cette promesse en 1267 par l'évêque de Ferrare qui, témoin de sa piété, lui rendit ainsi sa liberté. Mais alors Armanno, indigné de la cruauté des persécuteurs, sentit se réveiller sa sympathie pour les victimes. Les Cathares, de leur côté, profitèrent de ces dispositions pour attirer à eux un homme qui, parmi les catholiques, jouissait d'une haute réputation de sainteté. Un vieux Parfait, nommé Martin Campitello, qui était venu à Ferrare le visiter, comme « le meilleur chrétien du pays, » fut découvert et condamné au feu. Armanno l'accompagna au bûcher en pleurant, et en disant à la foule, que ce vieillard était un saint et que la terre ne devrait plus porter ceux qui osent brûler de pareils hommes. En 1267 il se rendit à Vérone, où il reçut le *consolamentum* des mains d'Albert, évêque cathare, de la branche de Bagnolo. Dès lors il fut un des membres les plus zélés de l'eglise dissidente. Souvent en voyage, pour visiter ses frères dans les villes de la Lombardie et de la Romagne, il faisait des collectes pour ceux qui étaient condamnés à la prison perpétuelle; il allait les voir et les consoler, les accompagnait au supplice. Dans sa maison, à Ferrare, il recevait les Parfaits et les ministres, se dévouait à leur service, portait aux croyants dans les campagnes et dans les villes voisines le pain bénit, cherchait à faire des prosé-

S'il était possible d'accepter la thèse mise dans la bouche de saint Thomas d'Aquin, il en résulterait que sainte Claire, l'amie dévouée de saint François, aurait aussi embrassé la foi vaudoise, qu'elle aurait fondé le second Ordre, sous le nom de Sœurs de Sainte-Claire, pour ouvrir aux femmes l'institut franciscain (1). Enfin, que le tiers-ordre aurait été institué dans le but de propager d'autant la foi évangélique, surtout dans les classes inférieures, et d'arriver à une organisation politique différente de celle qui existait alors. C'est en effet ce que semble donner, à entendre un écrivain, qui a publié une biographie intitulée : *Saint François et les Franciscains.* « A l'origine,

lytes et donnait le *consolamentum* aux malades et aux mourants. Cette activité sectaire ne se rallentit pas jusqu'à sa mort, le 16 décembre 1269, et, chose remarquable, il avait su s'entourer de tant de mystère, qu'il mourut sans que l'Église eût conçu le moindre soupçon sur son orthodoxie. Il fut donc enseveli dans la cathédrale de Ferrare, au milieu d'un concours de peuple, pleurant en lui un bienfaiteur et louant hautement la sainteté de sa vie. Dante, inhumé dans une église, est encore exalté pour son orthodoxie.

De tous les côtés les Cathares vinrent dès lors prier au tombeau d'Armanno, et en voyant un des leurs enseveli sous les dalles d'une cathédrale, révéré comme un saint par les catholiques, ils conçurent l'idée de simuler des guérisons miraculeuses opérées sur cette tombe. La vénération publique s'accrut au point qu'un autel y fut élevé. Des statues furent érigées dans les églises de Ferrare à l'hérétique défunt et ses miracles chantés par les rues. L'évêque de Ferrare en fit l'objet d'une enquête, et de nombreux témoins déposèrent de cécités, de paralysies guéries par l'intercession d'Armanno, enfin un document public dressé par le chapitre déclara qu'il avait été « Un chrétien fidèle, chaste, humble, patient, miséricordieux, dévoué à Dieu et à la Vierge, et portant sans murmurer la croix du Christ. » Dante avait à cette époque de huit à dix ans.

Informé de ces faits, l'inquisiteur Aldobrandini fut moins crédule : il enjoignit au chapitre de Ferrare de déterrer le corps du prétendu saint et de le jeter hors de la cathédrale. Sur son refus, il fut excommunié par l'inquisiteur ; mais il en appela au Pape, qui ordonna une seconde enquête plus rigoureuse que la première. Les témoignages furent tels et le clergé de Ferrare persista si bien dans sa conviction, que l'*enquête fut renouvelée jusqu'à huit, fois* dans l'intervalle de 1270 à 1300. Enfin Boniface VIII ayant ordonné une procédure définitive, les inquisiteurs rendirent, à Ferrare, leur sentence solennelle le 23 mars 1301. Elle déclara Armanno Pungilovo *hérétique*, condamnant sa mémoire « à la damnation éternelle, » ses os à être déterrés et brûlés, l'autel démoli et les statues brisées. Elle prononça de plus la confiscation de ses biens et la nullité de tous contrats faits par lui. Le podestat dut jurer d'exécuter cette sentence sous peine d'excommunication pour lui et d'interdit pour la ville. (*Voy.* les actes *ap.* Muratori, *Antiq. ital.* v, 96 et suiv.) — On trouvera dans l'*Hist. des Cathares*, par Schmidt, dont nous avons extrait ce récit, divers exemples de sectaires répondant avec une admirable présence d'esprit aux questions les plus subtiles des examinateurs, et passant durant de longues années pour des catholiques d'une parfaite orthodoxie.

(1) « Depuis le commencement du XIIIe siècle, il est fait mention de maisons où vivaient ensemble des femmes Parfaites, sous la direction d'un Parfait ou d'un diacre. Ces femmes, qui portaient un *habit particulier, semblable à celui des religieuses de l'église*, s'occupaient de l'éducation des filles des nobles et à la préparation de celles qui, par le *consolamentum*, voulaient se faire initier dans la secte. Il y avait de ces maisons à Fanjaux, à Gaian, à Montréal, à Mirepoix. (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, Doat. XXIII, f°s 162, 274.) L'hérésie avait même pénétré jusque dans des *couvents catholiques*. On en cite un dont *toutes les nonnes appartenaient à la secte ;* quoiqu'elles eussent conservé l'habit de leur Ordre. (*Ibid.*, f°s 1 et suiv.) » Schmidt, *Hist. des Cath.*, I, p. 200.—Qu'on veuille se reporter aux notes du chant III relatives à Piccarde, dont le nom pourrait bien avoir eu sa signification sectaire, comme ceux des Parfaites de Montréal (*ibid.*), Serena, Bonafilia Romeua, Pagana, et se rapporter à une branche hérésiarque dans la Picardie. (Sch. I, 41.)

tel que saint François l'organisa, dit M. Frédéric Morin, tel que les empereurs d'Allemagne le combattirent, le tiers-ordre n'était pas seulement une confrérie pieuse, c'était une association gigantesque, qui embrassa toute l'Italie, puis bientôt toute la chrétienté, et dans laquelle les membres, en s'astreignant à quelques *rares pratiques religieuses*, s'imposaient avant tout l'obligation *de travailler vigoureusement et en commun à l'œuvre politique*. Et, en effet, on peut dire à bien des égards que c'est le tiers-ordre qui a vaincu la féodalité, que c'est du tiers-ordre qu'est sorti le tiers-état. » P. 72.

A la page suivante, le même auteur ajoute : « Les frères mineurs aspiraient à la *perfection* de la charité, et les faits politiques sont légitimes dès qu'ils réalisent la justice. Sans doute, par leur seule existence, ils servaient déjà la cause de la civilisation, ils maintenaient à travers le chaos de la féodalité l'idéal chrétien de l'égalité et de la fraternité humaine. Ils entretenaient dans les âmes ce sentiment de la *perfection*, ce besoin du mieux, qui est la source de tout progrès; mais ils ne pouvaient coopérer activement et en quelque manière physiquement à ce projet. Il fallait, en dehors de leur organisation, fondée en vue de la vie de l'âme, une autre institution qui fût plus appropriée aux infirmités des âmes médiocres et au rôle de la vie civile, qui est de *réaliser le droit*. Cette institution, qui, dès lors et par son origine même, est essentiellement politique ; ce fut celle du tiers-ordre. Par un mécanisme extrêmement simple, il était destiné à relier entre eux tous ceux qui avaient le désir d'amener le triomphe de *la justice sur la force*. »

Pour peu que l'on combinât ce que M. Morin expose si bien avec ce qui pourrait résulter de l'éloge de saint François, tel que Dante l'a mis dans la bouche de saint Thomas d'Aquin, on arriverait facilement à comprendre comment des hommes politiques, tels que le vieil Ezzelin de Romano et Gui de Montefeltro, se retiraient dans des monastères ; comment Dante se serait fait affilier au tiers-ordre, et comment il aurait eu la pensée de faire jeter à Géryon, par son maître Virgile, la corde dont il aurait ceint ses reins dans un but politique, corde qui n'aurait été que celle d'un Franciscain du tiers-ordre, le *filum*, ou la houppe dentelée d'un affilié du Temple. (*Voy.* Schmidt, II, 127.)

—

Quel fut son digne émule au but à diriger
Droit, en la haute mer, la barque de saint Pierre.

37. Juge maintenant si saint François, dont l'âme était tout

amour et toute humilité, eut un collègue digne de lui dans saint Dominique, dont l'âme espagnole était tout orgueil, toute rigueur fanatique, et s'il était possible d'associer deux natures plus contraires, pour mettre la barque de saint Pierre en état de tenir la mer au milieu de la tempête et de la faire voguer droit, *per diritto segno*, quand l'un devait pousser la barre à tribord et l'autre à bâbord. C'est, en d'autres termes, la même idée que le poëte a exprimée plus haut lorsqu'il a commencé son panégyrique en mettant en opposition la tendresse séraphique de l'un et la fougue chérubique de l'autre. On se rappellera que saint François refusa de fondre son Ordre avec celui de saint Dominique, qui lui en fit la proposition.

—

Or, son émule fut notre saint fondateur.

38. *Questi fu il nostro patriarca.* D'après cela, tu peux juger que celui qui suit le drapeau impérial, comme il doit l'être, avec la foi vaudoise au cœur, est dans la voie du salut, *qual segue* L.VI, *come comanda Enrico Imperatore* (écrit E.I.), *buona merce carca.*

—

Moins de lait au bercail rapportent leurs mamelles.

39. Savez-vous quelle est la pâture nouvelle dont le troupeau de saint Dominique est devenu friand? C'est, d'une part, de ce pain des anges, de cette nourriture céleste que Dante distribue si généreusement dans son *Banquet*, autrement dit de la doctrine albigeoise; bonnes brebis, celles-là, et les moins nombreuses; de l'autre, c'est des évêchés et des dignités ecclésiastiques; de là vient que le troupeau dominicain se dirige en deux sens opposés, *per diversi salti.* Or, les brebis que l'ambition et l'appétit de la mitre épiscopale entraînent au loin, sont à coup sûr des bêtes stériles, qui ne peuvent fournir le lait céleste au banquet des Cathares; elles reviennent donc au bercail, *di latte vote.* Nous n'en avons pas fini avec ce banquet mystique.

—

Et suffit peu d'étoffe à revêtir la bande.

40. Les bonnes brebis dominicaines, et l'Ottimo, ce premier commentateur du poëme, paraît avoir été du nombre, sont celles qui craignent d'encourir la damnation éternelle en se mettant aveuglément à la suite de Satan aleppe, *quelle che temono il danno.* Oh! celles-là ne courent pas après les évêchés, elles se pressent autour du pasteur albigeois, *stringonsi al pastor.* Ce mot *pastor* n'est-il pas

bien commode pour donner à entendre qu'il s'agit du père Prieur ou du Pape? Par malheur, ces bonnes brebis albigeoises sont en petit nombre, et Dante le regrette bien plus encore que saint Thomas, qu'il fait parler à sa guise, *Son sì poche che le cappe fornisce poco panno.*

—

Ton désir est déjà satisfait en partie, etc.

41. Voilà plus de cinq cents ans que les paroles de saint Thomas, assez obscures, il est vrai, pour qui n'est pas au courant du langage *clus*, sont, pour le plus grand nombre, celles d'un homme enroué, *parole fioche;* aussi peut-on dire qu'elles sont tombées dans l'oreille de sourds. Il est bien temps que la mystification finisse. Or, grâce à la distinction que nous venons d'établir, avec les commentateurs du reste, quant aux évêchés, et avec Dante lui-même, quant à la *vivanda nuova* (Conv. I), tout le monde peut comprendre désormais, aussi bien que le poëte lui-même, comment l'arbre planté par saint Dominique en est venu à se fendre en deux parts, *la pianta onde si scheggia,* et, selon qu'on voudra lire *corregier* ou *corregger,* ce qui importe peu, on verra que saint Thomas déclare très-clairement, comme nous l'avons expliqué plus haut, que l'église albigeoise recrute, en faveur de B.EN., parmi ceux des Dominicains qui, prenant en dédain les vanités du culte catholique, et ne courant pas les évêchés par ambition mondaine, se pressent autour de la chaire du pasteur évangélique pour se repaître de sa parole, *vivanda nuova,* qui, pour eux, est le pain céleste.

CHANT XII.

De la céleste Ardeur la parôle dernière, etc.

1. Dès que saint Thomas a fini de parler, les bienheureux que nous connaissons se remettent à tourner en rond en signe d'assentiment à ce qu'il vient de dire sur saint François et aux opinions exprimées par lui, dans le langage symbolique de l'église dissidente, sur les Dominicains. Le rond, figure *parfaite,* était en honneur chez les Cathares, qui se rangeaient en cercle dans leurs réunions. (Eckbert. 911.)

—

.... Vint une autre ronde enfermer la première;
Son pas s'unit aux siens et ses chants à son chant, etc.

2. Ainsi aucun dissentiment entre les personnages composant les deux rondes concentriques, puisque leur mouvement est le même et que leurs paroles, chantées ou écrites, s'accordent complétement.

—

Surpasse autant celui des Muses, des Syrènes, etc.

3. Si ce chant, comme Dante entend bien l'insinuer, car il n'a garde d'en indiquer même le sujet, est un cantique albigeois, il est tout simple qu'il le proclame supérieur à celui des Muses païennes et, à bien plus forte raison, à celui des Syrènes, autrement dit aux hymnes de l'Église, cette *dolce sirena.* (Purg. XIX et XXXI.)

—

Ainsi qu'on voit deux arcs dans un léger nuage,
Parallèles, briller de semblables couleurs, etc.

4. Ces deux rondes se meuvent, *parallelli e concolori,* parce qu'elles sont soumises extérieurement à la même loi souveraine et tenues de revêtir les mêmes couleurs, attendu que l'Église romaine, épouse tyrannique et jalouse du Jupiter siégeant au Vatican, ne voit que des suivantes dans les deux religions dont il s'agit ici et entend être obéie d'elles aveuglément, lorsque *a sua ancella jube;* or, les membres ici présents des deux religions franciscaine et dominicaine sont comme des reflets du soleil de lumière, dont les rayons vont tomber au milieu des vapeurs orthodoxes. Mais le moment viendra où le soleil de la libre raison dissipera aux rayons de l'amour ces vapeurs grossières, comme la triste amante de Narcisse, *ch' amor consunse.* Peut-être arrivera-t-on à comprendre ainsi l'à-propos de ces deux comparaisons mythologiques, en plein paradis chrétien, et la pensée secrète qui rapprochait de saint Thomas, de saint Bonaventure et des autres bienheureux Junon, Iris et cette nymphe dont la parole, vain son que la raison ne dirige pas, va se perdre au milieu de la solitude. Peut-être comprendra-t-on quelle est cette affamée, *quella vaga,* qu'à l'exemple d'Écho, l'influence triomphante de la religion d'amour doit finir par consumer, *come sol vapori.*

—

Double arc qui s'offre au ciel en signe pour le monde
De l'alliance faite avec Noé par Dieu, etc.

5. Après avoir rappelé que l'eau est la figure de la doctrine, nous

renverrons le lecteur aux manuels maçonniques, notamment au *Tuileur expert* de Bazot, p. 96, et à l'ouvrage déjà cité, *Light on masonry*, p. 322. On y verra que le 21ᵉ degré de l'Écossisme est celui de NOACHITE ou descendant de NOÉ ; que le premier mot prononcé par le récipiendaire est Frédéric II, non le roi de Prusse, comme on l'a répété stupidement, lorsqu'il plut à ce prince de se faire de la maçonnerie un moyen d'influence ; mais le fils de Henri VI, de la maison de Souabe. Ce n'est pas tout, le mot qui donne entrée dans la loge est NOÉ : on échange ensuite les noms de ses trois fils ; le mot sacré est JAPHET. Or, les Noachites, qui se rassemblant chaque année dans la nuit de la pleine lune de mars, « ne reconnaissent d'autre Dieu que le suprême Architecte de l'univers, célèbrent un des miracles du Créateur dans la confusion des langues et la dispersion des constructeurs de la tour de Babel. » Ces Noachites abjurent tout orgueil, parce qu'il fut le fondement de cette confusion, *because pride was its first foundation;* « ils doivent se rappeler les descendants de Noë pour éviter de tomber dans la même faute, *to avoid their fault.* » On nous accordera bien que tout cela est symbolique ; or qu'on se reporte au *Vulg. Eloq.* et à l'analyse que nous en avons donnée pp. 386 et suiv. des *Révél.*, on verra combien Dante se désole de l'édification de la tour de Babel et de la confusion des langues, à laquelle il semble avoir assisté, en même temps qu'il signale vers cette époque une grande ville appelée *Pietra mala* ou Male-Pierre dont personne n'avait entendu parler avant lui. Or, pour nous et sauf meilleur avis, cette grande cité est Rome ; la confusion des langues est l'organisation catholique sous la direction de la Papauté, dont les Noachites avaient mission de combattre l'orgueil et l'ambition par l'humilité, de détruire l'influence, en *évitant les fautes* des crédules descendants de Noë. Dante, qui avait passé par tous les grades dans les loges mystérieuses du Temple, avait dès lors échangé avec ses frères le mot de passe P.E.L.E.G., nom de l'architecte de la tour, en traduisant probablement les lettres pointées : *Papa È Lucifer, Eretto Gesù.* S'il rappelle donc ici le pacte de Dieu avec Noë, c'est pour donner à entendre, que les eaux envahissantes de la doctrine catholique ne sont plus à redouter pour la terre. On en sera convaincu si l'on veut faire attention à la construction de la phrase qui ne devient correcte qu'en la rétablissant ainsi : *E fanno qui* (dans le Temple) *la gente esser presaga che giammai più non s'allaga del mondo ;* c'est-à-dire qu'elle ne sera plus jamais livrée en proie au *prince du Monde* ou à Satan. Ainsi s'explique tout ce bizarre amal-

game de la Fable et de la Bible, à propos des deux rondes de bienheureux tournant, *parfaitement* et *d'accord*, l'une dans l'autre.

—

Comme les yeux qu'on voit ensemble se mouvoir, etc.

6. Nous n'avons pas besoin de répéter, sans doute, que c'est le *gai savoir* qui rend si joyeuses, *gaudiose e blande*, ces roses lumineuses, *simpiterne rose*, qui leur inspire une pensée commune, et les fait se mouvoir d'un accord si parfait que les deux yeux n'ont pas plus de simultanéité dans leur action.

—

Une voix s'exhala, dont me fit la parole
Vers elle me tourner, comme l'aiguille au pôle.

7. Le poëte nous indique ici assez nettement, par la comparaison de l'aiguille aimantée, que sa pensée concordait de tout point avec l'opinion que la voix du nouveau personnage allait exprimer.

—

L'Amour, me fut-il dit, qui me fait resplendir,
Me porte à te parler de l'autre illustre maître, etc.

8. C'est la religion d'amour qui inspire saint Bonaventure et lui fait prendre la parole, pour rendre justice à l'autre chef d'ordre, l'*altro duca*, à propos duquel le Dominicain Thomas a fait, en langage *clus*, le panégyrique de saint François d'Assises. Saint Bonaventure en manifestant toute sa gratitude, il faut en conclure, ou que ce bienheureux n'entendait pas le *parlar coperto*, ou s'il le comprenait, qu'il n'aurait lui-même tenu que par un fil à l'église orthodoxe. Ajoutez que son *si* B.EN. *ci si favella* ne laisse pas que de nous être suspect.

—

Quand fut le zèle égal, la gloire aussi doit l'être.

9. Traduisons littéralement : « Il convient que là où il est question de l'un on induise quel fut l'autre, *l'altro s'induca;* et, comme ils militèrent en même temps, *ad una militaro*, que leur gloire ait aussi à briller parallèlement, *insieme luca*, » afin que l'une fasse opposition à l'autre, comme nous l'avons déjà vu, et que l'on *induise*, par le bien que produisit le premier, le mal causé par le second.

—

La phalange du Christ, qui coûta tant d'efforts
A réarmer, suivait craintive sa bannière, etc.

10. Il ne faut pas s'y tromper : l'armée du Christ est la milice

albigeoise en opposition à celle de Satan; or cette milice, fidèle à la doctrine d'amour du Rédempteur, avait coûté de grands efforts à organiser, à discipliner, puis de plus grands efforts encore, après les défaillances de Raymond Béranger, pour la décider à reprendre les armes, *a riarmarsi*, afin de résister à l'invasion des croisés; elle avait fini par succomber sous leur vaillance brutale, dirigée tout à la fois par l'habileté militaire de Simon de Montfort et par la politique raffinée des légats romains; vaincue, exilée de ses foyers, on conçoit que ses rangs devaient être bien éclaircis, *rari*, et que les fidèles devaient montrer peu d'empressement à suivre leur drapeau, frappés de terreur qu'ils étaient, *sospecciosi e tardi*. Ce fut alors que le céleste empereur vint en aide à l'église albigeoise, *sua sposa*, l'alliée fidèle de son représentant sur la terre, bien qu'elle eût commis de grandes fautes de conduite, *non per esser degna*. En conséquence, il suscita deux champions bien différents de caractère et de doctrine.

—

Le peuple, qui les vit si bien dire et bien faire, etc.

11. *Al cui fare, al cui dire lo popol disviato si raccorse.* En voyant parler et agir d'une manière si différente saint François et saint Dominique, le peuple albigeois, égaré par une mauvaise direction, *popol disviato*, se ravisa, *si raccorse*, apprit à se reconnaître, *d'accorgere*, et ne tarda pas à faire son choix entre les deux *campioni*. En effet, les actes et les paroles de saint Dominique, nommé inquisiteur général pour la foi, faisaient assez connaître aux Albigeois qu'ils n'avaient nulle merci à attendre. En même temps les discours, aussi bien que les exemples de saint François et de ses frères, leur faisaient mettre leur espoir dans cette humilité et cette tendre charité qui avaient désarmé Rome et qui peut-être leur vaudraient aussi la paix dans la liberté, *pace*.

—

Au pays d'où Zéphyr vient d'un battement d'ailes, etc.

12. Vers le sud-ouest, du côté de l'Aragon, ce foyer de l'albigéisme, et sur la route de la Galice, parcourue par les fidèles de l'église de Toulouse sous le nom de pèlerin, de Saint-Jacques de Compostelle; du côté où soufflait cette douce brise qui faisait éclore des plantes nouvelles, *novelle fronde*, autrement dit des néophytes, qui, en se multipliant, auraient couvert l'Europe de ce vert feuillage

dont se couronnait le front de Béatrice, *di che si vede Europa rivestire* (1).

—

Non loin du choc puissant de cette mer profonde, ...
Siége Calaroga, etc.

13. Non loin du rivage où viennent battre les flots du golfe de Gascogne, dans une direction où l'église albigeoise compte peu de prosélytes, ce qui fait qu'au delà des Iles-Britanniques, dans un long espace, *longa foga,* le soleil de la raison est caché pour tous les hommes, *ad ogni uom si nasconde,* s'élève la ville de Calaroga. Ce nom a sans doute été préféré par Dante à celui de Calahorra, parce qu'il rappelle l'idée de bûchers, *roga,* et qu'en adjoignant à ce substantif le verbe latin *calare,* il en résulte *Calaroga,* dont la signification est, qui appelle les bûchers. Aussi a-t-il soin d'appliquer à cette ville l'épithète de *fortunata,* comme il l'a fait pour la terre d'Apulie, tout imbibée de sang humain et livrée à l'influence de la Fortune papale (*Enf.* XXVIII). La ville natale de saint Dominique se trouve ainsi désignée comme toute dévouée à l'Église romaine et à la puissance théocratique dont, pour Dante, la Fortune est le symbole. Le souverain dont relevait Calahorra, la Calaguris des Romains, située sur la frontière de la vieille Castille, portait écartelées les armes parlantes de Castille et de Léon, à savoir deux tours, *castella,* au-dessus de deux lions, *leoni,* et deux lions au-dessus de deux tours.

—

....Prit naissance en ces lieux
L'ardent adorateur de la foi catholique, etc.

14. *L'amoroso drudo della fede cristiana,* l'amoureux galant de la foi chrétienne; c'est en ces termes que le poëte juge à propos de caractériser saint Dominique. Or, *drudo,* qui le plus souvent s'entend dans le sens de concubinaire, nous paraît une expression un peu bien leste, surtout dans la bouche d'un saint, et l'épithète d'*amoroso,* appliquée à l'inquisiteur général pour la foi, pourrait bien ne pas être exempte d'ironie, car Dante se complaisait assez dans l'antiphrase, témoin le nom de *madonna Pietà* donné par lui à l'Église romaine.

—

(1) « En Espagne, la secte cathare n'a eu des disciples et n'a *formé des établissements* que dans les contrées du nord, voisines de la France : en Arragon, en Catalogne, en LÉON, en Navarre. » (*Voy.* Schmidt, *Hist. des Cath.*, I, 368.)

Contre ses ennemis fut rude en son courroux.

15. Le saint athlète, *benin* pour les siens et *cruel* à ses ennemis, ne vient-il pas expliquer à merveille le sens d'*amoroso,* lorsqu'on songe que Dante, le pasteur évangélique, dont nous avons déjà eu tant d'occasions de signaler le zèle ardent pour sa foi et la haine contre ses persécuteurs, s'abstient ici de toute allusion à la croisade, à la part qu'y prit saint Dominique, et réduit l'expression de sa pensée à ces seuls mots, *a' nimici crudo?* Benin pour les siens ne signifie-t-il pas débonnaire pour les persécuteurs et les bourreaux, pour Amaury, l'abbé de Cîteaux, ce généralissime des croisés, pour Simon de Montfort, leur chef farouche, pour l'évêque Foulque, le troubadour apostat? Quant aux ennemis qui ne sont pas nommés, peuvent-ils être autres que les Albigeois? Et n'est-ce pas à eux que pensait l'Ottimo, lorsqu'il résumait les mérites de saint Dominique par ce peu de mots éloquents : *ed in fine di piccolo vertudioso,* c'est-à-dire, enfin de petite vertu?

—

Qu'il fit prophétiser sa mère avant de naître, etc.

16. Comment Dante n'aurait-il pas signalé comme prophétique le rêve attribué par la légende à la mère de saint Dominique lorsqu'elle le portait dans son sein? Pour lui, le saint fondateur pouvait-il être mieux symbolisé que par un chien noir et blanc, comme l'habit de l'Ordre des prédicateurs, portant à sa gueule une torche allumée?

—

Dans un songe divin, vit l'admirable fruit, etc.

17. Après la cérémonie du baptême, où furent célébrées les fiançailles du nouveau-né avec la foi catholique, qui lui promit le salut en retour du zèle qu'il devait apporter à la défendre, sa marraine aurait vu en songe une étoile sur le front de son filleul et une autre sur sa nuque. Mais si l'on avait demandé à Dante d'interpréter ce songe, il aurait probablement répondu, qu'il signifiait que jamais saint Dominique ne verrait la lumière, ses regards ne pouvant pas plus atteindre l'étoile de son front que celle qui brillait derrière lui, et qu'il en serait de même des moines de son Ordre, dont l'admirable fruit, *il mirabile frutto,* se réduirait à prétendre éclairer les autres, sans être éclairés eux-mêmes.

—

Le baptise d'un nom dérivé de Celui
Qui déjà possédait son âme tout entière.

18. *Dominicus*, adjectif possessif formé de *dominus*, signifie : qui appartient au Seigneur, au maître; mais, dans la pensée de Dante, il signifiait *servus domini papæ.*

—

Et je t'en parle ici comme du laboureur,
Pour l'aider en son champ, dont fit choix le Seigneur.

19. Pour l'aider, par la persécution et par la terreur, à rallier son église dispersée, *a riarmarla;* c'est la même idée que nous avons vue exprimée plus haut. Le soc de la charrue dominicaine devait sillonner profondément le verger albigeois pour le féconder.

—

Pour le premier conseil que donna Jésus-Christ.

20. *Beati pauperes spiritu,* heureux ceux qui sont des pauvres volontaires.

—

Comme disant : Voilà pourquoi je suis venu.

21. Le poëte semble ainsi vouloir faire perfidement démentir par le fait cet amour de la pauvreté dont il vient de parler, amour uniquement manifesté dans les paroles, chez celui qu'il nous montre enfant quittant son berceau pour se coucher sur le sol, comme pour en prendre possession, en disant : C'est pour cela que je suis venu, pour la terre, non pour le ciel.

—

Si ton doux nom de Jeanne est bien interprété!

22. Père vraiment *heureux*, mère *gracieuse* en vérité, vous diront tous les commentateurs, mais alors pourquoi la restriction mise par le panégyriste : Si ton nom doit être interprété comme on prétend le faire, *s'interpretata val come si dice?* C'est qu'en effet Dante n'attachait pas à ces noms pareille valeur, et que pour lui le père de saint Dominique s'appelait *veramente* Felix de Gusman, et sa mère, Jeanne d'Aza, non moins *veramente*. C'est que dans l'embarras où le met la nécessité de mentionner honorablement dans le *Paradis* celui dont il a fait un démon dans *l'Enfer*, il lui faut se battre les flancs pour mettre dans la bouche du panégyriste des éloges d'une complète banalité ; voilà pourquoi il s'amuse à jouer sur ces deux noms comme il a déjà fait sur celui de Dominique.

—

Qu'en son sein éveillait la manne véritable, etc.

23. Si saint Dominique devint *gran dottore* dans les écoles de Palencia et de Toulouse, ce ne fut ni dans la pensée de devenir un savant décrétaliste comme le cardinal d'Ostie, Henri de Suze, ou un profond canoniste, comme le jurisconsulte bolonais, Thaddée de Pepoli, mais uniquement par amour du fagot. Nous n'inventons pas pas : cherchez *manna* dans le dictionnaire, et vous trouverez *fastello di sermenti e simili.* L'épithète de *verace* n'est ajoutée là que pour faire passer le double sens, si même le poëte n'a pas écrit *ferace*, c'est un de ces mots *lubrichi*, sur lesquels le poëte recommande de glisser dans le *Vulg. Eloq.* (Voy. nos *Révélations.*)

—

On le vit aussitôt s'empresser à la vigne, etc.

24. *Si mise a circuir la vigna*, c'est-à-dire : il se mit à rôder autour de la vigne du Seigneur; l'on voudra bien remarquer le soin avec lequel toute expression rappelant l'idée de façonner ou de tailler est laissée à l'écart pour adopter de préférence celle qui offre un sens agressif. Or, ce sens fait allusion au séjour que saint Dominique, à son retour d'Allemagne avec l'évêque d'Osma, fit à Montpellier et à Toulouse, pour tenter, par la prédication et en donnant l'exemple de l'humilité, de ramener dans le giron de l'église ceux qu'avait aliénés l'orgueil et le faste des moines de Cîteaux. Aux yeux de Dante, cette sainte mission n'aurait été qu'une reconnaissance faite par celui qu'il entendait désigner comme le loup qui rôde affamé et *quærens quem devoret.* Cette intention se manifeste à ne pas s'y méprendre lorsque, au lieu de dire que le vignoble prospère par les soins d'un bon vigneron, réflexion qui vient tout naturellement à l'esprit, quand l'idée n'a rien d'hostile, le poëte ne trouve rien de mieux que de signaler les funestes effets produits, non pas même par un mauvais ouvrier, mais par un vigneron pervers, *se 'l vignajo è reo*, si c'est un suivant de cette Rhéa que nous connaissons. (*Enf.* XIV.) Ajoutez à cela que le verbe *imbiancare* n'a jamais signifié jaunir, se flétrir, se dessécher, mais bien improuver, faire de l'opposition, voter en sens contraire, *dare voto contrario ne' partiti*, comme vous l'apprendra tout dictionnaire italien, et alors vous comprendrez que l'église albigeoise, autour de laquelle rôdait le *vignajo reo*, nommé frère Dominique, ne pouvait manquait d'*imbiancare*, autrement dit de voter contre lui à l'unanimité. Nous ne saurions trop insister sur le soin extrême avec lequel le poëte albigeois s'étudie à esquiver le mot propre

toutes les fois qu'il veut sous-entendre une pensée opposée à celle qu'il semble exprimer. Qu'on nous cite, en effet, un seul écrivain, en dehors de ceux qui appartiennent à la même église, chez lequel il soit possible de signaler autant d'expressions donnant ainsi deux sens en complète contradiction, et alors nous consentirons à admettre pour des coïncidences fortuites toutes celles que nous avons déjà notées, et celles qui se produiront encore.

—

....Alors au siége insigne
Il s'en vint d'où jadis, tombaient plus de bienfaits, etc.

25. Les *poveri giusti* envers lesquels le saint-siége fut plus débonnaire dans l'origine, *più benigna*, sont les pauvres Cathares, affamés de justice, et appelés d'abord les *Pauvres de Lyon.* La restauration de la primitive Église, la simplicité et la charité apostoliques, tel était le but avoué de cette secte, qui surgit vers 1136, et dont l'autorité pontificale ne s'alarma pas d'abord. En effet, le Pape, consulté par Valdo, son fondateur, fit bon accueil à ses envoyés, sans pourtant leur conférer le droit de prédication. Mais ils le prirent, se répandirent rapidement dans toute la France méridionale et, se confondant bientôt avec les Albigeois, ils encoururent avec eux l'excommunication, puis furent exterminés avec eux. S'il ne s'agit pas ici des Albigeois, à quel propos, demanderons-nous, rappeler ici que le saint-siége fut jadis mieux disposé en faveur des *poveri giusti?* Or, le pontife auquel s'adressa saint Dominique était Innocent III, beaucoup moins indulgent pour l'hérésie que ses prédécesseurs, puisqu'il fut le promoteur de la croisade. Or tel fut le crime d'Innocent III; il forlignait si bien aux yeux du poëte, qu'il en a fait, dans l'*Enfer*, le centaure Chiron. (*Voy.* chant XII.)

—

Il demanda, non pas, de six à tort muni, etc.

26. Le chanoine espagnol ne sollicita pas du pontife des dispenses dérisoires, ni le premier évêché qui viendrait à vaquer, ni même le droit de lever sur une population en très-grande majorité dissidente, les dîmes attribuées au clergé catholique. Rien de plus significatif dès lors que ce vers : *Non decimas, quæ sunt Pauperum Dei*, pour protester dans la langue rituelle des canonistes, contre ces dîmes exigées par les desservants d'un culte repoussé par ceux qu'on forçait à les payer, comme aujourd'hui les Irlandais, les rentes du clergé anglican. Ces dîmes, Dante les revendiquait avec eux pour leurs

pasteurs, pour ceux qu'il appelait comme saint François, les *pauvres de Dieu.* Nous lisons dans un MS. des RR. PP. Dominicains de Clermont, intitulé, *Disputatio inter Catholicum et Paterinum hæreticum*, publié par D. Martenne, t. V, p. 1754 : *Pauperes Lombardi credunt quod* DECIME *aut aliqua beneficia non sunt* DANDA SACERDOTIBUS, SED PAUPERIBUS. Aussi le refus des dîmes était-il le premier acte d'opposition de l'hérésie. On se rappelle, en effet, que Fulcrand, le prédécesseur de Foulque sur le siége de Toulouse, ne pouvant toucher les dîmes de son église, fut réduit à plaider contre le chapitre pour obtenir le revenu d'une simple prébende, puis que Foulque lui-même, lorsque Raymond VII eut repris possession de Toulouse, lui écrivit une lettre menaçante pour le cas où il ne percevrait pas tranquillement ses dîmes. Remarquez, d'ailleurs, que Foulque avait attribué à saint Dominique le sixième des dîmes du diocèse, ce à quoi pourrait bien faire allusion, *non dispensare o due o tre per sei,* dispense pour deux ou trois, à la condition de percevoir six.

—

Contre ceux qu'égarait le monde et ses erreurs, etc.

27. Ainsi ce n'est pas, selon son panégyriste, par les voies de la mansuétude que saint Dominique aurait entendu procéder contre l'église albigeoise, mais bien par les moyens de rigueur; car c'est la lutte qu'il lui aurait fallu, le droit de combattre, *licenzia di combattere.* Il combattra donc contre cette église déjà dispersée, et dont les membres, poursuivis comme des bêtes fauves, s'en vont errants par la campagne, *contra 'l mondo errante.* Mais quel sera le résultat de cette guerre à outrance? De faire éclore, après tant de sang versé, et dans le sein même de son Ordre, la semence qui produira des Splendeurs toutes pareilles à celles dont l'apparente orthodoxie fait en ce moment un rempart au chantre de l'albigéisme, *per lo seme, del qual ti fascian venti quatro piante.*

—

Alors, comme un torrent d'en haut roulant son onde, etc.

28. Rien pouvait-il caractériser plus hostilement le zèle fougueux de l'athlète catholique que cette comparaison d'un torrent se précipitant du haut des monts, *ch' alta vena preme ?* C'est au milieu des broussailles orthodoxes, *negli sterpi eretici,* c'est-à-dire au milieu des campagnes du Languedoc envahies par les champions de l'Église romaine, que s'élance ce torrent, auquel ces plantes parasites sont loin

de faire obstacle. Aussi est-ce seulement contre ce qui résiste, contre les troncs albigeois se dressant encore çà et là, qu'il se déchaîne, *più vivamente percosse.* La force du redoutable convertisseur ne dérive pas seulement de la doctrine romaine, *dottrina,* et de sa volonté de fer, *volere,* il la doit encore au titre d'inquisiteur général dont il est revêtu; car, n'en déplaise au révérend P. Lacordaire, qui s'efforce de laver le saint fondateur de toute complicité dans les sévices de l'inquisition, *l'uffizio apostolico*, offre de grands rapports de parenté avec le saint-office, et ne peut guère s'entendre que d'un titre dont la tradition, d'accord en cela avec le poëte, s'est obstinée jusqu'ici à revêtir saint Dominique.

Fuit primus inquisitor, dit l'annot. Caet. Non dans ce sens, qu'il fut le premier chargé de rechercher les hérétiques et de leur faire leur procès, puisque les évêques furent d'abord investis de ce soin, chacun dans son diocèse; mais, dans le sens de *primus inter inquisitores* ou d'inquisiteur général. L'Ottimo parle dans le même sens de l'office privilégié dont il fut investi par le Pape, *del privilegio che ebbe dal Papa e dell'* OFFIZIO *sopra li Eretici;* et sur le vers 134 du même chant, il ajoute : *Innumerabili processi fece contra li Eretici.* Dante nous dit que saint Dominique, tout débonnaire pour les siens, fut rigoureux, cruel même, *crudo,* envers ses adversaires. Or quels étaient les *siens?* C'étaient les légats Theudise et Milon, et l'abbé de Cîteaux, Arnaud, surnommé Amaury, dont on a cité tant de fois les paroles non moins impies que barbares lors du massacre de Béziers; c'était Simon de Montfort, en faveur de qui il priait avec les évêques, pendant la terrible bataille de Muret, Montfort, dont il baptisa la fille, maria le fils avec Beatrix, fille du dauphin de Viennois, et dont il reçut en don le château et la terre de Cassanel dans le diocèse d'Agen. (Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, p. 269.) L'amitié était donc grande entre le farouche général des croisés et frère Dominique, elle ne l'était pas moins entre ce dernier et l'évêque Foulque, pour lequel on a vu que Dante ne professait pas non plus une haute estime; en effet, le P. Lacordaire constate, en s'appuyant du témoignage d'Echard, que l'évêque de Toulouse, non-seulement l'aida de sa coopération et de son autorité dans l'établissement de l'Ordre dont il fut le fondateur, mais qu'il lui abandonna pour l'entretien des nouveaux frères, en l'année 1215, le sixième des dîmes paroissiales, *decimas quæ sunt pauperum Dei;* d'où résulterait que le saint fondateur acceptait du moine de Cîteaux, l'ex-troubadour devenu évêque, ce qu'il n'aurait pas demandé au Pape; en

effet, Foulque lui donna encore trois églises en une seule fois, dans les villes de son diocèse, à savoir : Toulouse, Sorèze et Pamiers, et avec cela, bien entendu, les dîmes afférentes. Or ce prélat, non moins généreux à son égard que le général des croisés, ne le cédait point à Montfort en zèle fanatique, en ambition sanguinaire, si nous nous en rapportons à tous les historiens de la croisade et notamment au savant auteur de la vie d'Innocent III. Qu'on en juge d'après les termes dans lesquels Foulque était apostrophé en plein concile, devant le pontife, à l'occasion de la réclamation du comte de Toulouse, par un ecclésiastique d'un haut mérite, chantre de la cathédrale de Lyon : « Vous, monsieur l'évêque de Toulouse, vous n'aimez ni votre prince ni votre peuple. Vous avez allumé dans Toulouse un incendie que personne ne peut éteindre. Déjà dix mille hommes ont été tués par votre faute (dans Toulouse seule ; et il en a été massacré au moins autant à Béziers). Doit-il en périr davantage ? *Vous déconsidérez le siége apostolique.* Est-il juste, Saint Père, que tant d'hommes soient *sacrifiés à la haine d'un seul?* (Hurter, t. III, p. 372.) Si de pareils reproches, articulés avec l'autorité d'un noble caractère dans une circonstance solennelle, étaient fondés, si Montfort fut en effet tel que tous les historiens s'accordent à le représenter, c'est assurément un malheur pour saint Dominique qu'on ait cru devoir lui faire honneur de pareilles amitiés. Comment n'a-t-on pas vu qu'on l'associait ainsi à leurs actes, à leur fanatisme, à leur politique barbare ; qu'on faisait de lui leur inspirateur ou leur instrument : car enfin si le saint fondateur condamnait leurs procédés violents, comment restait-il près d'eux et priait-il pour leur triomphe ? Comment par l'autorité de sa parole et de son exemple ne les détournait-il pas de leur voie de sang; comment enfin, s'il leur adressait de ces reproches véhéments que la charité indignée des Pères de l'Église fit mainte fois entendre aux grands de la terre, conservait-il leur amitié, et continuait-il à la cultiver, à en recueillir les fruits, en les voyant persévérer dans des errements dont il aurait eu horreur ? Comment restait-il l'ami de celui qui faisait crever les yeux à cinq cents prisonniers de guerre, qui lors de la prise de Lavaur faisait passer au fil de l'épée Aymeri de Montréal avec quatre-vingts chevaliers de la garnison, et jeter toute vivante la dame de Lavaur dans un puits, comblé aussitôt avec de grosses pierres? (*Chron. de Robert.*) Comment restait-il l'ami de Foulque, de ce prélat sanguinaire qui, après la bataille de Muret, émettait dans le conseil, où assistait Louis de France, l'avis de mettre le feu aux quatre coins

de Toulouse, pour punir ses habitants de la protection qu'ils avaient accordée aux hérétiques? (Chr. languedocienne. *Preuves de l'hist. de Lang.*, p. 87.) Comment ne faisait-il pas enfin parvenir la vérité à Rome, où Innocent III était sans cesse trompé par ses légats, comme ce pontife lui-même le déclara à plusieurs reprises (Inn. III, lib. XIV. *Epist.* 36 et 38); comment pouvait-il ne pas fuir ce sol dévasté par des fanatiques et demeurer impassible au milieu du sang coulant à flots et des bûchers en permanence?

Comment surtout n'exerça-t-il pas plus activement l'influence qu'il devait à son caractère, à sa piété et à son intimité avec ceux qui avaient la haute direction de la croisade? « Un jour, dit Constantin d'Orviète, qu'on menait au bûcher des hérétiques convaincus, Dominique remarqua au milieu d'eux un certain Raymond: « Mettez à l'écart cet homme, dit-il aux bourreaux, » puis s'adressant à lui avec douceur, il lui prédit une sainte mort, et en effet, vingt ans après, Raymond abjurait l'hérésie et prenait l'habit de l'Ordre sous lequel il finissait chrétiennement ses jours. » Les hagiographes qui rapportent ce fait, sans s'apercevoir qu'il prouve combien la mansuétude a des résultats plus féconds que la rigueur, n'ont pas réfléchi qu'il se présentait isolé et comme une exception à signaler dans la manière d'agir habituelle de saint Dominique; qu'il tournait même à sa charge, car, celui qui avait assez d'autorité pour arracher aux bourreaux un seul condamné, pouvait en sauver par cent et par mille. Puis un simple abbé, quelque saint et respecté qu'il fût, n'aurait pas eu certes le pouvoir de faire grâce, s'il n'eût tenu du saint-siége une mission spéciale pour procéder contre l'hérésie.

Enfin un simple moine, un prieur même, quelque révéré qu'il fût, aurait-il pu s'interposer, dans ces temps de fanatisme, entre le condamné et le supplice? Le droit de grâce se rapporte essentiellement à celui de haute justice, et si l'on admet l'exactitude du fait rapporté par Constantin, on est amené nécessairement à cette conclusion, que saint Dominique exerça en Languedoc, par délégation pontificale, une mission officielle, quelque dénomination qu'on veuille lui assigner.

—

De lui sont dérivés plus tard divers ruisseaux, etc.

29. De ce torrent dévastateur se formèrent par la suite de paisibles ruisseaux, bien différents de lui par la pure limpidité de leur onde ou de leur doctrine, *rivi diversi;* ceux-là, au lieu de porter

partout la désolation, vont arrosant de telle sorte le verger catholique, *l'orto catolico,* et s'infiltrent tellement dans le sol, qu'ils y font germer la semence albigeoise et croître ces plantes précieuses formant une double couronne autour du poëte, qui nous a montré le Minos dominicain siégeant dans l'Enfer, où il prêche, *ringhia*, et condamne au supplice. Grâce à cette onde bienfaisante, les néophytes dominicains, *i suoi arbuscelli,* échappent à la mort pontificale et acquièrent de plus en plus la vie, *stan più vivi.* Le poëte nous donne ainsi, avec son habileté ordinaire, le commentaire des paroles de saint Thomas d'Aquin : *Pensa oramai qual fu colui, che degno collega fu a mantener la barca di Pietro in alto mar per dritto segno.* Bien entendu que la barque de saint Pierre n'est pas celle dont le Pape tient le gouvernail.

—

Lorsque fut une roue aussi forte, aussi sainte, etc.

30. Cet assaut de courtoisie simulé entre saint Bonaventure et saint Thomas n'a eu d'autre but pour le poëte, que de constater et de proclamer la supériorité de saint François d'Assises, du *pauvre de Dieu,* ce rejeton vaudois excru en terre italique, sur le général des Cordeliers. Grâce aux deux roues de ce char, contre lequel se défendit l'église des saints, des Cathares, *in che la santa* CHIESA *si difese,* roues dont l'action et la direction offraient un contraste si frappant, l'église albigeoise a pu soutenir la lutte dans la déplorable campagne dirigée contre elle, et ses désastres mêmes l'ont fait triompher de ses divisions intestines, *vinse in campo la sua civil briga,* mots bien impropres, à coup sûr, s'il fallait les appliquer à la terrible guerre albigeoise ; elle a pu ainsi se reconstituer, *riarmarsi,* en ne faisant qu'un corps des Vaudois, des Albigeois et des Cathares, en recrutant non moins dans les rangs des Dominicains que dans ceux des Franciscains. Mais si des prédications appuyées par la violence et par toutes les atrocités d'une guerre religieuse ont produit en définitive d'heureux résultats pour l'Église apostolique, combien la mission toute pacifique de saint François, mû constamment par la plus pure charité, ne devait-elle pas l'emporter à tous égards? Aussi saint Bonaventure ne manque-t-il pas de proclamer la supériorité de François sur Dominique, en renchérissant sur l'éloge qu'a fait de lui Thomas, *Ben ti dovrebbe assai esser palese l'eccellenza dell' altra.*

Que l'on veuille bien maintenant comparer les deux panégyriques, dont nous avons essayé de faire ressortir le véritable sens, et qu'on

juge, en s'en tenant même à la lettre seule, si le premier n'est pas de beaucoup supérieur à l'autre. Celui de saint Thomas coule de verve, le style clus n'entrave en rien l'expression de la pensée, qui se produit sans effort, imagée et claire dans l'un et l'autre sens; combien il en est autrement pour saint Bonaventure, qui semble suer sang et eau pour n'être pas en reste de courtoisie avec l'ange de l'École; dont tous les efforts n'aboutissent qu'à de misérables jeux de mots, et dont l'expression n'est pas moins tiraillée que la pensée! On comprend en le lisant l'embarras du poëte pour donner aux malédictions dont sa rancune poursuivait l'ami de Foulque et de Montfort, l'apparence de la louange, pour ne pas laisser échapper une seule fois dans ses vers ces deux noms exécrés, ni celui même des Albigeois, tout en ne cessant d'avoir en vue les principaux acteurs de la croisade. Il est convenu depuis longtemps d'admirer tout dans la Comédie, mais en lisant ce qu'on appelle le « magnifique éloge de saint Dominique, » quiconque a conservé la liberté de son jugement n'y saurait trouver qu'un verbiage sonore, qu'une amplification sans couleur dans sa signification apparente, qu'un ressassement fastidieux du même procédé antithétique, consistant à prétendre vanter les mérites de saint Dominique, en exaltant ceux de saint François, qui lui ressembla si peu, et réciproquement. Citons : *D'amendue si dice l'un pregiando. — Pensa oramai qual fu suo degno collega. — Degno è che dov' è l'un, l'altro s'induca. — A sua sposa soccorse con duo campioni. — Se tal fu una ruota della biga*, etc. Le poëte, si ingénieux d'ordinaire et si habile à jouer avec la difficulté, se répète ici laborieusement et reste au-dessous de lui-même. On dirait qu'au moment où il traça ces vers, il sentait le sol brûler sous ses pieds et que son génie se troublait à la pensée du péril qu'il osait affronter. Mais à tout prix il fallait que saint Dominique fût préconisé dans le *poema sacro*, où son absence eût laissé un vide suspect, et dès lors ce que le poëte albigeois avait de mieux à faire était de se servir de lui comme repoussoir, afin de mettre mieux en relief les mérites du pauvre de Dieu, *l'eccellenza del' altra ruota.*

—

Mais, hélas! désormais l'ornière est délaissée, etc.

31. De même que Thomas, le saint Dominicain, a flagellé, dans l'ordre des Prédicateurs, ceux qui restaient fidèles à l'orthodoxie romaine, Bonaventure, le saint Franciscain, va faire la satire de ceux de ses frères en religion qui se sont écartés des errements vaudois

de leur fondateur et qui, comparés à des tonneaux vides d'un vin généreux, n'offrent plus que moisissure, *muffa*, en place du tartre, *gromma*, dont y brillaient les cristaux.

—

Sa famille, autrefois, qui sur ses pas marchait, etc.

32. Au lieu de suivre les exemples d'humilité et de tendre charité donnés par saint François, *co' piedi alle sue orme*, ses religieux sont devenus orgueilleux, avides de richesses et persécuteurs, au point d'exercer avec non moins de rigueur que les Dominicains les fonctions d'inquisiteurs. Ils cheminent ainsi en sens inverse du fondateur de leur Ordre, *la sua famiglia è tanto volta.*

—

.... Alors que se plaindra
L'ivraie amèrement du grenier d'être exclue.

33. Au jour du jugement, lors du triomphe de l'empereur Messie, ce restaurateur de l'église albigeoise, de la nouvelle Jérusalem et de son Temple, les Franciscains orthodoxes, cette ivraie catholique, auront à pleurer amèrement leur coupable erreur, exclus qu'ils seront de la communion des fidèles d'Amour, *il loglio si lagnerà che l'area gli sia tolta.*

—

Qui, de notre volume en faisant la revue, etc.

34. En prenant les Franciscains un à un, on en trouverait encore, mais en petit nombre, qui, restés fidèles aux préceptes de leur pieux fondateur, pratiquent la charité et l'humilité, dont la bienveillance se refuse à toute persécution. Ceux-là étaient les frères spirituels, comme on les appelait. (*Epist. s. Bonav.*, an. 1266. Wadding, *Annales Minor.*, 1278, 1282.) Ces religieux, fidèles à la pensée de leur saint fondateur, dans laquelle Dante croyait reconnaître celle qui avait inspiré les Pauvres de Lyon, gardaient mieux l'esprit de la règle que leurs antagonistes du même Ordre, désignés par le nom de Frères conventuels. Ces derniers étaient en possession des dignités de l'Ordre, et leur influence leur valait de nombreux adhérents, tandis que les autres n'avaient pour eux que l'austérité de leur vie, l'ardeur de leur charité, les exemples d'abnégation et de pénitence dont ils édifiaient les fidèles. Les conventuels, préférant une vie tranquille dans leurs couvents aux fatigues de l'apostolat, s'étaient relâchés peu à peu de la pauvreté primitive, et commençaient à réclamer l'adoucissement de la règle, tandis que les autres, continuant à la suivre

strictement, demandaient que tous fussent tenus de s'y soumettre. De là deux partis dans la famille des Frères mineurs, et une guerre civile dans laquelle Boniface VIII intervint en faveur des conventuels. (*Ann. Eccles.*, 1303, et Tosti, *storia di Bonifacio VIII*, *l.* III.) Les Frères spirituels avaient de plus adopté des doctrines, qui, depuis quelques années, ne laissaient pas de causer des inquiétudes à l'Église. Leur mysticisme prenant un essor d'une extrême audace, allait prêchant le règne de l'Esprit, dont l'avénement devait substituer l'Évangile éternel aux préceptes temporaires consignés dans l'Ancien Testament, charte du Père, et dans l'Évangile, charte du Fils. (Raynaldus, ann. 1294, 97, 1311, 12. Muratori IX. *Hist. Dulcini hæres.*, Wadding, *Ann.* 1297.) On comprend, dès lors, de quel côté étaient les sympathies de Dante et sur quels rapports de doctrine elles se fondaient. On voit avec quelle sûreté de coup d'œil procédait l'Église, en étouffant chez les Frères spirituels des tendances communes aux Vaudois, aux Fratricelles et aux Beggards, ces rejetons de l'albigéisme. (*Voy.* Bayle, art. *Fratricelles.*)

—

Casale, Aquasparta, ne sauraient la fournir, etc.

35. Qu'attendre, en effet, de frère Ubertin de Casal, écrivant le livre intitulé *Proloquium de Potentia Papæ*, dans lequel, plus catholique que le Pape, il tendait à accroître encore, au gré de l'autorité pontificale, l'austérité d'une règle déjà si rigide, et, disait-on, écrite plutôt pour des anges que pour des hommes? Qu'attendre, d'autre part, et à plus forte raison, d'un prince de l'Église, de frère Matteo, cardinal d'Acquasparta et général des Franciscains, parmi lesquels il laissa s'introduire le plus grand relâchement, de ce médiateur partial qui, envoyé en 1302, pour pacifier Florence, y attisa la discorde en favorisant la faction des Noirs?

—

De ce Bonaventure auquel donna le jour
L'obscur Bagnoreggio, etc.

36. *Io son la vita,* je suis la vie, la pensée spirituelle de saint Bonaventure qui, investi des plus hauts offices de l'Ordre, son général pendant dix-huit ans, et promu au cardinalat, repoussa constamment pour lui et les siens l'office sinistre d'inquisiteur, *posposi la sinistra cura.* Laissez dire les commentateurs, qui traduisent ces mots expressifs dans leur concision, par, je fis passer les choses temporelles après les choses spirituelles, et lisez, si vous vous en sentez

le courage, l'*Itinéraire de l'âme vers Dieu;* l'*Échelle dorée des vertus;* les *sept Chemins de l'Éternité* et le traité sur les *Ailes des Séraphins*, que Thomas Moore dit avoir cherché vainement à la Bibliothèque de Paris, quand nous l'avons trouvé, sans la moindre peine, à celle de Rouen.

Quand Jean de Parme, général de l'ordre des Franciscains, fut destitué comme auteur de l'*Introduction à l'Évangile éternel*, dans laquelle les doctrines vaudoises et albigeoises faisaient explosion, après avoir longtemps couvé chez les Frères mineurs; le Pape désirant étouffer à tout prix des nouveautés redoutables, garda, à leur égard, des ménagements extraordinaires; il invita Jean de Parme à se démettre volontairement du généralat, en lui permettant de désigner lui-même celui qui devait le remplacer. Jean désigna saint Bonaventure. C'est probablement de ce choix que Dante est parti pour considérer le docteur séraphique comme favorable à la religion de l'Esprit ou de l'Amour. S'il avait été l'objet de la préférence d'un homme dont la foi se rattachait à l'albigéisme, il ne pouvait que s'en rapprocher beaucoup lui-même et, dès lors, comment ne pas voir en lui un frère? Esprit éclairé, et, par cela même tolérant, porté au mysticisme par sa nature tendre et rêveuse, saint Bonaventure était une conquête trop précieuse pour que Dante se refusât la satisfaction de l'enrôler parmi ses Parfaits. Aussi n'a-t-il pas manqué, avec son habileté ordinaire, de mettre dans sa bouche cet éloge d'une si laborieuse aridité où la censure amère se fait jour sous l'artifice des paroles; véritable comédie ajoutée à tant d'autres, dans laquelle le panégyrique semble donner un démenti au panégyriste. Nous retrouvons encore ici une remarquable parité d'opinion entre Dante et Luther, car si nous avons vu ce dernier en doute pour Thomas, il n'hésite pas pour Bonaventure, et il le compte parmi les bienheureux avec saint Bernard et saint François d'Assise. (*Thes.* 1522, t. I, 377. *Adv. Paris. Theologast.*, t. II, 193. *De abrog. miss. priv.* 1° *Tract.* ibid., 258, 259, *De vot. Mon.* ib. 271, 278.)

—

.... Ici sont aussi récompensés
Illuminat, ainsi qu'Augustin, etc.

37. Illuminat et Augustin, entraînés par la parole et par l'exemple de saint François, furent des premiers à ceindre leurs reins d'une corde grossière, et se mirent à marcher sur ses traces, en vivant d'aumônes; bien plus agréables à Dieu sous la bure, *nel capestro*, en leur qualité de pauvre va-nu-pieds, *poverelli scalzi*,

que les cardinaux, vêtus de pourpre, portés sur des mules ou sur des palefrois richement caparaçonnés.

—

Ici sont avec eux Hugues de Saint-Victor, etc.

38. Hugues, né en Lorraine, sur le territoire d'Ypres, vers la fin du XI[e] siècle, était, en 1133, prieur de l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, où il interprétait l'Écriture. Il mourut de 1141 à 43; laissant, en outre de ses Commentaires sur l'Écriture Sainte, une Somme des sentences, un Traité des sacrements, *De Modo studendi, De Sapientia Christi.* Dans le dernier chapitre de son explication du Décalogue, intitulé *De la Substance de l'Amour*, il dit que « la source de l'Amour est dans le cœur et qu'il en découle deux ruisseaux, principes de tout mal et de tout bien, la cupidité et la charité. » Ce que Dante appelle le bon et le mauvais amour. Sa doctrine, dit M. Hauréau (*Philos. scolast.*), est une tentative de conciliation entre la méthode dialectique d'Abélard et le dogmatisme de saint Bernard. Écrivain mystique, il demande au néoplatonisme gnostique, c'est-à-dire au faux Denys Aréopagite, pour lequel nous connaissons le faible de Dante, qui lui donne hautement le pas sur saint Grégoire, la science des choses divines ; pour lui, savoir, c'est croire à ces rêves du ciel, et croire, c'est aimer : « L'Amour est la chaîne divine qui unit la créature au Créateur ; vivre et penser, agir et connaître, ce ne ne sont là que des phénomènes divers d'une action unique, l'action d'aimer. S'il va parler de Dieu, il commence par fermer ses oreilles aux bruits du dehors, et, les yeux levés vers le ciel, il attend l'inspiration que lui envoie *l'intellect du cœur.* » Nous sommes loin là des idées qui inspirèrent la croisade Albigeoise et allumèrent les bûchers de l'inquisition. Comment dès lors Hugues de Saint-Victor n'aurait-il pas eu toutes les sympathies du poëte et n'aurait-il pas eu place dans son *Paradis* à côté des apôtres de l'Amour ? (*Voy.* Hist. litt. de la France, t. XII, et Görres, *la Mystique*, I, 127.)

—

Et Pierre l'Espagnol, qu'illustre un savant tome, etc.

39. Il professait la philosophie à l'Université de Bologne, où il avait acquis une grande réputation, et les douze livres qu'il avait écrits sur la logique étaient alors fort estimés. L'esprit qui dominait dans cette école célèbre était loin d'être favorable à Rome, et Dante, qui faisait grand cas de la raison, aurait eu scrupule de ne pas réser-

ver aux logiciens une place dans son *Paradis*, lors surtout qu'il croyait leur logique employée au profit de sa foi.

—

Le docte évêque Anselme, etc.

40. C'est aussi à titre de fervent apôtre de la raison, qu'il ne cessa d'appeler en aide à la foi dans ses écrits, et notamment dans son *Monologium*, que saint Anselme est mentionné honorablement par le poëte. C'est pour avoir été « le philosophe du christianisme, » selon l'expression de Matthieu Paris (p. 63); « pour avoir cherché à s'élever, par le raisonnement, des ténèbres visibles de la foi, à la pure lumière de la philosophie, » comme le dit M. Cousin. (*Introd.* aux ouvrages d'Abélard) et pour avoir recueilli la théorie des idées de Platon, dans saint Augustin où elle est tout entière. (*De Doct. Christi*, lib. I, c. 6.—*De Trinitate VIII*, 3,—*De lib. arb. II*, 5-15. —*De Gen. ad.*, litt. VIII, 14.) « Saint Anselme contribua indirectement à séparer la philosophie de la théologie, séparation qui produisit la scolastique qui, distincte de la religion et de la théologie, en reconnut la suprématie. Anselme amena cette séparation sans le savoir ni le vouloir; Dante lui en tint pourtant compte. » (*De Rémusat*, p. 438 ; *voy.* aussi Hauréau, *Hist. de la ph. scol.*)

Le doux et pieux Anselme, successeur du juriste Lanfranc, à l'abbaye du Bec en Normandie, puis au siége primatial de Canterbury, n'acceptant qu'à regret, et sous la contrainte de ses supérieurs, la mitre épiscopale, se résignant à la pauvreté et à vivre des aumônes de l'abbé de saint Alban, plutôt que de grever ses tenanciers ou de se rebeller contre son farouche suzerain, Guillaume-le-Roux; poussant même la mansuétude jusqu'à lui donner sa bénédiction au moment de s'exiler pour se soustraire à ses emportements (Brompton, p. 988; Eadm., p. 27 ; Lingard, II, trad. fr. 214) ; ce prélat si ferme dans l'accomplissement de ses devoirs spirituels, en même temps qu'il se montrait plein de soumission envers le pouvoir temporel, n'est-il pas nommé ici comme offrant un vivant contraste avec le fougueux évêque de Toulouse, ce Foulque de Marseille dont nous avons esquissé plus haut la biographie ; et comme protestation contre la béatification de Thomas Becket, dont la catastrophe n'était pas encore bien éloignée ?

—

.... Pierre Comestor, etc.

41. Pierre-le-Mangeur, *Mangiador*, en italien, ou *Comestor*, en

latin, ainsi surnommé à raison de son amour de l'étude, qui lui faisait dévorer une foule de livres, était né à Troyes, dans le cours du XII[e] siècle. Il y fut doyen de l'église épiscopale, puis, appelé à Paris, il y dirigea cinq ans l'Ecole de théologie, et mourut vers 480, retiré dans l'abbaye de Saint-Victor. Il a laissé une histoire ecclésiastique, espèce de résumé des Saintes Écritures, accompagné de gloses empruntées aux auteurs ecclésiastiques et profanes, ouvrage qui contribua au progrès des connaissances historiques en ouvrant la voie à l'examen et à la discussion. Il est signalé par M. de Rémusat comme ayant subi particulièrement l'influence de la philosophie d'Abélard (*Hist. d'Abélard, II,* p. 170), de cet intrépide rationaliste dont le nom n'apparaît jamais dans le poëme, même à côté de ceux en qui revivait son esprit.

—

Le prophète Nathan, etc.

42. L'apparition du prophète Nathan en telle compagnie fait se récrier Venturi ; mais s'il s'était rappelé que Dante ne néglige aucune occasion de signaler l'Église romaine comme une prostituée et les Papes comme des adultères, *le parti ellette di Roma tosto libere fien dell' adultero* (Par. IX), et s'il s'était reporté au livre I des *Rois,* ch. 12, il aurait compris que le nom de Nathan a été inscrit ici comme une allusion menaçante au châtiment encouru par ces pontifes rois qui ont envié au pauvre Urie Albigeois celle qui faisait son bonheur et sa joie, qui se la sont appropriée par ruse et par violence et l'ont fait périr lui-même par le glaive. « Vous lui avez ôté sa femme et l'avez prise pour vous ; et vous l'avez tué par l'épée des enfants d'Ammon (vers. 10), » autrement dit, par le fer des croisés de Montfort. Nathan personnifie ici le clergé albigeois ou le chef de l'Église évangélique de Toulouse, dont on pourrait retrouver le nom. (*V.* Sch.)

—

.... L'éloquent Chrysostôme, etc.

43. Rien de plus rationnel que d'associer au prophète tonnant contre l'impureté, l'éloquent évêque de Constantinople, saint Jean Chrysostôme, exposant par quelles vertus le *sacerdoce* a droit au respect des peuples, proclamant les mérites de la *virginité*, puis mourant exilé pour avoir osé blâmer, dans l'impératrice Eudoxie, une vie de rapines et de désordres. Dante glorifie en ces deux organes du courroux céleste, la mission que lui-même s'attribue dans sa Comédie contre les puissants de la terre.

Et Donat, qui daigna tracer de simples lois, etc.

44. Le grammairien latin, Ælius Donatus, paraîtrait avoir peu de droits à la béatification, à moins que ce ne fût comme précepteur de saint Jérôme. Mais Dante, qui avait entrepris son traité de *Vulgare eloquio*, avec la pensée d'expliquer aux siens le mécanisme du langage sectaire (*voir* l'analyse de cet ouvrage bizarre dans nos *Révél.*, p. 383), se complaît à faire un saint d'un confrère, du philologue qui a laissé les deux traités de *Barbarismo* et *De octo partibus orationis*, en contribuant ainsi pour sa part à faciliter la voie du progrès, ce dernier ouvrage ayant été longtemps adopté dans les écoles et la grammaire étant la première des sciences du *Trivium*.

—

Voici Raban, etc.

45. Raban-Maur figure ici au même titre que Donat, c'est-à-dire comme philologue, et surtout comme ayant traité, dans son livre de l'*Invention des langues depuis l'hébreu jusqu'au tudesque*, un sujet sur lequel Dante s'est appesanti à plaisir dans le *Convito*, dans la Comédie, et surtout dans son *de Vulgari eloquio*, avec une pensée bien différente de celle qu'on lui a prêtée si gratuitement. (*Voy.* p. 383 des *Révél.*) Raban-Maur, qui avait étudié à Tours sous Alcuïn, est regardé avec raison comme le fondateur des écoles allemandes. Ecolâtre dans l'abbaye de Fulde, que son enseignement rendit célèbre, il fut présenté par l'abbé comme professant des *nouveautés profanes;* mais, protégé par Louis-le-Débonnaire, il fut rétabli dans la chaire qu'il lui avait fallu quitter, et devint bientôt lui-même abbé de Fulde. Il s'éleva d'abord contre le Saxon Gotteschalk, l'un de ses moines, qui avait professé la doctrine de la prédestination. Mais il refusa de s'associer à l'archevêque de Rheims Hincmar qui, violent et tyrannique défenseur du libre arbitre, avait fait condamner par un concile, fustiger et enfermer le moine théologien : « Auteur de deux gloses sur l'*Isagoge* de Porphyre et sur l'*Hermeneia*, il fut au IXe siècle, dit M. Hauréan, sous les auspices d'Aristote et de Boèce (pour qui Dante déclare sa sympathie dans le *Convito*, après l'avoir imité dans sa *Vie nouvelle*), le restaurateur du conceptualisme. » (*De la phil. scolastique.*) Il aurait été ainsi le précurseur d'Abélard, de même que Pierre Lombard, que nous avons vu canonisé par le poëte florentin, fut le continuateur du philosophe breton. « Plein de zèle en tout et contre tous, ne reculant devant aucune conséquence dans la science, comme dans la pratique de la vie » (Hock, *Hist. de Sylv. II*),

Raban-Maur jouit de son vivant d'une grande réputation et mourut, âgé de 80 ans, évêque de Mayence en 856. (*Voy.* Sigebert *in Chron.* Vincent Bellov. *Spec. hist.* XXIV, c. 28. *Hist. litt.* V, 151. *Acta Sanct.* 1er février.)

—

....Cet autre est l'abbé calabrois,
Le pieux Joachim à l'esprit prophétique.

46. Cette liste de saints, dont plusieurs ne figurent pas sur le catalogue de l'Église, se trouve close par le nom de Joachim, mentionné là assez singulièrement, si l'on songe que celui qui porte la parole est le général des Franciscains, saint Bonaventure. Né dans la Calabre en 1130, dans le bourg de Celico, près de Cosenza, Joachim fit le voyage de la terre sainte. De retour dans ses foyers, il prit l'habit de Cîteaux et fut élevé malgré lui à la dignité de prieur et d'abbé dans le monastère de Sambuccino. Faisant de la Bible son occupation favorite, il écrivit sur les concordances de l'Ancien et du Nouveau Testament et entreprit l'explication de l'*Apocalypse*. Ce fut pour terminer cet ouvrage qu'il laissa son abbaye et se retira à Flores (Fiore) dans une hutte, en 1183, et il en vint à proclamer que la fin des temps était venue, que le règne du Saint-Esprit était proche.

Les prédictions sur les empereurs et sur la Sicile dont il entremêlait ses gloses, lui avaient valu la réputation de prophète, aussi se vit-il bientôt entouré d'une foule de disciples. Il fonda donc dans le lieu de sa retraite une nouvelle congrégation, avec des règles plus sévères que celle de Saint-Benoît, auxquelles le pape Célestin III donna son approbation. Il mourut en 1202, à l'âge de 72 ans, et laissa un grand nombre d'ouvrages. Ce fut ce moine visionnaire que les Franciscains *spirituels*, comme on les appelait, et à leur tête Jean de Parme, leur général, en lui attribuant à tort des commentaires sur les prophéties de Merlin, œuvre de l'esprit sectaire outre-Manche, prirent, un demi-siècle après, pour leur Messie. Dans le livre intitulé, *Introduction à l'Evangile éternel*, et où le *moine blanc*, Joachim, est désigné sous le nom de l'homme vêtu de lin, *vir indutus linis*, ce qui rappelle *le bianche stole* si chères à Dante, se reproduisait cette religion de l'Esprit « traînée depuis tant d'années, dit Henri Martin (*Hist. de France*, t. V, 257), sur les mêmes bûchers que le manichéisme, et elle venait planter son étendard au milieu des milices papales. »

Les nouveaux apôtres soutenaient notamment que le Pape et le clergé romain ne comprenaient pas le sens spirituel de l'Evangile, mais seulement la lettre, et que l'Église grecque marche plus selon

l'esprit que l'Église latine, attendu que les membres du clergé n'y sont pas seigneurs temporels et ne font pas la guerre. (Bulœus, *Hist. univ. Paris*, III, 292 et 599.) Amaury de Chartres avait déjà soutenu des doctrines analogues. (G. de saint Amour, c. 8.)

Faire ainsi canoniser l'abbé Joachim, convaincu d'hérésie, par saint Bonaventure, successeur de Jean de Parme, destitué du généralat comme propagateur des doctrines de l'*Evangile éternel*, après avoir désigné saint Bonaventure comme le plus digne de le remplacer à la tête d'un Ordre infecté de l'hérésie spiritualiste; n'est-ce pas, de la part de Dante, signaler autant qu'il pouvait l'oser, le docteur Séraphique comme ayant embrassé, au moins dans son for intérieur, les doctrines condamnées par l'Église?

—

A louer les hauts faits d'un si haut paladin, etc.

47. *Ad inveggiar cotanto palatino.* N'en déplaise aux commentateurs et aux philologues, *inveggiar*, dans le sens d'envier, n'a jamais pu signifier louer, exalter, et d'ailleurs, si telle eût été la pensée du poëte, rien ne l'empêchait d'écrire *esaltar* ou tout autre équivalent. S'il a préféré un verbe qui nous paraît bien plus se rapprocher d'*inveire* que d'*invidiare*, c'est qu'il avait conscience que les paroles mises dans la bouche de saint Bonaventure n'étaient rien moins qu'un panégyrique; on a pu en juger, et le titre de *paladin* qu'il lui donne ici et auquel s'attache une idée de combat et de violence, vient encore à l'appui de notre opinion. Voulût-on dériver cette épithète de *Palatinus*, homme du palais, l'insinuation ne serait pas moins agressive, en désignant saint Dominique comme l'agent familier et l'un des principaux instruments de ce pouvoir, dont le palais s'était élevé en antagonisme avec le palais impérial.

—

A touché comme moi cette troupe bénie.

48. L'*infiammata cortesia*, l'ardent gibelinisme albigeois, et le latin discret, *discreto latino*, du frère Thomas, expriment à la fois le fond de la pensée toute gibeline, *cortese*, que le poëte a entendu prêter au docteur angélique, et la forme sectaire, le langage voilé, *clus*, dont il a fait usage en traçant le panégyrique de saint François, de manière à le signaler comme animé du pur esprit vaudois, tout en paraissant louer en lui des mérites catholiques. Pourquoi ce langage est il appelé *latin*, quand saint Thomas a parlé italien? Pourquoi ce latin a-t-il été *discret*, s'il n'a eu rien à cacher, à dissimuler

prudemment? C'est que, de même que le latin était la langue de l'Église, nous l'avons déjà dit, le langage *clus* ou *car*, obscur, voilé, était l'idiome rituel de l'opposition, son latin, et que de sa nature il était essentiellement *discret*, c'est-à-dire savamment réservé. Nous opposera-t-on que *discreto* signifie aussi convenable? Eh! mon Dieu qui le nie? Mais c'est précisément dans l'usage des mots à double entente, employés tantôt au sens propre, tantôt dans un sens conventionnel, que réside tout l'artifice de la poëtique dantesque, et c'est cet artifice que nous avons pris à tâche de démontrer.

CHANT XIII.

Quinze étoiles au ciel, dans les couches de l'air, etc.

1. Quinze étoiles de première grandeur.

—

Ce char auquel suffit si bien notre horizon, etc.

2. Les sept étoiles de la Grande-Ourse, autrement dit du Chariot, constellation qui, tournant autour du pôle, ne quitte jamais notre horizon.

—

Qu'il se figure enfin ce cor dont l'embouchure, etc.

3. Les deux étoiles qui terminent la Petite-Ourse, du côté opposé au pôle.

—

Depuis que de Minos la mort glaça la fille, etc.

4. Deux signes semblables à la constellation appelée la couronne d'Ariane, c'est-à-dire deux rondes.

—

La constellation vraie et la double danse, etc.

5. Ainsi cette longue comparaison astronomique signifie tout bonnement, que les 24 personnages que nous venons de passer en revue, à savoir : saint Thomas d'Aquin, d'une part, avec Albert-le-Grand, Gratien, Pierre-le-Lombard, le roi Salomon, Denys, le faux

Aréopagite, Paul Orose ou Lactance, Boèce, Isidore de Séville, Bède-le-Vénérable, Richard de Saint-Victor et Siger de Brabant, douze en tout; de l'autre, en compagnie de saint Bonaventure, les deux Franciscains Illuminat et Augustin, Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, le prophète Nathan, saint Jean Chrysostôme, saint Anselme, Donat, Raban-Maur et l'abbé Joachim de Flores, se sont mis à former deux rondes concentriques tournant en sens opposé autour d'un même centre. C'est-à-dire que tous ces personnages, en suivant des voies opposées, tendaient tous à un même but, la découverte de la vérité, vers laquelle ils convergeaient également, les uns par l'étude et par le raisonnement, les autres par le sentiment, la contemplation et le mysticisme. Or on voudra bien se souvenir que cette double ronde accomplit sa révolution autour de Dante et de Béatrice, placés là comme représentation symbolique de la Raison et de la Vérité, et que le poëte résume ce jeu de scène, dont le lecteur doit garder le souvenir, *come ferma rupe,* en disant: *La doppia danza che circulava il punto dov' io era,* dont le mouvement circulaire s'accomplissait dans mon rayon, autour du point où m'avait amené ma foi.

Maintenant que signifient ces trois groupes d'étoiles, soigneusement désignés ? Les quinze étoiles de première grandeur, *che in diverse plage lo cielo avivan,* désignent les personnages qui, dans l'une et l'autre ronde, ont brillé plus particulièrement par la science, indépendamment de leur foi. A savoir : Albert de Cologne, Pierre-le-Lombard, Salomon, le faux Aréopagite, saint Jean Chrysostôme, Boèce, Isidore de Séville, Bède, Siger de Brabant; ceux-ci appartenant à la première ronde; puis Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, saint Anselme, Nathan, Raban-Maur et l'abbé Joachim, dans la deuxième ronde.

Les sept étoiles du Chariot, *carro,* équivalent ici à la *basterna* du *Purgatoire*, autrement dit au saint-siége, figuré également (ch. XXV du *Purg.*) par Calisto, ou l'Église romaine changée en brute, pour s'être livrée aux appétits de la terre. Ces sept étoiles de la Grande-Ourse, ou du saint-siége, désignent donc ceux qui se sont plus rapprochés de l'Église catholique romaine, savoir : Gratien, Orose ou Lactance, Richard de Saint-Victor, Illuminat, Augustin, Hugues de Saint-Victor et Donat.

Le troisième groupe se compose de deux étoiles seulement : saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure ; ils sont signalés comme formant l'embouchure du cor qui vient s'appuyer à l'axe du monde,

autrement dit, comme brillant à l'extrémité de la Petite-Ourse, dont le nom est ainsi déguisé comme l'a été celui de la Grande. Elle est devenue un cor, instrument retentissant, dont Thomas et Bonaventure sont la voix ou l'organe, *la bocca.* Mais si la Grande-Ourse est la grande Église catholique, la Petite-Ourse, qui lui tourne le dos dans le ciel, ne saurait être que la petite église albigeoise, en opposition avec elle sur la terre, et l'on reste stupéfié en reconnaissant avec quelle audacieuse habileté le poëte est parvenu à rattacher à cette église opposante deux des plus éclatants flambeaux de la foi catholique.

La signification toute sectaire de cette fantasmagorie astronomique n'avait pas échappé à *l'Ottimo;* mais n'ayant garde de l'expliquer, *per più breve parlare,* dit-il, il a soin de rappeler que, d'après la déclaration de l'auteur lui-même, la signification du poëme est tout à la fois littérale, allégorique, morale et anagogique, en ajoutant toutefois, avec un air de bonhomie qui suffit pour mettre sur la voie, que saint François et saint Dominique sont les deux pôles du monde, donnant ainsi à entendre que l'un est aux antipodes de l'autre, *san Domenico è l'uno polo e san Francesco l'altro.*

On peut sans doute rejeter nos interprétations, mais il est un moyen certain de les réfuter, c'est d'expliquer rationnellement sous quelle inspiration Dante s'est trouvé amené à diviser en trois groupes distincts, par quinze, par sept et par deux, les vingt-quatre personnages qui figurent dans cette partie du poëme, et comment, ayant à choisir parmi la foule des constellations, il s'est arrêté précisément, pour rendre sa pensée aux sept étoiles de la Grande-Ourse et à deux de celles de la Petite, pour les comparer aux neuf Bienheureux sur lesquels il voulait attirer, à des titres divers, l'attention du lecteur.

—

.... Que du cours paresseux
De la Chiana, l'essor du plus vite des cieux, etc.

6. Dante n'écrit qu'en vue de sa chère Toscane, aussi lui emprunte-t-il souvent ses comparaisons, comme ici où il oppose le mouvement du ciel premier mobile, qui était censé donner l'impulsion à tous les autres, au cours très-lent de la Chiana, pour faire comprendre que ce qui se passe dans son ciel sectaire est bien différent de ce qu'on voit dans le monde orthodoxe, *nostra usanza.*

—

On n'y chanta Bacchus ni le fils de Latone, etc.

7. A cette mise en scène, calquée sur les cérémonies du culte du soleil, on aurait donc pu croire que les Bienheureux chantaient dans le Paradis, Apollon et Bacchus, *Pæan et io Evohe*, pour que Dante ait jugé à propos d'affirmer qu'il n'en est rien.

—

.... Dans une personne
L'une et l'autre nature ensemble s'unissant.

8. Nous ne nous arrêterons pas à discuter s'il faut lire avec Venturi et les académiciens de la Crusca, *Tre persone in divina natura*, ou *tre sustanze*, comme le portent plusieurs anciens manuscrits, notamment celui du Vatican. N. E. Il suffit qu'il y ait doute pour que nous ne voulions pas arguer contre l'orthodoxie du poëte d'une expression contestée. Mais Lombardi a raison lorsqu'il soutient que les Ariens seuls ont pu donner au mot *substance* la signification d'*hypostase*. On verra d'ailleurs plus tard que ces trois personnes n'en font en réalité qu'une, réunissant les deux natures ou les deux caractères, divin et humain.

—

... De l'admirable vie
Du saint pauvre de Dieu m'avait fait le récit, etc..

9. Saint Thomas d'Aquin. Les premiers Vaudois furent désignés sous le nom de Pauvres de Dieu, et nous avons exposé les motifs qui, selon nous, ont amené Dante à appliquer ce nom *de Poverel di Dio* à saint François d'Assises.

—

M'invite maintenant qu'une paille est battue
Et la semence à part, à battre l'autre grain, etc.

10. Saint Thomas a battu la paille en flagellant d'une parole amère les Franciscains conventuels et les Dominicains fidèles à Rome, les uns et les autres comparés à un chaume aride, et il a expliqué ainsi la pensée dissimulée dans ce vers rendu obscur à dessein, *U' ben s'impingua se non si vaneggia*, il va maintenant commenter cette proposition qu'il a entendu appliquer à Salomon : *A veder tanto non surse 'l secondo.*

—

....En eux qu'il fût infus
Par Celui qui les fit de tous ses dons pourvus.

11. Dante veut faire dire à saint Thomas : Dans ta pensée, le

premier homme et le Rédempteur ont seuls, sur terre, été doués par Dieu de tout le savoir accessible à la nature humaine ; autrement dit *le Monogènes Christos*, le premier né du monde d'émanation, et Adam, le premier né du monde de création, dans le système de la gnose ; or, c'est sans doute pour que le lecteur avisé puisse se tenir en garde au sujet de la démonstration annoncée, que le grave docteur débute par ce pitoyable jeu de mots : « Tu crois que Dieu mit dans la *poitrine* d'où fut tirée la *côte* destinée à former la belle *joue* dont le *palais* a coûté si cher au monde, et dans *celle* qui fut percée de la lance, tout le savoir qu'il est permis à la nature humaine de posséder ; aussi tu restes surpris de m'avoir ouï te dire que Salomon fut à cet égard sans égal. En effet, vous allez voir comme quoi celui dont le flanc fut percé par la lance du Judas pontifical, *forato dalla lancia*, qui satisfit après comme avant ses fidèles Gibelins, *poscia e prima tanto satisfece*, si supérieur au Vieux de la Montagne d'où dérivent tous les crimes, *che d'ogni colpa vinse la bilancia*, autrement dit le messie Henri, ne fait qu'un avec Salomon, le plus sage des rois, attendu que Dieu, *quel valor che l'uno e l'altro fece*, lui accorda de voir la lumière, c'est-à-dire, tout ce qu'il est donné d'en voir aux hommes faisant librement usage de leur raison, *quantumque alla natura umana lece aver di lume*.

—

.... En te signalant la cinquième lumière, etc.

12. B. EN. *che nella quinta luce è chiuso.* Ainsi l'idée religieuse et l'idée politique sont toutes deux cachées dans cette figure de Salomon, et c'est la faute des lecteurs s'ils ne les ont pas aperçues, quand le poëte a pris soin de les leur signaler en toutes lettres.

—

Tu verras que mon dire et ta propre croyance
Sont dans le vrai, comme est le centre dans le rond.

13. C'est-à-dire, tu verras que les deux opinions, qui paraissent opposées, sont également vraies et convergent au même point, de même que les rayons partant de la circonférence convergent au point central ; car tous deux nous pensons de même au sujet du Salomon germain et du Messie impérial, qui ne font qu'un ; il ne s'agit que de s'entendre.

—

Ce qui doit prendre fin et ce dont l'existence
Ne peut finir, etc.

14. Ce qui ne meurt pas, c'est-à-dire, le monde supernaturel avec les intelligences célestes; ce qui prend fin, c'est-à-dire le monde terrestre avec les animaux, les plantes et les minéraux; tout cela n'est qu'un resplendissement de la pensée de Dieu, pensée toute d'amour, Verbe divin inséparable de son foyer, qui est Dieu lui-même, et de l'Amour et de l'Esprit-Saint, tous trois unis ne faisant qu'un. Cette pensée créatrice se réfléchit dans les neuf cieux, *nove sussistenze,* et à mesure qu'elle descend jusqu'aux derniers rangs angéliques, *ultime potenze,* son action, qui toujours va décroissant, en vient à ne produire plus que des choses imparfaites et de courte durée, *brevi contingenze,* que le mouvement du ciel fait naître, avec ou sans semence, dans les trois règnes, animal, végétal et minéral. Il est à remarquer d'abord que cette théorie métaphysique est un véritable hors-d'œuvre ne se rattachant en rien à la proposition qu'il s'agit d'établir, à savoir que Salomon n'eut point d'égal en sagesse éclairée. Elle constitue de plus une hérésie évidente, mise en avant dans toute sa nudité, avec une audace qui confond, mais que le succès a justifiée.

Est-il possible en effet de dire, dans l'ordre d'idées du dogme catholique, que la pensée de Dieu va s'affaiblissant à mesure qu'elle s'éloigne de son foyer divin, au point de ne plus enfanter que de chétives contingences? L'Église, qui, proclamant l'omniprésence de Dieu, enseigne que sa pensée embrasse et remplit l'Univers créé par lui, peut-elle admettre que cette pensée perd de son énergie et de sa puissance créatrice à mesure qu'elle descend dans l'espace? Il n'est pas un séminariste qui hésitât à s'élever contre la doctrine professée ici par saint Thomas; il n'est pas en revanche un disciple de Saturnin, de Basilides, de ~~Marcion~~ ou de Valentin, qui n'y reconnût tous les éléments du philosophisme gnostique alexandrin.

Ouvrez l'*Histoire critique du gnosticisme,* par J. Matter, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions, vous y verrez, que dans toutes les écoles, et notamment dans celle d'Alexandrie, inspirée par le platonisme philonien, domine évidemment l'idée de l'émanation de toutes choses d'un seul principe, mû par un amour primitif en union intime avec lui. Ce principe unique, éternel, infini, le *roi de lumière,* le *Père inconnu,* l'*Ensoph* des kabbalistes, le *Bythos* des Valentiniens, vit au sein du *plérome,* foyer de la divine lumière, véhicule ou symbole de l'Esprit, qui est la vie de toute chose et ne

fait qu'un avec l'Être suprême, *viva luce che non si disuna dal suo lucente* (t. I, p. 268). Comment l'Être éternel se manifeste-t-il, sous l'inspiration de l'amour? Il donne l'essor à sa pensée, *quella idea che partorisce amando*, (l'idée type de Platon, *ennoïa, logos*). Il opère ainsi par une suite d'émanations successives reproduisant ses qualités, d'après diverses modifications, à des degrés divers. (*Voy.* la note 3 du chant XXIX.) Ces émanations, dérivées d'une source commune, sont désignées par les noms d'*éons*, de déploiements d'énergies, de puissances, *aïones, sephirots, potenze, dunameis.* Ainsi l'univers magnifique manifestation du *Père inconnu*, n'est que la sainte splendeur qui rayonne de sa pensée, *non è se non splendor di quella idea.* Ce sont les paroles mêmes du talmudiste Idra Rabba. (S. 3, § 24. 465, s. 5, § 58.) Ajoutez que, tout étant émané de l'Être suprême, plus un être est rapproché de lui, plus il est parfait, que plus il s'en éloigne sur l'échelle des émanations, plus il perd en pureté et va de déchéance en déchéance, *discende all' ultime potenze.* (*Voy.* Hist. du gnosticisme, I, p. 98, II, 114 et *passim.*)

Pour peu qu'on veuille bien peser les pensées et les expressions, on ne saurait manquer de retrouver en substance dans ces quelques vers tout le système de gradations du Zendavesta, système que les kabbalistes empruntèrent aux Perses, et qu'à leur tour ils communiquèrent aux gnostiques. Ce qui le démontre de plus en plus, ce sont les neuf substances ou existences, *nove sussistenze*, dans lesquelles Dante fait se réfléchir, par irradiation, la lumière divine, et qui composent évidemment son *plérome*, pour lequel il paraît avoir préféré la décade à l'ogdoade. A ces attributs hypostasiés de la divinité, concentrés dans le plérome, où ils étaient de toute éternité, incréés par conséquent, s'applique dès lors on ne peut plus logiquement le mot *sussistenze*, puisque, subsistant par eux-mêmes, ils n'ont pas été produits, mais seulement manifestés en dehors du plérome,

Mais sur le sens religieux vient se greffer le sens politique emprunté à l'organisation du Temple. L'amour, la lumière et l'esprit sont le foyer lumineux qui constitue le grand Orient ou l'étoile flamboyante, image de Dieu sur la terre, pouvoir suprême dont les œuvres sont les effets de l'amour, *che partorisce amando.* Sa vertu bienfaisante se transmet par irradiation dans neuf grades principaux où elle est comme reflétée, en demeurant constamment une, *sua bontade il suo raggiare aduna, quasi specchiato in nove sussistenze, eternamente rimanendosi una.* Son action descend ainsi jusqu'aux derniers rangs de l'Ordre, jusqu'aux simples affiliés, *ultime potenze*, qui

ne contribuent que faiblement à la propagande et comme accidentellement, *per brevi contingenze*. En effet, saint Thomas nous explique fort bien, qu'il appelle contingences, les recrues à la vie nouvelle, *le cose generate*, produites par l'action du ciel sectaire, *il ciel movendo*, au moyen de l'enseignement ou par un effet spontané, *con seme e senza seme*. Voyez, du reste, dans le *Purg.* XXVII, l'explication donnée par Mathilde au sujet d'*alcuna pianta* se produisant *senza seme palese*.

—

Ni la matière, ni la loi qui la conduit
A subir et sa forme et sa fin, n'est la même, etc.

15. « Le caractère distinctif du gnosticisme, dans toutes ses branches, est d'enlever la création à l'Être suprême, pour l'attribuer à un agent secondaire, au Démiurge ou à des esprits inférieurs. » (*Hist. du gnost.*, I, 245.) Le monde intellectuel est le déploiement des facultés de l'Être suprême, du Père inconnu, il s'est fait par une suite d'émanations. Le monde inférieur, au contraire, loin d'être l'ouvrage de Dieu, est celui d'une puissance inférieure. Mais quant à la nature de cette puissance et au mode de ses créations, les Écoles de Syrie et d'Égypte se partagèrent, suivant l'influence du parsisme sur l'une, et celle du platonisme philonien sur l'autre. (*Ibid.*, 250.) Dans ce système philosophique domine l'idée de l'émanation de toute chose d'un seul principe et d'un amour primitif qui en est le mobile, en intime union avec la lumière et l'esprit. On ne saurait y méconnaître non plus celle de l'influence des esprits sidéraux, ni celle de la dégradation successive des générations intellectuelles qui émanent les unes des autres. » (*Ibid.*, 269.) On va voir toutes les paroles de saint Thomas se rattacher à ce système.

La matière est différente aussi bien que la puissance qui la met en œuvre, *la cera e chi la duce non sta d'un modo*, c'est-à-dire que la matière est plus ou moins imparfaite, ce qui exclut l'idée qu'elle soit l'ouvrage de Dieu, et elle subit l'action d'Esprits émanés de l'intelligence suprême à des degrés différents, puissances inférieures désignées dans la *Genèse*, 2, 4 et suiv., selon la remarque de Philon, par le mot *Elohim*. De là résulte que l'idée typique, *segno ideale*, y apparaît plus ou moins éclatante.

Voici maintenant l'interprétation du Temple. Les néophytes différant de caractère, d'opinions, de rang, d'aptitude, comme aussi leurs initiateurs, *la cera di costoro e chi la duce non sta d'un modo*,

d'où suit que tous n'arrivent pas à une égale perfection, *al segno ideale;* tel Guelfe y parviendra quelquefois plus vite que tel Gibelin, et tel homme que tel autre, *un medesimo segno, secondo specie, meglio e peggio frutta,* car l'intelligence y fait beaucoup, *voi nascete con diverso ingegno.*

—

Si, la matière étant dans sa perfection,
Le Ciel y déployait sa suprême action. etc.

16. Au point de vue gnostique, entendez : Si la matière était préparée à point, si elle était l'œuvre de Dieu, et conséquemment parfaite, que l'influence sidérale agît alors sur elle dans sa plus haute puissance, le sceau lumineux, *la luce del suggel,* s'y reproduirait dans tout son éclat. Mais la Nature, mot commode pour désigner l'intelligence qui fait naître, sans lui affecter son nom réel, la Nature ne donne qu'à moitié l'empreinte à cette matière imparfaite, créée par un agent secondaire du Père inconnu, car la main lui tremble comme celle de l'ouvrier qui, bien qu'habile dans son art, échoue à rendre sa propre pensée, *c'ha l'abito dell' arte e man che trema.*

Au point de vue templier, traduisez : Si le haut ciel sectaire pouvait opérer ostensiblement, *in sua virtù suprema,* et partout par lui-même, partout apparaîtrait l'empreinte de son sceau lumineux, *la luce del suggel;* mais la Providence impériale est timide et ne permet pas de la faire briller entièrement, *ma la Natura la dà sempre scema,* attendu que, jusqu'à présent, elle n'a pas osé rompre complétement en visière à la Papauté. Si bien qu'elle a opéré comme l'ouvrier, dont la main tremble, bien qu'initié aux secrets de l'art royal.

—

Quand donc l'ardent Amour imprime à la matière
Le radieux aspect de la vertu première, etc.

17. Selon la gnose : Quand c'est l'amour divin lui-même qui, préparant cette matière, non créée par lui, daigne y apposer l'empreinte de la radieuse pensée qui se manifeste en Dieu, *la chiara vista della prima virtù,* tout est perfection dans ce qui se produit, *tutta la perfezion quivi s'acquista.* Rien de plus clair.

Selon le Temple : Quand les Séraphins du neuvième ciel, avec lesquels nous ferons plus tard connaissance, excellents Anges brûlant du plus ardent amour, *caldo amore,* admettent le récipiendaire au grade suprême, appelé *nec plus ultrà;* lorsqu'après l'avoir préparé convenablement et lui avoir donné le signe, *dispone e segna,* ils lui

font contempler face à face le monarque suprême; il est favorisé, *della chiara vista della prima virtù*, et il atteint le plus haut degré de perfection, *tutta la* PERFEZION *quivi s'acquista*, ce qui n'est pas moins facile à saisir. Le Parfait Dante savait faire des Parfaits.

—

C'est ainsi que, pétri jadis, un peu de terre, etc.

18. Dans le sens gnostique : C'est ainsi que le premier homme, dont la terre avait fourni la matière au créateur secondaire dont il fut l'ouvrage, reçut du Très-Haut toute la perfection animale, lorsque l'amour divin lui accorda le *pneuma* ou l'esprit, l'intelligence destinée à animer l'informe créature des Elohim et à en faire l'image de Dieu, *così fu fatta già la terra degna di tutta l'animal perfezion.*

Déduisons maintenant nos preuves, à cet égard, car nous n'avons pas la prétention d'en être cru sur parole :

« Saturnin, l'un des principaux chefs de l'École gnostique de Syrie, place sur le dernier degré du monde pur ou de la chaîne des émanations sept anges ou esprits sidéraux, les moindres en perfection dans les régions intellectuelles. Il en fait les créateurs et les gouvernants du monde visible, dont ils ont enlevé les éléments à l'empire des ténèbres, afin de le combattre avec plus de succès. Ne recevant plus de Dieu que de faibles reflets de lumière, ils réunirent leurs efforts pour fixer ces reflets dans un ouvrage de leurs mains et dont ils fussent les maîtres. Ils ne produisirent qu'un ver rampant avec peine sur la terre : c'était *l'homme*. Heureusement, la puissance supérieure, à l'image de laquelle l'homme était fait, eut pitié de lui, et lui envoya un rayon de vie divine qui l'*anima*. Ce fut ainsi que l'homme eut une *âme*, et grâce à la communication de cette puissance, que le christianisme nomme le *pneuma*, ce misérable *ver rampant* sur la matière, peut s'élever jusqu'à Dieu. » (*Hist. du gnost.*, I, pp. 278 et suiv.)

Peu importe que Dante ait emprunté à Saturnin ou au Néoplatonicien Philon cette idée de la réhabilitation de l'homme par le *pneuma*, le fait est que son point de départ est la misère de l'homme créé d'une matière grossière et imparfaite, matière qui ne peut se relever et devenir *degna* que par la communication de l'Esprit, dont la nature divine fait cesser son indignité primitive. Le vers suivant en témoignerait au besoin.

Dans le sens templier : Ainsi l'humble argile fut rendue naguère digne, dans l'Adam Florentin que nous connaissons, de toute la perfection dévolue à l'humanité, alors qu'il fut admis en présence de son

messie (Lettre de Dante à Henri VII). *Cosi fu fatta già la terra degna di tutta l'animal perfezione*, de la perfection des Cathares.

—

Ainsi conçut Marie et, vierge, devint mère.

19. Comment la Vierge conçut-elle? Le catéchisme romain répond : Par l'opération du Saint-Esprit, parce que le *Pneuma* descendit en elle et la féconda, en lui communiquant, comme aussi au fruit de ses entrailles, toutes les perfections. Grâce à cette intervention directe de la divinité, l'humble argile de la femme, déjà créée, s'éleva jusqu'à la divinité. Mais le catéchisme templier nous dit d'autre part, ce qui sera de toute évidence aux derniers chants :

Ainsi Notre-Dame de Mantoue, cette héroïque Manto, la *Vergine cruda*, transformée en Marie, enfanta le Rédempteur dans Henri de Luxembourg, devenu le grand-maître du Temple, *così fu fatta la Vergine pregna*. (Voy. Schmidt, *Hist. des Cath.*, II, 43.)

Nous ne savons ce qu'en penseront les doctes, mais pour nous, les deux interprétations parallèles s'adaptent si bien au texte, qu'il nous paraît impossible de ne pas admettre, que l'organisation politique telle qu'elle avait été rêvée dans le Temple, et telle qu'elle se produit dans le traité *De monarchia*, fut calquée en entier sur la théogonie gnostique.

—

Telle qu'elle apparut dans ces deux personnages.

20. Dans Adam et dans Jésus-Christ; mais cette fois sans leur donner pour doublure Dante et Henri VII, qui ne tardera pas à se reproduire sous une toute autre physionomie. L'amour-propre de l'auteur ne pouvait pas aller jusqu'à se faire dire en face par saint Thomas : J'approuve ton opinion, *commando tua opinione*, jamais la nature humaine n'a été ni ne sera telle qu'elle s'offre en toi et dans ton héros. Tout ce que Dante se proposait, c'était de faire illusion et Dieu sait s'il y réussissait. Cette tercine même devait faire rejeter bien loin l'idée qu'il eût voulu se désigner dans l'une de ces *due persone*.

Peut-être s'explique-t-on maintenant la forme obscure affectée par saint Thomas, dans les deux propositions qu'il pouvait si bien se dispenser d'émettre. Le *non surse il secondo*, comme l'U' B.EN. *s'impingna*, n'est qu'un artifice à l'aide duquel le poëte se ménageait le moyen de faire abonder le docte interprète dont il avait fait choix dans

son idée favorite, à savoir : que pour le bonheur du genre humain, le gouvernement du monde terrestre devait reproduire fidèlement celui du monde des intelligences.

—

Celui dont il s'agit, dès lors, comment jamais
N'a-t-il eu son égal en savoir, en sagesse, etc.

21. Comment admettre, sans autre éclaircissement, que le premier homme et le rédempteur du genre humain n'aient pas égalé et même surpassé Salomon ?

—

Mais pour qu'à cet égard toute obscurité cesse, etc.

22. *Ma, perchè paia* B.EN *quel che non pare*, mais pour qu'apparaisse enfin ce bienheureux Henri, qui n'apparaît pas encore.

—

Songe à ce qu'il était, et pour quelle raison,
Quand lui fut dit : Demande, il requit pareil don.

23. Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur ! Il se réduit à ceci en deux mots : comme roi, Salomon fut sans égal. Et ce serait pour en venir là que le docteur angélique, remontant jusqu'à la création, aurait débité tant de paroles oiseuses. Le croira-t-on et cela peut-il tomber sous le sens ? Cet autre sens n'est-il pas préférable ?

Songe que Henri était empereur et que de puissants intérêts politiques lui firent accepter l'alliance du Temple ; le désir de triompher de la Papauté fut *la cagion che lo mosse ;* aussi quand les Parfaits de l'Ordre lui dirent : Demande à voir la lumière, *chiedi*, il n'hésita pas à réclamer l'initiation, *a dimandare*.

—

Tu peux, au peu de mots que je viens de te dire,
Comprendre qu'étant roi, la sagesse il requit, etc.

24. Je me suis exprimé de telle sorte que tu puisses voir Henri VII, *che non pare*, caché sous le nom de Salomon, *non ho parlato si, che tu non posse* B.EN *veder ;* car lui aussi, *Enrico Lucemb.* demanda la sagesse pour suffire à sa tâche de roi, *ch'* E.L. *fu re che chiese senno, acciocchè re sufficiente fosse.* Et à qui pouvait-il mieux s'adresser pour l'obtenir qu'aux Parfaits, dépositaires de la vérité inspirée par l'amour ? On ne saurait donné une version plus littérale ce nous semble.

—

Des suprêmes moteurs. par suite, il ne s'enquit, etc.

25. Henri-Salomon ne se préoccupa d'aucune de ces questions où se perd l'esprit humain et que les doctes se tourmentent à résoudre, il demanda seulement la sagesse politique, *regal prudenza*, et c'est là qu'était dirigé le trait de mon intention, *lo stral di mia intenzion*. Il faut convenir que ce trait-là n'a pas atteint le but sans de longs détours. Mais on voit au moins clairement à cette heure la pensée du théologien politique, telle qu'elle domine dans tout le poëme. Ainsi c'est pour exalter la monarchie universelle s'appuyant sur l'hérésie que saint Thomas, érigé en Parfait, se fait successivement le panégyriste de l'humble saint François d'Assises, et celui du sage et grand roi Salomon. Est-il donc nécessaire de vous dire pourquoi? C'est que saint François, l'homme du peuple, l'homme de charité, le pauvre de Dieu, reproduit dans la pensée du poëte l'idée vaudoise sous forme catholique, comme l'humble Béatrice, l'idée doctrinale sous le déguisement romain ; de même que Salomon, le grand et sage monarque, fondateur du Temple, reproduit sous forme cabalistique le sage et puissant empereur Henri VII, destiné à relever le Temple, renversé de complicité par Philippe-le-Bel et par Clément V. Ouvrez les livres maçonniques, vous verrez en quel honneur les successeurs des Templiers, ceux qui se constituent leurs vengeurs, tiennent le fils de David, pour qui ils n'ont pas moins de vénération que les talmudistes. Son nom revient à chaque instant dans leurs cérémonies rituelles et, lors des réceptions aux grades de *maître secret*, de *secrétaire intime*, d'*intendant des bâtiments*, de *maître élu des neuf*, de *sublime chevalier élu*, de *royal arche*, de *grand écossais*, le président de la loge réprésente constamment SALOMON, avec le titre de *trois fois puissant*, C'est même dans son palais que l'assemblée est censée se tenir. (*Voy.* le *Manuel M.·.* ou Tuileur des divers rites de la M.·., par Villiaume, 1830, chez Sétier libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré 29, le *Tuileur expert*, par Bazot, 1828, chez Boiste, rue de Sorbonne 12, et *Light on Masonry*.) Il n'y a donc pas à s'étonner que Dante se soit complu à associer le docteur angélique à l'admiration que ses co-sectaires professaient pour le roi, qui personnifiait pour eux l'autorité monarchique éclairée par la sagesse, et dont le nom rappelait la construction du Temple, le meurtre d'Hiram et la vengeance à tirer des assassins.

—

Tu verras, en pesant mieux mes expressions, etc.

26. En signalant à Dante l'intention politique du *surse*, intention peu favorable à la plupart des rois, saint Thomas ne manque pas de lui recommander de persister dans sa foi albigeoise au sujet du premier homme, et dans son adoration pour son bien-aimé Henri. *Con questa distinzion puote star quel che credi del primo padre e del nostro diletto.*

—

Que ceci te profite, et, modérant ton pas, etc.

27. Que ce soit pour toi un motif de chercher à y voir clair avant d'asseoir ton jugement, de ne pas affirmer ou de nier sur la parole ou l'autorité d'autrui, comme il arrive d'ordinaire en matière de foi ; garde-toi de te prononcer, pour ou contre, les yeux fermés, *al si e al no che tu non vedi*, et consulte ta raison avant de croire sur l'allégation de qui que ce soit.

—

Car celui-là parmi les sots rampe bien bas, etc.

28. Ceux-là qui ne font pas usage de leur jugement, de la raison qu'ils tiennent de Dieu, et croient sans examen, sans distinguer entre le vrai et le faux, *senza distinzion*, tombent au rang des brebis romaines, ces brutes haïssables, comme il est dit dans le *Convito*, et subiront le sort de ces misérables qui sont privés du bien de l'intelligence, *del ben dell' intelletto* comme il est dit dans l'*Enfer*.

—

Voilà pourquoi souvent une aveugle manie
Fait que va dans le faux donner l'opinion, etc.

29. Qu'on se reporte à l'an treize cent et qu'on réfléchisse quelles opinions pouvaient alors préoccuper un bienheureux, au sein des Splendeurs du Paradis. Des opinions religieuses évidemment ; comment donc ne pas être frappé de cette pensée que le docteur angélique fait ici allusion au catholicisme romain, à la religion qui dominait en souveraine et dont les chefs venaient d'écraser l'hérésie albigeoise ? Nous ne croyons pas nous abuser en pensant que Dante entend faire dire à saint Thomas, que le prosélytisme catholique, l'*opinion corrente*, contraint par la violence les dissidents à embrasser de fausses doctrines, *piega nel falso*, et que beaucoup, parmi ceux qui suivent ces fausses doctrines, enseignées par Rome, obéissent

à l'habitude, à la crainte d'affliger ceux qu'ils aiment, d'être réduits à quitter famille et patrie, à sacrifier les affections les plus chères; qu'ils ferment alors les yeux à la lumière, attendu que l'exercice du jugement est entravé par le sentiment, *l'affetto lo intelletto lega.* Ce dernier vers est on ne peut plus clair dans ce sens, et pour lui en donner un autre très-obscur, il faut détourner *affetto* de sa signification naturelle en le traduisant par passion.

—

Celui qui dans ses rets croit qu'étranger à l'art,
Saisir la vérité sera facile ouvrage.

31. C'est en vain que les successeurs de Pierre le pêcheur se prétendent infaillibles, attendu qu'ils n'ont pas la vraie science, l'*arte*, l'art royal des maçons, cet art d'amour qui seul met sur la voie de la vérité, et ceux qui s'embarquent avec eux sont sûrs de faire fausse route.

—

En ont donné la preuve au monde Melissus, etc.

32. Il en est, philosophiquement parlant, de ceux qui n'ont pas l'art royal, comme de Parménide, de Melissus et de Brixus; quant à Socrate, Platon et Aristote, saint Thomas n'a garde de les citer en preuve, pas même Averroës, ceux-là savaient où ils allaient, *andavan e sapean dove.* Il en est, au point de vue religieux, comme de Sabellus, d'Arius, écrit *Arrio,* non sans intention peut-être, et de ces autres insensés parmi lesquels il ne faut compter ni Saturnin, ni Basilides, ni Valentin et les autres gnostiques néoplatoniciens, qui connaissaient *l'art,* et qui ne s'avisaient pas, comme les pontifes romains, de faire violence aux Saintes Écritures, d'en tordre la lettre, pour leur attribuer un sens en opposition avec leur esprit, *per render torti li diretti volti.*

—

N'ayez pas de juger tant de démangeaison, etc.

33. Que les catholiques, les gentils, *genti,* aujourd'hui triomphants, ne se hâtent pas de chanter victoire, en se croyant trop certains de l'emporter toujours, *troppo sicure a giudicar,* et d'augurer de l'avenir par le passé. Ils pourraient bien s'abuser non moins que ceux-là qui évaluent la moisson avant sa maturité, car de même que j'ai vu, sur les branches arides du buisson épineux, la rose se dressant fièrement, de même, la rose mystique des chevaliers Rose-Croix pourra bien s'élever un jour dans tout son éclat, du milieu des ronces et des épines, *la rosa in sù la cima.* Plus d'un bâtiment après

avoir eu longtemps le vent en poupe, a fait naufrage au moment d'entrer au port, et il n'y aurait pas à s'étonner qu'il en fût ainsi de la barque de saint Pierre, *legno vidi perire all' entrare della foce.*

—

Que ne s'avisent pas Martin et dame Berthe, etc.

34. Que le roi Robert de Naples, surnommé par dérision la reine Berthe, à raison de ses goûts peu guerriers, que cet allié de l'Église et Messire Martin, le pontife romain, le petit Mars, *Martino,* cette vieille idole, cette pierre fruste, qui pèse sur le vieux pont et lui porte malheur, ce petit Mars qui déchaîna la guerre et ses dévastations sur les champs albigeois, prennent garde tous deux de se tromper. Qu'ils n'aient pas la prétention d'anticiper sur les décrets du Très-Haut, parce qu'ils voient les comtes de Toulouse spoliés de leurs États, leurs sujets pillés, les Templiers torturés et volés, tandis que le clergé romain offre le Saint-Sacrifice en actions de grâces, *per veder furare* UN, *altro offerere,* car qui sait si Albigeois et Templiers, ces victimes d'un vol effronté, ne se relèveront pas et si les spoliateurs n'auront pas à tomber à leur tour, *quel può surger et quel può cadere.* Entendus dans ce sens, ces quatre derniers vers se rattachent logiquement aux prédictions métaphoriques que nous venons d'expliquer, tandis qu'interprétés comme le veulent les commentateurs, ils forment un hors-d'œuvre isolé, sans liaison avec ce qui précède et n'expriment qu'une pensée vulgaire en termes qui ne le sont pas moins.

Quant à l'esprit d'hostilité qui, selon nous, a dicté cette péroraison de saint Thomas, il ne faut pas oublier que le poëte est parti de cette idée, que le saint docteur était du sang de ces d'Aquino, comtes d'Averse, dont le dévouement, restant fidèle à la maison de Souabe, vit toujours des ennemis dans la maison d'Anjou ; ce que lui-même expia par le poison qui l'expédia au ciel, *lo ripinse al ciel* (Purg. XX), et que, sous des apparences toutes contraires, le grand Dominicain n'aurait été que bien faiblement attaché à l'Église romaine, comme aussi saint François d'Assises et saint Bonaventure.

N'est-il pas étonnant, comme le remarque le savant auteur de l'*Hist. des Cathares,* que ni saint Thomas d'Aquin, ni saint Bonaventure, ni aucun des grands docteurs scolastiques, qui fleurissaient en France au XIIIe siècle, n'aient entrepris de réfuter avec toute l'autorité du talent et de la science, une hérésie qui avait envahi la moitié du pays, en inspirant au pouvoir ecclésiastique, d'assez vives

inquiétudes pour susciter contre elle une croisade? Comment ont-ils laissé pareille tâche à d'obscurs champions, à quelques moines désireux de faire preuve de zèle? N'ont-ils pas fourni ainsi à Dante, au moins un prétexte pour les représenter comme favorables à des doctrines qu'ils s'abstenaient de combattre, au moment où elles éclataient avec le plus d'énergie? « Rien n'indique que Simon de Tournay, accusé lui-même d'hérésie, ait eu en vue les Cathares, dans sa Somme théologique, en mentionnant le dualisme des anciens Manichéens. Il en est de même de saint Thomas, que ses séjours en France et en Italie et sa qualité de Dominicain, auraient pu mettre en état de connaître et de réfuter les Cathares. Il a consacré, il est vrai, un chapitre de la Somme à défendre le monothéisme contre le principe dualiste; mais sa discussion se tient tellement dans les régions de la généralité, qu'on ne saurait dire s'il ne s'adresse pas plutôt aux Manichéens anciens qu'aux Cathares de son temps. » (C. Schmidt, t. II, 238.)

CHANT XIV.

L'eau, dans un vaisseau rond, se meut du centre aux bords,
Ou vers le centre tend de la circonférence, etc.

1. Voilà assurément une comparaison bien étrange et dont les commentateurs auraient dû être frappés; mais ce sont gens de bonne composition que rien n'étonne; ils acceptent tout de cet excellent théologien, qui sait si bien faire émettre aux Bienheureux les plus grandes énormités sous les formes les plus irréprochables; mais nous nous permettons d'y regarder un peu plus près, dans la pensée que, pour dater de cinq siècles, les bévues n'en sont pas plus respectables, et qu'il est permis de rire au nez de ceux qui invoquent gravement la prescription en leur faveur. Or, nous savons que Béatrice se trouve placée avec Dante au centre de la double ronde et que saint Thomas fait partie de celle qui se rapproche le plus d'eux; nous savons que, dans le langage des initiés, l'eau symbolise leur doctrine, l'enseignement ou la parole qui la propage; or, l'essence de la parole de saint Thomas, nous venons de le voir, ne diffère en rien de la doctrine de Béatrice; ainsi donc, que la parole de l'une s'adresse au saint, du centre à la circonférence, ou celle du saint à la sainte, de la circonfé-

rence au centre, c'est tout un; seulement les ondes de leur parole vont et viennent alternativement sans se combattre, vu qu'elles sont de nature semblable et que la *glorieuse vie* de saint Thomas, son esprit, sa pensée intime, est en tout conforme à la doctrine, à la foi personnifiée dans Béatrice; ce qui deviendra de plus en plus manifeste au ch. XXIX. Il est on ne peut plus simple que Dante ait eu à cœur de signaler aux siens cette conformité mystérieuse, en appelant leur attention sur la ressemblance qui se produisait entre les paroles du docteur angélique, ne tenant à Rome que par un fil, et celles de la dame du salut, *la similitudine che nacque del suo parlare e di quel di Beatrice.* C'est à quoi il parvient à l'aide d'une comparaison dont l'étrangeté s'explique dès lors très-facilement, mais mérite qu'on y réfléchisse.

—

Cet homme aurait besoin encor, mais en silence
Sa bouche vous le tait, c'est au plus s'il y pense, etc.

2. L'intervention de Béatrice ferait supposer une extrême importance à la question qu'elle prend la peine de formuler ici, et pourtant elle se réduit à ceci, quant au sens littéral : Si les élus doivent avoir pour vêtement durant l'éternité cette lumière rayonnante dont l'éclat les enveloppe à cette heure, comment pourra-t-on les y distinguer? Sa splendeur ne fera-t-elle pas obstacle à leur vue après la résurrection de la chair? Comment l'organe humain pourra-t-il, sans en être offensé, l'endurer au dedans et exercer son action au dehors? Tel aurait été, semble-t-il, le grave sujet des préoccupations du poëte, en présence de ces gloires du ciel. Mais non, Béatrice a soin de nous déclarer qu'elle se permet ici un petit artifice oratoire et que son disciple bien-aimé prend fort peu d'intérêt à la question; car non-seulement il s'en tait, *nol vi dice,* mais il n'y songe même pas, *nè pensando ancora.* C'est elle qui pense et qui parle pour lui, mais il est permis de s'étonner de pareilles questions formulées par elle.

On doit se rappeler, en effet, que dans le chant VII, Béatrice a déjà exprimé des idées en complet désaccord avec la doctrine de l'Église, au sujet de cette même résurrection de la chair, et comment supposer, dès lors, qu'elle veuille maintenant se donner un démenti à elle-même?

—

Apprenez-lui donc si, durant l'éternité,
Votre substance doit darder tant de lumière, etc.

3. Il est deux manières de procéder à l'égard d'une proposition

mise en avant par des adversaires : la réfuter par des arguments en forme ou la réduire à l'absurde et la tourner en dérision. Béatrice a employé le premier moyen dans le chant VII, au sujet du dogme de la résurrection de la chair, elle va employer ici le second. A cet effet, elle intervient pour poser une question d'une extrême naïveté, à savoir comment on pourra apercevoir les élus, après la résurrection de la chair, sous la lumière qui les enveloppe, et comment leurs yeux, matériels eux-mêmes, pourront distinguer à travers ce réseau lumineux. N'est-ce pas là un sujet bien important à éclaircir, et surtout quand celui qu'il s'agit d'instruire ne songe pas lui-même à s'en-quérir?

C'est elle qui prend la peine de poser la question, c'est elle qui *dit*, mais qui, en réalité, ne prend pas plus que lui la chose au sérieux, *nè pensando ancora*, et, contre toutes ses habitudes, elle s'exprime dans des termes assez clairs, parlant comme si elle croyait à cette résurrection de la chair que, dans le chant VII, elle a foudroyée de ses syllogismes gnostiques : Quand vous serez redevenus visibles, *visibili rifatti*, comment pourra-t-on vous voir sous votre enveloppe de lumière, et comment vous-mêmes verrez-vous au dehors? La solution de cette difficulté semble se présenter d'elle-même, raison de plus pour la faire donner pompeusement par le plus haut savoir de la docte compagnie.

—

Ainsi que, par instants, poussés de plus de joie,
Ceux qui dansent en rond pressent le mouvement, etc.

4. Il semble, en vérité, que les deux rondes de Bienheureux se réjouissent à outrance de l'espièglerie de Béatrice, qui va permettre à l'un d'eux d'atténuer, par sa réponse, ce qu'il y a eu d'un peu trop compromettant dans l'argumentation de la dame, au sujet des créations directes du Très-Haut et de celles des vertus potentielles, *Li santi cerchi mostrar nuova gioja.*

—

Qui s'afflige d'avoir à mourir ici-bas, etc.

5. Ceux qui s'affligent de voir Dante mourir ici-bas, *perchè qui si muoia*, c'est-à-dire se faire catholique romain, pour vivre en esprit dans le ciel des intelligences, fermé à la matière, ignorent toutes les ressources qu'il peut tirer de cette pluie de la doctrine sectaire, *lo refrigerio dell' eterna ploia*, pluie éternelle rafraîchissant doucement les âmes promises à la béatitude.

—

Cet être un, infini, qui vit en deux, en trois,
Et règne en trois, en deux, un et triple à la fois, etc.

6. Les Esprits que nous savons se mettent à chanter celui qui, étant un, deux et trois, vit et règne en trois, en deux, en un. La définition, réduite à ces termes, devait satisfaire les catholiques en rentrant on ne peut mieux dans les formules gnostiques, notamment dans celle de Tatien et de Marcion, puisqu'elle comprend Dieu le Père, le *pneuma* ou l'Esprit et le *logos* ou le Verbe, elle aurait pu même obtenir l'assentiment des Valentiniens, dont le *Bythos* vit et règne en un, en deux avec *Ennoia,* en trois avec le *Nous,* bien qu'il vive et règne de même avec les trois cent soixante-cinq Éons émanés de lui. Elle ne satisfaisait pas moins les coreligionnaires du poëte, attendu que pour eux l'Empereur, monarque universel et tout-puissant, régnait à la fois comme père de ses sujets, comme fils de l'église albigeoise et comme personnifiant l'esprit d'amour; que de plus nul ne pouvait limiter sa puissance, le Pape notamment, et que cette puissance embrassait tout, *non circonscritto e tutto circonscrive.* (*Voy.* pour les métaphores cathares les auteurs déjà cités.)

—

Et j'ouïs la Lumière au feu le plus céleste, etc.

7. Ce n'est pas saint Thomas d'Aquin, comme on pourrait le croire, qui va répondre à Béatrice; la Splendeur la plus *dia* est celle dont il a été dit, au chant X, *la quinta luce ch'è trà noi più bella,* c'est l'auteur du livre de la Sagesse, c'est le sage par excellence du Talmud, c'est le fondateur du Temple, c'est Salomon, pour qui la résurrection de la chair fut un dogme inconnu, et dont on ne saurait même citer un mot dont on pût inférer la croyance à l'immortalité de l'âme, les Hébreux paraissant n'avoir acquis leurs premières notions à ce sujet que pendant les épreuves de l'exil. C'est donc Salomon qui va se charger de pousser jusqu'à l'absurde les conséquences du dogme de la résurrection de la chair.

—

Ainsi l'Ange à Marie a dû parler jadis, etc.

8. Le ton modeste de Salomon à l'égard de Béatrice, comparé à celui du messager céleste venant annoncer à Marie qu'elle est appelée à enfanter le Sauveur, n'a donné à réfléchir à personne; comment se douter, en effet, que le fils de David s'incline ici devant celle qui personnifie la foi destinée à régénérer le monde catholique et semble

s'excuser d'avoir à parler contrairement à ses enseignements du chant VII, du moins en apparence?

—

Son éclat suit l'ardeur, l'ardeur la vision, etc.

9. La splendeur dont les âmes élues brillent revêtues étant le résultat de leur amour pour Dieu, et cet amour ne pouvant finir, il s'ensuit que cette splendeur rayonnera éternellement autour d'elles en proportion de l'amour qui, selon qu'il est plus ou moins ardent, procure une vision plus ou moins nette et puissante en rapport avec la grâce, récompense de l'amour; Béatrice n'a rien à redire jusqu'ici aux paroles de Salomon. Mais il n'en sera pas de même pour ce qui suit.

—

Quand, glorieuse et sainte, afin qu'elle l'habite,
La chair à l'âme aura rendu son vêtement, etc.

10. Ici commence la contradiction flagrante avec les enseignements de la dame du salut, contradiction qui apparaîtra aux moins clairvoyants, si l'on veut bien se reporter au chant VII. Comment, en effet, la chair, matière grossière et périssable, œuvre d'un agent secondaire, d'un démiurge, pourrait-elle jamais devenir glorieuse et sainte, *gloriosa e santa;* comment la matière, principe du mal, pourrait-elle avoir accès dans le monde des intelligences, source de tout bien? Comment l'amour peut-il s'accroître dans le ciel, ainsi que la gratitude au sein du bonheur même, et cela par l'adjonction de la matière à l'esprit? Comment cette adjonction de la matière au pur esprit augmentera-t-elle l'intensité de la vision qu'elle semblerait au contraire devoir obscurcir, comme aussi celle du rayonnement lumineux? *Resurrectionem corporum negant,* nous dit *Reinerius contra Waldenses.* (Bibl. vet. P. P., p. 267, t. XXV.) (*).

(*) Parmi les sectaires, quelques-uns admettaient bien une résurrection des corps, mais il s'agissait pour eux des corps célestes et non pas de ceux de chair et d'os. Voici comment : Selon eux, celles des âmes célestes qui cédèrent aux séductions de Satan, se séparèrent, lors de leur chute, des corps dont elles étaient revêtues au ciel, ce qui fut leur *prima morte*, et ces corps immatériels y restèrent sous la garde de leurs esprits gardiens ; ceux-ci toujours prêts à se réunir aux âmes déchues, lors de leur conversion à la foi évangélique, et à les reconduire, après la mort des corps, dans la Jérusalem céleste. (*Act. de l'inquis. de Carcass.*, 1305 ; Doat, XXXIV, f° 101.) Là elles devaient revêtir de nouveau les corps resplendissants, les *blanches tuniques* de Dante, qu'il leur avait fallu quitter, et après leur *seconde mort*, être rétablis dans leur rang primitif et dans leur pureté originelle. *Quisque restituitur in gradum pristinum.* Reinerius, 1763. *Redibunt ad cathedras et tunicas quas demiserunt in paradiso.* (*Act. de l'inq. de Carc.*, *ibid.*, f°ˢ 97, 101.) Cette reprise des corps célestes était, dit Schmidt, t. II, p. 50, ce que les Cathares absolus appelaient, en leur sens, la résurrection des corps. (Moneta, 4, 353.)

Mais, comme un charbon vif d'où la flamme s'élance, etc.

11. Ainsi la chair, l'élément matériel, périssable, œuvre de seconde main, l'emporterait en éclat lumineux dans le monde intellectuel, sur l'élément spirituel qui, changeant de rôle avec lui, ne serait plus que son enveloppe et *fia vinto in apparenza dalla carne.*

—

.... A suffire à tout, dans la béatitude,
Les organes du corps acquerront l'aptitude.

12. Il est évident que, la résurrection du corps admise, il tombe sous le sens que ses organes devront se trouver modifiés en conformité avec le milieu céleste où ils auront à fonctionner. Il n'était pas nécessaire de faire intervenir le grand Salomon pour répondre à cette partie de la question posée dérisoirement par dame Béatrice, qui savait bien ce qu'elle faisait. Car à quoi bon rendre des corps à des Esprits qui déjà voient, parlent, entendent, dans le ciel, à l'état de pures intelligences; à quoi bon leur rendre des organes tombés en pourriture, si ces organes doivent être entièrement modifiés?

—

Ils semblaient évoquer les corps restés sous terre.

13. « Ils montrèrent bien, en criant tout d'une voix *amen*, leur désir des corps morts, *ben mostrar disio de' corpi morti.* » Quoi! dans le sein de Dieu, dans le séjour de la béatitude, où tous les vœux sont comblés, les âmes bienheureuses nourriraient des désirs, et cela pour leur dépouille charnelle? Mais alors leur bonheur ne serait pas complet, et depuis des milliers d'années la suprême bonté les livrerait au tourment d'une attente incessante. *Dicunt Waldenses : Si sancti orant pro nobis, ipsi carerent gaudio... Si nostri misereretur Virgo Maria, esset ipsa misera, non beata.* (*Refut. Wald.* incert. auct. Bib. vet. P.P. t. XXV, p. 304.)

—

.... Ceux-là qui leur furent plus chers
Avant de briller flamme aux éternels éclairs.

14. Que le désir des élus se porte sur leur propre dépouille ou sur celle des objets de leur affection, ce désir n'en est pas moins un trouble à la béatitude, et il est difficile de comprendre ce que le bonheur des élus aurait à gagner à voir ceux de leurs proches déjà admis dans le paradis, revêtir les corps laissés sur la terre, puisqu'ils ne les voient pas moins près d'eux, purs esprits, dans le séjour

d'éternelle félicité. Mais ce n'était pas assez pour le poëte albigeois d'avoir poussé ses déductions jusqu'à l'absurde, il lui fallait rendre ridicule le dogme contre lequel il se révoltait, et il nous représente Salomon on ne peut plus désireux de voir resplendir au ciel, comme un charbon dans la flamme, le corps de sa maman Bethsabée; *per le mamme.* Il aurait ajouté *per li babbi* s'il avait pu se ménager pour les papas l'excuse qu'il tenait en réserve pour les mamans, celle de la rime.

Mais ce n'est pas tout : de même que les paroles de Salomon, sur la résurrection de la chair, sont en opposition manifeste avec celles de Beatrice, dans le chant VII, elles sont un démenti formel à ce qui a été proclamé par Piccarde, ch. III : *Frate, la nostra volontà quieta virtù di carità, che fa volerne* SOL QUEL CH' AVEMO, *e d'altro non ci asseta.* Eh bien, Béatrice garde le silence et s'abstient de rien répondre à cette voix *modeste* qui vient de lui donner un démenti en face, et Dante, que nous avons vu si souvent agité de doutes à propos de questions assez indifférentes, n'a garde de relever des contradictions si choquantes, et ne prie pas humblement à son tour le fils de David de lui expliquer comment on peut désirer quelque chose dans le ciel, contrairement au dire de Piccarde, et surtout comment des Esprits peuvent y aspirer à revêtir de nouveau la matière.

Cette scène a donc été disposée avec art par le poëte pour se ménager un refuge et une défense, au cas où la théogonie exposée par Béatrice dans le chant VII et commentée dans le XIII[e] par saint Thomas, aurait paru sentir un peu trop l'hérésie; c'est pour cela que la réponse de Salomon, conçue, contre les habitudes dantesques, en termes clairs, précis et prêtant peu à l'ambiguïté, a été calculée de manière à pouvoir faire la contre-partie des théories gnostiques précédemment exposées, et à paraître proclamer comme une vérité, dans son expression littérale, ce dogme de la résurrection de la chair, qu'elle avait intentionnellement pour but de saper à sa racine, *d'un altro vero andare alla radice.*

—

D'autres Esprits, formant un grand cercle en dehors
Des deux rondes, dont l'une en l'autre est contenue.

15. Aux personnages qui se sont signalés par la vigueur de leur esprit dans les labeurs de l'étude et dans les méditations de la vie contemplative, succèdent ceux qui se sont illustrés par leur courage dans la vie active; ce sont, la comparaison nous l'indique, selon

l'habitude constante du poëte, des héros qui, pour lui, ont une toute autre valeur que pour le vulgaire, et une signification bien différente de celle qu'on leur attribue, *si che la vista pare e non par vera*, on en sera bientôt convaincu, quand nous connaîtrons chacun de ces soldats du Christ ou prétendus tels, dont la ronde vient embrasser et comme absorber les deux précédentes.

—

O vrai rayonnement de l'Esprit souverain, etc.

16. Ces nouveaux personnages étincellent comme un rayonnement véritable de la source éternelle des émanations, *vero sfavillar del santo spiro*, rayonnement d'une telle incandescence, *candente*, que Dante ne peut en soutenir l'éclat. Car la gloire des héros qui vont apparaître provient ou des services qu'ils ont rendus au Temple ou du mal qu'ils ont fait à l'Église.

—

Mais Béatrice alors, l'œil brillant de bonheur, etc.

17. Quant à Béatrice, plus riante que jamais, vu le bon tour qui se prépare, il est impossible au poëte d'exprimer ce qu'elle déploie de beauté : ce sont de ces choses sur lesquelles il faut tenir sa mémoire en bride, *che si vuol lasciar*.

—

Au sourire enflammé dont semblait la planète
M'accueillir, plus ardente et rouge que jamais.

18. C'est dans la planète de Mars que Dante est transporté avec sa Dame, et l'étoile où il arrive, *la stella*, ne s'offre pas à lui moins riante que Béatrice, puisqu'il nous signale son *affocato riso*. Mais il nous signale en même temps deux couleurs bien différentes et il importe d'avoir l'œil aux couleurs du poëte. L'éclat projeté par les Bienheureux qui paraissent en scène à cette heure, est d'une *blancheur* éblouissante, *lucore*, et nous savons que Dante appartenait au parti des *Blancs*, de l'autre que le costume des chevaliers du Temple était *blanc*, enfin que la blancheur est le symbole de la pureté et de l'innocence. Mars au contraire, séjour de ces Bienheureux, est empourpré, et sa couleur est « semblable à celle du feu » (*Convito*), aussi le rire de cette planète est-il rouge, à tel point qu'on dirait du feu, *riso affocato*. Savez-vous pourquoi ? C'est que ce rire embrasé, et cette épithète de *roggio*, forgée pour la circonstance de notre mot *rouge*, font allusion, d'une part, au bûcher, au *rogo* qui a dévoré les Templiers, dont le souvenir plane, comme on va le voir, sur la fin de ce

chant et sur les suivants ; de l'autre, parce que la tenture rituelle de la loge, pour la réception à ce grade maçonnique, est rouge, comme vous pouvez vous en assurer (p. 198 du *Manuel maçonnique*, de Williaume) ; et vous verrez des changements de couleur analogues à chaque planète, en parfait rapport avec la décoration des loges, couleur qui se reflètera sur le teint de Béatrice.

Mars, riant rouge et offrant dans toute son étendue la couleur adoptée par les Guelfes, indique assez que, dans l'atmosphère où le poëte est obligé de les faire figurer, ses *bianche stole* vont, en se montrant tout autres qu'elles ne sont réellement, faire douter de leur essence véritable sous une apparence douteuse, *si che la vista pare e non par vera.* C'est ainsi qu'il en viendra à leur faire revêtir l'aspect de rubis, *robbi*, autrement dit, la couleur des Guelfes.

—

Je rendis grâce à Dieu, de cette voix secrète
Qui chez tous est la même, etc.

19. Les actions de grâces du poëte sont muettes, vu le danger de les exprimer; elles ne sont pas pensées en latin, langage de l'Église, que n'entend pas la foule ignorante, mais en langue vulgaire comprise de tous, dans laquelle saint François prêchait et composait ses cantiques, *con quella favella ch' è una in tutti*, ignorants et doctes.

—

Ta splendeur, Hélios, seule ainsi les décore !

20. Si ses actions de grâces s'élancent de son cœur avec une ardeur croissante, c'est qu'il s'élève de plus en plus, avec l'aide de Béatrice, en gravissant l'échelle des grades. Les deux rayons dont l'éclat le frappe sont blancs, constellés de rubis, *tanto lucore e tanto robbi*, et se détachent sur le fond rouge de la planète, où ils dessinent, comme il va nous être expliqué, la croix rouge que les Chevaliers du Temple portaient sur leur habit blanc. C'était donc bien le cas, à l'aspect de ce foyer lumineux, sur lequel rayonnait l'insigne glorieux qui n'avait pas sauvé les martyrs de la foi venue de l'Orient, de faire une invocation à la source de la lumière d'Orient, au soleil mystique des sectaires, en lui donnant le nom grec d'*hélios*, avec d'autant plus de sécurité que le mot hébreu *hélios* signifie, haut, élevé, et qu'en italien l'orthographe est la même pour tous deux. C'est le même procédé à l'aide duquel Rhéa est devenue *rea*, procédé qui n'est pas compris à Genève, où l'on assure que j'ai « inventé l'orthographe italienne de *Rea*, en confondant sans m'en douter un mot

d'origine grecque avec un vocable latin. » Vive Dieu ! il paraît qu'on est très-fort de ce côté-là en philologie.

—

D'un pôle à l'autre ainsi que Galaxie aux Cieux, etc.

21. Galaxie, ou la voie lactée, est aussi appelée la route de Saint-Jacques, et cette comparaison devait suffire à éveiller l'attention de ceux qui, sous feinte de pèlerinage en Galice, partaient d'Italie pour aller visiter leurs frères du Languedoc et de la Provence, ou qui, missionnaires toulousains, se mettaient en route pour l'Aragon et allaient faire de la propagande en Espagne (*voy.* Schmidt et la *Vita nuova*) ; or donc, de même que la voie lactée est formée d'étoiles de diverses grandeurs, les deux rayons dont il a été parlé précédemment, étaient blancs, comme la voie lactée et comme le vêtement des Templiers, et de plus constellés, *costellati*, de joyaux maçonniques ou rubis, *robbi ;* ils formaient ainsi l'insigne vénérable de l'ordre du Temple, non pas la croix grecque ou latine, offrant quatre angles droits ✚, mais celle que dessinent quatre quarts de cercle, en se joignant au centre de la circonférence ✠, *venerabile segno che fan giunture di quadranti in tondo.* Il y a plus, nous avons dit que la tenture affectée à ce grade est rouge : si nous ajoutons que les colonnes sont blanches, comme on peut s'en assurer dans le *Tuileur* cité, on aura l'explication, aussi complète que possible, de cette décoration bizarre, où figure en champ de gueules la voie lactée, constellée de la croix rouge particulière à l'ordre du Temple.

Il n'y a pas à se plaindre cette fois de l'obscurité du poëte, c'est justice à lui rendre, il est rarement aussi clair.

—

Sous la mémoire ici plie affaissé l'esprit.

22. Le souvenir de cette croix arborée par les Templiers, victimes de la tyrannie politique et sacerdotale, était trop vif et trop amer au cœur du poëte, pour que son esprit ne récusât pas la tâche difficile et trop périlleuse d'en dire davantage. Le vers précédent témoignait déjà d'une audace qui trouverait peu d'imitateurs aujourd'hui même, où l'on admire tant de courage civil, car il glorifiait des vaincus. Il est vrai qu'il était assez adroitement hypocrite pour dissimuler sa pensée à ceux qui pouvaient l'affubler d'un *san benito.*

—

Sur cette croix brillait si radieux le Christ, etc.

23. *Christos*, le premier né du monde d'émanation, selon les gnostiques (Matter), resplendissait sur cette croix si différente de la croix latine; or, il suffisait d'en avoir indiqué le dessin pour en faire comprendre, sans avoir à chercher mieux, et la forme et la signification; aussi Dante est-il entièrement dans le vrai, lorsqu'il dit ne savoir trouver aucun autre exemple plus en rapport avec sa pensée, *non so trovare esemplo degno*, les quatre quarts de cercle étaient en effet l'exemple le plus digne et le plus éloquent.

—

Mais qui, prenant sa croix, se fait suivant du Christ, etc.

24. Le Templier qui prend la croix du *Christos* gnostique et suit sa loi d'amour, en fidèle adepte de la Gaie science, ne peut que savoir gré au poëte de ne pas s'expliquer davantage; il l'excusera nécessairement de laisser de côté tout ce qui pourrait trahir les secrets de l'Ordre, *mi scuserà di quel ch' io lasso.*

—

Ne m'imputera pas à crime le silence.

25. L'affilié du Temple reconnaîtra que c'est le *Christos* oriental qui resplendit sur cette croix mystérieuse, dont la forme est plutôt grecque que latine, dès lors, il appréciera les raisons puissantes qui m'ont induit à garder un silence prudent. Traduisez maintenant littéralement : « Sur cette croix resplendissait le Christ, ce qui fait que je ne sais trouver un exemple *digne;* mais qui prend la croix de Christ et le suit, m'excusera pour ce que j'osais, en voyant sur cet arbre étinceler le Christ; » vous aurez, au lieu d'un sens clair et logique, une phraséologie aussi plate qu'insignifiante et sans liaison aucune avec le sujet.

—

De la base au sommet, des deux bras opposés,
Je voyais se mouvoir mille feux embrasés, etc.

26. De la droite à la gauche de la croix maçonnique, de la base au sommet, et réciproquement, on voyait se mouvoir des lumières d'où s'échappaient de vives étincelles, *scintillando forte*, au moment où elles se réunissaient, *nel congiungersi*, et aussi lorsqu'elles se séparaient, *nel trapasso.* Ce qui veut dire que, dans tous les degrés de la hiérarchie, les membres de cet ordre du Temple, symbolisé par la croix orientale, qu'ils arboraient comme insigne, faisaient jaillir de vives clartés au milieu des ténèbres du catholicisme, et cela

au moment où ils se réunissaient dans leurs loges mystérieuses, comme aussi lorsqu'après y avoir reçu le mot d'ordre, ils se séparaient pour aller faire de la propagande chacun de leur côté. Veuillez faire attention maintenant à la comparaison explicative. Les missionnaires de l'Ordre, ses prédicateurs secrets y deviennent ces mille corpuscules qu'on voit s'agiter dans un rayon de soleil projeté au sein de l'obscurité ; pas un détail qui ne porte coup : ces fractions imperceptibles du grand corps du Temple se meuvent au sein de la lumière, *muovonsi per lo raggio*, en réglant leur mode d'action selon les circonstances, c'est-à-dire, procédant tantôt en droite ligne et rapidement, tantôt lentement et par des voies sinueuses, *diritte e torte, veloci e tarde;* changeant même d'aspect au besoin, *rinnovando vista*, c'est-à-dire prenant le langage et les dehors du catholicisme pour arriver à leurs fins, et cela du plus grand au plus petit, *lunghe e corte*. C'est ainsi qu'ils s'y prennent pour faire pénétrer la lumière de l'Orient dans cette ombre profonde que la gent romaine, les gentils, *gente serva della gentil donna* du *Convito*, épaissit autour d'elle, à force d'art et d'industrie, pour se défendre contre l'invasion de la lumière d'Orient, chaque expression est à peser, *l'ombra, che* PER SUA DIFESA la GENTE *con* INGEGNO *ed* ARTE *acquista*.

Repoussez cette interprétation et voyez à rattacher logiquement, si vous le pouvez, la comparaison à l'apparition de cette croix lumineuse, qui ne s'offre certainement pas au poëte au milieu des ténèbres. Ce n'est pas tout.

—

Et comme, quand le luth à la harpe s'allie, etc.

27. **Dante nous a expliqué déjà maintes fois comment, dans la vaste et mystérieuse association dont il était un des membres les** plus zélés, toutes les volontés, tendant au même but, n'en formaient qu'une, comment toutes les paroles exprimaient la pensée commune. Il reproduit ici la même idée par une similitude musicale, en nous disant que tous ces Esprits, dont la multitude se montrait à lui sous la forme de la croix du Temple, formulaient les mêmes vœux dans la plus parfaite harmonie, et faisaient entendre de tels accords, que ceux qui ne pouvaient saisir distinctement la note, *da cui la nota non è intesa*, à savoir les profanes qui d'abord n'entendirent rien à la note amoureuse, et, plus tard, à la note catholique, étaient ravis de l'ensemble, *dolce tintinno*.

—

S'épanchait de la croix un torrent d'harmonie,
Dont je restais ravi, sans distinguer le chant, etc.

28. L'affilié du Temple affecte naturellement d'être au nombre de ceux à qui la note échappait, aussi bien que les paroles, afin de se dispenser de reproduire cet hymne qui le ravissait, *melode che mi rapiva senza intender l'inno.* Il n'y a pas à s'étonner de ce concert qui accueille l'arrivée du poëte et de sa dame dans le ciel de Mars, car de même que le soleil correspond à l'*arismetica,* Dante a pris soin de nous apprendre que « ce ciel peut se comparer à la musique sous deux rapports : d'abord à raison de sa position centrale, qui le met dans la plus belle relation avec les autres cieux mobiles; en second lieu, parce qu'il dessèche et brûle; sa couleur, plus ou moins vive, selon la densité ou la rareté des vapeurs qui le suivent, étant semblable à celle du feu. Albumassar dit que l'embrasement de ces vapeurs signifie *mort des rois* et *changement de gouvernement.* Sénèque dit qu'à la mort d'Auguste on vit dans l'espace un globe de feu, et à Florence, *peu de temps avant sa ruine* (lorsqu'y vint Charles de Valois en pacificateur, *Dino Compagni,* II), on aperçut dans les airs la figure d'une *croix enflammée.* Or, ces deux propriétés se retrouvent dans la musique, qui est toute relative (comme la langue des correspondances de Swedenborg), ainsi qu'on le voit dans les paroles harmonisées (dans les vers de la *Comédie* et des *Canzoni,* par exemple), et dans les chants, dont l'harmonie est d'autant plus douce que la relation est plus belle. Puis la musique *attire à elle les esprits humains,* qui sont principalement, pour ainsi dire, les *vapeurs du cœur.* » (Conv. II, 14.) Ceux qui, après avoir lu ce passage et tant d'autres analogues, trouveront nos rapprochements forcés, donneront la preuve qu'ils n'ont pas la moindre idée de la manière de procéder du poëte et de ses coreligionnaires.

—

Hymne de gloire autant que je pouvais comprendre,
Par les mots Risurgi, Vinci, *qui m'arrivaient, etc.*

29. Il en a toutefois entendu assez pour mettre au courant de ce que chantaient ces Bienheureux, les gens *d'intelletto sano.* Lui-même il a pu distinguer des paroles qui lui révèlent un hymne de gloire en l'honneur de *Christos,* d'*Hélios,* du roi de lumière, de la première émanation gnostique, et ces paroles sont *risurgi,* relève-toi, ordre glorieux du Temple, relève cette croix, ton insigne mystérieux, et cette église albigeoise dont les désastres ont été comme les avant-coureurs des tiens! *Vinci,* triomphe à ton tour de ceux qui

l'ont abattu, de ceux qui règnent à Rome, en France, à Naples et à Florence. Comment admettre un autre sens à une époque où l'Église latine, épouse du Christ, régnait partout victorieuse et où le catholicisme romain, dominant sur tout l'Occident, n'avait pas à coup sûr à se relever. Qu'on se reporte d'ailleurs au passage du *Convito* cité dans la note précédente, et l'on reconnaîtra quels rapports étroits se révèlent entre les mots *risurgi, vinci,* et ces *morts de rois,* ces *changements de gouvernement,* ces désastres prêts à éclater sur Florence, dont la croix de feu resplendissant dans la planète de Mars est le présage menaçant.

—

.... Jamais plus douce chaîne
Ne s'était imposée à ma pensée humaine.

30. Rien ne devait être plus agréable à Dante que d'entendre des menaces de malheur contre ses ennemis et des promesses de triomphe pour sa cause, pour la religion de l'amour. Aussi déclare-t-il qu'il y persistait de plus en plus, *Io m'innamorava,* et que rien n'est comparable en douceur aux liens qui l'y attachaient, *non fu alcuna cosa che mi legasse con si dolci vinci.* Comment croire sérieusement que Dante, tel que nous le connaissons, fût homme à *s'énamourer* si ardemment pour le jour du jugement suprême, à moins qu'il ne l'entendît à la manière des Vaudois : *Judicium extremum dicunt futurum esse tunc scilicet quando Papa et Imperator ad sectam eorum converterentur.* (Rein. *Cont. Waldenses,* cap. VI.)

—

Quand je ne mets qu'après le plaisir que me cause
L'aspect de ces beaux yeux où mon désir repose, etc.

31. Ne voilà-t-il pas un singulier scrupule, et qui témoigne d'une conscience des plus chatouilleuses? L'attention de Dante a été un moment détournée des beaux yeux de Béatrice, par des chants qui lui promettaient triomphe et vengeance pour les siens, et il craint d'être taxé d'impertinence, pour avoir osé mettre le plaisir que lui ont causé ces chants, au-dessus de celui dont ces yeux divins sont pour lui la source délicieuse. Mais si l'on réfléchit que Béatrice et cette foi, appelée à se relever triomphante, sont une seule et même personne, que le poëte n'avait pas besoin de se tourner vers sa dame pour songer à elle ou à sa foi, qui régnait en souveraine dans son âme; que plus sa foi-Béatrice s'élève dans les régions surnaturelles, en suivant l'échelle des grades, plus elle gagne en beauté et en pureté, de même

que son fidèle éprouve une jouissance de plus en plus vive et sincère, *piacer che si fa montando più sincero*, on concevra facilement que ses paroles, si audacieuses en apparence, *tropp' ose*, n'excluaient en rien ce plaisir ineffable, *che 'l piacer santo non è qui dischiuso;* qu'il s'y trouvait compris au contraire fort adroitement. Alors ce verbiage ridicule du poëte demandant humblement à être excusé par ceux qui verront qu'il s'est accusé pour s'excuser et qu'il a dit vrai en réalité, *escusar puommi di quel ch' io m'accuso per iscusarmi e vedermi dir vero*, ce langage, si peu digne de la majesté du lieu et du sujet, deviendra du moins intelligible.

CHANT XV.

Un bienveillant vouloir, où pur se manifeste
Cet amour qui s'épand de sa source céleste, etc.

1. Nous sommes toujours, comme on a pu le remarquer, sur le terrain de l'initiation albigeoise, maçonnique ou templière, comme on voudra l'appeler. Après avoir passé par les divers grades de grand Architecte, de Noachite, de Prince de Merci, de Chevalier du Soleil, nous sommes arrivés à celui de grand Ecossais de Saint-André ou *Patriarche des croisades*, grand-maître de la lumière. Nous avons vu le Tuileur maçonnique nous donner le commentaire de Galaxie déployant la croix rouge en champ d'argent sur fond de gueules, en nous apprenant que la tenture de la loge est rouge et que les colonnes en sont blanches; on peut y voir, de plus, que le vénérable est appelé *patriarche*, que le mot sacré du grade est *nekamah*, vengeance, ce qui explique *vinci*. Or, les habitants de Mars, dont le poëte nous dit que les voix s'unissent dans une parfaite harmonie pour chanter des hymnes de triomphe et que, obéissant à une même volonté, ils cessent leurs concerts tous à la fois, ces Bienheureux qui portent pour bijou la croix rouge du Temple, sont précisément des personnages illustrés dans les guerres saintes, des héros, ou, si vous voulez, des *patriarches des croisades*. Il va sans dire que chez eux la bienveillance ou la charité est le résultat de cette religion de l'amour, émanation directe, *che drittamente spira*, du père inconnu, du roi de lumière, de même que la cupidité et toutes les mauvaises passions

dérivent de la religion de haine, *come cupidità fa nella iniqua;* d'où les instincts cupides de la louve romaine. Nous avons déjà expliqué comment tous les membres de l'Ordre, mus par une même pensée religieuse et politique, pouvaient être comparés à une lyre touchée par la droite du Très-Haut.

—

Ces bienheureux Esprits, que je vis à se taire
S'empresser, tous d'accord, pour me donner loisir, etc.

2. Il y avait, en effet, de la part de ces Bienheureux, très-grande courtoisie à interrompre leurs hymnes au Seigneur, pour donner loisir à un mortel de se faire entendre, et leur silence devait être pour le poëte un encouragement à parler.

—

Ceux-là qui, par attache à des biens périssables, etc.

3. Rien de plus juste que la damnation éternelle de ces pontifes romains et de tout ce clergé catholique qui répudie la charité, et cherche à exterminer par le fer et par le feu la religion de l'amour, dans un but de convoitise insatiable, poussé qu'il est par la soif du pouvoir et le désir d'entasser des richesses périssables, *per amor di cosa che non duri.*

—

De même, du bras droit de cette croix splendide
Vers sa base, je vis se diriger, rapide, etc.

4. Pour se rapprocher du poëte, son trisaïeul Cacciaguida, un des bienheureux patriarches des croisades, parmi lesquels il joue le rôle de *Vénérable,* quitte sa place au bras droit de la croix et se dirige rapidement vers le bas; l'éclat qu'il jette dans sa course rappelle les météores désignés sous le nom d'étoiles filantes, *subito fuoco che dura poco,* attendu que sa carrière fut courte sur la terre.

—

La perle ne quitta pourtant pas le cordon.

5. Arrivé à la partie inférieure de la croix, Cacciaguida ne se sépare pas de ses compagnons de béatitude, ces perles de la croix constellée; le lien qui le rattache à eux ne saurait se briser, *nè si partì la gemma da suo nastro;* il s'arrête là, répandant une douce clarté, comparable à celle d'une lumière dans un vase d'albâtre, *fuoco dietro ad alabastro,* ce qui nous rappelle Galaxie, et nous donne à

entendre que la parole du Patriarche des croisades sera tant soit peu voilée.

—

Ne s'attendrit pas plus l'ombre du vieil Anchyse, etc.

6. Comme Enée, Dante était descendu aux enfers dans un but politique et religieux; comme le héros troyen retrouvant son père dans les Champs-Elysées, il rencontrait son trisaïeul dans le Paradis. La comparaison se présentait donc d'elle-même au disciple de Virgile, qui d'ailleurs indiquait ainsi que sa fiction poétique, ayant également un but politique et religieux, se rattachait de même aux mystères de l'initiation.

—

O tu, sanguis meus, o superinfusa, *etc.*

7. Dante n'écrit jamais en latin ce qu'il peut exprimer en italien, et il a toujours un motif secret pour en agir ainsi. Or, c'est bien gratuitement que certains commentateurs lui ont attribué ici l'intention d'indiquer la langue parlée au temps de son trisaïeul. Le fait en lui-même est faux d'ailleurs historiquement. D'autre part, Cacciaguida ne peut pas dire que la porte du ciel se soit refermée deux fois sur Dante, *bis reclusa.* Nous n'avons pas même vu qu'elle se soit ouverte, comme il en a été pour celle du Purgatoire, qui s'est ensuite refermée avec fracas. Cela ne signifierait-il pas que le ciel catholique a été fermé à Dante comme albigeois, et qu'à leur tour les Albigeois, déçus par l'apparence, l'auraient repoussé de leur communion, de leur ciel, comme catholique romain, double épreuve dont le poëte devait sortir triomphant, la Comédie est là pour en faire foi, ce qui motiverait l'exclamation de Cacciaguida : O grâce surabondante du Très-Haut! (*Voy.* d'ailleurs la canzone : *Poscia ch' Amor del tutto m' ha lasciato,* p. 362 des *Révél.*)

—

Puis je le reportai, tout surpris, vers ma dame, etc.

8. Pourquoi cette stupéfaction de Dante après avoir regardé tour à tour son aïeul et sa dame? Rien ne l'explique; il se borne à dire: *Quinci e quindi stupefatto fui.* Mais on conviendra qu'il ne pouvait déclarer à haute et intelligible voix, qu'après avoir bien regardé en face, *in viso,* sa dame et son trisaïeul, il avait reconnu à des signes certains (*) qu'entre tous deux régnaient des rapports mystérieux

(*) Les Cathares avaient entre eux des signes particuliers de reconnaissance ; un cer-

et une complète intelligence, autrement dit, que l'auteur de sa race l'avait précédé dans la voie religieuse où il était entré en haine de Rome. De là, l'étonnement du poëte, de là, le sourire triomphant de Béatrice et le bonheur qu'il en éprouve, *dentro agli occhi suoi ardeva un riso tal ch' io pensai cco' miei toccar lo fondo del mio paradiso.* Qu'on essaye de lui trouver une autre cause et l'on arrivera toujours à l'absurde.

—

Ajouta des discours d'un si sublime essor
Qu'en vain je l'écoutais, etc.

9. Voilà le vieux croisé qui se dénonce lui-même pour un fidèle d'amour, en parlant le langage *clus*, dans sa plus grande obscurité, *si parlò profondo*. Pourquoi parler pour ne pas être entendu, lorsqu'on sait surtout qu'on ne doit pas l'être ? Les idiots seuls agissent ainsi.

—

.....En venait le mystère
De la nécessité, non d'un choix volontaire, etc.

10. Ce ne fut point par choix qu'il se rendit inintelligible, mais par la nécessité des temps, *nè per elezion mi si nascose, ma per necessità;* c'est-à-dire pour ne pas être compris de l'ennemi ; il fit donc en sorte d'employer, pour rendre sa pensée, les signes familiers aux fils de la lumière, à ceux qui ont la vie de l'esprit, langage bien supérieur aux signes en usage parmi les suivants de la Mort pontificale, *suo concetto al segno del* MORTAL *si soprappose.* Il est bien entendu, qu'en feignant de ne pas comprendre les premières paroles du Patriarche des croisades, le poëte se fait à plaisir beaucoup plus ignorant qu'il ne l'était, afin de se dispenser de les répéter.

—

Quand se fut épanché l'amour qui l'embrasait, etc.

11. Comment trouvez-vous cette manière de procéder à des épanchements de tendresse? N'est-elle pas bien trouvée? C'est quand il n'a plus rien à dire d'affectueux à son petit-fils, que le Patriarche se décide à devenir accessible à la commune intelligence, *discese inver*

tain mot, un certain signe suffisait pour découvrir un frère à un frère. Ils se reconnaissaient *per solam loquelam et per solos gestus.* (Albericus, 326.) Les maisons même où demeuraient des Parfaits portaient des marques secrètes, que l'œil d'un Catharc pouvait seul reconnaître. (Murat, *Ant. It.*, v, 131.) *Voy.* Schmidt, *ibid*, II, 95.

lo segno del nostro intelletto, aux signes usuels, enfin au langage ordinaire.

—

Qui daignes pour mon sang montrer tant de bonté, etc.

12. On a déjà pu voir combien il fallait peu se fier aux apparences d'orthodoxie de ces formules, qui s'adaptaient si commodément aux triades gnostiques et en même temps à l'Empereur, triple en son unité. L'épithète *cortese,* assez étrangement appliquée à Dieu, vient ici apposer à cette formule suspecte le cachet gibelin. Personne jusqu'à Dante ni depuis lui ne s'est jamais avisé de dire de Dieu, qu'il était *courtois*, c'est-à-dire qu'il avait la politesse, les manières d'agir d'un homme de cour. Si Cacciaguida rend grâce au suprême Empereur, ce n'est ni de sa politesse, ou si l'on veut, de sa bonté envers son arrière-petit-fils. C'est de lui avoir inspiré un si ardent gibelinisme, d'avoir incarné en lui la pensée toute céleste de la monarchie universelle; pour qui veut y réfléchir, *nel mio seme se' tanto cortese* ne saurait s'entendre autrement.

—

M'apporter un bonheur que, dans cette clarté
D'où te parle ma voix, j'ai longtemps souhaité, etc.

13. Cacciaguida se met ici, à son tour, en contradiction avec Piccarde, en parlant d'un désir, d'un espoir impliquant privation, *digiuno,* et par suite trouble à la béatitude; mais passons. Il est plus important pour nous de lui voir constater que c'est Béatrice, la foi sectaire de son descendant, qui a suggéré à celui-ci l'excellente idée d'affecter les dehors orthodoxes, de revêtir un plumage d'emprunt, *vestir le piume,* pour porter aussi haut son vol, et traverser la région du feu, sans crainte d'y périr consumé. Quant au *magno volume,* dans lequel le vieux croisé a vu de si belles choses, c'était probablement le livre rouge de l'Ordre, où se trouvaient inscrits, *ne varietur,* les noms des bons et des méchants, des vivants et des morts, des blancs et des noirs, *bianco e bruno,* et dans lequel il voyait à l'avance le nom de Dante Alighieri tracé en lettres d'or.

—

Tu crois que ton penser m'apparaît reflété, etc.

14. Ta foi étant conforme à la mienne, tu crois que pour moi ta pensée est une émanation du père inconnu et qu'elle m'arrive par rayonnement, de même que, pour celui qui sait, *che conosce,* qui professe nos doctrines, de la monade dérivent successivement la

tétrade, l'heptade, l'ogdoade, etc. (Matter II.) Ainsi s'explique, sans le moindre effort, ce bizarre langage de l'aïeul à son petit-fils.

—

Tu ne me dis donc pas de te faire connaître
Qui je suis, etc.

15. Le Patriarche des croisades manifeste trop bien sa foi, pour que celui qui est au courant des doctrines et de l'idiome sectaires, *che conosce*, ait à lui adresser la moindre question à cet égard; et il n'y a pas davantage à le questionner sur ce *gai savoir* qu'il possède au plus haut degré, au milieu des autres docteurs en *Gaie science*, troupe essentiellement gaie, cela va sans dire, *turba gaia.*

—

Tu crois vrai, car ici, dans la céleste vie,
Tous, petits comme grands, ont l'œil sur ce miroir, etc.

16. Ta foi est la véritable, *tu credi 'l vero*, et tu le sais, c'est un des priviléges de cette foi, que parmi ceux qui la professent et vivent de la vie nouvelle, *di questa vita* (*nuova*), petits et grands, *i minori e i grandi*, sont en participation avec la pensée de Dieu, qui est tout amour.

—

Ce que je dois répondre est déjà décrété.

17. En effet, le poëte savait fort bien à l'avance quel langage il mettrait dans la bouche de son bisaïeul au nom de cet amour sacré, *sacro amore*, qu'il avait constamment en vue, *con perpetua vista*, et qu'il aspirait ardemment à voir triompher des doctrines de haine. C'était là son désir le plus cher, *dolce desiar*, et il était altéré, *assetato*, de le voir accomplir entièrement; en attendant, il y avait une vive jouissance à le manifester à la barbe de l'ennemi, aussi Cacciaguida lui dit-il : Proclame en toute sûreté, *colla voce tua sicura*, et avec hardiesse, *balda*, dans le langage de la Gaie science, *lieta*, ce que tu veux, *suoni la volontà*, proclame ce que tu désires, *suoni 'l desio.* C'est du mot à mot, mais que voulez-vous? quand les doctes font les enfants et s'entêtent aux contre-sens, il faut bien procéder avec eux comme avec les écoliers.

—

Et son sourire fut le signe gracieux
Qui me fit de parler encor plus désireux,

18. Béatrice, la foi sectaire du poëte, l'a compris avant qu'il ait

parlé, *pria ch 'io parlassi.* Elle ne peut que sourire à la pensée de profiter d'une occasion si bien amenée et de donner libre essor aux belles choses que son bien-aimé a hâte d'exprimer par l'organe dont il a fait habilement choix.

—

Lorsque s'est une fois révélée à vos yeux
L'égalité première, etc.

19. L'égalité première, *la prima equalità.* Le terme n'est-il pas des plus heureux pour rappeler le triangle lumineux, le niveau maçonnique, au milieu duquel rayonne le nom de l'Éternel dans l'étoile flamboyante? Ceux qui ont vu la lumière, que rappelle ce symbole, sont tous pénétrés également de l'amour divin et possèdent également la science, *l'affetto e 'l senno.* Il doit en être ainsi, puisque tous sont frères, que le soleil d'Orient les réchauffe tous de son ardeur et les éclaire de ses rayons, SOL *che v'allumò ed arse.*

—

Mais, parmi les mortels, vont d'un essor divers....
Pouvoir et volonté, etc.

20. Vous savez on ne peut mieux que le despotisme théocratique est l'obstacle qui s'élève formidable entre la volonté de ceux qui subissent le joug de la Mort pontificale, *mortali,* et le but vers lequel ils aspirent, *la cagion a voi è manifesta,* aussi peuvent-ils faire peu malgré toute leur bonne volonté.

—

.... Moi chétif et mortel,
Cette inégalité, je la sens en moi-même, etc.

21. Ce joug de la Mort pontificale, je suis réduit à le subir, du moins en apparence, *io, che son mortal,* aussi y a-t-il une extrême disproportion entre ce que je voudrais exprimer et ce que je peux à peine donner à entendre, avec beaucoup d'efforts, dans un langage symbolique, *mi sento in questa disuguaglianza.* Vous me pardonnerez donc de ne pas être aussi explicite que je voudrais l'être, si je pouvais parler librement, *col cuore.*

—

...O topaze éclatante,
Précieux ornement de ce joyau du ciel, etc.

22. On sait que, dans la franc-maçonnerie, l'ornement distinctif de chacun des grades, comme le compas d'or couronné, l'équerre, le serpent d'airain, etc., reçoit le nom de *bijou,* il est donc tout sim-

ple que Dante appelle *gioia preziosa*, précieux bijou, cette croix qu'il a pris soin de nous décrire dans la forme de celle des chevaliers du Temple, et que, par suite, son bisaïeul devienne une des topazes dont se compose ce joyau céleste, *vivo topazzio che questa gioia preziosa ingemmi.*

—

C'était ton bisaïeul; il fut l'un de mes fils.

23. Je suis ton trisaïeul; mon fils, ton bisaïeul, est parmi les orgueilleux du Purgatoire. (*Voy.* ch. x.) C'est bien le moins que tes bonnes œuvres, comme anti-catholique romain, lui soient comptées à décharge pour son papisme, *che la longa fatica gli raccorci con l'opere tue*, par tes *Canzoni*, et surtout par ta *Comédie.*

Ce peu de mots suffit pour nous indiquer une profonde divergence d'opinion entre le père et le fils. Si le dernier est, depuis plus de cent ans, condamné à ramper au premier pourtour du Purgatoire, c'est qu'il fut un de ces aveugles, *della vista della mente infermi*, qui se courbèrent sous l'autorité de Rome, sous la loi pesante de dame *Pietra;* c'est qu'il s'interdit ainsi tout progrès et dut au contraire cheminer en arrière, par *ritrosi passi;* c'est qu'il se réduisit volontairement à ne plus se montrer un homme, *non sembran persone*, mais à descendre au rang de misérable ver, se traînant à la suite du *gran verme che il mondo fora*, à jouer le rôle de ces cariatides qu'on voit soutenir immobiles d'écrasants fardeaux. (*Voy.* Pg. 9, chant x.) Le fils étant châtié dès lors, pour s'être montré fervent catholique, nous devons en conclure, que le père n'était rien moins que papiste, puisqu'il resplendit béatifié dans le Paradis; nous croyons même pouvoir ajouter que, selon toute apparence, ce fils de Cacciaguida, désertant les traces de ce fidèle serviteur de l'empereur Conrad aurait été le premier à adopter les opinions guelfes et à engager la famille dans cette voie; de là, la rancune manifestée contre lui, sous une apparence de compassion, par Dante qui n'a pas daigné le reconnaître sur la première rampe du mont d'expiation. L'auteur des *Memorie per la vita di Dante*, convient qu'il est difficile d'expliquer le motif pour lequel le poëte a mis son bisaïeul en Purgatoire pour y expier le péché d'orgueil. Il n'a pas songé à l'*humilité* de Béatrice.

—

Florence, alors pudique et sobre, en paix vécut.

24. Florence fut l'asile de la paix et de toutes les vertus, tant qu'elle fut resserrée dans l'étroite enceinte de ses anciens remparts;

c'est-à-dire, tant que l'influence de la politique romaine ne chercha pas à y dominer, et n'y eût pas donné naissance aux luttes acharnées des Guelfes et des Gibelins. Elle était sobre et pudique comme on l'est chez les Parfaits. L'horloge régulatrice de la cité était alors dans le clocher de l'Abbaye de Saint-Benoît, dite la *Badia*, attenante aux anciennes murailles.

—

.... L'heure nuptiale
N'avait pas à sonner bien avant la saison, etc.

25. Le luxe n'avait pas encore amené la corruption, les femmes ignoraient l'usage des ornements coûteux, et les pères n'étaient pas réduits à grossir démesurément la dot de leurs filles, pour que les maris pussent satisfaire aux exigences de leur coquetterie.

—

Ne restait pas déserte alors mainte maison.

26. Les exils, les émigrations volontaires n'étaient pas à l'ordre du jour; car il n'y avait pas alors deux partis acharnés en présence, s'empressant, une fois vainqueur l'un ou l'autre, de proscrire, de rançonner, de molester les vaincus, et une foule de maisons ne restaient pas inhabitées, *di famiglia vote.*

—

N'avait pas au grand jour montré Sardanapale
Ce qu'on ose en la Chambre, etc.

27. Quel est ce Sardanapale qui apparaît ici assez étrangement, on en conviendra, car Florence ne renfermait alors que des citoyens; or, Sardanapale est le nom d'un roi fastueux et corrompu; il faut donc le chercher ailleurs; et où le trouver, sinon dans la nouvelle Babylone, sur le théâtre de ces fameuses orgies romaines, qui sont encore le scandale de l'histoire, après avoir excité l'indignation des plus saints personnages. Il n'est pas besoin d'ajouter que les appartements particuliers du Pontife s'appelaient la Chambre, *Camera*, d'où le titre de Camerlingue donné d'abord à l'officier qui en avait l'administration, et depuis au Cardinal président de la Chambre apostolique. Au surplus Dante va nous éclairer sur son intention secrète par le rapprochement qui suit immédiatement.

—

.... Avec Montemario
Ne rivalisait pas votre Uccellatoio, etc.

28. On le voit, la pensée du poëte se dirigeait si bien vers Rome

en traçant ce nom de Sardanapale, roi de Babylone, qu'il nous transporte aussitôt au Monte Mario, pour nous dire que, de même que les somptueuses villas des Florentins en sont arrivées à l'emporter sur celles des cardinaux, de ces ministres du Sardanapale pontifical; de même, quand le jour du triomphe luira pour la cause de l'Empire et de la religion d'Amour, Florence sera plus déchue encore que Rome, celle-ci devant du moins conserver encore, après la ruine de la Papauté, le prestige qui se rattache à la capitale des Césars. Ainsi Cacciaguida, en ne prophétisant que désastres aux deux grandes cités qui avaient encouru l'inimitié du poëte, n'est en réalité que l'interprète fidèle de ses vœux de haine et de vengeance contre toutes deux. Mais le sujet étant scabreux, nous dit l'*Ottimo*, le poëte parle en style *clus* et figuré, *figuratamente e chiuso parla.*

—

En ceinturon de cuir avec sa boucle d'os
J'ai vu Bellincion Berti, etc.

29. La plus grande simplicité dans les vêtements chez les hommes, et nulle coquetterie chez les femmes. J. Villani. liv. V, désigne Bellincione Berti des Ravignani, comme le citoyen de Florence le plus honorable et le plus honoré. Sa fille, la belle Gualdrade, mentionnée au ch. XVI de l'*Enfer*, épousa le comte Guido, sous les auspices de l'empereur Othon IV, qui dota son époux de la seigneurie du Casentino. Les Florentins étaient alors au mieux avec le chef de l'Empire et ne songeaient pas à prendre parti contre lui, dans l'intérêt de la prépondérance du saint-siége. Les Nerli, ainsi que les Vecchietti, étaient au nombre des premières familles de Florence, pour la richesse et l'ancienneté.

—

Dans son pays natal sûre de son tombeau,
Sans être pour la France en son lit délaissée.

30. Vers la moitié du XIIe siècle, avant que Florence se fût inféodée à la politique papale, les femmes, assidues aux soins du ménage et de la maternité, menaient une vie heureuse et paisible; elles étaient sûres de mourir dans leurs foyers et non pas en exil sur la terre étrangère; si toutefois *ciascuna era certa della sepoltura*, ne fait pas allusion aux refus d'inhumation, ce dont nous ne voudrions pas jurer. (*Voy.* la note 30, au chant V du *Purgatoire.*)

Elles n'avaient pas à redouter incessamment d'être abandonnées par leurs maris, forcés d'aller guerroyer à droite et à gauche, dans

l'intérêt de la France, à la requisition du pontife. Ceux qui traduisent : « pour s'en aller faire en France le commerce ou la banque » oublient que, de tout temps, les Florentins ont voyagé à l'étranger pour trafiquer ; que leurs richesses n'eurent pas d'autre origine, et que leurs négociants ne bornaient pas à la France leurs excursions au dehors. Ces bonnes ménagères florentines n'avaient garde d'entretenir leurs enfants et leurs gens des légendes des Saints ou des intérêts de l'Église ; c'étaient d'excellentes républicaines, sachant au mieux leur histoire ancienne et gardant un pieux souvenir de l'empire romain ; persuadées que son patronage temporel valait beaucoup mieux pour leur municipe, que celui du chef de l'Église ; aussi parlaient-elles des Troyens, ancêtres des Romains, et des Romains ancêtres des Florentins, dans une pensée et dans des termes équivalents sans doute à ceux que chacun peut lire comme nous dans le traité *De Monarchia.* Mais vous pourriez aussi comprendre qu'en excellentes Vaudoises elles causaient de ces bons Troyens qui possédaient le *palladium*-vérité des Maçons, ennemis de ces Grecs dont le chef sacrifiait sans pitié l'Iphigénie albigeoise. (*Voy.* ch. v, et Cf. la *Canz.* de Raimbaud de Vaqueiras intitulée *Lo Carros,* où *Vieille commune* assiége Béatrice dans sa forteresse.) Elles devisaient des Templiers, excellents Troyens, attendu que leur règle émanait du Concile de Troyes ; elles s'entretenaient de la Rome impériale, si glorieuse, et de la Rome pontificale, cause de ruine pour les Florentins bien pensants, ce bon sang romain si différent de celui des brutes descendues de Fiesole. Allez, c'étaient de maîtresses femmes, qui en auraient remontré en politique à Catherine de Médicis. Un docte théologien vous attestera même (note 12 du ch. suivant) combien elles montraient de zèle pour la propagation de la foi cathare et pour le triomphe des Parfaits.

—

Une Cianghelle, alors, un Lapo Salterel
N'auraient pas étonné moins qu'une Cornélie, etc.

31. Il est très-rationnel qu'après avoir fait figurer, dans le chant XXI de l'*Enfer,* sous la figure d'un diable et sous le nom de Scarmiglione, Rosso de la Tosa, l'un des syndics des Noirs, le plus opposé à toute transaction avec les Blancs, Dante saisisse la première occasion de flageller encore, dans quelqu'un des siens, cet ennemi acharné de son parti. (J. Villani, Dino Compagni.) Il est vrai que cette Cianghella della Tosa, mariée à Lito Alidosi d'Imola, restée veuve de bonne heure, ne se montra pas inconsolable et mena une

vie assez peu exemplaire; mais il faut reconnaître aussi que Cacciaguida n'aurait guère songé à la comparer à Cornélie si elle n'eût été proche parente de Rosso et de Pino des Tosinghi. Quant à Lapo Saltarello, c'était un jurisconsulte d'un esprit remuant et ergoteur, qui avait exercé les fonctions du priorat, peu de temps avant Dante, et s'était attiré la colère de Boniface VIII, en faisant intenter un procès criminel à des individus compromis dans certaines intrigues où la politique romaine était intéressée. (Fauriel, *Dante et origines de la langue ital.*, t. I, p. 161.) Appartenant aussi au parti des Blancs, il fut comme Dante, et par la même sentence, condamné au bûcher et partagea son exil. Des projets ou des actes en opposition avec la manière de voir du poëte, lui attirèrent sans doute son animadversion, encore plus que son goût pour les jouissances raffinées. Il fut du nombre de ceux qui prirent part à l'expédition de Figline et se réfugia ensuite à Gênes.

Parmi ces citoyens loyaux, probes, unis
Me fit naître la Vierge, invoquée à grands cris, etc.

32. C'est sous l'invocation de Marie que Cacciaguida vient au monde, ou du moins qu'il est initié à la vie nouvelle, car on voudra bien se rappeler que, dans le vocabulaire du poëte, Marie est le nom de l'église sectaire, ce dont on aura plus tard la preuve incontestable, et il est fait chrétien sur les fonts de baptême. Mais la question est de savoir si, indépendamment du baptême catholique, il n'en aurait pas reçu un autre, d'après les anciens rites de la secte, comme semblerait l'indiquer cette mention de *vostro antico batisteo*, car à quoi bon indiquer que, né vers les premières années du XIIe siècle, il n'a pas reçu l'eau sainte dans un édifice construit vers 1293? Toutes poétiques que peuvent être ces énonciations du Patriarche des croisades, elles nous font douter beaucoup de son orthodoxie. Nous y sommes d'autant mieux fondé, qu'il paraît avoir eu, non-seulement pour frères germains, mais encore pour frères en religion, *frati* et non *fratelli*, Moronte et Elisée, ce qui n'est pas pour nous étonner, lorsqu'il ajoute que sa dame, *mia donna*, lui vint de la vallée du Pô, *di val di Pado*. On conviendra que l'indication est large, car la vallée du Pô commence au Mont-Viso, sur la frontière du Piémont, vers la France, et finit à l'Adriatique ; aussi a-t-on désigné successivement Vérone, Parme et Ferrare, pour lieu de naissance à la trisaïeule du poëte. Cette dernière ville, où vivait encore une famille Aldighieri, l'a emporté, grâce au témoignage de Boccace. Mais ces Aldighieri de Ferrare

d'où venaient-ils et, avec eux, celle dont il est fait mention ici? C'est ce que Boccace n'était pas obligé de nous dire, car il avait pour cela de trop bonnes raisons. Eh! mon Dieu! rappelez-vous le pèlerinage de Manto, la fille de l'aveugle Raymond-Tiresias. (*Enfer* xx.) C'est en suivant la vallée du Pô et en remontant quelque peu les rives du Mincio, qu'elle trouva un asile au milieu des marais où s'élève Mantoue (*). Or, Manto, les gens de bonne foi n'en sauraient guère douter maintenant, s'ils veulent rapprocher ce que l'histoire rapporte des origines de l'albigéisme avec ce que Dante et l'Arioste ont écrit au sujet de celle qui fut une prophétesse pour le premier, une fée pour le second, Manto est la personnification de la secte albigeoise. Afin de convaincre ceux qui conserveraient des doutes, notamment en ce qui concerne l'existence contemporaine de Cacciaguida et d'hérétiques imbus de doctrines se rattachant à l'albigéisme, réfugiés dans la vallée des Alpes convergeant avec celle du Pô, nous ajouterons au témoignage non suspect de C. Cantù, dans son *sacro macello*, celui de M. Henri Martin, t. IV, p. 6 de l'*Histoire de France*.

Le docte écrivain s'exprime ainsi : « Pierre de Vaucernai paraît s'être trompé en faisant dériver le nom de Vaudois du nom de Pierre, dit Valdo, fondateur des Pauvres de Lyon. Le nom de Vaudois (*Vaudès*) paraît signifier les gens des Vaux, des Vallées, et l'on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu dans les Hautes-Alpes, *sur les confins du Piémont* et *du Dauphiné* (c'est-à-dire vers le Mont-Viso et les sources du Pô), des groupes de populations qui conservaient de temps immémorial des traditions et des mœurs bien différentes de celles qui avaient prévalu dans l'Église romaine. Ce qui est certain, c'est que Valdo n'a prêché à Lyon que dans la dernière période du XIIe siècle et que les habitants des Hautes Vallées Alpestres, dès les premières années de ce siècle (celui de Cacciaguida) passaient pour « souillés d'une hérésie invétérée. » Ce sont les termes de la chronique de saint

(*) On trouvera les preuves historiques de cette émigration des sectaires provençaux en Lombardie dans le t. I de l'*Hist. des Cathares*, par Schmidt, notamment aux pages 329, 332, 337, 340. On y verra, p. 175, qu'en 1257 le magistrat de Mantoue fit un statut pour empêcher les vexations des inquisiteurs, statut contre lequel protesta le pape Alexandre IV, ce qui n'empêcha pas que, l'année suivante, Jean de Casalotte, évêque de la Branche de Bagnolo, à laquelle, selon nous, aurait appartenu Dante, résidait publiquement à Mantoue. (Muratori, *Ant. It.*, V, 121.) On y verra qu'en 1264, Bergame, l'un des principaux centres de la même branche, prenait également des mesures légales contre l'inquisition. (Lami, p. 122, 139.) Enfin, p. 175, que la ville de Vérone est souvent mentionnée, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, comme résidence d'évêques cathares, surtout comme asile des réfugiés provençaux (Muratori, V, 121, 130) et qu'en 1289, Guill. Petit, *évêque de l'église française*, dans cette ville, y fut arrêté avec beaucoup d'autres Cathares français. (*Arch. de l'Inq. de Carc.*, DOAT. XXXII, f° 155.)

Tron, écrite de 1108 à 1136; et en 1096, le pape Urbain II avait, dans une bulle, signalé la *Vallis Gerontana* comme un foyer d'hérésie. Nous avons de la même époque, des poésies religieuses vaudoises écrites non dans le dialecte lyonnais, mais dans le dialecte des Alpes. On peut vraisemblablement faire remonter les Vaudois tout au moins à Claude de Turin, cet évêque qui, au IXe siècle, avait si énergiquement protesté contre l'adoration des images et contre d'autres pratiques romaines. » Enfin Pluquet nous dit, dans son *Dictionnaire des hérésies*, qu'après les désastres des Albigeois, les Vaudois « se retirèrent dans la Gaule Cisalpine et entre les Alpes, où ils trouvèrent un asile parmi des peuples qui étaient infectés des hérésies du IXe et du Xe siècle. »

Dante aurait dès lors signalé avec un art admirable le double courant par lequel les doctrines vaudoises et albigeoises se seraient infiltrées dans la haute Italie, les unes, descendant des hautes vallées du Piémont, les autres, après leur prescription dans les pays de langue d'*oc*, suivant la chaîne des Alpes et pénétrant à leur tour, par la frontière helvétique, dans la Lombardie, non sans laisser sur leur passage des germes que la réforme fit éclore plus tard, et notamment dans la Valteline.

Nous sommes donc fixés désormais sur la valeur de ces mots « la vallée du Pô. » Ils signifient que la jeune fille épousée par Cacciaguida appartenait à une famille vaudoise descendue des Alpes dans la Lombardie ou le Ferrarais, où elle s'était établie. Si le poëte n'avait pas entendu attacher une valeur secrète à ces expressions *val di Pado*, il aurait dit tout bonnement que sa femme était soit de Ferrare, soit de Vérone, soit de Parme, et il n'aurait pas plus employé une locution qui ne précisait aucun lieu distinct, que nous ne dirions la vallée du Rhône ou celle de la Seine, pour désigner Lyon ou Rouen à quelqu'un qui s'informerait du lieu de notre naissance. Dans les termes où elle est faite, la réponse du trisaïeul à son arrière-petit-fils ne lui apprend rien de positif, il lui faut tout un commentaire; tandis qu'elle a un sens très-caractéristique dans sa concision, en admettant le sens caché que nous venons de signaler. Cette femme vaudoise une fois introduite au sein d'une famille florentine, y apporte des doctrines sucées avec le lait; elle convertit à sa foi son mari et ses beaux-frères; les nouveaux convertis adoptent pour désignation patronymique, le nom de celle dont ils ont subi l'influence, comme pour glorifier les résultats de son apostolat; un de ses fils a répudié la foi maternelle, il est revenu au giron de l'Église romaine, et il est signalé comme ayant à expier, durant des siècles, son aveuglement et l'in-

firmité de son esprit. Si donc, sa filiation maternelle doit être un sujet d'orgueil pour le poëte albigeois, il n'a pas moins lieu d'être fier du côté paternel ; Cacciaguida va se hâter de l'édifier à cet égard.

—

Je suivis l'empereur Conrad, en haute estime
Par qui je fus tenu, comme vaillant guerrier, etc.

33. Ainsi Dante serait issu d'une mère vaudoise et d'un preux chevalier du Saint-Empire romain, dont il lui a plu de faire un grand Ecossais de Saint-André ; voilà ses titres de noblesse bien établis sous le rapport religieux et politique à l'égard des Albigeois et des Gibelins. Cette noblesse remonte du côté paternel à la seconde croisade, qui, entreprise en 1147, sous le pontificat d'Eugène III, eut pour chefs le roi de France Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad III. Ce monarque avait résisté d'abord aux instances de saint Bernard, mais la réflexion le fit changer d'avis ; en effet, le pontife qui venait d'être promu au saint-siége, Bernardo de Pise, avait été le disciple de l'abbé de Clairvaux qui, conservant sur lui la plus grande influence, s'était rendu en Allemagne, investi en son nom de l'autorité apostolique. Conrad jugea donc que ce qu'il avait de mieux à faire était de prendre la croix ; mais il lui fallait une armée, et l'enthousiasme seul, plus facile à exciter chez les masses que chez les individus, pouvait la lui fournir. Il lui fallait en outre le concours des hauts vassaux de l'Empire, qu'il n'eût pas été prudent de laisser derrière lui ; c'est à quoi pourvut l'éloquence de saint Bernard. Une nombreuse assemblée fut convoquée à Spire, et au milieu du sermon prononcé par l'abbé de Clairvaux, l'Empereur, se levant brusquement, prononça son vœu à haute voix devant l'autel ; son exemple électrisa les seigneurs présents et la plupart s'unirent à lui pour demander la croix ; entre autres Frédéric de Souabe, son neveu, qui depuis, empereur sous le nom fameux de Barberousse, se distingua surtout par son hostilité contre le saint-siége. (*Voy.* la *vie* de saint Bernard, ses épîtres et celles de Pierre-le-Vénérable, Othon de Fressingue.) Marié à une fille des Vaudois, Cacciaguida eut probablement pour se croiser des motifs analogues à ceux qui influèrent sur la détermination de Conrad et de Frédéric de Souabe ; pour faire acte de chrétien zélé et dissiper les soupçons qui avaient pu s'élever contre son orthodoxie, il prit la croix, et suivit l'Empereur en Syrie, où, après avoir reçu l'accolade en récompense de sa vaillance et de ses bons services, il tomba martyr sous les coups des Sarrasins. Son âme fut alors affranchie des

liens dont l'avait garrottée le prince du monde, *princeps mundi*, celui qui va prêchant l'amour mauvais et trompeur, source de tous les méfaits châtiés dans l'Enfer et dans le Purgatoire, *amor che molte anime deturpa*, et sa fin glorieuse lui valut la paix éternelle. Mais du sein de cette paix il attaque la Papauté, afin de constater que, s'il prit la croix, ce fut comme chrétien, titre réclamé par toutes les sectes opposées à l'Église romaine, et non comme catholique zélé.

Si nous ne craignions de nous faire lapider, nous dirions que Cacciaguida ne dit pas du tout qu'il ait pris la croix, ni qu'il soit allé en terre sainte, ni surtout qu'il y soit mort, et nous traduirions ainsi cette fin du chant : Je suivis la foi et la politique de l'empereur Conrad, qui m'enrôla dans sa milice dissidente, *mi cinse della sua milizia*, tant lui plurent mes œuvres religieuses et politiques, *tanto per bene oprar gli venni a grado*. Je l'aidai dans sa lutte contre cette loi catholique et cette race guelfe, *il cui popolo*, qui, par le crime des Papes, *per colpa de' pastor* (les *Cod. Vat. Ang.* et *Gaet.* portent *de'* et non pas *del*), usurpe les droits de la haute justice impériale, puissance temporelle que vous revendiquez pour César, *usurpa vostra giustizia*. Dans cette lutte, en Italie ou ailleurs, car *quivi*, adverbe de lieu, n'indique pas où, à moins qu'il ne signifie, ici, dans le Paradis, autrement dit dans le Temple : Je fus dégagé, *disviluppato*, des liens de ce monde asservi au joug du Pape, de Satan, *principis mundi*, monde essentiellement trompeur, *mondo fallace*, dont les partisans subissent l'influence corruptrice, *il cui amor molt' anime deturpa*. Je fus immolé, comme Vaudois ou Pauvre de Lyon, car on ne connaissait pas alors le nom d'Albigeois, par cette race infâme de Gentils, *da quella gente turpa* (l'Évangile appelle les païens *gentes*), et, martyr de ma foi, je quittai la terre pour la paix éternelle.

Mais on n'admettra pas cette version, qui a le tort d'être trop fidèle, et puis tous les commentateurs, dont la critique est si sûre, n'ont-ils pas répété, l'un après l'autre, l'histoire de la croisade de Cacciaguida? Va donc pour une croisade quelconque contre des païens tels quels.

CHANT XVI.

Que mince est ta valeur, ô noblesse du sang, etc.

1. Les idées de Dante sur la noblesse se trouvent longuement développées dans le livre IV du *Convito,* dont nous avons donné l'analyse pp. 331 et suiv. des *Révélations.* Pour lui, la noblesse est l'apanage exclusif de l'initié sectaire, de celui qui, à l'opposé des *brutes* asservies à l'autorité pontificale, sait faire usage de sa raison, tour élevée du haut de laquelle l'adepte jette un regard de mépris sur les erreurs où l'humanité est journellement entraînée, *diritta torre della ragione ovvero nobiltà.* Quelle que soit l'obscurité du langage dont le poëte a pris soin de voiler sa pensée dans ce commentaire de la Canz., *Le dolci rime d'amor,* on parvient à l'en dégager sans trop d'effort. Elle était fort bien comprise de l'*Ottimo,* car on peut voir, dans son *Prœmio* du ch. XVI, qu'il y reproduit textuellement les expressions du poëte, dans le IV[e] livre du *Convito,* en disant notamment que, loin d'être noble, celui-là qui ne fait pas usage de sa raison est descendu au rang de la brute, *anzi è bestia.*

—

Tu me fis un instant naître l'orgueil au cœur.

2. Si Dante est fier de sa noblesse, c'est qu'elle ne lui vient exclusivement ni des richesses, ni d'une longue suite d'aïeux, puisqu'il ne peut pas faire remonter les siens au delà de deux siècles, mais qu'elle dérive pour lui de cette vertu (*ragione Beatrice*), qui rend l'homme heureux dans son opération, *virtude intendo che fa l' uom felice in sua operazione.* C'est que ceux de ses ancêtres qu'il cite avec complaisance, faisant preuve de cette vertu qui sait, avec courage et liberté, choisir entre la vérité et l'erreur, ont préféré le christianisme des vallées alpestres à celui de la vallée du Tibre, et le service de l'Empereur à celui du Pape.

—

Mais tu n'es qu'un manteau dont l'étoffe s'altère, etc.

3. Cette noblesse-là, non moins que l'autre, a besoin de se retremper de génération en génération, non pas seulement par l'initiation, mais encore par des actes accomplis sous l'inspiration de la raison, dans l'intérêt de la cause de la liberté et du progrès; seul

moyen d'assurer le triomphe de cette religion de l'amour qui languit sur la terre, *dove l'affetto nostro langue;* sur la terre dont elle doit un jour faire un ciel où il n'y aura que de pures et sublimes aspirations, *dove appetito non si torce.*

—

Par le mot vous, *que Rome accepta la première, etc.*

4. Les Papes ayant adopté les formules impériales, ils employèrent au pluriel *nous* et *notre*, au lieu de *je* et *mon*, d'où résulta qu'en s'adressant à eux on leur dit *vous* et *votre* au lieu de *tu* et *ton*. Mais par suite de l'opposition constante contre laquelle les pontifes eurent à lutter dans Rome, et qui finit par obliger Clément V de transporter le saint-siége dans Avignon, les Romains s'étaient hâtés de répudier cette formule servile et, quoi qu'en dise Betti, c'est ce qu'exprime assez clairement cette *famiglia che men persevra* à se servir du *vous*, longtemps employé à contre cœur. Le doute, à cet égard, n'est pas permis lorsqu'on lit dans Landino, qui écrivait en 1500 : *Quasi tutte le nazioni dicono voi a uno, fuor che i Romani, che dicono tu a ogni uomo.* C'est ce que fait encore aujourd'hui le bas peuple napolitain, comme le remarque Lombardi et comme m'en a fourni la preuve une brave femme d'Ischia, que j'avais prise à mon service; dans l'espace de près de deux ans, elle ne cessa de m'appeler *Eccellenza* ou *signoria*, tout en me tutoyant.

—

Lors du premier faux pas où s'engagea Genèvre.

5. Les idées républicaines, dominantes alors en Italie, et surtout les usages rituels de l'affiliation dont le poëte faisait partie, repoussaient une locution devenue banale aujourd'hui, mais qui paraissait alors à beaucoup ridicule et servile à la fois. Il n'y a donc pas à s'étonner que Béatrice l'accueille par un sourire d'ironie; mais il peut paraître étrange que ce sourire improbateur d'une sainte rappelle précisément à Dante, et cela en plein paradis, le souvenir d'une scène d'amour adultère et celui de la complaisante dame d'honneur qui favorisait les rendez-vous de la reine Genèvre avec le beau chevalier Lancelot. Néanmoins Dante, qui avait probablement puisé dans les romans tout sectaires du cycle du Saint-Graal, l'idée de déguiser sous des apparences catholiques son hostilité contre l'Église romaine; Dante, dont le *Paradis* admettait des vierges comme Cunizza et Rahab, pouvait bien se complaire, au milieu des élus du ciel, à se rappeler ce roman où

l'on voit un *coulomb* (pigeon) introduire près de Lancelot la fille du roi de Perles, qui porte en main le Saint-Graal, afin qu'elle ait à concevoir du preux chevalier le vierge Galaor. « Ainsi fut recouvré fleur pour fleur; car se, en sa naissance (de Galaor), fut fleur de pucellaige perdue et mal mise, depuis fut de par luy fleur de chevalerie restaurée par leur commun assemblement, et se verginité fut empirée, bien en fut le méfait amendé par sa verginité, etc. » (Édition de Philippe le Noir.) Tout cela n'est-il pas bien édifiant et de nature à préoccuper le grave adorateur de Béatrice au milieu des splendeurs du ciel? Au surplus, on a pu voir que la foi Béatrice n'était que bien peu à l'écart, *un poco scevra,* pendant que Cacciaguida parlait de l'antique Florence, de l'apostasie de son fils et de son propre martyre comme Vaudois, martyre qui aurait bien pu ne pas être sans influence sur la conversion de son fils à la foi romaine.

—

Vous êtes, dis-je donc, mon père respecté, etc.

6. *Voi siete mio padre;* c'est-à-dire, vous n'êtes pas seulement mon trisaïeul, dans l'ordre naturel, mais vous êtes encore mon père dans l'ordre spirituel, c'est de vous que j'ai hérité ma foi religieuse et politique. Si vous n'admettez pas cette interprétation, les premiers mots adressés par Dante au patriarche sectaire ne sont plus qu'une niaiserie.

—

Sans craindre que la joie en son excès la brise.

7. On s'explique de pareils transports au moment où le poëte vient d'entendre Cacciaguida se révéler à lui comme un adversaire de la Papauté, un fidèle serviteur de l'Empire, surtout comme l'époux d'une femme vaudoise, et un martyr de sa foi. Autrement quel motif raisonnable attribuer à tant d'exultation? Serait-ce uniquement parce que Cacciaguida aurait fait partie de la seconde croisade, parce qu'il aurait pris une femme de Ferrare, parce que son fils serait au 2e étage du Purgatoire, ou parce qu'il réprouve la corruption des mœurs dans Florence? Est-ce là ce qui élève Dante au-dessus de lui-même, *voi mi levate sì ch' io son più ch' io?* Il est impossible de le croire. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, ce n'est pas son âme qui est inondée de joie, c'est son esprit, sa *mente,* son intelligence, où règne la Gaie science, *l'arte d'amore,* au point de s'identifier avec elle, la *mente mia che di se fa letizia,* ou si vous l'aimez mieux, qui s'épanche elle-même en compositions destinées à propager le gai savoir et la loi

d'amour, ce qui l'empêche de se briser, *perchè può sostener che non si spezza,* tout en s'alimentant aux mille ruisseaux d'eau vive, *tanti rivi,* que lui verse cette science bien aimée.

—

Dites-moi, cher ancêtre, etc.

8. *Cara primizia,* chère prémice ; l'expression est à noter pour ceux qui l'entendront, comme nous, dans ce sens que Cacciaguida a été le précurseur de Dante dans la voie où il s'est engagé, et que ses actes politiques et religieux furent, pour Florence, les prémices de ce qu'elle devait attendre de lui-même.

—

Des nôtres parlez-moi, du bercail de saint Jean, etc.

9. Quels furent vos ancêtres, en quelle année êtes-vous né, quels étaient alors les principaux citoyens de Florence, et à quel chiffre s'élevait sa population ; tel est le sens apparent de ces questions. Nous allons voir Cacciaguida s'arranger pour y répondre en Vaudois et en Gibelin.

—

Comme la brise avive en un foyer la flamme, etc.

10. L'âme du patriarche monarchique et vaudois ne pouvait qu'être extrêmement flattée du bonheur manifesté à sa vue par un arrière petit-fils qui, partageant sa foi politique et religieuse, le comprenait si bien à demi-mot, et lui adressait des questions en harmonie avec sa croyance. De là, ce rayonnement qui le fait comparer à un charbon enflammé.

—

Mais en répudiant ce moderne langage.

11. Cacciaguida a commencé par parler latin, et cette fois il n'emploie pas l'idiome moderne, d'où l'on a conclu qu'il avait dû continuer à s'exprimer en latin ; mais si l'on ne peut douter désormais, que les sectaires avaient leur langage symbolique, langage mystérieux dérobé avec soin aux profanes, langage de convention que des imprudences ou des indiscrétions les contraignaient de modifier de temps à autre, on comprendra que Dante veut dire, que la réponse de son trisaïeul fut faite dans le langage secret usité à son époque parmi ceux qui s'étaient séparés de l'Église romaine. Pour mériter une mention, ce détail devait avoir son importance, car il va sans dire, que cent ans d'intervalle apportent de grands changements dans

toutes les langues possibles, ainsi que Dante a eu soin de le consigner dans son traité *de Vulg. El.* (*Voy.* p. 391 de nos *Révél.*)

Cinq cent cinquante fois, plus trois, à la demeure
Du céleste Lion, etc.

12. Ce qui équivaut à dire, je suis né vers la fin du XI[e] siècle, 90 ou 91. La planète de Mars accomplissant sa révolution en 686 jours 22 heures 29 minutes, un peu moins de deux ans, nous adoptons ici *trente,* au lieu de trois, dans le texte, conformément à l'opinion et aux calculs du P. Lombardi. Mais existait-il, demandera-t-on, des Cathares ou Vaudois dans Florence à cette époque? Voici ce que répond à cette question le docte professeur C. Schmidt: « Dès 1150, on trouve des Cathares à Florence; un de leurs principaux ministres s'appelle Diotisalvi (*Vita Parentii,* Act. SS. mai v, 86); Pierre, le premier évêque de la branche de Concorezzo en Italie, est de Florence (Vignier, 268); *les femmes mêmes de cette ville sont animées de zèle pour la propagation de la secte* (*Acta* SS. mai, l. c.). En 1173, ils sont si puissants à Florence, qu'ils occasionnent une révolution dans le gouvernement de la ville. (*Chr. ms. Ital.* chez Lami, II, 491.) C'est auprès d'eux que se réfugièrent à plusieurs reprises des Cathares proscrits ou fugitifs. (Lami, 496.) Leur hérésie fut prêchée à Orvieto en 1150 par deux femmes, Milita de Monte-Meato, et Julitta de Florence, qui par leur vie pieuse et charitable se concilièrent l'estime du clergé et la sympathie du peuple. » (*Acta.* SS. mai, l. c. *Ist. di Chiusi,* suppl. de Muratori, *Rer. Ital. Scr.* 903.) (Histoire des *Cathares* ou *Albig.* I, p. 62.) Ainsi non-seulement les hérétiques étaient nombreux dans Florence, au temps où Cacciaguida était dans la force de l'âge; mais encore les femmes, ces excellentes ménagères aux mœurs puritaines, qui portaient tant d'intérêt à Rome et à Fiesole, se recommandaient surtout par un grand zèle pour la foi évangélique. Et ce sont les *Actes des saints* qui en fournissent la preuve.

Mes ancêtres sont nés, je naquis où s'arrête
Au dernier des sestiers, dans l'annuelle fête, etc.

13. Je suis né dans l'ancienne enceinte de Florence, divisée alors en six sections, dites *sestiers,* près de la porte Saint-Pierre, entre la place du Grand-Duc et la cathédrale actuelle. Les courses du *Pallio* se faisaient chaque année le jour de Saint-Jean-Baptiste, et

les vainqueurs s'arrêtaient au pied des remparts de ce côté, leur point de départ étant à l'ouest, en sens contraire du cours de l'Arno.

—

En parler convient moins, crois-moi, que de s'en taire.

14. Pareille réticence est au moins singulière de la part de celui qui n'a pas dédaigné de nous dire que sa femme était originaire de la vallée du Pô ; d'autant plus que Brunetto Latini nous a informés que son disciple descendait des vieux Romains venus en Toscane après la destruction de Fiesole, *quei Roman che vi rimaser quando fu fatto 'l nido di malizia tanta.* Mais ces Romains-là ayant fait sans doute un détour par la vallée du Pô, où ils auraient embrassé la religion d'Amour, Cacciaguida ne juge pas prudent de dire qu'ils furent Vaudois, *chi ei si furo,* ni de quel endroit suspect ils vinrent se fixer à Florence, *ed onde venner quivi ;* à son avis, il vaut mieux s'en taire que d'en parler, *più è il tacer, che 'l ragionare, onesto.*

—

Du vieux débris de Mars aux murs du baptistère, etc.

15. L'enceinte de Florence s'étendait alors seulement du vieux pont, où l'on voyait un débris de l'idole de Mars, au baptistère de saint Jean, et elle ne contenait qu'un cinquième de la population qui l'habitait en 1300 ; mais nous avons aussi cet autre sens : Ceux qui pouvaient prendre part à la lutte entre la vieille idole romaine, *pietra scema,* et le patron du Temple, ne dépassaient pas le cinquième des vivants, des Albigeois actuels, *il quinto di quei che son vivi* (*).

(*) Il faut que le nombre des Cathares ou Vaudois se fût bien accru en moins d'un siècle dans Florence, puisqu'en 1226 nous y voyons un évêque évangélique du nom de Philippe Paternon, célèbre parmi ses coreligionnaires, et dont la juridiction s'étendait de Pise à Arezzo. Les Cathares de Prato, de Val d'Arno et de Val d'Elsa relevaient de lui. « Il avait une école florissante à Poggibonsi. Les principaux ministres et prédicants sous ses ordres étaient : Marchisiano, Farnèse, Torsello, Brunetto, Jacques de Montefiascone. Des seigneurs puissants, dit C. Schmidt, le protégeaient et suivaient avec leurs familles ses services religieux, qu'il célébrait tantôt dans Florence même, tantôt dans le château des Barone, à San Gaggio, ou dans une villa sur le Mugnone; parmi les croyants il y avait d'anciens prêtres, des savants, des artisans, des laboureurs, des femmes du peuple et de la noblesse. Enfin l'évêque catholique de Florence, Jean de Velletri, se décida à le faire arrêter avec le concours du magistrat. Paternon abjura, mais ne tarda pas à reprendre ses fonctions hérétiques et à présider les réunions secrètes de ses partisans. En 1227, Grégoire IX chargea plusieurs ecclésiastiques de le poursuivre ainsi que ses auditeurs, et de les condamner. Mais il se déroba à la persécution par la fuite, laissant l'autorité épiscopale à Torsello, qui l'exerça pendant plusieurs années, *malgré les efforts de l'Eglise pour dissiper la communauté cathare de Florence.* Torsello eut pour successeur Brunetto, à celui-ci succéda Jacques de Montefiascone. » (Lami, II, 493 et suiv.) *Hist. des Cathares ou Albigeois*, I, p. 157.

En 1244, nouvelle persécution dans Florence contre les Cathares, où le frère Ruggieri Calcagni déploie, par les ordres d'Innocent IV, la plus grande rigueur. Un grand nombre de croyants et de Parfaits, arrêtés par ses soins, sont jugés par l'évêque et par lui. Des

Mais si l'église vaudoise était alors peu nombreuse, elle se composait de la plus pure bourgeoisie, *la cittadinanza pura vedeasi nell' ultimo artista.*

—

La bourgeoisie alors n'allait pas se croisant, etc.

16. Florence, aujourd'hui déchue de ses antiques vertus, en est redevable à la facilité avec laquelle on l'a vue admettre dans son sein, en leur accordant droit de bourgeoisie, les habitants des campagnes environnantes, manants grossiers aux instincts mercantiles, prêts à tout faire et à tout croire pour satisfaire leur cupidité; elle le doit au mélange du pur sang florentin avec celui des parvenus des bourgades voisines. (*Voy.* la douzième des lettres de Guitton, d'Arezzo, que Fauriel appelle « de vrais sermons, inspirés par le christianisme et l'amour de la *paix.* » *Dante et les orig.*, t. I, p. 350.) Il ne croyait pas dire si vrai, ne se doutant pas que ce fût l'œuvre d'un Parfait.

—

Oh! qu'il vous vaudrait mieux avoir donc pour voisine
Pareille engeance, etc.

17. Mieux vaudrait pour les Florentins ne rien posséder au delà

hommes d'armes, envoyés par les seigneurs de Barone, délivrent les prisonniers, qui trouvent un asile dans le château-fort de Guido de Cacciaconti, seigneur du Val d'Arno, où ils continuent leurs exercices religieux. Sommé de les livrer, Guido s'y refuse et Ruggieri faiblit. Le Pape envoie alors à Florence Pierre de Vérone avec le titre d'inquisiteur. Les procédures reprennent leur cours, plusieurs Cathares sont pris par la nouvelle milice dite des capitaines de la Vierge, et livrés au bûcher, entre autres le docteur Gherardo. Enfin une lutte s'engage entre les Cathares, ayant pour chefs les seigneurs de Barone, et les capitaines de la Vierge, que précède Pierre de Vérone portant l'étendard de la croix. Les hérétiques en minorité sont vaincus et forcés de quitter Florence, où ils ne parurent plus ouvertement; « *cependant ils s'y maintinrent en secret jusqu'au commencement du XIV*e *siècle*, malgré les condamnations prononcées de temps à autre contre la mémoire des Cathares morts ou contre leurs descendants. » (Lami, II, 552 et suiv.) Schmidt, *Hist. des Cath.*, I, 181.

Nous avons dit, note 6 de l'*Enfer*, qu'il y avait parmi les Guelfes maints partisans de l'hérésie, comme Guidoguerra, Aldobrandi et Resticucci; c'est ce que vient confirmer ce passage du même auteur: « Un fait qui paraît étrange, c'est que des villes guelfes, comme Milan, par exemple, furent au nombre des principaux centres des Cathares. Cela prouve que ce n'est pas par sympathie pour le catholicisme que ces villes s'opposaient aux prétentions des Empereurs et faisaient des alliances avec les Papes. Elles résistaient aux uns *pour défendre leur indépendance républicaine*, et s'alliaient avec les autres *pour avoir leur appui politique.* » (*Ibid.*, I, p. 59, 60.)

Ceux qui voudront connaître à quel degré de puissance étaient parvenus les Cathares ou Patérins vers la moitié du XIIIe siècle, en France, en Allemagne, en Italie, à Florence, Vérone, Ferrare, Rimini, dans le royaume de Naples et jusque dans Rome même, n'ont qu'à se reporter aux pages 54, 100, 144, 146 et 157 du même auteur. Ils verront aussi, p. 163, qu'en 1240, les hérétiques avaient pour croyants *près du tiers des habitants de Florence*, et les familles les plus illustres dont ils y liront les noms.

de leur banlieue, que d'avoir accru leur territoire au prix de pareilles adoptions.

—

....La puanteur du manant d'Aguglion,
De celui de Signa dont la main est agile, etc.

18. Messire Baldo, jurisconsulte retors, originaire d'Aguglion, dans le val de Pise, ennemi personnel du poëte ; comme transfuge du parti des Blancs, il était devenu l'un des plus exaltés parmi les Guelfes noirs. Aussi, un ancien commentateur le qualifie-t-il de *gran cane.* Promu au Priorat en 1311, il eut soin d'omettre le nom de Dante sur la liste des exilés autorisés à rentrer dans leurs foyers. Boniface ou Fazio de Signa, aussi légiste, appartenant de même au parti des Noirs, et à ce titre, signalé ici comme passé maître en fait de concussions.

—

N'eût-on vu celle plus au monde qui forligne
Marâtre pour César, etc.

19. Si les chefs de l'église dégénérée, *la gente che più al mondo traligna,* n'avaient usurpé le pouvoir temporel appartenant, de droit divin aux Empereurs, un gouvernement juste et fort aurait pourvu à la bonne administration des cités, réprimé les prévaricateurs et empêché les guerres civiles, que Rome s'est complue à fomenter. (*Voy.* l'Ottimo et *de Monarchia.*) Florence n'aurait pas été réduite alors à appeler du dehors de nouveaux citoyens pour accroître sa population et ses richesses, afin d'être en mesure de lutter contre ses rivales.

—

Tel fait banque et négoce, aujourd'hui Florentin,
Qui serait retourné croupir à Semifontes, etc.

20. Le château de Sémifonte s'élevait dans le val d'Elsa, il fut détruit par les Florentins. C'est de là qu'étaient venus les Pitti, dont le palais est aujourd'hui la résidence du grand-duc de Toscane.

—

A Montemurle encor résideraient ses comtes, etc.

21. Si l'Empereur et les Gibelins avaient dominé en Toscane et non l'influence romaine, les comtes Guidi n'auraient pas été obligés de vendre aux Florentins leur château de Montemurlo, pour n'avoir pas à le défendre contre ceux de Pistoie.

—

La paroisse d'Acon eût gardé les Cerchi, etc.

22. Messire Vieri des Cerchi et les siens n'auraient pas quitté le territoire de la paroisse d'Acon, et les Blancs n'auraient pas eu la funeste idée de choisir pour chef de leur parti, ce bourgeois enrichi, aux idées étroites, que Dante appelait l'âne de la Porte, *l'asino della porta*, par allusion à la porte Saint-Pierre, près de laquelle il demeurait. (Voy. *Vita di D.* par Balbo.)

—

Les Buondelmont seraient au Val de Grève aussi.

23. Les Buondelmonti, dont la querelle avec les Amidei engendra dans Florence l'antagonisme des Guelfes et des Gibelins, seraient restés dans le val de Grève.

—

Des races, en tout temps, le mélange funeste, etc.

24. Le mélange de races d'instincts et de caractères opposés n'est pas moins funeste aux cités, qu'à l'estomac le mélange d'aliments qui ne peuvent s'amalgamer ensemble.

—

L'aveugle taureau bronche et tombe plus soudain
Que l'aveugle mouton, etc.

25. D'où il faut conclure que les Florentins n'auront guère à s'applaudir d'avoir gagné en force et en nombre, aveugles qu'ils sont et tiraillés en sens contraire par les factions qui les divisent.

—

Cherche où brilla Luni, regarde Urbisaglia, etc.

26. Quand Luni, Chiusi, Sinigaglia, cités jadis florissantes, sont déchues de leur antique splendeur, comment Florence, qui suit les mêmes errements, échapperait-elle à leur sort ? Leurs principales familles, *schiatte*, ont péri ou se sont dispersées dans l'exil ; que celles qui dominent maintenant dans ses murs s'attendent à finir de même, si elles persistent dans leur politique guelfe et dans la foi romaine.

—

Comme vous, chaque chose a sa mort sur la terre, etc.

27. Chaque chose ici-bas a sa mort, comme vous avez la vôtre dans la Papauté, *le vostre cose tutte hanno lor morte, si come voi ;* elle est à l'état latent pour Florence, dans cette Papauté qui dure

beaucoup trop comme institution, *celasi in alcuna che dura molto,* d'autant plus, que les vies sont courtes, *le vite son corte.*

—

.... Ainsi fait la Fortune
Pour Florence, dont vont alternant les destins.

28. L'influence de la Papauté sur Florence y produit les mêmes effets que celle de la lune sur les marées ; aussi dans tout le poëme la Papauté est-elle désignée, tantôt sous le nom de Fortune, tantôt sous celui de lune, d'Hécate, de reine de l'Enfer, etc. (Voy. *Enfer* et *passim.*) Sa domination y a diverses phases de croissance et de décroissance ; elle ne cesse d'y agiter les esprits aussi mobiles que les flots, et elle élève ou abat tour à tour les uns et les autres selon son caprice ou son intérêt ; fait exiler ou rappeler à son gré dans leurs foyers des milliers de citoyens, de même que la pression lunaire fait couvrir et découvrir alternativement par les flots les rivages de la mer. On peut juger maintenant si nous étions fondé à dire et répéter que pour Dante la Fortune signifiait la Papauté.

—

Ne saurait étonner dès lors, même des rustres,
Ce que je te dirai de ces grands Florentins, etc.

29. En preuve de ce qu'il vient d'avancer au sujet de la funeste influence de la Papauté, cette Fortune toute-puissante bien qu'aveugle, Cacciaguida va passer en revue les principales familles gibelines dont elle a causé la ruine.

—

J'ai vu, sur la chaussée, en ce temps même illustres, etc.

30. Il faut certainement lire avec Viviani, *nel Callare*, au lieu de *nel calare*, la plupart des familles mentionnées ici étant désignées par la position de leur demeure ; or, le *Callare* ou la *Callaia* signifie la chaussée qui donnait entrée dans la ville. En effet, Cacciaguida entend opposer la splendeur de ces anciennes familles gibelines, splendeur dont il a été témoin, à l'état d'abaissement où les a réduits la prépotence guelfe. Il ne saurait donc dire qu'il les a vues sur leur déclin, *nel calare.*

—

Ughi, Catellini, Philippe, Alberichi, etc.

31. Les Ughi avaient donné leur nom à l'église de Sainte-Marie-Ughi et à une colline voisine de Florence ; aussi leurs descendants

s'appelèrent-ils Montughi.—Les Ormanni, nommés depuis Forabos-chi, faisaient remonter leur noblesse à Charlemagne. Malespina les appelle *gentilissimi uomini venuti da Roma.*—Les Greci, dont le nom fut donné au faubourg qu'ils habitaient, se réfugièrent à Bologne.—Les Catellini, originaires de Fiesole, et les Filippi, qui habitaient près la Porte-Sainte-Marie, étaient éteints, au temps de l'Anonyme, ainsi que les Alberichi, dont le nom était resté attaché à l'église Sainte-Marie Alberichi.

—

Les de l'Arche, Aldinghi, Soldanieri, Bostique, etc.

32. Les familles de la Sannella et de l'Arca étaient fort anciennes au dire de Malespina; cette dernière descendait de Tano de l'Arca et prétendait remonter au règne de Charlemagne; elles habitaient près le Marché-neuf et la Porte-rouge, mais se trouvaient bien déchues au XIII[e] siècle.—Les Bostichi et les Ardinghi avaient habité d'abord le quartier de la Porte-Sainte-Marie, puis celui de la Porte-Saint-Pierre, près Saint-Michel au Verger. — Les maisons des Soldanieri s'élevaient dans le quartier Saint-Pancrace, non loin de l'église de la Trinité. Ces diverses familles ou n'existaient plus alors, ou avaient perdu leur importance au milieu des troubles civils. Un Soldanieri est flétri comme traître au ch. XXXII de l'*Enfer*.

—

Logeaient les Ravignan, dont le comte Guido, etc.

33. Allusion à messire Vieri des Cierchi, l'ancien chef du parti des Blancs, exilé comme Dante, dont l'inimitié contre lui s'était encore accrue dans leur commune disgrâce, par suite de divergences d'opinion de plus en plus prononcées. Il avait acheté des comtes Guidi la maison autrefois habitée, près la Porte-Saint-Pierre, par les Ravignani, très-ancienne famille à laquelle appartenait Bellincion Berti, père de la belle Gualdrade, mariée, par Othon IV, au comte Guido dit *le Vieux*. Une branche des comtes Guidi avait ajouté à son nom celui de Berti.

—

Savait un la Pressa comme il faut gouverner, etc.

34. La famille de la Pressa, établie d'abord dans le quartier de la cathédrale, alla ensuite habiter le sestier de Saint-Pierre Scheraggio. Ses membres s'étaient distingués comme administrateurs dans les diverses charges municipales.—Les Galigaï, dont il est fait mention au temps de Charles-le-Gros et de Conrad II, avaient leurs maisons

dans le quartier de la Porte-Saint-Pierre, près le verger Saint-Michel, et l'on y voyait briller l'épée à la garde dorée, insigne de la noblesse. Comme les familles précédentes, ils appartenaient au parti gibelin, ce qui causa leur ruine. Éléonore Galigaï, maréchale d'Ancre, condamnée à mort comme sorcière, en 1617, par le parlement de Paris, était une de leurs descendantes.

—

La colonne de vair, déjà grande, honorée, etc.

35. Les Pigli ou les Billi, selon d'autres, portaient sur leur écusson une bande de vair, nom héraldique du petit gris, en champ de gueules.

—

Les Galli, les Giuochi, Barucci, Sifanti,
Et ceux que fait rougir la mesure altérée.

36. Les Sacchetti, les Galli, les Sifanti, dans le quartier de la Porte-Sainte-Marie; les Galfucci, près la Porte-Saint-Pierre; ceux-ci étaient parents des Donati, quoique appartenant au parti contraire. Les Sizi et les Arrigucci, dans le voisinage du Vieux-Marché, s'étaient distingués parmi les Gibelins qui prirent part au combat de Montaperti, où Farinata triompha des Guelfes. — Quant à l'altération de la mesure étalon par la suppression d'une douve, contrairement à l'opinion de Landino, qui désigne les Chiarmontesi, je croirais plutôt avec le P. Daniel que le trait est décoché contre les Tosinghi, ennemis personnels du poëte, comme nous l'avons vu précédemment.

—

Les Sizi s'asséyaient sur la chaise curule.

37. Les membres de ces trois familles, repoussés aujourd'hui des emplois publics comme Gibelins et hérétiques, figuraient alors dans les conseils de la république.

—

Florence aux boules d'or devait gloire et succès.

38. Les Abati et les Lamberti, qui portaient dans leurs armes des boules d'or; blason symbolique du change ou de la banque qui les avait enrichis, adopté plus tard par les Médicis et les Foraboschi. Les deux familles mentionnées ici avaient probablement fini par se laisser aveugler par la *caligine del mondo*, puisqu'elles sont signalées pour le même péché qui a fait reléguer le fils de Cacciaguida au premier giron du Purgatoire, comme *disfatti per lor superbia*.

—

Lorsque de votre Église est le siége vacant.

39. Les Visdomini, les Tosinghi, les Aliotti, familles dont la souche était commune et dont les membres, en qualité de patrons et fondateurs de l'évêché de Florence, en prenaient l'administration quand le siége venait à vaquer, couchant et mangeant dans le palais épiscopal jusqu'à l'élection nouvelle.

—

La famille, en tout temps pleine d'outrecuidance, etc.

40. Les Cavicciuli et les Adimari, deux branches de la même famille et appartenant également au parti des Noirs. Boccacio Adimari avait pris possession des biens de Dante et, pour n'avoir pas à les lui restituer, il s'opposa constamment à son retour dans ses foyers. Aussi Cacciaguida garde-t-il rancune à toute sa race issue de petites gens, *picciola gente*, et la signale-t-il à la fois pour sa lâcheté et sa vénalité. Les *orgueilleux* sont les ennemis des *humbles*, des Pauvres de Lyon.

—

D'Ubertin Donato, lorsqu'il vit son beau-père
A lui les allier, d'où provint la colère.

41. Ubertin Donato ayant épousé une fille de Messire Bellincione, se montra très-irrité de voir son beau-père marier son autre fille à un Adimari et le faire ainsi le beau-frère d'un parvenu de basse extraction.

—

Au marché l'on voyait déjà Caponsacco, etc.

42. La place du Vieux-Marché étant au centre de la ville, c'était un indice d'antique bourgeoisie que d'y avoir son habitation. Folco Portinari, le père de cette Béatrice dont on s'obstine à faire l'objet des amours platoniques de Dante, avait épousé une Caponsacco. — Les Giuda-Guidi et les Infangati, familles gibelines, habitant, la première, le quartier de la Porte-Sainte-Marie, l'autre celui de Saint-Pierre-Scheraggio, près l'église Sainte-Cécile.

—

Une porte tenant son nom des Peruzzi, etc.

43. Les Della Pera ou Peruzzi habitaient le quartier Saint-Pierre-Scheraggio, et dans le voisinage d'une porte qui, de leur nom, fut appelée Péruzza. Ce qui prouve l'ancienneté de cette famille et quelle était autrefois son importance, à laquelle on aurait peine à croire aujourd'hui, tant elle est déchue, par suite des luttes intestines qui

l'ont ruinée comme gibeline et fait se confondre, avec tant d'autres, dans les rangs de la plèbe. Telle est l'interprétation de l'Ottimo, la seule acceptable, si l'on veut bien se rappeler que d'autres familles gibelines avaient laissé leur nom à l'église Sainte-Marie Ughi, au *borgo* des Greci, etc.

—

Au grand baron de qui l'on fête la mémoire, etc.

44. Les nobles familles des Pulci, des Nerli, des Gangalandi, des Giandonati, des Pulcinelli et des Alepri se distinguaient par leur attachement et leur fidélité à l'Empire ; aussi le grand baron Hugues, marquis de Toscane et vicaire de l'empereur Othon III, leur conférait la chevalerie avec les honneurs et privilèges qui en dérivent, en les autorisant à écarteler ses armes dans les leurs. Florence alors était heureuse et le devait à l'administration juste et ferme du lieutenant de l'Empereur ; à telles enseignes que, malgré le triomphe du parti guelfe, et quoique Giano de la Bella, dont l'écusson porte la bordure dorée, se soit rangé du côté du peuple, contre la noblesse (1292-93), chaque année, au jour de Saint-Thomas, les Florentins reconnaissants rendent hommage à la mémoire du grand baron.

—

Déjà les Gualterot et les Importuni
Brillaient au premier rang, et le bourg des Apôtres, etc.

45. Les Gualterotti et les Importuni habitaient le *Borgo S. Apostolo*, et leur influence y était telle, comme Gibelins, qu'au dire de Landino, la seigneurie poussa les Bardi à s'y établir, afin de leur opposer un contre-poids ; d'autres Guelfes suivirent leur exemple et le voisinage amena promptement des collisions entre gens en rivalité d'opinions et d'intérêts.

—

La maison qui causa, par sa juste colère, etc.

46. Celle des Donati qui, en provoquant un manque de parole injurieux envers les Amidei, causa tous les malheurs de Florence, en faisant de ses citoyens des morts, *morti*, des partisans du Pape. Les Amidei, alliés des Lamberti, des Uberti, des Fifanti et des comtes de Gangalandi, habitaient près de l'église Saint-Étienne. Irrités de voir Buondelmonte, fiancé d'une Amidei, épouser une Donati, ils se vengèrent de cet outrage par le meurtre du coupable, meurtre qui, pour le Patriarche vaudois, est l'effet d'un juste courroux, *giusto disdegno*. De là, deux factions irréconciliables dans Florence, où les uns

prirent parti pour les meurtriers, les autres pour la victime, ce qui ouvrit une ère de discordes et de luttes sans fin dans cette cité jadis si paisible. La haute noblesse se rangea du côté des Amidei et des Uberti, ce fut la faction gibeline ou impérialiste ; la petite noblesse et la grosse bourgeoisie, *popolani grassi*, se groupèrent de l'autre côté et formèrent le parti guelfe, ou papiste. Cacciaguida est donc bien fondé à regretter que l'aïeul de Buondelmonte ne se soit pas noyé dans l'Éma, lorsqu'il partit du château de Montebuono, manoir patrimonial de sa famille, pour venir s'établir à Florence, en 1135. Sa pensée s'explique au mieux lorsqu'il ajoute, dans son langage symbolique, *molti sarebber lieti, che son tristi,* beaucoup auraient le gai savoir et suivraient heureux la loi d'Amour, qui sont réduits à suivre tristement la loi de haine, le catholicisme, cause incessante de pleurs feints ou réels.

—

Peut-être fallait-il qu'à cette pierre antique, etc.

47. Cette *pietra scemà* fait tout à la fois allusion à la vieille idole de Mars, qu'on voyait sur le vieux pont, et à la Papauté, *Madonna Pietra*, cette pierre stupide, *scema*, consumée de vétusté, et qui, tout en menaçant ruine, n'en pesait pas moins lourdement sur Florence. Notez que *luna scema* signifie la lune en décours ; or, c'était bien le moins que de sanglantes prémices inaugurassent l'assujettissement de Florence à cette vieille idole de la Papauté, qui devait faire succéder pour des siècles toutes les calamités de la guerre aux douceurs de la paix, dont avait joui jusque-là la glorieuse cité ; de la paix, *pace*, qui était le mot d'ordre de la secte, la devise du poëte, et que n'avait cessé de prêcher saint François d'Assises.

—

J'ai vu Florence heureuse, exemple de regrets, etc.

48. Tant que l'aristocratie florentine domina dans la cité sous le patronage de l'Empereur, l'influence de Rome s'y fit peu sentir ; aussi n'y pleurait-on pas ; autrement dit, elle n'était pas réduite à se faire l'humble servante du Pape, *non avea cagione onde piangesse.* Aussi le peuple, aujourd'hui perverti et, à l'exemple de la louve romaine, obéissant à ses instincts cupides, avait-il alors sujet de se glorifier de ses vertus et de la prospérité de la république. Aujourd'hui au contraire, il a trop souvent à déplorer des défaites sanglantes, et il voit la bannière de la ville, où les Guelfes ont substitué le lis rouge

au lis blanc, cloué à rebours sur la hampe et traîné ignominieusement dans la poussière, comme à Montaperti et à Altopascio.

Tel est le coup d'œil rétrospectif jeté sur le passé de Florence, avec l'intention de l'opposer à son présent, par le Patriarche des croisades. Nous ne sommes encore qu'à la moitié du *Paradis* et déjà l'on peut voir que cette dernière Cantique ne le cèdera pas aux deux précédentes en révélations curieuses sur le genre d'orthodoxie dont se glorifiait le théologien florentin.

CHANT XVII.

Tel celui qui, venu vers Climène jadis, etc.

1. En quoi Dante ressemble-t-il à Phaéton, et Cacciaguida à Chimène? Quel rapport les questions qu'il songe à formuler ont-elles avec celle du jeune homme désireux d'apprendre de sa mère s'il était vraiment le fils d'Apollon ou du *soleil égyptien* (comme l'appelle Boccace, VI, *Généalogie des dieux*), ce que lui contestait Epaphus? Vous ne l'apercevez pas assurément, et cette comparaison mythologique ne vous en paraît que plus étrange au sein du Paradis. Mais admettez que de graves soupçons se soient élevés contre le poëte dans les rangs sectaires, à raison de son changement de langage et de son affectation d'orthodoxie romaine, comme il appert de la Canzone, *Posciach' amor del tutto m'ha lasciato.* (Révél., pp. 362 et suiv.) Admettez que les dignitaires de la secte participent des deux sexes et soient désignés par le titre de dames, *donne,* comme vous l'avez vu dans le *Purgatoire,* ch. XXV, où G. Guinicelli est comparé à Eryphile, femme de Lycurgue, et Dante lui-même à un fils retrouvant sa mère; comme en témoignent encore les vers *donna mi prega* et tant d'autres inutiles à citer ici. Vous comprendrez que Dante, *fils de la lumière,* en opposition aux enfants de ténèbres, ait voulu lever tous les doutes en faisant connaître, avec les précautions requises, sa filiation qui, d'un côté, le rattachait aux Vaudois, et, de l'autre, aux Gibelins; mais qu'en s'acquittant de cette tâche, il s'exposait au sort de l'imprudent Phaéton, dirigeant le char de la lumière hors de sa route ordinaire, c'est-à-dire à se faire foudroyer par le Jupiter du Vatican. Vous ne vous étonnerez pas, dès lors, que Béatrice partage

l'émotion du poëte, à la pensée du danger auquel s'expose le fils de la lumière égyptienne, *e tale era sentito da Beatrice,* pleine de sollicitude qu'elle devait être pour celui qui n'avait en vue que le progrès de la lumière d'Orient et son triomphe définitif. De son côté, le saint flambeau, *santa lampa,* dont il tirait son origine, ne pouvait y rester indifférent. Dante-Phaéton avait été déjà foudroyé lorsqu'il traçait ces vers, il avait été condamné au bûcher à Florence, comme concussionnaire, *barattiere ;* mais les effets du foudre ne dépassaient pas le territoire de la république, tandis que ceux du Jupiter, fils de la *Rea* romaine et non pas la Rhéa grecque, atteignaient partout, et même les têtes couronnées ; aussi lui inspiraient-ils une juste terreur, soit dit pour l'instruction du philologue de Genève.

—

En toute liberté laisse éclater la flamme, etc.

2. De telle sorte qu'on y reconnaisse l'empreinte du sceau interne, *si ch'ella esca segnata bene dell' interna stampa,* c'est-à-dire, qu'il n'y ait pas à se tromper sur le fond de ta pensée réelle, et qu'on puisse reconnaître que, loin d'être un faux frère, tu es toujours un vrai fils de la lumière, t'exposant courageusement au sort de Phaéton.

—

Non que nous puisse rien apprendre ton langage, etc.

3. Non que nous doutions de toi, mais pour fournir à ton trisaïeul, qui est un homme, *uom,* un Vaudois et non une brute catholique, l'occasion de te verser l'eau vive de sa Gaie science, *si che l'uom ti mesca.*

—

O toi, tige chérie, à mes regards confus
Qui t'élèves si haut en cette gloire immense, etc.

4. O toi, ancêtre chéri, qui dois à ta foi anti-Romaine devoir l'avenir à la source de toute vérité, aussi clairement que l'esprit humain peut voir l'impossibilité de trouver deux angles obtus dans un triangle équilatéral. Le poëte revient volontiers sur cette figure géométrique, si chère aux héritiers du Temple, habiles entre tous à employer l'équerre et le compas.

—

Sur mon destin futur, maints discours alarmants.

5. Durant mon pèlerinage en compagnie de Virgile sur la montagne d'épreuves et d'initiation, *che l'anime cura,* et dans l'enfer

catholique, ce monde des morts, *nel mondo defunto,* dont on sait le prince, j'ai entendu successivement Farinata (E. x), Bruneto Latini (E. xv), Conrad Malaspina (P. viii), et Oderisi d'Agobbio (*ibid.*), me présager des choses faites pour m'alarmer, malgré tout ce que ma foi politique et religieuse m'inspire de courage pour résister aux coups de la Papauté, *avvegna ch' io mi senta* B.EN. *tetragono ai colpi di Ventura* (ou *Fortuna*). En effet, comment supposer que la Fortune pontificale n'ait pas à se briser bientôt contre B.EN. *tetragono ai suoi colpi?* (Enf. vii et Par. xvi.)

—

Car s'amoindrit l'atteinte à voir venir le trait.

6. Heureuse imitation de ce vers d'Ovide : *Nam prævisa minus lædere tela solent,* dont l'idée, reproduite par saint Grégoire, disant : *Jaculum prævisum minus lædit,* se retrouve aussi dans ce vers de Pétrarque : *Chè piaga antiveduta men dole;* le tout pour en revenir à signaler nommément dame Fortune comme son ennemie la plus redoutable, *qual* (*saetta*) *Fortuna mi s'appressa.*

—

Béatrice à le faire aussi m'encourageait.

7. Dante a parlé à son trisaïeul comme le voulait sa foi, en bon et fidèle chrétien évangélique, *come volle Beatrice.*

—

Il daigna me répondre, ainsi qu'un tendre père,
Dont se trahit l'amour brillant dans son souris.

8. Cacciaguida lui répond, non dans le style des oracles païens, inspirés par le démon, dont triompha celui qui dit : *Nunc* PRINCEPS HUJUS MUNDI *ejicietur foras* (saint Jean, xii); mais en termes précis et clairs pour ceux qui entendaient le latin albigeois; ce langage à l'aide duquel la véritable religion du Christ devait triompher du prince du monde, ceint de la triple couronne. On a pu remarquer, en effet, que Dante emploie constamment dans ce sens le mot *latino,* qui pour lui ne signifie ni la langue italienne ni celle de Virgile; aussi ajoute-t-il que l'amour paternel qui lui répond est tout à la fois caché et apparent dans son propre rire, *quell' amor paterno chiuso e parvente del suo proprio riso;* c'est-à-dire, *clus* pour les profanes et apparent pour les initiés dans ce rire qui, selon la définition du *Convito,* est la *corruscation* de la Gaie science, le rayon révélateur du foyer mystérieux.

—

Mais n'en résulte pas plus la nécessité, etc.

9. Les choses du ciel, régies par des lois immuables, ne changent pas et n'ont ni passé ni futur; il en est autrement de celles de la terre, dont le regard du Très-Haut embrasse tout à la fois le passé, le présent et l'avenir. Or, ceux qui ont eu la vraie foi religieuse et politique, contemplant Dieu face à face, voient en lui les événements futurs reproduits comme ils pourraient l'être par le pinceau, *dipinti.* Mais cette prévision n'entraîne pas plus la nécessité fatale de ces événements, que les yeux où se reflette une barque se laissant aller au cours d'un fleuve, ne font obstacle à ce qu'elle suive une autre direction. C'est bien le cas de dire que comparaison n'est pas raison, car les yeux humains ne voient pas cette barque arrivée au but de son voyage, puis les accidents divers de son retour au port et c'est ce que voit le regard divin. Aussi l'Ottimo convient-il que cet exemple est fautif : *Vero è che questo esempio non è perfetto, perche non si può assimigliare a Dio.* Il aurait pu ajouter que Dante avait emprunté ce qu'il dit ici sur la prescience divine au livre V de Boèce, *de Consolatione,* l. V. Mais la chose importante pour Cacciaguida, c'était de prophétiser sans encourir l'accusation de fatalisme augustinien.

—

Le temps, qui t'est caché, vient s'offrir à mes yeux.

10. On peut donc croire aux événements annoncés par le Patriarche des croisades, puisqu'en dérive pour lui de la source de toute vérité la connaissance anticipée.

—

Souviens-toi d'Hippolyte; une marâtre impie
Le fit bannir d'Athène, en sachant le noircir.

11. L'impudique Phèdre, marâtre perfide et non moins impitoyable que dame Piété, fit jadis exiler d'Athènes l'innocent Hyppolyte. Tel est le sort qui t'attend; comme Hyppolite, tu seras calomnieusement accusé de concussion et réduit à t'exiler de Florence. Oui, honnêtes commentateurs, c'est bien le Podestat Cante Gabrieli qui prononça la condamnation de Dante, à l'instigation des Prieurs élus par les Noirs, sous l'influence de Charles de Valois; mais reconnaissez-vous en eux la *spietata e perfida noverca?* Quelle est donc celle que Dante désigne par ces mots caractéristiques? Lui-même vous le dit, c'est Rome où chaque jour on trafique du sang du Christ, *prelazioni, prebende, dispensationi ed altre simili cose, si come è scritto IX. Inferni.* C'est en ces termes que l'Ottimo joint

son témoignage à celui du poëte. Là, Boniface VIII, le chef de cette Église qui s'est montrée marâtre autant impitoyable que perfide envers les Albigeois, veut cet exil inique; il y pousse de tout son pouvoir par ses agents, par leurs dénonciations mensongères. On le voit, la grande prostituée n'a fait que changer de nom; tour à tour, Louve, Sémiramis, Thaïs, etc., elle s'appelle Phèdre pour Cacciaguida, dans son *latin* aussi clair qu'il est précis; et l'Ottimo ne s'y trompe pas, lorsqu'il dit : *In corte di Roma si vuole per lo papa e, e già si cerca per messer Corso e li altri avversari tuoi.* On lit de même dans le commentaire du P. Lombardi : *Accenna il trattare che in Roma facevasi con Bonifazio VIII di far passare a Firenze Carlo Senzaterra, col pretesto di riformarla.* Ainsi la marâtre romaine poussée, comme Phèdre, par le mauvais amour, *cattivo amore*, accusait faussement de concussion, *baratteria*, le Pur, le Cathare, le Parfait Dante, non moins innocent qu'Hippolyte, puis les Thésée florentins le condamnaient à l'exil et au bûcher. Mais, pur de toute malversation, l'était-il de toute croyance hétérodoxe? C'est une question à laquelle deux vieux commentateurs vont se charger de répondre.

—

Chacun ira, selon l'ordinaire sentence,
Proclamant que le tort est au parti vaincu, etc.

12. Comme toujours, on criera *tolle* contre les vaincus. Les Purs, les Parfaits, persécutés, exilés, *la parte offensa*, passeront pour de malhonnêtes gens, *persone colpevoli e di mala condizione*, dit l'Ottimo, ce qui sera faux; mais on dira aussi que Dante et ses co-sectaires, *suoi consettaioli*, sont des ennemis de l'Église, NEMICI DELLA CHIESA DI ROMA, ce qui ne manquera pas de vérité. Telle est également l'interprétation de l'annotateur du manuscrit Glembervie, *vox sonabit Dantem et alios pulsos illo tempore esse malos et* ADVERSARIOS SANCTÆ ROMANÆ ECCLESIÆ. Pour ceux qui savent que les sentences de condamnation portées contre Dante ne l'atteignent pas comme hérétique, mais seulement à titre de concussionnaire, peut-on admettre que deux commentateurs contemporains aient signalé ce *grido*, *vox* ou *boce*, s'il ne s'était pas élevé de leur temps contre le poëte et si leur oreille n'en avait été frappée? Si le chef d'hérésie ne fut pas articulé, c'est qu'il entrait sans doute dans les vues de la politique romaine de laisser ignorer au dehors que l'albigeisme avait ses postes avancés jusqu'aux portes du Vatican, jusqu'au sein de la fidèle Florence, et de ne pas fournir de nouveaux aliments à l'incendie, par des persécutions exclusivement religieuses. Le saint-siége

n'était pas toujours en mesure de faire des croisades, et il s'en abstint jusqu'à Jean XXIII, à qui la sienne ne réussit pas.

—

La vengeance, qui tôt ou tard lui rend hommage.

13. Les commentateurs ont laborieusement cherché à démontrer que ce vers signifiait : la vengeance de Dieu, source de vérité, témoignera de quel côté sont les coupables; mais la pensée ne serait-elle pas bien autrement facile à saisir et plus conforme à l'intention du poëte en traduisant : la vengeance rendra témoignage à cette vérité que va répandant le parti opprimé, *al ver che la* (pour *ella,* dans tous les vieux auteurs) *ella, parte offensa, dispensa?* L'Ottimo, qui d'ordinaire comprend très-bien la pensée secrète, mais se borne le plus souvent à expliquer le sens littéral, en termes parfois très-diffus, n'hésite pas ici à déclarer nettement que le jugement divin tombera sur les hauts dignitaires de l'Église et sur les exécuteurs de leurs œuvres d'iniquité : *Il giudizio divino cadrà sopra tali* PRELATI *e sopra li* SUOI ESECUTORI. Ainsi le Patriarche des croisades donnerait lui-même, en finissant, le commentaire des mots *vinci* et *resurgi,* par lesquels les bienheureux ont salué l'arrivée du poëte dans la planète de Mars, blasonnée de la croix de saint André d'Écosse, autrement dit des Chevaliers du Temple.

—

Il te faudra laisser tout ce que tu tiens cher, etc.

14. Famille, biens, amis, position sociale.

—

Lorsque tu voulus faire, à toi seul, ton parti, etc.

15. La défaite et l'exil ont été de tout temps une rude épreuve pour les partis. Le malheur aigrit les caractères que ne refrènent plus les liens de l'autorité et de la discipline, de déplorables rivalités éclatent, et la cause commune est sacrifiée à des jalousies égoïstes. Alors le pain de l'étranger n'en devient que plus amer, parce qu'il n'est donné qu'avec dédain. Voilà les rudes épreuves par lesquelles l'âme énergique et fière de Dante eut à passer. Voyant ses conseils repoussés, ses intentions méconnues par ses compagnons d'infortune, il prit le parti de s'isoler. Cacciaguida fait ici allusion à l'attaque tentée par les exilés contre Florence en juillet 1304. Cette expédition, dont le comte Alexandre de Romena, l'un des Guidi mentionnés *Enf.* XXX, eut le commandement, assisté de douze conseillers,

parmi lesquels figurait Dante, échoua complétement. Le poëte donne ici à entendre qu'elle se fit contre son avis et que, laissant ceux qui s'obstinaient à la tenter, sans aucune chance de succès, marcher d'Arezzo sur Florence, il se sépara d'eux pour retourner à Vérone et rester étranger désormais à leurs folles tentatives. (*Voy.* Villani, VIII, 72, et Léonard d'Arezzo, *Vita di Dante.*)

—

Du grand Lombard qu'on voit porter l'oiseau sacré,
Sur l'échelette d'or, la noble courtoisie, etc.

16. La famille de la Scala, que l'Ottimo appelle des Scalinghi et qui est plus généralement connue sous celui des Scaliger, avait pour armes parlantes une échelette d'or surmontée de l'aigle impériale. Cet écusson signalait tout à la fois ceux qui le portaient comme Gibelins et sectaires, l'aigle étant pour les uns le symbole de la haute souveraineté de l'Empereur sur l'Italie, et l'échelette rappelant aux autres l'échelle des grades de l'initiation à un Ordre dans lequel ils figuraient aux premiers rangs. Celui dont il est fait mention ici est Barthélemy de la Scala, selon le témoignage conforme de l'*Ottimo*, du *Postill. Cas.* de Pietro di Dante et de Landino.

—

Près de lui tu verras celui qu'à sa naissance, etc.

17. Can Grande de la Scala, fils d'Albert et frère puîné de Barthélemy, auquel Dante a déjà fait allusion sous le nom métaphorique de Limier ou *Veltro* (*Enf.* ch. I), comme prédestiné à refouler dans l'abîme la louve romaine. Dante écrivait *Kan.*

—

Car sache sur son front que ces sphères encore
N'ont tourné que neuf ans...

18. Can Grande, le chef ou le grand Khan des Tartarins de Lombardie, étant né en 1291 (Muratori, *Chron. de Vérone*, t. VIII), il n'avait que neuf ans en 1300, époque à laquelle le poëme est censé écrit. Mais il avait aussi neuf ans, l'âge parfait du maçon, lorsque Dante écrivait son *Paradis*, qu'il lui dédiait. (*Voy.* son Ep. dédic.)

—

.... Mais avant qu'en félon
Trompant le grand Henri, triomphe le Gascon, etc.

19. Avant que le pape Clément V, Bertrand de Got, ancien archevêque de Bordeaux, ait à tromper par des promesses perfides la loyauté de l'empereur Henri VII. *Guasco Papa Clemens qui ostende-*

bat Henrico de Luximborgo favere et secreto favebat adversariis, dit l'annotateur *Caet.*

—

En lui doit resplendir une âme noble et forte, etc.

20. Nous avons ici le commentaire de ce que Virgile a dit du *Veltro* dans le Ier ch. de l'*Enfer.*

—

Maintes gens, grâce à lui, de sort feront échange,
L'indigent sera riche et le riche indigent.

21. Dante appelant de ses vœux une révolution tout à la fois religieuse, politique et sociale ; il est clair que ces vœux n'étaient réalisables, d'une part, qu'à la condition de faire passer aux Empereurs la souveraineté temporelle usurpée par les Papes, en substituant la religion d'Amour à la religion de haine ; de l'autre, d'arracher à l'Église ses immenses propriétés et à ses partisans leurs richesses, produit du vol et de l'iniquité, (*Voy.* le *Convit.* IV et p. 338 des *Révél.*) On comprend très-bien que le limier Lombard, une fois vainqueur de la Louve, puisse, comme chef d'un parti nombreux organisé dans l'ombre et s'étendant, non-seulement en Italie, mais encore en Provence, en Aragon, en Allemagne, en Angleterre, opérer un vaste bouleversement social ; autrement, qu'on veuille m'expliquer comment il serait tombé dans la tête d'un homme de génie comme Dante, d'espérer voir pareille tâche accomplie par le petit seigneur de Vérone, réduit à lutter péniblement, pour se maintenir au pouvoir dans son municipe usurpé, contre ses voisins guelfes et contre la redoutable influence pontificale.

—

Il me prédit alors des faits qui paraîtront
Incroyables à ceux dont les yeux les verront.

22. Est-ce que le silence recommandé par son trisaïeul au poëte, qui n'a garde de redire les événements annoncés, n'indique pas assez leur nature et à l'aide de quels moyens mystérieux ils devaient être amenés ? Peut-on croire sérieusement que Dante ne fit allusion dans sa pensée qu'à la réforme de quelques abus dans le sein de l'Église romaine ?

—

Il ajouta : — Voilà, mon fils, le commentaire, etc.

23. Voilà le commentaire de ce que tu as entendu de la bouche

de Farinata, de Brunetto Latini, de Conrad Malaspina, d'Oderisi d'Agobbio, etc.

—

....Doit ton destin
Durer assez pour voir punir leur perfidie.

24. Dante eût-il vécu bien davantage, il ne lui aurait pas été donné de voir se réaliser les prophéties de Cacciaguida.

—

Je repris : — Je vois bien, ô père vénéré, etc.

25. L'espoir de voir sa cause triomphante, espoir toujours vivant au cœur des proscrits, donnera au poëte le courage de lutter contre les obstacles, les piéges, les périls et les dégoûts de toute nature qui lui sont prédits. Si ses coreligionnaires le laissent dans l'isolement, lui du moins il ne s'abandonnera pas; c'est sur quoi peut compter le Patriarche vaudois, chez qui sont réunies, bien entendu, la raison intelligente, la droiture et la foi d'amour, *persona che vede, e vuol dirittamente ed ama?*

—

Pour qu'en perdant les lieux qui me sont les plus chers,
Je ne sois pas exclu des autres pour mes vers.

26. Là, se manifeste, avec évidence, le motif puissant qui détermina Dante à feindre une foi qui n'était pas la sienne et à greffer le langage orthodoxe sur la langue des fidèles d'Amour. Il n'a eu recours à la dissimulation que pour n'être pas réduit à ne plus trouver un abri où reposer sa tête; il ne l'a fait que pour se précautionner contre un immense péril, qui partout l'aurait poursuivi, *di provedenza è buon che m'armi.* Il a pu se rire des sentences d'exil et de mort lancées contre lui à Florence; le Gonfalonnier ne pouvant venir l'appréhender sur le territoire de Lucques, d'Arezzo ou de Pise pour le livrer aux exécuteurs; mais il en serait tout autrement si ses vers lui valaient une condamnation des inquisiteurs et une excommunication du pontife. Non-seulement il ne trouverait plus un asile dans toute l'Italie; mais, dans tous les pays catholiques, il se verrait traqué comme une bête fauve. Qu'on se rappelle Jean Huss, et deux siècles après Luther, s'emprisonnant lui-même durant une année entière. C'est parce qu'il n'était pas sans crainte à ce sujet, qu'il a posé cette question, *dubitando,* à celui qu'il nous a signalé, autant qu'il lui était possible, comme ayant vu la lumière, voulu le triomphe de l'Empire sur la Papauté, et professé la religion de l'Amour.

Me fut donné de voir et d'ouïr maintes choses, etc.

27. J'ai appris, durant mon pèlerinage dans les trois royaumes de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, des choses faites pour révolter les bons catholiques et pour m'attirer l'inimitié irréconciliable des chefs de l'Église. Si je répète fidèlement ce que j'ai recueilli tant de la bouche de Virgile, sur Sémiramis, Thaïs, la Fortune, le mont Ida, Manto, Tiresias, etc., que de celle de Stace sur la génération de l'homme, de Béatrice elle-même et de saint Thomas d'Aquin, sur la théorie des émanations, je dois m'attendre à toute la colère de Rome et je suis en péril de mort, car toutes ces belles choses lui paraîtront *di forte agrume.*

—

Ou, si n'est mon langage et franc et véridique,
Mais plein de réticence et timide, j'ai peur, etc.

28. Si je n'ose au contraire proclamer la vérité et confesser ma foi, je crains de déchoir dans l'opinion de mes frères et, par suite, de n'avoir à mettre au jour qu'une œuvre destinée à périr oubliée, du moment que leur suffrage ne sera plus là pour la soutenir et la faire passer à la postérité, à grand renfort de beaux commentaires écrits; commentaires non moins nébuleux, il est vrai, que le texte littéral, mais élucidés oralement, quant à son esprit d'opposition, dans de secrets conventicules, pour gens curieux et d'une discrétion à l'épreuve, dignes en un mot d'être admis à voir la lumière dégagée des ténèbres catholiques, *lux ex tenebris.*

—

... Ton langage sévère
Paraîtra sans doute âpre à quiconque aujourd'hui, etc.

29. Les Papes, les souverains, alliés avec eux, les Guelfes, les Gibelins apostats, les déserteurs de la secte, trouveront sans doute tes paroles rudes, *la tua parola brusca*, bien qu'ils n'en comprennent pas toute la portée, en ce qu'elles atteindront leurs mauvaises actions, celles de leurs proches ou des membres de leur parti.

—

Dis dans ta vision tout ce qui s'est produit, etc.

30. N'en publie pas moins ta Comédie telle que tu l'as conçue, en tout conforme à la vérité. On ne nous opposera pas sans doute ces trois mots : *rimossa ogni mensogna,* qui s'appliquent évidemment au fond et non à la forme, comme excluant tout artifice de langage, toute dissimulation de la pensée sous un voile plus ou moins transparent;

car le poëme n'étant qu'une fiction, du commencement à la fin, il serait ainsi condamné à l'avance dans son entier. Telle n'est pas à coup sûr l'intention du vieux Vaudois. Loin de toi le mensonge et la calomnie, dit-il au poëte, mais, à cette seule condition, publie ce poëme dans lequel tu as revêtu la doctrine de vérité, des voiles de l'erreur; ceux qui comprendront ton langage sauront bien les déchirer, comme Béatrice ceux de la prostituée difforme qui s'était présentée à toi sous les traits d'une douce syrène, et laisse se dépiter ceux qui se sentiront atteints par les traits que tu lances à découvert contre tout ce qui ne tient qu'à la politique ou à des abus cent fois dénoncés par les plus saints personnages, *Tutta tua vision fa manifesta e lascia pur grattar dov' é la rogna.*

—

Si ton langage semble au premier goût amer, etc.

31. Si d'abord beaucoup parmi tes frères s'indignent de te voir employer le langage de l'ennemi, *voce molesta,* et sembler arborer sa bannière ; une fois qu'ils auront compris la pensée réelle et reconnu le *pain des anges* (Convito), cette source de vie, *vital nutrimento,* dans le mets si merveilleusement combiné que tu leur offriras ; ils ne tarderont pas à te rendre justice, et tu devras à leur admiration, à leur reconnaissance, à leurs commentaires enthousiastes de ta vision, dont ils n'expliqueront ouvertement que la lettre, cette immortalité à laquelle tu aspires.

—

Ta voix, en s'élevant libre, mâle et sincère, etc.

32. *Questo tuo grido,* ce poëme, ton ban de guerre, s'attaquera comme le vent des tempêtes à tout ce qu'il y a de plus élevé en puissance, en richesse, en renommée, aux pontifes romains, aux rois de France, de Naples, aux empereurs, aux chefs de partis, aux familles les plus influentes, à l'Église catholique elle-même, et ton courage, allié qu'il est à la prudence et au savoir, n'en sera que plus glorieux, *ciò non fia d'onor poco argomento.*

—

Car l'esprit n'a point foi ni ne s'arrête guère
Aux exemples obscurs, etc.

33. A quoi bon faire tomber ses coups sur une foule obscure et tonner contre des méfaits vulgaires, *per esempio ch aia la sua radice incognita?* C'est aux grands criminels, *anime che son di fama note,* aux forfaits retentissants qu'il convient de faire la guerre; car

chacun les connaissant, chacun peut juger de la justice de l'attaque, et la leçon qui en résulte laisse dans l'esprit une empreinte plus durable. C'est pour cela que tu as passé en revue dans l'*Enfer* les plus hautes renommées de l'Église, le grand Hildebrand, Innocent III, saint Dominique et tant d'autres.

CHANT XVIII.

Je sentais par le miel l'absinthe balancée, etc.

1. Le Patriarche des croisades, qui vient de prédire au fils de la lumière la triple révolution nécessairement amenée par le triomphe du parti anti-catholique, ne peut que se complaire dans sa pensée; mais le poëte, non moins desireux de voir la prophétie s'accomplir, ne laisse pas de songer qu'il lui faudra payer chèrement la vengeance attendue et compenser la saveur du miel par l'amertume de l'absinthe, *temprando col dolce l'acerbo.*

—

.... Laisse ces pensers, et songe que ma place
Est auprès de celui dont sans cesse la grâce, etc.

2. Ne t'alarme pas, lui dit la foi Béatrice, qui, venant de Dieu, conduit l'homme vers lui; songe à mon origine divine, *pensa ch' io sono*, songe que je suis la vraie foi inspirée par l'amour, songe à celui qui est la source de toute justice et qui vient en aide aux opprimés, *pensa à Colui ch' ogni torto disgrava.* Cette version du *Cod. Cassin.* nous paraît être la seule véritable, car Béatrice ne semble pas s'y vanter d'influencer les arrêts de la justice divine.

—

.... Ce que je vis luire
D'amour en ses yeux saints ne peut se retracer, etc.

3. Le sectaire ne saurait trouver dans sa foi que des encouragements, et les yeux de Béatrice n'étant autre chose que ses enseignements, son fidèle devait forcément renoncer à dire de quelle nature était l'amour qu'il y voyait briller, *quale amor.* Ce n'est pas seulement qu'il soit en défiance de sa dextérité de langage, *non perch' io pur del mio parlar diffidi ;* il a pourtant fait ses preuves à cet égard;

mais c'est que, faute d'*Altri* pour lui venir en aide, son esprit pourrait faire fausse route en si grave sujet, *s'altri non la guidi.* Que signifie donc *altri?* Les commentateurs, qui ne sont jamais embarrassés, vous diront que c'est la grâce; pourquoi pas, s'ils ont eu raison de nous affirmer déjà que Dante désignait Dieu en l'appelant l'*autre?* Nous croyons être beaucoup plus dans le vrai en continuant à lire ici A.L. T.R.I., c'est-à-dire *Arrigo, Lucemburghese, Templaro, Romano Imperator*, et en comprenant, que le poëte exprime ainsi le regret de ne plus avoir pour guide et pour appui le prince dont le triomphe sur la Papauté aurait affranchi l'expression de sa pensée.

—

De tout autre désir fut affranchi mon cœur.

4. Tout ce qu'il lui est possible de dire, c'est que sa foi, se retrempant en elle-même, *rimirando lei*, absorbait tous ses pensers et tous ses désirs.

—

Tandis que, reflétée au front de Béatrice, etc.

5. La foi albigeoise, source de joie éternelle, d'où le nom de Gaie science et celui de Béatrice, émanant directement de Dieu, dont elle reflète la bonté et l'amour, on comprend comment Dante a pu être amené à dire, selon la lettre, qu'il était heureux de contempler, dans le beau visage de Béatrice, le reflet, *secondo aspetto*, de la divinité; mais il entendait, qu'avec le vieux Vaudois sa dame venait de se montrer sous son aspect religieux, et qu'elle lui apparaissait maintenant sous son aspect politique; c'est ce dont on sera bientôt convaincu.

—

Prompte à me subjuguer au charme d'un souris, etc.

6. Les yeux de Béatrice, étant ses enseignements, qui répandent la lumière au milieu des ténèbres de l'erreur, son sourire est le rayonnement produit par ces enseignements lumineux, *corruscazione*, pour employer l'expression du *Convito*.

—

Dans mes yeux seulement n'est pas le Paradis.

7. Cette philosophie contemplative que tu as puisée dans mes enseignements, ne suffit pas à la béatitude éternelle, *non pur ne' mie' occhi è Paradiso;* il y faut encore les labeurs de la vie active; écoute donc le Patriarche des croisades. « *Non solum in contempla-*

tione theologiæ (albigensis) est beatitudo, sed etiam in exemplis valentium virorum. » Ainsi, sauf notre parenthèse, nous abondons complétement dans l'interprétation du *Post. caet.* qui, sans doute, n'ignorait pas que le *Theologus Dantes* signifiait toute autre chose que docteur en théologie de l'Église catholique romaine (*).

—

Dans les traits, le regard, on le voit révélé, etc.

8. De même que l'amour se trahit parfois dans l'expression du regard, et que certain mouvement des yeux suffit aux fidèles d'amour pour se reconnaître entre eux, *si vide l'affetto nella vista,* un rayonnement plus vif de celui que le poëte appelle *fulgor santo,* indique chez lui l'intention de reprendre la parole.

—

....Là, s'offre à tes regards
Le cinquième rameau de cet arbre sublime, etc.

9. On ne saurait méconnaître que cette métaphore s'applique au moins aussi bien à une doctrine quelconque qu'au Paradis catholique, et que cette expression si étrange de *soglia,* seuil ou pas, assez peu applicable à un arbre, s'entend beaucoup mieux dans le sens de degré ou grade; nous ne nous y arrêterons donc pas davantage, ayant déjà expliqué à quel grade maçonnique correspond la planète de Mars, comparable pour tant de raisons, selon Dante, à l'art musical.

—

(*) On s'est souvent étonné de l'érudition théologique de Dante, mais Schmidt nous apprend, avec preuves à l'appui (II, p. 158), que les docteurs cathares « étaient très-versés dans l'Écriture sainte et très-habiles à l'interpréter dans leur sens. » La nécessité où ils étaient de soutenir leurs opinions contre le clergé catholique leur imposait la nécessité de la science, et ils allaient la puiser à sa source. « S'il se trouvait dans les familles des Croyants des jeunes gens capables, on les envoyait à l'université de Paris pour s'exercer aux disputes logiques et pour se familiariser en même temps avec la théologie de l'Église. » (*Lett. d'Yves de Narb.*, chez Matth. Paris, 413.) Or, il est de tradition que Dante, à une époque quelconque, a suivi les cours de l'université de Paris. Il avait sans doute commencé son éducation dans ces *hospices-colléges* où les sectaires « ne tenaient pas seulement leurs assemblées, mais où les jeunes Cathares se préparaient, par l'étude et l'abstinence, aux fonctions de diacre et d'évêque, et où les Parfaits, parcourant le pays, trouvaient le logement et la nourriture. C'est aussi dans ces maisons qu'était déposée la caisse commune, qui servait au soutien des voyageurs, des pauvres et des exilés. » (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, Doat., XXIII, f° 266, etc. *Voy.* Schmidt, *ibid.*, I, 198.)

Dante n'était pas seulement théologien; ses écrits font foi de son savoir en physique, en chimie, etc., et l'on sait qu'il était inscrit en qualité de *médecin* sur le registre des corporations d'arts et métiers de Florence. Or nous lisons dans cette même histoire des Cathares, si riche en renseignements consciencieusement puisés aux sources: « Les Parfaits pratiquaient fréquemment la médecine; c'est à cela qu'ils devaient en grande partie leur influence et souvent leur salut. (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, Doat. XXIV, f° 110 et suiv.) Théologien, médecin, poëte, astronome, que de moyens d'influence!

Il n'est Muse, en tout temps, qui n'en fût illustrée.

10. Cacciaguida vient, en effet, de nous déclarer que pour agir sur l'esprit et lui inspirer confiance, *ferma fede*, il fallait le frapper par des exemples éclatants; or, rien ne pouvait être plus efficace sur celui de son petit-fils, que de lui faire passer en revue les personnages qui s'étaient immortalisés dans la vie active, *spiriti di gran voce*, en combattant pour le triomphe de leur foi (*).

—

Sur les bras de la croix dirige donc tes yeux, etc.

11. A chaque nom prononcé, tu verras sur la croix un sillon lumineux aussi rapide que le feu de l'éclair dans un nuage.

—

Et je vis sur la croix jaillir une splendeur
Au nom de Josué, etc.

12. Nourrissant une haine vigoureuse contre le culte des images, contre ces Amalécites et ces Philistins qui s'étaient fait des idoles d'argent et d'or (*Enf.* XIX); contre ces Achan dont la cupidité s'était approprié des richesses frappées d'anathème par la voix du Seigneur, et surtout les dîmes, dont les Albigeois se faisaient une loi de refuser le payement, *decimas quæ sunt pauperum Dei* (voy. ch. XII, note 28); contre ces rois qui les soutenaient dans leurs usurpations, Dante ne pouvait manquer de mettre au premier rang le vainqueur, le juge inflexible du fils de Zaré; et le poëte qui, traitant de brutes, *bestie*, les rois, *che son molti e son rari gli buoni*, les plongeait en enfer sous le nom de géants, ne pouvait que sympathiser avec le héros, qui avait fait égorger trente et un rois, et dont le glaive avait exterminé les géants de la race d'Enac. (Josué, XI, 21.) Sachez, à ce propos, que tous les géants des romans de chevalerie ne sont autres que des rois.

—

Puis, à celui du grand et vaillant Machabée, etc.

13. Ouvrez le livre 1er des Machabées et vous y lirez ces paroles de Mathathias : « Malheur à moi! suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et la ruine de la cité sainte, et pour demeurer en

(*) « Tous les croyants, dit (II, p. 99) le professeur Schmidt, qui n'avait certes pas l'intention de venir en aide au commentateur de Dante, n'étaient pas initiés aux détails les plus secrets du système Cathare. Ce n'est qu'à ceux dont la persévérance n'inspirait pas de doute, que l'on donnait une instruction plus complète. *Non omnibus credentibus suis dicunt, nec revelant, nec prædicant omnia..... nisi solum bene suis familiaribus et* BENE FIRMIS. (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1305, Doat XXXIV, f° 102. — Reinerius, 1768.)

paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses ennemis? Son sanctuaire est entre les mains des étrangers, son TEMPLE *est traité comme un homme infâme;* les vases consacrés à sa gloire ont été enlevés comme des captifs dans une terre étrangère, *ses vieillards ont été assassinés dans les rues et ses jeunes gens sont tombés morts* sous l'épée de leurs ennemis. » (Ch. II, v. 7, 8, 9.) Puis vous admirerez sa noble réponse aux envoyés d'Antiochus, qui le sommaient d'apostasier : « Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, nous obéirons toujours, mes enfants, mes frères et moi, à la loi de nos pères. » (V. 19 et 20.) Paroles qui devinrent la règle de conduite de Judas Machabée, le plus illustre de ses fils, *l'alto Macabeo.* Le vaillant chef des Assidéens, prit en effet pour tâche de « poursuivre *les enfants d'orgueil,* de délivrer la loi de l'asservissement des nations et de la puissance des rois, afin d'empêcher le PÉCHEUR d'abuser impunément de son pouvoir. » (V. 47 et 48.) N'était-ce pas là aussi le but que poursuivaient ceux qui avaient survécu à la ruine des Albigeois et à la destruction du Temple? Ce n'est pas tout; Judas Machabée « devint semblable à un lion dans ses grandes actions, il poursuivit les méchants; la terreur de son nom fit fuir ses ennemis devant lui; *tous les ouvriers d'iniquité furent dans le trouble* et son bras procura le *salut du peuple.* » (Ch. III, 4, 5, 6.) N'était-ce pas là un glorieux exemple à mettre sous les yeux de Can le Grand de la Scala, ce limier ennemi de la Louve romaine et des artisans d'iniquité? N'était-ce pas l'appeler à imiter le héros qui, vainqueur des lieutenants d'Antiochus, mit le comble à sa gloire en renouvelant le Temple dévasté, en purifiant ses parvis profanés, en relevant son sanctuaire et en « le dédiant de nouveau au bruit des cantiques, des harpes, des lyres et des cymbales, le même jour qu'il avait été souillé par les nations ». (IV, 38, 48, 54.) Fouillez quelque peu la pensée de Dante, toujours vous retrouverez au fond le Temple, l'Empire et la religion des fidèles d'Amour. Ainsi réfléchissez sur cette bizarre comparaison du grand Machabée avec un sabot; vous comprendrez que la Gaie science, *letizia,* est pour lui le fouet, *ferza,* qui devait stimuler le zèle des fidèles et susciter de nouveaux Machabées appelés à renverser les autels idolâtres et à rendre au Temple toute sa gloire et sa pureté. Les Assidéens sont en honneur dans la Maçonnerie.

—

Aux noms de Charlemagne encore, etc.

14. Comment Charlemagne, cette grande personnification de l'Em-

pire au moyen âge, aurait-il été oublié dans cette revue, où figurent des illustrations si disparates au premier abord? Le libérateur de l'Italie, qu'il affranchit de la tyrannie des Lombards, le vainqueur de la barbarie au nord et au midi, l'ami des lettres et des sciences, le protecteur victorieux de ces Papes qui auraient voulu, en retour de ses bienfaits, rabaisser les Empereurs à la condition de vassaux du saint-siége, le grand Charles avait trop de titres à la vénération du poëte pour n'être pas à ses yeux un des plus grands saints de la vie active, quoique canonisé par un anti-pape.

—

....Et de Roland, etc.

15. Roland, figure légendaire des romans du cycle de Charlemagne, symbolisant la force populaire, à l'élan irrésistible, à la foi naïve et désintéressée, aux entraînements fougueux et sanguinaires. Le poëte ne pouvait mieux imprimer à son œuvre le caractère allégorique qu'en béatifiant dans son *Paradis* des héros sans réalité historique, de même qu'il avait damné dans son *Enfer* tant de personnages mythologiques ou paraissant tels.

—

De l'œil comme un chasseur suit son oiseau de proie.

16. L'attention avide avec laquelle le poëte suit de l'œil le double éclair de Charlemagne et de Roland, *com' occhio segue suo falcon,* témoigne assez de son désir de voir surgir une puissance comme celle du grand Empereur et un glaive comme celui de son redoutable neveu, pour faire bonne justice des usurpations des pontifes, en leur courant sus comme le faucon sur sa proie, comme le fils de Berthe sur ces Sarrasins qui ne sont pas des Turcs.

—

Puis aussi, sur la croix, Guillaume, etc.

17. Ce Guillaume, sans autre désignation que le nom qui accompagne le sien, est Guillaume d'Orange, car voilà encore un héros de roman béatifié, dont l'existence historique est tant soit peu entourée de nuages; mais vous allez voir que le poëte avait plus d'une raison pour le mettre en Paradis, croyez bien du reste, que la principale n'était pas sa canonisation sous le nom de saint Guillaume de Gellone.

La première est son titre de duc de Toulouse ou d'Aquitaine,

dux Tolosana Wilhelmus ab urbe. (Ermold. Nigel. *Voy.* Reinaud, 112-15 et D. Vaissette, I, 461-2.)

La seconde, c'est que la chanson de geste consacrée à sa gloire lui donne pour auteurs Aymeri de Narbonne et Hermenjart de Pavie, à savoir un Provençal et une Lombarde de cette vallée du Pô où prit femme Cacciaguida, c'est-à-dire un Albigeois et une Cathare, quand la charte de donation du monastère de Gellone, d'accord avec la légende latine, désigne ses parents sous les noms de comte Théodoric et de comtesse Aldane. Fauriel reconnaît avec nous « qu'un motif privé et local a dû faire donner le nom d'Aymeri de Narbonne au père prétendu de Guillaume-le-Pieux, ce chef imaginaire de toute la lignée des héros chrétiens, vainqueurs des Maures. » (II, 410.) Le fait est qu'Aymeric, vicomte de Narbonne en 1071, et non pas vers 760, époque à laquelle serait né le duc de Toulouse canonisé par Dante, avait épousé Mahaud, fille de Robert Guiscard, autre saint de la façon du poëte, dont nous aurons bientôt à examiner les droits à pareille faveur. (*Voy.* D. Vaissette, II, 226, 255 et suiv.) Mais disons dès à présent que le Guillaume d'Orange des chroniqueurs et des Trouvères n'est autre que le grand comte de Provence, Guillaume premier, fils de Boson II, vainqueur des Sarrasins en 975, dont une descendante, Emme de Provence, avait fait passer, avec une partie de son domaine, l'*ager Argenteus*, près d'Arles, célèbre sous le nom d'*Archant* ou d'*Alischans*, dans la maison de Toulouse, par son mariage avec Guillaume Taillefer (*voy. Notice* sur Orange, par J. Courtet, *Revue Archéol.* IXe année, 52, pp. 336 et 37); et nous n'ignorons pas combien cette maison de Toulouse tient au cœur du poëte, qui se rappelle jusque dans l'Enfer les tombeaux d'Alischans. (E. IX.)

Le personnage fictif de Guillaume est une véritable marqueterie, dont les Guillaume de toutes les époques et de tous les pays ont fourni un fragment. « Souvent, dit M. Paulin Paris, les aventures attribuées à Guillaume d'Orange par les auteurs des romans de gestes appartiennent à d'autres héros du même nom, tantôt Guillaume-Bras-de-fer, fils de Tancrède de Hauterive, tantôt Guillaume-Longue-Épée (deux héros normands comme Guiscard) avec lequel on semble le confondre. » (Manuscrits de la *Bibl.* III, p. 120.) Les romans de gestes dans lesquels il figure ont été évidemment composés par des hommes hostiles à l'influence des pays de langue d'*oïl* sur celui de langue d'*oc*, comme le reconnaît M. Paulin Paris, en disant qu'ils « offrent le symbole de la réaction de la Provence contre l'Ile-de-

France.» (*Ibid.* p. 116.) Pensera-t-il que le caractère de ces compositions ait échappé à Dante, et que ce n'est pas précisément pour cela que Guillaume d'Orange soit devenu pour lui un saint?

Nous n'avons certainement pas l'intention d'analyser ici les enfances *Guillaume, la bataille d'Aleschans, le charrois de Nismes, le couronnement de Looys, la prise d'Orange, la mort d'Aymeri de Narbonne, li convenans Vivien, Girard de Viane, la bataille de Loquifers*, etc., nous en signalerons seulement quelques passages qui, de même que pour Lancelot du Lac, indiqueront l'esprit dans lequel ces compositions furent écrites, et dans quelle intention Dante a pu leur emprunter des saints comme Guillaume et Rainoard.

Ceux qui auront la patience de feuilleter ces romans de gestes y verront, que le marquis au *Cort nez* substitua ce surnom à celui de *Fierebrace*, illustré par lui auparavant, à la suite d'un combat qu'il soutint sous les murs de Rome contre le géant Corsuble, champion de Galafre, soudan d'Égypte, dont le cimeterre lui abattit une partie du nez; qu'il devint amoureux de la belle Orable (*Orabile*, d'*Orare*), fille de Clariaus (de *Clarus*), seigneur sarrasin d'Orange; que le roi arabe Thiébaut (*Theobaldus*, hardi contre Dieu), l'ayant demandée en mariage, elle lui fut accordée, quoique déjà éprise de Guillaume; mais qu'en habile magicienne, elle s'amusa à baffouer son époux pendant son repas de noces; bêtes féroces, géants, moines, sangliers se détachent des tapisseries pour tomber sur les convives, qu'une inondation met en déroute, et qu'elle laisse Thiébaut se coucher seul.

Ils y verront que le mariage d'Orable n'empêche pas Guillaume au Cort nez de la prendre *à per e à moillier*, du vivant de son mari, après l'avoir fait baptiser sous le nom de Guibourc, et, comme nous passons sur les merveilleux exploits du héros, nous appellerons seulement leur attention sur le nom assez étrange de Noupatris, roi d'Oraste, qui nous paraît dériver de *Noüs Patris*, l'esprit du Pape, régnant sur ceux à qui l'on dit *orate, fratres*.

Mais nous avons hâte d'arriver à la conversion de Guillaume, qui n'est pas toujours très-bien embouché, témoin la manière dont il traite, après la bataille d'Aleschans, sa nièce Blanchefleur, femme du roi Looys : « Tais-toi, dit-il, pute lisse provée, Thiébauz l'Arrabe vos a ensoinantée et meintefoiz comme putain follée. » (Vers 3,018.) « Quant la chière vos est si enflamée et Looys vos a bien retornée, iij fois ou iiij dessous lui défolée, quand de luxure estes bien saolée, etc. » (Vers 3,030.)

Après la mort de sa femme Guibourc, née Orable, qui « *fu moult*

de franche orine, » est-il dit, vers 4,697 de la bataille d'Aleschans, Guillaume au Cort nez a la fantaisie de se faire moine et va prendre le froc « dans le moustier de Genves, en Génevois sur mer. » Bientôt les moines se plaignent que ce robuste soudard, dont la robe lui est trop courte d'un demi-pied, boit et mange quatre fois comme eux et surtout de ce qu'il les roue de coups lorsqu'il est ivre. L'abbé reconnaît qu'ils ont pris là une lourde charge et, pour s'en débarrasser, il envoie frère Guillaume à la mer chercher du poisson pour le couvent. « Si vous êtes attaqué par les voleurs du bois de Beaucler, lui dit-il, donnez sans résistance, cheval, robe, hardes, bottes, et ne bataillez pas: s'ils vont pourtant jusqu'à exiger vos brayes (caleçons), défendez-vous, mais que vos armes soient seulement *d'os et de chair.* » Guillaume part avec ces instructions et, attaqué par quinze brigands, comme l'espérait bien l'abbé, il donne successivement « gonne de son dos, l'estamine et le froc, » son cheval, ses bottes et ses gants; mais les bandits le somment de leur donner encore ses braies et sa ceinture. Alors, perdant patience, il en tue deux ou trois à coups de poing, en écrase deux l'un contre l'autre, en brise un septième contre un chêne, puis il arrache la cuisse et la jambe d'un cheval de somme, et, ainsi armé *de chair et d'os,* il dépêche le reste des bandits. Cette besogne terminée, il remet en place la cuisse du sommier, en priant Dieu de le guérir, ce qui s'accomplit par miracle, et le cheval le suit avec son fardeau.

A son retour au moustier, les moines sont tout déconvenus. Ils lui ferment la porte au nez; mais frère Guillaume prend une grosse poutre et fait voler en éclats ais, gonds et verroux. Le frère portier et deux moines sont tués du coup. Guillaume tombe sur les autres à poings fermés, les foule aux pieds, déchire leurs chapes, renverse l'abbé d'un coup de pied, et rentre ainsi en vainqueur dans le monastère. L'abbé prend le parti de lui pardonner, et, certain d'avoir toujours assez de moines, « jà de moines recoverrons planté, » il fait enterrer les morts, et Guillaume a du bon vin « tant com il pot boire. » Bientôt, sur l'avis d'un ange, il quitte l'abbaye pour se faire hermite au désert de Montpellier. Là, le roi Louis, attaqué dans Paris par le païen Ysoré, venant « d'outre la mer de Sassoigne, » envoie quérir Guillaume. Il quitte donc son hermitage, vole au secours du roi et tue Ysoré en combat singulier, puis revient au désert achever « belement son moustier. » Il veut ensuite construire un pont sur le torrent voisin; mais le diable défaisant la nuit son travail du jour, Guillaume le guette un soir et le précipite dans le gouffre. Enfin il

prend le parti d'aller s'établir à Gellone. Il y trouve un désert infesté de reptiles, « serpenteaux crestés, granz lézards et granz crapoz enflés; » mais il se met en prières et tous se précipitent dans l'eau avec d'affreux mugissements. Guillaume entreprend de se bâtir une cellule; mais survient un géant « grant et orrible » qui, armé d'une masse énorme, désolait la Provence. Le vaillant hermite arrache un jeune arbre pour combattre son adversaire, lutte avec lui corps à corps, le terrasse et le lance dans le torrent.

Ceux qui voudront en savoir davantage se reporteront au *Moniage Guillaume*, où la légende de Guillaume de Gellone se confond avec celle de Guillaume l'hermite, et peut-être arriveront-ils à comprendre ce que signifient dans ce récit, évidemment allégorique, les serpents crestés, les crapoz enflés, le géant à la massue qui dévaste les pays albigeois, et les jeunes arbres (plantes nouvelles, néophytes), à l'aide desquels on parvient à le terrasser.

On n'aura pas à nous opposer que le Guillaume du poëte est celui de la légende et non celui des romans provençaux; car c'est précisément pour qu'il n'y ait pas de confusion à faire, qu'il a pris la précaution de l'accoupler à Rainoard, comme il a associé Roland à Charlemagne, afin de reporter la pensée sur le grand Empereur des romans de gestes. Or, nous allons pouvoir apprécier tout à l'heure les mérites de cet autre saint de la façon du poëte. —On peut consulter, du reste, la vie de saint Guillaume dans la collection des Bollandistes, au 28 mai. Mabillon l'a insérée dans ses *Acta SS., ord. S. Benedicti.*

—

.... Rainoard, etc.

18. Les commentateurs sont très-sobres d'explications sur Rainoard ou Rainoarz, qu'ils se contentent de nous donner comme un parent de Guillaume d'Orange; ce serait donc un saint par alliance. Son nom dérive des mots provençaux *raina*, querelle, et *rainos*, *renous*, querelleur, hargneux (*voy.* les lexiques romans de Raynouard et de Roquefort), et son caractère ne dément nullement son nom. Quant à son origine, « fiz fu d'un escler » (arabe), dit le roi Looys, dans la *Bataille d'Aleschans*, et il fut acheté par lui « dessoz Palerme. » Il est alors âgé de quinze ans et sert comme marmiton dans la cuisine royale. Guillaume d'Orange, charmé de sa bonne mine, le demande au roi, qui le lui donne volontiers, et, à la requête du jeune garçon, il l'emmène à Aleschans. Son premier exploit, sur

la route, est d'entrer de force dans un couvent de moines, de tuer léur cuisinier, de manger leur dîner, de boire leur vin à leur barbe dans le réfectoire et de faire l'aumône à leurs dépens. Il tue ensuite, avec l'énorme gourdin ou plutôt madrier, que le romancier appelle *tinel*, le cuisinier de Guillaume. Puis voilà que la petite nièce du duc, Alice, fille de Blanchefleur et du roi Looys, s'amourache de Rainoard pour sa bonne grâce à porter son gros tinel. Après s'être enivré à la table d'Eymery de Narbonne, il jette au feu un troisième cuisinier, du nom de Marquet, pour s'être opposé à sa gloutonnerie. Lorsqu'il a « Marquet ars, » dame Guibourc, la femme de Guillaume d'Orange, l'emmène « en sa chambre perrine » pour s'informer de lui qui il est, sans grand résultat; elle ne l'arme pas moins de pied en cap comme elle aurait fait d'un chevalier. Rainoard, ainsi équipé, s'en va à la cuisine voir tourner les broches, s'y gorge de viandes et de vin, puis remonte à la salle, où il se remet à manger et à boire de plus belle avec les seigneurs.

Ce qu'il aime le plus au monde, après la bombance, c'est son tinel, ce madrier qu'il manie sans plus d'effort qu'un chevalier sa lance, quoiqu'il faille une charrette et quatre chevaux pour le traîner. Rainoard, dont il est les amours, le baise, le caresse, le lave et en fait son oreiller, quand « il dort au feu la pance enflée » vers 5,027.

Telle est sa seule arme dans la sanglante bataille d'Aleschans, où il accomplit des exploits merveilleux. Après avoir abattu des milliers de Sarrasins, il délivre les neveux de Guillaume, faits prisonniers par l'ennemi; mais sous la force du dernier coup qu'il vient de porter, son tinel s'enfonce en terre et se brise, cela ne l'empêche pas de tuer plus de 200 païens à coups de poings, et enfin il se rappelle qu'il porte une épée au côté.

Les païens sont en fuite quand Rainoard reconnaît le roi Desramé, son père, qui lui reproche d'avoir donné la victoire aux Francs, en l'appelant fils de putain, et en lui portant un coup sur son casque. Rainoard va le tuer, quand son frère Jambu se jette entre eux et tombe sous le coup, la tête tranchée, Rainoard alors de s'écrier : « Si feré-je Desramé le chenu se il ne croit le digne roi Jhesu. »

Mais ne voilà-t-il pas que ce chrétien zélé jusqu'au parricide se met en fureur contre Guillaume d'Orange qui ne l'a pas attendu pour dîner. Rainoard menace de renier le Christ et jure par Mahom, que pour se venger il prendra Orange et fera venir contre celui qui l'a offensé toute sa parenté royale. Il se laisse enfin attendrir par Guibourc, en qui il reconnaît sa sœur Orable, et lui raconte comme quoi

ce fut en fuyant, après avoir tué un de ses petits frères, avec qui il jouait, qu'il fut pris et vendu par des marchands. Comme il n'a pas encore été baptisé, l'évêque Aymer verse l'eau sainte sur son front, et Guillaume, qui vient d'être son parrain, l'arme chevalier, et veut lui faire épouser sa petite-nièce Alice, fille du roi Looys, « li veut doner Aaliz a moillier. » Un messager part donc pour Paris, et le roi, qui n'a rien à refuser à son oncle, envoye sans retard la princesse à Orange, où elle devient la femme du héros au tinel. En considération d'une aussi belle union, Guillaume donne à Rainoard beaucoup d'argent et en outre les villes de Tortolose (Toulouse) et de Portpaillart (Port-Vendre).

Comme Guillaume, Rainoard finit par prendre le froc. Mais nous croyons en avoir dit assez pour édifier chacun sur ce personnage dont sont issus en ligne directe, et le géant Morgant, le *Morgante maggiore*, et frère Jean des Entomeures. D'où l'on peut conclure que Dante fut au moins aussi bon catholique que le chanoine Pulci et le curé Rabelais, comme Rainoard un saint *sui generis*.

—

Godefroy, le grand chef, etc.

19. On voudra bien remarquer que Godefroi de Bouillon est le seul véritable croisé dont le nom figure sur la liste assez singulièrement mélangée, que le poëte fait passer sous nos yeux. C'était bien le moins que le Patriarche des croisades imprimât à ces héros évoqués par lui, nous savons maintenant dans quel but, le caractère de défenseurs de la loi du Christ, en leur adjoignant le *Capitano che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.* Bien des gens ne connaissent Godefroi de Bouillon que pour avoir lu la *Jérusalem Délivrée*, et pour eux il est le prototype du chrétien soumis de cœur à la voix du chef de l'Église, *un pius Æneas* catholique. Ils seront donc bien surpris d'apprendre que le dévot capitaine fut l'ennemi acharné de Grégoire VII, qui l'excommunia, et de sa propre tante, la grande comtesse Mathilde, l'amie et la protectrice dévouée de ce glorieux Hildebrand, si maltraités tous deux dans l'Enfer et dans le Purgatoire. Or, voici, pour leur édification, ce que nous apprend l'histoire, en projetant un peu d'ombre sur l'auréole poétique du héros.

Godefroi-le-Bossu, chef de la maison de Basse-Lorraine, mort à Anvers en 1076, laissa à notre Godefroi, fils puîné de sa sœur et d'Eustache, comte de Boulogne, la seigneurie de Bouillon, les comtés d'Ardenne, de Verdun et de Metz. L'empereur Henri IV, désireux

de se faire des partisans dans la lutte qu'il engagea, au sujet des investitures, avec Grégoire VII, qu'il avait fait déposer par la diète de Worms, le créa marquis d'Anvers ou de Brabant. En reconnaissance de ce bienfait, lorsque le parti saxon et haut allemand eut décerné la couronne impériale à Rodolphe, duc de Souabe, en mars 1077, Godefroi se déclara avec une extrême énergie contre ce compétiteur et servit de tous ses efforts la cause de l'Empereur excommunié par l'indomptable Hildebrand, en même temps que celle de l'anti-pape Guibert, élu le 31 mai 1080 dans une espèce de Concile tenu à Brixen, dans le Tyrol. Ce fut à lui que l'empereur Henri IV confia l'étendard de l'Empire, contre lequel la comtesse Mathilde, sa tante, comme veuve de Godefroi-le-Bossu, soutenait de tous ses efforts la bannière de l'Église. Un chroniqueur lui attribue même la mort de Rodolphe, tué dans une grande bataille aux bords de l'Elster. Victorieux de ses ennemis en Allemagne, Henri IV ayant repassé en Italie, s'avança contre Rome, et Godefroi monta le premier sur les murailles de la ville éternelle, qui fut prise par les Impériaux, bientôt forcés de battre en retraite à l'approche des Normands de Robert Guiscard. Ce fut en récompense de ces exploits contre l'illustre chef de l'Église, que Godefroi fut créé, en 1093, duc des deux Lorraines, lorsque cet Empereur en eut dépouillé son fils Conrad, en châtiment de sa rébellion parricide, à laquelle la comtesse Mathilde fut accusée de l'avoir poussé (*Imp. Henr. vita. Veterum script., qui,* etc., p. 188.) Ainsi Godefroi de Bouillon aurait commencé sa carrière par le dévouement à l'Empire et la révolte contre l'Église; il aurait préludé par la prise de Rome à celle de Jérusalem. (*Voy.* Albéric *ap.* Leibnitz, *access.* I, 180. Michelet. *Hist. de France,* II, 229. *H. Martin,* III, 137, 165.)

Dante, parfaitement au courant par son trisaïeul des motifs qui avaient déterminé l'empereur Conrad à se croiser sous la pression de saint Bernard, n'ignorait certes pas davantage le mobile politique auquel obéit Godefroi de Bouillon en allant porter la guerre en terre sainte; mais nous ne saurions guère douter, puisqu'il est le seul parmi tant d'illustres croisés dont il ait jugé à propos de faire mention ici, que ce mobile ne fût en parfait rapport avec les antécédents anti-guelfes du conquérant de la terre sainte.

—

....Le fier Robert Guiscard, etc.

20. Si l'on se rappelle comment saint Bonaventure a procédé à

l'éloge de saint Dominique, en rappelant les mérites de saint François, afin d'avoir moins à dire sur ceux de son émule, on nous pardonnera d'entrer ici dans quelques détails biographiques sur ce Robert Guiscard ou l'Avisé (de *Wise*), que Dante place précisément à côté de Godefroi de Bouillon, quoiqu'il n'ait jamais pris la croix, ni mis le pied en terre sainte. Il faut bien expliquer comment l'un des plus rudes adversaires de Grégoire VII se trouve ainsi associé dans sa pensée à celui qui se proclama son défenseur. Disons-le de suite : c'est que tous deux furent excommuniés par lui et que tous deux, entrés dans Rome le fer en main, y firent couler à flots le sang des défenseurs de l'Église.

On sait comment la Pouille fut conquise par les aventuriers normands, dont les chroniqueurs contemporains dépeignent ainsi le caractère : *Solo deo immortali audientes esse, cunctos mortales pro hostibus ducere.* (Baron., *Annal.* an. 1058-59.—*Ubi vires non successissent, non minus dolo et pecunia corrumpere.* Guill. Malmesb. *ap.* Scr. fr. XI, 183.) M. Michelet fait d'eux ce portrait peu flatté : « Mélange d'audace et de ruse, conquérants et chicaneurs comme les anciens Romains, scribes et chevaliers, rasés comme les prêtres, et bons amis des prêtres, au moins pour commencer, ils firent leur fortune par l'Église et malgré l'Église. » (*Hist. de France,* II, 175.) En effet, les deux empires d'Orient et d'Occident s'étant confédérés contre eux, l'empereur Henri III chargea le pape Léon IX, Allemand et allié de sa famille, d'exterminer ces envahisseurs. Mais le belliqueux pontife, abandonné de ses soldats, tomba entre les mains des Normands, qui n'eurent garde de le maltraiter. Loin de là ; agenouillé dévotement aux pieds de leur prisonnier, ils le contraignirent de leur donner, comme fief de l'Église, tout ce qu'ils avaient pris et pourraient prendre dans la Pouille, la Calabre et en Sicile. (Gaufr. Malaterra, I, 14; Guill. Apul. II, p. 261; Hermann. Contract. *ap.* Scr. fr. XI, 21.) Le principal personnage de cette comédie, qui se renouvellera plus d'une fois, est Robert Guiscard, en compagnie de son frère Humphred. Bientôt maître de la plus grande partie de l'Italie méridionale, Robert se fait duc de Pouille et de Calabre au détriment de ses neveux, fils d'un frère aîné. Alors il ne respecte pas même le territoire de l'Église. Une première excommunication est lancée contre lui ; mais il n'en tient compte ; et le pape Nicolas II, tombant à son tour entre ses mains, est obligé de la lever, de reconnaître son titre de duc, de le nommer lui et ses hoirs, à perpétuité, légats du saint-siége en Sicile, ce qui coupe court à toute discussion sur la

question des investitures, et de devenir, malgré lui, le suzerain de ce terrible vassal, qui lui prête serment comme tel et reçoit de sa main une bannière. (Baron., *Ann.*, 67, 68.) Mais plus Robert s'agrandit, moins il respecte le lien féodal qui l'attache au saint-siége. Il ne s'arrête enfin dans ses usurpations, qu'au moment où Grégoire VII, qui d'abord a reconnu la nécessité de le ménager, se décidant à rompre entièrement (1074), fulmine l'excommunication contre lui et les siens : *Normanni qui nobis rebelles sunt.* (*Epist.* 25; l. I; *Collect. Mansi*, t. XX, p. 416.)

Sur ces entrefaites, l'anti-pape Guibert est proclamé sous le nom de Clément III, et, sous son influence, une conspiration est organisée dans Rome par Cencius, qui s'entend avec Robert Guiscard pour mettre à mort Grégoire VII ou le livrer à l'empereur Henri IV, avec qui le prince normand avait noué des relations amicales (Platina). Dans la nuit de Noël 1075, des sicaires dirigés par Cencius envahissent Sainte-Marie-Majeure. Grégoire est saisi par des mains sacriléges, ses vêtements pontificaux sont déchirés, et il est entraîné dans une des tours de Cencius, d'où le peuple soulevé parvient à l'arracher. (Paul Bernried, Pandolphe de Pise, cardinal Aragon, Lamb. Platina, Sigonius, etc.)

Dans sa cupidité insatiable, qui le faisait viser à conquérir l'empire d'Orient et à devenir empereur d'Occident, Robert met, en 1078, le siége devant Bénévent, ville de l'État pontifical, qui ne lui échappe que par l'intervention armée de Jourdan, son neveu.

Sentant enfin qu'une réconciliation avec le Pape favoriserait puissamment ses projets ambitieux sur l'empire d'Occident, il se rend deux ans après à Bénévent, et se jette aux pieds de Grégoire VII. Le pontife le reçoit en grâce et lui donne de nouveau en fief la Pouille et la Calabre, *tolérant avec résignation* qu'il conserve ce qu'il retient en outre injustement, à la seule condition de défendre l'Église contre ses ennemis. (Baron., *Ann.* Muratori, VI, 421.) A en croire Guillaume de Pouille et Richard de Cluny, d'après un bruit alors répandu, le Pape aurait promis de plus au prince normand, de le couronner roi d'Italie. Ce qu'il y a de certain, c'est que Grégoire VII écrivit aux évêques de Pouille et de Calabre pour leur recommander de soutenir de toutes leurs forces Robert Guiscard, qui s'apprêtait à venger l'empereur grec Michel contre l'usurpateur du trône de Constantinople (*Epist.*, VIII, 6), ce qu'il ne fit sans doute qu'en exécution d'une clause secrète.

Mais Robert était bien plus pressé de s'emparer du trône de By-

zance que de remplir ses engagements contre Henri IV et ses partisans. En même temps qu'il se rend maître de Corfou, de Butrento, et qu'il assiége Durazzo (Anne Comnene, *Alex.* I, et Gauf. Malaterra, III, 13), il négocie avec l'empereur Henri IV un traité d'alliance contre Grégoire VII qui, menacé de se voir assiégé dans Rome, chargeait Didier, abbé du Mont-Cassin, de découvrir à quel point en était ce traité plein de périls pour lui. (*Epist.*, XI, l. 9.)

Les Allemands s'avancent en effet contre Rome, dont ils s'emparent sous la conduite de Godefroi de Bouillon, et ce n'est qu'en 1034 que ce dévot catholique, ce saint selon le cœur de Dante, se décide à marcher au secours du pontife assiégé dans le château Saint-Ange par les troupes de Henri IV, depuis la Pentecôte 1081. La porte Flaminie lui est ouverte, et aussitôt Rome devient la proie d'une soldatesque effrénée, avide de sang et de butin, composée en grande partie d'éléments sarrasins. Maisons, palais, églises, monastères, sont livrés au pillage, puis aux flammes, les hommes sont passés au fil de l'épée, les filles, les femmes, les religieuses ont à subir le viol et le martyre. C'est avec des peines infinies que Grégoire et ses gardes parviennent à sauver du pillage et de l'incendie un petit nombre d'églises, Rome entière nage dans le sang, et la flamme a tout ravagé depuis Saint-Jean-de-Latran jusqu'au château Saint-Ange. « *Hostiliter incedens et vastans a palatio Laterani usque ad castellum Sancti Angeli.* » (Romuald. Salernit. Chronicon.) «*Dux* (*Robertus*) *ignem exclamans, urbe accensa, ferro et flamma insistit.* » (Hist. sicul. rer., t. V.)

Voilà de quelle manière Robert Guiscard traita la capitale du monde catholique, qu'il venait défendre en vertu des traités, durant trois jours qu'il y exerça un pouvoir discrétionnaire ; c'est ainsi qu'il récompensa le peuple qui avait arraché le pontife aux mains de Cencius et de ses sicaires. (Berthold, Leo Ostiensis, III, 52; Gaufred. Malaterra, III, 37; Panduiph. Pis.) Ces exploits accomplis, le prince normand s'éloigna de Rome et de ses ruines fumantes; il partit, mais en n'oubliant pas d'emmener avec lui le Pape dont il espérait se faire un instrument utile à sa grandeur et qui mourut peu après à Salerne, en 1085.

C'en est assez sans doute pour apprécier le saint personnage que le poëte se fait signaler par le Patriarche des croisades, comme un modèle à suivre, le doux et pieux héros dont il fait le compagnon de Godefroi de Bouillon, comme pour nous donner à entendre, que le défenseur patenté de l'Église sut trouver moyen d'être plus funeste

encore à Rome que le guerrier qui, marchant contre elle en ennemi, avait eu la gloire de la prendre d'assaut.

C'est donc bien le cas de répéter ici avec saint Bonaventure: *Degno è che dov' è l'un, l'altro s'induca, sì che, com' elli ad una militaro, così la gloria loro insieme luca* (Par., XII), et d'ajouter avec lui: *Se tal fu l'una ruota della biga, ben ti dovrebbe assai esser palese l'eccellenza dell'altra.*

Bien des noms glorieux auraient pu être ajoutés à cette liste, si la pensée du poëte eût été réellement catholique ; ceux de saint Louis, par exemple, et de Raymond de Saint-Gilles. La haine que portait Dante à la Maison royale de France excluait nécessairement le premier, mais son affection pour la Maison de Toulouse devait plaider pour le second. Veut-on savoir quel motif puissant arrêta sa plume? C'est qu'il ne pouvait faire mention du glorieux comte de Toulouse, aïeul de Raymond Bérenger VI, sans rappeler soudain à l'esprit le chef de la croisade dirigée contre ce dernier, et sans dénoncer, pour ainsi dire, le silence profond gardé par Cacciaguida au sujet de Simon de Montfort. Ce silence, personne n'a songé à le remarquer, grâce à l'habile précaution qu'il a prise ; il est pourtant assez éloquent. Le désastre des Albigeois ne remontait pas encore à un siècle; c'était donc un événement récent et presque d'un intérêt actuel par ses graves conséquences. Eh bien, Cacciaguida s'abstient de signaler le glorieux champion de l'Église, le héros de la croisade, l'ami de saint Dominique et de Foulque; il laisse à l'écart des héros historiques pour citer qui? des héros de romans! Qu'on veuille bien y réfléchir et l'on sera forcément amené à conclure avec nous, que les Albigeois, loin d'être des hérétiques aux yeux du poëte, étaient de glorieuses victimes et des martyrs de la religion d'Amour, que les seuls saints les seuls véritables chevaliers de la Croix étaient ceux qui avaient combattu leurs ennemis.

.... Vint se mêler sans retard
Au chœur où dans le chant se montra tout son art.

21. Cacciaguida s'est acquitté de son rôle avec toute l'habileté possible dans le cours de ces trois chants, et il est temps de le congédier ; mais le poëte tient à constater combien ce personnage a déployé d'art dans la tâche difficile de manifester pour les élus sa pensée secrète, en la faisant accepter pour orthodoxe par les profanes. Aussi le proclame-t-il grand artiste parmi ceux à qui il a donné la parole dans ses chants du Paradis, *fra i cantor del Ciel artista.*

Et Dante a raison de le proclamer tel, car il a su nous insinuer tout doucement que, dévoué de cœur à la cause impériale, il avait embrassé la religion d'Amour à la suite de son mariage avec une Vaudoise ; il a mis sous nos yeux un magnifique tableau de la prospérité de Florence, au temps où elle s'abritait sous le patronage impérial, et où partie de ses citoyens professaient en paix la foi des Pauvres de Dieu. Il a passé en revue les plus anciennes familles florentines, leur distribuant l'éloge ou le blâme selon qu'elles avaient suivi l'étendard de l'Empire ou la bannière de l'Église. Il a prédit le triomphe à son arrière-petit-fils, sur ses ennemis guelfes; enfin il a glorifié dans *Josué*, l'égorgement des rois et la destruction du culte des images, dans *Judas Machabée*, les défenseurs du Temple et ses vengeurs, dans Charlemagne, la plus haute expression de la puissance impériale, dans Roland, la force populaire se dévouant à son service, dans Guillaume et Rainoard, dévots à la manière des Normands, assommant les moines tout en prenant eux-mêmes le froc, les héroïques défenseurs de cette Aquitaine envahie et dévastée par les hordes idolâtres que déchaînait sur elle Noupatris, roi d'Oraste ; enfin dans Godefroi de Bouillon et Robert Guiscard, les deux champions qui avaient causé le plus de mal à Grégoire VII et à sa cause, l'un en le combattant à visage découvert, l'autre en se posant comme son défenseur. Ajoutons que Guillaume d'Orange, dont les poëtes provençaux faisaient l'auteur de la maison de Toulouse, et sur le compte duquel ils se complaisaient à mettre les exploits des héros normands, ennemis de la France du nord (P. Paris), Guillaume supplée ici Raymond de Saint-Gilles, passé volontairement sous silence, comme le Sicilien Rainoard supplée Frédéric II, issu de Robert Guiscard, par sa mère Constance, autre croisé dont il ne fallait pas réveiller le souvenir.

Cacciaguida, qui s'est tiré sans encombre d'une pareille épreuve, au point que personne ne s'est avisé jusqu'ici de suspecter la bonne foi de ce vieillard vénérable, et ne s'est aperçu de l'extrême adresse avec laquelle il excluait du nombre des champions de la vraie foi, Simon de Montfort, le héros de la croisade albigeoise, pour exalter le rusé Normand dont l'assistance désastreuse avait été pour Grégoire VII une lamentable croix, Cacciaguida, il faut le reconnaître, peut être considéré comme profès en l'art d'amour ou Gaie science, et mérite incontestablement le titre d'*artiste* que lui décerne son arrière-petit-fils ; aussi le fait-il figurer au centre de cette troisième cantique, comme résumant dans son ensemble le plus complet sa pensée politique et religieuse. En évoquant cette belle et noble figure, Dante

semble avoir voulu nous dire : Voilà celui dont j'ai suivi l'exemple et les leçons, comme lui, j'ai été Gibelin et j'ai préféré la religion d'Amour à la religion de haine, celle de la vallée du Pô à celle de la vallée du Tibre; comme lui, j'ai pris la Croix malgré moi, pour servir mon empereur bien aimé, car ce langage orthodoxe qu'il m'a fallu affecter, pour diriger plus sûrement mes coups contre la théocratie romaine, a été bien réellement pour moi une lourde croix; mais c'est à quoi doit se résigner quiconque veut combattre satan Aleppe et suivre la loi de Christ, *chi prende sua croce e segue* CRISTO, mais non pas le Pape.

—

....Attendant que sa bouche ou son geste
Me dictât mon devoir, etc.

22. C'est en effet par l'enseignement oral et à l'aide des signes convenus, *per parole o per atto segnato* (*voy.* chant XV, note 8), que les membres de l'Église occulte étaient mis en demeure d'accomplir leur devoir, *il loro dovere,* en contribuant, dans la mesure de leurs forces, au triomphe de leur foi.

—

.....Je vis ses beaux yeux
Briller resplendissants, si purs et si joyeux, etc.

23 *E vidi le sue luci,* etc., *cioè le sue demostrazioni,* dit l'Ottimo, nous donnant ainsi une nouvelle preuve de sa parfaite intelligence du poëte, qui déclare dans le *Convito,* que les yeux de sa dame Philosophie sont ses enseignements.

Du reste, Béatrice aurait été bien difficile à satisfaire si elle n'eût pas montré l'allégresse la plus vive après avoir entendu le Patriarche des croisades exprimer, dans un langage dont elle avait la clef, des opinions si complétement selon son cœur. Aussi se montre-t-elle à son fidéle plus rayonnante que jamais, de joie et de bonheur, *tanto mera, tanto gioconda*, car l'allégresse de Béatrice s'accroît à chaque bonne malice que son disciple bien-aimé peut faire à sa rivale détestée, et nous ne sommes pas au bout.

—

Comme, alors qu'on se sent de jour en jour au cœur
Plus de joie à bien faire, etc.

24. Dante se rend avec justice ce témoignage qu'il a parfaitement opéré dans ces trois derniers chants, où il a déployé toutes les ressources du génie poëtique, en même temps que les combinaisons de

la dissimulation haineuse la plus raffinée. Machiavel a dit « il faut faire le fou, comme Brutus, louant, disant, vantant, accomplissant *des choses contraires à sa conscience,* pour plaire au prince. » Dante l'avait devancé dans la théorie et dans la pratique et, pour abuser le prince, *princeps mundi,* pour travailler à sa ruine, il n'hésita pas à faire le fou, *al mercato de' non saggi* (Canz. XV. Voy. *Révél.,* p. 364), à feindre la dévotion catholique et à dire des *choses contraires à sa conscience.* Le tout pour s'élever de plus en plus, *bene operando,* à ses propres yeux et à ceux de son adorable Béatrice qui, en récompense de ce que *la sua virtute avanza,* le fait monter au ciel de Jupiter.

—

Je reconnus, à voir une douce lumière
Épancher mollement sa limpide blancheur, etc.

25. Savez-vous pourquoi Béatrice passe du rouge au blanc ? C'est que, de l'atmosphère de Mars, dont la teinte sanglante s'est reflétée forcément sur elle, et cela à sa grande honte, elle passe dans l'atmosphère toute gibeline de Jupiter, dont la couleur blanche, celle des partisans de l'Empire et des Templiers, la décharge de cette honte qui lui empourprait la face, *di vergogna il carco.* N'êtes-vous pas convaincus, recourez au Tuileur maçonnique. Il vous a déjà parlé d'une tenture rouge décorant la loge du Patriarche des croisades, que nous avons retrouvée dans Mars au *riso affocato.* Eh bien, il vous signalera une tenture *blanche* (p. 204) dans la loge des chevaliers *Kadosh* ou Parfaits, que le poëte nous ouvre dans Jupiter, *candida e temprata stella.* Ainsi chez Béatrice le changement de couleur continuerait de se trouver en parfait rapport avec la décoration rituelle de la Maçonnerie. Elle serait ou rouge ou blanche, selon que la loge correspondante au ciel dans lequel elle passe, est tendue de rouge ou de blanc. Nous laissons tirer la conséquence aux lecteurs de bonne foi.

—

En l'astre jovien je vis distinctement, etc.

26. Le P. Lombardi a eu raison de croire que l'épithète de *gioviale,* appliquée à la planète de Jupiter, doit s'entendre tout à la fois dans le sens de jovien et de jovial. Pour le poëte, en effet, cette planète toute monarchique est comme un fanal, *facella,* allumé à l'aide de la *Gaie science,* pour éclairer les fidèles d'Amour désireux de voir la monarchie universelle remplacer la théocratie catholique ; aussi est-ce l'amour monarchique, *l'amor che li era,* représenté par

des souverains selon le cœur du poëte, qui va dessiner les lettres destinées à manifester sa pensée intime. Mais commençons par apprendre de lui-même quels rapports pouvait avoir l'astre jovial, où il est transporté, avec une des sciences recommandées aux adeptes : « Le ciel de Jupiter peut se comparer à la géométrie pour deux propriétés. Ainsi, d'abord, il se meut entre deux cieux dont la température opposée contraste, *repugna*, avec la sienne qui est moyenne et bonne : savoir, entre le froid de Saturne et la chaleur de Mars. D'autre part, il est le seul entre toutes les étoiles qui se montre blanc et presque argenté. De même, la géométrie se meut entre deux parties qui contrastent avec elle, *repugnanti ad essa*, savoir entre le point et le cercle, qui tous deux répugnent à sa certitude ; car le point est immésurable, à raison de son indivisibilité, et aussi le cercle, dont l'arc résiste à une quadrature parfaite. La géométrie est aussi très-blanche en ce qu'elle est sans tache d'erreur, et très-certaine par elle-même, ainsi que sa suivante, *ancella*, qui a nom perspective. » Nous verrons plus tard des mêmes sciences mentionnées honorablement, à raison de leurs rapports mystérieux avec tel ou tel grade, dans les réceptions maçonniques.

—

Brillantes de clarté, ces saintes créatures,
Volant tout en chantant, dessinaient des figures, etc.

27. Ces saintes créatures, *sante creature*, non moins bien disciplinées que les oiseaux du marécage dont les bandes se forment soit en ligne, soit en demi-cercle, soit en triangle, mues qu'elles sont par une pensée unique, se groupent d'elles-mêmes de manière à reproduire les caractères destinés à formuler leur devise commune.

—

D'abord leur danse au chant s'accordait noble et digne, etc.

28. Ces élus royaux chantaient tout en accomplissant leurs évolutions graphiques, mais Dante s'abstient discrètement de nous dire ce qu'elles chantaient. Nous n'avons pas de moins bonnes raisons pour croire que leurs chants ne différaient guère de ceux qui retentissaient tant dans les temples albigeois que dans ces loges maçonniques signalées dans le *Vulg. eloq., lib.* I, comme répandues par toute l'Italie, et où les Templiers réunissaient leurs affiliés. Car, il n'y pas à s'y tromper, après avoir passé successivement par les grades de prince de Mercy, de chevalier du Soleil, de Noachite, de grand Écossais de Saint-André ou Patriarche des croisades, Dante arrive,

dans Jupiter, à celui de chevalier de l'*Aigle* noir ou blanc ou de *Kadosh*, mot hébreu, dont l'acception est la même que celle de Cathare, c'est-à-dire *sanctus*, *purificatus*, ou Parfait. Nous savons déjà que Jupiter se fait remarquer par sa blancheur, *candore*, comme Mars par sa rougeur, et qu'une tenture blanche décore la loge des chevaliers Kadosh. Les changements de couleur de Béatrice, en passant d'une de ces planètes dans l'autre, vous ont paru assez significatifs ; mais la ressemblance ne s'arrête pas là.

—

Que dans ces quelques vers éclate ta puissance, etc.

29. On va juger si la difficulté que le poëte avait à vaincre, se bornait à l'ajustement de quelques mots latins dans ses tercines, et si les détails maçonniques, dans lesquels il se proposait d'entrer, n'étaient pas tels qu'il dût invoquer à son aide, très-peu chrétiennement sans doute, cette Muse qui déjà l'avait si bien inspiré dans des circonstances analogues.

—

Cinq fois sept lettres donc frappèrent mon regard, etc.

30. Cinq fois sept font trente-cinq lettres, composées chacune d'un certain nombre de lumières ou de Splendeurs, *luci*, *splendori*, ce qui nous indique que la loge des chevaliers Kadosh, à cette époque, était éclairée par 35 bougies, lorsque son luminaire est aujourd'hui de 81, que l'on réduit à 27 et quelquefois à 9. A quoi bon préciser le nombre de lettres contenues dans le précepte qu'on a sous les yeux, si ces chiffres n'avaient pas une signification rituelle?

—

Diligite *d'abord et puis* Justitiam, *etc.*

31. « Aimez la justice vous qui jugez la terre. » Ces paroles du premier livre de *la Sagesse*, attribué à Salomon, dont le nom est en si grande vénération chez les Maçons qu'ils le mettent partout, s'adressent bien entendu aux papes et aux rois. Or, il est bon de savoir que les chevaliers Kadosh, Parfaits ou Cathares, sont des amis dévoués de la justice, dont le nom se reproduit sans cesse, tant verbalement que par écrit, dans leurs réceptions, et qu'ils ont précisément pour mission de venger les victimes de l'iniquité pontificale et royale, à savoir, les Albigeois et les Templiers; puisqu'ils sont Templiers eux-mêmes, et que leur mot sacré est *nekamah*, c'est-à-dire *ultio*. Dans le quatrième appartement, où la loge prend le titre de *Sénat*, le grand-

maître, qualifié de trois fois puissant, représente Frédéric II ; non pas le roi de Prusse, comme on l'a si naïvement cru et répété parmi les Maçons, mais le pupille d'Innocent III. (Willaume p. 204 et suiv. *Rituel* manuscrit.) C'est le représentant de Frédéric II qui fait jurer au frère déjà décoré de l'insigne de l'aigle, « d'être toujours prêt à marcher pour rétablir l'ordre du Temple et pour venger la mort de Jacques Molay, dès qu'il en sera requis, *sur ceux que le chapitre lui désignera ;* » d'élever un édifice digne de ses frères, *to rise an edifice worthy his brothers*, et qui lui communique le nom qu'il doit prendre à l'avenir, nom qui leur est particulier, *uncommon to all others and which is : Knight* KADOSH *or Knight of the* WHITE *and* BLACK EAGLE, *instead of knight* TEMPLARS. (*Light on masoury* p. 287.) Le tout précédé de paroles d'exécration contre Philippe-le-Bel, Clément V et les rois et princes complices de la ruine de l'Ordre, compris sous la dénomination générale de *traitors of the Temple.* Or, c'est le châtiment de ces traîtres qui doit être une leçon pour papes et rois, en leur enseignant à pratiquer la justice.

—

Dans l'M du dernier mot la phalange sublime
Resta, gardant ses rangs, à scintiller encor,
Et l'astre ainsi semblait d'argent diapré d'or.

32. Cet M, initial tout à la fois de Molay, l'Hiram des chevaliers Kadosh, et de martyr, mot dont Hiram nous offre les lettres principales, avoit droit, à ce titre, à toutes les sympathies de ces bienheureux Templiers, dont une des qualifications est celle de *Grand élu ;* c'est donc sur lui qu'ils s'arrêtent de préférence, pour exécuter le changement de décoration où le poëte va déployer sa dextérité ordinaire. L'astre paraît *argento d'oro distinto,* attendu que nous lisons dans le *Rituel* manuscrit que l'aigle qui surmonte le trône est « *becqué, membré et couronné d'or.* »

—

Puis j'aperçus d'en haut d'autres clartés descendre
Sur le point culminant de l'M, et s'y poser, etc.

33. Le concours de tous les *Grands élus*, PARFAITS *et sublimes Maçons,* était indispensable pour former l'insigne par excellence de l'Ordre. Ils arrivent donc en foule sous forme de lumières, *lumi,* en chantant le bienheureux Henri VII, dont l'esprit leur imprime leurs mouvements et qui les attire sympathiquement à lui, à ce que croit Dante, *cantando, credo,* il B.EN. *ch'a se le move.* Nous savons com-

bien le poëte apporte de circonspection à s'expliquer sur ce que chantent ses saints; ou il n'entend pas ou il ne comprend pas.

—

Ensuite, comme on voit des tisons embrasés, etc,

34. Dante se faisait sans doute illusion, en voyant les Grands élus du Temple aussi nombreux dans le Paradis que les étincelles qu'un coup de pincettes fait jaillir des tisons embrasés; mais l'illusion est la consolation des malheureux et il faut la lui pardonner.

—

Les unes s'élevant haut et les autres peu, etc.

35. C'est toujours le soleil ou le grand Orient qui sait discipliner si bien la grande armée des vengeurs du Temple, et assigne à chacun d'eux leur rang ou leur grade, en faisant monter beaucoup les uns et peu les autres, *salir qual assai e qual poco.*

—

Je vis le cou d'une aigle et sa tête apparaître.

36. Voilà le grand mot tracé, et le poëte étale avec bonheur à nos yeux le bijou du grade, comme il est appelé dans les rituels, à savoir: une aigle aux ailes éployées. Cette aigle est blanche et noire, chez les Francs-Maçons, comme le pavé mosaïque du Temple, c'est-à-dire qu'elle change d'aspect selon les circonstances, lumineuse pour les initiés, obscure pour les profanes. Celle-ci se montre blanche à l'initié Dante, parce qu'il se trouve dans la seconde pièce de réception des chevaliers Kadosh, dont la tenture est blanche. L'aigle est dédoublée dans Aquilant le *blanc* et *Griffon* le *noir*. (Voy. *Pg.* XXIX, note 27.)

—

Guide et maître lui-même, il inspire et bénit
L'instinct qui, sans errer, donne la forme au nid.

37. Les adeptes sont eux-mêmes les éléments, les matériaux de cette aigle, qu'ils représentent aux regards, et que leur mission est de reconstituer dans toute sa gloire et sa puissance. La tâche qu'ils remplissent leur est imposée par Dieu même et, maçons du Temple, appelés à élever « un édifice digne de leurs frères, » c'est pour eux affaire d'instinct, comme pour les oiseaux l'aptitude à bâtir leur nid. Mais de plus nous ne serions pas éloigné de croire, en adoptant en partie l'argumentation du P. Lombardi, qu'il faudrait traduire *nidi* par loges, véritables nids pour les sectaires, qui s'y réunissaient mystérieusement, après leur avoir donné la forme et la décoration rituelle,

la même pour toutes, attendu qu'elles étaient réglées uniformément par la même autorité suprême, *virtù, dyname.*

—

Eurent à faire peu pour achever l'image.

38. La tête et le cou de l'aigle une fois dessinés au-dessus du V, qui forme la partie centrale de l'M, et les deux jambages latéraux figurant l'extrémité inférieure des ailes, il y avait peu à faire pour compléter l'image révérée, *con poco moto seguitò l'imprenta.*

—

....Du Ciel, dont tu fais l'ornement, le délice,
Émane, comme effet, notre humaine justice, etc.

39. Cette aigle est si bien l'insigne du grade, *son bijou*, que Dante trouve moyen d'appeler de ce nom son étoile chérie, *dolce stella*, en s'écriant qu'elle *enjoyelle* le ciel, *lo ciel che tu ingemme*, ciel du Temple maçonnique, vers la voûte duquel elle semble s'envoler; ciel dont émane la justice, qui doit frapper les bourreaux du Temple. Aussi le poëte dit-il *notre* justice, *nostra justizia*, pour bien faire comprendre qu'il s'agit de cette justice impériale dont les Kadosh font serment d'être les exécuteurs sur ceux qui leur seront désignés. Nul ne croira assurément que Dante partageât l'opinion de ceux pour qui l'administration de la justice sur la terre subissait l'influence du ciel de Jupiter, à moins qu'il n'entendît toutefois celui qui lançait les foudres du Vatican.

—

De voir où la vapeur s'engendre et se nourrit
Qui voile tes rayons, etc.

40. Je conjure donc l'esprit sectaire, tout à la fois Gibelin et Templier, qui dirige ta pensée et tes actes, dont ton courage s'inspire, *la mente in che s'inizia tuo moto e tua virtute*, d'examiner d'où provient la fumée qui vicie tes rayons. Cette fumée, *fumo*, équivaut à la *caligine del mondo* dont la signification a été expliquée au ch. XI du *Purg.;* elle a son foyer dans Rome, et non-seulement elle obscurcit les rayons de l'aigle impériale, mais encore elle en dénature, elle en pervertit la bienheureuse influence, *tuoi raggi vizia.*

—

... Au trafic qui flétrit
Ce temple dont les murs, fondés sur tant d'oracles, etc.

41. Afin que le Christ ait à s'irriter de nouveau en voyant un clergé sacrilége trafiquer des choses saintes, et Clément V, dans un

misérable intérêt temporel, vendre à Philippe-le-Bel le sang et les richesses de ce Temple livré à la spoliation la plus effrontée, sans respect pour tant de martyrs de l'Ordre et pour les signes manifestes de la protection divine. Qui sait même si par ces mots, *si murò di segni*, le poëte n'a pas entendu exprimer que les nouvelles murailles du Temple sont les signes mystérieux destinés à établir une barrière infranchissable entre les initiés et les profanes?

—

O milice du Ciel que j'adjure à genoux, etc.

42. O soldats du Christ, *commilitones Christi*, comme saint Bernard appelle les chevaliers du Temple, vous que j'ai là devant les yeux, ajoute le poëte, pour bien faire entendre que ceux qu'il contemple sont des membres de l'Ordre proscrit; adorez Dieu comme il veut l'être, c'est-à-dire à notre manière, *adora* (ce qui nous rappelle le *B.EN. per me s'adori*, signalé au ch. V du *Purg.*), afin que tous les malheureux égarés par l'exemple du pontife romain, du *Capo reo*, de ce vieillard qui se mire dans la corruption romaine, son ouvrage, en tournant le dos à la lumière d'Orient (*Enf.* XIV), aient à revenir au bien, à la foi évangélique et à la monarchie impériale, en répudiant la religion de haine et *le malo esemplo*. O CAVALLERIA *che vittoriasti nel mondo*, dit l'Ottimo, qui sait fort bien de quel ordre de chevalerie il s'agit ici, *adora per la mandra di Dio, disviata per lo malo esemplo del* PASTORE.

—

Jadis avec le glaive, on se faisait la guerre, etc.

43. Pour qu'il n'y ait pas à se tromper sur la source du mauvais exemple, le poëte dirige immédiatement notre pensée sur les Papes, non-seulement comme perpétuant en Italie ces luttes intestines à la suite desquelles tant d'exilés étaient réduits à manquer de pain, *togliendo lo pan che il pio padre a nessun serra;* mais encore parce que, se faisant une arme redoutable des excommunications, ils causaient la ruine des princes et des peuples, contre lesquels ils en abusaient cruellement, ce dont serait incapable un *pio padre.* Croira-t-on qu'en écrivant ces vers, Dante ne pensât pas aux Albigeois, à ces martyrs de leur foi dont, à près d'un siècle de distance, il n'osait pas même prononcer le nom?

—

Mais toi qui n'écris rien que pour le raturer, etc.

44. Après l'attaque générale contre les chefs de l'Église, voici venir l'attaque particulière contre Clément V, coupable d'avoir sacrifié l'ordre du Temple à la cupidité de Philippe-le-Bel. Le reproche qui lui est adressé, de n'écrire que pour raturer, ne fait pas seulement allusion, comme le reconnaissent tous les commentateurs, aux censures et aux anathèmes dont ce pontife accordait la révocation à prix d'argent; mais encore à ses hésitations dans le procès des Templiers, qu'il laissa instruire par les légistes de Philippe-le-Bel, après en avoir évoqué la connaissance comme un droit du saint-siége; procès qu'il finit par sanctionner, en supprimant l'Ordre de sa pleine autorité, après avoir maintes fois protesté contre les iniquités barbares dont les chevaliers du Temple étaient l'objet. Aux yeux du poëte, ces chevaliers étaient l'élite de la chrétienté, la partie la plus vigoureuse et la plus féconde de la vigne du Seigneur; aussi reproche-t-il à Clément V de l'avoir dévastée, en donnant à entendre que, tout Pape qu'il était, il ne fut pas même chrétien, pour avoir osé braver l'indignation des deux grands apôtres du christianisme et agir comme s'il n'eût pas cru que, du haut des cieux, ils étaient témoins de ses méfaits; *Pensa che Piëtro e Paolo ancor son vivi*, Songe qu'ils revivent dans les Parfaits, ces apôtres de la religion de vie, en lutte incessante contre la loi de mort.

—

....Me tient tant de ferveur
Pour celui qui jadis vécut en solitaire, etc.

45. L'or, selon le poëte, était le seul dieu auquel crût le pontife qu'il poursuivait de tant de haine, et les florins frappés à l'effigie de saint Jean-Baptiste, ce pieux solitaire dont Hérodiade acheta la tête par ses danses lascives, *che per salti fù tratto a martiro*, avaient un bien autre prix aux yeux de Clément que l'exemple de saint Pierre et de saint Paul. Nous rappellerons, à ce sujet, que ceux qui suivaient les doctrines vaudoises et albigeoises revendiquaient obstinément le titre de chrétiens, et que, à l'exemple des gnostiques, ils prétendaient se rattacher, par une tradition non interrompue, aux Apôtres, dont ils vénéraient la mémoire, mais sans leur rendre un culte de latrie.

CHANT XIX.

L'oiseau resplendissant, les ailes éployées, etc.

1. La belle image, comme l'appelle le poëte, se compose de chevaliers Kadosh, qui ne sont autres, on l'a vu, que des Templiers et, par suite, des profès en Gaie science, terme équivalent à la religion d'Amour, cette source de joie et de bonheur. Aussi rien n'égale l'allégresse des âmes *joviales*, en formant l'oiseau *jovial* ou *jovien*, insigne de la puissance dont elles attendent le triomphe de leur cause, *nel dolce frui liete faceva l'anime consorte.* S'il y a calembourg dans l'emploi de *gioviale* pour jovien et jovial tout à la fois, c'est à Dante qu'il faut s'en prendre ; mais il ne faut pas nous en vouloir pour l'avoir signalé, car nous ne sommes pas le premier. En effet, voici ce que l'on peut lire dans le plus ancien commentateur du poëme : « Après avoir préparé la matière de son dire jovial, *del suo gioviale dire*, dans le chant précédent, le poëte va la développer en faisant parler la figure de l'aigle composée d'esprits d'humeur joviale, *composta di spiriti gioviali.* » (*Cant. XIX. Prœmio.*) Rien ne prouve mieux la profonde intelligence du texte chez l'Ottimo, que cette affectation de sa part à reproduire coup sur coup, en jouant sur le mot, l'expression même sur laquelle il voulait appeler l'attention du lecteur.

—

Chacune paraissait un rubis dont l'ardeur, etc.

2. Les âmes de ces chevaliers du Temple semblaient autant de petits rubis, *rubinetto*, attendu que la croix rouge de l'Ordre était ce qui frappait plus particulièrement l'attention du poëte ; ces rubis brillaient de tout l'éclat du soleil d'Orient, dont chacun d'eux, *ciascuna*, reflétait les splendeurs dans ses yeux, *ne' miei occhi rifrangesse* LUI. Il est assez difficile de savoir si *lui* se rapporte au *rubinetto*, au rayon ou au soleil ; mais l'amphibologie disparaîtrait si l'on devait lire L. VI. Il faut, du reste, que l'Ottimo attachât une importance particulière à ces rubis mystérieux, puisqu'il termine sa note en disant qu'ils mériteraient une admirable exposition, *qui si vorrebbe mirabile esposizione.* Qu'on veuille bien nous dire ce qui l'empêchait de la donner.

—

Ne fut, en aucun temps, plume apte à le décrire, etc.

3. Qui jamais avant Dante aurait imaginé d'étaler à nu, dans une composition poétique, tous les symboles d'une association mystérieuse, dans le but de les faire pénétrer, avec ses doctrines, dans les rangs ennemis? Qui aurait songé à éveiller ainsi, chez les esprits curieux, le désir de connaître le sens de ces symboles, puis celui d'être admis parmi ceux qui savaient les comprendre et les expliquer; le tout grâce aux insinuations des adeptes, chargés d'éclairer peu à peu, sur la signification intime du poëme, ceux qu'ils avaient mission de recruter? Non, jamais l'artifice sectaire n'avait été poussé jusque-là. Jamais, faute de comprendre, même en partie, on ne l'avait soupçonné, *ne fù per fantasia giammai compreso.*

—

J'ouïs parler le bec de l'aigle, et de mes yeux, etc.

4. Il est tout simple que le symbole impérial, représentation collective d'une association formée d'un nombre donné d'individus portant les mêmes insignes, formant les mêmes projets, aspirant au même but et mus par une même volonté, parle à la première personne du singulier en exprimant la pensée collective. Dante aurait donc été assez peu fondé à tant crier merveille, si sa pensée n'avait été de stimuler par là l'attention de ses lecteurs.

—

Ici, commença-t-il, comme juste et pieux, etc.

5. Traduisez : C'est pour avoir été justes et avoir aimé Dieu et notre prochain, *justo e pio,* comme il est recommandé aux chevaliers Kadosh, que nous sommes ainsi exaltés par le poëte, qui partage notre foi, et brillons dans le grade désigné par les mots NEC PLUS ULTRA, grade *che non si lascia vincer a desio,* puisque le désir ne saurait aller plus loin. Lors de la réception à ce grade, le vénérable se nomme *chevalier* GRAND-MAÎTRE, le premier surveillant *chevalier* GRAND-PRIEUR, d'où l'on peut conclure qu'il n'y a là qu'une ramification de celui de Kadosh. En effet, si nous en croyons le F.·. Boubée, toute la série des grades de 19 à 30 serait comprise dans le *Kadosh* (*Étud. hist. et philos. sur la franc-maçonn.*, p. 121), entre autres ceux de grand-pontife, prince du Liban, prince du Tabernacle, prince de Merci, chevalier du Soleil, Grand-Commandeur du Temple et Patriarche des croisades. Qu'on juge par là combien de

Parfaits ou de *Kadosh* ont déjà passé sous nos yeux, grâce à l'habileté de la mise en scène.

—

En honneur j'ai laissé sur terre ma mémoire, etc.

6. Comme celle de l'Empire romain, la mémoire des Templiers a survécu à leur ruine, les catholiques eux-mêmes, *genti malvagge,* ne peuvent leur refuser les justes éloges dus à leurs exploits en terre sainte, *commendan lei;* mais ils ne songent guère à les imiter, *che poco tocca al Papa la memoria.* (Parad. IX.)

—

Comme de cent charbons ne naît qu'une chaleur, etc.

7. Le feu de la charité dont sont embrasés ces Parfaits, ces fidèles d'Amour, les fait comparer à bon droit à des charbons ardents, *molte bragge,* n'exhalant qu'une même chaleur, comme leurs paroles n'expriment que la même pensée d'amour, *molti amori.*

—

Veuillez me soulager de la faim importune, etc.

8. Ces âmes joviales, émanées de la source de toute joie et nourries de la Gaie science, deviennent maintenant des fleurs, dont les senteurs se confondent en un parfum unique, parfum de justice, comme le dit l'Ottimo, *odore di giustizia,* qui éveille l'appétit du poëte, toujours avide de ce pain des anges, *cibo,* dont le *Convito* devait appeler à prendre sa part la foule de ceux que l'Église catholique tenait plongés dans l'ignorance.

—

Je sais bien que s'il est une autre sphère au Ciel, etc.

9. Si vous avez au-dessus de vous le Grand-Orient, qui réfléchit dans tout son éclat la justice divine, les voiles de l'allégorie et du symbole, qui dérobent ses décrets aux profanes, sont transparents pour ceux de votre grade, *il vostro non l'apprende con velame.*

—

.... Vous n'ignorez
Quel doute, en moi bien vieux, réclame votre office.

10. On comprendrait que le poëte désirât vivement, depuis longtemps, éclaircir ses doutes au sujet d'un de ces grands problèmes dont l'esprit humain s'est préoccupé à toutes les époques; mais on va voir que la question sur laquelle il attend une solution n'a pas une

aussi large portée et que l'aigle s'arrangera même pour ne lui donner qu'une explication assez obscure.

—

De même tressaillit l'emblème glorieux, etc.

11. Savez-vous pourquoi l'aigle est si joyeux? C'est qu'il vient de trouver le moyen de se faire reconnaître pour un symbole maçonnique sans compromettre en rien les secrets de l'Ordre. C'est qu'il va apparaître dégagé du voile qui le couvre encore aux yeux des initiés, comme le faucon dont on détache le chaperon, *quasi falcone ch' esce di cappello.* Voilà pourquoi s'applaudit ce symbole parlant formé de *Parfaits* ou de Cathares, chantant les louanges du Seigneur tout autrement qu'on ne le fait dans l'Église romaine, comme le savent les saints anges du Paradis sectaire, *con canti quai si sa che lassù gaude.*

—

.... Celui dont le compas
Dans l'espace traçant les limites du monde, etc.

12. Dans le cours de son allocution en qualité d'orateur de la loge des chevaliers Kadosh, allocution appelée *instruction* en France, *lecture* par les Anglais et *lettura* par les Italiens, l'aigle ne peut manquer de faire allusion aux deux grades honoraires de *petit* et de *grand Architecte.* Voilà pourquoi il représente le Créateur, dans son rôle de souverain architecte de l'univers, faisant tourner le compas dans l'espace, et traçant ainsi les limites du monde, tant visible qu'invisible, *occulto e manifesto.* Bien plus, il nous le montre dessinant lui-même le bijou de ce grade, à savoir : un cercle d'or contenant un double triangle formé d'un compas et d'un niveau, *the jewel is a double triangle formed with a compas and level, and contained with a golden circle.* « Le cercle, est-il ajouté, représente l'immensité de l'espace, » et il est évident que le triangle maçonnique étant le symbole de Dieu, le double triangle, l'un supérieur, l'autre inférieur, représente l'ensemble de ce que l'aigle appelle *occulto e manifesto*, tout ce que renferme le saint des saints, *the holy of holies, and in Hebrew,* HEKAL. » (Voy. *Light on Masonry,* pp. 293 et suiv., 298 et suiv.)

—

.... A cette œuvre féconde
Ne put tant appliquer sa marque profonde, etc.

13. Quelle que soit l'immensité de l'univers, où le grand Archi-

tecte a laissé l'empreinte de sa toute-puissante sagesse, sa pensée en dépasse encore de beaucoup l'étendue.

—

Le premier orgueilleux en est la preuve sûre :
Pour n'avoir pas, aveugle, attendu la clarté, etc.

14. C'est faute d'avoir vu la lumière, *per non aspettar lume,* que Satan tomba du ciel, comme un fruit qui n'a pas atteint sa maturité; ceux-là donc, qui restent dans les ténèbres et ne sont pas mûris par le soleil d'Orient, seront à leur tour précipités dans l'enfer, où ils rejoindront le premier orgueilleux, *il primo superbo,* ce monstrueux Lucifer dans lequel Dante n'a rien négligé pour nous faire reconnaître ceux qui l'ont suivi dans les voies de l'orgueil.

—

.... Toute nature
N'offre qu'un réceptacle étroit, trop limité, etc.

15. Les Papes ont voulu s'égaler à Dieu, se donner pour ses représentants, prétendre à l'infaillibilité et prononcer sans appel sur les plus hautes questions du dogme; mais la portée de l'esprit humain est trop courte pour embrasser l'être infini, qui n'a d'autre mesure que lui-même, *ch'è senza fine, e se con se misura.*

—

Par sa nature même il se trouve impuissant, etc.

16. Ainsi les Papes, qui ne sont pas d'une autre nature que le reste des humains, *minor natura,* ne peuvent qu'errer comme eux en prétendant sonder la pensée divine et, déçus par l'apparence, s'écarter beaucoup de la réalité, *molto di là da quel ch' egli è parvente.* Inférieurs à Satan, *che fu la somma d'ogni creatura,* et aussi orgueilleux que lui, comment échapperaient-ils à son sort, et, sans *aspettar lume,* pourraient-ils se flatter de discerner nettement et dans son immensité celui qui est le principe de toutes choses?

—

L'intelligence dont le Ciel vous a pourvus
N'arrive à sonder mieux la justice divine, etc.

17. Concluez de là que les chefs de l'Église, *principes mundi,* ne voient pas plus ce que cachent les profondeurs du Ciel, que votre regard n'aperçoit au fond de la mer, quoique vous puissiez distinguer, à quelques pas du rivage, le sable et les rochers que recouvre la vague, *com' occhio per lo mare intro s'interna.*

—

Ne s'épand la clarté que de la pure étoile, etc.

18. La lumière vient de Dieu seul et non des hommes, qui osent se mettre à sa place; celle qui ne dérive pas de ce foyer, que rien ne saurait troubler, n'est que ténèbres. Ce qui provient des hommes, fussent-ils Papes ou cardinaux, n'est que le résultat de l'ignorance ou des mauvaises passions, *è tenebra od ombra della carne o suo veleno.*

—

....Il n'en faut davantage
Pour que, désormais, tombe en entier le nuage, etc.

19. Maintenant que le voile est écarté de tes yeux, tu n'auras plus à confondre la justice pontificale, *giustizia morta,* ombre de la chair ou son venin, avec la justice divine, *giustizia viva,* et tu feras trêve à tes questions à ce sujet.

—

Ainsi, tu te disais : — Sur l'indien rivage,
Où nul ne proclama le nom de Jésus-Christ, etc.

20. Tu t'es préoccupé de propositions comme celles-ci : Hors de l'Église point de salut; le juste même, qui n'a pas reçu le baptême et ne s'est pas soumis à la discipline catholique, ne peut être sauvé; et tu t'es dit : Comment est-il possible que le père de toute justice condamne à des peines éternelles l'homme vertueux qui n'a jamais entendu parler de Jésus-Christ, ni du baptême, ni de l'Église?

—

...Qui donc es-tu toi-même, etc.

21. Cette réponse qui, du reste, ne résout pas la difficulté, ne s'adresse pas évidemment à celui qui doute et s'informe; mais à ceux qui prononcent *ex cathedra,* la condamnation du juste non baptisé, aux Papes et aux docteurs catholiques, qui prétendent décider de leur siége, *a scranna,* sur des choses hors de leur portée, *lungi mille miglia.* L'artifice, dans toute cette tirade de l'aigle, consiste à diriger partout ailleurs les paroles qui semblent s'adresser à Dante. (*Voy.*, sur les opinions des Cathares ou Pauvres lombards, qui, pour nous, malgré des dissidences momentanées, ne font qu'un avec les Vaudois ou Pauvres de Lyon et les Albigeois, le *Tractatus de hæresia Pauperum de Lugduno,* dans le t. v du *Thes.* de D. Martenne, p. 1782, et la *Disputatio* citée plus haut, p. 1754.)

—

Si ne vous parlait pas de bien haut l'Ecriture, etc.

22. L'aigle trouve la question trop délicate pour la résoudre cathégoriquement; il lui est plus commode de renvoyer son interlocuteur à l'Évangile, *se la scrittura sovra voi non fosse,* non pas l'Ancien Testament bien entendu; mais elle néglige d'indiquer les passages décisifs. On verra, dans l'autre chant, qu'elle a eu ses bonnes raisons pour cela et qu'elle est plus favorable à la manière de penser de Dante et de ses coreligionnaires, au sujet des justes non baptisés, qu'il ne lui convient de le paraître ici.

—

En soi bonne, jamais la volonté première, etc.
Ne peut nul bien créé l'avoir en sa puissance,
Ni l'attirer à lui, etc.

23. La volonté divine est immuable parce qu'elle est souverainement bonne et souverainement juste, *mai non si mosse;* elle ne change pas avec les pontifes qui se succèdent sur le siége apostolique, tous infaillibles et pourtant professant des opinions différentes sûr une question où sa justice est intéressée au plus haut point; elle n'est pas déterminée par des motifs d'ambition et de cupidité, *nullo creato bene a se la tira;* c'est elle qui s'est manifestée en suscitant Henri de Luxembourg, *essa radiando,* L. VI *cagiona.* Cessez donc, esprits grossiers, brutes humaines, *terreni animali,* d'accepter aveuglément toutes les décisions de ceux qui usurpent la justice divine et la justice temporelle, émanant toutes deux de cette source que rien n'altère et qui ne se dément jamais. Voilà bien la leçon faite aux Papes et aux Catholiques, mais où est la réponse aux doutes du croyant orthodoxe?

—

Ainsi que la cigogne, alors qu'à ses petits, etc.

24. L'aigle a tout lieu d'être satisfaite d'avoir émis sans se démasquer entièrement des propositions assez délicates, et Dante d'avoir recueilli ses instructions qui, pour lui, sont le pain des anges; aussi la compare-t-il à la cigogne venant de distribuer la pâture à ses petits, et lui-même à l'un d'eux qui, sa faim repue, regarde sa mère tourner dans son nid. Tout nid est rond et dès lors de forme *parfaite.*

—

Que d'accord balançaient tant d'unanimes vœux, etc.

25. Pour comprendre comment l'aigle bat des ailes et tourne en chantant, soutenue par tant de conseils, *l'ali movea sospinte da tanti*

consigli, il faut savoir que les réunions dans lesquelles se font les réceptions maçonniques, reçoivent tour à tour, et selon les grades, les noms de *conseil*, de *chapitre*, d'*aréopage*, de *sénat*, de *consistoire*, etc., noms que nous verrons en effet employés par Dante pour désigner telle ou telle partie du Paradis. Or, c'étaient en effet ces réunions mystérieuses qui, imprimant le mouvement à la secte, la disposaient à prendre l'essor au moment favorable, quand les chants initiateurs devraient faire place à l'action.

—

Comme entend ton oreille et non pas ton esprit, etc.

26. Si les paroles dont il s'agit sont celles que l'aigle a prononcées au sujet de la justice divine, Dante a dû parfaitement les comprendre, sans cela il n'aurait pas été aussi ravi. Il doit donc être question maintenant de celles qu'elle a chantées tout en tournant et qui, plus explicites sans doute que les précédentes, étaient de nature à ne pas être répétées. Mais la conclusion est toujours la même, à savoir que le sacerdoce romain, *mortali*, s'arroge à tort le privilége de damner et de sauver, en préjugeant ainsi la sentence divine.

—

Quand se fut arrêté l'essor de tant d'éclairs, etc.

27. Ces lumineux éclairs de l'Esprit saint, *lucenti incendi*, font naturellement opposition à « l'ombre de la chair et à son venin, » c'est-à-dire les dignitaires de l'association sectaire aux dignitaires de l'Église romaine, comme aussi le glorieux insigne des Empereurs romains, qui les rendit *al mondo reverendi*, est opposé à l'étendard aux deux clefs de ces Papes que l'Esprit saint a cessé d'inspirer et dont le monde subit le joug en frémissant.

—

....Au Ciel, où dans sa gloire il règne,
Nul n'est monté jamais qui ne crut pas au Christ, etc.

28. Croire au Christ, dans le vocabulaire du poëte, c'est professer de cœur la religion de l'Amour, c'est aimer Dieu et le prochain, c'est croire qu'un prêtre indigne ne peut consacrer le corps du Rédempteur, *quod malus sacerdos non potest consecrare corpus Christi*; qu'il n'est pas de Purgatoire, et que, par suite, les prières pour les morts sont inutiles, comme aussi les pèlerinages, *perigrinationes sunt irritæ*; que les prières en latin ne profitent en rien, attendu qu'on les récite sans les comprendre, *non proficiunt quia*

non intelliguntur; que tout homme de bien est prêtre, *omnes boni sunt sacerdotes*; que tous les lieux sont également saints, et que les cérémonies du culte, renfermées dans l'enceinte des églises, sont la fête des pierres, *ea esse festa lapidum*; que les cierges brûlés en l'honneur des saints sont une duperie et les chants d'église du temps perdu, attendu que Dieu entendrait bien mieux sans accompagnement de musique, *quod melius audiret Deus sine notis.* (Voy. D. Martenne, V, pp. 1754, 1766. *Disp. Cathol. et Pater.*) Enfin, être chrétien, c'est croire que l'Ancien Testament est une œuvre de l'esprit de haine, à l'exception des livres de Job, des Psaumes, de Salomon, de la Sagesse, de Jésus fils de Syrach, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de Daniel et des douze prophètes, *exceptis his libris.* (Voyez F. Renerii, *Summa, ibid.*, p. 1769.) Pour ces chrétiens-là et pour Dante, leur plus docte théologien à coup sûr, quiconque eut la charité et fit le bien, crut au Christ, il fut Maçon dans l'âme et le Ciel lui fut ouvert.

—

Mais sache que beaucoup à la bouche ont le Christ, etc.

29. Est-il besoin de dire que ceux qui ont sans cesse à la bouche le nom du Christ, sont les membres du clergé catholique et en tête les vicaires du Christ ? Nous les avons vu plongés en masse dans l'Enfer pour leur avarice (Ch. VII) *questi fur cherci e Papi e Cardinali*; ceux-là sont donc bien certains d'être plus sévèrement châtiés au jour du jugement que les païens eux-mêmes; attendu que, d'après la doctrine vaudoise, prêtres indignes qu'ils étaient, ils commettaient une profanation en consacrant le corps du Christ et en adressant à Dieu des prières qu'il rejetait.

—

Des deux colléges quand se fera le partage, etc.

30. Quand les sectateurs de la religion d'Amour et ceux de la religion de haine auront à passer, les premiers à la droite du Seigneur, les seconds à sa gauche, *quando si partiranno i due Collegi*, l'Ethiopien, c'est-à-dire l'école africaine ou Alexandrine du gnosticisme (Voy. Matter), réprouvera de pareils chrétiens et ne pourra reconnaître en eux des frères.

—

Avec justice alors que ne pourront pas dire
Les Perses à vos rois, etc.

31. Le mot *Etiope* est si bien employé là par allusion à l'école

Alexandrine, d'où surgirent les principaux systèmes gnostiques, que l'aigle évoque maintenant le souvenir de l'école persane ou manichéenne, en paraissant s'inquiéter de ce qu'on pensera en Perse de la politique des rois européens et de leur manière d'agir envers l'ordre du Temple, héritier des doctrines de l'Orient, *che potran dir li Persi ai vostri regi?*

Les francs-maçons, à leur tour, héritiers directs des Templiers, ont conservé le livre dont l'aigle fait ici mention, lors donc qu'elle nous en aura révélé quelques passages, nous citerons aussi quelques extraits de celui dont il est donné connaissance à leurs chevaliers Kadosh.

—

On y verra, parmi maints autres faits d'Albert, etc.

32. Le poëte gardait d'autant plus rancune à Albert d'Autriche, mort en 1308, qu'il avait plus espéré de lui pour affranchir l'Italie du joug pontifical. En effet, ce prince, qui avait épousé Elisabeth, belle-sœur de l'infortuné Conradin, se trouvait allié à la maison des Hohenstauffen, et le pape Boniface VIII s'était d'abord prononcé énergiquement contre son élection à l'Empire; mais bientôt, loin de songer, comme plus tard Henri VII, à rajuster le frein d'*esta fiera e fella* (*Purg.* VI), il s'était réconcilié avec le pontife et, faisant au saint-siége des concessions plus importantes que jamais aucun empereur (Pfister, *Hist. d'Allem.*, t. V, p. 144), il avait reconnu (17 juillet 1303) que les Empereurs tenaient leurs droits du saint-siége et prêté au Pape serment de fidélité et d'obéissance. Enfin, au lieu de passer les Alpes avec une armée, pour abattre l'influence française en Italie, il avait préféré, pour l'agrandissement de sa maison en Allemagne, porter en Bohême une guerre injuste et désastreuse et contracter alliance avec Philippe-le-Bel, dont la sœur Blanche devait épouser Rodolphe, son fils aîné.

—

Sur les bords de la Seine, on y verra le deuil
Dont est cause ce roi battant fausse monnaie, etc.

33. Selon Dupleix, un sanglier aurait heurté violemment le cheval de Philippe-le-Bel, lorsqu'il chassait dans la forêt de Fontainebleau, et le roi, renversé du choc, serait mort peu de jours après sa chute. (*Hist. de France*, II, p. 397.) Selon Mézerai, cet accident aurait eu lieu vers la Place-Royale actuelle et aurait été causé par un pourceau qui se serait jeté entre les jambes de son cheval. (*Abrégé Chron.*, II,

223.) Toujours est-il que, pour Dante, le bourreau des Templiers, le roi faux monnayeur ne devait périr que de mort violente, comme tous ceux qui avaient pris part à cette sanglante tragédie ; telle est aussi l'opinion des modernes Templiers, dont le livre conserve fidèlement les noms de ses complices, en mentionnant la mort prématurée de chacun d'eux. Ainsi, en parlant de Clément V, on y lit : « Il ne survécut que quarante jours à notre grand-maître J. Molay, » et au sujet d'Albert d'Autriche, « Il s'entendit avec Philippe pour la condamnation des Templiers ; peu de temps après il fut tué dans une bataille sur le Rhin, par Jean, duc de Souabe, son neveu. » Le fait est que les premières mesures de rigueur dirigées contre l'ordre du Temple sont du 13 octobre 1307 et qu'Albert périt en mai 1308.

—

....On y verra l'orgueil
Qui stimule Ecossais, Anglais, et les irrite, etc.

34. Les Écossais, divisés alors en deux partis, à la tête desquels étaient les deux concurrents au trône, Balliol et Robert Bruce, ne demandaient pas mieux que de rester dans leurs limites, seul, le roi d'Angleterre, Edouard Ier, poussé par l'ambition et par l'orgueil, *la superbia ch' asseta,* voulait réunir l'Ecosse à l'Angleterre, comme il avait fait du pays de Galles, et envahisait le territoire voisin. Toujours est-il qu'Edouard, s'étant associé à la politique de Philippe-le-Bel contre l'ordre du Temple, était, aux yeux du poëte, criminel au premier chef. En effet « il envoya partout aux Shérifs, tant en Angleterre qu'en Ecosse, des ordres cachetés en vertu desquels les Templiers furent arrêtés le même jour et à la même heure. » (Rym. III, 34, 43.) Or, il est douteux qu'il ait été possible d'opérer de même en Ecosse, d'autant plus que, d'après la tradition maçonnique, les Templiers auraient précisément trouvé un asile dans les montagnes de l'Ecosse et que leur livre est muet à l'égard de Balliol et de Robert Bruce. Mais il n'en est pas de même pour le roi d'Angleterre. On y lit : « Edouard, grand-lord, prince d'un génie médiocre, livré aux plaisirs et avide d'argent. Influencé par les lettres de Philippe-le-Bel, il fit arrêter tous les Templiers de son royaume, en 1307, et, par politique, cupidité et ambition, il fit tout ce que voulait le roi de France... Il périt misérablement. » Comment Edouard aurait-il trouvé grâce devant le poëte plus que devant les Francs-Maçons, qui, à en croire leurs manuscrits « sont tous Templiers, ce dont il ne nous est pas permis et dont il ne serait peut-être pas prudent de les instruire ; » lorsqu'en 1298 il avait

épousé Marguerite, sœur de Philippe, et obtenu pour son fils Edouard la main d'Isabelle, fille de ce roi détesté? C'est peut-être à cette Marguerite que fait allusion, dans le *Purgatoire*, le 128ᵉ vers du ch. VII.

—

Du monarque espagnol; de celui de Bohême, etc.

35. Le roi d'Espagne mentionné ici n'est ni Alphonse X surnommé l'astronome, roi de Castille et de Léon, mort en 1252, ni Ferdinand IV, dit l'Ajourné, mort en 1312, qui enleva en 1309 la place de Gibraltar aux Maures d'Afrique; mais bien ce Jacques II d'Arragon dont il a été déjà fait mention ch. VII du *Purg.* et qui régna de 1291 à 1327. Le prince qui avait pu épouser une fille de Charles II d'Anjou et céder à ce prince ses droits sur la Sicile, au préjudice de son propre frère, devait être pour Dante un prince lâche, efféminé, incapable de se refuser à d'injustes rigueurs envers les Templiers, lorsqu'il s'agissait de complaire à Philippe-le-Bel. De même que le roi de Bohême dont il est ici question serait plutôt Rodolphe, fils d'Albert d'Autriche, mort en 1307, que Winceslas IV, dit le Vieux, mort en 1305; et l'intention du poëte aurait été alors de signaler ce prince sans courage comme opposé en tout au vaillant Jean de Luxembourg, fils de son bien-aimé Henri VII, élu roi de Bohême en 1309.

—

S'y verra du boiteux, roi de Jérusalem, etc.

36. Le roi de Jérusalem est Charles II d'Anjou, surnommé le Boiteux, roi de Naples, dont on disait qu'il avait tous les vices, contre une seule vertu, la libéralité; c'est à quoi fait allusion l'M, pour mille, opposé à I, pour un. Monté sur le trône en 1289, il mourut en 1309. Comme l'agent le plus actif de la politique française en Italie, il n'avait pu qu'approuver en les imitant les mesures de rigueur prises par Philippe-le-Bel contre l'ordre du Temple; aussi le livre maçonnique n'omet-il pas de mentionner ce fait, que « le roi Charles de Naples fit de même arrêter tous les Templiers dans sa province » *King Charles of Naples in like manner ordered al the Templars in his province to be arrested.* (Light on Masonry, p. 283.) Il n'est guère possible de douter que ses deux gendres, Jacques, roi d'Aragon et Frédéric, roi de Sicile, aient hésité à suivre son exemple; *inde iræ.* Aussi allons-nous voir ces princes signalés tout deux comme ayant déshonoré leur race et sali deux nobles couronnes.

—

La couardise encor s'y verra, l'avarice
De tel qui sous sa loi tient cette île de feu, etc.

37. Frédéric d'Aragon monté sur le trône de Sicile, l'*isola del fuoco*, après son frère Jacques, est accusé d'avarice et de lâcheté tout à la fois, pour s'être laissé tenter par une riche dot et pour avoir imité son frère, en consentant à épouser Éléonore, troisième fille de l'odieux Charles d'Anjou, à la condition honteuse de renoncer au titre de roi de Sicile pour prendre celui de roi de Trinacrie. Peu de mots en abrégé suffiront pour rendre compte de son ignoble conduite, digne d'être mise en parallèle avec celle de son oncle Jayme, roi de Majorque, faisant la guerre à Pierre d'Aragon, le promoteur des Vêpres siciliennes, et avec celle de Jacques, dont il a été parlé note 24, comme un des rois de l'Espagne, ce qui vient confirmer d'autant notre interprétation,

—

Le prince portugais et le Norvégien, etc.

38. Denis, roi de Portugal, surnommé Agricola, monté sur le trône en 1279, mort en 1325, est associé ici, non sans intention, à un roi barbare, c'est-à-dire à Haquin VII, qui prit la couronne de Norwège en 1399. Mais la mauvaise humeur de Dante à son égard est l'effet d'un mal entendu. Il est bien vrai qu'à l'époque où le procès des Templiers s'instruisait en France et où les légistes de Philippe-le-Bel, d'un côté, les délégués de Clément V, de l'autre, recueillaient les dépositions des témoins et les réponses des accusés, le roi Denys, docile aux ordres du pontife, fit procéder dans ses États à une enquête contre les chevaliers; que cette enquête n'ayant rien produit à leur charge, il ne s'empara pas moins de leurs propriétés, en 1311, lorsque Clément V eût prononcé leur condamnation, dans le concile de Vienne, en refusant de les remettre aux chevaliers de Saint-Jean. Au moment où le poëte composa le *Paradis*, il avait donc toute raison de considérer le roi Denys comme un ennemi de l'Ordre, retenant ses biens par cupidité. Mais peu d'années après, ce prince, beaucoup mieux disposé en faveur des Templiers que le poëte ne pouvait le supposer, manifesta par des actes ses véritables sentiments à leur égard. La tempête une fois passée, il fonda en 1318 l'ordre religieux et militaire du Christ, dont les membres furent presque tous des Templiers, et le dota des biens de l'Ordre condamné; osant ainsi tendre aux opprimés une main généreuse et conserver en fait ce que l'autorité pontificale avait aboli. Mais alors, le *Paradis* était publié, et si Dante, qui finit ses jours en 1321, eut connaissance de la noble

conduite du roi portugais, il dut emporter avec lui le regret d'avoir méconnu un bienfaiteur de ses frères. Les héritiers du Temple se sont chargés, à son défaut, de rendre justice à ce prince ; voici en effet ce qu'on lit dans leur livre : « Le Portugal est le lieu où le respectable Ordre a été le plus dignement conservé. Le roi Denys, surnommé le libéral, qui régnait alors dans cette contrée, fut *le seul souverain* qui se refusa à la persécution contre les Templiers ; il les protégea, *leur conserva leurs biens*, et perpétua l'Ordre sous le nom de *chevaliers du Christ.* » Comment douter après tant de témoignages appuyés sur l'histoire, que Dante ne dispensât l'éloge ou le blâme qu'au point de vue templier, autrement dit sous l'influence de ses passions de sectaire et d'homme de parti ?

—

Et celui de Rascia, qui, pour son plus grand bien, etc.

39. La Rascie ou le royaume de Rascian, partie méridionale de la Servie, qui, au X[e] siècle, dépendait de la Dalmatie, passa à cette époque sous la domination de petits souverains qui affectèrent les allures de la royauté, et s'adressèrent tour à tour aux papes et aux empereurs grecs pour devenir indépendants. Ainsi Uksan obtint d'Honorius III d'être reconnu à ce titre en l'année 1217 ; à l'époque où Dante écrivait, le roi de Rascian s'appelait Uros. Après avoir divorcé trois fois, il avait fini par épouser une fille de l'empereur Michel Paléologue, et se soumettait tour à tour, selon son intérêt, à l'Église grecque et à l'Église latine. Il est à supposer que, s'étant tourné du côté de Rome, il avait sévi soit contre les Templiers, soit contre les Cathares, qui avaient une église importante à Trogir ou Trogurium, en Dalmatie (Rener., 1767), et qu'on retrouve en Rascie vers 1350. (Farlati, IV, 382 ; Wadd., 98 et suiv.) De là, proviendrait l'indignation du poëte contre cet émule de Philippe-le-Bel, comme lui ennemi des Templiers, et se faisant comme lui faux monnayeur, en battant de faux sequins au coin vénitien.

—

Heureuse la Hongrie, heureuse la Navarre, etc.

40. Heureuse la Hongrie, si Charles Robert, fils de Charles Martel, dont la mémoire était chère au poëte, nous avons vu pourquoi (ch. VIII), ne se laisse pas influencer, mal diriger, *malmenare*, par le saint-siége, qui a fait reconnaître son droit à la couronne dans la diète de Pesth, en 1307, et par la politique guelfe de son oncle Robert de Naples. Heureuse la Navarre si, se faisant un rempart de ses montagnes, elle échappe à la domination tyrannique de Philippe-le-

Bel, marié à Jeanne, fille de Henri-le-Gros, dernier roi de la race de Champagne, contrairement au vœu des Navarrois, qui préféraient pour leur jeune princesse l'alliance de la Castille ou de l'Aragon. Partout nous retrouvons donc la haine de la race Capétienne et du bourreau des Templiers.

—

Aux cris de Famagouste, aux pleurs de Nicosie, etc.

41. Les peuples de l'Europe, comme arrhes de ce qu'ils ont à attendre de leurs monarques, *per arra di questo*, n'ont qu'à voir ce qui se passe dans l'île de Chypre, où Henri II de Lusignan, se faisant l'exécuteur des hautes œuvres de Clément V, livre lâchement à la torture les chevaliers du Temple, pour les forcer à se confesser coupables de crimes imaginaires. En effet, les archives secrètes du Vatican ont livré le recueil des lettres de ce pontife, et Raynouard a publié le texte latin de celle qu'il adressait, le VIII des Calendes de septembre 1311, au roi de Chypre, ainsi qu'aux évêques de Famagouste et de Nicosie, pour qu'ils eussent à procéder par la torture contre les membres de l'Ordre.

Le pontife exigeait que les accusés fussent « appliqués par deux, trois, quatre, cinq et six à la question, ce que les évêques et délégués avaient, disait-il, imprudemment négligé de faire; il l'*ordonnait donc expressément*, les sacrés canons exigeant qu'en pareille circonstance les personnes contre lesquelles s'élevaient des *indices* si évidents et des *présomptions* aussi fortes, soient livrées aux bourreaux des tribunaux ecclésiastiques. » Il chargeait, en conséquence, le légat en mission à Rhodes, de passer à Chypre, où le livre maçonnique nous apprend que « les Templiers avaient établi leur chef-lieu dans la ville de Delenasse, » afin d'assurer dans cette île l'exécution de ses ordres. (*Voy.* p. 249 des *Révél.*)

On s'explique dès lors la mention faite par l'aigle maçonnique de ces deux villes obscures, à la fin du chant, les cris d'indignation et les pleurs de leurs habitants, en voyant des innocents livrés à la torture sacerdotale; on s'explique cette épithète de brute, *bestia*, donnée au prince complice d'une pareille barbarie, digne dès lors de marcher de pair avec les autres brutes, nommées Albert d'Autriche, Philippe-le-Bel, Charles II d'Anjou, Jacques et Frédéric d'Aragon, Édouard d'Angleterre, etc., *che dal fianco dell' altre* (*bestie*) *non si scosta;* et l'on ne peut se refuser à reconnaître que le livre, dans lequel lit couramment l'aigle impériale, est en parfaite harmonie avec celui

dont les Templiers modernes ont soin de donner lecture aux adeptes, pour les disposer à tirer des rois et des papes la vengeance due au sang de leurs frères.

CHANT XI.

A l'heure où le flambeau du monde qu'il éclaire, etc.

1. Quand la doctrine politique et religieuse, dont l'aigle est le symbole et qui est la lumière du monde, *che tutto 'l mondo alluma,* est réduite à se dissimuler et à s'abaisser, *si discende,* que sa clarté s'éteint de toutes parts, *d'ogni parte si consuma,* pour faire place aux ténèbres de l'ignorance et de la superstition catholique; le ciel sectaire, où ce soleil religieux et monarchique rayonna d'abord, *che sol di* L. VI *prima s'accende,* en retrouve les clartés disséminées dans une multitude de flambeaux ou de fils de la lumière, en qui elle brille reproduite, *per molte luci, in che* UNA *risplende.* Rien de plus clair, assurément, c'est encore du mot à mot. On ne saurait donc trouver étrange que l'aigle, au moment où elle se tait, soit comparée au soleil, que le poëte, au début de sa Comédie, nous a montré se taisant, *là dove 'l sol tace.* Ce vers devait naturellement lui venir à l'esprit lorsque, préoccupé de la même pensée, il faisait faire silence à l'oiseau béni, symbole de la prospérité universelle sous un seul monarque et sous une seule loi d'Amour. Quant aux chants de ces nombreux frères qui formaient l'aigle lumineuse, dont ils étaient comme la monnaie, Dante a recours, pour se dispenser de les reproduire, à son procédé ordinaire; il ne les a pas retenus, *da mia memoria labili e caduci.* Heureusement qu'il a pu nous transmettre les paroles de l'aigle et que, par elles, nous sommes à même de suppléer par la pensée à son défaut de mémoire.

O doux et pur Amour, qui voilé d'un sourire, etc.

2. O douce religion d'Amour qui voiles, sous un sourire ineffable, sous les symboles persuasifs du gai savoir, tes vœux de vengeance contre les ennemis de l'ordre du Temple, contre les proscripteurs de la foi albigeoise, *dolce amor che di riso t'ammanti,* que tu montrais

d'ardeur dans ces foyers étincelants, *favilli,* avivés par l'esprit du soleil d'Orient, qui ne leur inspirait que des pensers cathares, *ch' avien spirito* SOL *di pensier santi.* On sait que Saint, Cathare, Parfait, sont des mots équivalents.

—

Quand les joyaux bénis aux lucides rayons, etc.

3. Quand cessèrent de chanter les très-excellents Anges, décorés des chers et brillants bijoux maçonniques, *cari e lucidi lapilli ond' io vidi ingemmato il sesto lume,* le poëte entendit comme le bruit d'un fleuve tombant avec abondance d'une cime élevée, et s'écoulant clair, tout en descendant de pierre en pierre, *di pietra in pietra.* L'eau courante (*ego sum aqua viva*) étant, on s'en souvient, le symbole de la doctrine sectaire, c'est elle qui va jaillir abondante et limpide du bec de l'aigle, comme d'une haute cime, *cacume,* malgré les obstacles que lui oppose l'Église romaine, *madonna Pietra,* en se faisant même de ces obstacles comme autant d'échelons, *di pietra in pietra* (*).

—

Et comme, sous le doigt, au col de la guitare, etc.

4. De même que le son se forme à la partie supérieure d'un instrument, au manche de la guitare ou à l'embouchure du chalumeau, de même les pensées émanées de chacun des frères composant, comme autant de lumières, le corps resplendissant de l'aigle, se formulaient à l'extrémité du col, c'est-à-dire dans les rangs supérieurs de l'Ordre. Il est facile de comprendre dès lors comment les pensées identiques exprimées dans le sein de l'Ordre par les membres des divers grades, montaient sans éclater au dehors, par le canal hiérarchique, jusqu'au Grand-Orient, qui leur donnait la formule obligatoire. Telle

(*) « Pressés par leurs adversaires de répondre s'ils croyaient que Dieu a créé le Ciel, la terre, *la mer*, et toutes les choses qui y sont, ils ne le niaient pas ; mais ils songeaient à la création céleste et invisible du Dieu bon ; quelques-uns même attachaient à leur réponse un sens plus allégorique : le *Ciel* que Dieu a créé, ce sont les âmes célestes, la *terre*, ce sont les âmes terrestres de ceux qui ne sont pas encore initiés dans la vérité, la MER, c'est l'EAU PROFONDE ET PURE DE LA DOCTRINE DU SALUT ; tout ce qui y est c'est la foi, qui est dans les âmes purifiées et sauvées. » (*Disputatio*, 1707. *Voy.* Schmidt, II, 19.) Par suite, l'Empereur, régnant sur les esprits sains, intelligents, était devenu messire *Tutto*, tandis que le Pape, n'ayant pour sujets que des brutes dirigées par des appétits matériels, était messire *Niente* ou *Nulla*, et les amis du poëte, qui avaient étudié si profondément la doctrine et les dogmes catholiques, inscrivaient intrépidement sur sa tombe : *Theologus Dantes* NULLIUS *dogmatis expers*, c'est-à-dire habile à exploiter, au profit de sa croyance, les dogmes de la religion de Néant ou de la matière. (*Voy.* les vers de Pierre des Vignes, précédemment cités, où figure Frédéric II sous le nom de *Tutto.*)

est évidemment la signification de *quel mormorar per l'aquila salissi sù per lo collo, come fosse buggio.*

—

Sous forme de langage, il sortit, mot à mot, etc.

5. Comment le théologien sectaire n'aurait-il pas recueilli avec ravissement, dans son cœur et dans sa mémoire, l'expression de sa propre pensée sanctionnée par les excellents Anges composant le Grand-Orient du Temple, dans ce prodigieux langage dont il fut l'Adam, avec autorisation, mais sans garantie du gouvernement occulte?

—

Observe la partie, à voir qui destinée, etc.

6. Observe attentivement mon œil, cet organe qui chez moi, aigle divine, n'est pas moins apte à contempler la source de toute lumière, que celui des aigles terrestres à endurer l'éclat du soleil. Comment dès lors ne pas considérer comme paroles d'évangile toutes celles qui tomberont du bec d'une aigle si clairvoyante, et ne pas leur attribuer l'infaillibilité refusée aux décisions des pontifes?

—

Ceux-là par qui mon œil brille si radieux, etc.

7. Ceux qui dessinent son œil, c'est-à-dire la pupille et l'arc de la paupière supérieure, sont les plus hautes notabilités de tous les grades, *di tutti i loro gradi son li sommi;* ils formeraient donc une sorte de concile suprême de l'Ordre, où chaque grade figurerait par un représentant; mais nous verrons plus tard ce qu'il en est.

—

.... De l'Esprit saint c'est ce chantre inspiré
Qui jadis fit porter l'arche de ville en ville.

8. Le roi David, *qui luce in mezzo per pupilla,* figure le Vénérable, présidant l'illustre assemblée dont il occupe le centre, en l'éclairant de sa lumière. Ce poste d'honneur lui revenait à un double titre. D'abord comme père de Salomon qui fit construire le Temple et vengea la mort d'Hiram sur ses meurtriers, ensuite comme l'auteur de ces psaumes adoptés par toutes les hérésies, dont l'Église romaine a poursuivi longtemps les traductions en langue vulgaire, notamment celles que n'avaient pas manqué d'en faire les Albigeois (*voy.* Fauriel), et que Dante lui-même paraphrasa pour sa part, de manière à ne laisser guère douter de son hétérodoxie ceux qui voudront les re-

lire sans prévention. « Au XIe siècle, Grégoire VII défendait impérieusement à un roi de Bohême de faire traduire les livres de l'*Écriture* dans la langue du pays... Au XIVe, quand les Protestants, aux portes de Paris, chantaient quelques cantiques de David, rimés en français par Marot, le fanatisme du temps s'indignait de cette profanation et la réprimait par des bûchers et des échafauds. » (Villemain. *Cours de litt. franç.*, pp. 359, 360.)

—

De leur mérite il juge en la voyant immense.

9. Le mérite de ses chants, *il merto del suo canto*, consiste dans les versets en si grand nombre où les adversaires de Rome ont voulu voir des menaces et des prophéties contre son orgueil et son ambition, des promesses de victoire et de vengeance pour ceux qu'elle opprimait. Ici même Dante, qui se reporte au psaume 1er, *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum*, attribue la récompense dont jouit David dans le Ciel, à ce conseil céleste dont il suivit les inspirations, conseil en tout opposé à celui des *impies*, et d'où dérivait pour lui la religion de l'Esprit, anathématisée par l'impiété pontificale. De là, l'immense récompense qui consiste à figurer en guise de pupille dans l'œil de l'aigle maçonnique.

—

Le plus près de mon bec prit en pitié la veuve, etc.

10. Celui qui vint consoler l'Italie, *la vedovella, la vedova Italia*, privée de son Empereur, n'est autre, on le verra plus tard, que l'empereur Henri VII, déjà désigné sous ce nom au ch. X du *Purgatoire*. L'aigle le tient en si haute estime, que sa place est au plus près de son bec, *al becco mi s'accosta;* elle semble pourtant faire de lui un païen, mais c'est à bonne intention, et pour avoir occasion de donner un démenti à l'Église, damnant sans rémission ceux qui meurent hors de son sein.

—

Il sait des sombres lieux quelle est la différence, etc.

11. Bien mieux que Trajan, Henri VII est à même d'apprécier combien il en coûte cher aux pontifes romains, plongés dans l'Enfer, de ne pas avoir suivi les préceptes de charité et d'humilité donnés par le Christ; car il a l'expérience de la douce vie sectaire, des sentiments de confraternité qui dirigent l'église albigeoise et les membres de l'ordre du Temple, après s'être trop longtemps soumis aux prescriptions de l'Église opposée, *dell' opposta.*

....A la suite, celui
Qui fait la sommité de la circonférence, etc.

12. D'après le témoignage de la Sainte-Ecriture, Ezéchias fut un roi juste et selon le cœur de Dieu. Or, Dante, peu favorable au culte des images, devait lui savoir gré d'avoir « détruit les hauts lieux, brisé les statues et ordonné de mettre en pièces le serpent d'airain, que Moïse avait fait. » (*Rois*, XVIII, 4) (*). Ezéchias eut toutefois un tort, au dire de l'Ottimo, qui pour nous révéler la pensée du poëte altère légèrement l'histoire, ce fut de montrer « *alli Pagani le cose segrete del Tempio, la qual cosa non era licita;* aussi Dieu s'irrita-t-il contre lui. » Il l'affligea donc d'un ulcère et chargea Isaïe de lui annoncer sa fin prochaine. Puis, touché de son repentir, il lui fit savoir par le même prophète qu'il guérirait et que ses jours seraient prolongés de quinze ans; mais les conséquences de son imprudence au sujet des *choses secrètes du Temple* n'en furent pas moins funestes, car la vue des trésors consacrés au Seigneur alluma la cupidité des rois de Babylone, des Clément et des Philippe-le-Bel du temps, et, conformément à la prophétie d'Isaïe, « tous ces trésors amassés par les prédécesseurs d'Ezéchias furent emportés en Babylonie » (Isaïe, XXXIX, 6) et tombèrent ainsi dans des mains profanes. Les fautes d'Ezéchias n'ont pourtant pas fait obstacle à sa béatification, et Dante nous le montre dans un des plus hauts grades, *sommi gradi;* mais nous avouons que nous avons en grave suspicion ce prétendu Ezéchias, qui fit reculer la Mort, *la morte indugiò*, par une pénitence véritable, et dont les dignes prières firent que s'accomplit le lendemain ce qui devait s'accomplir aujourd'hui, *degno preco fa crastino dell' odierno.* Nous verrons bien.

—

Louable intention qui porta mauvais fruit.

13. C'est la même pensée que le poëte a déjà exprimée ch. XIX de l'*Enfer, Ahi! Costantin, di quanto mal fu matre quella dote che da te prese lo primo ricco patre.* Qu'il crût ou non à l'authencité de la donation faite par Constantin au pape Sylvestre, donation soutenue comme faisant partie du symbole jusqu'au XVIe siècle, et qu'il

(*) Il n'y avait exception que pour les *reptiles* à la défense absolue que les Cathares, dans l'horreur que leur inspirait l'effusion du sang, faisaient à leurs croyants de tuer des animaux. (*Gest. Episc. Leodiens.*, 902; Ermeng., 234, H. St. de Bellavilla, 91, add. à Reiner., *ap.* Gretser. Eymeric., 274; *Act. de l'Inq.*) Les reptiles étaient envisagés parmi eux, au moins symboliquement, comme logeant des esprits créés par le démon; ce qui explique ces transmutations en serpents et ces reptiles sans nombre dont fourmille la sixième fosse des *Malebolge*, toute peuplée de Guelfes. (*Enf.* XXIV et XXV.)

aurait été très-dangereux de révoquer seulement en doute au XIV[e], Dante tient compte à cet Empereur d'une intention qui, bonne au fond, a eu des résultats déplorables, en livrant l'Occident et surtout l'Italie à l'influence pontificale et à la politique de division suivie par les papes. Il lui sait gré de s'être fait *grec*, de *romain* qu'il était, en sévissant contre saint Athanase et contre Arius, chefs des deux partis opposés, en exerçant à l'égard de l'un et de l'autre la haute suprématie qui, à son point de vue, appartenait à l'Empire sur les chefs de l'Église, soumis de droit, comme les autres citoyens, aux lois *grecques*, émanées du monarque universel. Il ne pouvait donc manquer de lui assigner un poste éminent dans son *Paradis*, en dépit de quelques méfaits du juste monarque, comme le meurtre de son fils Crispus, de sa femme Fausta, etc. Sans compter que Constantin garda toute sa vie le titre de *grand-pontife*, qu'il différa son baptême jusqu'à son dernier moment, dans la pensée que le sacrement régénérateur laverait tous ses crimes, et qu'il mourut soupçonné d'être Arien. Dante, qui savait tant de choses, n'ignorait pas cela, et c'est peut-être ce qui constituait à ses yeux le mérite que n'effaçaient pas les maux causés par une libéralité à laquelle il ne croyait guère. Si Constantin n'a rien donné en effet, *'l mal dedutto non gli è nocivo.*

—

L'autre, au-dessous, de l'œil où se courbe l'orbite,
Fut Guillaume, etc.

14. C'est à son sang normand que Guillaume II, dit le Bon, roi de Sicile, doit de figurer en si haut rang dans le *Paradis*, avec son aïeul Robert Guiscard et ce Guillaume d'Orange sur la tête duquel les poëtes provençaux se complurent à accumuler toutes les prouesses des héros normands. Il le doit aussi à la faute politique qui lui fit accorder la main de Constance, sa tante, au fils de Frédéric Barberousse, Henri VI, le Pélée du poëte, comme père de Frédéric II, l'Achille de la secte, le pupille du Chiron romain, Innocent III. Comment Dante aurait-il négligé l'occasion de faire du Normand-Sicilien Guillaume, excommunié par le pape Adrien IV, un saint du plus haut grade, afin de l'opposer à Charles II d'Anjou, réclamant en vain ses droits sur la Sicile, et à Frédéric d'Aragon, coupable au premier chef pour avoir consenti à épouser une fille de ce prince guelfe, en se résignant à prendre le titre de roi de Trinacrie et à subir l'influence pontificale dont son père avait osé s'affranchir?

—

.... A cette heure il n'ignore
Combien aux justes rois porte d'amour le Ciel, etc.

15. L'amour du ciel sectaire est naturellement dévolu aux rois justes et bien pensants à la façon de Constantin et de Robert Guiscard, mais non pas à celle du roi de France Louis IX, et ils y sont revêtus de splendeur en proportion de leurs mérites.

—

Qui croirait sur la terre, où règnent tant d'erreurs
Que le troyen Ryphée, etc.

16. Le monde catholique livré à l'erreur, égaré qu'il est par les Papes, *il mondo errante*, ne saurait admettre aisément qu'un païen soit sauvé sans avoir reçu le baptême, ou cru en Jésus-Christ; encore moins qu'il puisse devenir un saint des plus hauts rangs du Paradis, *sommi gradi.* Mais le monde catholique est abusé par les chefs de l'Église, et il vaut bien mieux, sur la parole de Virgile qui, sans dire un mot de sa foi, désigne Ryphée comme un homme juste par excellence, *justissimus unus et servantissimus æqui* (Æneid. II), croire que les portes du Paradis se sont ouvertes à deux battants pour recevoir en lui un juste, un Parfait, la justice passant bien avant la foi dans le ciel de Jupiter, puisque le pieux Enée lui-même, le fondateur du sacro-saint Empire, n'est pas admis à y figurer.

—

Bien que sa vue au fond ne sache encor plonger.

17. Nous entendrons bientôt l'aigle nous expliquer à sa manière comment opère la grâce divine, dont les élus mêmes ne connaissent pas tous les mystères, et les motifs de l'immense faveur accordée à l'empereur Trajan et au Troyen Ryphée, mort sans confession ni baptême, en défendant sa patrie les armes à la main.

—

L'image, où je voyais du bon plaisir divin,
L'emblème révéré, etc.

18 La dernière douceur que savoure l'aigle satisfaite, l'*ultima dolcezza che la sazia*, est évidemment ce qu'elle vient de dire au sujet de Ryphée; on peut donc être assuré que cette étrange béatification sert de passe-port à quelque bon tour à l'adresse de l'Église romaine; le tout à la satisfaction du Très-Haut, dont elle symbolise et représente la volonté suprême, *imprenta del l'eterno piacere;* car tout n'arrivant que selon son bon plaisir, *al cui disio ciascuna cosa quale ell' è diventa*, il est évident que sans son aveu elle ne se se-

rait pas permis de placer dans son œil un païen qu'il n'aurait pas éclairé des rayons de sa grâce.

—

....Ai-je bien entendu, etc.

19. Dante lui-même est ébahi de ce qu'il vient d'entendre, *che cose son queste?* qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie-t-il, et il hésite à croire l'aigle sur parole, ne sachant pas mieux dissimuler ses doutes que le verre ne cache la couleur dont un de ses côtés est revêtu. Tout le consistoire maçonnique dont est composé le corps de l'aigle, qui vient d'exprimer la pensée commune, est enchanté de l'effet produit par son orateur, et manifeste sa joie par un rayonnement plus splendide, *di corruscar gran feste.*

—

Je vis se révéler une plus vive joie, etc.

20. L'aigle se reprocherait de faire languir un disciple si bien disposé, et si son œil, dans lequel brillent plusieurs saints de la façon du poëte, jette un éclat plus vif, *più acceso,* c'est que ces saints personnages sont plus intéressés que les autres dans la question qui va être traitée.

—

Tu fais comme ceux-là qui d'un objet cité
Retiennent bien le nom, mais de sa quidité, *etc.*

21. Tu fais comme les catholiques, qui croyant sur parole ce que leur dit le Pape, sans en savoir le comment ni le pourquoi, *non vedi come*, répètent des mots dont ils ne comprennent pas le sens, et ajoutent foi à des choses qui restent pour eux des mystères, *se son credute, sono nascose.* Ils peuvent en retenir les noms; quant à l'essence de ces choses, à leur nature, *sua quiditate*, il n'en sauraient connaître à moins qu'on ne les en instruise; or, l'aigle n'aurait garde de dire qui doit donner cette instruction et de désigner clairement soit le vicaire de Jésus-Christ, soit les membres du clergé catholique romain; elle aime bien mieux avoir recours à la formule habituelle d'A.L.T.R.I., qui nous permet de proposer cette autre traduction: Tu fais comme celui qui entend et retient le nom voilé sous le monosyllabe *ben, apprende per nome la cosa* B.EN. *(Beatrice-Enrico)* mais ne peut voir ce qu'il signifie, *sua quiditate*, si elle ne leur est expliquée par ceux dont le mot d'ordre est A.L.T.R.I. *(Arrigo Lucemburgense, Templaro, Romano Imperatore.)*

—

Au royaume des Cieux peut faire violence, etc.

22. Nous lisons dans l'évangile selon saint Matthieu, XI, 12, ces paroles de Jésus-Christ : « Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent le royaume des Cieux se prend par violence, il est dérobé par les violents. » A qui pensera-t-on que l'aigle entende faire allusion, lorsqu'au moment d'exposer la doctrine de l'Église catholique et de rapporter une légende apocryphe, admise en ce temps, pour avoir occasion de lui en opposer une de sa composition, elle entre en matière par ce vers moitié latin, moitié italien : REGNUM COELORUM *violenzia pate ?*

Qu'on veuille bien se rappeler qu'elle a été au chant précédent, son entrée en matière et son exposition de principes. *La prima volontà da se mai non si mosse ; nullo creato ben a se la tira.* La volonté de Dieu est immuable, le plus parfait des êtres créés ne saurait exercer sur elle la moindre influence. Voyons donc maintenant comment elle va faire concorder deux propositions si contraires, à savoir, l'immutabilité de la volonté divine et la violence qu'elle a parfois à subir d'un ardent amour et d'une vive espérance.

—

Elle est vaincue ainsi parce qu'elle veut l'être, etc.

23. Voilà tout ce que l'aigle trouve de mieux à nous dire pour ne pas se mettre en contradiction avec elle-même. Elle s'en tire à la manière du poëte dans l'éloge de saint Dominique, à l'aide de jeux de mots. La divine volonté est vaincue selon elle, parce qu'elle veut l'être et, par sa bonté à se laisser vaincre, elle est victorieuse de son vainqueur. Mais a-t-elle changé, oui ou non ? Pour nous éclairer à ce sujet, rapportons en deux mots la légende si précieusement recueillie et si habilement exploitée par le poëte : « Il est écrit, dit l'Ottimo, *è scritto*, qu'au temps de saint Grégoire, on trouva, en creusant une tombe, la tête d'un homme mort depuis longtemps, dont la langue s'était conservée comme s'il eût été vivant, *come di vivo.* A la demande du saint pontife, cette tête se mit à parler et lui apprit qu'elle avait appartenu à l'empereur Trajan. » Profondément affligé qu'un si bon prince fût damné comme païen, le Pape adressa de si ferventes prières à Dieu qu'il obtint sa résurrection. Trajan profita de son retour momentané à la vie pour recevoir le baptême, « *visse e battezzosi,* » ce qui lui valut le salut ; mais saint Grégoire eut à payer pour lui, « car il fut grandement éprouvé dans sa chair

en ce monde, *ne portò in questo mondo molta pena nella carne sua si come è scritto nella sua leggenda.*

Au jésuite Venturi, qui se montre fort scandalisé de la béatification de Trajan après sa damnation, quoique le poëte ait affirmé qu'il faut laisser toute espérance à la porte de l'Enfer, et que jamais aucune âme n'en est sortie, le P. Lombardi répond par ce passage de saint Thomas d'Aquin : *De omnibus talibus dici opportet, quod non erant in inferno finaliter deputati.* (Suppl., quæst. 73, art. 5, 6.) Mais l'immuable volonté en est-elle moins changée? Ne se subordonne-t-elle pas à un futur contingent? Si Dieu avait décidé de toute éternité que Trajan serait sauvé, pourquoi l'envoyer provisoirement en Enfer ou partout ailleurs, en attendant qu'il plût à saint Grégoire de lui adresser de ferventes prières pour que s'accomplît cette volonté que rien ne saurait influencer, *a se tirare?* Dante, si prompt à émettre ses doutes sur des questions bien moins graves, ne s'avise pas ici de demander le moindre éclaircissement, par la raison toute simple que l'aigle joue avec lui le rôle de compère. Il sait fort bien, en effet, qu'elle ne se montre si bonne catholique qu'afin de faire passer bientôt sa réponse à une question qu'elle a d'abord esquivée, celle du salut des païens par la seule vertu, sans le baptême d'eau, que rejetaient les Cathares, et sans le secours de prières plus ou moins ferventes.

—

Or, apprends qu'ils n'ont pas, dépouillant sa poussière,
Quitté leur corps mortel, païens comme tu crois, etc.

24. La béatification de Ryphée est certes bien plus étonnante que celle de Trajan, malgré toute son invraisemblance; mais l'aigle a d'excellentes raisons pour les comprendre dans une même accolade. A ses yeux, une légende vaut l'autre; à ceux qui la chicaneront au sujet de Ryphée, elle répondra en citant Trajan; car si l'Empereur romain a pu être tiré de l'Enfer, à raison de ses vertus, et croire au Sauveur après sa passion, *ai passi piedi,* le Troyen a pu obtenir la même grâce pour avoir cru à la passion à venir, *ai passuri.* La seule différence, c'est que Trajan a pour lui des témoignages écrits, *è scritto,* quand Ryphée n'a en sa faveur que l'aigle impériale et l'Alighieri, son secrétaire. Quoi qu'il en soit, il nous est affirmé ici qu'on les a considérés à tort comme morts tous deux dans le paganisme, qu'en réalité tous deux ont eu, avant de quitter la terre, une foi ferme, *ferma fede,* et ont fini en chrétiens, non pas en catholiques, attendu qu'ils ont eu l'amour de la justice.

—

....L'un, de ce gouffre immonde
D'où nul ne se relève à bonne volonté, etc.
Ce fut le digne prix d'une vive espérance, etc.

25. L'âme de Trajan sortit de l'Enfer, *u' non si riede giammai a buon voler*, et reprit son enveloppe de chair, *tornò all' ossa.* Elle dut cette faveur aux prières pleines d'espérance adressées par le saint Pape à Dieu, dont put être ébranlée l'immuable volonté, *si che potesse sua voglia esser mossa*, cette même volonté dont il a été dit que *da se mai non si mosse.* Durant le peu de temps qu'elle garda sa dépouille mortelle, cette âme glorieuse crut, avec tant d'ardeur et de véritable amour, en celui qui pouvait lui venir en aide, qu'elle se rendit ainsi digne, à sa *seconde mort*, de venir figurer dans ce jeu, *a questo giuoco.* Ainsi, c'est chose avouée, nous assistons ici à un jeu de scène, ce dont on pouvait se douter depuis longtemps. Comme toujours, nous n'avons devant nous que des masques; et tout ce que nous venons d'entendre se résume en ce peu de mots : L'âme de Trajan est revenue sur la terre pour trop peu de temps et s'est fait bénir dans la personne du juste Henri de Luxembourg. Reprenons ce passage en modifiant légèrement la traduction : *La chair* de Trajan *avait quitté ses os*, c'est l'expression maçonnique; mais son âme glorieuse, *l'anima gloriosa onde si parla* (pourquoi affecter de ne pas la nommer?) fut rappelée à ces os veufs de leur chair (par qui? pas un mot de saint Grégoire), elle quitta l'Enfer ou Rome, dont les pontifes pervers ne reviendront jamais à bon vouloir, *u' non si riede giammai a buon voler;* ce fut la récompense d'une vive espérance mise par le poëte et son parti dans l'efficacité des prières faites à Dieu pour susciter cette âme impériale, *per suscitarla*, contre une autorité usurpatrice; si bien que la volonté de Dieu, qui de toute éternité a décrété la souveraineté universelle de l'Empire romain (voy. *De Monarchia*), put agir dans ce sens, *si che potesse sua voglia esser mossa.* (Quant au nominatif, auquel doivent se rattacher les prières, l'espérance, la volonté, il a été passé sous silence à dessein.) L'âme de Trajan ne resta que peu dans le corps du juste Henri, *nella carne in che fu poco;* mais dans ce trop court séjour, elle fut chrétienne à la manière des Albigeois et des Templiers, elle crut au Christ venu, *credette in* L. VI., attendu qu'elle eut la foi albigeoise, dans la personne du Luxembourgeois, pour lequel Dante adopta la désignation numérique VI. (Voy. *Enf.* XXI, note 26.) Or, cette croyance anti-catholique pouvait l'aider à relever l'Empire et lui valoir une mention honorable dans le poëme, *che poteva aiutarla.*

Si nous nous abusons dans notre interprétation, il faut en accuser un malheureux hasard qui s'obstine à combiner certaines phrases et certains mots, toujours les mêmes, de telle sorte qu'en y regardant d'un peu près on leur retrouve toujours la même valeur.

—

L'autre, par cette grâce intarissable et pure, etc.

26. La grâce se manifestant par l'impétration de la doctrine, elle peut être comparée, comme elle, à une onde limpide découlant, comme elle, d'une source divine que l'œil humain ne saurait sonder, même superficiellement, et encore moins l'œil des profanes.

—

Pour la justice fut tout zèle, tout amour, etc.

27. Si Trajan n'est qu'un masque sous lequel est habilement dissimulé l'empereur Henri VII, il serait bien possible qu'il en fût de même de Ryphée et que, sous son nom, se déguisât quelqu'un de ces justes, de ces Parfaits auxquels il a été déjà fait maintes fois allusion dans le poëme, notamment dans l'*Enfer*, VI. Essayons donc d'appliquer encore à Dante lui-même ce que l'aigle nous dit de Ryphée. Comme lui, Dante, bien que condamné à l'exil et au feu pour malversations, *baratterie*, mit tout son amour dans la droiture, dans la justice, *tutto suo amor laggiù pose a drittura;* c'est pour cela qu'il demandait hautement qu'on rendît à César ce qui appartenait à César; aussi, de grâce en grâce, c'est-à-dire après lui avoir fait voir les abus de l'Eglise romaine et embrasser l'albigéisme, Dieu lui ouvrit les yeux sur les moyens de parvenir à la rédemption de l'Italie, de la *vedovella, iddio gli aperse l'occhio alla nostra redenzion futura*, rédemption qui devait être le résultat inévitable du triomphe de la monarchie sur la Papauté et de l'église albigeoise sur l'Église romaine. Il crut donc à cette rédemption désirée, *onde credette a quella*, beaucoup plus certainement que Ryphée à celle du genre humain par le Christ; il crut en celui qu'il appelait son Christ, son Messie (*voy.* ses lettres à ce prince), et il ne lui fut plus possible d'endurer la puanteur du paganisme catholique, l'adoration des images, les prières pour les morts, etc., etc., *non sofferse da indi 'l puzzo del paganesmo*, et il alla gourmandant les aveugles qui se laissaient abuser et les pervers qui, les tenant dans l'ignorance, les corrompaient par leurs odieux exemples, *riprendeane le genti perverse*. Nous avons peine, quant à nous, à nous persuader, sur le seul témoignage de l'aigle, que telle ait été la manière d'agir de Ryphée à

l'époque du siége de Troie, tandis que l'histoire, d'accord avec la Comédie et les autres œuvres de Dante, est là pour attester que Dante déploya tout le zèle d'un missionnaire politique et religieux pour faire prévaloir ses opinions monarchiques et sa foi sectaire, en ne cessant de fulminer l'anathème contre les Guelfes et contre les chefs de l'Église romaine. Nous doutons fort, par les mêmes raisons, que Ryphée ait reçu un baptême quelconque, et encore moins celui des trois vertus théologales; mais nous sommes certains, car lui-même nous l'a dit intelligiblement (*Purg.* XXIX et suiv.), que Dante a reçu le baptême maçonnique en présence de trois dames en grande vénération dans le Temple, et que les frères maçons appellent la Foi, l'Espérance et la Charité, *quelle tre donne gli fur per battesmo che tu vedesti dalla destra ruota,* dames qui ont existé de tout temps, surtout en Orient, plus de mille ans avant que saint Jean eût baptisé dans le Jourdain, *dinanzi al batezzar più d'un millesmo.*—On remarquera que, tout en lui décernant un brevet de droiture, le poëte a eu la modestie de placer son représentant au-dessous des personnages royaux évoqués par lui, c'est-à-dire dans la partie inférieure de l'œil. Ryphée est là près de Trajan, comme dans l'Enfer Ulysse auprès de Diomède.

Maintenant que nous avons recueilli quelques renseignements assez probants au sujet de Trajan et de Ryphée, voyons un peu s'il n'y aurait pas à découvrir quelques liens entre ces deux personnages et les bienheureux qui leur sont associés. Est-ce que Dante qui avait paraphrasé les psaumes de David et trouvé dans ce travail un moyen commode de donner, sous le nom du saint Roi, carrière à la haine que lui inspirait la puanteur du paganisme; Dante qui durant son exil était allé çà et là, prêchant *pace* et portant ainsi l'arche d'alliance de manoir en manoir, *di villa in villa* et non pas *di città in città,* ne devait pas être bien plus cher à l'aigle impériale que le roi prophète? De même Ezéchias, l'ennemi des idoles et des idolâtres, réprimandé par Isaïe, mais non châtié, pour avoir offert aux yeux des profanes les choses secrètes du Temple, pouvait-il avoir autant mérité à ses yeux que Dante qui, n'ayant pas moins que lui les idolâtres en horreur, avait été réprimandé, comme lui, par les prophètes de la secte, pour avoir osé découvrir aux regards des profanes, sous des déguisements catholiques, traités de bouffonneries, *scede,* bonnes à figurer au marché des fous (*Révél.,* p. 364), ce que le Temple défendait de révéler; puis aurait obtenu par de dignes prières de faire le lendemain ce qu'il voulait faire la veille, *crastino dell' odierno,* en con-

tinuant sa Comédie, afin de faire reculer la Mort. Ézéchias ne se rattacherait-il pas ainsi étroitement à Ryphée et à Dante? Est-ce que Constantin, cet Empereur qui causa tant de mal, à bonne intention, par une libéralité imprudente, ne se rattacherait pas intimement au Trajan germain se faisant Grec, Nicéen, c'est-à-dire ayant un pied dans les deux camps, et prêt à céder aux caresses pontificales, manière d'agir, qui, malgré les meilleures intentions, n'en fut pas moins très-préjudiciable à la cause, *buona intenzion che fe' mal frutto?* N'en serait-il pas de même du juste et bon roi Guillaume de Sicile, réduit à lutter contre le saint-siége et frappé d'excommunication, tout en faisant le bonheur de ses sujets? Il nous semble que ces divers rapprochements peuvent donner beaucoup à réfléchir à ceux dont la conviction n'est pas faite *a priori* sur l'orthodoxie du poëte Florentin; car si nous ne nous trompions, l'œil de l'aigle, taillé à facettes, ne reflèterait au demeurant que deux figures, chacune sous trois aspects différents.

—

Prédestination, oh! combien ta racine,
Plonge profondément loin du regard borné, etc.

28. Nous voici revenus aux prémisses posées par l'aigle, car s'il y a une prédestination, dont la racine plonge profondément dans l'immensité du Ciel, les causes et les effets, arrêtés à l'avance par une volonté immuable, ne peuvent subir aucune modification dans leur marche nécessaire; les prières sont sans influence sur elle et ne sauraient lui faire violence (*). Il y a dès lors présomption audacieuse de la part de ce clergé qui affirme le contraire et prétend lire dans la pensée du Très-Haut, lorsque la cause première échappe en entier à sa vue mortelle, *che la prima cagion non veggion tota.*

—

Vous, mortels, réprimez votre inquiète audace, etc.

29. Vous, sujets de dame Piété, de cette mort de l'intelligence, ne prononcez pas en aveugles sur le salut ou la damnation, *voi mortali tenetevi stretti a giudicar,* car nous qui voyons la lumière et qui avons la véritable révélation de Dieu, que vous revendiquez fausse-

(*) Jésus-Christ ayant dit, sans faire aucune distinction « Le fils de l'homme n'est pas venu pour faire périr les âmes, mais pour les sauver » (saint Luc, IX, 56), les Cathares soutenaient que toutes les âmes créées de Dieu seraient sauvées, et rejetaient en conséquence la doctrine de saint Augustin sur la prédestination; il ne devait y avoir de damnés que les esprits œuvres du mauvais principe, dont l'enfer devait être la terre. (Moneta, 349; *act. de l'inq. de Carcass.* 1247, Doat, XXII, f° 98.)

ment, nous nous abstenons de décider, faute de connaissance suffisante, et d'empiéter sur le jugement de Dieu.

—

Nous est douce pourtant, cette ignorance même, etc.

30. Nous ne regrettons pas notre insuffisance à cette tâche, car nous mettons ailleurs notre bonheur; sa plus haute expression se résume dans notre foi religieuse et politique, formulée par les initiales de Béatrice et de Henri, *perchè il nostro ben in questo* B. EN. *s'affina.* (Ne voilà-t-il pas encore un jeu de mots heureusement placé?) La foi albigeoise et la monarchie universelle, au spirituel comme au temporel, voilà ce que nous voulons, parce que telle est aussi la volonté de Dieu, *chè quel che vuole iddio e noi volemo.* La conclusion est digne de l'exorde, on en conviendra, et ne dément en rien les propositions émises dans le reste du discours; tandis qu'on n'en saurait certes dire autant si l'on veut prendre au pied de la lettre toutes les paroles de l'aigle.

—

Me versant la liqueur, sous ma faible paupière, etc.

31. C'est probablement parce que la médication qui éclaircissait la courte vue du poëte lui paraissait d'une extrême douceur, *soave medicina*, et surtout parce qu'il comprenait parfaitement l'image divine, *l'imagine divina,* qu'il s'est abstenu de toutes questions, lui si prompt à émettre des doutes sur ce qui lui paraît offrir utilement matière à discussion.

—

....Les deux feux bienheureux,
A chaque mot, d'accord comme un battement d'yeux, etc.

32. Etonnez-vous après tout ce qui vient d'être exposé que l'excellent empereur Trajan-Henri et le très-juste Ryphée, le Parfait Dante Alighieri soient seuls désignés comme applaudissant aux paroles de l'aigle, sur les six personnages censés former son œil; étonnez-vous du touchant accord qui leur fait approuver l'habile discours de l'aigle impériale, tendant à établir en substance la prédestination du salut, et l'inutilité des prières pour faire fléchir une volonté immuable, devant laquelle ont trouvé grâce de tout temps la vertu et la justice, indépendamment de toute condition rituelle, résultant de l'admission dans telle ou telle église. N'avions-nous pas raison de dire au commencement de ce chant, que l'aigle se réjouissait à l'avance de quel-

que bon tour dont elle s'apprêtait à nous surprendre, et celui-là ne vaut-il pas les autres ?

CHANT XXI.

De nouveau contemplant Béatrice, mes yeux
Ne s'occupaient que d'elle, et mon âme avec eux, etc.

1. Ici nous passons du sixième ciel au septième, de Jupiter à Saturne, de la vie active à la vie contemplative, de la politique à la religion; aussi le poëte détourne-t-il ses yeux de l'aigle impériale, du symbole politique, pour les reporter sur celle qui est la personnification de sa foi, *da ogni altro intento s'era tolto.*

—

Semblable à Sémélé, cendre tu deviendrais.

2. Si cette foi béatifiante, dont les yeux sont les enseignements et le sourire la lumière qui en résulte, laissait briller sans ménagement, à ce point de l'initiation, son sourire lumineux, elle s'exposerait à faire envoyer au bûcher son fervent adorateur par les R. P. inquisiteurs, qui ne rient guère et n'ont pas le moindre goût pour la lumière d'Orient, *di cener tu ti faresti.*

—

Qui brille d'autant plus, de l'éternel palais
Qu'on monte les degrés, etc.

3. Plus l'initié s'élève en montant l'échelle des grades, *più si sale,* plus il découvre de beautés dans la religion d'Amour, cela va sans dire.

—

4. Si Béatrice n'apportait pas désormais la plus grande prudence dans ses communications à son disciple, les beautés splendides de la doctrine blesseraient des yeux habitués aux ténèbres, et le poëte, qui oserait les reproduire, serait consumé comme une feuille sèche par les foudres de l'excommunication; et cela malgré tout le bagage catholique,. défroque de la Mort, dont il aurait cru se faire une égide

contre le péril ; cette défroque, dont grande a été sans doute la puissance, puisqu'elle a fait illusion durant cinq siècles, serait réduite en poussière et laisserait l'hérésie à découvert. Comme on le voit, *mortal podere* n'a pas, ici, la valeur de *potestà*.

—

.... Sous l'ardent poitrail du Lion parvenant, etc.

5. Au mois de mars 1300, époque à laquelle le poëme est censé commencer, Saturne était dans le signe du Lion, dont les influences sidérales, au dire des astrologues, se mêlaient dès lors aux siennes propres. Or, si nous en croyons le poëte, « le ciel de Saturne a deux propriétés qui permettent de le comparer à l'astronomie, *astrologia;* l'une est la lenteur de son mouvement en parcourant les douze signes, puisqu'il met vingt-neuf ans et plus pour décrire son cercle; l'autre est son élévation au-dessus de toutes les autres planètes. Ces deux propriétés se retrouvent en effet dans l'astronomie, car il faut de même un très grand espace de temps pour parcourir le cercle qu'elle embrasse, tant à raison de l'enseignement théorique, très-long et compliqué, que pour l'expérience à acquérir ; elle est aussi la plus élevée des sciences pour la noblesse de son sujet et pour sa certitude. » (*Conv.* II, 14.) Appliquons-nous donc bien pour profiter des enseignements plus ou moins astronomiques qu'on va nous donner dans Saturne.

—

Que ton attention passe toute en tes yeux, etc.

6. Littéralement, les vers italiens signifient : Fais attention à ce que tu vas voir et souviens-t'en pour le rendre fidèlement ; mais ils ont aussi un autre sens que voici : Que ta pensée se déguise dans son expression, ou bien mot à mot : Abrite ton esprit derrière tes enseignements, *dirietro agli occhi tuoi* (ses yeux, comme ceux de Béatrice, sont ses démonstrations, *Conv.*), en dépeignant ce qui va t'apparaître dans ce miroir maçonnique, *fa di quelli specchio.*

—

Celui qui concevrait quelle douce pâture, etc.

7. Quiconque saurait que le poëte se repaissait du *pain des anges* (*Conv.* I), lorsqu'il se laissait absorber dans la contemplation de sa foi personnifiée, et qu'il était appelé à se nourrir de ce pain céleste, en portant ses regards sur des symboles qui en ravivaient en lui l'ardent amour, *nell' aspetto beato,* comprendrait avec quel empressement il obéissait à son guide céleste, *celeste scorta,* et se prêtait à

savourer la même pâture sous un autre aspect, ce même pain des anges, *pastura,* égal en poids et en qualité, bien que différent quant à la forme, dans chacun des plateaux de la balance, *contrappesando l'un col l'altro lato.*

—

Portant le nom d'un roi dont le sceptre propice, etc.

8. C'est le siècle de Saturne que Dante se flattait de voir renaître avec le triomphe de la monarchie impériale sur l'autocratie sacerdotale, dans la pensée que toute malice aurait alors à disparaître de la terre, *ogni malizia morta,* avec ceux dont l'exemple et la politique dépravaient de plus en plus le monde. C'est donc dans l'astre qui porte le nom du *caro duce,* sous lequel le monde coula des jours heureux et purs, qu'il va nous signaler les moyens propres, selon lui, à atteindre ce but désiré; le tout à l'aide d'une couleur de rhétorique, comme dit l'Ottimo, *qui usa uno colore rettorico.* Comme nous ne sommes pas astreint aux mêmes précautions, nous appellerons cette *couleur* une figure maçonnique, et l'on va juger si nous y sommes bien fondé.

—

Je vis un escalier, d'or pur et transparent, etc.

9. Voici la figure sur laquelle Béatrice appela, au commencement de ce chant, toute l'attention de son fidèle, en lui recommandant de n'en parler qu'avec la plus grande circonspection. Elle a donc une importance majeure à ses yeux. Cette figure est une échelle offrant la couleur de l'or, « symbole de pureté, » dit l'Ottimo, et dont la substance limpide laisse transparaître les rayons de la lumière, *in che raggio traluce.* Cette échelle, qui s'élève à perte de vue, n'est toutefois qu'une image réfléchie, puisque Béatrice a déclaré formellement qu'elle apparaîtrait reflétée dans le miroir de Saturne, *la figura che in questo specchio ti sarà parvente.* Les échelles paraissant peu nécessaires au Ciel, dont les habitants ont des ailes, nous n'y chercherons pas celle qui s'offrit au poëte reflétée dans Saturne; nous avons d'autant plus d'espoir de la trouver sur la terre, que la vision dont Jacob fut favorisé la lui montra ici-bas. Il ne nous faudra pas, en effet, aller bien loin pour y rencontrer cette échelle d'or pur ou cathare.

En effet, elle existe encore à l'heure qu'il est. Unique et multiple, elle se dresse dans chacune des loges maçonniques disséminées sur la surface du globe; le long de ses échelons descendent, du ciel sur la terre, des clartés éblouissantes destinées à triompher des ténèbres de

l'ignorance, et l'esprit qui en est inondé s'imagine voir ruisseler devant lui toute la lumière répandue dans le ciel, *vidi per li gradi scender giuso tanti splendor, ch' iò pensai ch' ogni lume che par nel ciel, quindi fosse diffuso.*

Vous n'admettez pas cette interprétation? Peut-être en croirez-vous ce qui se répète journellement dans les solennités de ceux qui se proclament les héritiers directs des chevaliers de l'ordre du Temple, les Écossais d'*Heredum*. Ouvrez leurs rituels, voici ce que vous y lirez, sous ce titre : *Instruction,* en anglais *lecture,* pour le grade de chevalier Kadosh, « dont la réception a trois phases, » nous a dit le frère Boubée. Or, sauf erreur, nous sommes ici à la dernière.

Lorsque le récipiendaire a répondu aux questions qui lui ont été adressées : « Qu'il est chevalier Kadosh ou chevalier de l'Aigle blanc et noir ; que le député inspecteur, par lequel il a été reçu *dans le silence de la nuit,* l'a décoré de l'*habit,* du ruban et du *bijou* de l'Ordre ; qu'il s'applique de tout son pouvoir à *élever un édifice* digne de ses frères ; » on lui demande : « Quels progrès avez-vous faits? — R. — J'ai acquis la connaissance de l'ÉCHELLE MYSTÉRIEUSE ; » il ajoute, en réponse à autant de questions successives : « Elle se compose de deux montants, *supporters,* nommés, en hébreu, *Oheb Eloha,* amour de Dieu, et *Oheb Kerobo,* amour du prochain (principe fondamental de la religion d'Amour), et de sept échelons, figurant les vertus que je dois pratiquer, savoir : 1° JUSTICE, bonnes œuvres; 2° candeur; 3° douceur; 4° FOI FERME DANS LA VÉRITÉ (*ferma fede*); 5° grande œuvre, *labor magnus,* PROGRÈS; 6° patience dans les revers; 7° prudence, discrétion. » Nous supprimons, pour abréger, les noms hébreux; mais on les trouvera dans les Tuileurs de Bazot, p. 118, de Delaulnay, p. 229, de Villiaume, p. 204, et dans *Light on Masonry,* p. 288. On pourra se rappeler, en les lisant, le début latino-hébraïque du ch. VII.

Mais ce n'est pas tout ; il se trouve, par une merveilleuse coïncidence, que ces sept échelons, figurant autant de vertus préconisées par notre poëte, représentent encore, en commençant de même par en haut, 1° l'astronomie, correspondant à la justice de l'âge d'or et à ce ciel de Saturne où nous sommes arrivés, *il cielo di Saturno si puo comparare all' astrologia ;* notez qu'une loge de *Saint-Jean,* dont je vois les procès-verbaux mentionnés depuis 1783 dans un catalogue du libraire Guillemot, existe encore à Paris sous le titre distinctif de l'*Age d'or.* (*Conv.* II, 14.) 2° La géométrie, comparable à Jupiter, par les motifs déduits dans le *Convito,* de même que, 3° la

musique comparable à Mars, 4° l'arithmétique au soleil, 5° la logique, *dialettica*, à Mercure, 6° la rhétorique à Vénus et 7° enfin la grammaire à la Lune, c'est-à-dire tout l'ensemble du *trivium* et du *quadrivium*. (*Voy*. Bazot et Villiaume aux pp. citées.) Nous devons faire remarquer que tous deux mettent, par une transposition peu logique, la géométrie au troisième échelon supérieur, et la musique au deuxième ; mais c'est la seule différence à signaler entre l'échelle du Paradis et celle du Temple, nous n'en sommes pas moins en droit de dire à Dante, comme aujourd'hui le Vénérable à celui qui vient de gravir l'échelle mystérieuse : « Vous êtes Templier. »

A ces deux significations des échelons cabalistiques vient se rattacher un autre ordre d'idées, dont nous nous ferions scrupule de ne pas donner connaissance à nos lecteurs, puisqu'il comporte aussi son instruction ; nous empruntons ce renseignement à un cahier manuscrit que nous devons à l'obligeance d'un chevalier Kadosh dont le zèle maçonnique s'est considérablement refroidi.

Lorsque le récipiendaire a prêté les serments requis, donné le signe de certitude, l'attouchement, les *paroles des Croisés*, le grand-maître lui explique la valeur des lettres tracées entre chaque échelon : « Le T que vous voyez là-haut, entre le septième et le sixième échelon, signifie TEMPLIER; l'M, entre le sixième et le cinquième, Jacques MOLAY, le véritable Hiram; les lettres P.B.˙., Philippe-le-Bel, objet d'exécration pour l'Ordre; entre le quatrième et le troisième, C.V., Clément V, Pape vendu au roi de France, avec lequel il partagea les dépouilles du Temple ; entre le troisième et le second, E.D.G.L., Edouard, Grand Lord ou roi d'Angleterre, complice de Philippe-le-Bel. Entre le deuxième et le premier, les lettres G.A.B.N. signifient : Gérard, archevêque de Mayence, Albert d'Autriche, Blanche, sœur de Philippe-le-Bel, et enfin Adolphe de Nassau, signalés comme ayant coopéré plus ou moins à la ruine de l'Ordre. » *La vengeance de ce crime odieux* est le but auquel doit aspirer tout chevalier Kadosh, dont le mot de passe est *Nekam Adonaï*, et il ne peut manquer de l'atteindre à l'aide des sept vertus et des sept sciences symbolisées dans l'échelle de Jacob. Demandez en effet à un Franc-Maçon comment il espère arriver au terme de ses souhaits, à ce Ciel étoilé qui a pour supports : la *sagesse* pour combiner, la *force* pour soutenir, la *beauté* (la *leggiadria* de Dante) pour orner toute *grande* et *importante entreprise*. Il vous répondra : « Avec l'aide de l'échelle de Jacob ». *by the assistance of Jacob's ladder*. (Light on Masonry, p. 39.)

C'est pour accomplir leur œuvre de vengeance que les modernes

Templiers sont armés du glaive, que les deux étendards de l'Ordre portent, l'un la croix templière avec la légende *Dieu le veut*, l'autre l'aigle noir tenant un poignard dans ses serres, avec la devise *vaincre ou mourir*. (Villiaume, p. 204.) « Que signifie la croix surmontée de l'aigle et du glaive ? — Que je dois en tout temps employer mon glaive, sous la bannière de l'aigle noire, à soutenir l'Ordre. — Où travailliez-vous ? — Dans une *place de sûreté*, à rétablir *secrètement l'édifice* ruiné par des traîtres. — Quel succès en attendez-vous ? — Les droits de la vertu, l'accord des frères, les possessions de nos ancêtres et un *bonheur sans fin*. — Avez-vous pleuré ? — Oui — Avez-vous porté le deuil ? — Oui, je le porte encore. — Pourquoi ? — Parce que la vertu est méprisée, et que tant que règnera le vice (le *capo reo*), la vertu sera opprimée, les crimes resteront impunis. Mais en favorisant nos projets et nos vœux, le grand Architecte de l'univers fera luire le jour qui verra *punir le vice* et *récompenser la vertu*. » (Light on Masonry, p. 288.)

Si vous voulez maintenant savoir comment le vice est symbolisé dans les loges maçonniques, vous le reconnaîtrez peut-être sous la figure d'un *serpent à trois têtes*, car vous vous rappelez l'horreur des Cathares pour les reptiles; autrement nous vous renverrions au *triple* Geryon que le poëte nous représente avec la face d'un juste et une queue de dragon. (E. XVII.) En effet, « le grade de *Pontife*, remarquez ce titre, ou de sublime Écossais, a pour objet la nouvelle Jérusalem ou la Maçonnerie régénérée écrasant le *serpent à trois têtes*. (Delaulnay, p. 163.) En conséquence « quelques chevaliers Kadosh font broder sur le tablier l'échelle à deux montants (celle des vertus et des sciences), posée sur *un serpent à trois têtes*. » (Villiaume, 204).

On connaît maintenant l'échelle de Jacob et quels sont ses éléments; on sait que les modernes Templiers l'emploient à s'élever jusqu'à la voûte du Temple, jusqu'à leur ciel mystique, représenté tour à tour couvert de nuages pour les profanes ou resplendissant d'étoiles pour les initiés, *a clouded canopy or starry-decked heaven*. On est donc en mesure de me dire en quoi l'échelle dantesque diffère de l'échelle maçonnique et comment il se fait que nous retrouvions ainsi, de ciel en ciel, tous les symboles encore en usage dans la F.-Maçonnerie, tous les rites prescrits dans ses divers grades, et jusqu'aux mots de son vocabulaire. Refuser d'admettre que ce soient là des preuves de l'affiliation du poëte à une association occulte, hostile à l'Église orthodoxe et à la constitution sociale de son temps, c'est à

notre sens, vouloir nier l'évidence, et déclarer ne vouloir être convaincu que sur la représentation d'un diplôme authentique constatant l'affiliation du poëte florentin à l'ordre du Temple, appuyé d'une profession de foi religieuse et politique écrite en entier de sa main avec la signature : DANTE ALIGHIERI, pasteur de la religion d'Amour. Eh! mon Dieu, tâchez donc de comprendre Boccace, vous disant que la mère de Dante, enceinte de lui, rêva qu'il était *pasteur* et ajoutant avec bonhommie, c'est-à-dire *pastor spirituale ;* est-ce clair? (Voy. *Vita di Dante*, à la fin ; lisez les *Églogues* de Dante et celles de Jean de Virgilio son ami ; nous vous recommanderons aussi celles de Pétrarque.)

—

Comme aux champs, le matin, par native coutume,
S'agitent les corbeaux, à l'heure où point le jour, etc.

10. Ces corneilles-là, *pole,* sont parfaitement disciplinées ; elles se meuvent ensemble, *insieme si movono,* et cela « à la première heure du jour, » comme disent les Maçons, au moment de commencer leurs travaux ; les unes s'en vont en exil ou pour un apostolat lointain, et ne reviennent pas ; d'autres retournent d'où elles sont venues, une fois leur mission remplie ; d'autres restent au lieu natal, mais en faisant de fréquentes tournées, *roteando,* afin d'entretenir la chaleur des membres qui se refroidissent, *a scaldar le fredde piume.* Nous savons bien que les Parfaits, ou les pasteurs Cathares, avaient adopté le vêtement noir (*), mais nous n'apercevons pas très-clairement comment des éclairs ou des étincelles en mouvement peuvent être comparées à des corneilles, à moins que nous n'admettions qu'à l'instar de l'aigle blanc ou noir, elles sont à volonté lumineuses ou obscures ; en effet, on peut remarquer que ce rayonnement étincelant n'a lieu qu'au moment où ces élus, aussi bien disciplinés que les corneilles, atteignent un certain grade ; *questo sfavillar insieme venne, si come in* CERTO GRADO *si percosse.* Or, ce grade ou cet échelon astronomique ou saturnin, était évidemment le 7e en commençant par le bas.

—

Tu me révèles bien l'amour qui brûle en toi, etc,

11. L'étiquette du grade n'admettant pas le costume noir-corneille

(*) Les Bonshommes ou Parfaits, portaient d'ordinaire des vêtements noirs. (Petr. Vall. Cern. 556.) Les femmes Parfaites portaient également des espèces de manteaux de couleur noire, *supertunicale.* (*Act. de l'inq. de Toulouse*, Doat, XXV, f° 147.)

pour recevoir la visite d'un frère voyageur, *pellegrino*, l'élu qui s'approche, pour donner la bienvenue au poëte, revet une blancheur aussi éclatante que possible, *si fè chiaro*, ou peut-être mieux encore, révèle sa foi par des signes et des attouchements des plus clairs (*voy.* note 8 du ch. XV); toujours est-il que le poëte ne s'y trompe pas, et qu'il se dit à part soi : Je vois bien tes signes et je te reconnais pour un fidèle d'Amour, dévoué à l'Empire, *io veggio B.EN., l'amor che tu* M'ACCENNE.

—

Mais celle dont j'attends, pour parler et me taire, etc.

12. Il semble que Dante pourrait montrer moins de prudente circonspection dans le *Paradis*, où nul danger ne saurait le menacer, que dans l'*Enfer* ou le *Purgatoire;* il n'en est rien pourtant, car il n'ose dire un mot ou se taire sans l'aveu de cette foi mystérieuse dont il a fait sa compagne inséparable. D'où l'on peut conclure qu'il avait conscience de la difficulté du terrain et des périls qu'il osait y braver, plus redoutables encore que ceux dont il s'était si habilement tiré dans les deux autres royaumes. Au surplus, en attendant de Béatrice *le come e 'l quando del dire e del tacere*, il ne faisait que se conformer à l'usage rituel des loges, où le récipiendaire ne prend jamais la parole sans être interrogé, et attend que son guide, *la scorta, le socius* Cathare, lui dise quand et comment il doit répondre (*). On voit que rien n'est oublié, et que ces mots qui paraissent si inoffensifs, *contra il disio fo ben se non dimando*, ont leur valeur rituelle comme tout ce qui précède.

—

Mais elle, qui lisait, nettement retracée
En Celui qui voit tout, ma secrète pensée, etc.

13. Au résumé, la *scorta* est bonne personne et, comme « elle voit ce qu'il fait dans le *voir* de celui qui voit tout, *nel veder di quello che tutto vede*, » la foi albigeoise et templière réfléchissant directement la pensée du grand Architecte, où elle lit comme dans un mi-

(*) « Les Cathares avaient pour règle de ne rien faire, ni voyage, ni repas, ni prière, sans compagnon. Il n'était pas indispensable que le compagnon, *socius*, fût lui-même un Parfait; il pouvait être un croyant d'une fidélité éprouvée. (*Act. de l'inq. de Carc.* 1243; Doat, XXIII, f° 102.) » Schmidt, II, 94.

Fidèle à cette règle, même dans la fiction, Dante a choisi pour *socius* dans l'*Enfer* et le *Purgatoire* Virgile, puis, dans le *Paradis*, Béatrice, remplacée à la fin du poëme par saint Bernard.

roir, elle accorde, par exception, au poëte la permission de parler le premier.

—

Pourquoi du Paradis cette sphère bénie
Me laisse à regretter la même symphonie, etc.

14. Ne trouvez-vous pas que le grand Alighieri semble se rapetisser à plaisir dans les questions, d'une futilité enfantine, qu'il affecte de poser successivement à tous les plus grands docteurs? Le voilà pris actuellement du plus ardent désir, *caldo disio,* de savoir pourquoi l'on ne chante pas ces cantiques dévots que nous savons, dans le ciel de Saturne comme dans les autres; c'est pour obtenir une réponse si importante, dont il se déclare peu digne, qu'il se met en frais d'extrême politesse envers le Vénérable, auquel le gai savoir a fourni son costume à double face, *vita beata che ti stai nascosta dentro alla tua letizia.*

—

Ton ouïe est mortelle aussi bien que ta vue, etc.

15. Réponse polie équivalant à dire : Mon bon ami, tu as l'intelligence bien obtuse si tu ne comprends pas que nous ne saurions chanter ce que Béatrice ne peut enseigner; attendu qu'il y a des oreilles catholiques pour nous entendre, *udir mortal,* et te faire payer cher nos chants; or, cela ne ferait pas rire cette pauvre Béatrice qui a tant pleuré dans le Purgatoire, avec ses frères et sœurs, a qui elle disait, en se servant des paroles même du Sauveur : *Modicum et non videbitis me.* (Ch. XXXIII.)

—

C'est pour te faire fête, et de tous mes rayons,
De mes discours amis accueillir ta visite.

16. Le Vénérable s'est empressé d'accourir au-devant d'un visiteur aussi distingué, certain de lui faire fête par les paroles que nous entendrons bientôt, et qui nous révèleront d'où procède la lumière qui lui fait un manteau de Templier, *la luce che mi ammanta.*

—

Plus d'amour ne m'a pas fait accourir plus vite, etc.

17. Nous savons déjà que, dans chaque grade, il y a égalité d'amour entre tous les frères, et il en devait être ainsi là, tous se montrant revêtus des mêmes insignes et bijoux.

—

Mais cette charité qui sait faire de nous
Des serviteurs zélés et prêts au premier signe, etc.

18. C'est l'amour suprême, représenté par le chef du Grand-Orient, ce conseil souverain dont relèvent toutes les volontés, *serve al consiglio che 'l mondo governa,* qui désigne chacun selon sa capacité, *sorteggia,* pour les missions à accomplir. Le poëte maçon fait l'ignorant pour avoir occasion de compléter son Tuileur sous le titre de Comédie.

—

Comment d'un libre amour la sainte obéissance, etc.

19. Dante n'ignorait pas que la charité était libre et non pas imposée par contrainte ou terreur, *libero amore,* dans cette Cour, cet Aréopage ou ce Concile, comme on voudra l'appeler avec les chers frères, et que cet amour libre leur suffisait pour suivre les justes et bienfaisants décrets de la Providence éternelle, représentée ici-bas par la Nature ou la Providence impériale, dont l'art d'Amour est comme petit-fils. (*Enf.* XI.)

—

Pourquoi tu fus ainsi, seule, prédestinée, etc.

20. Nous connaîtrons bientôt les motifs qui valurent à ce flambeau sacré, *sacra lucerna,* l'honneur d'être prédestiné au rôle de Vénérable pour la réception du poëte; et l'affectation que met Dante à le presser sur ce point, quand ces motifs ne peuvent être exposés ouvertement, est un nouveau trait d'habileté dans une œuvre où il y en a tant, *perchè predestinata fosti sola a questo uffizio?*

—

Se mit à tournoyer comme une meule ardente, etc.

21. Poussé ainsi au bouton, le Vénérable prend le parti de jeter de la poudre aux yeux du questionneur. Il se met à tourner comme une meule ardente, mû qu'il est par cette foi illuminante dont l'amour est, à la fois, le fanal et le foyer, *del suo mezzo fece il lume centro:* mais mieux encore, le Vénérable se fit le centre ou, si vous le voulez, le foyer de la lumière, qui se propagea par son moyen; il faudrait donc voir en lui, comme en saint François d'Assises, un agent précieux de la secte, appelé comme lui, sans le savoir sans doute, à lui rendre d'immenses services. Voilà de quoi ne se doutait pas le P. Lombardi qui, charmé de ces expressions, *farsi del lume centro,* les qualifie de *vaga perifrazi.* Ce qui nous paraît charmant, c'est la bonhomie de certains commentateurs, la duperie des traducteurs

et la niaiserie de la masse des lecteurs acceptant la bouche béante, et dans le nombre combien de grands docteurs, les bourdes les plus ébouriffantes.

—

A ma perception la vertu qui s'unit, etc.

22. La religion d'Amour, que le Vénérable porte dans le secret de son cœur, *l'amor che v' era dentro*, se charge de faire la réponse en ces mots : La lumière divine qui rayonne sur moi vient se confondre avec celle dont le foyer est en moi, *ond' io m'inventro;* sa vertu, jointe à celle que j'ai acquise en voyant la lumière, *col mio veder congiunta*, m'élève tellement au-dessus des catholiques romains, ces brutes profanes, que je contemple l'essence suprême, dont cette lumière, révélée à mes frères, est l'émanation directe, *della quale è munta.*

—

Et de là cette joie en moi qui resplendit, etc.

23. De là provient la Gaie science, dont mes paroles et mes écrits sont le rayonnement, *l'allegrezza onde fiammeggio*, attendu que la clarté que répandent mes écrits, dirigés contre les scandaleux abus de l'Église romaine, est en rapport avec la clarté de ma vision, au sujet des choses de la foi, *perchè alla vista mia la chiarità della fiamma parreggio.* On voit combien c'est à tort qu'on reproche l'obscurité à Dante, il est souvent au contraire d'une limpidité d'expression étonnante. Nous connaîtrons bientôt les écrits dont il s'agit.

—

Ce que tu veux savoir et ne sauras jamais, etc.

24. Comment répondre sur la prédestination sans s'engager dans l'examen de questions que Dante a toujours soin d'esquiver, ou n'aborde jamais qu'indirectement? celles de l'origine du mal par exemple, du libre arbitre, de l'efficacité des prières sur une volonté immuable. Le Vénérable se tire donc d'affaire du mieux qu'il peut, en déclarant son incompétence sur une question insoluble dans les plus hautes sphères du ciel. Mais Bossuet vous dira qu'un dogme, qu'il appelle nouveau, était « comme l'âme de la Réforme » et qu'il consistait à soutenir *que quiconque reconnaît le franc arbitre, nie la prédestination.* (Hist. des var., p. 565.) Oui, comme nous l'avons vu, dans le sens où l'établit saint Augustin. Or, Dante n'avait garde de procéder par distinctions sur un sujet aussi délicat.

—

Quand tu retourneras dans le monde mortel, etc.

25. Dis bien au clergé catholique, aux suivants de la Mort théocratique, aux sujets du Prince du monde, *al mondo mortal,* qu'il ne leur appartient pas de décider en pareille matière, et qu'il y a présomption de leur part à s'engager sur ce terrain, en se prétendant infaillibles, *che non presumma a tanto segno più mover li piedi.* Leur esprit terrestre ne produit que fumée, *caligine del mondo* (*Purg.* XI), d'où Caligorant (Arioste), ils ne sauraient donc pénétrer, dans leur humble sphère, ce qui échappe aux regards des habitants du Ciel, car ils sont loin d'être purs et encore moins Parfaits.

—

De ce qu'il fut de lui je m'enquis humblement.

26. Dante prend le bon parti en ne pressant pas davantage le Vénérable, qui vient de lui donner d'excellentes raisons pour ne pas répondre, et il nous rend le service de s'informer très-humblement à qui il a l'honneur de parler. Soyons donc attentifs. Comment en effet ne pas être curieux de connaître le nom de ce flambeau lumineux de la religion d'Amour des Vaudois, des Albigeois et des Templiers?

—

Sous le plus élevé, que l'on nomme Catrie, etc.

27. Entre la mer Tyrhénienne et la rive Adriatique se dressent, non loin de Florence, les cimes des Apennins, bien au-dessous desquelles grondent les foudres du Vatican. Sur une de ces hauteurs, qu'on appelle Catria, et dont le sommet se projette en saillie, *gibbo,* entre Gubbio et la Pergola, est un hermitage consacré à une seule adoration, *a sola latria,* celle de Dieu, non au culte des images, pratiqué par ces catholiques qui se sont fait cent idoles pour une, *Voi n' orate cento.* (*Enf.* XIX.)

—

....Là je vivais content,
En méditation sainte et contemplative.

28. Là, le Vénérable se voua au service du Dieu du Ciel, non à celui des saints, ses créatures, et tout entier à la contemplation, bien différent de ces prélats et de ces abbés occupés uniquement de vanités mondaines, il mena, hiver comme été, la vie la plus frugale, en haine du luxe des tables ecclésiastiques, pliant sous le poids des mets les plus savoureux; luxe contre lequel il s'éleva avec une chaleureuse indignation. Lisez ses épîtres, quand vous saurez son nom,

puis lisez l'ouvrage que Pétrarque nous a laissé, avec tant d'autres conçus dans le même esprit, sous ce titre, *De vita solitaria;* vous verrez combien ses idées au sujet d'un monde corrompu et de la cour romaine, concordaient avec celles qui déterminèrent l'amant de Laure-Béatrice à adopter la *vie solitaire* et à se faire Pasteur, comme Dante, pasteur évangélique ou Albigeois, *pastor spirituale,* comme dit Boccace, pasteur de la religion de l'Esprit, et à composer des églogues latines très-instructives; mais encore moins que les 3 entretiens, *colloquia,* qu'il a intitulés son secret, *Secretum meum.* Il y a dans le Ier livre de cette *vie solitaire,* traité III, un chapitre *4* que je vous recommande. Il est intitulé : *Quomodo ex periculo Pastorum disci possit vitam sollicitam minus esse tutam, et quomodo, ea ratione,* AUCTOR *ipse vitam elegerit* SOLITARIAM.

—

Le champ rendait alors à ce Ciel largement, etc.

29. Ce cloître produisait alors une abondante moisson de *solitaires,* destinés à peupler des cieux dont l'essence nous est désormais connue, et qui ressemblent d'une manière si frappante à ceux des Templiers modernes; à telles enseignes, que ceux-ci ont aussi leurs *solitaires,* qu'ils tiennent en grande vénération. Ne m'en veut-on pas croire? Peut-être ajoutera-t-on foi à un rituel qui n'a certes pas été composé *ad hoc,* car il est imprimé en 1829 à Utica, ville des États-Unis d'Amérique. J'y lis ce qui suit : « Quel est votre mot de passe ordinaire? *Manchin* (probablement un mot hébreu estropié comme tant d'autres). C'est un des noms du Grand-Maître, en très-grand honneur, *most renowned,* parmi les SOLITAIRES connus sous la dénomination de KADOSH. — Que signifie ce nom? — SOLITAIRE ou *séparé* (du monde et du Pape, son prince), *solitary or separate.* » (Light on Masonry, p. 288.)

De plus, dans le cahier manuscrit dont j'ai déjà cité plusieurs passages, et il existe beaucoup de cahiers de ce genre dans la Maçonnerie, à en juger par le nombre de ceux qu'on trouve cotés dans le catalogue de la bibliothèque du F.·. Morand, que vient de publier le libraire Guillemot, on trouve un exposé historique par demandes et par réponses, sous le titre de deuxième instruction, dont sauront peut-être tirer parti de plus érudits que nous : « Qu'avez-vous vu en entrant au *Chapitre* (est-il demandé au néophyte *Kadosh*)? — Neuf grandes lumières. — Que signifient-elles? — Les neuf maîtres élus qui furent envoyés à la recherche du traître (le compagnon Abiram)

— Que firent-ils lorsque le Temple (de Salomon) fut achevé? — Plusieurs se mirent *sous un même chef*, travaillant à la réformation des mœurs, et à élever en eux un *édifice spirituel* et se rendirent recommandables par leur charité (*caritas, amor*) — Comment les appelait-on? — *Pharas Kol*, mots qui signifient SÉPARÉS (*solitary or separated*). — Comment étaient-ils *séparés ?* — Par la sainteté de leur vie et surtout par leur charité sans bornes *envers les Pauvres* (de Lyon). Lorsqu'on leur demandait ce qu'ils prétendaient faire durant le cours de leur vie, ils répondaient : *Aborkah eth Adonaï bekol heth ; thamid thegillatho bephi ;* c'est-à-dire : Je bénirai le Seigneur en tout temps et j'aurai toujours sa louange dans la bouche. Ils disaient encore : *Bahabah achallek him hekani*, dont le sens est : Je traiterai toujours les *pauvres* comme des frères et je ne négligerai rien pour les secourir. (Qu'on se rappelle les invectives de Dante contre ceux qui dépouillent la veuve et l'orphelin et ses louanges au Scaliger, par qui les *pauvres* devaient devenir riches.) — Ne s'éloignèrent-ils pas par la suite de ce genre de vie? — Peu à peu ils négligèrent leurs anciennes pratiques et leurs devoirs; l'*orgueil*, l'*avarice*, leur servirent de guide et ils se contentèrent de conserver un extérieur austère, ne se soutenant que *sous le manteau de l'hypocrisie*. — Comment s'est-il pu faire que l'*Ordre* se soit conservé jusqu'à nous dans toute sa pureté? — Plusieurs d'entre eux, zélés observateurs des lois qu'ils s'étaient imposées, *se séparèrent* et furent appelés à juste titre KADOSH, qui signifie saint (parfaits, purs, cathares, puritains). Ils étaient connus sous le nom d'Esséens ou Esséniens. (On remarquera que certains écrivains ont prétendu rattacher Jésus-Christ à la secte des Esséniens.) Comment s'appelait le Grand-Maître qui ordonna aux 70 frères de travailler à la version de l'Écriture-Sainte? — Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, *prince des astrologues* (de Saturne sans doute) qui vivait 210 ans avant la venue du Messie. — Quel a été le Grand-Maître juif qui a été le plus en réputation? — MENACHEM (c'est évidemment le même mot que le *Manchin* des Américains) c'est-à-dire *Consolator* (*). Il vivait sous

(*) Ce *consolator* nous paraît se rattacher intimement à la *consolation*, que donnaient les Parfaits aux fidèles Vaudois, Albigeois ou Cathares. *Quatuor habent sacramenta, quæ sunt : impositio manus, panis benedictio, pœnitentia et ordo.*

Manus impositio vocatur ab eis CONSOLAMENTUM *et spirituale baptismum*, sive BAPTISMUM SPIRITUS SANCTI, *sine qua, secundum eos, nec peccatum mortale remittitur, nec spiritus sanctus alicui datur*. Summa, f. Reinerii. *Th. nov.* D. Martenne, V, p. 762.

Cum baptismum aspernentur, dit des Pauliciens le moine de Zigabène, *ille tamen*

Hérode-Antipas (ce *Menachem* ne serait autre alors que saint Jean-Baptiste qui versa l'eau sur le front du Rédempteur et aurait fait ainsi du Fils de Dieu un membre de l'ordre des Esséniens)? — Quelle était leur règle? — Ils élisaient un chef, Grand-Maître, qui jouissait de ce privilége pendant sa vie, et lorsque quelqu'un était jugé digne d'entrer parmi eux, il s'engageait à trois choses par un serment; savoir : la *foi* envers Dieu, la *justice* envers les hommes, et l'*obéissance* envers leurs princes. — Suivaient-ils tous la même règle? — Non, il y en avait qui vivaient dans le siècle, mais le plus grand nombre habitait les possessions qu'ils avaient dans la Nigritie, la Scythie (probablement le désert de Scété, où se retira saint Macaire) et la Thébaïde, qui servirent ensuite de retraites aux *solitaires* que nous connaissons sous le nom de *Pères du désert.* — L'Ordre n'étant composé que de juifs, comment s'est-il pu faire qu'il ait passé chez les chrétiens? — Le plus grand nombre ayant embrassé la religion chrétienne et voyant qu'il n'y avait, dans les usages de l'Ordre, rien de contraire *à l'Évangile*, communiquèrent leurs secrets à plusieurs chrétiens (les gnostiques?) avec lesquels ils s'unirent plus intimement. *Leurs biens étaient communs* et ils s'excitaient mutuellement à des œuvres de miséricorde. —L'Ordre se soutint-il longtemps? — Jusques environ l'an 700 (l'époque de Charlemagne et celle à laquelle le Toulousain Stace quitta le quatrième étage du *Purgatoire*, ch. XXII, p. 489). Peu à près il déchut, et au commencement du XIIe siècle il était presque inconnu. (Vers l'époque de la première Croisade et de l'apparition des Troubadours, ces missionnaires de l'albigéisme ou de la religion d'Amour.) Il s'était cependant conser-

se fingunt suscipere, nam Evangelii verba baptismum existimant, quoniam Dominus, EGO SUM, inquit, AQUA VIVA, p. 203, G. *Baptismum nostrum Joannis baptismum esse dicunt, per aquam enim fieri, ut ipsis videtur. Quamobrem si quis ad ipsos confugit cum* REBAPTISANT.... *Joannis evangelium capiti ejus imponunt et* SPIRITUM SANCTUM *suum invocant, et* Pater Noster *canunt.* (*Solam precationem appellant quam Dominus tradidit in Evangeliis, id est* Pater Noster.) *Et post baptismum ejus modi tempus assignant ad accuratiorem institutionem, temperatioremque vitam, et puriorem* precationem. *Deinde testimonium exigunt, an hæc iobservavit. Quod si viri mulieresque affirmarint, ducunt cum ad celebriorem* INITIATIONEM. *Statuunt enim miserum ad* ORIENTEM SOLEM *et impio ipsius capiti rursus evangelium imponunt, et hymnum canunt quo gratias agunt ; atque* ITA INITIANT. (Id. p. 124, XVI, Max. Bibl. vet. P. P. t. XIX.)

Indépendamment du *consolamentum* et « Tout en rejetant le sacrement catholique de la confession, les Cathares pratiquaient une confession publique et solennelle qu'ils considéraient même comme une espèce de sacrement. (Reinerius, 1762.) Cette cérémonie, qu'ils appelaient *servitium* et *apparellamentum*, prenait place entre la bénédiction et le baiser de paix. » (*Arch. de l'inq. de Carc.*) *Voy.* Schmidt. II, 136. Aussi Dante n'a-t-il pas manqué à faire sa confession publique, son *apparellamentum*, au ch. XXXI du *Purgatoire*.

vé chez quelques personnes pieuses. De ce nombre étaient Hugues de Payens et Godefroy de Saint-Omer, qui s'unirent pour le faire revivre dans toute sa splendeur, et fondèrent l'ordre du Temple, dont les progrès furent tels qu'au dire de Guillaume de Tyr, il comptait en 1146 plus de 300 chevaliers de maisons souveraines ou du premier rang, sans compter plusieurs milliers d'autres frères, ni les servants d'armes. »

Cette légende, qui remonte haut assurément, est reproduite par la plupart des écrivains maçons, sans indication aucune de sources, dans le but évident de rattacher la Maçonnerie à l'ordre du Temple, de même que celui-ci aux origines du Christianisme et aux temps bibliques; ces écrivains ne l'ont certes pas puisée dans la Comédie, car ils n'auraient pas manqué, s'il en eût été ainsi, de revendiquer la confraternité de son glorieux auteur; d'un autre côté les nombreuses concordances que nous avons signalées précédemment et en outre les allusions frappantes faites dans ce chant à la tradition maçonnique, ne permettent pas de douter qu'elle soit venue à la connaissance de Dante, Pétrarque n'en ignorait certes pas non plus. (Voy. de *Vita solitaria.*)

—

Dans ce pieux séjour je fus Pierre Damien, etc.

30. Le Vénérable qui nous a déjà dit de si belles choses sur la prédestination n'est donc autre que Pierre Damien, le *solitaire* de Catria, en qui l'Église ne révèrerait qu'un *Kadosh*, un Parfait, un Cathare ou un Patérin, imbu des doctrines vaudoises, un fidèle de la religion d'Amour.

A nous d'examiner, dès lors, de quels faits Dante, *theologus Dantes*, a pu partir pour arriver à personnifier dans ce saint personnage le solitaire maçonnique, le *Séparé*, l'Essénien, en un mot, le KADOSH.

Pierre Damiani, c'est-à-dire fils de Damien, vécut de 988 à 1072. Après avoir gardé les pourceaux dans sa jeunesse, il trouva un protecteur dans un de ses frères, archidiacre de Ravenne, qui se chargea de son éducation. Ses études terminées, il prit l'habit de bénédictin et se retira dans l'ermitage de Sainte-Croix, à Fonte Avellana, dans l'Ombrie, où il se livra à l'étude et à la contemplation. Il en fut nommé abbé, en 1041, par Benoît IX. Après de fréquents rapports avec les papes Grégoire VI, Clément III, Léon IX, Victor II, Étienne IX, il fut créé, bien malgré lui, cardinal d'Ostie, en 1057,

par ce dernier pontife, auquel succéda Grégoire VII, qui dut, en partie, son élection au nouveau cardinal. Ami de la solitude, adversaire chaleureux des abus ecclésiastiques, contre lesquels il fulmina dans ses nombreux écrits, il renvoya, en 1062, le chapeau de cardinal, qu'il n'avait accepté que sous la menace de l'excommunication, et rentra, comme simple religieux, dans son ermitage de l'Apennin. Non-seulement il avait, aux yeux de Dante, le mérite de s'être élevé contre le droit que s'attribuaient les pontifes romains de s'opposer, par la force des armes temporelles, aux prépotences des empereurs, en leur proposant l'exemple de Jésus-Christ, de saint Grégoire et de saint Ambroise, doctrine que Baronius traite d'erreur condamnable, dérivant directement de Julien l'Apostat (Baron. *Ad ann.* 1053); mais il y joignait encore celui d'avoir, par une illumination d'en haut, vu le pape Benoît IX en Enfer, et aussi d'avoir écrit l'opuscule intitulé : *Gomorrhianus*. On le trouvera dans le tome III de l'édition publiée à Paris, en 1663, chez Tompère. Peut-être l'Alighieri y puisa-t-il l'idée de faire des Guelfes autant de Sodomites. (*Enf.* XI et *Purgat.* XXVI.) Nous avons dit précédemment (*Enf.* VII et *Purgat.* XXVIII), que Pierre Damien lui avait, à coup sûr, suggéré le travestissement de Grégoire VII en Pluton et celui de la comtesse Mathilde en Proserpine, par la lettre où il appelle le grand Hildebrand *saint Satan*, en le qualifiant de *fléau Assur*, et en comparant sa pitié à celle de Néron, non sans lui reprocher de l'avoir aiguillonné en le soufflettant, et caressé, pour ainsi dire, avec des serres d'aigle. Voilà ce que Baronius et, de nos jours, l'auteur de l'*Hist. univers. de l'Église*, M. l'abbé Rohrbacher, appellent une lettre amicale; méconnaissant ainsi la profonde divergence d'opinion qui avait éclaté entre ces deux personnages longtemps amis, dont l'un, plein de véritable humilité, était retourné dans son cloître, dont l'autre entendait faire prévaloir la tiare sur les couronnes des rois, en se proclamant leur maître, comme le représentant de Dieu. Ajoutons que, dans sa lettre à Cadolaus, le pape intrus Honorius II, ce même Pierre Damien s'exprime ainsi : *Sacerdotes Dei... in superbiæ se cornibus elevant, et non sacerdotalem, sed regalem, imo tyrannicam ferulam arripere super humanum genus anhelant.* (Baron. *an.* 1062.) Est-ce que *Pap' è Satan Aleppe* n'est pas là en germe? Est-ce qu'il n'est pas en toutes lettres dans cette suscription d'une épître adressée au souverain pontife, *Papæ Satanæ, Papæ Satanæ* PRINCIPI, dont le poëte n'a fait que nous donner la traduction italienne avec le dernier mot en syriaque? De pareilles pensées exprimées en ces termes ne

pouvaient être que des plus sympathiques à Dante, comme aussi à Pétrarque, non moins bon théologien que lui, et NULLIUS *dogmatis expers.* C'est donc à juste titre que Pierre Damien, qui écrivit *De solitariæ vitæ laudibus* (Opusc. XV, c. I), est cité honorablement par le chantre de Laure, auteur d'un traité spécial *de Vita solitaria,* dans lequel le cardinal-évêque démissionnaire figure en compagnie d'Adam, que nous verrons bientôt, du roi David, que nous avons vu former la pupille de l'aigle, de Jacob, dont l'échelle est sous nos yeux, de saint Grégoire, qui ressuscita Trajan, de saint François d'Assises, dont nous avons entendu l'éloge, de saint Bernard, qui apparaîtra bientôt, et de maints autres encore. L'intérêt que Pétrarque portait à Pierre Damien alla même jusqu'à lui faire envoyer recueillir sur les lieux des renseignements à son sujet, vu la grande divergence des récits, *discordia multa,* en ce qui concernait ce personnage. Or, d'après le rapport des religieux à ses envoyés, il apprit: *Fuisse eum primo* SOLITARIUM, *inde altius evectum, demum ultro ad* SOLITUDINEM *rediisse.* (C. XVII, tr. 3, lib. II.) N'est-il pas étrange que Pétrarque ignorât un fait de notoriété publique, consigné dans des actes authentiques, et dût envoyer sur les lieux pour s'en assurer? Oui, certes; mais la question était de savoir s'il était bien revenu à la *solitude* telle qu'il l'entendait, et la tradition avait dû s'en conserver parmi les Bénédictins de Fonte Avellana. A en croire même les *Memorie per la vita di Dante,* l'Alighieri aurait fait lui-même ce pèlerinage et sans doute dans une intention analogue. Les couvents, à cette époque, devaient souvent se transformer en loges (*); c'est pourquoi Dante ne se sera pas fait scrupule de faire subir la même transformation au Paradis, en nous le montrant comme un vaste théâtre maçonnique et d'y faire jouer au bienheureux Pierre Damien le rôle de Vénérable des *Solitaires* ou *Kadosh.*

—

Et Pierre le Pécheur vécut au monastère
Dit de Sainte-Marie, etc.

31. Pierre Damien tient à ne pas être confondu avec Pierre des Onesti qui, signant comme lui, par humilité, *Petrus peccator,* fut le

(*) « L'ascétisme des sectaires leur procurait l'entrée dans les monastères; leurs doctrines séduisaient même des prêtres de l'Église. » (Schmidt, I, p. 100.) « L'hérésie avait pénétré jusque dans des couvents catholiques. On en cite un dont toutes les nonnes appartenaient à la secte, quoiqu'elles eussent conservé l'habit de leur Ordre. » (*Act. de l'inq. de Carcass.*, XXIII, f[os] 1 et suiv.) Schmidt, I, p. 202.

fondateur du monastère de Sainte-Marie-en-Port à Ravenne et ne fit jamais d'opposition au saint-siége; il a donc soin d'expliquer à Dante que son homonyme finit ses jours dans son couvent, situé sur les bords de l'Adriatique, et n'eut que le nom de commun avec lui.

—

Peu de jours me restaient à vivre sur la terre,
Quand me fut imposé ce chapeau convoité, etc.

32. Nous avons dit que Pierre Damien n'accepta le chapeau de cardinal, avec le titre d'évêque d'Ostie, que pour détourner les foudres de l'excommunication dont il était menacé par Nicolas IX, probablement à l'instigation de « son fléau Assur, » de celui « qui le caressait avec des serres d'aigle; » qu'après avoir été *chiesto e tratto* à subir cette charge, il s'en démit le plus tôt qu'il crut pouvoir le faire. Sans rappeler ici tant de lettres où il tonne contre l'indignité des hauts fonctionnaires de l'Église, nous nous bornerons à citer un passage de celle qu'il adressa, après sa nomination, aux autres évêques cardinaux pour leur exposer énergiquement leurs devoirs : « Il est dit dans le prophète : Voici un homme, l'ORIENT ou le *Levant* est son nom (Assises devrait aussi s'appeler l'*Orient*, on s'en souvient, *voy.* ch. XI), car il se lèvera de dessous lui (l'Orient) et *il bâtira le* TEMPLE *du Seigneur*. Oui, il bâtira le TEMPLE du Seigneur, il portera le diadème de gloire, et il sera en même temps *prêtre* ou *pontife* sur son trône. » Nous lisons plus loin : « L'épiscopat ne consiste point dans la pompe extérieure, la magnificence des habits, l'or et les fourrures précieuses, les chevaux fringants, etc., mais dans la pureté de la vie et dans la pratique de toutes les vertus. L'Apôtre qui a dit : Celui qui désire l'épiscopat désire une bonne œuvre, ajoute : Il faut que l'évêque soit irrépréhensible. — Malheur donc à ceux qui, menant une vie blâmable, se rendent encore plus criminels en désirant une place où l'on doit vivre sans reproche ! » Celui qui osait parler ainsi à ses frères ne les voyait certes pas tels que les voulait l'Apôtre, et Dante pouvait penser que sa manière de voir se rapprochait beaucoup de la sienne.

Dans son XXXIe opuscule, il nomme deux évêques déposés pour leurs mauvaises mœurs et dit que, « étant des évêques de bois, il ne leur servirait de rien de se montrer avec des crosses revêtues d'or et semées de pierreries. » Plein d'indignation contre le luxe des prélats et des Papes, il a commencé par s'écrier : *Tædet cætera vanitatis attexere, non ridenda, sed gemenda ridicula; fastidium est tot*

ambitionis ac prodigiosæ vesaniæ dinumerare portenta. Papales scilicet infulas, gemmis micantibus, aureisque bratteolis per diversa loca corruptas. Imperiales equos, qui dum pernices gressus arcuatis cervicibus glomerant, sessoris sui manus loris innexas, indomita ferocitate fatigant. Omitto annulos enormibus adhibitos margaritis; prætereo virgas, non jam auro gemmisque conspicuas, sed sepultas. (Cap. VI.)

Un homme qui pensait et s'exprimait ainsi, au XIe siècle, devait trouver, une fois admis au nombre des élus, que tout avait bien empiré au XIVe et que le chapeau de cardinal couvrait alors des têtes bien plus indignes de le porter que de son temps, *di male in peggio si travasa.*

Mais n'est-il pas étrange que Pierre Damien, né en 988, cardinal en 1057, et mort seulement en 1072, ayant dès lors survécu quinze ans à sa promotion, ce qui est assurément une longue carrière dans une dignité conférée d'ordinaire à l'âge de la maturité, vienne parler ici du peu de vie mortelle qui lui restait lorsqu'on lui fit violence à ce sujet, *poca vita mortal m'era rimasa?* Oui, cela peut surprendre dans le sens littéral, mais devient des plus simples si l'on veut traduire ce vers selon l'esprit qui l'a dicté : Il m'était resté peu de chose de cette foi catholique qui constitue la vie des vassaux pontificaux, des suivants de la Mort, j'étais prêt à passer dans les rangs vaudois, à adopter la foi de vie et d'amour, celle des *solitaires.*

Nous traduisons, comme toujours, la pensée de Dante, sans accepter pour vrai le fait qu'il met en avant avec ses précautions habituelles; nous tenons seulement à constater que Pierre Damien est revendiqué par le poëte comme un des siens, et nous avons cité les textes qui ont pu l'amener à en agir ainsi; nous serions même assez porté à croire que Pétrarque ne fit recueillir des renseignements à Fonte Avellana que pour s'édifier à ce sujet, en s'assurant si Pierre Damien avait été *solitaire* avant sa promotion au cardinalat ou seulement après.

Toujours est-il que ce fut dans sa solitude, et avant sa promotion, que Pierre Damien écrivit son *Gomorrhianus,* qu'il adressa *ad Leonem IX Pont. Rom.,* afin d'appeler son attention sur l'invasion croissante du mal qu'il lui signalait : *Quoddam nefandum et ignominiosum valde vitium in* NOSTRIS PARTIBUS *inolevit. Heu, pudet dicere, pudet tam turpe vitium sacris auribus intimare, sed vitium contra naturam velut cancer, ita serpit ut* SACRORUM HOMINUM ORDINEM *attingat, et interdum, ut cruenta bestia inter* OVILE CHRISTI *cum tantæ libertatis sævit audacia, ut quam pluribus multo salubrius*

fuerit in mundanæ militiæ jugo deprimi, quam sub religionis obtentu tam libere ferreo juri diabolicæ tyrannidis mancipari; præsertim cum aliorum scandalo. Et nisi quantocius sædis apostolicæ vigor occurrat, non est dubium quin effrænata nequitia, cum restringi voluerit, a cursus sui impetu desistere nequeat.

Si le mal se fût trouvé circonscrit dans les environs de son monastère, le saint abbé en aurait référé à l'évêque, *rector ecclesiæ,* et ne se serait pas adressé aussi haut, en jetant de tels cris d'alarmes. *In partibus nostris* signifie donc, dans nos contrées italiennes, *et sacrorum hominum ordinem,* le clergé en général.

Sur les vingt-six chapitres dont se compose cet écrit, nous nous bornerons à rappeler le premier, sous ce titre : *De diversitate peccatorum contra naturam,* dans lequel il est dit : *Quatuor diversitates fiunt. Alii siquidem secum, alii aliorum manibus, alii inter femora, alii denique consummato actu, contra naturam delinquunt.* Le deuxième, où il déplore l'indulgence des évêques, *rectoris ecclesiarum* (il ne s'agit donc pas d'un seul diocèse), dont l'opinion est qu'il n'y a lieu d'exclure des Ordres que pour le dernier cas. Le cinquième, intitulé : *De spiritualibus patribus qui cum filiis suis coinquinantur.* Le dixième, dans lequel il s'indigne contre ceux qui, s'appuyant sur les Canons, admettent à une pénitence plus ou moins longue ceux qui ont forniqué d'une des manières précitées, prêtres, moines, diacres, évêques, que la fornication aille jusqu'à la bestialité, qu'elle soit accidentelle ou habituelle. Le onzième, où il s'élève contre les Canons et contre les peines temporaires qu'ils édictent contre ces saletés : *Cum peccare sicut sodomita,* dit-il, *ut ipsi perhibetis, nihil aliud sit quam fornicari in terga, quid est quod vestri canones in uno pene versiculo tam multiformes et varii; ut peccantibus sicut sodomitæ decennii pondus injungant; in terga vero fornicantibus, quod idem est, infra triennii compendium pœnitentiæ lamenta coerceant?* Le treizième : *De his qui fornicantur irrationaliter, id est qui miscentur pecoribus, aut cum masculis polluuntur.* Le quinzième : *De clericis vel monachis si fuerint masculorum insectatores.* Enfin, le vingtième : *Quod de* MANIBUS IMMUNDORUM NOLIT DEUS ACCIPERE SACRIFICIUM, proposition en tout conforme aux doctrines vaudoise et cathare. On voit sur quels témoignages pouvait s'appuyer Dante pour faire des Guelfes, et surtout des prêtres catholiques, autant de suppôts de Sodome et de Gomorrhe : *In somma sappi, che tutti fur cherci* (Enf. XV), et jusqu'à quel point il pouvait se croire fondé à faire dire à Pierre Damien : Au moment où je fus nommé cardinal-

évêque d'Ostie, *poca vita mortal m'era rimasta*, et, comme Thomas d'Aquin, je ne tenais que par un fil à l'Église de Rome.

—

Vases d'élection, s'en allaient Paul et Pierre, etc.

33. Nul n'était plus en droit de protester, dans le *Paradis*, contre l'intempérance somptueuse des prélats du XIV[e] siècle, que ce Pierre Damien indigné, au XI[e], de la corruption ecclésiastique, et s'écriant : « Plus de discipline, on ne s'applique plus qu'à ses passions ! Qui a honte d'une vie déréglée ? » (*Epist.* II.) « On ne peut posséder à la fois le Christ et des trésors, car celui qui entasse des richesses, est plutôt un adorateur de l'argent qu'un suivant du Christ. *Nummicola verius quam Christicola.* » (Opusc. XII, c. 4 et 6.) Aussi se complaît-il à opposer la frugalité, l'édifiante maigreur des premiers apôtres, à la gourmandise et à l'obésité des prélats romains.

—

Et deux bêtes ainsi vont sous la même peau.

34. Dante a déclaré dans le *Convito*, II, 8, que l'homme qui ne suit pas la raison, *non vive uomo ma bestia*, et nous avons expliqué comment, pour lui, la raison était l'antagoniste de l'autorité. Lui-même vient ici à l'appui de l'interprétation, en signalant comme des brutes les Pasteurs de ces brebis à l'aspect humain, qui n'étaient à ses yeux que des bêtes haïssables, *di quelle bestie che hanno apparenza umana e spirito di pecora o d'altra bestia abominevole.* Venturi se récrie contre ce qu'il appelle une « grossièreté, un mot à l'usage du marché ; » Lombardi, plus indulgent, ne voit là que l'abus du sel Gibelin ; mais l'Ottimo, entrant davantage dans la pensée du poëte, sait fort bien nous dire que les prélats romains, *in luogo di ragione usan l'appetito, come la bestia*, et que le cavalier et sa monture étant couverts *d'una cardinalesca cappa*, cette cape est la peau qui revet les deux bêtes. *Questa lezione è chiara*, a-t-il soin d'ajouter, *però che ognuno l'ha veduto.*

—

Peux-tu tant endurer, patience suprême, etc.

35. O patience et crédulité des peuples, o patience du juge éternel ! Après avoir entendu cette instruction anti-catholique romaine de Pierre Damien, personne ne sera tenté probablement de demander avec Dante, par quel motif il fut prédestiné parmi tous ses compagnons célestes à porter la parole en qualité de Vénérable des soli-

taires, *Perchè predestinata fosti sola a questo ufizio, tra le tue consorte.*

—

Puis, à l'entour du saint ces vives étincelles
Se rangeant, un grand cri fut par elles poussé, etc.

36. Les frères de tous les grades, flammes vivantes par le zèle et l'amour, *più fiammelle*, accourent en foule à ces dernières paroles du Vénérable, qui leur paraissent un véritable appel aux armes. Sur l'ordre parti d'en haut et qui parvient en descendant successivement jusqu'aux derniers échelons, ces bienheureuses flammes se mettent en tournée de recrutement et deviennent plus belles à chaque visite maçonnique, tant la joie et l'amour les inondent en voyant leur nombre aller toujours croissant. Elles viennent se ranger autour du Solitaire, et font retentir leur ban de guerre, *grido*, contre l'Eglise catholique, ban dont le poëte a bien soin de ne pas répéter les termes; il n'ose même risquer une comparaison, tout en disant que ce tonnerre le vainquit, *mi vinse il tuono*. Mais s'il n'entendit rien, *nè io lo 'ntesi*, comment fut-il vaincu par le bruit? Ce sont les paroles qu'il n'entendit pas, disent les commentateurs; alors ils pensent comme nous que ce *grido* n'était pas un simple cri, mais bien une proclamation plus ou moins explicite. Nous n'avons pas du reste à revenir sur les motifs impérieux qui défendaient au poëte de reproduire textuellement cette déclaration de guerre, et lui conseillaient de se tirer d'affaire en prétextant n'en avoir rien entendu.

CHANT XXII.

De stupeur accablé, vers mon guide, soudain,
Je tournai mon regard, etc.

1. En qui le poëte aurait-il eu plus de confiance qu'en celle dont il avait fait l'inspiratrice de ses pensées, le guide de toutes ses actions, en personnifiant en elle sa foi religieuse et politique? A qui mieux comparer cette foi, son recours et sa consolation dans les épreuves de l'exil, qu'à une mère tendre toujours prête à venir en aide à son fils, et le soutenant par sa parole, qui relève son courage, *che 'l suol ben disporre?*

Ne sais-tu pas qu'au Ciel tu te trouves, dit-elle, etc.

2. Eh ! mon Dieu, Dante n'a garde d'oublier qu'il est dans le ciel des Solitaires ou *Kadosh,* décoré de l'Échelle de Jacob, et de bien d'autres choses encore, où le zèle, guidé par la raison, et dès lors essentiellement bon, *buon zelo,* contraste par là même avec le zèle des brutes soumises à l'autorité; zèle aveugle, fanatique et par suite essentiellement mauvais.

—

Ce que t'auraient causé de révolution
Mon sourire et leur chant, ce cri te le révèle, etc.

3. Concevez-vous, en prenant les choses au pied de la lettre, que le sourire de Béatrice et le chant des Saints dussent produire des effets plus redoutables pour l'organisation humaine que le cri ou les paroles de guerre que viennent de faire entendre les Bienheureux ? Il semble que le cri devrait être plus puissant que les chants et ceux-ci que le sourire. Dante nous a accoutumés à plus de logique; aussi entendrons-nous, qu'il était bien plus dangereux pour le poëte théologien de révéler les doctrines qui constituaient sa foi, de les faire rayonner *corruscare,* comme un sourire, de les reproduire dans des chants ou des argumentations sectaires, que de faire éclater des menaces contre la Papauté, puisqu'à tout prendre, on pouvait soutenir n'avoir que l'intention d'en combattre les abus et la puissance temporelle. Et pourtant ces menaces à haute et intelligible voix n'avaient pas moins leur péril, fait pour ébranler les plus forts courages, aussi Dante en éprouve-t-il beaucoup d'émotion, *mosso cotanto.* C'est ainsi que nos interprétations vont s'étayant successivement l'une l'autre, sans jamais se contredire ; ce qui n'arrive pas toujours aux commentateurs.

—

La vengeance qui doit frapper tant de méfaits, etc.

4. Ce cri de guerre des bienheureux frères contenait donc, tout à la fois, une menace de vengeance, et une prière au Très-Haut de la seconder ; c'était leur mot de passe, NEKAM ADONAI. Mais ici la seconde vue de Béatrice a été en défaut, et Dante est mort sans voir ses vœux exaucés. Que ne prolongeait-elle ses jours jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, ou seulement jusqu'au XVII[e] ?

—

Le glaive de là-haut n'est rapide ni lent.

5. Le glaive du Très-Haut frappe à son heure, sans s'inquiéter

plus de ceux qui voudraient hâter ses coups, que de ceux qui voudraient les retarder.

—

Plus d'un illustre Esprit va s'offrir à ta vue, etc.

6. Mais si tu veux voir le glaive divin s'appesantir promptement sur les coupables qui, nous dit l'Ottimo, *commaculano li spirituali reggimenti in terra,* tourne-toi désormais vers *Arrigo Lucemburghese, Templaro, Re VI; Rivolgiti omai inverso* A. L. T. R. VI. Peut-être finira-t-on par admettre que pour s'adapter constamment avec tant de justesse, l'interprétation que nous donnons à ce mot, qui revient sans cesse dans le poëme, doit être la seule véritable. Si tu suis le conseil que je te donne et t'en vas contempler la face du chef du Grand-Orient, *se com'io dico, l'aspetto ridui,* tu verras ce prince entouré de beaucoup d'illustres esprits, de Solitaires, de très-illustres Kadosh. Et en effet, Dante alla embrasser les sacrés genoux de Henri de Luxembourg, en qui il reconnut DEI MINISTRUM *et ecclesiæ filium et romanæ gloriæ promotorem.* (La gloire a son épithète, quant à l'Église, il n'avait garde d'en ajouter une.) Je te vis alors, écrivait-il à ce monarque, *te vidi et te audivi, quum pedes tuos manus meæ tractarunt et labia mea debitum persolverunt* (quand je prêtai le serment du grade); *quum* EXULTAVIT IN TE SPIRITUS MEUS; *quum tacitus dixi mecum* ECCE AGNUS DEI, *ecce qui tollit peccata mundi* (celui qui fera disparaître le péché en écrasant *il capo reo,* le serpent à trois têtes, le triple Géryon qui pervertit le monde). Lisez la curieuse épître adressée par Dante *exul immeritus sancto triumphatori et domino singulari, Domino Henrico,* épître où il prévoit le retour du *règne de Saturne* et de la *Justice,* à laquelle préside cette même planète où nous sommes arrivés avec lui, et vous comprendrez que pour lui jamais A. L. T. R. VI. n'a signifié ici ni ailleurs ni autrui.

—

De mutuels rayons se paraient embellis.

7. En portant ses regards dans la direction indiquée par Béatrice, c'est-à-dire du côté de cet Henri en qui la secte avait mis son espérance, et qui, pour Dante comme pour ceux au nom desquels il écrivait à ce prince, *nam et ego qui scribo tam pro me quam pro aliis* (ibid.), était l'agneau de Dieu, son ministre; du côté de ce Grand-Orient d'où découle l'eau vive de la doctrine, il vit les vénérables maîtres, *illustri spiriti* qui, professant les véritables principes de la religion du Christ, lui portèrent témoignage en pratiquant l'hu-

milité, la charité, la frugalité, le détachement des richesses, l'amour du travail dans la collaboration commune ; tout ce que prêchaient en un mot ces dignes continuateurs des Esséniens. (*Voy.* Reinerius, Moneta, Pilichdorf, saint Bernard, Bossuet, etc.) Ces vénérables maîtres lui apparaissent, au nombre de cent, sous la forme de foyers sphériques, *sperule*, figure parfaite, se renvoyant l'un à l'autre cette lumière d'Orient dont les rayons les embellissaient, parce qu'elle était pour eux la source du beau, du bien et du vrai, *più s'abbellivan con mutui rai;* et qu'elle faisait d'eux des Parfaits.

—

Je demeurais muet : tel l'homme qui réprime, etc.

8. Quelle prudence craintive au sein du Paradis où il n'y a que « sainteté et bon zèle ! » Béatrice vient de le lui dire, mais c'est que le séjour des Saints était au moins aussi dangereux pour lui que le royaume de Satan, et, il en fait l'aveu, c'est qu'il craignait d'en trop dire, d'être par trop explicite dans des questions dont la nature pouvait laisser entrevoir le but auquel il tendait constamment! Aussi gardait-il le silence, comme un homme qui n'ose pas interroger, par crainte de se trahir en parlant trop, *si del troppo si teme.*

—

Celui qui répandait l'éclat le plus sublime, etc.

9. Voilà encore un des bijoux de l'Ordre, un glorieux Saint, réclamé, fort innocemment sans doute de la part du bienheureux, comme une de ses plus grandes et plus éclatantes lumières, *la maggiore e la più luculenta di queste margherite.* Ce radieux bijou ne se montre pas moins empressé que Pierre Damien à faire au poëte les honneurs du séjour des Solitaires, et il s'avance vers lui, pour le satisfaire complétement à son sujet, *di sè*, en lui révélant qu'il professe au fond les mêmes opinions, et qu'il doit aussi le considérer en réalité comme un frère.

—

Si, comme dans ton âme il m'est donné de lire, etc.

10. Si tu pouvais voir quelle est la charité qui brûle en nous et nous unit les uns aux autres, comme aussi à toi, *la carità che tra noi arde*, tu reconnaîtrais que nous sommes, ainsi que toi, des fidèles de la religion d'Amour, des Solitaires, des *Séparés,* et tu n'hésiterais pas à nous ouvrir ton âme, à exprimer tes pensées, comme tu sais si bien le faire, *a tua posta ;* oui, *li tuoi concetti sarebbero espressi.*

J'irai, par ma réponse, au-devant du penser, etc.

11. Un frère seul pouvait faire preuve d'un pareil empressement, en se faisant un plaisir d'épargner au poëte, dont il connaissait les hautes visées, l'*alto fine*, non pas seulement un retard de quelques secondes, mais encore le péril d'en trop dire.

—

Le sommet de ce mont qui, depuis, sur sa pente, etc.
Vit s'élever Cassin, etc.

12. Saint Benoît, car c'est lui qui s'offre à nous dans le ciel de Saturne, au milieu des Solitaires, que le poëte nous représente comme autant de bijoux lumineux, s'embellissant mutuellement des rayons qu'ils se renvoyent ; saint Benoît s'exprime ici de manière à éviter toute expression pouvant le rattacher en quoi que ce soit à l'Église catholique romaine ; il ne fait mention des païens que par une périphrase, *la gente ingannata e mal disposta;* celui qu'il dit avoir appelé sur terre la vérité, *colui che in terra addusse la verità*, n'est pas nommé. Comment douter que ces mots désignent Jésus-Christ ; si pourtant il s'agissait de saint Jean-Baptiste, de ce grand maître des Esséniens qui, retiré au désert s'y nourrissait « de miel, de sauterelles ; » de celui « dont la danse causa la mort » et qui est en si grande vénération dans certains lieux ? Ce qui pourrait porter à le croire, c'est ce passage du pape saint Grégoire où il est dit de saint Benoît : *Ubi ara Apollinis fuit, oraculum sancti construxit Johannis.* (Dialog. lib. II, c. 8.) Qui sait si, aux yeux de Dante, cet oracle de saint Jean remplaçant celui d'Apollon-Soleil, dieu de la lumière, ne devenait pas une loge d'Esséniens (*) ? Si cette manière de voir n'était pas adoptée par le pasteur Pétrarque, chantant dans un latin emphatique les louanges de saint Benoît, sans rien exprimer de précis à son sujet, sinon qu'il s'éloigna de Rome, *Romam dimisit*, pour se retirer au désert, dans une caverne dévote, *devotum specus*, et se taisant sur le surplus, quoique bien informé, *sciens sileo*, comme s'il y avait là un secret à garder ? Quoi de plus étrange en effet, que ces expressions au sujet de cette caverne qu'on retrouve invariablement dans les épreu-

(*) On n'objectera pas que pour certains Cathares, ceux que M. Schmidt appelle *absolus*, saint Jean-Baptiste aurait été un des démons du dieu mauvais, envoyé pour entraver l'œuvre du Christ (Ebrardus, 154 ; Moneta, 229 et suiv. *Disput. inter Cath. et Paterin.*, 1707), car tout dans le poëme nous signale Dante comme appartenant aux Cathares *mitigés*, à ceux dont les dogmes philosophiques se rattachent plus particulièrement au gnosticisme alexandrin ; aussi serions-nous porté à penser qu'il était de la branche de Bagnolo (*voy.* Reinerius) et même de l'église française de Lombardie. (Schm.)

ves maçonniques, *specus quod* QUI VIDEBUNT, *vidisse quodammodo* PARADISI LIMEN *credunt*. (*Voy*. Lib. II, Tract. III, ch. 9, *De vita solitaria.*)

Maintenant si nous cherchons dans la vie de saint Benoît les motifs qui purent porter Dante et Petrarque, ces deux amis de la vie solitaire et contemplative, à voir dans saint Benoît un glorieux prédécesseur des *solitaires* ou *séparés* de leur temps (comme Bossuet appelle aussi les Vaudois), de cette association mystérieuse qui ne se proposait rien moins que la reconstruction du Temple, à l'aide de la réforme politique et religieuse, nous trouvons qu'ayant entrepris de ramener à une voie plus chrétienne les moines de Vicovaro, les bons Pères le prirent en haine et tentèrent de l'empoisonner dans le calice; qu'il retourna alors dans son hermitage de Subiaco, mais que s'y voyant encore en butte à l'envie et aux haines monastiques, il prit le parti de se retirer sur le mont Cassin, où il fonda l'Ordre qui porte son nom. Or, nous lisons au commencement de la Règle qu'il lui donna : « Il y a quatre espèces de moines : les *Cénobites*, vivant en commun; les *Anachorètes*, dans l'isolement; les *Sarabaïtes*, qui, n'ayant été éprouvés par aucune règle, ni par l'expérience, et *plus semblables au plomb qu'à l'or*, restent, dans leurs œuvres, fidèles au siècle et, *mentant à Dieu par la tonsure*, ne s'occupent pas du troupeau du Seigneur, mais *de leur intérêt propre;* gens se faisant une loi à leur gré; disant *saint* ce qui leur vient à l'esprit et *réprouvant ce qui ne leur convient pas* (*). La quatrième espèce se compose de *certains vagabonds* ne s'occupant que de leurs plaisirs et de leur gourmandise, *pires que les Sarabaïtes eux-mêmes.* Il est plus sage de se taire sur leur manière de vivre que d'en discourir. » (Phrase toute dantesque.) Nous entreprenons donc avec l'aide de Dieu, de régler la très-courageuse Société des Cénobites.

Or, la règle que donna saint Benoît proscrivait l'oisiveté et recommandait le travail, l'obéissance au chef de la communauté ; les frères devaient « vivre du labeur de leurs propres mains, comme firent les Pères et les Apôtres. » Ils étaient laïques, Benoît lui-même ne reçut jamais les ordres, et il semble même avoir eu peu de sympathie pour les membres du clergé, à en juger par sa manière de penser au sujet des *Sarabaïtes* et aussi par cette prescription à leur égard : « Si

(*) C'est la même pensée qui inspira ce vers appliqué à la Sémiramis romaine:

Libito fe' licito in sua lege. (Enf. V.)

quelque prêtre vous demande à entrer, *ne lui accordez pas trop facilement sa requête ;* si pourtant il persiste, qu'il soit tenu d'accomplir tous les devoirs de la discipline *sans aucune dispense* (*).

Sans pousser plus loin ces recherches, nous rappellerons, que rédigée par saint Bernard, chargé de cette tâche par le Concile de Troyes, qui semble s'être réuni dans ce seul but, puisqu'on ne voit dans aucune histoire ou recueil des Conciles qu'il se soit occupé d'autre chose, la règle des moines chevaliers du Temple est une dérivation de celle de saint Benoît, sous laquelle vivaient les religieux de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux.

—

Ces autres feux qui tous étincellent si vifs, etc.

13. Les Bienheureux désignés par saint Benoît sont, comme lui, des *solitaires* contemplatifs, qui s'isolèrent de la tourbe des profanes et des Sarabaïtes, pour se livrer au travail et à l'étude, sans pour cela renoncer à s'entourer de frères et d'amis ; en effet, le Solitaire Pétrarque consacre un chapitre à démontrer *quod iis quibus opportuna est solitudo, non sit suadendum ut amicitiæ jura contemnant, et quod turbas non amicos fugiant.* (Ibid. lib. I. Tr. V. c. 4.) Ils nous sont signalés ici comme animés de cette ardeur de zèle qui produit des fleurs et des fruits *saints.* Pourquoi faut-il que saint se traduise aussi par Cathare et Parfait ?

—

Et moi, tu m'as montré si grande bienveillance, etc.

14. Le fondateur des laborieux Bénédictins se fait un devoir de rendre hommage à ceux qui, comme lui, instituèrent des Ordres dont la règle recommandait le travail et défendait l'immixtion dans les affaires du monde ; nous renverrons donc au *Codex Regularum,* Rome 1661, ceux qui voudront s'assurer jusqu'à quel point celles de saint Macaire l'Alexandrin et de saint Romuald, fondateur des Camaldules, dont Pierre Damien a écrit la vie et dont Pétrarque n'omet pas de faire l'éloge, répondaient aux idées connues de Dante. Nous remarquerons seulement ici que ceux de ses frères dont parle le saint fon-

(*) Rapprochez de ces prescriptions ce que rapporte Rinieri des doctrines des Pauvres de Lyon, *Leonisti, Valdenses* ou *Pauperes de Lugduno,* admettant que tout homme de bien peut confesser et consacrer, que *tous, clercs et laïques* doivent vivre de leur travail, *quod clerici et claustrales possessiones non debeant habere, nec præbendas,* etc. (Max. Bibli. vet. P. P. t. XXV, p. 265.)

dateur, sont ceux qui restèrent de pied ferme, *che fermar li piedi,* dans la solitude du cloître, et conséquemment ceux-là qui ne briguèrent ni les évêchés, ni les autres dignités ecclésiastiques, ceux qui, persistant dans la bonne et véritable voie, ne se montrèrent avides ni d'honneurs ni de richesses, et n'allèrent pas, à l'exemple de l'abbé des abbés et de ses accolytes, porter en grande pompe la désolation, sous le nom d'inquisiteurs de la foi, dans les contrées albigeoises.

—

Et moi : — Tu m'as montré si grande bienveillance, etc.

15. Voulez-vous le sens véritable de ces vers? Le voici : Tes paroles te font connaître à moi pour un fidèle d'Amour, *l'affetto che dimostri,* et comme sympathisant peu avec Rome, avec ses prêtres avides et menteurs envers Dieu, avec ses moines fainéants. De plus tout ce que je vois et remarque de bon, *la buona sembianza ch'io vedo e noto,* chez ceux qui t'entourent, me les montre animés du même zèle pour la loi d'Amour. Aussi mon âme s'ouvre à la confiance, comme aux rayons du soleil d'Orient, qui lui verse la chaleur et la lumière, s'épanouit la rose mystique des Maçons, *come 'l sol la rosa.* On pourra du reste juger bientôt de la fidélité de la traduction, car cette rose symbolique ne tardera pas à se montrer à son tour dans tout son éclat.

—

Dis-moi si, par faveur insigne, je pourrais
Te voir à découvert et contempler tes traits.

16. N'est-ce pas une fantaisie d'enfant que Dante exprimerait ici, à prendre sa demande au pied de la lettre? Pourquoi pareille curiosité lui viendrait-elle précisément ici, lorsqu'il ne l'a manifestée pour aucun autre personnage non moins illustre? C'est ce dont nul n'a pris souci. Le poëte s'inquiète bien vraiment de savoir si saint Benoît a la bouche grande ou petite, le nez fait de telle ou telle façon. Ce qu'il désire connaître, c'est le Benoît véritable, l'homme à la pensée organisatrice, le censeur sévère des Sarabaïtes, menteurs envers Dieu, et du monachisme oiseux ; non le Benoît de la légende. Il serait heureux de le contempler dégagé de son auréole de saint, *con immagine scoverta,* et de connaître, tel qu'il fut en réalité, celui auquel il donna le nom de Père, dans le même sens que Pétrarque l'appelant *dux occidentalium monachorum.*

—

Il me fut répondu : — Ton désir, ô mon frère, etc.

17. Au nom de *padre*, saint Benoît répond par celui de *frate*, dont nous avons déjà signalé la différence avec *fratello*, comme correspondant au *fra* espagnol. Ainsi voilà la fraternité spirituelle suffisamment indiquée entre le *solitaire* Dante et le *solitaire* Benoît tous deux pasteurs spirituels. Quant au désir du poëte de savoir complétement à quoi s'en tenir sur le fond de la pensée du saint fondateur, sur le principe réel de ses actions, il ne saurait s'accomplir que dans la sphère suprême, lorsqu'après être sorti triomphant de toutes les épreuves, avoir passé successivement par tous les grades, il aura acquis la vision parfaite du vrai, du beau et du bien, dans laquelle consiste l'accomplissement de tous les désirs; attendu qu'alors il aura été reconnu mûr par l'intelligence et *Parfait* ou *Cathare* quant à la doctrine ; *Ivi è* PERFETTA, *matura ed intera ciascuna desianza.* Cette sphère sublime, cette loge suprême est la seule, *sola,* où tout soit immuable, parce que le vrai, le beau et le bien sont éternellement les mêmes et ne sauraient se modifier dans aucune de leurs parties, comme il en a été de certains dogmes fondamentaux ; elle n'est pas dans tel ou tel lieu, à Rome plutôt qu'ailleurs. « Tous les lieux étant également saints » au dire des Pauvres de Lyon. Elle n'est donc pas en Italie plus qu'en France ou en Allemagne, et surtout elle ne relève pas exclusivement de la volonté arbitraire de tel ou tel homme, qu'il s'appelle Paul ou Pierre, *non s'impola,* plus qu'elle ne *s'impetra.* Je n'invente pas le mot. Dante a eu soin de le placer comme indication dans la bouche du comte Ugolin, *sì dentro impetrai,* lorsqu'il saturnisa en lui le papisme dévorant ses enfants, en commençant par détruire chez eux l'organe de l'intelligence, *là 've 'l cervel s'aggiunge con la nuca.* (E. XXXII.)

—

Notre échelle mystique y monte en haut des Cieux, etc.

18. C'est là qu'on parvient en gravissant l'échelle mystérieuse, NOSTRA *scala infino ad essa varca,* l'échelle aux échelons à la fois scientifiques et mystiques, sur laquelle la philosophie appela l'attention de Boèce, et Boèce celle de Dante. Cette échelle s'élève si haut, dans des profondeurs inaccessibles aux profanes, qu'à moins d'atteindre au sommet on ne saurait la mesurer tout entière du regard.

—

Jacob jusqu'au sommet put élevant sa vue, etc.

19. Il ne faut rien moins que l'attestation de saint Benoît pour

nous faire admettre que cette échelle, dont la nature nous est fort suspecte, et que nous trouvons là dans le ciel non moins suspect de Saturne, soit la même dont, seul, le patriarche Jacob aperçut le sommet, où Dieu se manifesta à lui, comme nous le rappelle Pétrarque dans ce traité de *la Vie solitaire* que nous avons déjà cité si souvent *innixum scalæ dominum vidit.* (Lib. II. Tr. II, ch. V.) Nous sommes quant à nous très-disposé à croire que celle que vit Dante ne diffère en rien de celle dont chacun peut aujourd'hui se procurer le spectacle moyennant certaines cérémonies. Malheureusement saint Benoît ne saurait nous dire, si les Anges dont Jacob vit cette échelle si chargée, *d'angeli si carca,* si les Splendeurs qui la descendaient en foule dans Saturne, pour accueillir le Solitaire florentin, et les dignitaires qui la gravissent de nos jours, en nombre plus ou moins grand, appartiennent à une seule et même famille ; mais à son défaut, nous pouvons affirmer que, parmi les anges maçonniques, on retrouvera nommément, Zaphkiel, Zabriel, Camael, Uriel, Michael, Gabriel et Raphael ; nous livrons donc la question à l'examen d'autorités plus compétentes. (Voy. *le Tuileur* de Bazot, p. 113, et *Light on Masonry,* 254.)

—

Et ma règle survit en perte du papier.

20. Le désastre des Albigeois et la ruine des Templiers avaient dû en effet refroidir singulièrement les néophytes, et il fallait être poussé d'un zèle bien ardent pour tenter une ascension qui pouvait conduire au bûcher, *per salirla mo, nessun diparte da terra i piedi.* Il nous paraît évident que le poëte veut nous donner à entendre, par la bouche du saint, que la règle de Saint-Benoît, inspirée par l'esprit d'amour, par une piété dont la tradition évangélique était le flambeau, ne différait en rien de cette religion d'Amour, dont le but était la perfection morale et intellectuelle. L'échelle de Jacob et sa règle sont étroitement unies dans la pensée du saint fondateur, puisque c'est en regrettant que si peu des siens se décident à la monter, qu'il se plaint de voir sa règle mise au rebut. Ce qui équivaut à dire que ceux qui devaient travailler pour vivre, nagent dans l'abondance et s'engraissent dans l'oisiveté, que ceux qui devaient se murer dans leur solitude, se jettent au milieu du siècle, dont ils épousent les passions, que ceux qui ne devaient admettre parmi eux des prêtres qu'avec la plus grande circonspection, se sont faits prêtres eux-mêmes,

ont « menti à Dieu par la tonsure » et se sont mis à briguer les plus hautes dignités ecclésiastiques.

—

Les murs qu'on appelait autrefois abbaye, etc.

21. Les abbayes de Bénédictins sont devenues des antres où toutes les passions brutales se donnent libre carrière ; l'habit de l'Ordre, *le cocolle*, ne couvre que vices honteux et appétits déréglés ; d'où suit, que, partis du même point, ceux qui ont déserté la loi d'Amour se sont corrompus comme *farina ria*, tandis que ceux-là qui sont restés fidèles, n'ont fait que croître en vertu, en savoir et en *perfection*. L'habit des Bénédictins étant blanc on doit comprendre l'allusion à des sacs de farine gâtée, mais aussi la croisade contre les Albigeois n'avait-elle pas été prêchée par des moines de Cîteaux ?

—

Car tout ce que l'Église acquiert revient de droit
Au pauvre, etc.

22. Les revenus, *frutto*, des grasses abbayes de l'Ordre s'élèvent à des sommes scandaleuses; mais l'usure la plus criante est moins odieuse au Seigneur que l'abus que vous faites, dans votre orgueil fastueux, de ces richesses données par la piété des fidèles, pour être distribuées en aumônes *alla gente che per Dio dimanda ;* autrement dit, à ceux à qui appartiennent les dîmes, ainsi que le proclamaient les Albigeois ; *decimas quæ sunt pauperum Dei*, pour employer les expressions mises par le poëte dans la bouche de saint Bonaventure. Vous devriez dépenser vos trésors en bonnes œuvres et non pas les employer à gorger vos proches, ou à satisfaire des vices dignes de Sodome et de Gomorrhe, *nè d'altro più brutto*. Saint Benoît, comme on le voit, ne diffère pas de manière de voir avec Pierre Damien, et il ne tient à rien que le *solitaire* du mont Cassin n'entre dans des détails d'impuretés qui, peut-être, laisseraient en arrière celles dont le *Gomorrhianus*, au XI[e] siècle, et l'histoire de Varchi, au XVI[e], sont des monunents trop éloquents.

—

.... Un bon début chez vous ne dure même pas, etc.

23. Les Catholiques, *mortali*, ces suivants de la Papauté, mortd e la raison et de la justice, sont tellement enclins au mal par nature, qu'on a beau les mettre dans la voie du bien, la déplorable direction à laquelle ils obéissent aveuglément, les fait retomber dans leurs anciens errements, en moins de temps qu'il n'en faut au chêne pour

porter fruit et fournir la pâture aux pourceaux; pas un mot qui ne porte.

—

Saint Pierr commença sans or et sans argent, etc.

24. Pierre ne possédait ni richesse ni puissance temporelle lorsqu'il jeta les fondements de l'Église; regarde les Papes couverts aujourd'hui d'or, d'argent, de pierreries, riches d'immenses trésors, en convoitant sans cesse de nouveaux, et ne reculant devant aucuns moyens pour usurper le pouvoir temporel. La prière et le jeûne, *con orazione e con digiuno*, telles furent les seules forces dont je fis usage pour ramener les âmes au bien; vois l'abbé Arnaud Amaury, vois Foulque de Marseille lutter de violence et de cruauté avec Simon de Montfort, pour abattre Raymond de Toulouse et convertir, le couteau sur la gorge, les malheureux Albigeois. Ce fut par l'humilité, par ce que la charité a de plus tendre que François d'Assises, cet époux de la Pauvreté, réunit autour de lui un nombreux troupeau, *cominciò umilmente Francesco il suo convento;* compare son Ordre, à son début, avec ces Franciscains devenus riches propriétaires, de pauvres mendiants qu'il avait voulu les faire, et pourvoyeurs de bourreaux, comme inquisiteurs, quand le pauvre de Dieu aurait eu horreur de faire couler le sang du plus chétif de ces animaux qu'il appelait ses frères (*). Aussi, ce qui offrait la blancheur de l'innocence est devenu noir de vices et de méchanceté, *del bianco fatto bruno.*

—

Mais certes du Jourdain quand Dieu refoula l'onde, etc.

25. Qu'il s'agisse ici du passage du Jourdain et de la mer Rouge à pied sec ou de la conversion rétrograde d'Alfonse Jourdain, père de Raymond IV, revenant de l'albigéisme au catholicisme, *volto ritrorso*, et fuyant ainsi la mer de toute vraie doctrine, *il mar fuggir*, cela signifie, en somme, que la perversité du clergé catholique est devenue telle, que le secours d'en haut ne saurait manquer de faire triompher l'église des Parfaits, sans qu'il y ait à crier bien fort au miracle.

—

(*) Pour les Cathares, c'était un crime de tuer un animal; ils ne faisaient d'exception que pour les reptiles. (Ermeng. 236; Et. de Belleville, 91; Eymericus, 274, etc.) Le guerrier tuant son ennemi dans le combat, le juge envoyant un malfaiteur au supplice; mais surtout le prêtre livrant un hérétique au bras séculier, étaient aussi coupables à leurs yeux que les meurtriers et les assassins. (Ebrard., 156; Ermeng., 241; Moneta, 303 et suiv.; Reiner., 1762.) *Bene potest cognosci quod clerici non tenent viam apostolorum, quia apostoli non occidebant, nec morti hominem exponebant, sicut ipsi faciunt.* (*Act. de l'inq. de Toul.*, 1273. Doat, XXV, f° 46.)

Telle qu'un tourbillon pour monter s'élança.

26. Sa prophétie menaçante lancée contre madonna *Pietra*, en faveur de celle qui *non s'impola*, saint Benoît se remet à la tête de son *collége* de Solitaires, qui serre les rangs, et toute la bande remonte en tourbillon l'échelle mystique sur le haut de laquelle s'appuya Dieu lui-même pour parler au Solitaire Jacob.

—

De ma dame à leur suite un signe me poussa, etc.

27. Il suffit à Béatrice de faire le signe du grade, pour que Dante comprenne sa pensée et s'élance sur l'échelle de Jacob, à la suite du bienheureux Collége, *dietro a lor mi pinse con* UN SOL CENNO *sù per quella scala;* tant la foi qui tend au Ciel a d'empire sur la nature humaine qui, livrée à elle-même, ne suit que les appétits terrestres, *sì sua virtù la mia natura vinse.* Le voilà ainsi enrôlé lui-même en sa qualité de Kadosh dans le Collége des Solitaires, successeurs des Esséniens de saint Jean-Baptiste. Il a d'autant plus hâte de les suivre qu'il lui reste encore des grades supérieurs à acquérir.

—

Ici-bas, où l'on monte et descend; non jamais, etc.

28. Jamais, dans ce monde, qui de droit divin relève de la providence impériale, *Natura*, et où les frères maçons du Temple montent et descendent à l'envi l'échelle symbolique, aucun d'eux ne mit plus d'empressement que moi à en gravir les degrés.

—

Il est vrai que je vis le signe m'apparaître
Que le Taureau précède, et que j'y suis entré, etc.

29. Puisse-t-il être vrai que je verrai le triomphe de l'église albigeoise, *divoto trionfo*, que j'appelle de tous mes vœux en me frappant le sein, au souvenir de mes péchés de guelfe et de catholique romain, comme il est vrai qu'en un clin d'œil je passai d'un grade à un autre et me trouvai transporté dans le ciel des Gémeaux; c'est-à-dire dans ce ciel géminé qui « peut être comparé à la physique (science des corps, *delle cose sensibili*), et à la métaphysique (science des idées, *delle cose non sensibili*) (*Conv.* II, 15), parmi ceux qui sont homme et femme, corps et idée, comme Mercure Hermathéné, comme Dante ne faisant qu'un avec Béatrice, sa foi; parmi ces personnages géminés à qui l'on offre symboliquement des gants d'homme et des gants de femme; parmi ces maçons dont le Temple est pavé de pierres blanches et noires, afin d'indiquer qu'ils passent alternativement, à

l'exemple de Castor et de Pollux, des ténèbres à la lumière, visibles et invisibles, alternativement, comme Aquilant et Griffon.

—

O constellation à l'éclat éthéré, etc.

30. Dante est-il né du mois de mai au mois de juin? Nul ne le sait, et le seul témoignage cité à cet égard se réduit à ces vers, qui pour nous doivent surtout s'entendre dans ce sens : Glorieuses étoiles du Temple dont la lumière dispose l'âme à la vertu en l'éclairant, c'est à vous que je dois le génie dont je fais preuve dans ce poëme, car c'est vers l'époque de la fête du grand maître essénien, saint Jean-Baptiste, que je suis né à la *vie nouvelle*, en voyant la lumière, cette lumière qui se montre et se cache comme vous, *nasce et s'asconde*, selon le lieu, le temps et les personnes, et dont le soleil, la *stella*, l'astre flamboyant, est le symbole (*voy*. ch. XXVII, note 35, comment s'appelle la fille blanche et noire de ce radieux père de la vie), car c'est en naissant à cette *vie nouvelle* que je reconnus le poison catholique dans l'air que je respirais, *io senti' l'aere tosco.*

—

C'est par ta région que j'y parvins encor, etc.

31. Né à la vie nouvelle sous votre influence, c'est à vous que je dois d'être parvenu aux plus hauts mystères de la science maçonnique des Templiers cathares; et, en effet, c'est en ce sens que nous le donne à entendre assez adroitement l'Ottimo : *L'autore quasi vuol figurare che, si come all' intrare nella vita* (*nuova*) *tale segno li fù una porta, così alla secunda vita la* SCIENZA *li è porta.* Comment douter, en effet, que Dante ne fût convaincu que cette foi-Béatrice, dont l'initiation lui avait révélé les mystérieuses beautés, ne dût le conduire au salut éternel?

—

A ce passage ardu qui l'attire d'en haut.

32. Je me confie donc dévotement en vous, bienheureux Gémeaux, « dont le Seigneur est Mercure, *il cui signore è Mercurio*, le Dieu qui induit les hommes à l'art d'écrire et aux subtilités de l'esprit, *sottilizzare d'ingenio* » (l'Ottimo), afin que vous m'aidiez à franchir sans encombre certain passage difficile (*forte*), où j'ai grande envie de m'engager, *che a se tira l'anima mia.* Nous pourrons bientôt juger de la difficulté qui préoccupait l'esprit du poëte.

—

Regarde en bas, et vois de mondes tout un monde, etc.

33. Béatrice ne manque pas ici de se conformer à la pratique rituelle, signalée dans tous les mystères, et qui consiste à enjoindre au récipiendaire, parvenu à un degré d'instruction supérieur, de jeter ses regards en arrière, afin de pouvoir se rendre compte à lui-même de l'espace qu'il a parcouru, autrement dit des progrès qu'il a faits. Or, Dante a franchi les sept échelons ou les sept premières classes, comprenant trente titres divers, dans la hiérarchie des grades, selon la classification du F.·. Boubée, Vénérable de la L.·. Jérusalem, des vallées égyptiennes, et officier du G.·. O.·. de France (p. 121 de ses *Études philosophiques*). Il lui en reste encore à monter trois, que le même frère appelle *grades administratifs*, mais auxquels conviendrait mieux, selon nous, la qualification de grades mystiques, ce qui complètera le nombre de trente-trois, affecté non sans cause, on le voit, à la Comédie, puisque chacune de ses trois parties se compose de trente-trois chants, ni plus ni moins, le premier de l'Enfer n'étant, de l'aveu de tous, qu'une introduction.

C'est donc au moment où son fidèle est censé posséder toute l'instruction maçonnique qu'il est possible de communiquer, non pas au plus grand nombre, mais à certains esprits d'élite, que Béatrice lui fait jeter un regard rétrospectif sur la carrière parcourue, en lui disant : Te voilà au seuil des plus hautes dignités de l'Ordre, et l'instruction que tu as reçue, par discours et par figures, t'a dessillé les yeux; ils doivent voir clair et loin maintenant, *tu dei aver le luci chiare e acute;* ainsi donc, avant de t'élever aux plus hautes conceptions de la doctrine, à ces grades sublimes auxquels tu aspires, *prima che più tu t'inlei* ou *t'inmei*, regarde en bas et juge quelle distance te sépare, *Solitaire* et *Séparé*, de ce Prince du monde que tu as appris à connaître dans le gouffre le plus profond de l'Enfer, et de cette foule de brutes, ses très-humbles sujets, que, grâce à moi, tu vois croupir sous tes pieds dans leur ignorance, *vedi quanto mondo sotto li piedi già esser ti fei.* Rien ne peut mieux te mettre à même d'apprécier les merveilleux effets du gai savoir, et tu n'en seras que plus digne d'être accueilli, le cœur joyeux, *il tuo cuor giocondo,* de la foule joyeuse et triomphante, *turba trionfante e lieta*, qui s'avance vers toi dans ce Temple, dont la forme ronde, figure parfaite, est l'image du ciel, séjour de la perfection, *che vien per questo ethera tondo.* Quel *socius* que Béatrice, et comme elle connaît son Tuileur!

—

Je vis ce globe tel que, soudain, je souris, etc.

34. Dante obéit, il abaisse son regard à travers les sept sphères de la géométrie, de la rhétorique, de la dialectique, etc., et il sourit de pitié au misérable spectacle, *vil sembiante*, que lui offre ce globe terraqué, où les hommes, non moins stupides que lâches, *vili*, se laissent abrutir par l'ignorance ; aussi est-il grandement de l'avis de ceux qui en font le moins cas, *che l' ha per meno ;* ceux-là seulement sont à ses yeux des honnêtes gens, *veramente probi*, qui ont mis leur espoir dans A.L.T.R.O, c'est-à-dire dans Henri de Luxembourg *Templaro*, ou si vous voulez, Templier et très-excellent roi, *Re Ottimo*. Tenez-vous-en au sens littéral, vous n'avez qu'un lieu commun assez faiblement exprimé.

—

La fille de Latone, épanchant sa lumière, etc.

35. Combien ne dut-il pas être heureux de voir la Papauté à la triple couronne, brûlée à son tour, *incensa*, après avoir envoyé tant de gens au bûcher ; brûlée en effigie dans la personne de la fille de Latone ou de la triple Hécate ! Bien entendu qu'alors cette apparence trompeuse, *ombra*, qui lui fit croire à sa rareté et à sa densité, avait entièrement cessé.

—

Là, de ton fils aussi je pus, Hypérion, etc.

36. Il vit la lumière, autrement dit, il contempla face à face le fils d'Hyperion, ou le soleil de la raison ; il vit comment la rhétorique et la dialectique sectaires, représentées par Vénus et par Mercure, ont pour règle la raison-soleil et font en sorte de ne pas s'en écarter, se tenant toujours *circa e vicino*.

—

J'aperçus Jupiter à l'éclat tempéré, etc.

37. Il vit la modération impériale du géométrique Jupiter tempérer la fougue musicale de Mars et la froideur astrologique de Saturne ; si bien que les diverses applications de ces figures symboliques ; la manière de les varier et les lieux où il convient de les employer, *il variar che fanno di lor dove*, s'offrit clairement à ses regards, *mi fu chiaro*. Il put aussi se rendre compte de l'étendue de chacune des sept sciences ou arts, du plus ou moins de temps qu'exige leur étude et de leurs limites respectives, *come sono in distante riparo.*

—

Ce globe, pauvre nid dont notre âme est si fière, etc.

38. Il nous a déjà dit ce qu'il pensait de cette misérable terre asservie aux Papes, il ne dut donc pas y arrêter longtemps ses regards, et dut être plus empressé que jamais de les reporter sur les beaux yeux de celle dont les enseignements, *occhi belli*, lui ayant valu déjà de s'élever si haut dans la science, lui promettaient en outre la régénération complète de ce globe *sublunaire*. Pense-t-on maintenant que Dante eut motif d'être si ému au début de ce chant, *mosso cotanto ?* Nous abusions-nous en disant, note 32, qu'on pourrait juger bientôt de la difficulté qui préoccupait le poëte, en songeant à certain passage, *passo forte*, ou tout autre que lui aurait certainement échoué?

CHANT XXIII.

Comme sur l'arbre aimé, dans ses rameaux fleuris, etc.

1. Que de fraîche poésie dans ce début du chant ! Et pourtant ce nid cache encore une allusion dont nous ne nous serions pas avisé si l'Ottimo ne nous avait mis sur la voie, en nous disant avec sa bonhomie ordinaire, qu'à la différence de l'homme, qui a besoin d'étudier l'architecture (pour devenir maçon), les oiseaux construisent leurs nids par instinct naturel, en ajoutant qu'il est *certains oiseaux* dont on ne peut trouver les nids, *d'alcuni uccelli non si trova lor nido*. Les maçons ailés travaillent sous l'inspiration de la nature, *lavorano da natura*, de même que les maçons à deux pieds sans plumes, selon la définition de Platon, sous celle de la providence impériale, *Natura*, qui, on s'en souvient, est la mère de l'*art* (maçonnique) dont Dieu est le grand père *(Enf.* ch. XI*)*! Comme on ne trouvait pas plus au XIVe siècle les nids des Templiers, devenus maçons, que les nids de certains oiseaux, il faut convenir que l'*art* était parvenu à rivaliser avec l'instinct.

—

De même Béatrice observait attentive, etc.

2. Béatrice, cette bienheureuse doctrine albigeoise, qui procurait à Dante, son nourrisson, le pain des Anges, et lui avait appris l'art de

cacher son nid, en lui rendant agréables de pénibles travaux, *gravi labori gli son grati,* à raison des douces perspectives offertes à ses désirs, *aspetti desiati,* Béatrice considérait attentivement la partie du ciel où le soleil montre moins de hâte, *sotto la quale il sol mostra men fretta.* Quelle est donc cette partie? Le côté du midi, répondent tout d'une voix les commentateurs. Oui, messieurs, c'est bien là ce que le poëte a voulu vous donner à entendre; mais comme toujours, vous êtes ses dupes. C'est en réalité, vers l'Orient que regarde Béatrice, car c'est de ce côté que le soleil paraît le plus lent dans sa marche à celui qui attend la lumière, en haine des ténèbres. Mais si vous ne m'en croyez pas, rapportez-vous-en au poëte lui-même comparant Béatrice à l'oiseau qui, *con ardente affetto, il sole aspetta,* et regarde, l'œil fixe, du côté de l'aube, *fiso guardando pur che l'alba nasca.*

—

On se calme en songeant que l'on peut espérer.

3. Traduisez : Moi qui voyais l'église sectaire réduite à *suspendre ses travaux* et à s'en aller errante, *sospesa e vaga,* j'attendais avec non moins d'impatience des temps meilleurs; c'est pourquoi je désirais avec ardeur l'avénement d'A. L. T. R. O. et cette espérance me rendait heureux, *feci mi quale è quei che desiando A. L. T. R. O. vorria e sperando s'appaga.* O commentateurs, admettez-vous donc que, près de Béatrice, Dante pût désirer autre chose qu'elle, admettez-vous qu'il pût avoir d'autres désirs que les siens? Trouvez-nous donc un sens acceptable à *altro,* et non pas en opposition avec toute la donnée du poëme.

—

L'intervalle fut court, je m'empresse à le dire, etc.

4. Dante est servi à souhait dans son désir de voir apparaître A. L. T. R. O. Nous connaissons donc déjà le Messie qui devait combler, *appagare,* son espérance. Celui devant les pas duquel le Ciel devait aller se rassérénant de plus en plus, *lo Ciel venir più e più rischiarando.*

—

Le triomphe du Christ et sa troupe immortelle, etc.

5. Deux choses résultent de ces paroles de Béatrice, la première que Dante était déjà affilié à l'ordre du Temple lors de la venue de Henri VII en Italie, la seconde que l'expédition de ce monarque fut le résultat des mouvements que se donnèrent les sectaires pour lui

préparer les voies, *il frutto del girar di queste spere.* Quant aux bataillons, *schiere*, du triomphe du Christ, nous y reconnaissons avec l'Ottimo, la *triunfante cavalleria,* dont se composait le cortége impérial et, si vous le voulez, les martyrs de la primitive église, donnant la main à ceux de l'église régénérée des Parfaits.

—

Étincelaient ses yeux, de bonheur si remplis, etc.

6. La foi albigeoise personnifiée est au comble du bonheur à cette venue désirée ; son zèle brûlant enflamme ses joues ; ses yeux, ou plutôt ses proclamations, *dimostrazioni* (Convito), abondent de ces expressions figurées dont la Gaie science enseigne l'usage ; et si vous voulez vous édifier complétement à ce sujet, lisez la proclamation adressée par Dante, *à tous les rois d'Italie, aux sénateurs de Rome, aux ducs, marquis et comtes et à tous les peuples,* ainsi que sa lettre latine déjà citée, à celui dont il fait son Messie, son Christ, en l'appelant l'*agneau de Dieu,* le Sauveur destiné à détruire dans le monde le règne du péché (*). Après avoir si complétement exprimé sa pensée et celle de Béatrice, il était bien permis au poëte de se dire : J'ai déjà dépeint avec les expressions bibliques les mieux appropriées au sujet, l'ivresse joyeuse de Béatrice et de son église, à l'approche de son Redempteur, ainsi passons outre sans plus nous étendre, *passar mi convien senza costrutto,* littéralement, sans construction. Eh! ne voyez-vous pas que c'est là un terme maçonnique ? Aussi les commentateurs, gens très-orthodoxes, ne le comprennent-ils guère, les uns voulant qu'il signifie sans utilité, les autres sans phrases, en bloc, *alla rinfusa.*

—

(*) Écoutez l'inquisiteur Rinieri vous disant un demi-siècle avant Dante : *Leonisti Judicium extremum dicunt futurum esse tunc scilicet quando Papa et Imperator ad sectam eorum convertentur.* (Cap. VI, p. 267 ; Max. Bibl. vet. PP, t. XXIV.) Or c'est cet écrivain ecclésiastique dont Bossuet invoque l'autorité lorsqu'il représente les Vaudois « Ne cessant de crier contre les *inventions humaines* et de citer l'Écriture-Sainte dont ils avaient un passage toujours prêt, quoi qu'on leur pût dire, lorsque interrogés sur la foi ils éludaient la demande par des équivoques. (Ren., cap. V, p. 749.) Si on les en reprenait, c'était, disaient-ils, Jésus-Christ même qui leur avait appris cette pratique, lorsqu'il avait dit aux Juifs : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours » (Joan. II, 19), entendant du temple de son corps ce que les Juifs entendaient du temple de Salomon. Ce passage semblait fait exprès à qui ne savait pas le fond des choses. Les Vaudois en avaient cent autres de cette sorte qu'ils savaient tourner à leurs fins ; et à moins d'être fort exercé dans les Ecritures, on avait peine à se tirer des filets qu'ils tendaient. » (*Hist. des Var.*, p. 585, liv. XI.) Aussi combien sont tombés et se débattent encore à tâtons dans le magique panneau de la Comédie, en persistant à la qualifier de *divine*, avec les Parfaits, qui en furent les premiers prôneurs et les premiers commentateurs.

Comme. lorsque son disque en entier s'arrondit,
Par une nuit sereine Hécate au ciel sourit, etc.

7. Traduisez : De même que la Papauté triomphante, *ne' plenilunii, sereni,* le front ceint de la triple couronne, *trivia,* rit au milieu de ces vertus théologales et cardinales, qui disent dans le Purgatoire, nous sommes ici Nymphes, étoiles au ciel ; Nymphes ou étoiles dont se décore aussi bien le Temple que l'Église, le ciel albigeois que le ciel catholique, et cela en tous lieux, *che dipingono 'l ciel per tutti i seni,* je vis un soleil impérial communiquer à des milliers de fidèles d'Amour, embrasés d'un même zèle, ses clartés vivifiantes, comme l'astre du jour (dans le système de Ptolémée) transmet ses rayons aux étoiles. Remarquez que telle est précisément la comparaison mise en avant par Boniface VIII, pour justifier la suprématie du chef de l'Église sur le pouvoir temporel, avec cette différence que, pour le pontife, le soleil symbolisait le saint-siége. Dante ne fit donc que retourner la proposition ; et l'Ottimo, qui ne s'y trompe pas, a soin de noter qu'il y a pleine lune quand celle-ci est en opposition avec le soleil, *Plenilunio è quando la luna è opposita al sole.* Or, Dante trouvait les pleines lunes trop fréquentes et prétendait faire cesser l'opposition par le triomphe définitif du soleil.

—

Sa lucide substance en leur vive lumière
Toute transparaissait, tellement nette et claire, etc.

8. Personne ne pouvait voir plus clairement que Dante l'essence tout impérialiste et sectaire, la *lucente sustanzia,* du symbole qu'il mettait en avant, et il devait une vive reconnaissance à cette foi doctrinale qui l'inspirait, de lui avoir suggéré une aussi audacieuse fiction. Aussi s'écrie-t-il, *o dolce guida e cara !*

—

Là, brille la sagesse, éclate la puissance, etc.

9. Béatrice lui explique complaisamment que ce qui l'éblouit, *sobranza,* est la vertu, *virtù* (dans le sens de force, d'énergie, *dynamè*) qui s'étend sur tout, *da cui nulla si ripara,* l'Empire universel étant de droit divin ; que dans le Messie impérial est la sagesse et la puissance, *quivi è la sapienza e la possanza,* qui ouvrit les routes entre le ciel et la terre, *ch' apri le strade tra 'l cielo e la terra,* en venant affranchir l'Italie et l'Europe entière du joug de l'Enfer pontifical ; délivrance si longtemps désirée par les fidèles d'Amour, comme en témoigne la proclamation citée plus haut, *onde fu già si*

lunga distanza. Était-il donc, en conscience, bien difficile d'exprimer nettement, si telle eût été réellement la pensée du poëte, qu'il était admis à contempler l'humanité du glorieux Maître des Apôtres crucifié pour le salut du genre humain ?

—

Et ce qu'il devenait, je n'en ai pas mémoire.

10. Eh! mon Dieu, nous nous en souvenons fort bien nous : Une joie immense inonda sa poitrine lorsqu'il eut vu face à face son Messie, et lui eut prêté le serment qu'il lui devait, *quum labia mea debitum persolverunt*, et ne pouvant la contenir, elle éclata dans la proclamation aux rois et aux peuples, puis se changeant en colère; hors de sa nature de parfait, *fuor di sua natura*, elle retentit comme la foudre, lorsqu'elle appela la vengeance de Henri contre les pécheurs d'Amalech, et contre Florence, cette Myrrha perverse s'enflammant dans les embrassements de son père (Clément V). (*Voy.* la proclamation citée plus haut.)

—

Précieux souvenir, au fond de ma pensée.

11. Après avoir été admis en la présence du Messie, dont la vue ne l'avait pas réduit en cendres, Béatrice aurait eu mauvaise grâce à lui refuser son sourire, sous prétexte qu'il n'aurait pu en supporter le rayonnement; elle lui octroye donc la permission de la regarder à son tour. Une si grande faveur, en rapport avec le grade de Rose-Croix auquel le voici parvenu, *profferta degna di* TANTO GRADO, confond son esprit, qui cherche à se rappeler comme une vision oubliée, *visione obblita;* autrement dit : les diverses cérémonies symboliques qui se sont accomplies successivement sous ses yeux et à l'aide desquelles il se trouve enfin apte à contempler la lumière dans tout son éclat; cette lumière d'Orient dont resplendit le sourire de Béatrice. Quant à la *profferta* elle-même, le poëte la grave dans son souvenir, où il aura soin qu'elle n'ait pas à s'effacer.

—

Mes chants ne rendraient pas ce sourire enchanteur, etc.

12. Il faut nous résigner à rester dans l'ignorance de ce que pouvait exprimer le sourire de Béatrice, seuls les modernes Templiers pourraient nous en instruire, mais c'est là leur secret. Il doit nous suffire de savoir que les neuf muses et leurs plus chers nourrissons perdraient leur latin à vouloir chanter le saint rire, *il santo riso* et

ce qu'il ajoutait de beauté au saint aspect de la dame du salut. Comment en effet se hasarder au XIVe siècle à exposer la moindre partie de la vérité sectaire, sans risquer le bûcher? Aussi Dante prend-il le parti du silence. Mais nous crie-t-on, vous calomniez Dante, vous l'accusez de lâcheté, vous le faites agir comme ces Vaudois dont Bossuet dit : « Ainsi séparés de cœur de l'Église catholique, ces *hypocrites*, autant qu'ils pouvaient, paraissaient à l'extérieur de la même foi que les autres, et ne faisaient en public aucun acte de religion qui ne démentît leur doctrine. » On conviendra du moins que l'accusation d'hypocrisie est bien atténuée par ces lignes, qui précèdent immédiatement : « Un ancien auteur a remarqué que les Vaudois recevaient rarement de leurs Barbes le baptême et le corps de J.-C.; mais que tant leurs maîtres que les simples croyants, les allaient demander aux prêtres. (Pylichdorf, ch. 24, n° 796.) On *ne voit pas même que pour le baptême ils eussent pu faire autrement*, sans se *déclarer*; car on eût bientôt remarqué qu'ils ne portaient par leurs enfants à l'Église et ON LEUR EN EUT DEMANDÉ COMPTE. » (*Hist. des Var.* liv. XI, p. 559, Ed. Charpentier.) En effet, qui demandait compte en pareil cas? L'inquisiteur pour la foi, et l'on sait comment. Or, en ce temps-là, nous craignons bien que la plupart de ceux dont nous soulevons l'indignation n'eussent été des hypocrites, en supposant que, pour leur malheur en ce monde et dans l'autre, ils eussent fait partie de l'église dissidente.

—

Par bonds doit procéder ainsi ce saint poëme, etc.

13. Est-il rien de plus éloquent que cette terreur du poëte, qui le fait trembler sous le poids dont s'est chargée son épaule, revêtue du déguisement catholique, l'*omero mortal*. Dante semble avoir voulu ici aller au-devant du reproche de lâcheté et d'hypocrisie. Lui-même nous le dit, le fardeau était lourd, celui qui avait eu la hardiesse de s'en charger, trouvait à chaque pas le chemin coupé devant lui, *il cammin reciso*, et force lui était, s'il voulait mettre la dernière main au poëme sacré, de procéder par sauts, en traçant les tableaux et les scènes de son Paradis, *convien saltar lo sagrato poema*. De plus, ce qu'il n'ajoute pas, pour cause, la mort, ou l'inquisition le guettait au passage. Il avait fait ostensiblement acte d'opposition, ce qu'il avait payé de l'exil, de la confiscation, ajoutée à la peine capitale suspendue sur sa tête, et il ne continuait pas moins de parler, d'agir et d'écrire en Gibelin. Devait-il pousser la franchise jusqu'à se déclarer haute-

ment sectaire, et se vouer ainsi volontairement au bûcher? Peut-être crut-il être plus utile à sa cause en composant la Comédie et d'ailleurs nous avons établi (*Rével.* p. 75 et suiv.) que sa foi lui défendait de s'exposer au martyre sans nécessité, bien plus elle lui commandait la dissimulation; en veut-on une nouvelle preuve? On la trouvera dans un manuscrit du XIIIe siècle intitulé *Tractatus de hæresia pauperum de Lugduno.* On y verra même, que pour les dissidents ou protestants d'alors, le langage *clus* était de précepte (*).

—

Ce n'est point une mer pour fragile nacelle, etc.

14. Vous voyez combien il avait conscience du danger auquel il s'exposait et du courage dont il faisait preuve en l'affrontant, puisqu'il se compare à un pilote naviguant dans des parages remplis d'écueils, sur lesquels il lui faut autant d'audace que d'habileté pour s'aventurer, même avec un bâtiment solidement construit et dans toutes les règles de l'*art royal.*

—

(*) DOCENT IN VERBIS PALLIATIS. Tel est le titre du chap. Puis l'auteur anonyme écrit: *Docent verbis coopertis loqui* (c'est bien le *parlar coperto*) *ut pro veritate loqui studeant, loqui mendacium.... Ex eadem simulatione, frequentant nobiscum Ecclesias, intersunt divinis, offerunt ad altare, percipiunt sacramenta, confitentur sacerdotibus, jejunant jejuna Ecclesiæ et festa colunt et benedictionem sacerdotum inclinato capite suscipiunt* (Thes. nov. anecd. de D. Martenne, v, p. 1782.) Eh bien, Dante, pasteur Vaudois, a été à la messe des prêtres catholiques, il s'est confessé à eux, a reçu dévotement leur bénédiction et il a écrit, avec toute l'orthodoxie qu'il a pu y mettre, sa Comédie hérétique en langage couvert. C'est fort mal à notre point de vue, c'était très-bien au sien; mais il en est ainsi et nous n'y pouvons rien.

Vous faut-il d'autres preuves? Nous les trouverons dans Euthymius, moine de Zigabène, qui vivait vers l'an 1110, t. XIX de la *Max. Bibl. Vet. Patrum*, dans Rinieri, *ibid.*, t. XXV, et dans Bossuet disant (*Hist. des Var.*, p. 500): «La marque la plus certaine pour connaître ces hérétiques était le soin qu'ils avaient de se cacher, non-seulement *en recevant les sacrements avec nous*, mais encore *en répondant comme nous,* lorsqu'on les pressait sur la foi... Interrogés en particulier sur chaque dogme, *ils paraissaient catholiques*, en trahissant leurs sentiments par des mensonges, ou du moins *en les déguisant par des équivoques pires que le mensonge. Tout leur langage était* PLEIN D'ALLÉGORIES, et on les prenait pour des ORTHODOXES, à moins d'avoir appris par un long usage à connaître leurs équivoques.» *Voyez* aussi saint Bernard, *serm.* LXV, LXVI. Enfin réfléchissez sur ces paroles du moine de Zigabène: *Hanc item Domini vocem in Evangeliis scriptam asserunt;* omni ratione saluti vestra consulite, *hoc est:* OMNI ARTE ET DOLO SIMULANTES FIDEM EORUM QUI VOS OPPRIMUNT, *servate vos a periculo et morte quæ vobis ab illis imminet. Huc enim et illud spectate*, QUÆCUMQUE DIXERINT VOBIS, CUM SIMULATIONE NIMIRUM FACITE, *secundum opera autem ipsorum* NOLITE FACERE IN VERITATE. *Etenim ipsum quoque dominum* DISCIPULIS APERTE LOCUTUM ESSE, INCREDULIS AUTEM IN PARABOLIS, *ut increduli simulationes speciem intuentes non videant id quod in cordibus nostris reconditum est*, et AUDIENTES NON AUDIANT. *Parabolam enim, inquiunt, appellat dolum et simulationem.* (Max. Bibl. Vet. P.P. XXI, p. 225, t. XIX.) On le voit, les preuves ne manquent pas. Et cette fois on ne dira pas sans doute que nous tiraillons les textes, ou que nous fabriquons des clefs à notre usage exclusif. On veut de l'érudition, en voilà. Mais on sera édifié aux chants suivants.

A mon aspect ainsi pourquoi restant sans fin
A t'enivrer d'amour, ne pas tourner la vue, etc.

15. Pourquoi rester dans une vaine contemplation des beautés de la doctrine de vérité et ne pas t'occuper activement de ce beau verger albigeois, *bel giardino,* dont les arbres fruitiers se couvrent de fleurs aux rayons et sous les regards du Christ impérial, *sotto i raggi di Cristo s'infiora?*

—

Brille la Rose ici, dont au Verbe divin,
Alors qu'il se fit chair, s'ouvrit le chaste sein, etc.

16. Ici est la fleur symbolique des Rose-Croix, cette rose mystique adoptée également par l'Église de Rome, comme la figure de la Mère du Sauveur, et par celle de Toulouse, comme le type mystérieux de l'assemblée générale des fidèles d'Amour. C'était, en effet, dans le sein de cette rose ou de cette assemblée, que le Verbe divin s'était fait chair dans la personne du Christ impérial qui, admis à ses mystères, voyait tout à la fois en elle sa mère, né qu'il était par elle à la vie nouvelle, et sa fille à raison de la protection dont il la couvrait. Le moine de Zigabène nous a transmis certaines métaphores des Pauliciens, d'où dérivèrent les Cathares ou Albigeois des Xe et XIe siècles (*voy.* Schmidt), où l'on peut trouver la clef de celles qui doivent étonner ici. Qu'on veuille bien méditer sur ce qu'il rapporte à leur sujet : « Ils disent que tous ceux des leurs dans lesquels habite l'Esprit saint (les Parfaits) sont mères de Dieu, *Dei parentes,* et désignés par ce nom, *et nominari* (de là les hommes-femmes, les excellents anges, etc.), attendu qu'ils conçoivent le Verbe de Dieu et le portent dans leur sein, *concipiant et in utero gerent,* et qu'ils le mettent au jour, *pariant,* en enseignant les autres, et *nihil amplius quam ipsi habeant habere primam illam genetricem.* (Cap. XIII.) Aujourd'hui les Maçons répondent très-sérieusement au Vénérable qui les interroge : « Je vais bien, quoiqu'en état de grossesse et prêt à mettre au monde un enfant mâle. » Enfin, dans le grade philosophique intitulé : *Clef de la Maçonnerie,* nous voyons une figure symbolique appelée la Conception dans la lune, *Conception in the Moon,* ce qui signifie « une femme pure d'où proviendra un nouveau roi et une révolution de temps glorieux, *a new King and a revolution or fullness of time, filled with glory.* Le nom de cette femme est *Albraea* (probablement *Abraxa*). (*Light on M.*·., p. 265.) Vous trouverez aussi, au ch. XIII des *Mémoires* de Cellini, une vision dans laquelle un *soleil* (figure de l'initié) se gonfle et soudain offre à ses regards un

Christ (autre figure de l'initié sectaire), puis, se gonflant encore, une très-belle Vierge, *e, cresciuto il gonfio, subito si converti in una forma di una bellissima Madonna.* Que valent toutes les démonstrations d'orthodoxie multipliées dans le poëme contre de pareils rapprochements, appuyés des autorités citées note 13 ?

—

Et ces lis dont au loin la senteur répandue
Fit dans la sombre nuit trouver le bon chemin.

17. Ces lis odorants, comment ne pas le voir ? ne sont autres que les Parfaits, les saints de la secte, dont les leçons et les exemples montraient le chemin de la vraie foi évangélique. *Florete, flores, quasi lilium, et date odorem* (Ecclesiastic. XXXIX.) Les Templiers à l'habit blanc avec la *croix rouge* pourraient bien aussi être compris dans le nombre de ces saints, car l'Ottimo, qui les désignerait alors sous le nom d'apôtres, nous dit que « les lis, par leur blancheur, signifient pureté et foi, le *rouge du calice,* incorruptibilité et charité, l'odeur, espérance et prédication.

—

J'affermis pour lutter ma paupière débile, etc.

18. Après que Béatrice eut parlé en ces termes à double entente, le poëte, qui vient d'être obligé de faire *saltar lo sagrato poema,* pour esquiver d'avoir à s'expliquer sur l'expression compromettante du sourire de sa dame, se hâte de lui obéir, en portant ses regards sur le spectacle qui s'offre à lui ; et savez-vous le motif qui l'y décide ? Il ne tient qu'à vous de le connaître, en réfléchissant quelque peu sur la signification de ce vers bizarre : *Encora mi rendei alla bataglia de' debili cigli.* Croirez-vous vraiment, avec les commentateurs, que cela veuille dire : Je me remis à faire affronter à ma vue débile les splendeurs contre lesquelles il lui fallait lutter ? N'est-il donc pas beaucoup plus simple et plus naturel d'entendre : Je me remis à lutter contre ces Catholiques à la vue débile, *della vista della mente infermi* (Purg. X), déjà tant de fois abusés en leur faisant illusion au moyen d'un vernis d'orthodoxie adroitement étendu sur ma toile ? On va pouvoir en juger bientôt.

—

Comme d'une hauteur, parfois, je découvris,
Quoique les yeux dans l'ombre, un riant paysage, etc.

19. Afin de se procurer l'avantage de combattre à l'ombre contre les aveugles vassaux de Rome, comme les Spartiates contre les Perses,

il étend un nuage sur son Christ impérial, qu'il fait remonter comme un figurant d'opéra dans sa machine, à l'aide d'une comparaison des plus poétiques, en prenant soin de ne projeter sur la scène que la lumière nécessaire pour distinguer les acteurs. Cette lumière jaillit d'en haut sur eux, Cathares, splendeurs ou fleurs *ad libitum*, en rayons ardents, *fulgurati di su di raggi ardenti.* Quant au principe de ces rayons, les plus clairvoyants n'y voient que du feu et les *debili cigli* rien du tout. Il est impossible de mieux se prêter à la circonstance que cette prétendue humanité du Christ.

—

O bénigne vertu, de ton sublime type
Qui les empreins ainsi, tu daignas t'élever, etc.

20. O benin pouvoir impérial et templier, *benigna virtù,* qui les marques de ton empreinte, *si gl' imprenti,* à l'aide de bijoux, de décorations et de signes pareils à celui que Benvenuto portait au front (*Mémoires*), signe qui, visible à Paris, disparaissait à Rome, *à cause du brouillard;* toi qui ne fais que le bien, en opposition à ce pouvoir satanique d'où procède tout le mal, tu t'es enlevé complaisamment, *su t'esaltasti,* pour me laisser libre carrière au conspect de ces aveugles Catholiques, à l'esprit myope, là comme ailleurs, *per largirmi loco, agli occhi li che non eran possenti,* vu leurs *debili cigli.* Est-il possible de traduire plus fidèlement? N'importe; il est des gens opiniâtres qui trouveront beaucoup plus orthodoxe cette mystification sacrilége de l'humanité de Jésus-Christ rabaissée au rôle de comparse, du Sauveur du monde se mettant en frais de complaisance, pour accueillir la bienvenue du pasteur spirituel, Dante Alighieri, escorté de son Egérie.

—

D'admirer de ce Ciel la plus grande lumière.

21. Une fois le Christ impérial enlevé au Ciel, d'où ses rayons se répandent sur ses fidèles, le plus grand feu d'Amour resté sur la scène, *lo magior foco,* le plus grand foyer de la doctrine sectaire, c'est évidemment l'église évangélique elle-même, c'est Marie, c'est la fille et la mère du sauveur de l'Italie et du monde entier, du vainqueur de Satan ; c'est la belle fleur des chevaliers Rose-Croix et des Bons chrétiens albigeois. Rien donc de plus naturel que, prononcé par Béatrice, le nom de cette belle fleur, dont il appelle matin et soir l'intercession à son aide, *ch' io sempre invoco e mane et sera,* éveille chez

le pieux Pasteur un vif désir de la contempler, et envahisse son âme toute entière.

—

Cette vivante étoile à l'éclat radieux, etc,

22. Il jette donc ses regards sur la *vive étoile,* si différente de la lune, astre glacial de la mort : il la voit triompher dans le Ciel, comme elle a triomphé des rudes épreuves qu'elle a eu à endurer sur la terre, où elle s'est relevée, toujours vivante, après le massacre de ses chers Albigeois et le désastre de ses bien-aimés Templiers. Et savez-vous de quoi il se préoccupe en la regardant? De sa qualité et de sa quantité, *il quale e'l quanto.* Le *quale,* passe encore, bien que peu de femmes, même belles et saintes, se résignassent volontiers à un examen trop approfondi ; mais le *quanto!* est-ce que cette locution scolastique, indiquant nettement un être collectif, n'aurait pas dû mettre sur la voie. Oh ! que non pas, les gens aux *debili cigli* sont là, affirmant que le *quanto* se rapporte à la quantité de splendeur. Bravo, mes maîtres, la plupart de vos explications sont de cette force. Mais nous espérons vous édifier complétement au ch. XXXI (*).

—

Qu'un jet de feu sur elle en cercle descendit, etc.

23. C'est à bon droit, nous dit le P. Lombardi, que tous les commentateurs, *espositori,* ont signalé dans cette flamme lumineuse l'archange Gabriel. Encore une de vos niaiseries, braves gens, à qui Dante a su faire ingurgiter tant de bourdes bien plus indigestes encore que celles-ci. Oui, c'est bien sur l'ange Gabriel qu'il a voulu diriger votre attention. Mais pour lui cette flamme étincelante était celle de l'amour, de cet amour divin descendu du Ciel, dont s'inspirait l'église évangélique, qui la rendait mère par l'enseignement et dont les rayons la ceignaient comme une glorieuse couronne, *a guisa di corona cinsela e girossi intorno ad ella.* Cette flamme affecte la forme ronde, par le même motif que la table des chevaliers Parfaits était ronde à la cour du roi Arthus; parce que le cercle est la figure géométrique la plus parfaite. Que de savantes dissertations à jeter au feu! Mais

(*) Si vous voulez, en attendant, savoir approximativement en quelle quantité se trouvaient les églises dissidentes en Italie, l'ancien pasteur cathare Rinieri Saccone vous donnera, dans sa *Summa*, des renseignements utiles. Ainsi il vous dira : *Sunt XVI ecclesiæ Catharorum*, celles de Donnesacho, de Concorezzo, de Bajolo, de Vicence, ECCLESIA FIORENTINA, de la vallée de Spolète, de MANTOUE, de BRISCIA, de Bergame, du comté de MILAN, de la ROMAGNE, de VÉRONE, etc., encore le R. P. inquisiteur qui écrivait vers 1250, ne les connaissait-il pas toutes. (Voy. *Thes. nov. anecd.*, Martenne, V, p. 1767, et, aux *Preuves supplémentaires*, la Topographie des églises Cathares.)

revenons à cette flamme circulaire qu'on veut nous donner pour un ange déguisé au milieu du bal masqué auquel nous assistons.

Un ange peut avoir des motifs pour se déguiser sur terre, et à plus forte raison l'Amour, mais au Ciel, à quoi bon? au séjour de toute vérité et pour rendre hommage à Marie, à la Reine des Anges! Que voulez-vous, on ne pense pas à tout; aussi n'a-t-on pas songé qu'un hérétique seul aurait pu concevoir l'idée de faire du saint messager de l'Incarnation, un galantin céleste allant, sous un costume d'emprunt, courtiser sa dame au conspect des Bienheureux.

—

L'harmonie, ici-bas, qui plus suave excelle, etc.

24. Dante n'a jamais été plus vrai dans l'expression. Quelle lyre, en effet, a jamais été plus douce et surtout plus habile que cette lyre provençale, brisée dans le cataclisme Albigeois? que celle de l'Alighieri lui-même, de son premier ami Cavalcante, de Cino de Pistoie et de leurs coreligionnaires; que celle de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse et de tant d'autres? C'est que tous, on le reconnaîtra un jour, furent inspirés par cet amour évangélique dont les rayons couronnaient le beau saphir Albigeois, saphir dont l'éclat ne se manifeste entièrement qu'au dernier ciel, ou au 33e grade de l'Ecossisme; comme nous le verrons sans doute au 33e chant du Paradis, *bel zaffiro del quale il ciel più chiaro s'inzaffira.*

—

Je suis ce saint Amour, qui, d'essence angélique, etc.

25. Eh bien, Dante ne le proclame-t-il pas ici aussi clairement que possible? Cette flamme lumineuse dont sa chère église se couronne, c'est l'amour angélique, l'amour des excellents Anges albigeois, Templiers, Maçons, comme on voudra les nommer, *Io sono l'amor angelico,* et je répands à la ronde la gaie et sublime science, *giro l'alta letizia,* émanée du sein de cette église qui eut l'insigne honneur de recevoir en loge, de loger, *albergare,* notre Empereur désiré, *alta letizia che spira del ventre, che fu albergo del nostro disiro.* Persistera-t-on après une explication si claire à soutenir qu'il faut traduire : Je suis l'ange Gabriel, l'amour angélique qui tourne la haute joie émanée du sein qui hébergea notre désir, et à voir, dans ce galimatias double et triple, l'expression naïve d'une conviction orthodoxe? Mais poursuivons, en donnant d'abord notre interprétation : *E girerommi, donna del Ciel,* Et j'irai la répandant, Dame du ciel albigeois, tant que tu suivras ton fils Henri VII, *mentre che seguirai, tuo figlio,* et

que tu rendras d'autant plus divine, par tes enseignements et tes exemples, la sphère suprême où s'accomplit la révélation finale, que ce glorieux fils y est entré comme un de tes plus hauts dignitaires, *e farai dia più la sperà suprema, perchè li entre.* Grammaticalement, il n'y a point dans ce dernier mot licence poëtique, *entre* n'est pas employé pour *entri*, car il a pour nominatif le Christ impérial et non pas Marie. Quoi qu'il en soit, on reste libre d'entendre et de rendre ainsi cette tercine : Et j'irai tournant, Dame du Ciel, tant que tu suivras ton fils (la condition est étrange), et rendras d'autant plus divine la sphère suprême, qu'elle est ton séjour, ou que tu y entres. (Comme s'il y avait moyen de diviniser davantage le sanctuaire impénétrable de la sainte Trinité, même par l'admission auprès d'elle de la plus parfaite des créatures.) Ces deux modes de traduction mis en présence, nous croyons la question décidée pour quiconque tient à comprendre ce qu'il lit. Nous n'ajouterons donc rien à pareille démonstration, sinon que Dante, à force de franchise, n'a jamais poussé plus loin qu'ici la dissimulation, et que celui qui savait feindre ainsi, n'était certainement pas un lâche hypocrite.

Des hommes que la nécessité du temps forçait de dissimuler leur croyance, pour qui même cette dissimulation était de précepte ; mais qui, donnant du reste l'exemple de toutes les vertus, ne péchaient que par un rigorisme outré ; « des hommes qui, le plus souvent traqués, fugitifs, entourés de mille dangers, conservent néanmoins leur foi ; des hommes qui se jettent avec joie dans les flammes des bûchers, peuvent être des enthousiastes, mais jamais des imposteurs ou des hypocrites. » (Schmidt, *Hist. des Cath.*, II. t. 154.)

—

Voilà ce qu'exprimait la pure mélodie, etc.

26. Voilà comment l'Amour, inspirateur de la religion évangélique des Albigeois et des Templiers, scellait l'alliance de son église avec la cause impériale, s'attachait à celle-ci par des liens indissolubles, *si sigillava.* Voilà comment cet Amour angélique allait partout à la ronde, *circulata melodia*, célébrant, tant en vers qu'en prose, et dans le langage populaire, les louanges du nouveau Messie, appelé à délivrer les peuples du joug de la religion de haine. Aussi tous les Bienheureux, tous les Parfaits, ces foyers de lumière, *tutti gli* ALTRI *numi*, lisez saints dévoués à A. L. T. R. I., s'écriaient-ils, *Ave, Maria*, salut à notre Église, en faisant retentir ce nom de Marie, qui servait si bien

leurs projets, et pour lequel la pieuse Béatrice professait une dévotion si particulière. (*Voy.* la *Vita nuova.*)

—

L'ample manteau royal qui revêt l'univers, etc.

27. Par suite du pacte mentionné plus haut, le manteau impérial du roi des Romains, Grand-Maître reconnu désormais de l'ordre des Templiers, et patron suprême de l'église évangélique, édifiée sous le vocable non suspect de Marie; *lo real manto,* couvrait de sa haute protection toutes les loges de ce monde maçonnique, dont les grades sont contenus les uns dans les autres, comme les divers cieux, *volumi.* Il est bien entendu que ce monde-là est celui qui, inspiré par le souffle de Dieu, a le plus de ferveur, la foi la plus vive et les mœurs les plus exemplaires, attendu qu'il s'efforce de suivre plus parfaitement sa loi, *più ferve e più s'avviva nell' alito di Dio e nei costumi.* On rira bien quelque jour en constatant que, durant cinq cents ans, de graves personnages ont affirmé que c'était le manteau royal du monde, en qui la ferveur et la vie augmentaient sous le souffle de Dieu et sous l'influence de ses habitudes bienfaisantes, *costumi.*

—

Si loin alors sur nous son interne paroi, etc

28. Par malheur, lorsque le pacte d'alliance fut conclu, le poëte exilé se trouvait trop éloigné pour se joindre à ses frères et se placer avec eux sous la tutelle immédiate de son Dieu, sous *l'interna riva tanto distante;* il ne pouvait songer à le voir encore, faute d'être en mesure de quitter les lieux où il était réfugié, *che la sua parvenza ancor non m'appariva.* En conséquence, il lui fut impossible de réjouir ses yeux au spectacle de cette église albigeoise et templière, de cette flamme couronnée, qui se leva en masse pour suivre son fils bien-aimé, son Messie et son Christ, *però non ebber gli occhi miei potenza di seguitar la coronata fiamma che si levò appresso a sua semenza.* Voilà comment les mots, ridiculement forcés au sens figuré, reprennent un sens clair, lorsqu'on ne veut leur faire dire que ce qu'ils signifient tout simplement.

—

De même chaque flamme à la candide ardeur, etc.

29. L'état-major de la secte, les hauts dignitaires de l'église militante, partis à la suite du Messie impérial, un plus ou moins grand nombre de fidèles d'Amour retenus, comme Dante, par un motif ou

par un autre, mais surtout parce que, engagés dans le saint ministère, ils ne pouvaient porter les armes, restèrent à attendre le résultat de la lutte engagée ou l'occasion de faire preuve de zèle, *rimaser li nel mio cospetto.* Le poëte rend ici témoignage de leur ardeur enthousiaste pour la cause, *alto affetto.* Ce sont des âmes candides où brûle le pur amour, *candori;* aussi nous les montre-t-il les bras levés au Ciel qu'ils invoquent, et les compare-t-il à l'enfant tendant les bras à la mère dont le lait le nourrit. Enfin, sa joie est si grande, à cette unanimité de vœux, manifestée par le chant de *Regina cœli,* qu'il ne saurait jamais oublier ce moment, où son âme s'ouvrit aux plus douces espérances, *mai da me non si partì il diletto.* L'Ottimo ne néglige pas de noter que l'hymne *Regina cœli, lætare, alleluia,* se chante aux vêpres de la Pâque de résurrection, *nell' offizio di Nostra-Donna.*

—

Que de riches trésors dans ces saints tabernacles, etc.

30. Quels trésors de vertu, de science, de sainteté, dans les pasteurs évangéliques, à la différence de ce clergé si honni par Pierre Damien, dans ces Parfaits dont les âmes sont autant de riches tabernacles, *arche ricchissime!* Que de zèle à semer partout ici-bas, comme de bons laboureurs, *bone bobolce,* malgré tant d'obstacles et de redoutables périls, la parole de vérité, les saines doctrines de la tradition gnostique recueillies de la bouche même des apôtres! apôtres qui vont apparaître à leur tour en témoignage, pour proclamer des mérites albigeois et déposer à charge contre la prostituée de Babylone. Au surplus, amis comme ennemis sont d'accord pour attester l'austérité apostolique des Parfaits ou Bonshommes (*).

—

Là, celui qui, durant l'exil de Babylone,
Pleura dans l'amertume, en lui laissant son or, etc.

31. Commençons par rétablir le texte de la première tercine, que certains veulent à tort réunir à la dernière; nous soutenons, nous,

(*) Rinieri Saccone dit d'eux, qu'ils «vivaient justement devant les hommes, qu'ils étaient réglés dans leurs mœurs, modestes dans leurs habits, abstinents dans leur manger, etc. (Cap. VII.)» Saint Bernard n'est pas moins explicite à leur égard : «Leurs mœurs sont irréprochables, déclare-t-il, ils n'oppriment personne, ils ne font de tort à personne, leurs visages sont mortifiés et abattus par le jeûne; ils ne mangent point leur pain comme des paresseux et ils travaillent pour gagner leur vie.» (*Sermo* 66, I, 1495.) «*Si conversationem interroges, nihil irreprehensibilius; et quod loquitur factis probat.... Jam quod ad vitam moresque spectat, neminem concutit, neminem circumvenit, neminem supergreditur.*» (Serm. 65, I, 1495.)

qu'il faut lire : *Quivi si vive e gode del tesoro*, etc. (Cod. Vat. et Ang.), et, avec plusieurs éditions du poëme : *Nell' esilio di Babilonia dove si lasciò l'oro.* En conséquence, nous traduisons : Là, dans cette huitième région du ciel sectaire, dans ce « *cielo stellato*, qui peut être comparé à la physique pour ses trois mouvements, et à la métaphysique pour Galaxie, désignée par le vulgaire sous le nom de chemin de Saint-Jacques » (*Conv.* II, 15) ; là, on vit de la vie de l'esprit et l'on jouit du trésor de doctrine qu'on a acquis *en pleurant* (maçonniquement) dans l'exil de Babylone, sous le joug de fer de la prostituée. *Diù super flumina confusionis deflevimus*, et imploré sans cesse la protection d'un roi juste qui écrasât les satellites d'un cruel TYRAN, *qui satellitium sævi tyranni deperderet.* (*Lett. de D. à Henri VII.*) On doit comprendre maintenant comment les pauvres exilés en larmes furent réduits à laisser leur or à la prostituée de Babylone, aux satellites du cruel tyran, dont le juste roi devait les délivrer ; mais cet abandon de l'or a aussi sa signification symbolique, puisqu'on le retrouve dans les initiations modernes, comme dans les anciennes. En effet, il n'est pas de franc-maçon qui ne vous dise que, lors de sa réception, on lui a fait déposer tous bijoux d'or ou d'argent ; vous pourrez, d'ailleurs, lire dans le *Tuileur* de Villiaume, entre autres, page 46, que « le récipiendaire se présente les yeux couverts d'un bandeau, n'étant ni nu ni vêtu, et *dépouillé de tous métaux*, comme les prêtres égyptiens déposant leurs bagues et tous *ornements d'or* et d'argent pour sacrifier au *soleil.* »

Le sens de la première tercine ainsi fixé, voici celui de la dernière : Là, à la suite de son messie Henri VII, *l'alto figlio di Dio e di Maria*, triomphe de la victoire que son poëme lui fait remporter sur le cruel tyran et son entourage tonsuré, *Satellitium*, victoire obtenue à l'aide de ceux dont il a fait des Parfaits, des *solitaires*, comme dit Pétrarque, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, *con l'antico e col nuovo concilio*, Dante Alighieri lui-même, qui s'est réservé les clefs de cette gloire templière et impérialiste, *di* T.A.L. *gloria*, et qui, en conséquence, continuera d'en faire l'usage que vous savez. Ces clefs, nous croyons les avoir retrouvées, et nous espérons les mettre à la portée de tout le monde.

Que les gens de bon sens veuillent bien réfléchir et se demander s'il est possible que Dante ait voulu dire que saint Pierre, qui n'eut point d'exil à subir et n'alla point à Babylone, puisque l'Église nous enseigne que sa première épître, datée de cette ville, fut écrite de Rome, ait laissé soit dans Babylone, soit dans Rome, l'or qu'il n'eut

jamais, *Pier comminciò sanza oro;* enfin ce que pourrait signifier cette victoire due à l'Ancien et au Nouveau Testament; si même il est permis d'entendre ainsi ce mot de *concilio*, adopté aussi par les Maçons, dont les loges prennent tour à tour le titre de *concile*, de *cour*, de *consistoire*, de *collége*, etc. Dante avait à faire entrer saint Pierre en scène et, avec son habileté de main ordinaire, il s'arrangeait pour diriger la pensée de son côté; les clefs qu'il mettait en avant n'étaient qu'une fausse enseigne; mais combien de dupes ne devaient-elles pas l'aider à faire!

CHANT XXIV.

O convives élus au festin de l'Agneau, etc.

1. Convives du grand banquet templier, commensaux du Grand-Maître Henri de Luxembourg, cet *agnus Dei* destiné à abattre la prostituée, qui engendre tous les péchés du monde; vous à qui il distribue ou fait distribuer, dans la doctrine de vérité, ce pain de vie, ce pain des anges objet de tous vos vœux (reportez-vous à la *bénédiction du pain* chez les Vaudois et aux *banquets maçonniques*); venez en aide à celui qui a pu glaner, par la grâce de Dieu, quelques-unes des vérités dont vous vous nourrissez, avant que la Mort pontificale, l'inquisition, *morte*, ait à l'ajourner à comparaître, comme suspect d'hérésie, *tempo gli prescriba* (le double sens est-il assez palpable?); compatissez à son immense désir d'obtenir la complète révélation de la lumière, et qu'elle descende sur lui en rosée, *e roratelo alquanto.*

—

Que sa lèvre se mouille au flot où vous buvez.

2. Car vous vous abreuvez sans cesse à cette source mystérieuse de la doctrine albigeoise, gnostique et templière d'où dérivent ses opinions religieuses et politiques, *onde vien quel ch' ei pensa*, d'où provient ce qu'il pense et ce qu'il écrit sous l'inspiration du génie. Combien de fois n'avons-nous pas répété que l'*eau vive* était le symbole de la doctrine (*)?

(*) Si vous désirez savoir ce que pensait Dante, le R. P. inquisiteur Rinieri Saccone,

Tels qu'en font resplendir les comètes aux cieux.

3. C'est ainsi d'ordinaire que les professeurs du gai savoir, *anime liete*, manifestent leur assentiment et leur satisfaction comme on a pu le voir maintes fois. Leur *amour*, appuyé sur la *foi* et sur l'*espérance* comme sur deux pôles inébranlables, *poli fissi*, projette à la ronde, dans de fréquentes tournées, ses rayons lumineux. Mais au moment où nous sommes arrivés, cet amour se laisse emporter à l'indignation, et son rayonnement devient comparable à celui des co-

peut vous mettre sur la voie, dans l'écrit spécial où il a consigné les doctrines et les opinions des Vaudois, Cathares, Patérins ou Pauvres de Lyon. (*Max. Bibl. Vet.* PP. XXV.)

Dicunt quod Romana Ecclesia non sit ecclesia Jesu Christi, sed sit ECCLESIA MALIGNANTIUM, *et quod* DEFECERIT SUB SYLVESTRO, *quando venenum temporalium infusum est in ecclesiam* (c'est-à-dire lorsque Constantin fit *il primo ricco padre*) : *quod* OMNIA VITIA ET PECCATA *in ecclesia sunt; quod* IPSI SOLI JUSTE VIVANT. (Rappelez-vous les *deux seuls justes*, signalés dans Florence par Ciacco (E. VI), et les *tre vecchi* nommés par Marco Lombardo (ch. XVI du *Pg.*) : *Dicunt quod* DOCTRINAM EVANGELICAM *pœne nullus servet in Ecclesia* PRÆTER EOS; *quod ipsi sunt* VERE PAUPERES SPIRITU *et persecutionem patiuntur* PROPTER JUSTITIAM ET FIDEM. *Quod Romana ecclesia sit* MERETRIX IN APOCALYPSI *propter superfluum ornatum, quem* ECCLESIA ORIENTALIS *non curat* (aussi que de prostituées dans la Comédie depuis la *lupa* et Sémiramis, dans l'*Enfer*, jusqu'à la Syrène et à la courtisane du *Purgatoire*, jusqu'à Rahab au sein du *Paradis.*) *Dicunt quod* PAPA SIT CAPUT OMNIUM ERRORUM (autrement dit le *capo reo*, le vieillard de l'Ida, d'où dérivent tous les maux et tous les méfaits de la terre). *Quod prælati sint scribæ et religiosi Pharisæi. Quod Papa et omnes Episcopi sint* HOMICIDÆ PROPTER BELLA (comme les *Caorsini e Guaschi* avides de sang humain, comme ces pontifes arborant les saintes clefs sur les étendards déployés contre des chrétiens. (*Par.* XXVII.) *Quod* DECIMÆ *non sint dandæ... Quod clerici et claustrales* POSSESSIONES NON DEBEANT HABERE, *nec præbendas;* NEC JURA REGALIA EPISCOPI *et abbates. Item omnem clerum damnunt propter otium, dicentes eos manibus debere operari, sicut apostoli fecerunt. Item, quod* NULLUS SIT COGENDUS AD FIDEM. *Item, de sacramento Eucharistiæ dicunt quod sacerdotes in mortali non possint conficere.* (Des prêtres indignes ne pouvant conférer utilement les sacrements, on s'explique les noires couleurs sous lesquelles le poëte ne cesse de représenter le clergé romain, avec la pensée de l'avilir dans l'opinion des catholiques, de faire douter ceux-ci de l'efficacité de ses prières et de leur donner à entendre que l'Église de Rome a eu conscience de l'indignité de ses ministres, lorsqu'elle a proclamé que les sacrements conférés même par un prêtre indigne n'étaient pas moins efficaces aux yeux de Dieu.) *Item, quod semel in anno fideles communicant, hoc reprobant, quia ipsi* QUOTIDIE COMMUNICANT. *Item dicunt quod transsubstantiatio fiat per* VERBA VULGARIA. .. *Item cantum ecclesiæ dicunt* CLAMOREM INFERNALEM. (Aussi que de clameurs dans l'Enfer catholique !)

Dicunt quod NULLUS POSSIT ABSOLVI A MALO SACERDOTE. *Item, Quod bonus laicus potestatem habeat absolvendi. Item, quod ipsi per* MANUS IMPOSITIONEM *peccata dimittant et* DENT SPIRITUM SANCTUM. (Comme fait saint Pierre à Dante.)

Item quod ecclesia ERRAVERIT, *dicunt*, MATRIMONIUM CLERICIS PROHIBENDO, *cum etiam* ORIENTALES CONTRAHANT.... *Item, quod omnis laicus bonus sit* SACERDOS, *sicut* APOSTOLI LAICI ERANT. *Item, quod* LATINA ORATIO LAICIS NON PROSIT. *Item quod omnis laicus et* ETIAM FOEMINA DEBEAT PRÆDICARE. (Voilà pourquoi Béatrice monte si souvent en chaire.) *Item, dicunt quod sacra scrittura eumdem effectum habeat* IN VULGARI *quam in* LATINO. *Item, Testamenti Novi* TEXTUM *et magnam partem veteris* VULGARITER SCIUNT CORDE. (Étonnez-vous après cela de la science théologique de l'Alighieri.) *Item* DECRETALES *et decreta* RESPUUNT *et tantum inhærent textui. Item,* EXCOMMUNICATIONEM CONTEMNUNT. *Item,* INDULGENTIAS RESPUUNT et DISPENSATIONES DERIDENT,... *Legendas Sanctorum non credunt, item,* MIRACULA SANCTORUM *subsannant. Item dicunt, quod homines cogantur ire ad Ecclesiam; ipsi etiam* FICTE VADUNT, OFFERUNT, CONFITENTUR, COMMUNICANT, SED TOTUM FICTE. *Item,* PEREGRINANTUR, *et*

mètes, *raggiando forte a guisa di comete,* l'apparition de ces astres étant un présage de ruine pour rois, papes et grands de la terre.

—

Et, comme dans l'horloge on voit chaque rouage, etc.

4. Dante, déjà parvenu aux grades supérieurs, est à même de comparer, en pleine connaissance de cause, l'organisation templière au mécanisme d'une horloge. Pour lui, Dieu lui-même devient le grand ressort, qu'il passe sous silence, et dont la grande roue reçoit l'impul-

Lombardiam intrantes (en Languedoc ou en Galice), VISITANT EPISCOPOS SUOS (ce que nous n'avons cessé de répéter), etc., etc. (Cap. V, p. 265.)

Item, dicunt quod IPSI SINT PATER ET FILIUS ET SPIRITUS SANCTUS. *Ille enim dicitur* PATER *qui primo intrat sectam ipsorum.* FILIUS, *qui a tali patre per ipsius prædicationem intrat sectam ipsorum.* SPIRITUS SANCTUS, *qui est* PERFECTUS *in secta ipsorum.* (On le voit, leur langage symbolique ne reculait devant aucune assimilation.)... *Item, dicunt* PAPAM CAPUT TOTIUS MALI (le *capo reo,* le chef de ces Crétois qui, selon saint Paul, sont toujours menteurs, *Ep. ad. Tit.*, le vieux de l'Ida, le père de l'*infamia di Creti.*) *et* DOCTOREM ERRORIS. Item dicunt, SACERDOTES FACTORES VIÆ MENDACIS. *Item, dicunt* DEUS NON ESSE CREATOR MUNDI (du monde visible). Si quæratur, quomodo ADAM dicatur protoplastus? Dicunt quod FUIT PRIMUS HOMO, *qui secundum eos,* PER CREATIONEM DEI EX PRÆDICATIONE, *primo creatus fuit, qui* PRIMUS FECIT VOLUNTATEM DEI, CREDENDO SECTÆ EORUM. (Aussi Dante a-t-il revêtu dans la Comédie le nom et le personnage d'Adam, comme étant le premier ou l'*anziano* parmi ses frères de Florence.) Si c'est là un *argot,* on doit commencer à le comprendre.

Item, RESURRECTIONEM CORPORUM NEGANT. (Rappelez-vous les paroles de Salomon à ce sujet. *Par.* XIV.)

Item, dicunt quod JUDÆUS POSSIT SALVARI *in secta sua* SINE BAPTISMO. (Reportez-vous aux discours de l'aigle, XIX et XX du *Par.*) *Item,* CORPUS DEI *dicunt esse* PURUM PANEM. *Corpus autem proprium appellant* VERUM CORPUS CHRISTI.

Communes opiniones omnium Catharorum sunt; videlicet : quod DIABOLUS FECERIT HUNC MUNDUM. (Visible.) *Item, quod omnia* SACRAMENTA ECCLESIÆ NIHIL PROSINT *ad salutem,* et quod NON SINT VERA SACRAMENTA CHRISTI, sed *deceptoria et diabolica.... Item, omnes Cathari* NEGANT CARNIS RESURRECTIONEM FUTURAM.... *Item, omnes* NEGANT PURGATORIUM, etc., cap. VI, pp. 266, 267.

Il n'est pas un de ces *item* auquel ne puissent se rattacher des passages entiers du poëme, comme aussi à ces extraits du moine de Zigabène, qui existait un siècle avant Rinieri, antérieur lui-même à Dante d'une cinquantaine d'années.

Rejiciunt omnes libros mosaicos... Reliquos item omnes qui postea scripti sunt, tanquam Diaboli astutia compositi sint. Septem duntaxat suscipiunt et colunt, id est psalterium et librum sexdecim prophetarum et Evangelium secundum Matthæum, Marcum, Lucam et Joannem, et septimum librum quo res ab Apostolis gestæ continentur, cum omnibus Epistolis et Joannis theologi Apocalypsi. Sapientia enim, inquiunt, ædificavit sibi domum, septemque columnas substituit. (Nombre de grande vertu, dit l'Ottimo.) *In repudiandis libris mosaicos et cæteris subsequentibus cum Paulicianorum hæresi Bogomiles consentiunt.*

Venerandas imagines aspernantur et IDOLA GENTIUM *appellant,* ARGENTUMQUE ET AURUM, *et opera manuum hominum.*

Totos septem libros quos diximus SIC INTERPRETANTUR UT EOS PERVERTANT, *verbaque detorqueant a rectâ sententiâ, et suis accommodent opinionibus. Et quidquid in illis adversus peccatores et impios idololatras dictum est, id* CONTRA NOS DICTUM ASSERUNT ; *quidquid autem de amicis Dei, id ad se tradunt, confidenterque* ELECTOS ET JUSTOS, ET HÆREDES DEI *suos esse contendunt.* (En frères d'*Heredum.*)

Ipse Joannes habebat vestimentum suum de pilis camelorum et zonam pelliceam circa lumbos suos ; et cibus ejus erant locustæ et mel sylvestre. Cameli pilos mosaicæ legis dicunt esse præcepta, quæ ipsa quoque, ut camelus, impura sit. Zonam vero pelliceam sacrum evangelium interpretantur, quod ovium pellibus inscriptum est.

sion; celle-ci opère invisiblement, *quieto pare*, sur celles qui la suivent, comme le Grand-Orient sur les grades successifs; les autres se meuvent plus ou moins visiblement, selon le degré de transmission, de même que les Maçons, dont l'action est soumise à un mystère moins rigoureux à mesure que le grade est moins élevé. Or, ces Amours, se groupant par rondes ou mieux par loges, se mettent tout à coup en branle, c'est-à-dire qu'ils *commencent les travaux*, selon l'expression technique. Le poëte peut juger alors à la richesse de leurs *bijoux*, de leurs insignes ou décorations; de la vélocité ou de la lenteur que chacun d'eux doit apporter dans l'action propre à son grade, *dalla sua richezza mi si facean stimar veloci e lente*. Croirez-vous bien qu'en paradis, les élus aient à se distingner par la rapidité ou

Beatitudines omnes de Bogomilis Christum dixisse contendunt. Se enim esse pauperes spiritu, *et* LUGERE *et esurire atque* SITIRE JUSTITIAM, *et quæ sequuntur. Se vocari sal terræ et* MUNDI LUCEM; *et quidquid de Apostolis Christus dixit.*

Rursumque Mosaicæ legis adhortationes locustas appellant; mel autem sylvestre vocant Evangelium... Precursorem enim esse medium, aiunt, inter antiquam legem et novam et utriusque fuisse participem.

Neque per *Hierosolimam, inquit* Ev., *juraveris, quoniam civitas est magni regis.* MAGNUM REGEM *dicunt nunc* esse DIABOLUM (Satan Aleppe) *ut* MUNDI PRINCIPEM.

Respicite, inquit Ev., volatilia cœli, quod non serunt neque metunt, et quæ sequuntur. VOLATILIA CŒLI MONACHOS APPELLANT, *qui in columnis degunt, et cum inertem vitam traducant, tamen a Patre cœleste nutriuntur.* (Rappelez-vous les Harpies.) LILIA VERO CAMPI SE IPSOS VOCANT, *quod* ANIMÆ CANDORE PURI SINT, *virtutibus ornati.* (Vous verrez ces fleurs-là jouer leur rôle à la fin de la Comédie.)

Et accedens, inquit Ev., unus scriba dixit ei: Magister, sequar te quocumque ieris. Et dicit ei Jesus: Vulpes foveas habent et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. VULPES *intelligunt* MONACHOS, *qui in domunculis angustis, tanquam in latebris inclusi sunt.* (Ce renard qui emporte le fond du char de Béatrice au ch. XXXII du *Pg.* serait donc le monachisme? Ce qui nous mettrait sur la voie pour interpréter l'allégorie mise en œuvre dans notre vieux roman du Renard. Il faudrait alors y voir les alternatives de lutte et d'entente amicale dont le clergé et la noblesse féodale donnèrent si souvent le spectacle au moyen âge, et dans lesquelles, ami ou ennemi, maître Renard finissait toujours par mettre à mal le féroce Isengrin, constamment dupe des bonnes malices de celui qu'il avait tour à tour pour adversaire et pour allié.) *Volatilia cœli eos existimant qui in columnis vitam degunt, ut ante diximus, apud quos Christus omnino non habitet, cum* ILLIUS PRESENTIA SUNT INDIGNI. (Max. Bibl. vet. PP. XIX, p. p. 220, 223, 224 et suiv.)

Ces deux auteurs ecclésiastiques antérieurs à Dante, l'un d'un siècle et l'autre de plus de cinquante ans, se trouvent ainsi avoir commenté sa Comédie par anticipation, et nous fournissent, à l'envi l'un de l'autre, de précieuses lumières pour l'interprétation de son langage symbolique; aussi n'en avons-nous pas fini encore avec eux. Nous sommes, on le voit, un effronté plagiaire; non-seulement nous avons volé Rosetti, comme l'affirme le *signor* Atto Vanucci, en *reproduisant son système*, au dire de M. Sébastien Rhéal (*Biog. univ.*, Didot, art. Dante), mais nous poussons l'audace jusqu'à piller sans remords d'anciens docteurs, de RR. PP. inquisiteurs et même de doctes historiens modernes, comme MM. Schmidt et Matter. Ces derniers du moins ne nous en voudront pas de leur avoir volé une découverte qui, certes, ne leur eût pas échappé si leur attention se fût portée sur la *Divine Comédie*. Par malheur il n'en est pas de même de ceux qui, censés l'avoir étudiée, ont prononcé à son sujet de si étranges jugements, et se sont fait ainsi une célébrité quelconque. Oh! ceux-là nous garderont longtemps rancune; mais soyez tranquilles, ils ne souffleront mot; bien plus, ils feront faire silence autour d'eux. Est-ce qu'il faut ébruiter de pareils scandales? Fi donc! Est-ce qu'ils étudient l'argot?

la lenteur de leur danse, dont témoignerait le plus ou moins de richesse de leur costume officiel ?

—

Elle tourna trois fois autour de Béatrice, etc.

5. D'une de ces rondes ou loges, que le poëte avait remarquée à raison de sa beauté supérieure, *ch' io notai di più bellezza* (il n'a garde de nous dire qu'elle tournât plus rapide, car alors toute sa comparaison serait à néant et adieu l'horloge maçonnique) il voit sortir un feu, *fuoco*, plus rayonnant que tous les autres du bonheur des élus, *più chiarezza,* et dont le nom nous sera bientôt révélé. Ce bienheureux feu vient à Béatrice et tourne trois fois autour d'elle, en chantant ses louanges sans doute ; mais son chant est trop divin, *divo,* ou trop compromettant, pour qu'il lui prenne fantaisie de le redire, *la mia fantazia nol mi ridice.* En conséquence, la plume fait comme le poëme consacré à l'exaltation de l'albigéisme, *sagrato poema;* lorsqu'il y a trop grand péril en la demeure, il lui faut sauter aussi, *salta la penna.* Mais qu'importe ? si le poëte n'ose faire bénir par paroles sa foi Béatrice au nouveau personnage, il la lui fait bénir en action, et il va même trouver le moyen de la lui faire couronner par représentation.

—

..., Que pour les retracer
La bouche ose parler, la couleur est trop vive.

6. La couleur serait trop vive, vous l'entendez, s'il exprimait ce qu'il pense. Les plis de cette draperie qui lui sert à voiler son Isis, *cotai pieghe*, venant à s'effacer entièrement, et les teintes sombres servant seules à accuser les plis, l'étoffe deviendrait tout à fait transparente; alors adieu toute illusion. Quelle orthodoxie que celle sur laquelle il faut accumuler *cotai pieghe,* équivalant à *tanta sottilitade*, pour l'Ottimo, qui nous explique comment, si la couleur des plis *avanzasse in chiaritàde la veste, non farebbe pieghe anzi farebbe della vesta piega e di se superficie,* ce qui serait, ajoute-t-il, contre l'intention du peintre !

—

O sainte sœur, de qui l'ardente piété, etc.

7. C'est un frère en religion, un *frate*, qui s'adresse à Béatrice, et afin que cela soit bien compris, il lui donne le nom de *suora* affecté aux religieuses (*). Aussi est-ce l'ardent amour, l'*ardente*

(*) « Les *Parfaits et Parfaites* se donnaient entre eux les noms de *frère* et de *sœur*.

affetto, manifesté dans sa dévote prière, qui l'a déterminé à sortir de la belle ronde dans laquelle il figurait, comme Vénérable sans doute, pour venir lui parler.

—

.... Éternelle Splendeur
Du grand Apôtre auquel laissa Notre-Seigneur, etc.

8. Ce Vénérable est donc saint Pierre en personne, le grand *claviger* céleste, c'est lui qui vient de rendre hommage à Béatrice, en tournant trois fois autour d'elle; proclamant ainsi la sainteté, la pureté de cette foi personnifiée, de cette philosophie multiple, de cette théologie parfaite dont l'essence est restée si longtemps un mystère (*).

—

Daigne questionner à ton gré sur la foi, etc.

9. Les Vaudois et Cathares étaient hérétiques sans doute, quoique

(*Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, Doat., XXIV, f° 19 et suiv.) Schmidt, II, 96. « Tantôt les Parfaites habitaient seules, tantôt plusieurs d'entre elles vivaient ensemble dans des maisons communes (ainsi Piccarde, ch. III), s'occupant de travaux manuels, ou de l'éducation de jeunes filles, ou bien aussi du soin des malades et des pauvres. Elles avaient aussi le pouvoir d'administrer le *consolamentum* en des cas extrêmes. On relâchait quelquefois pour elles la règle austère qu'elles avaient dû s'imposer, et pourvu qu'elles s'engageassent à recevoir de nouveau le *consolement* avant leur mort, on leur permettait de rentrer dans le monde. » (*Id.*, *ibid.*) Ainsi Piccarde n'eut pas d'autres dispenses à obtenir et en fut quitte pour cet engagement; comme la parfaite Adélaïde, femme du chevalier Alzieu de Massabrac. (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, Doat. XXIV, f° 203 et suiv.)

« Il est remarquable, dit Schmidt. I, 196, que dans les provinces où fleurissait la *Gaie science* des troubadours, et où le service des dames était une des principales vertus chevaleresques, on voyait très-souvent les femmes renoncer au monde pour se vouer au dur ascétisme de la perfection cathare. » (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, XXIV, 241.) La chose est remarquable en effet, mais n'a rien de surprenant, la Gaie science de l'Amour, opposée à la triste religion de haine étant tout autre chose qu'une doctrine littéraire, comme on l'a cru jusqu'ici, et se proposant pour but de faire briller aux regards des croyants la lumière de la religion de vérité, destinée précisément à les conduire au salut en faisant d'eux des Parfaits. C'est ainsi que la chevalerie, d'origine toute sectaire, a pu se greffer à force de patiente habileté sur la société catholique. Rien de plus évident désormais. On n'en continuera pas moins de débiter sur la chevalerie, cette pépinière de Parfaits, les plus doctes billevesées, et les couronnes académiques de pleuvoir sur messieurs tels et tels faisant preuve de mémoire et de discipline universitaire pour avoir si bien retenu les leçons de messieurs tels et tels.

(*) « En jetant un coup d'œil sur l'ensemble du système cathare, on reconnaît qu'il veut être à la fois une PHILOSOPHIE et une RELIGION, une *métaphysique* et un *culte*, une *doctrine* pour l'intelligence et un *guide pour la vie.* » (Schmidt, *Hist. des Cath.*, II, 167.) Il est impossible de mieux résumer les divers caractères de la Béatrice dantesque. « Considéré au point de vue philosophique, le Catharisme est le résultat d'une spéculation imparfaite sur les rapports entre Dieu et le monde, entre le bien et le mal. Dans cette spéculation, basée sur un fond éminemment païen, rien n'est abstrait, tout y prend immédiatement une forme sensible, et l'imagination de ses partisans, plus puissante que leur raison, l'a enrichie de personnifications et de fables qui donnent à plusieurs de ses parties tous les caractères d'une véritable mythologie, etc. » (*Ibid.*) Il y a beaucoup de vrai dans cette appréciation quoiqu'on puisse y signaler quelques erreurs dans les parties que nous supprimons pour abréger. Nous la recommandons à M. Fc. Morin.

chrétiens, les Templiers aussi à notre avis, comme peut-être aussi les Maçons de nos jours, quoique beaucoup d'entre eux fort innocemment et sans le savoir. Issus des gnostiques, qui prétendaient remonter aux apôtres, et avoir recueilli d'eux, par une tradition non interrompue, la véritable doctrine du Sauveur, ils devaient avoir saint Pierre et les autres disciples de Jésus-Christ en non moins grande vénération que les catholiques. A leurs yeux, saint Pierre avait fondé l'Église romaine, dégénérée, pervertie par ses successeurs, et c'est bien comme premier apôtre du Sauveur, comme institué par lui chef de son Église, que le fait intervenir Dante, chrétien sincère, ainsi que le proclamait M. de Lamennais, sans se douter qu'il le fût jusqu'à la perfection. C'est comme tel que Béatrice s'adresse à lui, afin qu'il ait à s'assurer que son fidèle est bien réellement un fils de la primitive église, si différente de celle des Papes. Un examen approfondi, complet sur le dogme, n'aurait pas tardé à révéler la dissidence, aussi l'adroite Béatrice, qui tient à conserver pour elle-même et pour son protégé le déguisement catholique, entend-elle ne faire porter l'épreuve que sur les points où les deux églises rivales sont à peu près d'accord. Elle invite donc saint Pierre à interroger Dante sur la foi, la première des « trois colonnes sur lesquelles s'appuie le Temple, » en lui disant qu'il n'ignore pas à quel point le récipiendaire, aime, espère et croit, puisqu'il le voit en Dieu, dans le triangle lumineux contenant l'iod hébreu, comme aussi dans les peintures symboliques si transparentes dont il a orné son *Paradis*, à l'instar de la loge des Rose-Croix; *'l viso hai quivi dove ogni cosa dipinta si vede*, tes regards se portent sur tout ce qu'on voit peint ici, ce qui t'en apprend assez. Il n'y a pas là d'idolâtrie, car ce sont des symboles que nul n'est tenté d'adorer.

—

Mais la foi véritable, au royaume céleste,
Faisant les citoyens, etc.

10. La foi étant une des trois conditions nécessaires pour être admis dans le Temple, comme citoyen de la nouvelle Jérusalem, il est bon que le récipiendaire s'explique à ce sujet.

—

Ainsi que d'arguments s'arme le bachelier, etc.

11. Dante n'aurait pas eu à s'armer de pied en cap pour faire sa profession de foi et se trouver prêt à répondre à un tel examinateur, *a tal querente*, s'il n'avait eu à redouter de donner prise par ses ré-

ponses aux soupçons dont il était l'objet. Ce fut même, sans doute, afin de couper court aux accusations dirigées contre lui, qu'il imagina ce magnifique épisode, dans lequel il put parler tout à la fois le langage de l'Église romaine et celui du Temple. En veut-on la preuve écrite, la preuve contemporaine? La voici, dans le texte original de l'Ottimo: *È da sapere che quello che mosse l'Autore a volere trattare qui de' punti della fede christiana così in singularitade, si fu la invidia di* MOLTI MORDITORI, *i quali non intendendo lo stile, nel modo del suo parlare poetico, in* ALCUNA PARTE *li le opponeano a* RESIA. Ce fut là certes un coup de maître de sa part et qui dut bien attraper les méchantes gens qui, ne comprenant pas les ressources de son style poétique, l'avaient accusé d'hérésie en certains points, autant par envie que par ignorance. A notre avis, pourtant, ces méchantes gens-là ne laissaient pas que d'avoir d'assez bons yeux, ou peut-être, comme le P. Hardouin, signalant dans la Comédie, l'œuvre d'un disciple de Wicleff, ne faisaient-ils que flairer l'hérésie dans cette œuvre admirée et la damnaient-ils d'instinct. Mais leur tort réel était de lancer contre le poëte une accusation alors capitale, ce qui est toujours une mauvaise action. Nous ne nous arrêterons pas à ces expressions de *Baccellier* et de *Maestro,* équivalant si bien aux dénominations de récipiendaire ou de candidat et à celle de maître, dans les réceptions maçonniques; nous avons hâte de jeter un coup d'œil sur le lieu de la scène.

« Le ciel étoilé, où nous nous trouvons, peut être comparé, écrit Dante, à la physique, pour *trois* propriétés, et à la métaphysique, pour *trois* autres; à la physique, 1° par les choses visibles qu'il nous montre dans les étoiles et dans Galaxie, appelée le chemin de Saint-Jacques; 2° pour le pôle qu'il nous laisse apercevoir en tenant l'autre caché, *l'altro ci tiene ascoso;* 3° pour son mouvement visible *d'Orient en Occident,* tandis que le mouvement en sens contraire est imperceptible. De plus, les *sages d'Égypte* ont signalé mille vingt-deux corps d'étoiles, ce qui constitue une très-grande ressemblance avec la physique, *si l'on y regarde subtilement;* car le *deux* exprime le *mouvement local,* qui se fait de *nécessité,* le *vingt,* le mouvement *d'altération* ou de changement, le *mille,* le mouvement de progrès, *del crescere,* et la physique ne montre que ces *trois* mouvements, *questi tre moti soli mostra la fisica.* Ce ciel a, de même, une grande ressemblance avec la métaphysique, 1° à cause de Galaxie, blancheur résultant d'une *multitude d'étoiles que nous ne pouvons discerner,* et dont nous n'avons conscience que par leur effet, de même que nous n'acquérons l'intelligence des *substances premières* dont traite

la métaphysique, que par leurs effets; 2° à raison *du pôle que nous ne voyons pas,* et qui signifie les *choses immatérielles* dont traite la métaphysique; 3° enfin son mouvement presque insensible d'Occident en Orient, à raison d'un degré en cent ans, lui fait signifier les *choses incorruptibles* CRÉÉES *en premier* PAR DIEU et dont traite la métaphysique. » (*Conv.* II, 15.)

Afin de jeter quelque lumière sur ce commentaire si ténébreux du poëme, et sur des rapprochements si laborieusement amenés, nous commencerons par faire remarquer que tout y procède par *trois,* racine de *neuf,* ce nombre si cher à Béatrice-Trinité (*voy.* la *Vita nuova*), et que dans ce ciel étoilé, qui comporte à la fois les choses visibles et celles qui ne le sont pas, le blanc et le noir, le pôle apparent et le pôle caché, les *trois* mouvements, local, d'altération et de progrès, ce dernier essentiellement visible, et procédant d'Orient en Occident, les personnages visiblement mis en scène, vont figurer de même, au *nombre de trois,* et symboliser la foi, l'espérance et la charité, ces trois mouvements invisibles de l'âme, attendu qu'il est dit dans la deuxième épître aux Galates : *Jacobus et Cephas et Joannes qui videbantur columnæ esse.*

Ouvrons maintenant les livres et les cahiers maçonniques des héritiers du Temple. Nous lisons d'abord (p. 133 du *Tuileur* de Villiaume) : « Dans le rite écossais, on ne connaissait anciennement que le grade de chevalier Rose-Croix de Kilwinning et d'Hérédom (lisez *Heredum*). » Voici maintenant la décoration de la loge de réception : « Premier appartement, *trente-trois* (deux 3) lumières de cire jaune par *trois* groupes de onze; à l'est, au sud et au nord, *trois colonnes* sur lesquelles est inscrit FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ; au fond de la salle, toute tendue de noir, *trois* croix, celle du milieu portant au centre la *rose mystique* entourée d'une *couronne d'épines.* » — Dans *Light on Masonry,* p. 223, la décoration est la même : sur un calvaire, *trois* grandes croix; au bas du calvaire, un tombeau; *trente-trois bougies* dans *trois* chandeliers à onze branches chacun. *Trois* colonnes de *six* pieds de haut (deux fois 3), dont le chapiteau porte, en grandes lettres d'or, FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ. Le récipiendaire (p. 220) doit se procurer *trois* paires de gants, dont *une de femme,* et deux bâtons de cire fine, *for the seals* (pour sceller les traités d'alliance); il doit, en outre, présenter à chacun des frères *une paire de gants d'homme et une de femme,* avec deux bâtons de cire à cacheter. Ceux-ci doivent porter, sur leurs *habits blancs,* une chasuble de satin blanc bordée d'un large ruban noir avec une croix

rouge, faite *comme la chasuble* qu'un prêtre catholique porte sur l'aube, en célébrant la messe, *as the chasuble of a catholic priest*, p. 223.

Le deuxième appartement doit offrir, à son extrémité *orientale*, un transparent représentant la résurrection de J.-C., Sauveur du genre humain, surmonté d'un triangle brillant entouré d'une gloire. Le troisième appartement doit représenter, en tableaux peints sur des transparents, *toutes les horreurs attachées à l'idée de l'Enfer*. Avant l'ouverture des travaux, deux surveillants, *warden*, vont s'assurer que le chapitre est bien *couvert*, ce qu'ils font en demandant à la ronde, *in rotation* (aussi que de rotations, *giri*, de toutes nos Ardeurs), le signe, l'attouchement et le mot. Cela fait, le Grand-Maître demande : « Quelle heure est-il ? — Celle où le voile du Temple fut déchiré (les Templiers trahis), où les ténèbres et la consternation couvrirent la terre, où les étoiles disparurent et le flambeau du jour s'obscurcit; où les outils de la Maçonnerie furent perdus et où la pierre cubique sua l'eau et le sang. Celle enfin où le grand mot maçonnique fut perdu. »

Le souverain chapitre est ouvert alors pour se livrer à de *nouveaux travaux*, dans le but de retrouver le mot perdu, de hâter la *propagation de l'Ordre* et de procurer LA PERFECTION à un *chevalier d'Orient* (afin d'en faire un Parfait, un Cathare). Lorsqu'une fois le récipiendaire a satisfait aux conditions requises, il est mis dans la salle de réflexion, puis, le maître des cérémonies l'ayant décoré des insignes du dernier grade qu'il a obtenu, il lui dit : « Tous les TEMPLES sont démolis; nos outils détruits avec *nos colonnes*, le mot sacré est perdu, malgré toutes nos précautions, l'Ordre en général est dans la plus grande consternation. Voulez-vous nous aider à retrouver le mot ?—Très-volontiers.—Suivez-moi. »

En arrivant à la porte du chapitre, le f. ·. surveillant demande : Que voulez-vous ? — C'est un frère chevalier d'Orient et d'Occident qui, *errant dans les bois et les monts*, a perdu le mot, à la destruction du SECOND TEMPLE, et sollicite humblement votre aide pour le recouvrer. La porte s'ouvre, le candidat trouve tous les frères désolés et le Grand-Maître lui dit : Mon frère, la *confusion* s'est mise dans nos travaux, il n'est plus en notre pouvoir de les continuer; vous devez apercevoir, à nos regards et à notre consternation, que la *confusion règne sur la terre*. (Babel, la confusion des langues. Voy. *De vulg. eloq.*, p. 387 des *Révél.*) Sur la déclaration du candidat, qu'il est prêt à contribuer de tout son pouvoir à retrouver le mot (*Verbum*, la parole véritable,

transmise par la tradition gnostique), il est admis, à la condition de travailler *trente-trois* ans, pour apprendre les beautés de la *loi nouvelle* (de la Vie nouvelle). Chaque fois qu'on le fait passer devant les *trois colonnes*, il répète les mots *Foi, Espérance, Charité*, qui y sont tracés. On lui demande ensuite : « Qu'avez-vous appris dans votre voyage? — J'ai appris *trois* vertus, pour me guider à l'avenir, FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ; en est-il d'autres?—Non, elles sont le principe et les colonnes de notre *nouveau mystère*.—Engagez-vous à ne jamais vous départir de cette *foi*. » Lorsque le récipiendaire a prêté serment et reçu le costume et le bijou du grade (nous aurons bientôt à le décrire), les frères se lèvent en faisant le signe du *bon pasteur*. (Le *Manuel* de Villiaume nous apprend, pp. 133 et suiv., qu'il consiste à se donner réciproquement le baiser fraternel, *osculum fraternitatis*, comme nous l'avons vu ch. XXVI du *Purg.*) On lui déclare alors que le mot est perdu, *the true word*, et que, pour le retrouver, il faut avoir au cœur la *foi*, l'*espérance* et la *charité*. Il doit donc se mettre en quête du mot perdu, et, pour cela, on le dépouille de sa chasuble et de ses ornements, qui sont remplacés par des habits noirs souillés de cendre et de poussière, en signe d'*humiliation* (aussi combien d'humilité chez la Béatrice de la *Vie nouvelle !*). On le fait passer dans le *troisième* appartement, dont il a à faire *trois fois* le tour, et où on lui montre la représentation des tourments des damnés, *showing him the representation of the torments of the damned* (rappelez-vous, au XXXe ch. du *Purgatoire*, ces mots de Béatrice : *Tutti argomenti alla salute sua eran già corti, fuor che mostrarli le perdute genti*, etc.). Après ce voyage en Enfer, le Vénérable donne ordre de l'introduire à l'orient du chapitre et lui fait subir cet interrogatoire : D'où venez-vous? — De Judée. — Par où êtes-vous passé?— Par Nazareth. — Qui vous a conduit?— Raphael. —De quelle tribu êtes-vous?—De Juda. — Prenez les initiales de ces mots I.N.R.I. — Mes frères, s'écrie le Grand-Maître, le *mot* est recouvré, *donnez-lui la lumière*, et on lui enlève son bandeau. Le nouveau Rose-Croix donne alors le mot de passe, qui est EMMANUEL (nom sous lequel la prophétie désigna le Messie et auquel on répond *pax vobis*, comme Dante répondant *pace*). On lui demande où il a été reçu chevalier et prince de la Rose-Croix, il répond : Dans un *chapitre* où régnaient la décence et l'*humilité* (chez les Parfaits, assistant au consolement, *cum reverentia magna*, Ecbert. 911). Qu'avez-vous vu en y entrant? — Mon âme *fut en extase à la vue de nos ineffables mystères et du silence qui régnait dans la loge* (voilà

pourquoi *si tace in questa ruota la dolce sinfonia di Paradiso*, XXI). — Que s'est-il fait après? — On m'a fait travailler *trente-trois ans* (âge du Sauveur lors de sa passion). —Qu'avez-vous appris dans vos voyages?—Le nom des *trois colonnes* qui *soutiennent notre édifice*, et que ce sont les *trois grandes vertus* qui sont le *fondement de ce grade*, etc.

Le Grand-Maître demande : Quelle heure est-il?—Celle où le mot a été recouvré, où la pierre cubique s'est changée en Rose mystique (Étonnez-vous, après cela, que celui à qui le Christ a dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, devienne, sous la baguette maçonnique du poëte, un chevalier Rose-Croix), où l'ÉTOILE FLAMBOYANTE apparut dans toute sa splendeur, où nos autels reprirent leur forme ordinaire, où la *véritable lumière* dissipa les *ténèbres*, où la *loi nouvelle* devint visible dans toutes nos œuvres, etc. Le Grand-Maître se lève ensuite et DONNE LE BAISER à tous les chevaliers en leur disant PAIX profonde, et ils lui répondent PAIX. Puis, lorsqu'il les a congédiés en leur disant : Allons *en paix*, mes frères, prendre la réfection que réclament nos travaux, les princes Rose-Croix mettent leurs souliers en pantoufles, *wear their shoes in the form of slippers* (*).

« Le BANQUET, la seule cérémonie de table en usage dans les chapitres de Rose-Croix, est d'une nécessité indispensable, attendu qu'il est la commémoration du repas que notre Sauveur *donna dans Emmaüs* lorsqu'il se fit connaître à ses disciples, après sa résurrection. (Ce banquet étant de nécessité absolue, Dante pouvait-il se dispenser de donner son *Convito?*) Le très-sage couvre la table d'une nappe blanche et met dessus un morceau de *pain blanc*, au centre d'un triangle formé de *trois* chandeliers, portant des bougies allumées. Il prend des baguettes de six pieds (figure du bourdon des Apôtres), et les présente au candidat qui en remet une à chaque chevalier, puis tous prennent place autour de la table, la tête découverte, à l'exception du Maître, qui met son chapeau après la prière. Cette prière prononcée il rompt le pain (ce pain des Anges dont Béatrice sollicite les miettes pour son fidèle, *o sodalizio eletto alla gran cena del benedetto agnello*), en prend un morceau et passe le reste à sa

(*) A l'imitation des apôtres qui allaient pieds nus, *scalzi*, et des *insabbatati*, nom donné aux Vaudois, dit Bossuet, « à cause de certains souliers d'une forme particulière qu'ils coupaient par-dessus, pour faire paraître les pieds nus ; et ils affectaient cette chaussure pour marque de leur pauvreté apostolique. (*Hist. des Var.*, p. 541.)

droite. Quand tous sont pourvus, chacun mangé le sien (*). Enfin le dernier chevalier admis apporte un gobelet de vin qu'il dépose au milieu de la table. Le Maître le prend et lorsqu'il a fait le signe de Rose-Croix, il en boit une gorgée, et le passe de même à la ronde, jusqu'à ce qu'il lui soit revenu. Mettant alors un genou en terre avec tous les chevaliers, il jette dans le feu ce qui est resté du vin, puis tous se lèvent, le Maître donne à chacun le baiser, en disant : *La paix soit avec vous*, et tous se retirent après avoir relevé les quartiers de leurs souliers. (Voy. *Ligth on Masonry*, pp. 220 et suiv. jusqu'à 231.) Dans certaines loges, le Maître allume un petit papier sur lequel est tracé INRI, le met dans la coupe vide où il est consumé, puis après avoir fait le signe, il s'écrie : *Consummatum est.* (Ibid. p. 322.)

Telle est, résumée autant que possible, quoique bien longue encore, la cérémonie de réception d'un chevalier Rose-Croix. Nous connaissons donc maintenant dans son essence ce qui constitue la métaphysique du huitième ciel, de ce ciel étoilé qui suggéra à Dante tant de bizarres rapprochements, hérissés de toute l'érudition propre à en obscurcir la signification. Voilà ce qui était invisible au XIVe siècle ; voilà le pôle caché aux profanes, et sur lequel tant de nuages avaient été accumulés, qu'il nous a fallu y *regarder subtilement*, selon le conseil du docte théologien albigeois, pour parvenir à le découvrir. Une fois ses mystères percés à jour, il nous sera plus facile de nous reconnaître dans ce que ce ciel comporte de visible, en suivant le poëte dans les trois chants qu'il lui a consacrés, fidèle qu'il a toujours été au nombre trois, comme à sa dame et à sa religion d'Amour. Passons donc maintenant à la physique, au pôle apparent et aux choses qu'il a bien voulu nous rendre visibles à l'aide des trois personnages auxquels il va donner la parole.

—

(*) « De même que les Cathares faisaient correspondre le *Consolamentum* au baptême des catholiques, ils avaient un usage qui devait rappeler la sainte Cène et qu'ils appelaient la *bénédiction* ou la *fraction du pain*. Cet usage se pratiquait à chaque repas auquel assistaient des Parfaits. Des morceaux de pain, béni par le plus ancien d'entre eux à défaut d'un ministre, étaient alors distribués à tous les assistants, qui l'appelaient le *pain de Dieu* ou le pain *de la sainte oraison*. Là où les Parfaits pouvaient visiter souvent les fidèles, ils leur bénissaient du pain en assez grande quantité pour qu'ils pussent en manger tous les jours. Dans les temps de persécution, cet usage dut se modifier ; on ne mangeait alors du pain bénit qu'aux occasions solennelles, surtout aux fêtes de Noël et de Pâques. Des messagers fidèles le portaient dans les villes et dans les villages aux croyants et ceux-ci le conservaient religieusement dans des cassettes pendant des années entières. » (*Lib. sent. Inq. Tol.* 29, 34, 112. Eymericus, 274. *Arch. de l'Inq. de Carc.* Doat, XXIII, f° 204b.) Schmidt. II, 130.

C'est ainsi que pour Dante le *pain de Dieu* était devenu le *pain des Anges*.

Fais-toi connaître à nous pour un Chrétien fidèle, etc.

12. Tous ceux qui confessent le Christ ont la prétention d'être de *bons chrétiens*, à quelque secte qu'ils appartiennent, la question de saint Pierre laisse donc à Dante une latitude complète. Il l'aurait bien autrement embarrassé s'il l'eût posée ainsi : Fais-toi connaître pour catholique romain. Sachez donc que les Parfaits se donnaient entre eux ce titre de *bons chrétiens* équivalant à *bonshommes ;* ainsi pour demander la bénédiction, à la fin du service religieux, les croyants disaient : « *Bons chrétiens*, recommandez-nous à Dieu, priez-le qu'il nous accorde une bonne fin et qu'il nous donne de ses grâces. » (*Arch. de l'inq. de Toulouse*, 273, Doat XXV, fol. 117-19; *Liber sent. inq. Tol.* 29.) Lors donc que saint Pierre appelle Dante *buon christiano*, il le signale aux siens comme Parfait ou ministre de la foi évangélique (*).

—

Ayant tourné les yeux, je vis un signe prompt, etc.

13. Cette foi doctrinale, à laquelle il a recours pour répondre à l'interrogation, a en elle trop d'habileté pour ne pas l'engager à déployer tout ce qu'il a de science en théologie, *aqua dell' interno fonte*, afin de donner le change aux malveillants, *morditori* de l'Ottimo.

—

Fasse la Grâce, qui me vaut cet avantage, etc.

14. C'est aux *morditori* que Dante dut en réalité la grâce qu'il se procura d'être examiné sur la foi par le premier chef de l'Église ; mais s'il avait à cœur d'exprimer des pensées en harmonie avec le dogme catholique, *faccia li miei concetti esser espressi*, c'était à la condition de réserver par devers lui celles qui pourraient s'en écarter essentiellement.

—

La foi de ce qu'attend l'espoir est la substance, etc.

15. Rien de plus habile et de plus orthodoxe tout ensemble que de répondre à cette demande du saint Primipile, qu'est-ce que la foi ?

(*) « Quand on avait reçu le *Consolamentum*, on était considéré comme *Parfait*, nom par lequel la secte désignait ceux qui avaient reçu l'imposition des mains. Pour cette raison, indépendamment du nom de *Cathares* ou Purs, on les appelait aussi *les Amis de Dieu*, les *Bonshommes*, les BONS CHRÉTIENS. » (Mansi, XXII, 157 ; Petr. Val. Cern. 556 ; Add. à Rein. *ap.* Gretser, 31. *Act. Inquis.* souvent ; *Lib. sent. Inq. Tol.* 23, 103, 131 ; G. de Puy-Laurens, 668.) Schmidt, II, 91.

par la définition textuelle de son bien-aimé frère saint Paul, dont les Albigeois ne récusaient pas plus l'autorité que celle des autres apôtres : *Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (Heb., XI, I), la divergence ne commençant entre les orthodoxes et les hérétiques qu'à l'interprétation de certaines parties des évangiles ; les derniers soutenant que Rome s'était singulièrement écartée du *buon filo* dans lequel l'avaient mis saint Pierre et saint Paul.

—

Si, toutefois, tu sais en même temps comprendre, etc.

16. Saint Pierre qui doit se douter du stratagème, puisqu'il voit tout en Dieu, ce qui pourrait même le dispenser de pousser plus loin l'examen, veut naturellement savoir si le candidat a la saine intelligence du texte cité.

—

Je répondis : — Ici tout ce que mon œil sonde
De mystères profonds, d'arcanes éternels, etc.

17. Les choses mystérieuses qui m'apparaissent ici, dans ce ciel des Rose-Croix, sont profondément cachées aux profanes, comme *l'altro polo che tiene ascoso ;* n'existant que dans la seule croyance albigeoise, sur laquelle se fonde la plus haute espérance, elles y sont substantiellement, *l'esser lor di sustanzia vi prende intenza ;* c'est sur cette seule croyance albigeoise qu'il faut baser ses arguments, *da questa credenza ci conviene sillogizar*, sans regarder du côté de l'Église catholique, *senza altra vista.* Et voilà comme l'esprit et la lettre diffèrent constamment dans tous le cours du poëme sacré. Essayez donc de faire dire ainsi le pour et le contre dans le cours de quelques mille vers à tout autre écrivain, s'il n'appartient pas à la même école.

—

Les sophistes confus auraient la bouche close.

18. Saint Pierre aurait bien le droit de ne pas se payer de pareille monnaie, mais celui que le poëte évoque ici pense un peu comme lui au fond, et il approuve complétement une réponse conçue dans la forme scolastique la plus irréprochable, de façon à satisfaire à la fois et Rome et Toulouse. Les sophistes du catholicisme perdraient leur *latin,* s'écrie-t-il, en adoptant à son tour celui de Dante, *il suo latino,* si tout ce qu'enseigne la doctrine évangélique, *dottrina,* était compris

comme tu le fais, c'est-à-dire en bon pauvre de Dieu, ou en *bon chrétien*, comme on appelait les croyants.

—

Mais, dis-moi, dans ta bourse est-elle juste aussi, etc.

19. Nous trompions-nous quand nous avancions que le saint Pierre qui s'exprimait ainsi, ne différait guère au fond de manière de penser avec le poëte? Dante n'en fait-il pas ici un amour embrasé, *amore acceso*, pour donner à entendre qu'en réalité il faut voir en lui le *Primipile* des fidèles d'Amour.

Or, le saint Pierre que nous disons affecte de douter que la réponse du fidèle Alighieri, irréprochable à l'analyser et à la peser, *lega e peso*, soit précisément conforme en tout à sa manière de penser, et que la monnaie exposée ne diffère pas jusqu'à un certain point de celle qu'il garde en poche, *nella sua borsa*. Il est des gens qui se flattent d'attraper le bon Dieu, à plus forte raison les saints; mais le double sens que nous avons signalé ne pouvait échapper à la pénétration d'un Bienheureux.

—

.... Si nette et si ronde
Que je n'ai sur son coin nul doute, Dieu merci.

20. Dante peut en toute conscience, au moyen d'une restriction mentale excluant le sens littéral, affirmer que sa réponse, entendue dans le sens qu'il a voulu lui donner, ne diffère en rien de ce qu'il pense, et que son esprit, où elle se formule nettement et complétement, *lucida e tonda*, n'a aucun doute sur sa valeur, attendu qu'il a eu soin de la frapper au coin orthodoxe, *nel suo conio nulla mi s'inforsa*, si bien que messire Néant, *nulla*, en sera dupe.

—

.... D'où te vint
Ce joyau précieux, sur lequel, dans le monde, etc.

21. D'où provient pour toi cette foi précieuse, *gioia* (mot qui signifie aussi joie et par suite Gaie science), sur laquelle se fonde toute vertu, attendu qu'elle est une des colonnes du Temple!

—

.... La large pluie où daigna l'Esprit saint
Se répandre sur l'une et sur l'autre écriture, etc,

22. Rien ne saurait égaler l'habileté de cette réponse : L'Église interdisait aux fidèles la lecture des livres saints et, autant qu'elle le put, elle en empêcha la traduction en langue vulgaire. Toutes les

Bibles en provençal furent recherchées et détruites après la croisade albigeoise. En proclamant que la foi dérive pour lui des saintes Écritures, Dante indique suffisamment que leur connaissance est indispensable pour croire et avoir la foi; que l'abondante rosée de l'Esprit-Saint ne saurait féconder que la raison éclairée par la lecture et par la méditation; aussi voyons-nous que le candidat au grade de Rose-Croix est mis dans une *chambre de réflexion* tendue de noir, où il trouve une bible ouverte sur une petite table, avec une chandelle allumée ayant pour support une tête de mort. (*Light on Masonry*, 224.) Non-seulement donc le poëte déclare ici avoir été dans la salle de réflexion et avoir fait son profit de la lecture de la bible, *le vecchie e le nuove cuoje*, mais que sa raison y a puisé des arguments si saisissants, que toutes les démonstrations faites chaque jour du haut des chaires catholiques lui ont paru sans valeur aucune, *ottusa*. Qu'on veuille donc bien réfléchir qu'à cette époque le clergé catholique seul avait le droit de démonstration, que seul il pouvait expliquer le livre de vérité, et cela sous peine de mort pour les contrevenants.

—

.... Ces œuvres que n'eût su
La nature, en battant le fer sur son enclume, etc.

23. Les hérétiques admettaient un certain nombre de miracles, ceux de Jésus-Christ notamment, et encore en les interprétant souvent dans un sens symbolique; ils en rejetaient beaucoup parmi ceux qu'adoptait l'Église romaine. Le poëte trouve ici moyen de ne pas s'expliquer sur un sujet si délicat; il affecte d'admettre les miracles en général, mais il a soin de tenir les exceptions en réserve; bientôt même il va se montrer disposé à faire bon marché des miracles eux-mêmes.

—

.... Dis, qui peut t'assurer
Que ces œuvres aient bien existé? etc.

24. Qui t'a prouvé que les œuvres mentionnées dans l'Écriture fussent vraiment miraculeuses? reprend saint Pierre, qui pousse son homme au bouton. Personne n'en vient porter devant toi témoignage sous la foi du serment. Ces paroles de saint Paul ayant produit l'effet désiré, le rusé candidat emprunte le fameux argument de saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, ch. V, argument qui dans sa bouche revient à dire: Je fais assez peu compte des miracles en général; celui dont je suis frappé, et qui ne sort pas de l'ordre naturel, c'est l'éta-

blissement du christianisme par les Apôtres, non pas celui de l'Église catholique, telle qu'elle est, ne confondons pas ; tous les autres ensemble ne valent pas à beaucoup près celui-là, *queste' uno*, celui-là seul, *è tal che gli altri non sono il centesmo.*

—

Celle qui fut jadis une vigne opulente, etc.

25. Nous étions bien fondé à dire : Ne confondez pas le christianisme avec le catholicisme ; le récipiendaire se hâte de constater la différence. L'un est une vigne fertile, l'autre n'est qu'une ronce épineuse aux fruits acerbes, comme ceux du prunier sauvage, *pruno.* C'est pauvre et au sein des privations que saint Pierre planta la première, bien différent en cela de ceux qui l'ont fait si déplorablement dégénérer.

—

....Du Seigneur, célébrons les louanges, etc.

26. Le *Te Deum* n'est-il pas admirablement placé là ? La haute cour des chevaliers Rose-Croix, *alta corte,* est enchantée de la manière adroite dont le candidat s'est tiré d'un examen si scabreux, et surtout du dernier trait lancé contre l'Église catholique. Aussi entonne-t-elle tout d'une voix : « *Te, Deum, laudamus, te, Dominum, confitemur,* tous les anges (de notre ciel, tous nos dignitaires, chérubins et séraphins) te proclament à l'envi, *trois fois* saint, Seigneur, Dieu *Sabaoth* (mot hébreu que Dante n'a pas oublié, ch. VII, 1) ; l'armée vêtue de blanc des martyrs, *candidatus* (revêtue de la chasuble blanche des Rose-Croix), chante tes louanges ; tu as brisé l'aiguillon de la mort (*de Madonna Pietà,* cette mort des vivants) et ouvert aux croyants (aux Purs, aux Cathares) le royaume des cieux. Tu es le *juge* attendu ; sauve ton peuple, Seigneur, et bénis tes héritiers (les héritiers du Temple, les chevaliers d'*heredum*) appelle-les dans la gloire éternelle avec tes saints (tes Cathares, tes Kadosh, tes Solitaires). » Combien de cantiques et de psaumes n'avons-nous pas déjà vus se reproduire avec un égal à-propos ?

—

Puis, ce prince d'en haut, qui, dans son examen,
De branche en branche avait pris un essor sublime, etc.

27. Après ce *Te Deum* significatif, le prince souverain des Rose-Croix, celui du moins qu'ils reconnaissent pour tel, aussi bien que l'Église romaine, qui proclame saint Pierre son fondateur ; *quel baron,* dont l'examen poursuivi de point en point, *di ramo in ramo,* l'avait

fait arriver au but qu'il désirait atteindre, *ultime fronde,* c'est-à-dire à décevoir la Papauté par une profession de foi frelatée et à lui jeter l'injure à la face, saint Pierre reprend la parole pour continuer ce curieux examen.

—

.... La grâce qui, dans un mystique hymen,
Épousant ton esprit, en ce moment t'inspire, etc.

28. Cette divine Béatrice, cette doctrine albigeoise personnifiée, est la grâce qui t'a conduit à l'initiation, en devenant la dame de ton esprit, *donna della mente* (voy. la *Vita nuova,* p. 32 des *Revél.*); c'est parce qu'elle illumine ton esprit, *donnea* avec lui (le *domnejar* des troubadours) et ne fait qu'un ainsi avec toi, que tu es mystiquement homme et femme, union symbolisée par la double paire de gants. Elle est donc la grâce qui t'a inspiré et fait parler comme il fallait pour ne pas encourir l'*auto da fe, la bocca t'aperse com' aprir si dovea.* Voyez-vous la grâce faire la belle, *donneare,* avec l'esprit de Dante, lui faire la cour? Admirables commentateurs! Peut-être comprendra-t-on maintenant pourquoi saint Pierre approuve complétement ce que le bachelier, aussi retors qu'un inquisiteur, a jugé à propos d'émettre, *ciò che fuori emerse;* sans parler de ce qu'il a gardé par devers lui. Il s'agit maintenant de savoir ce qu'il croit, *quel che credi,* et pourquoi il croit. Mais le théologien ne sera pas plus embarrassé pour répondre que par le passé. Ah! si un fils de saint Dominique avait eu à jouer le rôle de saint Pierre, qu'il l'aurait bien autrement pressé de questions! (Voy. *Modus examinandi hæreticos,* dans Bibl. *vet.* PP. et *Doctrina de modo procedendi contra hæreticos,* chez Martenne, et D. *Thes. nov. Anecd.* v, etc.)

—

O Très-Saint-Père, Esprit à cette heure qui vois, etc.

29. O Saint-Père de la véritable église des saints, qui vois en esprit ce que tu crus dans ton enveloppe mortelle, toi dont la foi fut telle, qu'arrivé après saint Jean dans le sépulcre (le tombeau figure aussi dans les réceptions maçonniques), tu y entras avant lui (*Ev. S. Johan,* xx), je saurai bien te donner satisfaction, et cela grâce à la forme, *la forma del creder.* La forme, non la substance, ainsi le mot est à noter, quand même il signifierait l'ordre successif, et les motifs de ma croyance. C'est qu'en effet pour le théologien Dante, tout cet examen n'est qu'une affaire de forme extérieure.

—

Je crois en un seul Dieu, tout-puissant, éternel, etc.

30. Il n'est pas une secte chrétienne qui n'acceptât ce *credo*, dans lequel le théologien Albigeois se serait fait scrupule de ne pas donner place à l'amour.

—

.... Outre que mainte preuve,
Métaphysique ou non, frappe mon sens mortel, etc.

31. Dans le ciel étoilé des Rose-Croix « comparable à la métaphysique pour trois propriétés et à la physique pour autant, » *Conv.* (*voy.* note 11 de ce ch.) ces preuves physiques et métaphysiques ne pouvaient faire défaut à pareille profession de foi ; mais Dante ajoute, qu'il se fonde encore sur la vérité qui pleut du ciel par Moïse, les prophètes, les psaumes, les Évangiles, les épîtres et les Actes des Apôtres. Il semble donc que Dante aurait fait scission, en ce point du moins, avec les Parfaits, ses confrères, qui dans le concile de Lombers, en 1165, répondaient à l'évêque de Lodève : « Nous n'admettons ni la loi de Moïse, ni les prophètes, ni les psaumes, ni l'Ancien Testament, ni les interprètes du Nouveau ; nous n'admettons que l'Évangile, sept épîtres, les Actes des Apôtres et l'Apocalypse. » (Ext. des *Arch. de l'inquis. de Carcassonne.* Bibl. imp. collect. Doat n° 21.) N'en croyez rien, et reportez-vous aux nombreuses allusions faites dans tout le cours du poëme, tant à Moïse, pour l'esclavage d'Égypte, le passage de la mer Rouge (*voy.* notamment *Enf.* 4, p. 9, 32, Par. 4, 24, 26, 32), qu'aux prophètes Elie, Isaïe, Ezéchiel, Daniel, qu'aux nombreux psaumes se succédant avec leur éloquente application dans tout le *Purgatoire;* enfin rappelez-vous toutes les citations des Évangiles, des épîtres et des Actes des Apôtres, vous comprendrez alors qu'il faut traduire avec nous : Ma croyance se fonde sur la vraie doctrine (l'eau vive) qui pleut ici, dans ce poëme, *piove quinci*, et que j'y fais pleuvoir aussi bien à l'aide de Moïse, des prophètes, des psaumes, rejetés par moi, que par l'Évangile, les épîtres, les Actes des Apôtres, auxquels j'ai foi, comme émanés de ceux que l'esprit d'amour, l'*ardente spirto*, féconda, *fece almi*, dans le même sens que *alma Ceres.* Et pour qu'il n'y eût pas à se méprendre sur sa pensée, de même que les Maçons disent, *il pleut*, pour signaler un péril imminent, il s'est servi du mot *piove*, afin d'indiquer aux siens que le danger qu'il bravait audacieusement, l'obligeait à user ainsi de feinte en paraissant accepter ce qu'il réprouvait. Où trouverez-vous en effet dans Moïse et les prophètes que Dieu meut le

ciel par l'amour et par le désir? n'indiquait-il pas, par ces seuls mots, la source toute évangélique de sa foi, et n'excluait-il pas le dieu de Moïse et de David, qui n'apparaît dans l'Ancien Testament que sous l'aspect d'un maître jaloux et d'un juge redoutable? Il y avait au surplus dans la secte divergence au sujet de l'Ancien Testament, les uns le rejetant entièrement, comme les Parfaits de Lombers, les autres en admettant douze livres comme les Patérins de Lombardie. (Rinieri *ap.* D. Martenne, v. 1769.)

—

Trois personnes, je crois, en qui mon âme espère; etc.
Ce qui dans l'Évangile est mainte fois écrit,
En grava pour toujours la trace en mon esprit.

32. Le voici revenu à l'Évangile, qui a imprimé dans son esprit la croyance en trois personnes éternelles, d'essence à la fois une et triple, dont l'idée comporte également le pluriel et le singulier, *sono e este.* Sans nous arrêter à la bizarrerie de la définition, nous nous bornerons à renvoyer à l'*Histoire du gnosticisme* de M. Matter; on y verra que plus d'une secte gnostique aurait pu souscrire à cette définition de la trinité. Comment se fait-il, pourrait-on se demander, que les enseignements de l'Église catholique, les écrits des Pères, les conciles, celui de Nicée surtout, ne soient pas mentionnés par un si bon théologien, comme ayant contribué à déterminer sa croyance au sujet de la *profonda condizion divina,* qu'il ne fait qu'effleurer et pour cause, *ch' io tocco mo?* Ah! s'il s'en tait, il a pour cela d'excellentes raisons, et la preuve, il prend la peine de la déduire nettement: *La mente mi sigilla l'evangelica doctrina.* C'est la doctrine évangélique qui a entraîné sa foi, c'est elle qui s'est imposée à son esprit, comme un sceau laissant son empreinte sur la cire molle, *la doctrine évangélique* entendez-vous bien, appelée de ce nom bien avant Luther, doctrine prêchée par ces excellents anges, princes souverains Rose-Croix, dont les adeptes doivent se munir symboliquement de deux bâtons de cire fine à cacheter, en témoignage de docilité et de silence. Les Vaudois du reste, au témoignage de Bossuet, auraient cru à la trinité et même à la transsubstantiation, ce en quoi ils auraient différé des Cathares Manichéens.

—

De là ma foi dérive et naquit dans mon âme, etc.

33. Tel est le principe de sa foi, telle est l'étincelle qui, jaillissant du foyer oriental, s'est déployée comme une flamme inextinguible,

vivace, dans l'âme du théologien du Temple, où elle scintille désormais comme l'étoile flamboyante dans le ciel des Rose-Croix. Qu'on veuille donc bien se rappeler cette brillante étoile à sept pointes qui rayonne dans le Temple des Rose-Croix, *brilliant star of seven points,* au centre de laquelle brille l'*iod* hébreu ou le G; *the flaming star* qui décore la poitrine du Maître, et dont il annonce la réapparition au récipiendaire (*voy.* la note 11) ; vous la retrouverez dans tous les rituels maçonniques et le chevalier Tschoudi lui a consacré un ouvrage qu'on pourra consulter. Voilà comment se déroulent successivement à nos yeux, dans l'ordre exact des grades, conformité à noter, tous les ornements de la Maçonnerie, et encore ne sommes-nous pas au bout. Mais que voulez-vous? ce ne sont pas là des preuves, ce ne sont que des inductions, et le hasard peut avoir produit tout cela, comme une combinaison de lettres jetées au hasard aurait pu produire la Comédie elle-même.

—

Comme un maître apprenant ce qu'à peine il espère
Embrasse, tout joyeux, le zélé serviteur, etc.

34. C'est le moment de se rappeler que le candidat Rose-Croix a voyagé comme Dante, en Enfer, qu'il passe par Nazareth, ou par la chambre de réflexion, équivalant au Purgatoire, et qu'il arrive enfin dans le troisième appartement, resplendissant de lumières, comme un paradis, où Dieu rayonne dans l'étoile flamboyante. Or, une combinaison étrange, due encore au pur hasard, fait que Dante, dont les comparaisons sont toujours si éloquentes, vient précisément à cette heure nous dire ceci : De même que le Maître Rose-Croix, enchanté d'apprendre du récipiendaire, que le MOT EST RETROUVÉ, lui donne le baiser fraternel, l'*osculum fraternitatis*, aussitôt qu'il a cessé de parler, l'*abbracia per la novella, tosto ch' e' si tace*, en le félicitant d'une si bonne nouvelle, *gratulando* (reportez-vous de grâce à la note 11), de même saint Pierre, cette lumière apostolique qui m'avait fait subir l'examen d'aspirant Rose-Croix, fut tellement charmé de l'habileté dont j'avais fait preuve, qu'il m'embrassa par *trois fois* en me bénissant, *benedicendomi cantando* TRE VOLTE *cinse me.* O hasard ! ce sont là de tes coups (*).

(*) « Le seul vrai baptême, suivant les Cathares était le baptême « du saint Esprit et « de feu » dont parle l'Écriture. Ils administraient ce baptême sans élément matériel, par la seule *imposition des mains*... Après la profession de foi et les engagements pris on remettait au frère *consolé*, en souvenir de son initiation, un *fil de lin ou de laine*, dont il devait se ceindre le corps et qu'on appelait symboliquement son *vêtement*. Avant de se séparer, le ministre donnait encore au nouveau Parfait le *baiser de paix*, en l'embras-

Ce n'était pas assez pour Dante que Virgile, en le *couronnant* et en le *mitrant* au chant XXVII du *Purgatoire*, l'eût proclamé *roi* et *pontife*, grade que nous retrouvons dans la Maçonnerie. Il est en effet dans les rituels un dix-neuvième grade de l'Ecossisme, sous le titre de *Grand-Pontife de la Jérusalem céleste;* celui qui y est admis devient roi et pontife, dans une loge appelée la *cour de Sinaï*, où l'on voit la Jérusalem céleste descendant du sein des nuages pour écraser, *crush*, les restes de Babylone et en chasser le serpent à trois têtes, *three headed serpent or hydra* (rappelez-vous le triple Geryon et le Dragon du *Purg.* XXXII.) Au centre de la cité sainte est un arbre portant douze espèces de fruits différents, pour indiquer où trouver les douceurs de la vie, *to make understand where the sweets of life are to be found* (Pg. XXII et XXXII) ; le Vénérable est appelé trois fois puissant. (*Light on Masonry*, 142, 238.) Or, nous ne doutons pas que la trois fois puissante Béatrice-Trinité n'ait rempli ce rôle sur la montagne du Purgatoire, où nous avons vu aussi, un bel arbre chargé de fruits; et qu'en vertu de sa délégation, l'ami Jean de Virgilio n'ait lui-même couronné et mitré Dante, en le proclamant grand-pontife de la Jérusalem céleste. Mais comme nous le disions, ce haut grade ne suffisait pas au théologien dissident; il nourrissait une plus haute ambition, celle de tenir du chef des Apôtres lui-même son titre de Pasteur évangélique, dont il était heureux et fier.

Cette fois, en effet, ce n'est pas seulement un grade que saint Pierre confère à Dante, c'est une mission apostolique, une charge sacrée, c'est le caractère sacerdotal; autrement pourquoi faire intervenir un si haut et si saint personnage? Il ne lui impose pas les mains sans doute, ou du moins l'imposition n'est pas exprimée, par l'excellente raison que le poëte n'a pas donné de mains à ses Splendeurs; en fût-il même autrement, il avait cent aussi bonnes raisons pour ne pas commettre pareille imprudence ; mais il a suppléé à cette cérémonie autant qu'il était en lui, car on ne méconnaîtra pas qu'un baiser, ou un embrassement de saint Pierre, puisse valoir d'ordi-

sont deux fois sur la bouche, *Bis in ore ex traverso.* » Ce qui faisait trois fois. (*Forma qualiter. hæreti hæreticant hæreticos suos*, *ap.* Martenne, et Dur. *Th. nov. anecd.* V; *Arch. de l'Inq. de Carc.*, XXII, f° 112b) Schmidt, II, 121 et suiv.) C'est ce même baiser que Francesca de Rimini a échangé avec Paul, ch. V de l'*Enfer*, comme aussi Arnauld, Daniel, Guido Guinicelli et les autres Parfaits, au ch. XXVI du *Pg.*

Arnauld Daniel dont le nom se reproduit ici, pourrait bien n'être autre que cet Arnauld dont parle l'évêque Luc de Tuy (pp. 165, 169, 182, 183), « homme lettré, écrivain infatigable, débitant *sous formes catholiques*, des compositions où il insinuait les principes de son hérésie » et qui périt assassiné en Espagne, à Léon, en 1216. (*Voy.* Schmidt, I, 369.)

nation. Or, ce n'est pas pour une fois qu'il est embrassé par saint Pierre, c'est *trois* fois, *tre volte cinse me,* comme le Parfait recevant le consolement; quand le très-sage Maître des Rose-Croix ne donne qu'une fois au récipiendaire le baiser fraternel. Je demanderai au plus incrédule s'il pense en conscience qu'il fût possible de faire plus sans être livré au bûcher et surtout, de plus dire en moins de mots. Aussi persistons-nous plus que jamais à croire et à soutenir que Dante a voulu faire allusion ici à son ordination comme pasteur de l'église albigeoise, en indiquant qu'elle se rattachait bien plus directement au prince des Apôtres que le sacrement conféré journellement par les Papes et par les évêques à des hommes indignes du saint ministère, contrairement aux recommandations de saint Paul, *Ép. à Titus,* I, 7.

Hugues Foscolo disait il y a quelque vingt ans : « Dante voulait fonder une nouvelle école de religion. » Mais il mourut sans pouvoir en fournir d'autre preuve que son assertion, et d'ailleurs on voit qu'il ne s'agissait pas d'une école nouvelle. Rossetti le proclamait bon catholique, n'aspirant qu'à une réforme des abus de l'Église romaine. Je soutiens moi et je crois aller le prouvant de plus en plus, que Dante ne voulait pas fonder une religion nouvelle, puisque cette religion, connue, selon les pays, sous le nom d'hérésie paulicienne, vaudoise, albigeoise, cathare, etc., existait depuis longtemps, et que son origine, d'après des témoignages authentiques, remontait aux premiers âges du christianisme ; mais qu'il aspirait à la relever, et avec elle l'ordre du Temple, qui en était le foyer le plus actif; enfin, que, membre de l'église proscrite et dispersée, il entreprit un apostolat périlleux, au succès duquel il consacra ses efforts, ses veilles et son génie, avec la conviction d'accomplir ainsi le devoir d'un bon prêtre et d'un bon chrétien.

CHANT XXV.

S'il arrive qu'un jour ce poëme sacré,
OEuvre où mirent la main et le ciel et la terre, etc.

1. Traduisez : Si cette Comédie, consacrée à exalter la sainte religion évangélique, *poema sacro,* dans lequel j'ai mis en tableaux le

ciel sectaire et la terre catholique, rude travail qui m'a fait maigrir dans les veilles et l'inquiétude, me vaut jamais de parvenir à mon but, à la ruine de la Papauté, implacable ennemie à qui je dois ce long exil loin de Florence, le bercail où je dormis irréprochable comme l'agneau, n'ayant d'autres torts que ma haine contre ces loups romains, dont l'avidité s'acharne sur ceux qu'ils appellent leurs brebis (ici l'Ottimo renvoye, pour savoir qui sont ces *lupi*, aux ch. VI et XIV du *Purg.*: on ne peut mieux faire que de suivre son avis), je rentrerai dans mes foyers le verbe haut et ferme, en délégué impérial, *con A.L.T.R.A. voce*, avec les insignes de ma haute mission, *con A.L.T.R.O. vello.* J'y reviendrai en prophète inspiré, *vates*, *poeta*, ayant prédit la ruine de la Prostituée, et je prendrai dans la loge de saint Jean, où je reçus jadis le baptême de l'initié, les insignes distinctifs de mon grade de Rose-Croix, *cappello*, chapeau, mitre ou couronne. Voilà quel était en effet l'espoir du proscrit, et c'est ainsi qu'il ouvre le chant dans lequel il s'apprête à traiter de l'espérance, cette seconde colonne du Temple maçonnique.

—

Car en mon sein la foi pénétra dans ce lieu,
Cette foi par qui l'âme est agréable à Dieu, etc.

2. Oui, ce fut en effet dans cette loge de saint Jean qu'il fut initié aux Mystères du Temple, à la foi albigeoise, qui seule rend les âmes agréables à Dieu, *che fa conte l'anime a Dio.* C'est pour cette foi que saint Pierre lui a donné le baiser fraternel, en lui imprimant le caractère sacerdotal, *si mi girò la fronte.* On voit que le poëte fait ici ses efforts, en revenant sur son ordination, pour appeler l'attention vers son front, sanctifié par cette imposition des mains dont il tremble de parler plus clairement.

—

Mais bientôt s'avança vers nous une lumière, etc.

3. Le personnage lumineux que le poëte voit s'avancer vers lui appartient à la même ronde ou compagnie, *schiera*, d'où saint Pierre est sorti, à celle des apôtres, et l'Ottimo nous prévient que le poëte leur applique le mot *primizia*, prémice, pour indiquer ceux que Dieu institua ses premiers vicaires, à l'exclusion de leurs successeurs, *ad eschiuderne li viziosi*, rejetés de Dieu avec ignominie. Mais qui est-ce qui lit l'Ottimo ? il est bien plus commode de consulter le P. Lombardi, voire même M. Artaud.

—

.... Voici le saint propice
Que vont les pèlerins visiter en Galice.

4. L'arrivée de saint Jacques transporte Béatrice de joie. Pleine de Gaie science qu'elle est, *piena di letizia*, elle invite son fidèle à regarder celui qui symbolise l'espérance, l'une des colonnes du Temple, celui qu'elle appelle le *baron*, et pour qui ceux qui conjurent, en l'espérant, la ruine de l'Église catholique, faisaient, au témoignage de M. Schmidt dans son hist. des Cathares, de pieux pèlerinages à Rome, en terre sainte, en Galice, afin de pouvoir visiter sans danger leurs frères, grâce à leur déguisement en dévots catholiques.

—

Quand la colombe vient se poser tendrement
Auprès de sa compagne, etc.

5. Innocentes colombes, les Rose-Croix en abordant des frères ne manquent pas de se manifester pour fidèles d'Amour, en échangeant les signes à la ronde et en murmurant à voix basse le mot sacré, *girando e mormorando*. De même les deux saints patrons, colonnes du Temple, se font un accueil fraternel, en vantant le pain des anges, ce *pain de Dieu* ou *des saintes oraisons*, dont on se nourrit au banquet des Rose-Croix, comme à celui des Parfaits, pain tant prôné dans le *Convito* si doctement illustré par Fraticelli et consorts.

—

Leurs saluts échangés dans cet accueil joyeux, etc.

6. Ce n'est plus le moment de pleurer quand l'espérance est là devant elle toute rayonnante, au point d'éblouir Dante. Les larmes de Béatrice sont si bien séchées désormais, qu'elle commence par rire avant de prendre la parole, *ridendo allora, Beatrice disse*. C'est que vraiment elle avait bien de quoi, et elle doit rire encore de grand cœur d'une si bonne duperie ; si tant est qu'elle soit réellement en Paradis, ce dont nous doutons fort.

—

.... L'allégresse infinie
De notre basilique et les dons du Seigneur, etc.

7. Toi qui, dans ton épître aux douze tribus dispersées (I, 5), as dit : « Si quelqu'un de vous a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement, la sagesse lui sera donnée ; » proclamant ainsi la largesse infinie de celui que nous adorons dans *notre basilique* ou Temple impérial, Dieu d'amour, Dieu prodigue

de ses dons, si différent du Dieu haineux et cupide qu'on adore à Rome, de Plutus ou Pluton, ce *maledetto lupo.*

—

Veuille de l'espérance, au comble du bonheur,
Parler, toi qui devins chaque fois sa figure, etc.

8. Parle en termes retentissants de l'espérance, *fa risonar la speme,* maintenant que nous voici à ce haut grade de Prince souverain Rose-Croix, *in questa altezza.* Nul ne saurait mieux le faire que toi, qui en devins la figure, en compagnie de Pierre et de Jean, symbolysant les deux autres vertus théologales, *columnæ,* chaque fois que Jésus-Christ voulut manifester sa divinité par des miracles. (*Voy.* Ev. de saint Matthieu, XVII, de saint Marc, V, etc.) C'est aussi comme *figures* que les trois grands Apôtres sont mis en scène dans cet épisode capital, comme les colonnes du Temple, et comme personnification des trois mouvements signalés dans le ciel où resplendit l'étoile flamboyante. (*Conv.* XV.)

—

Lève la tête, et fais que ton cœur se rassure, etc.

9. Au point où te voilà parvenu, après avoir fait perdre la piste à l'ennemi, tu peux aller le front haut, *leva la testa.* Tu ne saurais douter désormais que ceux qui, sortant des rangs catholiques, *del mortal mondo,* s'élèvent jusqu'ici de grade en grade, *vien quassù,* n'arrivent à la Perfection ; car leur esprit et leur raison ne sauraient manquer de mûrir aux rayons de notre étoile flamboyante, à la clarté féconde de nos enseignements, *convien ch' a' nostri raggi si maturi.*

—

Vers ces monts de splendeur je levai donc mes yeux, etc.

10. Les montagnes lumineuses, *monti,* vers lesquelles le poëte lève les yeux, sont les deux apôtres, la lumière dérivant surtout de l'Évangile et des Actes des apôtres pour les Albigeois, comme aussi de ce calvaire représenté dans la loge des Rose-Croix. Cette métaphore est d'ailleurs empruntée au psaume 120, *Levavi occulos meos in montes, unde venit auxilium mihi.* Or, on a déjà pu voir que ces monts-là devaient venir singulièrement en aide à la fiction catholique. Puis lisez la suite de ce psaume : « Mon secours viendra du Seigneur.... Assurément celui qui garde Israël ne s'endormira point. Le Seigneur vous garde, il est à votre droite pour vous donner protection ; le soleil ne vous brûlera point durant le jour, ni la *lune* pendant la nuit. Le Sei-

gneur vous garde de tout mal ; qu'il garde votre âme, qu'il soit votre garde tant à l'*entrée* qu'à la *sortie*, maintenant et toujours. » N'y aurait-il pas eu ingratitude de la part de Dante à rejeter, avec ses frères Albigeois, ces psaumes dont les Puritains, ces Cathares de Cromwel, ne tirèrent pas meilleur parti ?

—

Puisque notre Empereur veut qu'au plus haut des cieux, etc.

11. Le choix des expressions est éloquent dans cette allocution de saint Jacques. Puisque notre Empereur, *nostro imperadore*, le chef suprême du Grand-Orient, veut qu'au conspect, à la barbe de la Papauté, *anzi la morte*, tu sois introduit dans le chapitre des Rose-Croix, sa cour la plus mystérieuse, *nell' aula più secreta* (croyez-vous aux secrets du Paradis ?), au milieu de ses comtes, *comites*, autrement dit de ses princes souverains, *sovereign princes of Rose-Croix, of heredum ;* afin qu'après y avoir vu la lumière de vérité, *il ver*, qui éclaire cette bienheureuse cour, ton espérance dans le triomphe de ta cause, se ravive en toi et chez tes frères en religion comme en politique, *in te ed in A. L. T. R. VI ;* car l'espérance est une des colonnes de la religion d'Amour qui fait chérir Béatrice et Henri, B. EN. *inamora ;* définis-la et dis comment elle fleurit dans ton esprit, *enamouré* pour ces deux objets de ton culte, explique d'où elle dérive pour toi, *onde a te venne.*

—

Me prévint, elle-même en répondant d'abord.

12. Il semble que Dante, interrogé, devrait s'empresser de répondre à un si saint personnage ; non, c'est sa dévote protectrice, *quella pia*, qui s'empresse de prendre la parole, afin de lui épargner l'embarras de se louer lui-même ; c'est cette foi béatifiante qui guida sa plume et le fit se lancer d'un essor si audacieux, en bravant la double puissance du successeur de saint Pierre, *che guidò le penne a così alto volo.*

—

L'ont pu lire tes yeux dans le soleil mystique, etc.

13. Écoutons donc Béatrice : L'église militante, *nostra cavalleria*, qui combat si courageusement contre l'église triomphante de Satan Aleppe, n'a pas de fils plus rempli d'espérance ; c'est ce dont fait foi l'acte scellé de cette étoile flamboyante, *nel sol*, qui verse la lumière sur toute notre chevalerie, *illumina tutta la nostra cavalleria*, prend

soin de nous dire l'Ottimo. Nous voyons, en effet, ce soleil servir de cachet aux Rose-Croix, qui signent d'ordinaire C. S. P. R. C. ou bien K. C. P. R. C., c'est-à-dire KADOSH, *chev. prince souverain Rose-Croix.* Et, à ce propos, nous renverrons aux deux médailles du Musée de Vienne, portant l'une la tête de Dante, l'autre celle du peintre Pierre de Pise, et tous deux cette même inscription : F. S. K. I. P. F. T., c'est-à-dire : *Sacræ Kadosh, Imperialis Principatus, Frater Templarius;* médailles signalées, p. 253 des *Révél.*, en note.

—

Dans la sainte Sion d'Égypte s'il arrive, etc.

14. Dante, ayant répudié le catholicisme pour l'albigéisme, s'était soustrait au joug des Pharaons pontificaux, il arrivait d'Égypte, comme ces âmes que nous avons vues aborder la plage du Purgatoire à leur sortie de Rome, en chantant *In exitu Israel de Ægypto.* Et il est à cette heure dans Jérusalem, de même que le Rose-Croix, se dirigeant vers la Jérusalem céleste, répond au Maître, qu'il a passé par Nazareth pour obtenir son admission dans le Temple (*). Avant donc de recevoir l'ordre de combattre l'Église triomphante de Rome, *anzi che l' militar gli sia prescritto,* Dante, qui a passé, comme le Rose-Croix, par la Judée ou l'Enfer, par le Purgatoire de la chambre de réflexion, autrement dit Nazareth, vient dans le Temple pour voir la lumière, *viene in Gerusalemme per vedere.* Saint Jacques ne demande pas, heureusement, pour voir quoi ?

—

Quant aux deux points touchant lesquels, pour te complaire, etc.

15. Dieu, qui a aidé le poëte à se tirer de pas si scabreux, ne manquera pas de l'assister encore ici ; Béatrice a raison d'y compter et d'affirmer que son ami, qui ne l'est nullement de la Fortune pontificale, trouvera peu de difficulté à traiter les deux points en question, *gli altri duo punti non gli saran forti;* elle peut même affirmer qu'il

(*) « La Bethléem céleste des Albigeois, dont parle Pierre de Vaucernai, est à peu près de même génie que les rêveries des Manichéens. Cette Bethléem invisible revient assez à la Jérusalem d'en haut, que les Pauliciens de Pierre de Sicile appelaient *la Mère de Dieu*, d'où Jésus-Christ était sorti. » (Bossuet, *Hist. des Var.*, liv. XI, p. 512.)

Ce qui concorde au mieux avec ce que le moine de Zigabène nous dit des Pauliciens ou Bogomiles, ces ancêtres des Albigeois : *Sinagogam suam appellant Bethleem. In se enim Christum nasci, seu Verbum Dei, quo fidei veritas prædicatur.* NOSTRAM *autem* ECCLESIAM HERODEM *interpretantur, quæ Verbum apud eos natum conetur occidere...* HIEROSOLYMAM (*terrestrem*) NOSTRAM APPELLANT *Ecclesiam.* (*Dogm. Panopl.*, p. II, tit. XXIII, cap. 28, p. 226 de la Max. Bibl. vet. PP.)

s'en expliquera sans jactance, *non gli saran di iattanzia,* attendu qu'il n'a pas moins d'humilité que l'humble Béatrice. Tous deux attendront, pour montrer quelque orgueil, le triomphe de l'église militante.

—

Ainsi qu'un bon disciple à répondre à son maître
N'hésite pas, etc.

16. Excellent disciple qu'il est de l'église évangélique, laquelle enseigne à ses fidèles que l'espérance est une des colonnes du Temple, Dante est tout prêt à répondre au glorieux docteur qui l'interroge, et il le fait d'autant plus volontiers, *pronto e libente,* qu'il se sent très-expert, *esperto,* et surtout *Nullius dogmatis expers,* dans l'art de faire étalage de bonne doctrine à l'égard des deux églises rivales, *perchè la sua bontà si disasconda;* si bien qu'il *décache* à l'une, comme il le dit, ce qu'il a soin de cacher à l'autre.

—

L'espérance, alors dis-je, est une attente sûre, etc.

17. Fidèle au système qui lui a déjà si bien réussi, Dante, au lieu de répondre de son chef, emprunte sa définition au maître des sentences : *Est spes certa expectatio futuræ beatitudinis, veniens ex Dei gratia et meritis præcedentibus.* (Lib. III, dist. 26.) Aussi, en reconnaissance de l'emprunt qu'il lui fait ici, a-t-il donné place à Pierre Lombard dans son *Paradis;* mais nous soupçonnons qu'il avait encore d'autres motifs.

—

« Quiconque sait ton nom doit espérer en toi, » etc.

18. Nous connaissons les astres qui, de grade en grade, ont éclairé le poëte et lui ont mérité de contempler les rayons de l'étoile flamboyante. Mais comme il sent bien qu'on pourrait lui demander quelque chose de plus clair, et surtout de plus précis, il se raccroche aux psaumes, dont il excelle à exploiter le sens. David tout le premier, que Pétrarque, par un motif analogue, compte au nombre de ses Solitaires, a fait, à l'en croire, pénétrer l'espérance dans son âme, *la distillò nel mio cor pria.* Savez-vous pourquoi? Lisez, de grâce, le psaume IX, auquel le malin théologien emprunte ce verset : *Sperino in te color che sanno 'l nome tuo.* « Je vous louerai, Seigneur, parce que vous avez renversé *mon ennemi* (Satan *Aleppe*) ; ceux qui me haïssent tomberont dans la dernière faiblesse et périront devant votre face. Car *vous vous êtes déclaré pour ma cause,* vous vous êtes assis

sur votre trône, vous qui jugez selon la justice. Vous avez repris et traité avec rigueur les nations, et l'*impie a péri.* Les armes de l'*ennemi* ont perdu leur force pour toujours. Mais le Seigneur demeure éternellement; il jugera lui-même tous les peuples avec justice. Le Seigneur est devenu le refuge du PAUVRE (de Lyon, du Vaudois), et il *vient à son secours,* lorsqu'il est dans l'affliction; QUE CEUX-LA ESPÈRENT EN VOUS QUI CONNAISSENT VOTRE NOM, parce que vous n'avez point abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent. Chantez des cantiques au Seigneur, parce qu'*il s'est souvenu du sang de ses serviteurs* (Albigeois et Templiers) pour en *prendre vengeance.* Il n'a pas mis en oubli le cri des PAUVRES (de Lyon). Que les pécheurs soient précipités dans l'Enfer. Levez-vous, Seigneur, *que* L'HOMME (qui s'est fait Dieu) *ne s'affermisse pas dans sa puissance;* que les peuples soient jugés devant vous. *Établissez,* Seigneur, *un législateur* sur eux, afin que les peuples *connaissent qu'ils sont hommes.* » Le psaume suivant n'est pas moins instructif : « Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi? Tandis que l'*impie s'enfle d'orgueil,* le PAUVRE EST BRULÉ; le pécheur est loué dans les désirs de son âme et le *méchant est béni.* Le pécheur a irrité le Seigneur, Dieu n'est point devant ses yeux; ses voies sont souillées en tout temps. *Il dominera tous ses ennemis,* car il a dit en son cœur : *Je ne serai point ébranlé;* et de race en race je vivrai sans souffrir aucun mal. (Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas.)

Étonnez-vous, après cela, que Dante déclare avoir puisé son espérance dans cette *haute théodie* et s'écrie : Qui ne sait le nom du Grand-Architecte parmi ceux qui, professant comme moi la foi albigeoise, *s'egli ha la fede mia,* espèrent, comme moi, que Dieu anéantira la double puissance de L'HOMME et tirera vengeance du sang de ses serviteurs. *Voy.* combien de psaumes sont cités dans la F.·. M.·.

—

....Imbu de votre pluie,
Je la fais à mon tour sur d'autres repleuvoir.

19. Maintenant que nous savons en quel sens le Pasteur évangélique entendait les psaumes, voyons comment l'Épître bénie a fait pénétrer en pluie dans son âme, *con lo stillar suo,* cette espérance d'un triomphe prochain : « Mes frères, considérez comme le sujet d'une très-grande joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience; or, la patience doit être *parfaite* dans ses œuvres, *afin que vous soyez vous-mêmes*

PARFAITS (Cathares, Kadosh). Renonçant à toutes les *productions impures du péché*, recevez avec docilité la PAROLE qui a été entée en vous (le mot perdu et retrouvé, *verbum amoris*). Celui qui observe exactement LA LOI PARFAITE (la loi d'Amour), qui est CELLE DE LA LIBERTÉ, trouvera son bonheur dans ce qu'il fait. La religion et la piété pure (non celle de dame *Pietà*) consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction (*voy.* les recommandations faites aux Rose-Croix à ce sujet) et à se conserver *pur de la corruption du siècle présent* (du monde mortel, *voy.* la *Vita nuova*, où Béatrice passe du siècle corrompu au siècle incorruptible). Ne sont-ce pas les *riches qui vous oppriment par leur puissance* et qui vous traînent devant les tribunaux (de l'inquisition)? *Aimez votre prochain* comme vous-même, selon qu'il est écrit. *Si vous tuez*, vous êtes violateurs de la loi. (*Voy.* Rinieri.) Réglez donc vos paroles et vos actions comme devant être jugés par *la loi de liberté;* car celui qui n'aura point fait miséricorde sera jugé sans miséricorde (ainsi, malheur à dame *Pietà* ou *Pietra*). *La bénédiction et la malédiction partent de la même bouche.* Mais vous, QUI ÊTES-VOUS POUR JUGER VOTRE PROCHAIN? Vous, *riches, pleurez*, poussez des hurlements (comme les dames de Florence) dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous. *Vous avez vécu* sur la terre dans les *délices et dans le luxe*, vous vous êtes *engraissés* comme pour le sacrifice, vous avez *condamné et tué le* JUSTE sans qu'il vous ait fait résistance (les Templiers); mais vous, mes frères, persévérez dans la patience jusqu'à *l'avénement du Seigneur* (Empereur), qui est proche. Voilà le *juge* qui est à la porte (un cinq cents cinq et dix, IVDEX). » Voilà ce que vous lirez, moins nos parenthèses, dans l'épître de l'Apôtre. Comment le pasteur évangélique n'aurait-il pas prêché la patience à ses frères pleins de dévotion pour A.L.T.R.VI, en prenant pour texte l'épître de saint Jacques et n'aurait-il pas mis tout en œuvre pour faire *repleuvoir* dans leurs âmes l'espérance qui remplissait la sienne, quand l'avénement du Messie impérial, *législateur de tous les peuples*, lui semblait si prochain? Puis, la mission apostolique du pasteur florentin n'est-elle pas exprimée en toutes lettres dans ce vers : *In altrui vostra pioggia ripluo?* de quelque manière qu'on veuille entendre le mot cabalistique dont le poëte fait un si fréquent usage.

—

Tandis que je parlais ainsi, je pouvais voir, etc.
Des traits de flamme au sein du vivant incendie, etc.

20. Saint Jacques n'est pas moins charmé que saint Pierre d'une

réponse qui flatte son amour-propre d'auteur, et dont le sens intime ne lui échappe pas, et il manifeste sa satisfaction par des éclairs répétés, *a guisa di baleno,* indices d'un incendie prêt à éclater, *al vivo seno di quello incendio,* mais contenu jusqu'à l'avénement prochain du législateur universel.

—

Dis-moi donc, d'y trouver plaisir j'ai confiance,
Ce que, dans ton penser, te promet l'espérance.

21. La patience que recommandait saint Jacques à ses frères, et dont il fit preuve dans son martyre, *in fin la palma,* dérivant de l'espérance, c'est pour lui un véritable plaisir, à raison de l'amour dont il brûle pour cette vertu, de savoir ce qu'elle promet à celui qui en parle si bien.

—

Je repris : L'écriture ancienne et la nouvelle, etc.

22. L'Ancien Testament, dans ce que nous en admettons, et le Nouveau qui, tel que l'entend mon église, fut inspiré par l'esprit d'amour, sont d'accord pour m'indiquer un même signe distinctif, *segno,* à savoir, le costume du grade, l'*abito,* comme disent les Maçons. Or, ce costume, qui est précisément celui des *Parfaits,* c'est-à-dire la chasuble blanche des Rose-Croix, décorés de leur bijou, que nous connaîtrons bientôt, me donne la preuve qu'il est bien réellement celui des âmes amies de Dieu, *ed esso lo m'addita delle anime che Dio s'ha fatto amiche.* Trouvez donc un nominatif et un sens acceptable avec l'interprétation des commentateurs, et surtout tâchez de rattachèr cette proposition à ce qui suit.

—

D'un double vêtement, nous l'enseigne Isaïe,
Chacune se verra riche dans sa patrie, etc.

23. L'intention de Dante est tellement de faire allusion au double costume des Rose-Croix, se montrant tantôt sous l'habit séculier, de couleur sombre, tantôt avec les insignes de leur grade, qu'il falsifie à plaisir Isaïe. En effet, le prophète parle d'un double héritage, *in terra sua duplicia possidebunt,* LXI, 7, et non pas d'un double habit, *doppia vesta.* Aussi le rusé théologien prend-il soin d'ajouter que l'expression de saint Jean est bien plus explicite à ce sujet, *più digesta,* à l'endroit où il traite des blanches tuniques, *dove tratta delle bianche stole.* Nous serions bien en droit de dire ici, comme Cagnazzo au damné : *Odi malizia.* Mais reportons-nous au ch. VII, v. 9 de

l'*Apocalypse*, nous pourrons juger jusqu'à quel point la pensée du poëte s'y trouve *digérée* et rendue intelligible : « Je vis une grande multitude de *toute nation* et de *toute langue* (langue de France, d'Italie, d'Allemagne), ils se tenaient debout devant le *trône* et devant l'*agneau* (l'allusion est donc politique et religieuse) vêtus de ROBES BLANCHES et ayant des palmes dans les mains. Alors un des vieillards me dit : Qui sont ceux qui sont vêtus de *robes blanches?* Seigneur, répondis-je, vous le savez. Et il reprit : Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par la *grande tribulation* (de la Croisade et du Temple), et qui ont lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'agneau (dont les Rose-Croix mangent la chair dans leur banquet et dont ils brûlent le sang sous l'espèce du vin). C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, qu'ils servent nuit et jour dans son TEMPLE; et *celui qui est assis sur le trône* les couvrira comme une tente; ils n'auront plus à souffrir parce que l'*agneau* sera leur pasteur et il les conduira aux *sources vives.* « Je suis l'eau vive, » a dit le Seigneur étions-nous fondés à répéter que l'eau vive signifiait la doctrine?), et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. »

Qu'est-il besoin de réflexions après une citation à ce point significative? N'en résulte-t-il pas évidemment que, pour le pasteur Dante, théologien consommé, le Paradis, avec sa *dolce vita*, était le partage exclusif de ceux qui professaient la doctrine des Parfaits, *Kadosh*, Solitaires, Rose-Croix, revêtus de la robe blanche, dont il a même eu soin de faire un vêtement religieux en l'appelant *stola;* sans doute parce qu'il n'osait employer le mot *pianeta.*

—

Je terminais ces mots, quand soudain fut chanté,
Dans l'espace, au-dessus de nous, Sperent in te, *etc.*

24. Les psaumes IX et X nous ont révélé toutes les espérances du pasteur proscrit; espérances auxquelles c'était pour lui, *che si dilettava d'esse,* une consolation d'associer les chœurs célestes. Il faut donc lui pardonner de se complaire à leur faire entonner *sperent in te,* comme pouvaient se le permettre, dans le Temple, ses chers frères Rose-Croix, des psaumes paraphrasés par lui dans le sens sectaire et gibelin, chant auquel répondaient toutes les loges, *tutte le carole.*

—

....Si d'autant d'éclat rayonnait le Cancer, etc.

25. Si le Cancer qui, marchant à reculons, au rebours du progrès,

symbolise la Papauté, avait un soleil pareil au personnage qui entre en scène, l'hiver glacial qu'elle répand sur la terre (*voy.* la Canz., *Io son venuto al punto della ruota*) serait éclairé de rayons inaccoutumés, au point de n'avoir que trois jours à durer, si bien que chacun de ses trois mois étant d'un seul jour, la Pâque de résurrection arriverait le troisième, et le soleil d'Orient triompherait des ténèbres catholiques, comme le Sauveur triompha de l'Enfer. Tâchez de comprendre, si vous le pouvez, l'interprétation astronomique que l'Ottimo donne de cette comparaison ; nous renonçons à l'analyser.

—

Comme se lève et marche une vierge joyeuse, etc.

26. Peut-être devine-t-on, maintenant que bien des mystères sont éclaircis, pourquoi cette nouvelle Splendeur, qui n'est autre que l'apôtre saint Jean, est comparée à une vierge joyeuse, *vergine lieta*, vierge imbue de la Gaie science. Nous avons dit, en effet, dans le *Purg.* IX, note 7, comment Lucie et saint Jean ne faisaient qu'un pour Dante, qui fait subir au saint aigle du Christ le même dédoublement mystique qu'à ses Rose-Croix. Il procède ici à son égard comme il a fait avec Guido Guinicelli et avec son trisaïeul, en comparant l'un à une mère retrouvant son fils, l'autre à Climène. L'apôtre bien aimé vient donc faire honneur à Béatrice, à la foi albigeoise de Dante, *per far onore alla novizia*, à la *sposa*, à celle dont l'arrivée a été saluée dans le *Purgatoire* par ces paroles significatives, *vieni sponsa de Libano* (*voy.* la note 6 du ch. XXX); aussi l'Ottimo nous dit-il : *In questo ballo onoravano Beatrice si come la sposa predetta.* Il faut croire, du reste, que saint Jean n'est mû par aucune mauvaise pensée, *non per alcun fallo;* mais c'est ce que nous verrons bien. Quant à l'ardent amour dont il est embrasé, comme tous les fidèles Maçons, nous ne saurions en douter, puisqu'il vient se joindre à saint Pierre et à saint Jacques, tournant à qui mieux mieux sous l'impulsion de l'amour, pour mêler sa voix à la leur, en chantant aussi *sperent in te*, sur le même air albigeois.

—

Elle se mit alors à répéter en chœur
La note avec le chant, etc.

27. *Misesi li nel canto e nella nota.* Il fallait bien indiquer que le plain-chant des Rose-Croix n'était pas celui des Catholiques, *clamor inferni*, dit Rinieri, *canum latratus*, dit Pilichdorf.

—

Restait à regarder, immobile et sans voix, etc.

28. La *sponsa* Béatrice reste, silencieuse et immobile, les yeux fixés sur les trois colonnes du Temple, comme une fiancée ne songeant qu'à l'époux ; « attendu que *toute notre foi* réside dans ces trois vertus, » nous ont dit les Maçons ; *fixe respiciebat istos tres, quia* TOTA FIDES NOSTRA *in illis tribus virtutibus constat*, ajoute le *Postill. caet.* Qu'on dise que les premiers commentateurs n'avaient pas l'intelligence du texte.

—

....Celui qu'ici tu vois
Pour appuyer son front trouva le sein propice
De notre Pélican, etc.

29. Béatrice se décide enfin à rompre le silence ; mais nous n'avons rien perdu pour attendre, car elle parle d'or. En effet, le théologien Rose-Croix, qui n'a garde de passer sous silence tout ce qu'il croit pouvoir exprimer sans danger, trouve moyen de lui faire compléter par une figure mystique le fameux *abito* des Rose-Croix. Or, ne vous y trompez pas, c'est bien le même, l'*abito eletto*, auquel le solitaire Pétrarque (*Royal-Arche* de pierre, *Petr'archa*, renfermant précieusement la lumière sous le nom de Laure) a donné des yeux et des pieds dans ces vers :

Vedi QUANT' ARTE *indora, imperla e innostra*
L' ABITO ELETTO, *et non più visto altrove*,
Che dolcemente gli OCCHI *e i* PIEDI *nuove*.

Le costume des Rose-Croix l'*abito eletto* ne se compose pas seulement de la chasuble de satin blanc, de la *bianca stola* que vous connaissez, il est complété par le *bijou*, dont vous trouverez la description dans le *Tuileur* de Bazot, p. 89, comme dans ceux de Villiaume et de Delaulnaye. Il consiste en un *compas d'or* ouvert à 22 degrés 1/2, offrant dans l'ouverture supérieure *une rose* surmontée d'une couronne ; au-dessous de la rose, au milieu du compas, une *croix rouge* et au pied, d'un côté, s'appuyant sur un quart de cercle, un *aigle ;* de l'autre, un *pélican* s'ouvrant la poitrine pour nourrir ses petits, *tous les deux en argent*. Ce bijou se porte suspendu à un ruban d'un rouge vif, *bright red colour*, aux deux bouts duquel sont brodées une rose et une croix. (*Light on Masonry*, p. 231.) Ce qui explique comment l'*abito se dore*, *s'emperle* et *s'empourpre* à force d'art. Ce qui explique non moins bien avec quel à-propos Béatrice appelle ici sur saint Jean l'attention de son fidèle en lui disant : *Voilà*

celui qui reposa sur le sein de notre PÉLICAN, car c'est comme si elle lui demandait ainsi que fait le Maître, lors de la réception d'un Rose-Croix : « Connaissez-vous le Pélican ? *Do you know the Pelican?* » Question équivalant à : Êtes-vous bon chrétien ou Parfait ? « Le pélican étant l'emblème du Sauveur, et de sa PARFAITE HUMANITÉ, » voici le texte : *Among us it is a Symbol of the saviour of the world and of his perfect humanity.* Je lis en note : *why do they not also admit his perfect divinity* (*) ? Concluez, car maintenant vous ne pouvez guère douter que l'albigeisme templier n'ait présidé à un pareil enchaînement de faits, de paroles et de symboles.

—

Ne cessait Béatrice
De tenir ses regards fixés au même lieu, etc.

30. Fidèle à son rôle, Béatrice ne cesse, en bonne Albigeoise qu'elle est, personnifiant la doctrine des Rose-Croix, de fixer ses yeux, *attenta*, sur les trois colonnes du Temple, la foi, l'espérance et la charité ou l'amour, sous la figure de saint Pierre, saint Jacques et saint Jean.

—

Ainsi je m'aveuglais, l'œil sur ce dernier feu, etc.

31. Dante s'aveugle ainsi à observer saint Jean, *non vedente diventa*, pour s'assurer s'il a été assumé en corps dans le Ciel, ou s'il n'y est qu'en esprit. Or, ses yeux étant trop faibles pour suffire à résoudre un si grave problème, la question devient pour lui un peu plus obscure qu'auparavant. Heureusement saint Jean s'empresse de venir à son aide avec l'*Apocalypse*.

—

Dans la terre est mon corps, et terre y restera, etc.

32. Voici les paroles de saint Jean dans l'*Apocalypse*, VI, 9 : « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient souffert la mort pour la parole de Dieu (comme les Albigeois et les Templiers), et ils criaient d'une voix forte : Seigneur, jusques à quand différerez-vous de faire

(*) A en croire Rinieri Saccone, certains Cathares auraient cru *quod Christus filius fuerit Joseph et Mariæ et quod peccator fuerit : et ipse Christus eorum sectam fere destructam reparaverit, et quod per sectam ipsorum salvus factus sit.... Item dicunt quod ipsi sint Pater et Filius et Spiritus Sanctus. Ille enim dicitur Pater qui, primo intrat sectam ipsorum ; Filius qui a tali Patre per ipsius prædicationem intrat sectam ipsorum ; Spiritus Sanctus qui est perfectus in secta ipsorum*, c. VI, p. 266. Mais le langage symbolique nous paraît dominer dans tout cela. Le Cathare était le *Fils*, le Christ, comme on l'a vu, note 2 du chant XXIV, comme on verra, notes 13 et 14 du chant suivant, qu'il était Adam. Les inquisiteurs eux-mêmes s'y perdaient.

justice et de venger NOTRE sang de ceux qui habitent sur la terre? Alors on leur donna à chacun *une robe blanche;* et il leur fut dit qu'ils attendissent encore en repos un peu de temps, jusqu'à ce que fût rempli le nombre de ceux qui, étant *leurs frères* et serviteurs de Dieu comme eux (Templiers-Albigeois), devaient comme eux souffrir la mort. » On comprend maintenant la réponse de saint Jean : Mon corps, l'ordre du Temple, en qui vivait mon esprit, est sur la terre, *in terra è il mio corpo,* où il se fait humble, terre inerte, *e terra è,* conjointement avec ceux qui ont pour devise A.L.T.R.I., *con gli altri,* jusqu'au temps prochain où le nombre des victimes de Rome sera assez grand pour que le Seigneur se décide à venger le sang de ses serviteurs, *tanto che 'l numero nostro con l'eterno proposito s'agguagli.* Alors ceux à qui fut donnée la *robe blanche* pourront être fiers de la porter et ne se cacheront plus pour s'en revêtir. Pas la moindre ambiguïté. Si l'on veut entendre ce vers dans le sens littéral, il en résultera que Dante, dualiste éclectique, n'aurait pas partagé l'opinion des Cathares absolus, voyant un ange dans saint Jean : *B. Virgo et B. Joannes Evang. descenderunt de cœlo, et* NON ERANT DE ISTA CARNE. (Act. de l'inq. de Carc. 1247. D[t], XXII, f° 101. Moneta, 223.) *Voy.* sur la résurrection des seuls *disembodied spirits,* Lighton M. '.161.

—

Au cloître radieux sache qu'il n'est monté
Que deux splendeurs encore avec les deux tuniques, etc.

33. Le docte historien des Cathares vous apprendra d'après Moneta, Reinerius, Alanus, etc., que, dans le système cathare, le Christ, participant de la nature divine, comme Fils de Dieu, sans être égal au Père, ni uni avec lui en substance, aurait revêtu pour venir sur la terre un corps de nature angélique, la chair humaine, comme le monde entier étant l'œuvre du Démiurge et, à ce titre, incompatible avec la divinité; qu'il n'aurait dès lors souffert qu'en apparence et serait remonté au ciel avec le corps éthéré qu'il en avait apporté. Que la Vierge Marie aurait été un Esprit céleste, revêtu de même d'un corps éthéré, par lequel Jésus n'aurait fait que passer, comme un rayon de lumière à travers une glace, y ayant même pénétré *par l'oreille* et en étant sorti par le même chemin (doctrine qu'on retrouve chez des Pères orthodoxes, tant de l'Orient que de l'Occident). (Schmidt, II, 31 et suiv.) Ce système admettait donc l'ascension au ciel du Christ et de sa mère angélique dans la glorification de l'âme, et du corps ou de la forme apparente, *stola gloriæ.* (*Eccles.* XV.) Mais on

ne s'est pas aperçu que ces *due luci sole* excluaient nécessairement le prophète Elie, enlevé au ciel dans un char de feu, selon l'Ecriture. Excellent motif pour que le saint Jean des Rose-Croix tienne à ce que le monde catholique soit informé qu'il n'y eut pas au ciel une troisième admission pareille, *questo apporterai nel mondo vostro.* Mais peut-être faut-il entendre aussi que Dante doit apprendre à son monde albigeois, que, revêtu des deux tuniques, en corps et en âme, il a été admis dans le chapitre des Rose-Croix, *beato chiostro,* et que, seul des exilés Florentins, il a pu le contempler avec ses deux yeux, *due luci sole che salìro.* Nous sommes habitués à de bien autres tours de force.

—

A ces mots s'arrêta cette ronde enflammée, etc.

34. Ici Dante craint évidemment d'avoir été trop loin et de trahir sa pensée en insistant. Il s'arrête donc au dernier mot prononcé par saint Jean. La comparaison dont il se sert ne saurait laisser aucun doute. Ce sont des rameurs s'arrêtant au coup de sifflet du patron, parce qu'ils sont las ou en péril, *per cessar fatica o rischio,* ou, comme dit l'Ottimo, *presso a* SCOGLIO, *sì che ischifa pericolo di* ROMPERE IL LEGNO.

—

Ah! combien mon esprit se sentit émouvoir, etc.

35. Dante ne brise pas sur l'écueil son navire, qui n'est point, il nous l'a dit, une fragile nacelle ; mais il s'aperçoit qu'il a perdu la vue à force de plonger dans les rayons de saint Jean, personnification de l'amour; en effet, il se retourne vers Béatrice, qui est aussi amour *(Vita nuova)*, puisqu'elle est sa foi, sa doctrine personnifiée, et il est tout simple qu'il ne puisse la distinguer du saint Apôtre, puisqu'elle se confond nécessairement avec lui.

CHANT XXVI.

Lorsque, la vue éteinte et le trouble en mon cœur, etc.

1. Tandis que Dante est à réfléchir sur le singulier effet produit

par le rayonnement de saint Jean, sur cette absorption d'un amour par un autre, son attention est de nouveau ramenée vers le glorieux Apôtre, qui lui adresse la parole.

—

Il est juste à parler que je te dédommage.

2. En attendant que tu recouvres la faculté de voir Béatrice-Amour, absorbée en moi, *la vista che hai* IN ME *consunta*, il est juste que je t'en dédommage en te parlant d'amour.

—

Dis-moi donc où ton cœur met le but qu'il poursuit, etc.

3. Dis-moi donc à quoi ton âme aspire; et compte que tu reverras distinctement Béatrice dès qu'il lui conviendra, car le regard de ses yeux, qui sont ses enseignements, n'est pas moins infaillible pour guérir les aveugles que la main d'Ananie, à qui saint Paul le persécuteur dut de sortir de son aveuglement.

—

Vienne, dis-je, à son gré, tôt ou tard, le secours, etc.

4. C'est par l'étude des Saintes-Écritures, en méditant sur les compositions, en prose de romans ou en vers de Canzoni, des docteurs albigeois, comme aussi par les représentations symboliques, offertes à ses regards dans les réceptions maçonniques, que l'amour de la théologie, dit l'Ottimo (de la théologie vaudoise) pouvons-nous dire, pénétra dans le cœur de Dante; et dès lors les yeux du poëte furent les portes, *fur porte*, par lesquelles elle entra, avec toute l'ardeur dont il ne cessa de brûler pour elle, *quand' ella entrò col fuoco ond' io sempre ardo.* Il est donc naturel que le remède lui vienne de celle qui lui a ouvert les yeux au point d'en faire des portes. En attendant, elle lui inspire cette réponse tant soit peu entortillée à la demande de saint Jean : Le bien qui rend heureuse cette cour est l'*alpha* et l'*omega* de toute écriture m'enseignant l'amour avec plus ou moins de force, *lievemente o forte.* Il est douteux qu'à la place de saint Jean vous eussiez applaudi à pareil amphigouri. Mais admettez que l'Apôtre, doué d'une plus grande pénétration, eût ainsi compris la phrase : Le monosyllabe B. E N. Béatrice-Henri, ma foi et mon roi, devise qui fait le bonheur de cette cour des princes Rose-Croix, est le principe et la fin de toute cette poétique amoureuse, *scrittura,* qui va prêchant la religion d'Amour dans un style plus ou moins fa-

cile à déchiffrer. Pensez-vous alors que saint Jean eût hésité à reconnaître dans le candidat un vrai fidèle d'Amour ?

—

En passant la doctrine à crible plus menu, etc.

5. L'aigle du Christ a parfaitement compris, puisqu'au lieu de répéter sa question, il en formule une autre, afin de passer la doctrine religieuse et politique du *candidatus* à un crible plus serré, *a più angusto vaglio.* Il demande donc à Dante : Qui a dirigé toutes tes aspirations vers ce double but, *chi drizzò l'arco tuo a tal bersaglio?*

—

Car le bien, lorsqu'il est compris en vérité, etc.

6. Cet amour s'est imprimé invinciblement en moi par des arguments philosophiques, (entendez-vous bien? non pas théologiques, arguments fournis dès lors par la raison) et de plus par l'autorité qui dérive d'ici (d'où ? du ciel des Rose-Croix ? pourquoi ne pas dire une pauvre petite fois, par l'autorité de l'Église catholique romaine?) ; car c'est ainsi que le bien, en tant qu'il s'agit de B.EN. tel qu'il est entendu dons nos loges et dans nos temples, *in quanto* B.EN. COME S'INTENDE, embrase d'amour tous les cœurs, *così accende amore ;* amour d'autant plus grand qu'il comporte en lui plus de mérite, *quanto più di bontade in se comprende,* B.EN. comprenant à la fois la véritable religion évangélique et le bonheur social. Vous voyez de quelle importance il est de *comprendre* B.EN. Ce ne sera pas notre faute si vous n'y parvenez pas.

—

Or, rien n'est comparable à l'essence suprême, etc.

7. L'esprit de quiconque sait discerner la vérité, sur laquelle je me fonde, *la mente di ciascun che cerne la verità in che si fonda questa pruova,* doit donc se diriger, en suivant la religion d'Amour, *amando,* vers B.EN. qui nous offre tant d'avantages réunis, *all' essenza ov' è tanto vantaggio,* de préférence à une religion de toute autre essence, *più che in altra ;* car tous les biens qui se trouvent en dehors d'elle, chez la prostituée sa rivale, par exemple, ne sont qu'un rayonnement de sa lumière, dérobé au véritable foyer oriental.

—

« *Des êtres éternels l'amour est le premier.* »

8. Je déduis cette vérité de Platon en premier, car j'ai invoqué d'abord les arguments philosophiques, et je mets le philosophe grec,

bien au-dessus de Moïse, or Platon, s'est exprimé ainsi : *Amorem, aio, Deorum antiquissimum.* Il est clair d'ailleurs que Dieu disant à Moïse sur le mont Horeb : *Ego ostendam omne bonum tibi* (Ex. XXXIII, 9), en parlant de lui-même, *di se parlando*, entendait se manifester à lui comme le Dieu d'amour, ce que Moïse ne comprit pas (*). Mais tu as mis le comble à ma conviction dans ton évangile, où tu proclamas hautement que le Verbe, qui est amour, « était au commencement avec Dieu, Dieu lui-même ; qu'en lui était la vie et que la vie est la lumière des hommes. » I, 1, 24. Ces paroles sublimes l'emportent sur tout ce qu'a écrit Moïse, Platon même, et révèlent bien mieux le mystère d'amour, d'où dérive pour nous la lumière, *alto preconio che grida l'arcano di qui laggiù sovra ad ogni bando.*

Mais dis, ne sens-tu pas d'autres liens encor, etc.

9. Cette réponse assez catégorique, sinon très-orthodoxe, ne suffit pas à saint Jean. Après avoir recommandé à son disciple d'aimer Dieu par-dessus tout, puisque l'autorité de la raison et l'autorité évangélique sont d'accord sur ce point, il lui demande s'il n'a pas encore d'autres puissants motifs pour aimer Dieu, *con quanti denti questor amor ti morde*. Dante qui voit bien ce qu'attend de lui l'aigle du Christ répond : que l'existence du monde et la sienne propre, la mort que le Fils de Dieu souffrit, afin qu'il eût la vie « qui est la lumière » et l'ensemble de ce qu'espère tout fidèle *comme lui;* il ne veut pas de confusion, mais elle eût été moins possible encore s'il eût dit nettement un mot de la résurrection de la chair ; tels sont les puissants motifs qui, joints aux précédents arguments, l'ont arraché au catholicisme, mer d'amour mauvais, *mar dell' amor torto* (grâce au *capo reo*) et l'ont conduit à embrasser la religion de l'Amour juste et vertueux, *diritto*. C'est toujours la même manière d'esquiver la

(*) Bien mieux : « Moïse, disaient les Cathares, a reçu la loi d'un trompeur, d'un jongleur, il a été lui-même un sorcier, un larron (Ebrard., 127 ; Ermang., 224 ; Moneta, 112 ; *Act. de l'inq. de Carcass.* 1247, Doat, XXII, f° 100) et il est damné pour avoir exécuté les ordres de son maître ; pour avoir été homicide et pour avoir commandé à son peuple des guerres d'extermination ; tous les autres Pères de l'ancienne alliance sont damnés comme lui, car il est dit que « tous ceux qui font les œuvres de la loi sont sous la malé« diction » Gal. III, 10. (Alanus, 84, 85, *Disputatio*, 1718.) D'où cette conséquence, que la loi, n'ayant pas été donnée par le Dieu bon, n'est qu'ombre et vanité, qu'elle ne conduit pas au *salut* mais à la MORT, parce qu'elle ne commande pas l'AMOUR et qu'elle permet de *haïr* son ennemi. » (Ebrard., 118 ; Moneta, 196 et suiv. ; *Disput.* 1715 et suiv. Peregrin. Priscianus, 95.) *Voy.* Schmidt, II, 22. Comprenez dès lors pourquoi Moïse ni aucun des Pères de l'ancienne alliance ne figurent dans le *Paradis* pas plus que tant de saints de la nouvelle, à côté de Guillaume d'Orange, de Rainoard et de saint Robert Guiscard.

difficulté à l'aide de tours elliptiques, de mots à double entente et de réserves d'intention. C'est le procédé cathare dénoncé unanimement par tous ceux qui ont écrit sur ces hérétiques, mais poussé à sa suprême puissance.

—

J'aime toutes les fleurs qu'en son riche domaine, etc.

10. Dante aime toutes plantes dont se pare le verger du jardinier éternel, selon qu'elles sont portées plus ou moins à servir la cause de B. EN., selon qu'elles se rapprochent, par leurs opinions, leur croyance, leurs actes et leurs discours, de la doctrine politique et religieuse qui est la source de tout bien, *quanto da* L. VI *a lor di bene è porto.* Comment cette répétition fatigante de *ben* de *bene,* et de *lui* n'a-t-elle pas mis sur la voie de la véritable acception à donner à ces monosyllabes cabalistiques? L'écroulement de la VIe arche du pont des *Malebolge* aurait dû pourtant indiquer suffisamment son intention d'affecter le VI au lieu du VII à son héros dans la série impériale. *(Voy.* E. XXI, note 26.)

—

A peine je me tus, qu'une douce harmonie, etc.

11. Voilà l'examen de Dante terminé, à la satisfaction des glorieux Maîtres qui l'ont interrogé ; que se passe-t-il alors? Un doux chant de joie, *un dolcissimo canto,* celui d'*Hosanna,* sans doute, retentit dans le ciel. Béatrice s'y joint de grand cœur et répète avec les dévots d'A. L. T. R. I. Saint, Saint, Saint; *la mia donna dicea con gli* ALTRI : *Santo, Santo, Santo.* Eh bien, les mêmes chants de joie précisément saluent le récipiendaire, par qui le MOT, le verbe d'amour a été retrouvé. « *Hosanna!* s'écrient en chœur les Rose-Croix, *Hosanna* au plus haut des cieux; *paix* et bonne volonté aux hommes sur la terre! La musique joue, *The music immediately plays*, et tous chantent SAINT, SAINT, SAINT! *holy, holy, holy, lord!* » (Light on Mas., p. 228.) Nous soumettrons donc très-humblement cette question aux doctes, qui jusqu'à présent se sont obstinés à faire la sourde oreille : Comment se fait-il que dans le *Paradis* Dantesque tout se passe absolument comme dans les loges maçonniques et cela dans les moindres détails? Qui donc est sous l'influence d'une préoccupation systématique? Peut-être se trouvera-t-il enfin quelque bonne âme pour daigner trancher la question dans le savant journal, à la porte duquel je frappe en vain depuis trois ans, en toute humilité.

—

Comme rompt le sommeil une lueur subite, etc.

12. Le doute n'est plus permis à Dante lorsque le Ciel applaudit en chœur à sa profession de foi, d'espérance et d'amour; les écailles tombent de ses yeux, il voit la lumière, *lume acuto,* qui l'arrache à un sommeil de mort, *lo dissonna.* L'esprit d'examen, l'esprit rationnel, *spirto visivo,* s'est ravivé en lui, à mesure qu'en passant de grade en grade, il a revêtu un costume différent, *di gonna in gonna.* Réveillé désormais, il a horreur de ce qu'il voit dans le monde catholique, *lo svegliato ciò che vede abborre,* tant l'éveil subit qui lui a été donné sur maintes choses ignorées l'a pris au dépourvu, *si nescia è la subita vigilia.* Mais enfin le jugement lui vient en aide, *fin che la stimativa nol soccorre,* et l'empêche de commettre des imprudences compromettantes. Ce fut ainsi qu'il suffit d'un regard ou d'un enseignement de cette doctrine d'Amour, dont l'éclat resplendissait bien loin de son foyer oriental, *più di mille miglia,* pour dégager ses yeux de toute immondice, *quisquiglia,* et rendre sa vue plus perçante qu'auparavant. De cette comparaison il résulte, que les vives clartés répandues dans son âme par l'évangile de saint Jean, l'apôtre de l'amour, dans la loge des Rose-Croix, lui ont fait prendre en dégoût, tout d'abord, ce qu'il voyait d'actes de haine autour de lui, *il puzzo del paganesmo,* au point de lui faire mettre en oubli la prudence, contrairement aux enseignements de Béatrice. Heureusement ce premier mouvement dura peu, grâce à la *virtù stimativa* qui, venant à son secours, lui fit comprendre la nécessité d'une habile circonspection.

—

La première âme due à la Vertu première.

13. Le nouveau personnage que Dante s'étonne de voir en leur compagnie, *con noi,* est Adam; Béatrice le désigne dans des termes que n'aurait pas désavoués le gnostique le plus puritain. Il est pour elle la première âme créée, non pas directement par Dieu, qui dans la doctrine exposée au ch. XXIX (*voy.* la note 3) n'a exercé sa puissance créatrice que sur le monde des intelligences; mais indirectement, c'est-à-dire par la vertu ou puissance première, *virtù, dynamé,* émanée de lui, autrement dit par le Démiurge par *l'anima prima che la* PRIMA VIRTÙ *creasse mai* (*).

—

(*) *Non omnia, inquiunt Pauliciani, Jesu Christo regna dixisset diabolus esse*

Tout stupéfait d'abord, une splendeur nouvelle, etc.

14. Pourquoi Dante est-il plus stupéfait, *stupefatto*, en apercevant Adam, qu'il ne l'a été à l'aspect des trois Apôtres qui viennent de l'interroger ? Parce qu'ici se renouvelle cette fantasmagorie qui l'a fait se voir déjà dans Jason, dans Curion, dans Ulysse, avec qui même il s'entretint ; dans David, Ryphée, etc. Il nous a même préparés à ce dernier tour de force, en répétant deux fois dans le *Purgatoire* qu'il « tient d'Adam, » qu'il est « revêtu de la chair d'Adam, » et c'est encore ce nom d'*Adam* qu'il fit répéter au cortége de Béatrice au moment où, dans Eden, il approcha de l'arbre symbolique, comme pour se désigner lui-même ainsi. Mais sa stupéfaction ne dure pas plus qu'un souffle de vent, et il se relève comme la feuille, par sa propre vertu ; car sa foi lui inspire cette création d'Adam, dont il est ainsi le *fattor*, par sa *prima virtù*, l'intelligence. La combinaison est certes des plus curieuses à étudier dans ce qu'il va dire, poussé qu'il est par un si ardent désir de parler à cet Adam, en qui il se voit lui-même, comme il vient de l'indiquer dans ces mots à double entente, *me che dinanzi vidi* (*).

—

O toi, dis-je, seul fruit qui jamais soit excru,
Dans sa maturité complète, antique père, etc.

15. O Dante-Adam, né à la vie Nouvelle, initié aux mystères du Temple, quand tu étais déjà parvenu à l'âge mûr, *maturo*, ou bien *nel mezzo del cammin ;* toi dont, comme pasteur évangélique, chaque nouvelle épouse est à la fois la fille et la bru, puisqu'elle épouse un

daturum, nisi obtinuisset eorum dominatum, ut quæ a se essent facta, ut declaratum est. (Euthym. monach. Zigab., p. II, 33, p, 226. Bibl. Vet. PP. t. XIX.)

Paterinus dicit, quod minor creator, scilicet Lucifer (le Demiurge) *omnia visibilia creavit. Sic ergo Diabolus est creator hujus sæculi.* (Reinerius, *Contra Valdenses*, c. VI, *ibid.*, p. 271, t. XXV.)

(*) *Dicunt, quod Adam fuit primus homo, qui secundum eos per creationem Dei,* EX PRÆDICATIONE, *primo creatus fuit, qui primus fecit voluntatem Dei, credendo sectæ eorum.* (Reinerius, *Contra Waldenses*, VI, p. 267.) *Voy.* la note 2 du ch. XXIV. Il est évident que le véritable sens du symbole avait échappé à l'apostat cathare devenu dominicain et inquisiteur pour la foi. Autrement il aurait dit : Les Cathares désignent par le nom d'Adam leur pasteur spirituel, l'époux de leur église, qui dès lors devient son Ève. Cet Adam, engendré par la prédication de la vraie doctrine, est pour eux l'œuvre de Dieu, dont il est le premier à faire la volonté, et sa parole engendre à son tour des fils et des filles à Dieu. Cela est si vrai que les deux ministres assistants venant immédiatement après le pasteur ou l'évêque, étaient désignés par les noms de *fils majeur* et de *fils mineur*. (Moneta, 278 ; Reinerius, 1766.) Le premier étant d'ordinaire son successeur désigné. Or ce Rinieri Saccone, qui se méprend sur maints autres points encore, pourrait bien avoir surfait sa valeur réelle, en se donnant pour évêque cathare. lors de sa conversion, afin d'en tirer meilleur profit. Nous ne pensons pas qu'il eût dépassé le diaconat, fidèlement consacré dans la Maçonnerie.

de tes fils, je te prie de m'adresser la parole sans que j'aie besoin de t'interroger, puisqu'étant moi-même, tu vois au mieux ce que je désire.

—

Comme, encor que couvert, l'animal qui s'agite, etc.

16. De même qu'un être animé, caché par une couverture métaphorique, *un animal coverto,* laisse apparaître dans ses mouvements l'impression dont il est affecté, *l'affetto convien che si paia,* de même cette âme, dissimulée sous le nom du premier homme, *anima primaia,* me laissait transparaître en personne à travers sa couverture, MI *facea trasparer per la coverta,* tant, pour me complaire, elle devenait habile en Gaie science; *quant 'ella a compiacermi venia gaia.* Trouvez donc un commentaire plus clair que cette traduction.

—

J'aperçois mieux en toi l'objet de ton désir, etc.

17. Dante-Adam, s'empressant de satisfaire au vœu de son Sosie, répond : Je distingue mieux le désir recelé en ton sein, que toi ce qui t'est le plus évident, attendu que, âme dégagée de la matière comme je suis, je le vois dans le miroir de vérité, qui imprime son parélie sur les autres choses, quand rien ne saurait lui faire subir le sien : je le vois dans l'étoile flamboyante qui se réfléchit sur tout Rose-Croix, et lui imprime un caractère divin, celui de pasteur ou d'apôtre, par l'effet d'un véritable parélie ; *I stamp you.* (Light on M.·., 209.)

—

En ce moment, de moi tu désires savoir, etc.

18. « Tu veux savoir combien Dieu me fit habiter le sublime jardin où Béatrice te prépara à si longue ascension, c'est-à-dire par combien de grades il nous fallut passer, toi ou moi, depuis notre baptême mystique sur la montagne du Purgatoire, jusqu'à notre admission au grade de Rose-Croix, à l'aide de l'échelle de Jacob des Solitaires, *si lunga scala.* Tu veux savoir en outre, combien de temps nos yeux se complurent au milieu de l'église des saints qui composaient le cortége de Béatrice, dans cette Florence qui était pour nous un Eden ; quel fut le vrai motif du grand courroux de Boniface VIII et des Noirs, *la propria cagion del gran disdegno;* enfin quel fut l'idiome conventionnel dont nous fîmes usage et que nous créâmes, *l'idioma ch' usai, e ch' io fei.* » Toujours la même préoccupation du poëte au sujet de ce langage erotico-religieux, de ce *nuovo stile,* sur lequel il s'est étendu dans le Purgatoire, et qui nous a valu le

curieux traité de *Vulg. Eloquio.* (Voir nos *Révél.*) Toujours le même empressement à s'en proclamer l'inventeur.

—

Mais parce que j'avais transgressé la défense.

19. Eh! mon pauvre ami, ce ne fut pas le fait d'hérésie en lui-même qui nous valut un si long exil, *tanto esilio;* ce ne fut pas notre goût pour le fruit défendu, *il gustar del legno,* tant d'autres sont dans le même cas, qu'on laisse bien tranquilles à la condition de pécher sans bruit et sans scandale; notre malheur fut seulement de laisser apparaître au dehors ce qui aurait dû rester secret, ce fut la révélation du signe distinctif de mon grade, de ma qualité de pasteur évangélique, *solamente il trapassar del segno.* La faute en fut à notre église florentine, à notre Ève indiscrète, *che non sofferse di star sotto alcun velo* (Purg. XXIX), à ces dames de Florence qui s'en allaient si décolletées, montrant *colle poppe il petto* (Purg. XXIII), et qui laissèrent transparaître nos signes symboliques, *trapassar il segno.*

—

Aux lieux où, de Virgile invoquant l'assistance, etc.

20. Depuis l'*Enfer,* où notre dame te dépêcha Virgile, on compte, jusqu'ici, quatre mille trois cents deux vers, véritables révolutions de soleil, puisqu'ils n'ont cessé de répandre la lumière, et ces vers, comme autant de soleils, ont passé neuf cent trente-trois fois à travers toutes les étoiles des huit cieux du *Paradis,* c'est-à-dire l'espace d'environ douze ans de 365 jours chacun, depuis que nous y travaillons sur la terre, c'est-à-dire depuis 1300. Remarquez les nombres cabalistiques 9 et 33, qui jamais ne manquent de revenir à point nommé.

—

La langue qui par moi fut parlée et formée, etc.

21. La langue érotique que nous parlâmes, sans l'avoir créée, puisque Frédéric II et Pierre Desvignes, Guido Guinicelli, Cino de Pistoja, et tant d'autres, s'en servirent habilement avant nous, l'idiome amoureux s'éteignit, *tutto spento,* car il nous fallut y renoncer, entendu qu'il était de trop de gens, lorsque la confusion se mit dans les rangs gibelins, par suite de la défection du Nembrod Guido de la Torre ou de la Tour (*Enf.* XXXI et *Purg.* X), quand « les travaux furent suspendus (*confusion has come on our works*), que le

mot, *verbum*, le langage fut perdu, » et le Temple détruit. (*Light on M.·.* Voy. surtout le *Vulg. eloq.*, pp. 387 et suiv. des *Révél.*)

—

Sur terre n'apparaît pour y durer sans cesse, etc.

22. Rien de ce que produit l'Amour sectaire guidé par la raison, *nullo effetto razionabile*, n'est immuable ; au contraire, les effets de cet Amour changent selon les divers grades ou cieux par lesquels il doit passer, *seguendo il cielo*, en renouvelant sa Gaie science, *lo piacere uman rinovella*. Il est naturel à l'homme de parler ; ceux qui méritent ce nom parlent la langue des saints, des Parfaits, qui les distingue des brebis orthodoxes ; mais la providence impériale du Grand-Orient, *Natura*, laisse les habiles combiner de nouvelles locutions, selon qu'il est avantageux à l'Ordre, *secondo che v'abbella*.

—

Sur terre on appelait EL le souverain bien, etc.

23. Bien avant que nous entreprissions notre voyage de l'Enfer (qui sait même si l'*infernale ambascia* ne fait pas allusion à l'ambassade près de Boniface VIII ?), l'idée que nous exprimons par B. EN. se formulait par *Un* ou I, initiale d'*Imperator* (je suis plus qu'autorisé à suivre la leçon de l'Ottimo et du chanoine Dionisi, confirmée par plusieurs très-anciens manuscrits), bien suprême, auquel nous parviendrons à force de Gaie science et à l'aide des déguisements qu'elle nous suggère, *sommo bene onde vien la letizia che mi fascia*.

—

Puis ELI fut son nom, et n'importait en rien, etc.

24. Il s'appela ensuite E. L. I., c'est-à-dire *Enrico, Lucemburghese, Imperatore*, et rien de plus convenable, *ciò conviene*, puisque tel était le nom de notre monarque bien-aimé. Or, il en est des princes comme des feuilles, l'un s'en va, l'autre vient ; mais, ici l'autre, c'est A. L. T. R. A., *Arrigo, Lucemb., Templ., Re, Augusto*. Je lis, dans un cahier manuscrit que le mot de passe du grade est ELIAEL, mot qui paraît bien de la même famille que ELI.

—

Sur le mont qui plus haut dresse au-dessus de l'onde, etc.

25. Nous sommes restés, en ta personne, sept heures environ sur la montagne du Purgatoire, dans le lieu de réflexion et d'expiation, où tu es arrivé souillé des vapeurs de l'Enfer romain, et que tu as

quitté purifié pour une vie nouvelle, *con vita pura*, bien que flétrie par un arrêt inique, *e disonesta;* car tu y es entré à la première heure du jour, comme les Maçons, et tu en es sorti au moment où le soleil change de cadran après la sixième, *come 'l sol muta quadra all' ora sesta.* De pareilles concordances ne seraient-elles pas bien étranges si nous avions fait fausse route jusqu'ici ?

C'est ainsi que le très-subtil théologien albigeois a trouvé moyen de nous apprendre qu'après être passé *Maître secret,* puis *Maître* PARFAIT, il avait été décoré de la *clef d'ivoire,* clef du langage du Temple, et qu'à ce titre *il avait pris rang parmi* LES LÉVITES, autrement dit parmi les pasteurs évangéliques, *you have had rang among the Levites;* enfin que sous ce même nom d'ADAM, *father Adam,* il avait présidé, comme Vénérable, la loge philosophique des Chevaliers adeptes de l'Aigle et du Soleil. (Voy. *Light on M.·.*, pp. 253 et suiv.; Bazot, 113; Villiaume. 189.) Comment, en effet, aurait-il pu intercaler tant de dénominations étranges qui se produisent dans la série des principaux grades, s'il ne se fût avisé de l'expédient rétrospectif que nous signalons ici ? Mais, après s'être dédoublé tant de fois, Dante-Béatrice pouvait-il hésiter à se mettre en scène comme Dante-Adam, conversant avec lui-même et répondant à ses propres questions, de la même manière qu'il est procédé dans les loges entre le Maître et le Candidat ? Adam lui-même, selon l'Écriture, n'était-il pas homme et femme, et le P. Lombardi ne nous vient-il pas en aide lorsqu'il dit : « Le poëte, à l'imitation des saintes Écritures, a pu, dans Adam, comprendre également Ève ? » Il l'a si bien pu qu'il l'a fait, et que Dante-Béatrice ne diffère en rien de Dante identifié, en tant qu'Adam et Ève, avec son église florentine. (*Voy.* Léon Hébreu, *Philosophie d'amour,* dialog. III.)

Rien de plus compliqué, nous en convenons, qu'un mysticisme aussi savamment élaboré, que ces créations multiformes de l'esprit sophistique signalé unanimement chez les Pauliciens, les Vaudois et les Patérins, par Euthymius, Rinieri, Pilichdorf, Moneta et Bossuet. Mais nous ne nous lassons pas d'en suivre les mille combinaisons capricieusement enchâssées les unes dans les autres, et se rattachant toutes à une même pensée, à l'aide du *lien mosaïque* qui les unit, pour nous servir des termes du *Banquet.* La tâche que nous avons entreprise n'est pas moins fatigante que le jeu du casse-tête chinois, et nos forces sont sans doute au-dessous d'elle; que ce soit un motif pour nous pardonner s'il nous arrive parfois de faillir dans quelqu'une de nos interprétations. Nous pouvons errer sur certains détails, mais

nous avons la conviction d'être dans le vrai pour tout ce qu'il y a de vraiment capital dans cette œuvre prodigieuse, où l'on ne sait ce qui l'emporte de l'immense doctrine ou de l'immense génie poétique.

CHANT XXVII.

Le Paradis entier s'écria : Gloire au Père, etc.

1. Tout le *Paradis* Dantesque s'écrie : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit ! Mais sans s'expliquer, bien entendu, sur la question de savoir comment ils procèdent l'un de l'autre, si le Fils est ou non consubstantiel, s'il réunit ou non les deux natures, etc. C'est que l'enseigne a une grande valeur, et que les mots en sont une excellente lorsqu'ils ont une valeur élastique. Le docte Rose-Croix le sait mieux que personne : aussi sa joie est-elle sans bornes en entendant chanter des paroles dont l'orthodoxie ne saurait être soupçonnée. L'univers entier lui semble rire de la mystification dont les plus fins seront dupes à Rome, *mi sembrava un riso dell' universo.* Aussi dans ce Paradis en joie s'enivre-t-il non moins par les yeux que par l'oreille, *mia ebbrezza entrava per l'udire e per lo viso,* tant ce qu'il voit et ce qu'il entend dans le ciel des Rose-Croix est d'accord avec sa pensée intime.

—

O bonheur ineffable, extase sans pareille, etc.

2. Comment une joie ineffable ne régnerait-elle pas au foyer de la Gaie science? Comment ces princes Rose-Croix, dont la vie entière est consacrée à l'amour, à rendre la *paix* au monde en l'arrachant au joug théocratique, désireraient-ils quelque chose en sus de cette Gaie science qui est la richesse la plus assurée, *vita intera d'amore e di pace?*

—

Tous deux étant oiseaux, à changer de plumage.

3. L'Homère du vaudéisme a pris admirablement toutes ses mesures. Sa profession de foi catholique sur les trois vertus théologales ne saurait laisser de doutes au sujet de son orthodoxie, il peut donc

donner carrière à sa haine contre les chefs de l'Église romaine et prendre saint Pierre lui-même pour interprète. Les anathèmes qui tomberont de cette bouche sacrée sembleront dirigés uniquement contre des pontifes indignes, contre des abus condamnables, non contre le dogme catholique lui-même. Saint Pierre rougit de ses successeurs, et une divine colère le transporte à la vue de leurs méfaits. De blanche qu'elle était, la Splendeur dont rayonne l'Apôtre s'avivant encore, est devenue pourpre, à l'opposé de ce qui est arrivé à Béatrice, au ch. XVIII. De la couleur de Jupiter, saint Pierre est passé à celle de Mars, comme si les deux planètes changeaient de plumage, ou les deux loges correspondantes de décoration, ce que l'Ottimo explique ainsi : « Jupiter est une planète bienveillante et signifie, selon les astrologues, dignité ecclésiastique ; Mars, au contraire, ayant en propre la colère, il en résulte que, par cette comparaison, le poëte a voulu mettre en relief l'irritation d'un haut dignitaire de l'Église, courroucé contre les modernes pasteurs. »

—

La Providence, là, qui dispense à son gré, etc.

4. Il n'était guère possible d'employer ici le mot *Natura;* aussi le poëte le remplace par celui de Providence, sans y joindre d'épithète bien entendu ; or, cette providence du Grand-Orient, qui règle la hiérarchie et prescrit à chacun sa tâche, a recommandé le silence à tout le bienheureux chapitre des Rose-Croix, *beato coro,* afin que de toute part on pût entendre la condamnation de l'Église catholique prononcée par le successeur immédiat de J.-C.

—

... Ne t'émerveille pas
Si de couleur je change ainsi, etc.

5. Saint Pierre ne parlera pas seulement pour lui, mais aussi pour tous les saints Apôtres et pour tant de Solitaires et de Rose-Croix qui, empressés de marcher sur leurs traces, sont unis par un même amour, dit l'Ottimo, *giunti in uno amore.* Tous, en conséquence, animés d'une même pensée, manifesteront, en changeant également de couleur, une indignation égale à la sienne, *vedrai trascolorar tutti costoro.*

—

L'intrus qui sur la terre est assis en mon lieu, etc.

6. C'est contre Boniface VIII que fulmine l'apôtre indigné, vous

diront les commentateurs, c'est lui qui avait usurpé le siége pontifical, son élection n'étant point canonique ; c'est son avarice et son orgueil que le poëte a voulu stigmatiser. N'en croyez rien ; Boniface VIII avait à peine régné 6 ans en 1300, or, il faut bien du sang et des immondices pour faire un cloaque d'une ville comme Rome, il en faut beaucoup pour rassasier Satan, et ce n'est pas l'affaire de cinq ou six ans ; puis d'ailleurs quel serait le sang que Boniface aurait fait couler ? Croyez bien que, dans la pensée dantesque, ce sang se rapportait tout à la fois à la querelle des investitures, au massacre des Albigeois et aux supplices des Templiers ; cette pensée va d'ailleurs devenir bientôt plus explicite.

—

La couleur qu'à la nue imprime le soleil, etc.

7. On se rappelle que Béatrice est devenue *toute blanche* dans le ciel de Jupiter ou des chevaliers Kadosh, dont la loge est tendue de *blanc*, après que son teint eut *rougi* dans le ciel de Mars, affecté aux *Patriarches des croisades*, dont la loge est décorée de draperies *rouges*; le même effet scénique est répété ici. Le Ciel entier prend une teinte *enflammée*, saint Pierre *s'empourpre* ; autant en arrive des Apôtres et de la foule des Bienheureux ; même cause, même effet. C'est que la loge des Rose-Croix est tendue de rouge, *is hung with red.* (Voy. *Light on Masonry*, p. 317.) Sommes-nous dans le vrai ?

—

Béatrice à ces mots aussi changea d'aspect.

8. Autre fantasmagorie, Béatrice ne rougit pas, quoiqu'elle change d'aspect, *trasmutò sembianza*, ou plutôt d'apparence extérieure, elle s'intimide, comme une femme honnête, sûre d'elle-même, en apprenant la défaillance d'A. L. T. R. VI. Faut-il donc expliquer que la mort de l'empereur Arrigo de Lux., Templier et Roi VI, sa *fallanza*, rendit singulièrement timide la pauvre foi albigeoise, qu'elle redevint l'*humble Béatrice* de la *Vita nuova* ; que par prudence elle fut réduite à se dissimuler, à *trasmutar sembianza*, à s'éclipser enfin ? Doutez-vous encore ? Peut-être comprendrez-vous du moins le théologien albigeois s'écriant : Pareille éclipse se fit, je crois, au ciel, *tale* ECLISSI *in ciel fue*, quand pâtit la suprême puissance, *quando pati la suprema possanza*, ce Christ dont Henri était le représentant sur la terre, où comme lui il devait juger les *vivants* et les *morts*. Peut-être à cette dernière preuve si évidente, la valeur réelle d'ALTRUI et des autres termes analogues est-elle désormais fixée.

Puis, la voix poursuivit d'un ton plus véhément, etc.

9. La voix de saint Pierre n'est pas moins changée que sa couleur lorsqu'il reprend la parole. Le motif nous en sera sans doute connu plus tard, mais il semble que déjà le début ne manquait pas de véhémence.

—

Non, l'Église du Christ n'a pas été nourrie, etc.

10. Saint Pierre tonne d'abord contre la simonie dont sont entachées les élections pontificales et dont le résultat est de faire livrer à prix d'or, comme une prostituée, l'Église du Christ, son épouse, à des mains indignes. Il se plaît à rappeller qu'elle a été nourrie du sang de sept martyrs : du sien, de celui de Lin, de Clet, de Sixte, de Pie, de Calixte et d'Urbain, en tout sept Papes de la primitive Église, jusqu'en 223. Sur quoi l'Ottimo nous dit que « c'est là un *nombre parfait*, composé qu'il est de 3 et de 4, et que sous ce nombre parfait, *sotto questo numero*, le poëte entend tous les successeurs de saint Pierre ayant subi le martyre pour l'Église ; » ce qui nous reporte à la fin des persécutions, et fait comprendre que le véritable esprit de l'époux aurait abandonné l'épouse au moment où elle s'établit triomphante à Rome, au temps du pape Sylvestre, lorsque Constantin fit le premier *ricco padre ;* époque à laquelle, nous dit Bossuet, les Vaudois prétendaient « s'être retirés de l'Église romaine ; prétention si ridicule, ajoute-t-il qu'elle ne mérite pas d'être réfutée. » (*Hist. des Var.*, XI, p. 490.) Telle est aussi la fin de non-recevoir opposée dédaigneusement par nos premiers contradicteurs à notre méthode d'interprétation.

—

Nous n'avons jamais eu, certes, l'intention, etc.

11. Nous n'avons pas entendu que nos successeurs eussent à traiter en réprouvés ceux qui, comprenant l'Évangile autrement qu'eux, comme les Albigeois, ou la question des deux puissances, comme les Gibelins, n'en faisaient pas moins partie du peuple chrétien, *parte del popol cristiano ;* ni qu'ils eussent à lancer contre les uns et les autres, sous l'étendard des Clefs, *segnacolo in vessillo*, des bandes de mercenaires, et à faire couler ainsi à flots le sang de leurs semblables, baptisés par l'eau ou par l'esprit, *che contra i battezati combattesse*, en foulant aux pieds la loi d'Amour.

—

Des brefs, pour or vendus, aussi menteurs que vains, etc.

12. Les premiers pontifes étaient loin de penser que la figure de saint Pierre gravée sur l'airain, *figura di sigillo*, servirait à sceller des bulles destinées à vendre à prix d'argent et d'or des indulgences menteuses, *a' privilegi venduti e mendaci*, dont ils rougissent et s'indignent dans le Ciel, *ond' io arrosso e disfavillo.*

—

Dans chaque pâturage on voit le loup rapace.

13. Les Papes et surtout Grégoire VII alléguaient, pour réclamer le droit d'investiture, que les Empereurs n'appelaient à l'épiscopat que des prêtres indignes, et depuis que le saint-siége a usurpé ce droit contesté, les choix sont plus déplorables que jamais. Dans tous les diocèses, *per tutti i paschi*, les évêques, avides de richesses, sont devenus des loups rapaces, *lupi rapaci*, portant, comme Foulque de Marseille, la désolation au milieu de leur troupeau. Aussi l'Ottimo nous renvoye-t-il aux hypocrites, *ipocriti tristi* du ch. XX de l'*Enf.* Et Euthymius, Rinieri, Pilichdorf, s'accordent-ils pour nous dire que les hérétiques avaient horreur de l'effusion du sang, même de celui des criminels et des animaux, ne faisant d'exception que pour le serpent, qu'il était permis de tuer (*voy.* Schmidt), et qu'ils avaient en horreur, comme nous l'avons dit au sujet des *reptiles* dont sut se délivrer Guillaume de Gellone, (XVIII, note 17.) O jugement de Dieu, pourquoi es-tu gisant, *perche giaci*, dans la personne du IVDEX, dans celle du VELTRO, du *Venerando Enrico, Lucemb. Templ., Re Ottimo*, qui devait refouler aux enfers *la fuia*, la prostituée romaine ! Notez que, dans plusieurs anciens manuscrits on lit avec l'Ottimo, *o difesa di dio*, ce qui est à nos yeux la leçon originale. O héros vengeur de Dieu, pourquoi n'es-tu plus qu'un cadavre!

—

Cahorsins et Gascons s'apprêtent, pleins d'audace, etc.

14. Les Cahorsins et les Gascons, *caorsini e guaschi*, ne sont pas seulement les papes Clément V et Jean XXII, le premier de Gascogne, le second de Cahors, ce sont aussi les *cardinali e prelati*, nous dit l'Ottimo ; *Illi de Vasconia et Caorsulis qui aliquando habent majorem partem cardinalium*, ajoute de son côté l'annotateur du *Cod. Glembervie*, attendu que ces deux Papes s'étaient entourés de leurs compatriotes. Mais quel est le sang qu'ils s'apprêtent à boire à l'envi les uns des autres ? Celui de saint Pierre et de ses successeurs ? Non certes ; leur patrimoine, à en croire les commentateurs, toujours si

clairvoyants? Pas davantage ; quoiqu'il fût bien liquide, la métaphore serait un peu forcée. Non, le sang dont ils se repaîtront est le nôtre, entendez-vous bien? *nòstro sangue*, c'est celui des Templiers, celui des fidèles professant la même doctrine évangélique que saint Pierre, les Rose-Croix, les Albigeois, et dans ce sens la métaphore n'a rien que de très-acceptable. O Église primitive, qu'est devenue ta foi, ta pureté à ton début? Épouse immaculée, te voilà, comme Église catholique romaine, descendue au rang d'une vile prostituée, *a che vil fine convien che tu caschi!*

—

Mais bientôt y saura pourvoir la Providence, etc.

15. Mais bientôt un Empereur, l'*alta providenza*, digne de succéder au noble Henri, suscitera le Scipion véronais, Can grande de la Scala, le grand Khan des Tartarins lombards, et le fera marcher, nouveau *veltro*, contre la Carthage détestée. Il se souviendra du *delénda Carthago* et viendra ainsi, comme je l'entends, *sì com' io concipio*, au secours de l'Église évangélique, *soccorrà tosto*, celle qui seule doit régner dans Rome, sous l'égide de la monarchie universelle, cette gloire du monde, *gloria del mondo*. Demandez aux commentateurs quel est le régime de *soccorrà*. (Voy. l'*Africa* de Pétrarque.)

—

Vas proclamant ce dont je ne fais point mystère.

16. Et toi, mon fils, qu'ils traitent d'hérétique, *tu figlio*, dont la foi est la même que la mienne, tu vas être encore obligé, par la mort de ton Messie, de descendre à la feinte, *ancor giù tornerai*, à raison du joug pesant de la mort catholique *per lo mortal pondo;* que cela ne t'empêche pas de tonner contre la prostituée dans ce langage dont tu es l'Adam; imite-moi dans ton beau style à double et triple face, *apri la bocca*, ne dissimule pas ce que je n'ai pas dissimulé, *non nasconder quel ch' io non nascondo;* mais laisse entendre aux *nôtres* ce que j'ai sous-entendu. Le vicomte de la *Revue contemporaine* n'avait-il pas raison de m'attendre au Paradis « avec mes toiles d'araignées? » (*sic*), il comptait sans saint Pierre, *che soccorrà tosto*.

—

Comme, à flocons glacés, notre pâle atmosphère, etc.

17. De même que l'atmosphère catholique projette ses vapeurs gelées, qui tombent *in bianca falda di fredda neve ed in noiosa pioggia onde l'aere s'attrista* (Canz. XIII. Voy. *Révél.* p. 379), ce qui

arrive dans notre air, *aere nostro*, quand la corne du bouc romain, du *capricorno*, dit l'Ottimo, s'avise de toucher au soleil d'Orient, à l'étoile flamboyante des Rose-Croix, (la *stella* des premiers chantres d'Amour, leur *fleur*, leur *rosa fresca, fronzuta*.) De même notre Rose-Croix vit remonter en vapeurs triomphantes, bien différentes des tristes vapeurs glacées du papisme, tous ces Bienheureux qui venaient de fraterniser avec lui et avec Béatrice, après avoir applaudi aux glorieux examinateurs par qui sa foi avait été proclamée irréprochable et tout évangélique.

—

Les suivit mon regard, jusqu'à ce que l'espace, etc.

18. Comme le poëte en a beaucoup dit, peut-être même trop, et qu'il pourrait y avoir péril à insister davantage, le moyen employé lui interdisant par son excès même d'aller plus avant, il feint de ne pas pouvoir suivre plus loin du regard ses splendides fictions, *sembianti*, attendu que *il mezzo per lo molto gli tolse 'l trapassar più avanti*.

—

Ma dame alors voyant qu'il n'était plus en haut, etc.

19. Béatrice, non moins convaincue que son fidèle du danger de regarder plus longtemps en haut, l'invite à regarder en bas, afin de reconnaître combien il a fait de chemin depuis qu'il est passé d'une Église à l'autre, de l'occident à l'orient, *guarda*, lui dit-elle, *come tu sei volto*, comme te voilà converti.

—

Cette courbe par nous avait été décrite, etc.

20. Il voit en effet qu'il a parcouru tout l'espace qui, à partir du méridien, jusqu'à l'horizon occidental, forme ce qu'on appelait de son temps le premier climat ; si bien qu'il aperçoit d'un côté au delà des colonnes d'Hercule, franchies par lui sous le nom d'Ulysse (*Enf.* XXVI), et par suite la Péninsule italique, avec le lieu où siége le vieux de la montagne catholique (*Enf.* XIV) ; de l'autre, bien plus près en de çà par rapport à lui, *di quà presso*, le rivage syrien d'où la lumière d'Orient, pure comme l'innocente Europe et la chaste Béatrice, fut, doux fardeau, *dolce carco*, transportée par un Jupiter quelconque, peut-être Barberousse, mais plutôt Frédéric II, dans les pays d'Occident. Comme il n'a pas besoin d'en voir davantage, il se hâte de dire que le soleil, qui se trouvait sous ses pieds, lui étant

dans le ciel des étoiles fixes, l'empêchait d'en découvrir plus ; attendu qu'il s'était avancé de tout un degré, ou que la lumière avait progressé pour lui d'un nouveau grade, *un segno e più partito.*

—

Mon esprit constamment vers ma dame tendu, etc.

21. Si vous voulez entendre avec les commentateurs, *donneare*, dans le sens de courtiser, il vous faut traduire, qu'il brûlait de tourner sur sa dame les yeux de son esprit qui, amoureux d'elle, ne cessait de la courtiser. Mais si vous nous en croyez enfin, vous traduirez : Mon esprit qui ne faisait qu'un avec Béatrice, ma pensée parlée, mon verbe, qui se *damoisait* en elle, comme toujours, *che donnea con la mia donna sempre,* brûlait du désir de reporter sur elle toute mon attention, de la contempler en moi-même, sans me laisser distraire par les objets extérieurs.

—

Tout cela réuni serait terne et sans force, etc.

22. L'examen de conscience auquel le pieux théologien vient de se livrer, ou si vous l'aimez mieux, la contemplation de Béatrice, le plonge dans le ravissement. Rien dans les œuvres de la nature, rien dans celles de l'art, n'est aussi beau, aussi lumineux que sa doctrine, et ne cause un plaisir aussi divin, lorsqu'il lui est permis de sourire, c'est-à-dire de se manifester dans son éclat. Que sont près d'elle les beautés de chair, que sont toutes les belles madonnes et toutes les saintes dues aux pinceaux de Cimabue et de son ami et maître Giotto ? rien, *niente verso lo piacer divin che mi rifulse,* ou, comme le disent l'Ottimo et l'Annot. Caet., *omnes aliæ scientiæ* (lisez *doctrinæ*), *nihil sunt respectu hujus sacræ theologiæ.* Pourquoi n'ajoutait-il pas *catholicæ?* C'est qu'il pensait *evangelicæ.*

—

De son divin regard l'influence invincible, etc.

23. Telle est la puissance de cette contemplation, *la virtù che lo sguardo (della mente) m'indulse,* qu'il est enlevé du 8ᵉ ciel au 9ᵉ, des étoiles fixes, où brillent les Gémeaux, les Rose-Croix géminés, *del bel nido di Leda,* dans le premier ciel mobile, dont le mouvement est le plus rapide, *velocissimo.*

Voyons donc, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, à quelle science et à quel grade maçonnique peut être comparé le premier mobile où nous sommes arrivés. « Le ciel cristallin, lisons-nous au

xve ch. du *Convito* ou banquet des Rose-Croix, offre une ressemblance des plus manifestes, *ha comparagione assai manifesta,* avec la philosophie morale; car celle-ci, selon ce qu'a écrit Thomas, sur le second de l'Éthique, nous consacre aux autres sciences, *ordina noi alle altre scienze;* en effet, comme le dit le philosophe, au ve de l'Éthique, la justice légale (le monarque dont émane de droit toute justice) ordonne (qui de droit) pour apprendre (enseigner) les sciences, *ordina le scienze ad apprendere*, et commande, *comanda,* afin qu'elles ne soient pas délaissées, de les apprendre et de les enseigner. De même ledit ciel ordonne par son mouvement la révolution quotidienne de tous les autres; révolution au moyen de laquelle tous ceux-ci reçoivent chaque jour ici-bas la vertu de toutes leurs parties. (C'est bien des cieux d'ici-bas qu'il est question, et *mondano* n'est pas oublié, quoi qu'en pense Pederzini.) Car si la révolution de celui-ci n'ordonnait pas tout cela, *non ordinasse ciò,* peu de leurs vertus ou de leur aspect, *vista,* arriverait ici-bas. Or, admettons que ce 9e ciel pût ne pas se mouvoir, la troisième partie du ciel serait encore invisible en chaque lieu de la terre, *ancora non veduta.* Il n'y aurait pas ici de génération, ni vie animale, ni vie végétale; il n'y aurait ni jour ni nuit.... tout l'univers serait désorganisé et le mouvement des autres serait en vain, *el movimento degli A.L.T.R.I. sarebbe indarno.* (Tous les manuscrits portent bien *altri* et non pas *astri,* comme le voudrait Pederzini, qui n'y comprend rien, comme tant d'autres.) De même, cessant la philosophie morale, le gai savoir serait célé pour un temps, l'A.L.T.R.E *scienzie sarebbono celate alcun tempo,* il n'y aurait ni génération (mystique), ni vie de félicité (ni salut par la *consolation* albigeoise), c'est en vain qu'elles auraient été mises par écrit (*l'altre scienze*) et trouvées anciennement (dans l'Inde, l'Egypte et la Syrie). Pourquoi il est très-manifeste que ce ciel (le 9e) est comparable à la philosophie morale. »

Nous croyons pouvoir dire à notre tour que le ciel de la philosophie morale, *mobile* éclairé des actions humaines, nous paraît essentiellement comparable à la loge philosophique, qu'un de nos cahiers manuscrits intitule *nec plus ultra,* et cela par plusieurs raisons. En effet, à ce premier titre en latin, s'en joint un autre, celui de *philosophe inconnu,* en caractères hébraïques, et *Light on Masonry,* où l'ordre des grades se trouve interverti, l'appelle *philosofical lodge* et Chef de la Maçonnerie, ce qui indique que c'est là le couronnement de tout le système. Ce grade est très-curieux à étudier dans son rituel, dans son catéchisme et dans ses termes hermétiques, car il est

pour nous le trait d'union entre les Maçons templiers et les alchimistes, dont je laisse à d'autres le soin d'interpréter le langage mystérieux; mais j'appellerai particulièrement l'attention sur un livre des plus singuliers, qui traite évidemment de ce grade suprême de la Maçonnerie. Il est intitulé : *Le Suisse catholique deux fois, ou doctrine philosophique dédiée aux juges grands-commandeurs inconnus,* par le F.·. Tacxsi. Paris 1814. On se rappelle que le fameux illuminé saint Martin prenait le nom de *Philosophe inconnu.*

Toujours est-il que dans le livre anglo-américain, nous voyons, comme dans le premier mobile dantesque, plusieurs cercles concentriques, et que l'adepte, interrogé sur la signification du dernier de ces cercles, répond : Il représente l'immensité de l'Être éternel et suprême, qui n'a ni commencement ni fin, *the grand circle represents the immensity of the Eternal supreme, who has neither beginning nor end,* d'où suit que celui qu'il renferme immédiatement équivaudrait au premier ciel mobile, puisque nous verrons celui-ci contenu à son tour par l'Empyrée. Nous y voyons, qu'à la loge *philosophique,* dans laquelle on apprend la signification des divers symboles, succède la *loge morale,* où il est question des trois règnes *animal, végétal* et *minéral,* qui, selon Dante, « périraient avec toute génération si le mouvement du grand ciel venait à cesser, » et qui là sont désignés comme les gouverneurs de la nature, *governors of nature ;* que l'or et l'argent sont des métaux *parfaits,* et que l'art peut porter les autres métaux à leur *perfection,* aussi bien que la nature, ce qui est le but de la science hermétique, etc. Nous ne chercherons pas à pénétrer davantage dans ces ténèbres, d'où doit sortir la lumière; selon la devise de ce dernier grade : *Lux ex tenebris ;* il nous suffit d'avoir indiqué ceux des points de comparaison qui nous apparaissent distinctement, quoiqu'il y en ait sans doute bien d'autres. Nous avons hâte de reprendre notre interprétation du texte.

—

Chaque partie en est vie et lucidité, etc.

25. Ce 9e ciel se compose des nombreuses loges mères répandues dans les diverses contrées, loges mères qui sont à ce titre les plus élevées, *eccelse,* dans ce que l'ordre du Temple appelait ses provinces.

Parties constituantes, *parti,* du grand tout maçonnique, et foyers de vie, pour l'Ordre entier, *vivissime,* elles ont toutes la même décoration, les mêmes rites, les mêmes symboles, elles sont *uniformi ;* aussi Dante ne peut-il dire dans laquelle de ces loges mères, sa foi

béatifiante le conduisit, si ce fut en Toscane, en Lombardie, dans les légations. Il y en avait en effet un peu partout, au témoignage du révérend dominicain, Rinieri Saccone, l'inquisiteur ex-Catharo, déjà cité : *Ecclesia Franciæ, Ecclesia Tolosana, Carcassonnensis, Albigensis, Sclavoniæ, Latinorum de Constantinopoli, Græcorum, ibidem, Ecclesia Philadelphiæ in Romania, Burgaliæ, Duguntkiæ*, etc. (*Ap.* D. Martenne, V, p. 1767.) Défense aux F.·. de dire où reçus.

—

Mais elle, qui lisait mon désir en mon sein, etc,

26. Les désirs du théologien ne pouvant être que ceux de sa foi, c'était bien le moins qu'elle les connût et qu'elle en sourît de joie; puisqu'ils se rattachaient nécessairement à la *Gaie science*, par suite, Dieu lui-même, objet de cette foi, et *avo dell' Arte* devait se réjouir en elle, *Dio parea nel suo viso gioire*.

—

... La nature commence ;
Et ce Ciel tout entier n'a d'autre emplacement.

27. Suivons maintenant l'explication de Béatrice : la providence monarchique et templière, qui imprime le mouvement gouvernemental à tout le système, *tutto intorno muove*, en maintenant le monde en paix, *quieta il mezzo*, commence son action à partir d'ici, *sua meta*, puisqu'au delà de ces loges mères il n'y a que le Grand Orient, l'étoile flamboyante, la puissance unique, universelle.

—

Que le divin Esprit, etc.

28. Toutes ces loges mères, composant le neuvième ciel, sont embrassées par la pensée impériale, qui est le foyer, le *dove* vers lequel elles tendent sans cesse; car c'est de lui que dérive cet amour qui les meut et la doctrine qu'elles propagent, doctrine qui est une force, une puissance, *virtù, dynamé*. Voy. dans le *Convito* II, comment le mouvement rapide du 9e ciel au sein du ciel *Empireo* (ciel suprême de l'Empire, au risque de révolter les philologues), est déterminé par le *ferventissimo appetito* que ressent chaque *partie* de l'un à tout ce qui est de l'essence de l'autre.

—

La lumière et l'amour embrassent son enceinte, etc.

29. Il va sans dire que le ciel suprême de l'Empire étant tout

amour et lumière, il embrasse le ciel des loges mères de cet amour lumineux, de même que celles-ci embrassent dans leur amour et éclairent de leurs lumières tous les fidèles d'A.L.T.R.I. Enfin, que cette zone de loges supérieures, *quel precinto*, est seule à comprendre, en les recevant directement, les ordres, les instructions dirigeantes du Grand-Orient, dans l'orbite duquel elle se meurt, *quel precinto colui che il cinge solamente intende.* Ainsi sont mis d'accord Landino, Daniel, Venturi et Lombardi, dont les interprétations différentes n'arrivaient pas à faire comprendre cette phrase si claire dans le sens que nous lui restituons.

—

Son mouvement par nul autre ne se mesure, etc.

30. L'action des loges mères, par rapport au monarque universel Henri, n'est pas distincte de la sienne, puisqu'elle leur est transmise directement, *non è suo moto per A.L.T.R.O. distinto*, mais c'est par elles que sont *tuilés*, endoctrinés, *misurati*, les fidèles d'A.L.T.R.I., *gli altri son misurati da questo;* voici comment : le mot d'ordre est adressé à deux et à cinq (notez que 2 et 5 font 7, nombre *parfait*, l'Ottimo l'a dit maintes fois du *parfait* Henri VII), et ceux-là bien et dûment *tuilés*, ils le font passer à dix, à vingt et à bien plus encore, *si come diece da mezzo e da quinto (son misurati*). On remarquera que le verbe *misurare* correspond ici parfaitement au verbe *ordinare*, si habilement employé dans le passage du *Convito*, rapporté note 22, que les habiles n'y ont vu que du feu; prenez successivement *ordinare*, dans ses trois acceptions différentes, savoir donner les ordres sacrés, organiser et commander, vous finirez par vous y reconnaître. (*Voy.* les grades d'Élu des 9, des 15, *Light on M.·.*)

—

.... Dans ce sol profond le temps a ses racines, etc.

31. Tu peux voir clairement désormais, comment l'avenir ou le Temps armé de sa faux, destinée à renverser Rome, est en germe dans ce vase lumineux du Temple, *testo*, dans ce *vaso naturale* signalé par Stace le Toulousain (*Purg.* XXV), dans ce Saint-Graal, ou cette étoile flamboyante; comment l'organisation mystérieuse des fidèles d'A.L.T.R.I. est comme le feuillage, *fronde*, de cet avenir dont les fruits sont si impatiemment attendus.

Si tout cela ne se suit pas dans un admirable enchaînement et n'apparaît pas intelligible et parfaitement clair à l'esprit de tout homme de bonne foi, quand le texte, entendu selon la lettre, ne rend que

ténèbres sous la pioche des plus érudits, il faut que nous soyons dupe de la plus étrange hallucination, comme on ne se gêne pas pour le débiter à bas bruit; mais alors qu'on veuille bien prendre la peine de nous ramener à la raison et à la vérité; qu'on veuille bien nous dire comment la diatribe de Béatrice contre la corruption du siècle peut se rattacher à la description mystico-astronomique que nous venons d'analyser; on n'est pas savant pour clabauder à huis clos et pour tenir la lumière sous le boisseau.

—

O convoitise humaine! en tes fatales eaux, etc.

32. O détestable cupidité de cette louve romaine, dont le joug pèse tellement sur ses esclaves, véritables suivants de la mort, *mortali*, qu'elle les submerge dans les eaux fangeuses de sa doctrine, *affonde sotto te*, au point que pas un n'a le pouvoir de lever ostensiblement les yeux vers la lumière, *nessuno ha poder di ritrar gli occhi fuor.*

—

On voit bien, par instant, un penser vertueux, etc.

33. Les hommes, ceux qui ne sont pas des brebis détestables, des brutes (*Conv.*), auraient bonne volonté de secouer le joug, *ben fiorisce il volere;* mais la pluie catholique (*il pleut,* disent les F.F.·. en péril, et rappelez-vous les pluies de feu ou glacées de l'Enfer), cette pluie stérilisante, ne discontinue pas, *pioggia continua,* et fait avorter les meilleures intentions.

—

L'innocence, la foi, chez l'enfant au berceau, etc.

34. L'Église romaine ne produit la foi que chez les enfants, dont l'intelligence n'est pas encore mûre, et cette foi fugitive disparaît quand leur vient la raison avec le premier duvet, *pria fugge che le guance sien coperte.* Il ne reste plus que des athées ou des hypocrites. Cela se comprend-il?

—

Tel, bégayant encor, qui jeûne exactement, etc.

35. Ceux qui jeûnaient enfants, hommes devenus, ne tiennent compte de carême, de vigiles ni de quatre-temps, lorsqu'ils pensent le faire impunément, *divora qualunque cibo per qualunque luna.* — Rinieri nous dit des Vaudois et Cathares : *Jejunia ecclesiæ non curant.* (C. V.)

Tel, bégayant encore, aime, écoute sa mère, etc.

36. Ceux qui, enfants, aimaient et écoutaient pieusement la sainte mère Église, *ama ed ascolta la madre,* hommes devenus, voudraient la voir abattue pour ne plus se relever, *disia poi di vederla sepolta.* Est-il possible d'exprimer plus nettement que pas un homme intelligent, arrivé à l'âge de raison, ne croyait des doctrines imposées par la violence, et que ceux qui s'y soumettaient extérieurement obéissaient à la crainte ou à l'intérêt, en attendant le moment désiré où ils pourraient s'affranchir d'un joug détesté?

—

La belle fille ainsi, d'abord blanche et vermeille, etc.

37. C'est ainsi que se recrute l'église évangélique à l'enveloppe blanche ou noire, selon la circonstance, comme le pavé mosaïque du Temple, comme l'aigle blanche et noire, comme les tentures, les habits et les bijoux de l'Ordre maçonnique; cette belle fille de l'astre flamboyant, qui se lève à l'Orient, apportant la clarté, et tourne le dos à la nuit catholique, *ch' apporta mane e lascia sera;* belle-fille à la peau d'une blancheur éblouissante, *pelle bianca,* qu'il lui faut montrer noire au premier abord, *nera, nel primo aspetto.* Voilà pourquoi la Comédie diabolique, que nous dévoilons enfin après cinq siècles, apparaît si obscure au premier aspect. Voilà pourquoi Ecbert, cité par Bossuet (*Hist. des Var.,* p. 501), appelait ces hérétiques des *hommes obscurs,* de même que Boccace désignait Dante par le nom de *Minerva oscura.* O génie des commentateurs, voyant dans cette *bella figlia* la nature humaine, dont le soleil, *padre d'ogni mortal vita* (Purg. XXII), est le père. Quand on songe qu'il y a bien dix mille volumes de cette force! Mais ils ont pour eux le vote universel et l'approbation des docteurs catholiques, qui finiront, m'assure-t-on, par me faire mettre à l'index, attendu que je leur signale l'hérésie où ils ne la soupçonnaient pas.

—

En s'égarant toujours vogue le genre humain, etc.

38. Apprends, pour ne pas t'étonner de ce que je dis et de ce qui arrivera bientôt, que tout le mal provient de ce que le gouvernement, disputé entre deux pouvoirs rivaux, n'est pas dans une seule et puissante main, dans celle du monarque universel, *in terra non è chi governi.* C'est ainsi que l'entend aussi l'Ottimo : *Però mal va il governo dello Imperio, e male quello del Pasturale.* Mais avant que de longues années se soient écoulées, il s'élèvera de ces loges mères,

de ces cieux supérieurs, des cris pareils aux rugissements du lion, *ruggeran questi cieli superni.* Ils n'ont rugi qu'en 89.

—

Mais avant que janvier laisse l'hiver arrière, etc.

39. A ce rugissement, la tempête si désirée des fidèles d'Amour éclatera enfin, et le poëte révolutionnaire verra avec bonheur une nouvelle forme de gouvernement substituée à l'ancienne ; le Pasteur évangélique, l'apôtre de l'hérésie, ordonné par saint Pierre, se réjouira de la ruine du saint-siége ; le missionnaire socialiste applaudira au bouleversement social qui enrichira les pauvres et réduira les riches à l'indigence, *cambiando condizion ricchi e mendici.* Alors la Papauté, *la Fortuna,* virera de bord, *le poppe volgerà u' son le prore* (il y a là un calembourg tant soit peu leste), ce que l'on attend depuis si longtemps, *che tanto s'aspetta.* Alors la flotte humaine voguera à toutes voiles vers ses nouvelles destinées, dans la voie du droit, de la vérité et de l'amour, *diretta.* Alors enfin ce maître *Parfait* de l'ordre du Temple, ce sublime et souverain prince Rose-Croix, qu'on nous accuse d'avoir méchamment calomnié, recueillera le fruit des vérités semées par lui à pleines mains, sous forme de fleurs poétiques, dans sa Comédie, si justement proclamée divine, *e vero frutto verrà dopo il fiore.* Qu'on dise que la Maçonnerie est un jeu d'enfants.

CHANT XXVIII.

Lorsque celle par qui mon âme au Ciel ravie
S'emparadisait toute, implacable aux pervers, etc.

1. Celle qui béatifie emparadise nécessairement, surtout lorsqu'elle met en relief avec tant d'art la véritable cause des maux qui affligent au temps présent, *nella vita presente,* les serfs misérables attachés à la glèbe pontificale, *miseri mortali,* courbés sous le joug de la Mort théocratique, et leur signale le remède à des souffrances intolérables, *aperse il vero.*

—

De même que celui qui, levant sa paupière,
Aperçoit devant lui briller dans un miroir, etc.

2. Le théologien albigeois retrouve aussi exactement que possible,

dans les enseignements de la foi doctrinale qui l'*emparadise*, dans ces yeux qui l'ont converti à la religion d'Amour, *onde a pigliarmi fece amor la corda*, tout le système maçonnique du Temple, système qui s'y reflète comme dans un miroir. C'est ce que reconnaîtra, comme lui, quiconque sera frappé de ce qui se révèle dans ce volume d'une si savante poésie, *ciò che pare in quel volume*, pour peu qu'on y regarde de près, comme nous avons fait, *quandunque nel suo giro si adocchia*. La nouvelle fantasmagorie qui s'offre à Dante n'a rien, au reste, qui doive l'étonner, puisqu'elle est la contre-partie de ce qu'il vient de voir, au point de s'accorder comme la note musicale avec la mesure du vers, *s'accorda come nota con suo metro.*

—

...J'aperçus à distance
Un point clair, lumineux, d'où partout rayonnait, etc.

3. Est-il besoin de dire que ce point radieux, éblouissant, *punto che raggiava lume*, est le foyer lumineux de la raison, le soleil de justice, de vérité et d'amour, l'étoile flamboyante des Rose-Croix, en un mot, le Grand-Orient du Temple ?

—

Comme la lune auprès d'une étoile placée.

4. La Papauté, dont font si peu de cas les fidèles d'Amour dans leur dixième ciel, et qui de là leur paraît moins que rien, *quale stella par* QUINCI *più poca*, semblerait, à côté de ce foyer lumineux, aussi pâle que la lune, dont nous lui donnons le nom dans notre langage symbolique, *parrebbe luna locata con esso*, si jamais ces deux astres ennemis pouvaient figurer dans le même ciel, comme des astres à côté l'un de l'autre, *come stella con stella si colloca*. Mettez donc en avant, pour la centième fois, le profond respect avec lequel Dante parle de la Papauté dans sa Comédie et à la fin de son traité *De Monarchia.*

—

Un cercle flamboyant, qu'un autre aussi splendide
Circonscrivait, etc.

5. De même que le collége des Cardinaux est le halo de la lumière papale, *la luce che il dipigne*, aux lieux de la résidence du pontife romain, où le brouillard de la superstition est le plus épais, *quando 'l vapor che 'l porta è più spesso;* de même, autour du Grand-Orient, devenu centre, quand Béatrice nous l'a représenté, dans le chant précédent, comme un vaste cercle lumineux, immuable, circonscri-

vant le monde, sans être circonscrit lui-même, et donnant l'impulsion au premier ciel mobile des loges mères; l'habile négromancien nous montre ici neuf cercles concentriques augmentant d'ampleur et diminuant de rapidité dans leur mouvement de rotation, à mesure qu'ils s'éloignent du point central. Le ciel le plus près de ce point rayonnant tourne donc avec une vitesse sans égale, celui qui vient après se meut avec moins de vélocité, et ainsi de suite jusqu'au neuvième, le plus vaste de tous. Rien de plus facile à comprendre.

—

La flamme rayonnait et plus vive et plus belle, etc.

6. Le cercle le plus voisin de la pure étincelle, *pura favilla*, source de toute lumière, est nécessairement le plus pénétré de la vraie flamme de l'amour, *avea là flamma più sincera;* il est le plus imbu des rayons de la vérité, *più di lei s'invera.* Et voilà comment le même système maçonnique se reproduit ici complétement retourné, quoique l'idée soit la même au fond. Peut-être allons-nous bientôt être édifiés sur la cause de cette transformation, qui d'abord semble n'avoir été faite que pour dérouter, en les éblouissant, ces pauvres commentateurs profanes, qui se sont avisés de reconnaître là l'essence divine elle-même, au milieu du monde spirituel, et se sont extasiés béatement devant ce magnifique tableau.

—

Ma dame, me voyant tout pensif demeuré, etc.

7. De ce Grand-Orient, étoile flamboyante qui répand la lumière sur le monde entier, dépend le ciel maçonnique et le système général d'où procède l'action mystérieuse de cette providence unitaire que nous appelons Nature, *da quel punto dipende il cielo e tutta la Natura.* Le cercle des loges mères, le plus rapproché de ce centre d'action, reçoit de lui et transmet, le plus rapidement de tous, l'impulsion première qui lui parvient directement. C'est là l'effet de l'ardent amour dont ces loges mères sont l'inépuisable foyer, composées qu'elles sont de *Parfaits lévites* de Dieu, qui est amour,

Écoutons Ozanam : « Comme à ce spectacle le poëte demeurait suspendu entre l'étonnement et le doute, Béatrice lui dit : De ce point dépend le ciel et toute la nature. C'était Dieu. Et dans ces cercles, qui mutuellement s'attiraient vers leur centre, il reconnut les neuf Ordres de créatures spirituelles qui, entraînées par l'amour, entraînent elles-mêmes le monde entier. C'étaient les anges. » Telle était bien, en effet, ce que le poëte théologien, ce Parfait sublime,

voulait donner à entendre ; mais sa pensée, on le voit, était bien différente, et le consciencieux écrivain, tout en constatant que ce passage n'avait pas été compris par les interprètes, n'en comprenait lui-même que la lettre. Son œuvre n'a pas moins été justement couronnée.

—

Si le monde m'offrait, répondis-je à l'instant,
L'ordre que je remarque en ces sphères ardentes, etc.

8. Si le monde catholique, dont Satan est le Pape, était organisé conformément à ce que je vois, je n'aurais rien à désirer, *se 'l mondo fosse posto con l'ordine ch'io veggio.* On le conçoit de reste. Mais ce n'est pas tout, et le trait qui semble décoché si innocemment n'en est que plus acéré. Jugez-en : Mais dans ce monde, tel que nous le voyons, *mondo sensibile,* les cercles maçonniques, les voûtes du Temple, *le volte,* sont d'autant plus divines, plus *parfaites,* qu'elles s'éloignent davantage du centre catholique, de ce gouffre où s'entassent tous les crimes et au fond duquel règne Lucifer plongé dans son antre glacé, du *punto al qual si traggon d'ogni parte i pesi.* (Enf. XXXIV.) Ozanam n'avait certes pas entendu le sens intime de ce passage ; le vénérable Tommaseo non plus, qui, ayant passé sa vie à colliger les textes auxquels il est fait allusion dans la Comédie, ne saurait se faire à l'idée d'avoir gaspillé tant de labeur au profit d'un hérétique, et se cramponne à l'autel de Dante catholique. Nous regrettons de briser son idole ; mais il n'y a pas de transaction possible entre le mensonge et la vérité.

—

Si donc dans ce sublime et séraphique temple, etc.

9. Pour que Dante soit satisfait, il faut que Béatrice lui explique, dans cet admirable Temple des très-excellents anges Rose-Croix, dont les murailles ont pour uniques matériaux l'amour et la lumière, *che solo amore e luce ha per confine,* matériaux dont ses *Parfaits maçons* savent tirer si bon parti, comment il se fait que l'Église catholique, qui devrait reproduire l'image du Ciel, puisque son chef se dit le réprésentant de Dieu sur la terre, en soit si différente ; quand le Temple, au contraire, reproduit si exactement son modèle céleste, *come l'esemplo e l'esemplare non vanno d'un modo.* Quant à lui, il s'y perd. *Per me indarno a ciò contemplo.*

—

Si tu n'as pas aux doigts la vigueur nécessaire, etc.

10. La prudente habileté d'un si grand maître dans l'*art royal*

exigeait en effet que le nœud de l'énigme fût assez serré pour décourager toute tentative de la part des profanes, *tanto per non tentare è fatto sodo*. On peut voir si le succès a répondu à l'intention.

—

Les cercles corporels sont ou plus ou moins amples, etc.

11. Nous pensions bien que le renversement à vue de tout le système céleste ne tarderait pas à s'expliquer, et l'on doit reconnaître désormais qu'il avait pour but d'exalter le Temple, foyer d'amour et de lumière, aux dépens de l'Église, où la haine est au centre avec l'ignorance ténébreuse. Suivons toutefois le conseil de Béatrice et aiguisons ce que notre esprit a de plus subtil pour suivre et comprendre sa démonstration, *intorno t'assottiglia*. Étrange institutrice, dont le disciple a besoin, ce semble, pour comprendre ses discours, d'égaler le profond savoir et la subtilité, sous peine de n'en rien tirer d'intelligible. Matériellement parlant, la circonscription des loges-églises est plus ou moins vaste, *I cerchi corporali enno ampi ed arti*, selon le plus ou moins d'action doctinale et politique, *virtute*, qu'elles ont à exercer sur les fidèles qui relèvent d'elles, *per tutte lor parte;* sous le rapport spirituel, plus il est en elles de savoir et d'amour, *bontà*, plus elles contribuent au salut; plus le corps maçonnique-cathare s'étend, plus grand est le nombre des fidèles auxquels il procure le salut, *maggior salute maggior corpo cape*, si tous les lévites qui le composent sont également Parfaits, *s'egli ha le parti ugualmente compiute.*

—

D'où suit que celui-ci, qui dans sa course immense
Entraîne l'univers, etc.

12. En conséquence, ce neuvième ciel, qui peut se comparer à la philosophie morale et sans lequel il n'y aurait ni gai savoir, ALTRE *scienze*, ni génération mystique, ni vie de félicité ou salut (*Convito*), ce premier mobile, qui entraîne avec lui la monarchie universelle, *costui che tutto quanto rape l'alto universo seco*, correspond, sous le rapport intellectuel, au cercle dont la circonférence a le moins d'étendue et qui, plus voisin du foyer lumineux, a le plus d'amour et de savoir ; ce qui se résume en deux figures dont la signification est identiquement la même. Quel sublime Architecte que Dante!

—

Si donc à la vertu, non point à l'apparence, etc.

13. Si donc, tu as égard au mérite et à l'influence, *virtù, dynamè*,

de ces cercles concentriques, plus qu'à leur étendue apparente, *parvenza*, qui ne constitue qu'une fantasmagorie gnostique, tu verras que, dans chacun des neuf cieux dont se compose l'organisation matérielle du Temple, le plus et le moins d'amour, de doctrine et, par suite, de puissance d'action, correspond admirablement aux cieux intellectuels, dont nos grades reproduisent la hiérarchie et les dénominations. Le sentiment de la paternité ne se révèlerait-il pas ici?

—

Quand Borée a soufflé de sa plus douce haleine, etc.

14. De même que l'atmosphère albigeoise, quand Borée souffle du côté de l'Orient, *dalla guancia ond' è più leno* (c'est toujours de l'Orient que le vent souffle dans le Paradis dantesque), les vapeurs qui l'obscurcissaient, *roffia* (crasse selon le P. Lombardi, terme équivalant à *la caligine del mondo. Purg.* XI) venant à se dissiper; ce dont rit dans toutes ses loges ou paroisses, *ogni parroffia*, le ciel sectaire, qui croit le jour du salut prochain; ainsi notre théologien se rasséréna à cette réponse si claire de sa dame, et il vit la vérité aussi distinctement que l'étoile flamboyante lui apparaissait dans le ciel des Philosophes inconnus (soïciens, épicuriens, pythagoriciens, etc.), *come stella in cielo il ver si vide.*

—

Les cercles radieux, à peine finit-elle,
A torrents embrasés lancèrent l'étincelle, etc.

15. Ici, applaudissement général de l'église albigeoise, en admiration devant le tour de force que vient d'accomplir Béatrice, révélant, au conspect de Rome, dans un langage qui n'est qu'à elle, tous les arcanes de l'organisation sectaire, sans les rendre pour cela plus accessibles à l'œil des profanes; chants d'*hosanna*, répétés de chœur en chœur, ou de grade en grade, pour exalter ce Grand-Orient, *punto fisso*, qui les tient, les a tenus, et les tiendra toujours, fidèles d'Amour qu'ils sont, dociles à ses ordres souverains; car c'est *agl' iubi* (*de jubere*) qu'il faut lire avec le manuscrit Chigi; *lezzione curiosa*, dit le P. Lombardi, et non pas *agli ubi*, leçon niaise, dirons-nous, et par cela même généralement adoptée.

—

Béatrice voyant ma pensée incertaine, etc.

16. Les Séraphins, les Chérubins et les Trônes composent le premier ternaire, le plus rapproché du foyer lumineux, ce que saint Bonaventure appelle la première hiérarchie, dénomination que nous

trouvons fidèlement reproduite dans le grade de *Chef du tabernacle*, dont la loge est appelée hiérarchie, *the lodge is styled an hierarchy*. (L. on M.·. 244-46.) Les Philosophes inconnus ont donc ici rang de Séraphins, les chevaliers, Princes adeptes de l'aigle et du soleil, celui de Chérubins, qui leur est expressément affecté dans leur loge, avec les noms de Zabriel, Camiel, Uriel, etc. (*Ibid.*, p. 254 et *Tuileur* de Bazot, p. 113.) Enfin, les Rose-Croix, Kadosh ou Solitaires, celui de Trônes ou miroirs, dans lesquels, comme purs et Parfaits, se réfléchit l'aspect divin, *troni del divino aspetto;* tous subissant volontiers les liens, *vime*, qui les attachent les uns aux autres, et d'autant plus sublimes, qu'ils sont plus près de la source de lumière et d'amour, à laquelle ils s'efforcent de s'assimiler, à proportion de la science qu'ils ont acquise dans l'art royal, *e posson quanto a veder son sublimi.* Les Trônes ou Rose-Croix terminent cette hiérarchie, attendu qu'à eux s'arrête le privilége de connaître et de contempler face à face le chef suprême du Grand-Orient, le représentant de Dieu sur la terre, celui devant lequel nous avons vu Dante fléchir le genou, en se disant : *Ecce Agnus Dei.* (Epist.)

—

....Or, tu peux concevoir
Que la béatitude est dans l'acte de voir, etc.

17. Tous les membres de cette hiérarchie ont la connaissance de l'art royal, de la Gaie science, *hanno diletto*, selon que la vérité leur apparaît plus ou moins distincte et qu'ils y plongent plus profondément, *quanto la sua veduta si profonda nel vero.* En conséquence, la béatitude, ou la foi Béatrice, est dans l'acte de voir cette vérité, dans la doctrine, non dans l'acte d'aimer qui n'en est que l'effet, et qui ensuite vient en aide à cette foi béatifiante, *si fonda l'esser beato nell' atto che vede, non in quel ch' ama, che poscia seconda.* Telles sont les abstractions d'où sortit Béatrice. Dans ces quelques vers est concentrée l'essence mystique de cette gracieuse et obscure Minerve qui sortit, tout armée de subtilités scolastiques, d'un cerveau non moins puissant que celui du Jupiter olympien, puisque, par la seule force du génie, il a su créer tout un monde matériel et immatériel, et peut-être cette institution arcane qui tient Rome en échec.

—

La vue a pour mesure, en chacun, le mérite, etc.

18. Voici la version des commentateurs : Les œuvres méritoires, que produisent la grâce et le bon vouloir, sont la mesure de la luci-

dité de leur coup d'œil ; mais la même tercine s'entend au moins aussi bien dans cet autre sens, qui nous paraît bien plus conforme à l'esprit général du poëme, puisqu'il est en opposition avec la doctrine de l'Église. Les bonnes œuvres, qui produisent la grâce et la volonté de poursuivre dans le bien, sont la mesure de la lucidité de leur coup d'œil, *Del vedere è misura mercede, che grazia partorisce e buona voglia.* Faut-il traduire *che* par qui ou par que? Nous en ferons juges les doctes, en leur demandant comment les anges pourraient faire autre chose que de bonnes œuvres, au conspect de Dieu dans le ciel, dont le mal est exclu depuis la chute de Satan. Ce qui nous confirme dans la pensée que les anges dont il s'agit ici sont tout à fait corporels et non moins désireux de mériter par leurs actes la faveur du souverain que la grâce du Très-Haut, désireux de bien faire à force de zèle, d'amour et de savoir, manifestés de grade en grade, *così di grado in grado si procede.*

—

Le deuxième ternaire, après qui se déploie, etc.

19. La seconde triade épanouie dans cet âge d'or, ce printemps impérial (*primavera, la quale è Libra,* dit l'Ottimo, *ch' è opposita ad Ariete*) printemps contre lequel ne saurait prévaloir le Bélier pontifical, le bélier des ténèbres, *notturno ariete*, en opposition avec l'Agneau sans tache, *qui tollit peccata mundi,* se compose de trois Ordres différents, chantant, selon trois modes divers qu'enseigne la Gaie science, les louanges du Seigneur, *osanna suonano in tree ordini di letizia onde s'interna.* Or, dans cette hiérarchie sont les trois Ordres de déesses, *in essa gerarchia son le tre dee,* savoir les Dominations, les Vertus, puis les Puissances. Ce n'est pas assurément parce que ces trois noms sont féminins que Dante en fait des déesses, non, c'est à raison du dédoublement mystique du corps et de l'esprit, maintes fois signalé, qui fait des initiés parvenus à certain grade des dames, *donne,* et par suite des déesses, selon leur élévation progressive dans les dignités de l'Ordre. Au risque de nous égarer dans ce monde si nouveau pour nous, qui n'avons pas vu la lumière, tout en nous flattant d'arriver à la faire voir aux autres, nous croyons, sauf erreur, que ces déesses appartiennent aux grades de *Commandeur du Temple, de Grand-Maître Architecte,* et de *sublime Chevalier Élu,* dont chacun comporte plusieurs subdivisions, inutiles à mentionner ici, mais qu'on trouvera dans tous les rituels.

—

Les Princes en premier, après eux, les Archanges, etc.

20. Les Princes se comptant en foule dans les rangs des héritiers du Temple : *princes de Mercy* ou *grands Trinitaires Écossais, princes de Jérusalem, princes du Secret royal, princes du Tabernacle, princes du Liban.* Nous ne saurions déterminer précisément ceux qui doivent être rangés en qualité de Principautés dans la troisième hiérarchie; mais ils doivent certainement se trouver parmi ceux que nous venons de désigner; les Archanges comprennent à coup sûr les chevaliers d'Orient, du Temple, de la Croix-Rouge, du Serpent d'Airain, de grand Écossais de la voûte sacrée, de Noachite, etc. Quant à la foule de ces anges qui s'amusent aux jeux scéniques des épreuves par lesquelles on fait passer les Néophytes, *angelici ludi*, il n'y a pas à les chercher ailleurs que parmi la foule des Maîtres, des Compagnons et des Apprentis, tous plus ou moins remplis de zèle pour acquérir la Gaie science et pour se rendre ainsi dignes de voir la lumière. Voilà comment, plus nous avançons dans ce dédale inextricable à première vue, plus la démonstration devient saisissante, plus s'amoncèlent les preuves de la participation de Dante aux doctrines et aux mystères du Temple et de ses héritiers.

—

Tous ces ordres divers, tendant vers le milieu, etc.

21. L'action des excellents Anges qui composent ces trois hiérarchies (embrassant au total 33 grades divers, nombre égal à celui de chaque Cantique du poëme), est double à tous les degrés ; en haut, ils ont les yeux fixés vers le centre directeur, *di su, tutti rimirano;* en même temps ils opèrent au-dessous d'eux d'une manière irrésistible, *di giù vincon;* si bien que tous sont attirés vers Dieu ou son représentant *de jure* sur la terre (*de Monarchia*), et que tous travaillent à attirer à lui ceux qui viennent après eux dans l'ordre des grades, comme aussi les hommes de bonne volonté en dehors de leur église, *sì che verso iddio tutti tirati sono e tutti tirano.* Mais la tradition est tellement perdue dans cette église dont l'origine remonte si loin (*voy.* pp. 271 et suiv. des *Révél.*), que, pour certains de ses membres, les trente-trois degrés de l'Écossisme et tous les grades templiers sont une superfétation de la Maçonnerie, qui ne compterait en réalité que les trois grades d'Apprenti, de Compagnon et de Maître; tandis que, pour d'autres, l'organisation maçonnique elle-même serait de création toute moderne; attendu qu'elle ne remonterait pas plus haut que 1646, ayant eu pour fondateur Elie Asmole, célèbre antiquaire anglais, et plus tard l'Écossais Michel Ramsay, qui vers 1700 aurait organisé l'Écossisme,

pour travailler à la Restauration des Stuarts. L'érudition des doctes en est là. Quant aux diverses communions protestantes, elles ne se doutent guère que Dante et les Templiers sont à compter au nombre de leurs Pères et qu'elles ont avec la franc-maçonnerie une origine commune, puisqu'elles remonteraient jusqu'à l'école gnostique.

—

Denys à contempler dans leur vaste splendeur, etc.

22. Que Dante crût ou non saint Denys l'Aréopagite l'auteur du traité intitulé *de la Hiérarchie céleste*, ouvrage traduit par l'Irlandais Jean Scot, par Hugues de Saint-Victor et par le maître de saint Thomas-d'Aquin, le moine Albert, dit le Grand; s'il s'appuie de son autorité, c'est qu'il avait reconnu que ce traité, d'essence toute gnostique, ne faisait que développer la doctrine de l'émanation, en rattachant le christianisme aux idées néoplatoniciennes. Mais peut-être aussi savait-il de bonne part que l'organisation des maçons du Temple avait été combinée précisément sur le modèle fourni par la hiérarchie céleste du faux Aréopagite, *che li nomò e distinse come fo io.*

—

Grégoire, en certains points, qui fut d'avis contraire, etc.

23. Aux yeux du théologien dissident, quoique *chrétien sincère*, ce fut un grand tort de la part du pape saint Grégoire, surnommé le Grand, d'émettre une opinion différente, *da lui poi si divise*, en bouleversant l'ordre si bien déterminé par Denys. Comment un Pape pourrait-il y voir clair dans les choses du Ciel? Aussi, à peine celui-ci mit-il le pied dans le Paradis, que, reconnaissant sa bévue, il en rit de bon cœur, *di se medesmo rise.* Scène de comédie toute voltairienne, qui aurait dû faire réfléchir les bonnes âmes, affolées du catholicisme dantesque, sur la pensée doctrinale personnifiée dans la Théologie Béatrice ou béatifiante.

—

Toi, ne sois pas surpris qu'un mortel, sur la terre,
Ait dit la vérité sur un si haut mystère, etc.

24. Ne t'étonne pas qu'un mortel ait pu exposer dans tous ses détails notre organisation mystérieuse, *tanto secreto.* Disciple de saint Paul, qui, ayant été ravi au Ciel, avait pu en observer l'ordonnance, *chi 'l vide,* il avait reçu de lui les renseignements les plus détaillés, et bien d'autres vérités encore, sur le monde des intelligences, *con altro assai del ver di questi giri,* c'est-à-dire sur tout le système des émanations, base de la *Gnose* qui n'est autre chose que la tradition apos-

tolique. Et toi Dante, mon fidèle, ravi de même au Ciel, tout en disant : *Io non Paolo sono,* tu sauras, revenu sur la terre, exposer comme lui ce grand arcane, *tanto secreto,* avec assez d'art, pour que la lumière apparaisse aux adeptes dans tout son éclat, en laissant dans leurs ténèbres les profanes désorientés.

CHANT XXIX.

Quand, l'un sous le Bélier, l'autre sous la Balance,
Les enfants de Latone, etc.

1. En aussi peu de temps qu'il en a fallu pour que l'Empire soleil et la Papauté lune, astres opposés, un moment en équilibre, l'un sous le symbole de la justice, *la libra,* l'autre sous celui de l'agneau, *montone,* changeassent de position sur l'horizon terrestre, *cambiando l'emisperio si dilibra*, la foi Béatrice fut réduite à garder le silence; mais dans l'obscurité qui suivit l'éclipse de la puissance impériale et du droit, elle n'en conserva pas moins l'espérance de voir resplendir de nouveau son soleil; aussi la voyons-nous, le visage embelli d'un sourire, *di riso dipinto,* observer fixement ce foyer central, cette étoile flamboyante, dont l'éclat irrésistible avait entraîné la conviction de son fidèle théologien, *riguardando fiso nel punto che m' avea vinto.*

—

.... Au-devant de tes vœux
Je vais, sans demander ce que tu veux apprendre, etc.

2. La théologie béatifiante du poëte ne pouvait voir qu'en Dieu ce qu'il pensait et croyait, *ove s'appunta ogni ubi e ogni quando.* Éclairé dès lors au mieux sur ses désirs, elle n'attend pas ses questions pour y répondre et lui explique, à sa manière, la création du monde des intelligences.

—

En de nouveaux Amours, l'Amour saint, éternel
S'épanouit, etc.

3. Dans les divers systèmes gnostiques pour lesquels nous renvoyons au savant ouvrage de M. Matter, souvent cité, comme au plus complet et au plus facile à consulter, tout procède de Dieu par irra-

diation. « Selon Bardesanes, le Dieu éternel, heureux de la plénitude de sa vie et de ses perfections, ayant résolu de répandre ce bonheur et cette vie en dehors de lui, se multiplia et se déploya en plusieurs êtres de sa nature, qui, pour cela même, portent le nom d'*Éons ;* ainsi que, dans la Kabbale, les émanations de Dieu portaient le nom de *El* ou d'autres désignations de l'être suprême. » (I. p. 307.) Dans toutes les écoles gnostiques, « le monde intellectuel est le déploiement des facultés de l'Être suprême, du père inconnu, du *Temps sans bornes*, comme l'appelle le Zend-Avesta ; il s'est fait par une suite d'émanations. Le monde inférieur, au contraire, est loin d'être l'ouvrage de Dieu, il est celui d'une puissance inférieure, d'un démiurge. » (I. p. 250.) Or, selon Béatrice, l'éternel amour, afin de se manifester dans sa splendeur et de pouvoir dire j'existe, *sussisto,* s'ouvrit, s'épanouit, se déploya ou s'irradia, tous ces termes sont équivalents, en neuf ordres d'amours, *s'aperse in nove amor l'eterno amore.* Il est impossible, à coup sûr, de rendre plus exactement l'idée d'émanation et celle d'Éons, sans en prononcer le nom ; et si le savant auteur de l'*Hist. des Cathares* veut relire avec attention cette exposition doctrinale, il ne persistera pas, croyons-nous, à soutenir, contre l'opinion de Matter et de Néander, qu'on ne pourrait, « sans lui faire quelque violence, découvrir des traces reconnaissables de gnosticisme dans le système Cathare, et que sa filiation gnostique ne saurait être prouvée par aucun témoignage historique. » (II. 263.) Il nous semble que celui de Dante en vaut bien un autre, et par le même motif, il ne s'étonnera plus que, dans sa vie d'Innocent III, Hurter fasse descendre les francs-maçons des Cathares, de même que M. H. Martin les rattache aux Templiers, tout en méconnaissant le lien Cathare qui unit les uns et les autres (*Hist. de France,* IV, 177, 478,) bien qu'il signale l'esprit ascétique des Parfaits et l'idée templière dans la chevalerie du Saint-Graal, dans cette *Massénie* « à laquelle on ne peut guère douter, dit-il, que ne remonte, d'échelon en échelon, la franc-maçonnerie moderne. » (*Hist. de France,* IV, 398.) Érudits et philosophes peuvent rire maintenant de l'idée baroque par nous mise en avant, de cette *folle gageure,* qui nous a fait proclamer Dante hérétique et franc-maçon. Ne semble-t-il pas que nous soyons bien près de gagner notre pari ? Espérons : le vrai finit toujours par triompher, eût-il pour adversaires, toutes les universités, toutes les académies, toutes les Sorbonnes et tous les critiques du monde.

—

Car avant comme après n'avaient pas pris naissance, etc.

4. Le temps n'existant pas au sein de l'éternité, on ne peut dire que Dieu fût resté dans l'inaction avant cette création spontanée, comparée à dessein à celle de l'univers dans la *Genèse*, où l'esprit de Dieu est représenté porté sur les eaux, *ferebatur super aquas*, et où il n'est pas parlé de la création des intelligences célestes.

—

Pures, forme et matière, en union complète, etc.

5. La forme et la matière de ces intelligences, facultés, perfections, types des idées du Très-Haut, jaillirent, s'irradièrent à la fois, pures et dans une parfaite union, par un même acte, de la volonté suprême, infaillible de sa nature, *usciro ad atto che non avea fallo*, comme trois flèches sont lancées à la fois par un arc à trois cordes. Ainsi ces intelligences ou facultés sortirent de Dieu, *usciro;* elles étaient donc en lui, elles faisaient partie de son individualité divine, et par suite elles ne pouvaient se manifester en dehors de lui que par émanation. Existantes antérieurement à l'acte qui les faisait rayonner extérieurement, co-éternelles avec Dieu, elles n'étaient pas susceptibles d'être créées, à proprement parler, car l'acte dont elles étaient l'effet ne produisait pas ce qui n'existait pas, il mettait en dehors ce qui était concentré dans le plérome. (*Voy.* p. 272 des *Révél.*)

—

Et, comme le rayon s'en vient resplendissant, etc.

6. La comparaison achève d'éclairer la pensée du poëte théologien, le triple effet produit par l'acte divin, d'où résulte à la fois, la matière, la forme et la hiérarchie des intelligences célestes, s'accomplit aussi rapidement et de la même manière que le rayonnement du soleil, *raggio*, à travers un cristal; tellement qu'il n'y eut pas d'intervalle entre l'irradiation et l'accomplissement parfait de la volonté divine ou l'émanation opérée, *raggiò insieme tutto.*

—

Ensemble fut créée avec chaque substance, etc.

7. Ici les commentateurs ne comprenant pas que Béatrice parle uniquement du monde d'émanation et non du monde de création, œuvre du démiurge, se sont évertués à rattacher à ces paroles l'éclosion du monde matériel : mais Béatrice, contre son habitude, semble avoir voulu, jusqu'à un certain degré, mettre ici les points sur les I, en disant que les substances qu'elle a désignées comme les plus rap-

prochées de Dieu, savoir les Séraphins, Chérubins et Trônes, *quelle sustanzie*, sont les plus élevées dans le monde d'émanation, *nel mondo in che puro atto fu prodotto*, et cela comme Esprits contemplatifs et directeurs; qu'au plus bas, sont les Principautés, les Archanges et les Anges, qui, n'ayant que la simple puissance, doivent attendre l'impulsion pour être mis en jeu, et qu'enfin entre ces deux hiérarchies, celle des Dominations, Vertus et Puissances, réunissant la puissance et l'activité, *potenzia con atto*, se rattache aux deux autres hiérarchies par un lien indissoluble. Essayez donc de faire avec les commentateurs une *puissance pure* du monde matériel et des divers cieux des *puissances actives*.

—

Jérôme écrit, que Dieu dans la béatitude, etc.

8. Nous avons ici une nouvelle preuve de tout ce que l'Art royal comporte d'artificieuse habileté. Le théologien albigeois ne diffère pas avec saint Jérôme sur la question de savoir si les anges ont existé antérieurement à l'homme, le démiurge, dont le monde matériel serait l'œuvre, étant lui-même une intelligence céleste selon les gnostiques. Le point de dissidence entre eux est seulement de savoir si leur création a été de beaucoup antérieure à celle du monde et s'ils ont préexisté durant de longs siècles, *lungo tratto di secoli*.

—

Mais la vérité, telle ici que je l'ai dite, etc.

9. Au surplus veux-tu savoir la vérité sur l'origine du monde des intelligences, dont j'ai parlé longuement à dessein, et sur la création de l'univers matériel dont je me serais bien gardée de dire un mot, trop gênée que j'étais par le texte de la *Genèse?* Tu n'as qu'à lire les écrits des néoplatoniciens et des gnostiques, que l'Esprit-Saint a éclairés, *questo vero è scritto in molti lati dagli scrittori dello spirito santo*. Lesquels, madame, s'il vous plaît? Et tu le reconnaîtras si tu y regardes bien, car il y faut de l'attention et surtout de la prudence, *tu te n'avvedrai si ben tu guati*. B. EN. pourra t'y aider.

—

Et seule la raison suffit pour t'en instruire, etc.

10. Selon saint Jérôme, dont l'opinion est aussi rejetée par saint Thomas d'Aquin (part. I, quæst. 61, art. 3), les anges auraient été créés bien des siècles avant notre monde. Il n'en peut être ainsi, objecte Béatrice, qui parle comme ce philosophe scolastique disant :

Il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité ; en effet, on ne peut admettre que tant de moteurs aient existé si longtemps, *cotanto,* sans avoir rien à faire mouvoir. Il n'y aurait donc entre elle et saint Jérôme qu'une question de temps, qui n'exclut en rien l'antériorité de la création des anges. Ainsi cette petite guerre, dirigée contre un docteur de l'Église, n'a d'autre but que de détourner l'attention de la pensée hétérodoxe qui préside à toute cette exposition dogmatique.

—

Tu sais où, quand, comment à Dieu plut de produire, etc.

11. Maintenant que tu sais que ces amours angéliques ont été créées par émanation, à une époque impossible à préciser, hors de tout espace compréhensible, j'ai répondu à trois des questions que tu désirais m'entendre résoudre.

—

Or, en bien moins de temps, je te le certifie,
Qu'on n'est à compter vingt, etc.

12. Béatrice oublie de nous dire à partir de quel moment il s'agirait de compter vingt : selon les commentateurs, ce serait à partir de la création des anges, contemporaine de celle du monde visible ; ce qui n'est guère admissible et ce qu'ils ne se donnent pas la peine de justifier ; car enfin si l'orgueil causa la révolte dans le Ciel, il faut un intervalle de temps quelconque pour que cette cause pût naître, pour que la rebellion éclatât, pour que le châtiment s'ensuivît, enfin pour que les éléments fussent bouleversés ; nous croyons donc être bien près du vrai en pensant que, pour le théologien albigeois, le mal naquit du débordement du plérome dans le monde matériel, créé par le démiurge ; débordement qui aurait amené une grande perturbation dans cette création récente, *turbò il suggetto de' vostri elementi,* ce que Basilide appelait *le trouble et la confusion primitive* (Matter II, 90), sœur et mère de la confusion de Babel.

—

Le surplus demeura, etc.

13. Les intelligences que le plérome ne rejeta pas de son sein se mirent à entourer le Bythos, le père inconnu, alors s'organisa le système de cercles concentriques, de grades s'emboîtant les uns dans les autres, que nous retrouvons dans la combinaison templière, conformément à cette idée gnostique d'après laquelle le monde visible est la reproduction du monde invisible, et qui constitue l'Art royal, *l'altra rimase e comminciò questa arte,* art d'où dérive la Gaie science ;

ce qui fait que les Anges du Ciel ne s'y livrent pas avec moins de joie, *diletto*, que les anges terrestres.

—

Ce qui, causant leur chute, à tout jamais perdit
Tant d'êtres immortels, etc.

14. L'orgueil envieux, *il maledetto superbir*, causa la chute de celui que nous avons vu, personnifiant la Papauté, écrasé sous le poids de ses richesses mal acquises et sous celui de tous les méfaits de l'humanité, *da tutti i pesi del mondo costretto.*

—

Ceux que tu vois ici, de la toute bonté
S'avouant émanés, reconnurent, etc.

15. Les autres se reconnurent humblement, *modesti*, les Éons, les émanations de cette bonté parfaite dont ils tenaient leur sublime intelligence; mais Béatrice, toujours aussi réservée sur des points on ne peut plus scabreux, n'indique pas comment, émanés de la même source, les premiers auraient écouté l'orgueil, et comment, avec lui, le mal se serait introduit dans le séjour de tout bien; comme si les désirs muets de son fidèle ne se fussent pas portés dans cette direction.

—

Aussi la vue en eux, l'esprit fut exalté, etc.

16. Leur vue acquit plus d'énergie par l'effet de la grâce illuminante, récompense de leurs bonnes œuvres, attendu que *del vedere è misura mercede* (*voy.* la note 18 du chant XXVIII), et pour bien manifester son opinion, contraire à la grâce accordée gratuitement, Béatrice ajoute, toujours en mots à double sens, bien entendu : Recevoir la grâce selon la mesure de l'amour est la récompense d'un mérite antérieur, à savoir l'amour ou le bien opéré, *ricever la grazia è meritoro;* en effet *meritoro*, dans le sens de rémunératoire, est en parfaite concordance avec le sens d'œuvre méritoire pour *mercede*, sens admis par tous les commentateurs.

—

Si pour toi mes discours ne sont pas restés vains, etc.

17. Si tu as bien fait attention à mes paroles; et en effet, on voit qu'il faut y regarder à deux fois; je t'en ai dit assez pour que, sans avoir à m'expliquer davantage, et pour cause, *senz' altro aiutoro*, tu trouves à profiter beaucoup dans ce consistoire albigeois, *questo concistoro.*

—

Mais, comme sur la terre on dit, en vos écoles, etc.

18. Les anges ont-ils la faculté que nous appelons mémoire? Telle est la grave question dont se préoccupe Béatrice. Mais que voulez-vous? elle a bien osé aborder subrepticement celle de la grâce. Quant à la *consubstantialité* du Verbe, à la *procession de l'Esprit-Saint*, à la *présence réelle* dans l'Eucharistie, qui du IIe au Ve siècle divisa les Pères de l'Église, elle est trop habile pour y faire la moindre allusion; bien plus, cherchez dans le *Paradis* si vous y trouverez saint Justin, saint Irénée, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme qui vient d'être réfuté, saint Grégoire de Nysse, qui tous tinrent pour la présence réelle. Ils n'y figurent pas plus que saint Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, saint Athanase, saint Grégoire de Naziance, saint Basile qui ne crurent qu'à la *présence spirituelle*, mystique ou figurée ; doctrine adoptée par Zwingle et Calvin. Tous ont été soigneusement laissés à l'écart, afin de n'avoir pas à se trahir, même par la simple admission de quelques-uns d'entre eux (*). Quant à savoir si les anges sont doués de mémoire, cela ne touche en rien au dogme et la question peut se traiter sans péril, quoiqu'elle se réduise à ceci : la tradition gnostique a-t-elle été interrompue, ou s'est-elle continuée directement depuis les Apôtres jusqu'aux Vaudois et aux Templiers?

On enseignait en effet dans les Écoles orthodoxes, mais peut-être dans une intention qui l'était peu, *per le vostre scuole*, dans l'intérêt de vos écoles albigeoises, que les anges se souvenaient; telle était l'opinion d'Albert-le-Grand, que nous avons vu dans le *Paradis*. (*De quatuor coœvis*, Tr. IV, *quæst.* 27, art. I.) Mais, selon lui, leur mémoire était différente de la nôtre. Béatrice part de là pour déclarer franchement que tout le débat roule sur des équivoques qui obscurcissent la vérité, *la verità si confonde equivocando in si fasta lettura.*

—

Depuis que Dieu créa ces êtres fortunés, etc.

19. Voici donc la vérité sur l'objet de cette grave controverse : Depuis l'instant où les premiers *Parfaits*, les Apôtres, ont été favorisés

(*) Voulez-vous savoir la cause de ces exclusions systématiques, demandez-la au moine de Zigabène. Voici ce qu'il vous répondra : CAVETE, *inquit Ev.*, A FALSIS PROPHETIS. *Falsos appellant prophetas, magnum* BASILIUM, *theologiæ splendorem*, GREGORIUM, linguam illam auream, JOANNEM (Jean Damascène l'adversaire des iconoclastes) *quos ut domesticos sequimur. Præterea cætera, quæ adversus hos sanctos isti, qui fulmine et igne cœlesti digni sunt, debacchantur.* (XLV, Max. Bib. Vet. PP., t. XIX, p. 227.)

de la présence et de la parole du Sauveur, Fils de Dieu et Dieu lui-même, pour qui dès lors rien n'est caché ; les membres de leur Eglise, *queste sustanze,* nature angélique, imbue de la religion d'Amour, qui est la Gaie science, source de bonheur et de salut, *poichè fur gio-conde della faccia di Dio,* n'ont pas détourné les yeux de la source de vérité, de la gnose, *non volser viso da essa.* Comme ils n'en ont pas été distraits par la doctrine nouvelle, à leur égard, du catholicisme, *da nuovo obbietto,* ils n'ont pas besoin de se souvenir, leur attention, leur pensée n'ayant pas subi d'interruption, *per concetto diviso.*

—

On rêve donc là-bas, les yeux tout grands ouverts, etc.

20. On rêve tout éveillé des deux côtés, *non dormendo si sogna,* en croyant être dans le vrai sur une question dont il faut connaître le double sens pour la traiter. Mais vous vous figurez que le plus honteusement coupables sont ceux qui, employant un langage mensonger, savent très-bien que les anges dont ils parlent ne sont pas au Ciel. Eh bien, non, ce sont ceux qui prennent les mots au pied de la lettre, les docteurs orthodoxes, qui se laissent bonnement duper par l'apparence, ce sont les premiers, l'*uno,* celui qui *va credendo dicer vero,* et non pas l'*altro,* car Béatrice vous le dit : *nell' uno è più colpa e più vergogna.*

—

Vous philosophez bien, mais sans suivre un chemin, etc.

21. Pourquoi aussi tous les chrétiens n'adoptent-ils pas la *philosophie morale* du neuvième ciel, celle des Rose-Croix et des philosophes inconnus, ce *nec plus ultra* de la Gaie science ? C'est que *non andate giù per un sentiero filosofando ;* et qui plus est, nous le disions tout à l'heure, vous vous laissez duper par l'apparence, sous laquelle se dissimule habilement la doctrine des fidèles d'Amour et leur pensée secrète, *tanto vi trasporta l'amor dell' apparenza e del suo pensiero.*

—

Avec moins de courroux que quand vous délaissez
La divine Écriture ou quand vous la faussez.

22. L'église albigeoise serait assez coulante sur cette facilité à se laisser abuser par un langage de convention ; mais ce qui l'indigne, c'est de voir l'Église romaine s'écarter de l'esprit de l'Évangile, *quando è posposta la divina scrittura,* repousser même certains Évan-

giles comme apocryphes, ceux de l'Enfance et de Nicodème, par exemple, et torturer le sens du texte sacré, *o quando è torta.*

—

Vous oubliez combien de sang coula sur terre, etc.

23. On oublie combien de sang vaudois, albigeois, cathare et templier a coulé pour semer la parole divine dans le monde catholique, *seminarla nel mondo,* et combien sont chers à Dieu ces humbles Parfaits à la vie austère qui s'y rattachent avec amour, *chi umilmente con essa s'accosta.*

—

Pour paraître chacun s'ingénie et veut faire, etc.

24. Bien loin d'imiter cette humilité, c'est à qui fera de l'esprit et de la science dans les chaires catholiques, *ciascun s'ingegna,* les prédicateurs brillent, mais l'Évangile, la loi d'Amour se tait, *'l vangelio si tace.*

—

L'un s'en va débitant qu'à la mort du Sauveur, etc.

25. Il s'agit bien vraiment de savoir si, lors de la Passion du Sauveur, il y eut éclipse de soleil par l'interposition de la lune, éclipse qui n'aurait été visible que pour une faible partie de la terre, ou si le soleil lui-même se serait voilé, afin que le miracle fût apparent tout à la fois pour les Espagnols, les Indiens et les Juifs, ce qui l'aurait rendu bien plus saisissant encore.

—

Le nombre des Lapi dans Florence n'est rien, etc.

26. Florence a moins de gens portant le même nom de baptême, que l'Église romaine de prédicateurs de cette force, osant débiter de pareils contes du haut de la chaire, *si fatte favole.* Jugez par là des autres, dont il ne faut souffler mot, sous peine du bûcher, et qui, vraisemblablement, se rattachent aux grandes questions mentionnées note 18. Aussi leurs ouailles, *le pecorelle che non sanno,* restent-elles dans leur ignorance, repues qu'elles sont de vent, *pasciute di vento;* mais tout ignorantes qu'elles soient, elles sont inexcusables de ne pas voir à quel point le clergé catholique se joue d'elles et les exploite à son profit, *non le scusa non veder lor danno.*

—

Aux Apôtres le Christ n'a pas certainement
Dit : Allez et prêchez au monde des sornettes, etc.

27. *Prædicate evangelium,* dit J.-C. à ses Apôtres; telle fut la base de la doctrine de vérité, *verace fondamento,* qu'il leur donna mission d'enseigner. Il ne leur dit pas d'aller débitant des sornettes, *ciance,* recueillies dans les œuvres de tels ou tels docteurs dont, aussi réservé que Béatrice, nous passerons les noms sous silence. L'Évangile seul, à l'exclusion des écritures hébraïques, retentit dans leur bouche, *quel* TANTO *sonò nelle sue guance,* et, *seul,* il leur valut de lance et d'armure. Mais il faut le glaive au clergé romain.

—

Avec des jeux de mots et des fadaises pures, etc.

28. Des arguties et des bouffonneries, *motti ed iscede,* voilà les armes des prédicateurs catholiques, Dominicains, Bénédictins, Franciscains, qui s'en vont, le capuce rabattu, tout gonflés de leurs succès, lorsqu'ils ont fait rire quelques niais, *pur che ben si rida, gonfia il capuccio.* Aussi quelle différence avec les prédicants apostoliques, ces Parfaits, de nature angélique, séraphins pour l'amour, chérubins pour la science, dont le regard ne s'est jamais détourné de la face du Dieu de vérité et qui, par ce motif, n'ont pas besoin de mémoire. Peut-être apercevra-t-on maintenant le lien logique qui rattache cette diatribe contre les Ordres mendiants et prêcheurs à la question soulevée si inopinément sur la mémoire chez les intelligences célestes.

—

Tel oiseau cependant sous le froc se blottit, etc.

29. Ce n'est pas la colombe, cette forme mystique de l'Esprit-Saint; l'*uccel che nel becchetto s'annida,* c'est Satan lui-même qui se cache sous le froc monacal. Ah! si le vulgaire ignorant pouvait s'en douter, *se 'l volgo il vedesse,* il n'irait pas demander l'absolution au confessionnal. C'est aux Parfaits qu'il s'adresserait pour obtenir le *consolement,* et il ne s'aviserait plus d'acheter ces indulgences auxquelles il est assez sot pour avoir confiance, *non torrebbe la perdonanza di che si confida.* Le F. Rinieri nous le dit : *Indulgentias ecclesiæ respuunt et dispensationes derident.* (C. v, p. 265.) Ce fut par là que débuta Luther.

—

La sottise à tel point est accrue en vos jours, etc.

30. La stupidité ignorante des catholiques est devenue telle que,

mettant leur confiance dans des imposteurs qui foulent aux pieds l'Évangile, unique témoignage de la vérité, *senza pruova d'alcun testimonio*, ils s'arrangeraient, sur leur parole trompeuse, de toute religion quelconque, puisqu'ils en sont venus à l'idolâtrie et à l'adoration de Satan, *ad ogni promission si converrebbe.*

—

De saint Antoine aussi s'engraisse le pourceau, etc.

31. Voilà comment s'engraissent les Ordres mendiants, *di questo ingrassa il porco sant' Antonio*, et tant de membres du clergé catholique, *altri assai*, qui sont pires que des pourceaux, et payent le vulgaire imbécile de paroles où n'est point imprimé le sceau de vérité, que n'a point inspiré l'esprit évangélique, *moneta senza conio.*

—

Mais revenons au but, et sur la route vraie, etc.

32. Béatrice ne s'est pas autant écartée de son sujet qu'elle veut bien le dire, en faisant ressortir la différence, qu'elle tenait à signaler, entre les anges du Temple et les démons de l'Église romaine, *dæmonia quæ in templis manufactis habitant*, comme dit le moine de Zigabène; mais il était habile de laisser croire à une digression, *sem digressi assai.*

—

Des Anges de tout rang la multitude est telle, etc.

33. Tu peux juger, par la foule des Anges dont tu vois les rangs se succéder ici, dans un ordre hiérarchique que nous appelons grades, *s'ingrada*, de la multitude de nos fidèles. Ils sont si nombreux que la pensée du pontife romain ne saurait le supposer, ni les inquisiteurs en dresser la statistique, *mai non fu loquela ne concetto* MORTAL *che tanto vada;* mais il est sage d'imiter Daniel et de citer, comme lui, leur nombre à l'aide de chiffres indéterminés, *in sue migliaia determinato numero si cela* (*).

—

(*) Il est assez singulier que dans sa *Summa*, citée plus haut, le F. Rinieri Saccone procède précisément comme le recommande Béatrice, bien qu'il soit loin de vouloir rien cacher. En effet, après avoir compté en Lombardie 2,200 Cathares des diverses communions, appartenant aux églises de Vérone, de Mantoue, de Milan et à celles de la Romagne; dans celles de Toscane et de Spolète, etc., le Dominicain ajoute : « Ces Cathares dont le chiffre s'élève à peine à 4,000 en totalité, doivent être entendus dans le sens de PARFAITS (ministres ordonnés) *vu que les croyants* SONT SANS NOMBRE. »

La première clarté qui partout illumine, etc.

34. La lumière du Très-Haut lui-même, *la prima luce,* qui s'épand rayonnante ici, comme là-bas, sur toute cette nature angélique des Parfaits, *che tutta la raia,* est proportionnée au grade de l'ange qui la reçoit; et elle leur parvient par autant de modes, que leur aptitude, leur rang, leur caractère, peuvent le requérir, *per tanti modi in essa si recipe quanti son li splendori, a che s'appaia.* Aussi quelle différence entre les anges du Temple, si vertueux, si nourris de saine doctrine, et ce clergé romain si scandaleux, qui croupit dans l'ignorance et dans l'oisiveté, et dont les œuvres sont celles de suppôts de l'Enfer!

—

L'amour diversement brûle et tiédit en elle, etc.

35. L'amour étant en proportion de l'intelligence du sujet, *all' atto chi concepe segue l'affetto;* moins ce dernier a d'intelligence pour saisir les abstractions de la gnose, moins il a de lumière et, par suite, moins il est apte à ressentir la douceur de l'amour, *d'amor la dolcezza diversamente in essa ferve e tepe.* Combien cet amour ne devait-il pas être fervent chez le docte théologien dont le génie a pu concevoir et exécuter, en triomphant de tant de difficultés, tout ce monde de prestiges et de fascinations où se sont perdus les plus brillants esprits!

—

Vois donc l'immensité de l'éternel pouvoir, etc.

36. Vois combien est sublime en son immensité ce bien suprême, *eterno valore,* qui s'est parcellé dans une telle multitude de miroirs, tant au Ciel, dans les intelligences célestes, que sur la terre, dans les anges du Temple, qui réfléchissent également sa lumière, *tanti speculi fatti s'ha, in che si spezza,* en restant un comme avant, au sein de sa fidèle église albigeoise, son émanation, comme les Anges du Ciel, et illuminée comme eux de ses clartés.

Toutes ces interprétations nous semblent s'enchaîner de mieux en mieux et approcher de plus en plus de l'évidence; mais nous avons beau redoubler d'efforts pour magnétiser un auditoire prévenu, nous avons beau multiplier les passes, nous ne nous flattons pas de parvenir à rendre lucides tant de gens, *infermi della mente,* et d'autant plus incurables qu'ils s'obstinent à ne pas voir. Et savez-vous pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas vu les premiers. Telle sera, jusqu'à la fin des siècles, la pierre d'achoppement des inventeurs. Or, nous

n'avons rien découvert, rien proclamé de neuf, rien qui ne se trouvât dans Rosetti. Eh! mes dignes messieurs, que ne preniez-vous donc la peine de le lire? Que ne parliez-vous avant moi, j'aurais dit la chose après vous?

CHANT XXX.

Six mille milles loin peut être de nos bords, etc.

1. A l'heure où cet Orient, si cher au poëte théologien, jouit du soleil de Midi, qui l'inonde de lumière, le triste Occident est encore plongé dans les ténèbres de l'ignorance; mais l'aurore n'est pas loin pour lui; heureusement la fourrière du soleil, *la chiarissima ancella del sol,* ne tardera pas à paraître. A mesure qu'elle s'avance, les astres de la nuit disparaissent peu à peu, jusqu'à celui qui rayonnait le plus, et que vous reconnaîtrez peut-être, *il ciel si chiude di vista in vista fino alla più bella.*

—

S'éteignit le triomphe à la multiple ronde, etc.

2. De même s'effaça ce triomphe dans lequel joue la foule des anges maçonniques autour de l'étoile flamboyante, en offrant l'image renversée de cet autre triomphe dans lequel la même étoile, déployée en un vaste cercle, devient le ciel Empirée et embrasse toutes ces circonvolutions concentriques au milieu desquelles elle apparaît enclose dans la dernière décoration, *parendo inchiuso da quel ch' egli inchiude.* Puis, lorsque ce merveilleux spectacle eut disparu peu à peu aux regards de l'habile décorateur, mû par l'amour, il dirigea ses regards sur cette adorable Béatrice qui l'avait si bien inspiré.

—

Tout ce que jusqu'ici j'ai dit d'elle et pensé, etc.

3. Eh! mon Dieu oui, Béatrice devait lui paraître belle au delà de toute expression, tant il lui avait dû jusque-là de magnifiques conceptions, d'admirables tableaux, de prodigieux effets de style. Seul il était à même de l'apprécier à toute sa valeur et de jouir, comme son créateur et son père (*voy.* la *Vita nuova,* p. 47, des *Révél.*), de tout

ce qu'offrait de splendide ce miracle de beauté, *certo io credo che solo il suo fattor tutto la goda.*

—

Je me confesse donc, en ce moment critique, etc.

4. Si Béatrice se surpasse elle-même en ce moment, c'est qu'elle arrive au ciel des cieux, à l'Empirée; aussi Dante, à court de louanges et d'hyperboles pour exalter ses charmes, se déclare-t-il vaincu par son sujet; mais c'est sans en penser un mot, car nous le verrons arriver, sans fléchir un instant dans la pensée plus que dans l'expression, jusqu'au dernier vers de sa Comédie.

—

Car ainsi qu'au soleil s'épand un voile épais, etc

5. Ce que le sourire de Béatrice achevait de lui révéler dans ce dernier ciel était d'une telle nature, que son esprit devait défaillir de terreur, *la mia mente da se medesma scema,* rien que d'y songer, de même que la vue tremble défaillante en se fixant sur le soleil, *come Sole il viso che più trema.*

—

Jamais depuis le jour où vint en cette vie, etc.

6. Depuis le jour de son initiation à la religion d'Amour, jour où la doctrine de vérité, la dame de salut, la reine de son esprit, *donna della salute, della mente,* lui laissa voir sa beauté, jusqu'à cette dernière révélation, il n'a pas trouvé à poursuivre son chant de difficultés insurmontables; bien qu'obligé parfois, on s'en souvient, de faire sauter le poëme sacré; mais cette fois, il a atteint les dernières limites de l'art, *come all' ultimo suo ciascuno artista.* Laissant donc le soin de la peindre à un plus habile, qu'on attendra longtemps, il se décide à passer outre, pour mettre fin à la tâche ardue qu'il a eu l'audace d'entreprendre, *l'ardua materia terminando.*

—

Du ton de voix, de l'air d'un chef rempli d'ardeur, etc.

7. Comme un guide toujours prêt à lui venir en aide, *con atto e voce di spedito duce,* sa foi Béatrice reprend la parole et lui déclare que, sortis du premier mobile, le plus vaste corps de l'univers, puisqu'il embrasse les autres cieux, ils se trouvent dans l'Empyrée, qui est pure lumière, lumière intellectuelle pleine d'amour, puisqu'elle lui donne naissance, amour du vrai bien rempli de joie, puisque le triomphe de Béatrice et de Henri, B.EN., doit ramener l'âge d'or

sur la terre, joie d'une douceur qui dépasse tout, puisqu'elle dérive de l'amour et de la Gaie science, à laquelle nous devons la poésie amoureuse, *amor di vero* B.EN., *pien di letizia.*

—

Ici du Paradis va s'offrir à tes yeux, etc.

8. Tu vas voir les deux milices du Paradis, *l'una e l'altra milizia.* Celle à laquelle tu t'intéresses particulièrement, car c'est celle des Templiers à laquelle tu appartiens, *commilitones Christi,* va se montrer à tes yeux, revêtue de ce glorieux costume qu'il lui a fallu dépouiller pour ne le porter qu'en secret; mais elle le revêtira fièrement au jour du triomphe définitif du droit; quand la *Fuia,* la *Lupa* aura été refoulée aux enfers, et que le trône impérial s'élèvera majestueux sur les débris du saint-siége romain, *all' ultima giustizia.* Autrement dit : au témoignage du Révérend frère Rinieri, « lorsque l'Empereur et le chef de l'Église chrétienne confesseront tous deux la foi évangélique (*voy.* ch. XXIII, note 6), c'est-à-dire lorsque le monarque universel, roi et pontife, comme les empereurs romains, régira la terre, comme Dieu le Ciel, en la faisant jouir d'une paix que rien ne viendra plus troubler et qui sera « *l'ordre dans la liberté.* »

—

Ainsi, m'enveloppant, une lumière vive, etc.

9. La subite clarté qui enveloppe le poëte de lumière vivante, *mi circonfulse luce viva,* est celle du ciel Empyrée, le dernier de tous; revenons donc au *Convito,* afin de nous reconnaître un peu à son sujet : « Le ciel Empyrée, à raison de sa paix, *per la sua pace,* ressemble à la science divine, *simiglia la divina scienza,* qui est pleine de toute paix; car elle ne comporte aucune lutte d'opinions, *lite d'opinioni,* ou d'arguments sophistiques, vu la très-excellente certitude de son sujet, qui est Dieu. C'est d'elle, en effet, qu'il disait à ses disciples : « Je vous donne ma paix; je vous laisse ma paix; » en leur donnant et leur laissant sa doctrine, qui est *cette science dont je parle.* (Il ne dit pas théologie et encore moins théologie catholique, parce que *cette science dont il parle* est la gnose donnée par le Christ à ses Apôtres.) C'est d'elle que Salomon a dit : « Les reines sont soixante et les concubines quatre-vingts, et les jeunes suivantes sont sans nombre; une seule est ma colombe, est ma PARFAITE. » Toutes les sciences sont ainsi désignées par lui sous le nom de reines, de concubines et de suivantes; celle-ci (la science divine ou *gnosis,* comme elle est appelée dans l'Évangile), il la nomme Colombe, parce qu'elle

est sans tache de dispute, *senza macula di lite,* et PARFAITE, parce qu'elle nous fait voir *parfaitement la vérité,* dans laquelle s'apaise notre âme. » (II, 15.) Est-il possible de s'exprimer plus clairement ?

Nous sommes donc transportés en pleine théologie albigeoise ou gnostique, fort différente de celle de Rome ; théologie qui embrasse toutes les autres sciences, comme le théologien Dante nous en a laissé la preuve vivante, et qui les illumine toutes ; dont l'éclatante lumière, pure de toute ombre d'opposition, doit assurer la paix universelle, en donnant satisfaction à la raison et le calme à toutes les âmes. Voyons comment ce brillant programme sera rempli dans les trois chants qu'il nous reste encore à soumettre à l'analyse.

—

L'Amour, qui de ce Ciel fait la paix et la joie, etc.

10. Un éblouissement pareil à celui que tu viens d'éprouver, dit Béatrice, frappe toujours celui qui pénètre pour la première fois dans ce Ciel de la pure et véritable lumière, où doit s'allumer le flambeau de la foi, *per far disposto a sua fiamma il candelo.* Cet éblouissement dispose l'âme à la foi, en lui faisant reconnaître combien sont profondes les ténèbres dont elle s'est dégagée par degrés, et tel est le salut par lequel l'accueille l'amour, source de paix et de bonheur, *l'amor che cheta questo cielo accoglie in se con si fatta salute.* Il n'est guère possible d'ailleurs de ne pas être ébloui lorsqu'on vous enlève un bandeau de crêpe noir, *black crape,* et qu'on se trouve dans un endroit très-éclairé. Or, nous voyons, p. 255 du livre intitulé *Light on Masonry,* auquel il nous faut toujours revenir, tant il nous fournit de précieux renseignements, que sur l'ordre du P. Adam, maître ou vénérable de la loge Philosophique ou des *Philosophes inconnus,* le candidat, suivant les *yeux bandés* son guide, appelé frère Vérité, *brother Truth,* nom dont ne rougirait pas dame Béatrice, est introduit par lui au sein du vrai bonheur, *to the true happiness;* que la loge est appelée sanctuaire, *lodge or sanctuary,* que le P. Adam y trône, tenant un sceptre surmonté d'un globe, comme ayant été constitué *souverain maître du monde,* et créé *père souverain de tous les hommes;* enfin, que l'interrogatoire rituel une fois subi par le postulant, on lui ôte son bandeau, *the candidate is unveiled.* Rien donc de plus simple que l'éblouissement poétisé par Dante, qui saura bien revêtir le reste de la cérémonie d'aussi décevantes couleurs.

—

D'une nouvelle vue aussi j'étais doté, etc.

11. Non-seulement le poëte théologien se sent élevé en vertueuse énergie, *me sormontar di sopra a mia virtute,* mais une vue nouvelle, *novella vista,* notez l'expression, s'est rallumée en lui, au point que nulle clarté n'est trop éclatante pour ses yeux, et en effet, pour une *vie nouvelle* ne faut-il pas une *vue nouvelle,* apte à envisager les choses sous un aspect tout à fait neuf?

—

J'en vis resplendir une à l'aspect de rivière, etc.

12. La Nouvelle décoration nous offre une rivière ou, pour traduire littéralement, une lumière en forme de rivière aux clartés fulgurantes, *in forma di riviera fulvido di fulgori,* coulant entre deux rives, où resplendit un merveilleux printemps, *mirabil primavera.* Mais ne voilà-t-il pas que dans la décoration de cette loge philosophique, qualifiée de *sanctuaire,* de *Grand-Concile,* dont nous avons parlé, note 10, nous trouvons un globe, « image de la matière à son état complet, » est-il dit p. 265; or, ce globe est traversé par une *rivière,* et à en croire la même autorité « la rivière en travers du globe, *the river accross the globe,* représenterait l'activité des passions, aussi nécessaires à l'homme dans le cours de la vie, que l'eau à la terre pour y faire naître les plantes, » p. 266. Nul doute, que le sens du symbole n'ait été altéré ici, et que son explication ne doive être que la doctrine, la science, représentée par l'eau vive (*Ego sum aqua viva*), comme nous l'avons maintes fois répété, féconde la matière, comme l'eau le sein de la terre. Dante pouvait-il manquer de reproduire un pareil symbole, pouvait-il faillir à le brillanter de ses plus splendides couleurs?

—

De ses ondes sortaient de vives étincelles, etc.

13. De ce cours d'eau vive sortaient des étincelles non moins vives, *di tal fiumana uscivan faville vive,* qui s'introduisaient de toutes parts dans les fleurs, *si metteam ne' fiori,* et paraissaient des rubis enchâssés dans l'or. L'explication se présente d'elle-même à la pensée : Du vaste fleuve de la doctrine, *fiumana,* jaillissaient, comme autant d'étincelles, des notions lumineuses, déposées dans le sein des Parfaits, comme dans des fleurs, dans des lis sans tache qu'elle faisait éclore, fleurs destinées à produire des fruits délicieux : *Lilia campi seipsos vocant, quod animæ candore puri sint, virtutibusque ornati, quarum nulla potuerit indui Salomon, qui animæ vestem habuit*

inquinatam. (Euthym. Monach., zig. p. 227.) Ces étincelles semblaient des rubis, couleur de feu, symboles de science chérubique, enchâssés dans l'or pur des Cathares ou *purs.* La figure poético-mystique est, on le voit, de la plus scrupuleuse exactitude.

—

Puis, de leurs doux parfums bientôt comme enivrées, etc.

14. Enivrées des parfums de science et de vertu exhalés par ces âmes *parfaites*, les connaissances acquises revenaient, accrues de nouveaux trésors, les apporter en tribut au réservoir commun, *riprofondavan se nel miro gurge*, et à mesure que l'une y rentrait, une autre en jaillissait plus lumineuse, *s' una entrava, un' altra n' uscia fuori.* Et les commentateurs, très-bons catholiques, de crier bravo à ces merveilles de pyrotechnie Cathare.

—

L'impatient désir en ton sein qui s'éveille, etc.

15. Plus Dante brûle du désir d'apprendre ce que signifie cet effet de scène, qui n'est pourtant pas bien difficile à pénétrer désormais, plus Béatrice se réjouit ; mais elle lui déclare qu'avant toute explication, il lui faut boire de cette eau de science, *di questa aqua convien che tu bei*, comme elle a déjà fait pour celle d'Eunoë, qui n'en diffère guère, attendu que ce breuvage contribuera beaucoup à lui ouvrir les yeux de l'intelligence, le tout au gré du soleil de ces mêmes yeux de l'intelligence, *'l sol degli occhi miei.*

—

.... Ce fleuve radieux,
Ces topazes sortant, rentrant pures, légères, etc.

16. Voyez combien cette digne Béatrice y met de bonhomie ; loin de vouloir tromper personne, elle déclare à son fidèle qu'il n'a devant lui qu'une métaphore en action. Le fleuve doctrinal, lui ditelle, les topazes scientifiques entrant et sortant, les plantes-néophytes, qui sourient, sont des figures préliminaires, légèrement voilées, de la vérité qui est leur but ; *son di lor vero ombriferi prefazii.* Impossible d'être plus explicite. Convenez que si nous sommes halluciné par ces préfaces ombrifères, se manifestant au milieu d'une explosion d'étincelles fulgurantes, on pourrait l'être à moins (*).

(*) Comme nous assistons ici au dernier tableau maçonnique dont le poëte ait jugé à propos d'illustrer sa Comédie, et que nous n'avons plus dès lors à revenir sur l'institution mystérieuse que nous n'avons cessé de trouver si étrangement mêlée aux diverses combinaisons du poëme ; nous rappellerons que deux savants écrivains, Hurter et

Non qu'en lui-même il soit bien difficile à voir, etc.

17. Bien loin d'être amères, *acerbe,* ces choses-là seraient bien douces à voir s'opérer ostensiblement ; mais cela viendra, et tu as le tort grave de ne pas croire à la réalité de ces superbes perspectives, *è il difetto dalla parte tua, che non hai viste ancor tanto superbe.*

—

Jamais le jeune enfant si vite ne se jette, etc.

18. Aux paroles de Béatrice, dont le sens n'est pas douteux pour lui comme pour les commentateurs, Dante se précipite, non moins avidement que l'enfant sur le sein de sa nourrice, vers l'onde doctrinale qui a produit les Parfaits, *che si deriva perche vi s'immegli,* tant il a hâte de voir, grâce à elle, s'accomplir reellement de si belles choses, que n'oserait orgueilleusement rêver l'humble Parfait.

—

A peine la toucha le bord de ma paupière, etc.

19. A peine a-t-il touché l'eau merveilleuse, non du bout des lèvres, mais du bord de ses paupières; car c'est par les yeux, qui voient, lisent et parlent, que s'acquiert la doctrine dont la vertu fait voir la lumière ; ce qui s'éployait en longueur, longueur de temps, d'efforts incessants, se réunit en corps, se concentre, fait masse et prend la forme la plus *parfaite*, la forme ronde, *mi parve di sua lunghezza divenuta tonda.* Aussi l'Ottimo nous dit-il : *La quale ridontiate ha a significare* PERFEZIONE.

—

Tels des gens qui. d'abord, du masque se couvrirent, etc.

20. Nous vous l'avions bien dit, que dans tout cet ensemble féerique, il ne fallait voir que les décors d'une comédie dont ce monde terrestre était le théâtre ; comédie dans laquelle tous les personnages, plus ou moins travestis, apparaissaient sous le masque, comme les acteurs de l'antiquité. Le magicien dont les prestiges vous ont fait si longtemps illusion, vous le déclare lui-même ici : il n'a mis en scène que des masques, *gente sotto larve,* gent masquée qu'on reconnaît pour toute autre qu'elle n'est apparue d'abord, *che pare altro che prima,* lors-

Matter. l'un dans sa *Vie d'Innocent III*, l'autre dans son *Histoire du Gnosticisme*, n'ont pas hésité à rattacher la Franc-Maçonnerie moderne au Catharisme et au Temple; de même que M. H. Martin, t. III, p. 398, de son *Histoire de France*, déclare qu'à son avis cette association de soi disant constructeurs « remonte d'échelon en échelon, jusqu'à la *Massenie du Saint-Graal.* » On voit que nous aurions fait erreur en bonne et docte compagnie.

qu'elle dépouille son déguisement, *se si sveste la sembienza* NON SUA *in che disparve*. Notre tâche a consisté précisément à déshabiller tous ces gens masqués, à commencer par Dante et Béatrice, et à montrer sous leurs costumes d'emprunt, Grégoire VII et la comtesse Mathilde, Innocent III et saint Dominique, Raymond Béranger et l'église albigeoise elle-même et tant d'autres encore. Peut-être finira-t-on par croire que nous n'avons pas été trop mal inspiré en nous isolant de la foule des doctes, en extase devant l'orthodoxie du poëte florentin, et en persistant à faire *parte da noi*. Notre labeur aura été long et rude, mais nous y aurons gagné d'y voir clair au milieu de ces fleurs et de ces étincelles, *fiori e faville*, qui, se mettant en plus grande fête, *in maggior feste*, se transfigurent tout à coup et deviennent les deux cours du ciel, *ambo le corti del ciel manifeste*.

—

O resplendissement de Dieu, par qui je vis
Le royaume céleste en son triomphe immense, etc.

21. Quoi qu'on en dise, il fallait un grand courage au poëte théologien pour oser, sous le régime de compression le plus impitoyable, exposer, même en figures et sous la forme d'un rêve poétique, sa foi et ses espérances; pour oser donner à entendre, même à mots couverts, qu'il voyait dans l'avenir le sublime triomphe de cette monarchie universelle qui, enfin victorieuse de *Satan Aleppe*, prince du monde de ténèbres et d'erreur, devait amener le règne de la vérité, *Dammi virtute a dir com' io vidi l'alto trionfo del regno verace*.

—

Là-haut une lumière est, qui rend, vive et pure, etc.

22. Pour le poëte, comme pour le théologien, Dieu est lumière et c'est sous cette forme qu'il se rend visible à l'homme, qui ne jouira de la paix et du bonheur qu'autant qu'il pourra le contempler dégagé de tous voiles; pour le Gibelin, cette lumière s'était manifestée dans son héros, Henri de Luxembourg, *che solo in* L. VI *veder ha* SUA PACE, toujours *lui* jusqu'à la fin.

—

Elle affecte d'un cercle immense la figure, etc.

23. Cette lumière divine affecte nécessairement la forme circulaire comme la plus parfaite, *si distende in circular figura*, et telle est son immensité qu'elle dépasse de beaucoup la circonférence du soleil, puisqu'elle embrasse l'univers visible et invisible.

Ce qu'il en apparaît, de son ardent foyer
N'est qu'un rayonnement qui se reflète intense, etc.

24. N'apparaissant que par irradiation, *fassi di raggio tutta sua parvenza,* la lumière divine se réfléchit, sur la terre bien entendu, dans le Grand-Orient, la plus haute sommité du premier mobile, *riflesso al sommo del mobile primo,* composé, ainsi qu'on l'a vu, notes 22 et suiv. du ch. XXVII, des loges directrices ou mères, et recevant dès lors de Dieu même l'esprit qui fait sa vie et sa puissance, *che prende quindi vivere e potenza.*

—

Et, comme le coteau semble avec complaisance, etc.

25. Tous ceux de nos frères qui, répudiant l'Église romaine, ont fait retour à la lumière de vérité, venue de là-haut, *quanto da noi lassù fatto ha ritorno,* rangés par étages superposés, selon leur grade, autour de l'étoile flamboyante, se mirent avec bonheur dans ce foyer de la doctrine à l'onde lumineuse, comme les herbes et les fleurs du coteau dans le ruisseau limpide coulant au fond du vallon, *come clivo in aqua.*

—

Si le rang le plus près d'elle enceint, tout entière, etc.

26. Si le rang des hauts dignitaires de l'Ordre, le plus rapproché du foyer lumineux, renferme en lui un si vaste réservoir de science, *in se raccoglie si gran lume,* combien cette rose mystique, figure de l'église des *purs,* des *Parfaits,* est-elle pour étendre au loin ses dernières feuilles, *estreme foglie?*

—

Ma vue en parcourait la sublime grandeur, etc.

27. Comment le coup d'œil du Pasteur albigeois se serait-il égaré au milieu de son église, de ce foyer du gai savoir, *di quella allegrezza,* que personne ne connaissait mieux que lui en long et en large, *nell' ampio e nell' altezza?* Comment ne se serait-il pas rendu parfaitement compte du nombre des fidèles, du *quanto,* et de leur qualité, du *quale,* c'est-à-dire de leur grade, que lui révélaient de reste leurs bijoux et décorations diverses?

—

Là, rien au loin qu'on perde ou de près qu'on acquière, etc.

28. La loi naturelle qui veut que celui qui est loin voie moins bien que celui qui est près n'ôtant et n'ajoutant rien à la sûreté du coup

d'œil là où Dieu gouverne directement, le poëte théologien, en quelque lieu qu'il fût, de près ou de loin, *presso e lontano,* promenait un regard toujours aussi pénétrant sur les choses de sa foi, inspirée par Dieu même, émanée directement de lui, et sur tout le personnel de son église cathare.

—

Vers le centre doré de la rose éternelle, etc.

29. Un parfum de louange au dieu de lumière, ce soleil d'un éternel printemps, qui se tient toujours en dehors de l'hiver pontifical, *che sempre sverna,* s'élevait de la partie centrale de la rose mystique, *nel giallo della rosa;* du chœur de cette église albigeoise, où figuraient ses plus hauts dignitaires, dont les ornements plus ou moins dorés se rapprochaient de la couleur des étamines.

—

Vois quelle vaste enceinte offre notre Cité, etc.

30. Au beau milieu de sa contemplation, qui lui inspire des pensées trop compromettantes pour oser les exprimer, malgré toute la bonne volonté qu'il en a, *qual' è colui che tace e dicer vuole,* il est interrompu par Béatrice, qui l'entraîne dans les rangs de ses collègues aux chasubles d'or, ces jaunes étamines : Regarde, lui dit-elle, combien est nombreux le couvent des Templiers, aux tuniques et aux manteaux blancs, celui des croyants, des purs, des Parfaits maçons à qui l'on remet une peau d'agneau, *lamb skin,* comme emblème d'innocence (*Light on M.·.,* 38), *mira quanto è 'l convento delle bianche stole!* Tout cela est pourtant assez intelligible. On n'en continuera pas moins de me crier : Où est la preuve que les *bianche stole* soient les Templiers et les Cathares? Où est la preuve que Dante ait été ordonné ministre et peut-être même évêque d'une église évangélique? Le cartulaire de l'Ordre et celui de l'église n'existent plus, autant que je puis croire; mais le poëme est là sous les yeux de tous; que ceux qui savent lire fassent usage de leur intelligence, ils verront (L. on M.·., 230) *the cubic stone changed in mystic rose.*

—

Sur ce trône, où déjà ton regard s'est porté, etc.

31. Vois combien s'étend loin notre Cité, *vedi nostra città, quanto ella gira,* celle dont le Christ est citoyen et non pas le pontife romain, cette Jérusalem nouvelle édifiée sur le modèle de la Jérusalem céleste (lisez, de grâce, le XXIe chap. de l'*Apocalypse,* auquel ren-

voie l'Ottimo (*Aggiunta del Cod. Laur.*), cité sainte dans laquelle le Temple se relèvera triomphant, grâce à l'art merveilleux des maçons, qui ont juré de le reconstruire, après avoir tiré vengeance de ses déprédateurs. Vois les siéges de nos pères, tellement garnis dans tous les grades, qu'à peine s'il est à désirer de faire de nouvelles recrues, *che poca gente omai ci si disira,* phrase assez déplacée dans le *Paradis*, où les élus sont toujours charmés de voir augmenter leur nombre, aucun motif politique ne leur faisant craindre les indiscrétions (*).

—

Sur ce trône où déjà ton regard s'est porté, etc.

32. Sur ce grand siége, dit Béatrice, *in quel gran seggio,* sur ce trône impérial, objet constant de ton attention et de tes vœux, dont tes regards ne se sont jamais détournés, *a che tu gli occhi tieni,* surmonté qu'il est de la couronne du successeur des Césars, *per la corona che già v'è su posta;* avant que toi-même sois appelé au banquet de noces de l'agneau, *a queste nozze,* c'est-à-dire avant que tu sois témoin du triomphe de la nouvelle Jérusalem « venant de Dieu, parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux » (*Apoc.* XXI, 2), et non pas avant que tu aies à mourir, s'asseoira l'âme du noble empereur Henri VII, *l'alma dell' alto Arrigo,* prince qui entreprendra de remettre l'Italie dans la voie du droit, *ch'a drizzare Italia verrà,* avant qu'elle soit disposée à se soumettre au régime impérial et à recevoir la vraie doctrine, dit encore l'Ottimo : *In prima ch'ella sia disposta a ricevere la regola e la* DOTTRINA VERA. (*Aggiunt. del Cod. Laur.*) Pouvait-on s'exprimer plus clairement au XIVe siècle? Voyez si Gaspard Gozzi osait parler même au XVIIIe. (*Révél.*, p. 431.)

—

Fascinés par l'aveugle et cupide avarice, etc.

33. La louve romaine, dans son insatiable avidité, *la cieca cupidigia,* ensorcelle les Italiens, *v'ammalia;* elle leur fait repousser ceux qui leur apportent le gouvernement par excellence avec la doctrine

(*) Peut-être qu'après avoir vu la Rose se transformer en cité, autrement dit en église, nos savants se décideront enfin à comprendre l'allégorie de ce fameux roman de *la Rose*, où ils n'ont vu jusqu'ici que ténèbres. Le poëme est pourtant écrit en français et l'auteur a eu soin de prévenir le lecteur que la doctrine Albigeoise ou Cathare, art d'Amour ou de Gaie science, y était « tout enclose. » Ils finiront sans doute par se piquer d'honneur et ne me laisseront pas la tâche de leur expliquer du français, passe pour l'italien.

véritable et les rend semblables à l'enfant qui repousse la nourrice dont le lait calmerait sa faim.

—

Tel au divin forum régnera triomphant, etc.

34. Clément V, qui occupera alors le saint-siége, suivant les voies du mensonge et de l'iniquité, lorsque Henri marchera dans celles de la vérité et de la justice, lui sera constamment hostile, tantôt à visage découvert, tantôt en secret, *palese e coperto.* Cela signifierait, selon l'Ottimo, que, tout au contraire de la vie honorable et pure de Henri, celle *di papa Clemente di Gascogna fia lorda e sconcia, sì che il viaggio dell' uno sarà a* FINE DI BEATITUDINE, *e la via dell' altro tenderà alla* TERZIA BOLGIA. Plus explicite, l'annotateur du manuscrit Glembervie, nous dit : *Poetando videt sedem quam expectabat Imperator Henrigus et quomodo Papa* FUIT CAUSA *dicti Henrighi mortis.* Il est certain que ni Villani, ni Alb. Mussato, ni Conrad Vecer, ni plusieurs autres, ne disent que ce prince fut empoisonné dans l'hostie, par le frère Bernard, du couvent de Montepulciano, comme le rappelle l'éditeur du P. Lombardi ; mais le fait rapporté par Baluze (*Misc.* I, 162) fût-il vrai, est-il bien certain que les écrivains contemporains, en Italie surtout, eussent cru pouvoir en faire mention sans péril (*)?

—

Mais en ce poste saint Dieu le souffrira peu, etc.

35. Conformément à la prédiction de Jacques Molay sur le bûcher, Dieu ne souffrira pas qu'un pontife indigne survive longtemps au double forfait de l'empoisonnement sacrilége d'un empereur et de la ruine du Temple, *poco sarà da Dio sofferto nel santo officio ;* il sera précipité dans l'Enfer, *detruso,* avec Simon le Magicien et avec Boniface VIII, qui sous lui s'enfoncera plus avant dans cette gaîne embrasée en communication avec l'étang de feu. (*Enf.* XIX.) Il en sera ainsi parce qu'il est dit, au ch. XXI, 8, de l'*Apocalypse,* dont s'est inspiré le poëte pour toute la fin de ce chant : « Pour ce qui est des exécrables et des *homicides,* des fornicateurs et des *empoisonneurs,*

(*) Ce qu'il y a de certain c'est que deux dominicains avouent l'empoisonnement, Ptolemæus Lucencis et Conradus de Halberstadt, et que l'ordre des frères prêcheurs crut encore devoir s'en faire absoudre, trente-trois ans plus tard, par le fils de l'empereur, le roi Jean, qui avait alors besoin du Pape contre Louis de Bavière (Leibnitz, *Cod. jus. gent.*, I, p. 188.) Enfin d'après un manuscrit du XIV[e] siècle, Æneas Sylvius, qui fut depuis le pape Pie II, dit aussi dans son *Hist. Boh.*, Freher, p. 138 : « *Henricus VII, hostili fraude,* VENENO *extinctus fertur.*

des idolâtres et de tous les *menteurs*, leur partage sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, ce qui est la *seconde mort*. Ces rapprochements, au milieu des chants d'amour du *Paradis*, n'ont rien qui surprenne de la part de Béatrice, personnification de la théologie des Pauvres de Dieu; mais ne seraient-ils pas bien étranges dans la bouche de celle qui personnifierait la théologie romaine?

CHANT XXXI.

Sous forme d'une rose à la pure blancheur, etc.

1. Tous les membres de l'ordre du Temple, néophytes, profès, affiliés, portant l'habit blanc, autrement dit tous les fidèles d'Amour, tous les pneumatiques ou spirituels, Albigeois, Cathares, Vaudois, comme vous voudrez les nommer, car, à quelques nuances près, pour nous c'est tout un; la milice sainte, *milizia santa*, que l'Ottimo appelle la *santa cavalleria*, revêtue de la robe d'innocence, dont le sang, versé à flots par les croisés et les inquisiteurs, a consacré l'union mystique avec le Christ, *che nel suo sangue Christo fece sposa;* l'église évangélique, en un mot, nous est représentée ici sous la forme d'une rose blanche, symbole de pureté; et c'est de la véritable doctrine, de la rivière aux lumineuses étincelles, on s'en souvient, que s'est formée cette magnifique fleur, insigne des Rose-Croix, ou cette église fondée sur la pierre cubique.

—

L'autre, en volant, qui voit et chante avec délice, etc.

2. L'autre milice, dont le concours était indispensable au recrutement et à l'instruction de la première, au maintien de la discipline dans ses rangs, et que nous avons vue s'élever sous forme d'étincelles de la rivière lumineuse, peut à la rigueur être de nature évangélique, mais ce ne sont pas des anges. Au risque de vous déplaire autant qu'en vous montrant dans Béatrice une idée et une religion, en place d'une jolie et poétique jeune fille, faisant éclore dans l'âme de son ami d'enfance, de pures et éternelles amours, nous devons encore ici vous désabuser. *Verba volant,* dit le proverbe; c'est pourquoi, dans les anges des commentateurs, il vous faut voir tout bonnement des pa-

roles. Veuillez, en effet, nous suivre dans cette description métaphorique, d'où le mot d'ange est soigneusement écarté. Les paroles inspirées des Voyants de la secte, comme autant de Verbes lumineux, célèbrent, en volant au loin, la gloire du Dièu qui les parfume d'amour, *l'altra milizia vede e canta la gloria di colui che l'inamora*, et sa bonté qui leur accorde tant de puissance sur les âmes, *la bontà che la fece cotanta*. Ces paroles, en effet, sont proférées oralement et, instructions, mots d'ordre, avis officiels, elles passent rapidement de bouche en bouche dans les rangs sectaires, où elles sont fixées par écrit; alors, compositions en vers ou en prose, romans ou contes, traités religieux ou même *poëmes sacrés*, tout cela circule à l'envi sous forme catholique, et se transmet de main en main au milieu d'une société inquiète, passionnée qui s'en repaît avidement.

—

L'autre, comme un essaim de joyeuses abeilles, etc.

3. De même que des abeilles allant et venant des fleurs à la ruche, ces paroles, d'une saveur aussi douce que le miel, descendaient en féconde rosée sur cette grande rose ou église, dont les feuilles ou les ouailles sont si nombreuses, *l'altra milizia come schiera d'api nel gran fior descendeva che s'adorna di tante foglie*. Elles reprenaient ensuite leur essor et remontaient en actions de grâces, en louanges au Seigneur, au Dieu d'amour, *quindi risaliva là dove il suo amor sempre soggiorna*.

—

De tous brillait la face autant qu'ardent brasier,
Leurs ailes étaient d'or, etc.

4. Comme il faut bien aider un peu à l'illusion, ces paroles prennent des faces; mais ce sont des faces enflammées de chérubins, esprits de science, vous dira saint Bonaventure, et par suite resplendissant au loin, *le facce tutte avean di fiamma viva*. Leurs ailes sont d'or, c'est bien le moins, puisqu'elles volent en parlant d'or; quant au surplus, au corps de la doctrine qu'elles enseignent, eh! mon Dieu, est-il besoin d'ajouter qu'il est blanc, pur, cathare, à tel point que la neige n'en approche pas, *l'altro, tanto bianco che nulla neve a quel termine arriva*. Puis, si vous remarquez qu'en regard de *l'*A.L.I. est *l'*A.L.T.R.O., vous comprendrez qu'il ne peut y avoir d'opposition entre le fond et la forme.

—

Chaque fois que plongeaient leurs phalanges fidèles, etc.

5. Quand ces paroles bénies descendaient du haut de la chaire dans l'église, où elles étaient recueillies pieusement de banc en banc, le mot y est, *quando scendean nel fior* DI BANCO IN BANCO, elles y portaient la paix et le zèle ardent, qui allaient redoublant à mesure qu'elles volaient de bouche en bouche, *porgevan della pace e dell' ardore ch' elli acquistavan ventilando il fianco.* C'est ainsi que, sous la plume du poëte théologien, les paroles ou les *raggionamenti,* car il y a *elli,* prennent non-seulement une face, mais encore un flanc.

—

Sans que leur multitude, en volant, innombrable, etc.

6. Bien loin d'intercepter la vue et d'empêcher les membres de l'église de plonger leur regard dans les plus hauts mystères du Ciel, cette multitude de paroles pleines de doctrine, *plenitudine volante,* les leur rendait accessibles dans tout leur éclat, *non impediva la vista e lo splendore.* Qui, mieux que Dante, ayant reçu de saint Pierre sa mission apostolique, et devenu ainsi intermédiaire entre Dieu et son église albigeoise, savait leur faciliter, à force d'art, *l'interporsi trà 'l dissopra e 'l fiore?* On parviendra peut-être un jour à comprendre quelle était *la rosa, il fiore, la stella,* pour laquelle extravaguaient à l'envi, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, les poëtes contemporains de Frédéric II, tant italiens que provençaux; mais nous sommes très-poétiques en France, et nos académiciens en tête. Aussi tiendra-t-on encore longtemps aux cours d'amour et à la chevalerie, telle que l'ont rêvée les érudits brevetés, avec ses ardeurs platoniques et ses belles châtelaines aux vertus immaculées. (*Voy.* les *Révél.,* pp. 26 et 27.) Dans cette *Gaie science* qui, selon eux, ne constitue qu'une poétique amoureuse, ils ne voudront jamais reconnaître une doctrine philosophique et religieuse. Et pourtant *così si gira.*

—

La divine lumière à l'éclat éternel, etc.

7. Indépendamment de ce que des paroles d'une *plénitude* remarquable de vraie doctrine ne sauraient intercepter la vue de l'intelligence, comme les sermons des prédicateurs orthodoxes, *scede,* ajoutez que la lumière divine de la gnose, communiquée aux Apôtres, est si pénétrante de sa nature, qu'elle s'infiltre dans l'univers entier, selon que les esprits y sont mûrs pour la recevoir, *chè la luce divina è penetrante per l'universo, secondo ch' è degno;* si bien que tous

les obstacles que lui oppose l'Église romaine sont impuissants contre elle, *si che nulla le puote essere ostante.*

—

Ce royaume m'offrait, paisible, heureux séjour, etc.

8. L'église albigeoise, où règne exclusivement la paix et le gai savoir, *questo sicuro e gaudioso regno*, remonte jusqu'au temps des Apôtres; aussi compte-t-elle une foule de saints personnages, tant dans les premiers siècles du christianisme, quand florissaient les docteurs de la gnose et ceux de l'école néoplatonicienne, que depuis la conversion des pays de langue d'*oc* à la religion évangélique et postérieurement à la fondation de l'ordre du Temple, *gente antica e novella;* mais il serait dangereux de révéler leurs noms. Tous ayant du reste la même manière de voir et de penser, tous également dévoués à la religion de l'Amour, *viso ed amore avea tutta ad un segno.*

—

O toi, triple lumière, en une étoile unique, etc.

9. O lumière des Trinitaires écossais, *o trina luce*, seule étoile flamboyante, *unica stella,* qui, scintillant à la vue de tes fidèles, quand la foule profane est plongée dans les ténèbres du catholicisme (*miseri profani*, *Enf.* VII), leur promets le bonheur en ce monde et dans l'autre, viens à notre aide au milieu de la tempête que Rome a soulevée contre nous, *guarda alla nostra procella.*

—

Si, lorsqu'ils voyaient Rome et son pénible ouvrage, etc.

10. De même que les barbares soldats de Montfort, venus de cette France du nord sur laquelle ne cesse de se faire sentir l'influence de la Calisto pontificale, idolâtre de celui qu'elle appelle son fils aîné et qui la fait tourner à son gré, *barbari venuti* DA TAL PLAGA *che ciascun giorno d'Elice si cuopra, rotente col* SUO FIGLIO OND' ELLA È VAGA, étaient dans le ravissement en voyant Rome triompher au prix de tant de massacres, dans la lutte acharnée de la croisade, *ardua sua opra ;* quand du fond du palais de Latran Innocent III assura la prépondérance à l'Église catholique, *quando Laterano alle cose mortali andò di sopra.* L'Ottimo, toujours bien avisé, a soin de dire qu'*Elice* est la constellation de la Grande-Ourse ou du Chariot, *carro che fu Calisto* et renvoie *spezialmente* au Purgatoire où vous serez édifiés sur ce chariot ou saint-siége par la note 28 du ch. XXV et celles du ch. XXXII.

—

Combien dut ma surprise à cette heure être immense, etc.

11. De même moi, qui voyais dans l'avenir le triomphe de mon église et de sa doctrine, moi qui passais, au gré de ma fantaisie poétique, des choses de la terre, dirigées par de grossiers appétits humains et passagères de leur nature, aux choses du Ciel, tout amour et lumière, dont la durée doit être éternelle, *al divino dall' umano*, des murs de Florence, infectés de papisme et séjour d'iniquité, au milieu d'un peuple de justes et de Parfaits, *in popol giusto e sano*, combien ne devais-je pas être ravi en admiration !

—

Stupéfait, mais charmé, je me sentais jouir, etc.

12. Aussi était-ce souvent une jouissance pour moi, quand je me complaisais dans ces doux rêves, de penser silencieusement et de ne rien entendre de ce qui se disait autour de moi, *non udire e starmi muto.* Avions-nous raison en avançant que, tous tant que nous étions de traducteurs, nous n'avions fait et pu faire que des contre-sens en reproduisant, dans quelque langue que ce soit, un poëme conçu et exécuté dans un pareil système? Or, songez que toute une littérature de la même famille dort encore ensevelie dans vos bibliothèques et ne réserve pas de moindres surprises à ceux qui, se décidant enfin à suivre notre méthode, dont ils peuvent maintenant juger les résultats, entreprendront d'en fouiller la lettre pour en faire jaillir l'esprit, au risque de scandaliser l'*Univers*, que fait pâmer le moyen âge.

—

Et comme un pèlerin arrivé dans le temple, etc.

13. De même qu'un de ces pèlerins de la religion d'Amour, qui, sous mine d'un vœu à saint Jacques de Compostelle, partaient d'Italie et passaient par Toulouse, comme Cavalcante, dans le but d'y visiter les chefs de leur Église et de pouvoir redire à leurs frères en quel état se trouvaient les affaires du Temple (*voy.* les notes précéd.) *quasi peregrin che si ricrea nel* TEMPIO *del suo voto riguardando, e spera ridir com' egli stea.* Croyez-vous que ceux-là n'eussent pas à se réjouir dans le Temple, d'avoir abusé l'Église avec leur prétendu vœu? Combien de frères voyageurs dans la Maçonnerie !

—

Partout, de rangs en rangs, je promenais de même, etc.

14. C'est ainsi que Dante, en sa qualité de *philosophe inconnu*, suit dans son poëme l'ordre philosophique, ce dont l'Ottimo qui le

connaissait familièrement, se fait garant en ces termes : *onde è da sapere che l'Autore, tutto che 'l suo stile sia poetico, elli tiene nel suo parlare l'*ORDINE FILOSOFICO. En promenant donc dans tous les sens ses regards au milieu de cette vive lumière du Temple, Dante ne voyait dans tous les grades, *per li gradi,* que des frères remplis d'amour, *visi a carità suadi,* parés de leur dévouement pour A. L. T. R. VI et de la haute estime de ce prince, d'ALTRVI *lume fregiati e del suo* RISO, comme aussi de leurs œuvres méritoires a tous égards, d'*atti ornati di tutte onestadi.* Vous figurez-vous ces Parfaits parés du rire d'autrui, ou du leur ?

—

Du Paradis déjà mes yeux avaient compris, etc.

15. Dante n'a fait encore que promener sur le Paradis un coup d'œil d'ensemble, qui lui a permis d'en saisir la *forma generale*, peu différente de celle du Temple, mais ses yeux ne se sont fixés sur aucun point en particulier, ce qui le dispense de nous donner de suite des détails qu'il réserve pour un peu plus tard.

—

Je vis, quand je pensais trouver là Béatrice, etc.

16. Au moment où il se retourne pour s'enquérir à sa conductrice de certaines choses dont il ne se rend pas bien compte, Béatrice n'est plus près de lui, un autre personnage a pris sa place. Celui qu'il aperçoit au lieu de la dame de son esprit, *donna della mente*, est un vieillard, *sene ;* d'où suit qu'il aurait été déjà vieux lorsque le Temple l'aurait conquis sur l'Église. Il porte l'habit blanc, comme les glorieux frères du Temple, *vidi un sene vestito con le gloriose gente*, attendu que c'est un Bénédictin. Cette bienveillance fraternelle qui dérive du gai savoir, se montrait répandue sur sa face, lorsqu'il agissait extérieurement dans le sens de dame Piété, *in atto pio*, et tout en lui était d'un tendre père. Voici le texte : *Diffuso era per gli occhi e per le gene di benigna letizia* IN ATTO PIO, *quale a tenero padre si conviene.* Dante tient à faire un *Barba* du *pio sene.*

—

Béatrice m'envoie en son lieu près de toi.

17. Où est-elle ? demande le fidèle disciple de Béatrice, de la doctrine cathare personnifiée ; et le vieillard lui répond : C'est cette doctrine béatifiante qui m'a converti, qui m'a tiré du lieu où j'étais, pour que ton désir fût complétement satisfait, *a terminar lo tuo disiro*

MOSSE *Beatrice* ME DEL LUOGO MIO. Or, quel fut l'objet constant des vœux, des espérances du mystagogue florentin? Son poëme entier, tous ses écrits, en vers ou en prose, sont là pour en rendre témoignage : Le triomphe de l'église évangélique sur l'Église catholique, sous le patronage d'un monarque universel. Le vieillard substitué ici à Béatrice doit donc, à son sens, avoir contribué activement à l'accomplissement de cette rénovation religieuse et politique.

—

Au troisième pourtour tu peux l'apercevoir, etc.

18. Béatrice, trinité par similitude dans la vie nouvelle, doctrine réfléchissant l'éternelle vérité, est devenue Trône, *trono del divino aspetto*, ch. XXVIII, c'est-à-dire miroir : *Su sono specchi, voi dicete Troni*, ch. IX; miroir réfléchissant dans le Ciel la divine Trinité, qui, selon saint Bernard « cohabite et coexiste avec nous » *De interiore domo*. (*Voy.* p. 280 des *Révél.*) Son fidèle l'aperçoit en conséquence au troisième rang du plus haut grade, *terzo giro del terzo grado*, parmi les intelligences désignées par ce nom, occupant le trône réservé à ses mérites incontestables, *nel trono a che suoi merti la sortiro*.

—

Je la vis se faisant soi-même sa couronne, etc.

19. On peut admettre à la rigueur que la doctine de vérité, personnifiée dans Béatrice, devienne symboliquement un miroir réfléchissant les rayons de la lumière éternelle ; mais on se demande comment les âmes innocentes qui, dupes du récit fantastique de la *Vie nouvelle* et de la mystification de Boccace, rêvaient une jeune femme en chair et en os, béatifiée par l'amour du poëte quinquagénaire, s'y prenait pour la faire, en tant que miroir, se tresser une couronne des rayons qu'elle réfléchissait; puis aussi comment, non content de l'avoir fait sainte de son chef, son adorateur enthousiaste n'aurait pas craint de l'introniser au rang des plus hautes intelligences célestes. On a bien raison de dire que rien n'est impossible à l'amour, nous ajouterons, ni à la crédulité. L'annotateur Caet. sachant un peu mieux à quoi s'en tenir sur l'essence réelle de la dame de l'Esprit, dit fort bien, qu'elle se couronne de rayons divins, *quia nihil videmus de gloria Dei, nisi quantum in* BEATRICE DEMONSTRATUR. Quels démonstrateurs en effet que les yeux de Béatrice, à en croire le *Convito!*

—

N'est aucun œil mortel si loin des régions, etc.

20. La théologie albigeoise, une fois rendue au divin foyer dont elle émane, a beau se trouver à une distance incommensurable, elle n'en est pas moins perceptible à l'intelligence mortelle; aussi Dante ne perd-il pas de vue sa chère Béatrice, **attendu que sa pure image** lui arrive rayonnante par la tradition apostolique, par la gnose et non pas indirectement, par l'intermédiaire des docteurs de l'Église romaine, *per mezzo mista.*

—

O Dame en qui réside et vit mon espérance, etc.

21. O doctrine religieuse en qui mon espérance puise chaque jour une force nouvelle, *in cui la mia speranza vige,* toi qui **daignas pénétrer dans l'Enfer catholique où je m'égarais, pour me procurer** le salut et laisser trace **de tes pas dans Dité-Florence, où j'eus trop** peu de temps la satisfaction de voir de nombreux fidèles d'Amour, se pressant dans l'église évangélique, écouter ma parole et me nommer leur pasteur.

—

A ton divin pouvoir, j'aime à le reconnaître, etc.

22. C'est toi qui m'as ouvert les yeux, c'est à ton influence bienfaisante que je dois d'avoir vu tant de choses sous leur véritable aspect, et d'avoir su en tirer si bon parti; car c'est toi qui m'en as accordé la grâce et m'en as inspiré le courage, *dal tuo podere e dalla tua bontade riconosco la grazia e la virtute.*

—

Tu m'as, serf que j'étais, tiré de l'esclavage, etc.

23. Serf que j'étais de celui qui s'intitule *servus servorum,* **tu** m'as affranchi de son joug, de celui de l'Égypte et de Bablyone; tu m'as procuré la liberté de la raison, de la science, *servo non di signor ma di vil servo si fa chi da quel signor (amore) si scosta.* (*Voy.* la Canz. *Doglia mi reca nello cor ardire.* p. 369 des *Révél.*) Tu as eu recours pour y parvenir à tous les moyens les plus efficaces, aux conseils de l'amitié, au prosélytisme sectaire, à l'initiation, aux épreuves mystérieuses, enfin à l'enseignement doctrinal, *per tutte quelle vie, per tutti i modi che di ciò fare avei la potestate.*

—

Conserve en moi les dons de ta magnificence, etc.

24. Entretiens en moi cette ardeur qui fait accomplir de grandes

choses, *la tua magnificenza in me custodi,* afin que mon âme, que tu as rendue saine et parfaite, de maladive et souffrante qu'elle était, au régime des docteurs catholiques, ait à se dégager, digne de toi, des liens de la matière, *si che l'anima mia, che fatta hai sana, piacente a te dal corpo si disnodi.*

—

Elle me regarda, sourit à ma prière, etc.

25. Ainsi pria le *chrétien sincère,* mais peu catholique, et celle en qui se personnifiait sa doctrine religieuse lui sourit de loin, en regardant avec amour son fidèle disciple, du sein de ce foyer de l'éternelle lumière où elle était revenue, *sorrise e riguardommi, poi si tornò all' eterna fontana.* Combien de temps cette doctrine religieuse n'a-t-elle pas paru à mille lieues loin de celui dans l'âme duquel elle avait un temple, *quella si lontana come parea.*

—

Vole de ton regard dans tout ce beau jardin, etc.

26. Afin que tu puisses accomplir en véritable Parfait, reprend le saint vieillard, la tâche à laquelle ta vie fut consacrée; *acciòche tu assommi* PERFETTAMENTE *tuo cammino,* j'ai reçu mission de ta foi-Béatrice, inspirée par *l'amour,* de venir vers toi et de la remplacer, *a che priego ed amor santo mandommi.* Promène tes regards sur cette merveilleuse décoration, qui d'abord t'a représenté une rivière, puis une rose, métamorphosée à cette heure en jardin. Ton œil acquerra ainsi la pénétration nécessaire pour ne pas te laisser éblouir par des métaphores et distinguer la vérité de la fiction, en t'élevant plus haut à la clarté divine, *che veder lui* (*questo giardino*) *t'acuirà lo sguardo più al montar per lo raggio divino;* mais lisez aussi *veder* L. VI.

—

.....La reine du Ciel,
Pour qui brûle mon cœur d'un amour immortel, etc.

27. La reine du Ciel, il ne faut pas s'y tromper, n'est pas ici la Vierge Marie, Mère immaculée du Sauveur des hommes. Par une de ces transformations à vue d'œil, auxquelles on doit être accoutumé désormais, et dont les preuves ne se feront pas attendre, la Rose-Église est devenue jardin, attendu que dans ce jardin il fallait faire surgir une rose nouvelle, plus splendide et plus sublime, la rose des Roses, la rose du jardin céleste, à savoir Notre-Dame, la cathédrale, l'Église-Mère dont relevaient toutes les autres, celle de Mantoue, fondée par Manto,

comme nous savons (*Enf.* XX), après le désastre de celle de Toulouse. C'est là, cette reine du ciel sectaire dont le saint Vieillard, qui lui porte le plus ardent amour, espère la faveur pour tous ceux qui, comme Dante, ont foi en elle ; *la Regina del Ciel, ond' io ardo tutto d'amor, ne farà ogni grazia,* car je suis son fidèle Bernard, *perocch' io sono il suo fedel Bernardo,* rallié à la religien d'Amour.

S'il résulte quelque scandale de cette révélation, la faute n'en est pas à nous. Rien n'était plus facile que de nous adresser un avis paternel, auquel nous nous serions empressé d'obtempérer, si notre manière d'interpréter la Comédie avait paru faire courir le moindre péril à la foi, et jeter le doute dans les âmes timorées; c'était dans ce but que nous avions dédié au Saint-Père l'ouvrage intitulé *Dante hérétique,* etc. En l'absence de toute objection de la seule autorité compétente en cette matière, nous avons poursuivi et terminé le travail dont nous avions donné une ébauche préliminaire. Nous sommes donc en mesure de décliner tout reproche à ce sujet, deux années s'étant écoulées depuis notre première publication.

Il n'y a pas d'ailleurs à s'étonner beaucoup de voir l'illustre abbé de Clairvaux érigé en docteur de l'albigéisme, quand nous avons vu Dante revendiquer successivement pour son église de non moins grandes illustrations catholiques, à savoir : saint Thomas d'Aquin, saint François d'Assises, saint Bonaventure, Pierre Damien et même saint Benoît. Afin d'abréger autant que possible ce commentaire, déjà bien long, nous ne reproduirons pas ici ce que nous avons déjà dit pages 279 et suiv. des *Révél.*, touchant les motifs spécieux que put avoir le théologien Florentin, pour mettre saint Bernard en scène avec le rôle d'hiérophante à la fin de sa *télété*, afin qu'il eût à la conduire jusqu'à l'*époptis*. Nous nous bornerons à en signaler de nouveaux.

Ainsi nous voyons saint Bernard s'élever, comme Dante lui-même a pu le faire, contre les désordres si nombreux dans les monastères dégénérés : intempérance, luxe excessif, passions coupables, sensualité, concupiscence. (*Apolog.* c. VII.) De même dans sa lettre à Henri, archevêque de Sens (*De officio Episcoporum*), il tonne contre la simonie, contre l'ambition démesurée et l'insatiable avarice du clergé. « Convient-il au pasteur, s'écrie-t-il, d'assouvir ses appétits comme la brute, de ramper dans la boue, de s'attacher à la terre, etc.? »

Dans le livre *De consideratione,* recueil d'instructions adressées par lui au pape Eugène III, son ancien moine, où il s'élève sévèrement contre différents abus et traite les cardinaux de « Satrapes, auxquels la majesté convient plus que la vérité » (liv. IV, ch. II, 3): « Je sais,

dit-il au Pape, quelle est votre demeure, des incrédules et des flatteurs se mêlent à votre compagnie, *loups* et *non brebis*, et toutefois vous en êtes le pasteur... Saint Pierre ne paraissait pas en public, chargé d'or et de pierreries, etc.; à voir la pompe qui vous environne, on vous prendrait pour le successeur de Constantin, plutôt que pour le successeur de saint Pierre. » (Liv. III., c. IV, 439.) Enfin dans son disc. 65 il disait : « Les mœurs des Albigeois sont irréprochables, ils ne font de mal à personne, leurs visages sont mortifiés et abattus par le jeûne. Ils ne mangent pas leur pain comme des paresseux, mais ils travaillent pour gagner leur vie. » M. Schmidt s'est plu à « signaler les principes d'humanité et de patience qui distinguent l'abbé de Clairvaux de presque tous ceux qui, après lui, ont combattu les hérétiques. » (*Hist. des Cath.*, II, p. 231.) *Hæretici*, disait l'abbé de Clairvaux, *capiantur potiùs quam effugentur, capiantur, dico*, NON ARMIS SED ARGUMENTIS, *quibus refellantur errores ipsorum... Hæc est voluntas* EJUS QUI VULT OMNES HOMINES SALVOS FIERI, *et ad agnitionem veritatis venire.* (Serm. 64, I, 1486.) Or, le salut pour tous était un point capital de la doctrine des Cathares. Et quand les hérétiques étaient traînés au supplice par une foule fanatisée, il s'écriait: *Approbamus zelum, sed factum non suademus, quia* FIDES SUADENDA EST, NON IMPONENDA. (Serm. 66, p. 1499.)

Fondant la science sur l'amour, saint Bernard, qui embrassa simultanément la voie active et la voie contemplative, la foi et ses œuvres, s'était proposé pour but final de ses enseignements, l'union avec Dieu, par la contemplation et l'amour, avec les hommes, par l'action et la charité; il semble appartenir à la même école de philosophie pratique que Hugues et Richard de Saint-Victor, mis par Dante dans son *Paradis*.

Les Templiers dont le concile de Troyes lui donna commission de rédiger les statuts (Labbe, *Coll. des Conc.;* Rohrbacher XV, 438), ajoutaient à leur serment de combattre pour la foi : la promesse d'assister « par paroles, armes et actions les religieux de l'ordre de Cîteaux, *avec lesquels*, disaient-ils, *nous avons une association spéciale*, comme étant *nos frères particuliers*. » (Ann. Cist. I, p. 187, n° 24.) Et saint Bernard, de son côté, les glorifia dans son livre *de Laude novæ militiæ, ad Milites Templi*.

Le docteur évangélique put assurément partir de ces divers points de contact, pour supposer chez le grand abbé de Clairvaux des opinions en harmonie complète avec les siennes; d'autant plus qu'il n'ignorait pas que saint Bernard s'était réconcilié avec Abélard, grâce

à la médiation de Pierre le Vénérable. Il savait aussi que l'illustre abbé, malgré ses infirmités, s'était décidé à accompagner, en 1147, le légat Albéric, envoyé en mission dans les pays de langue d'*oc*. Il connaissait l'accueil enthousiaste que lui avaient fait les mêmes populations qui venaient de huer le légat pontifical, à Bergerac, à Cahors, à Verfeuil, à Sarlat et à Toulouse, où il logea au monastère de saint Saturnin. Mais l'étrange docilité avec laquelle les hérétiques s'étaient empressés d'obéir à cette parole puissante, si bien que *l'hérésie sembla disparue comme par enchantement*, au lieu de constituer un miracle à ses yeux comme à ceux de l'abbé Rohrbacher (*Hist. univ. de l'Égl. Cathol.* XV, p. 471), n'aurait été pour Dante que le résultat naturel de la communauté de foi. Peut-être aurait-il cru au miracle si, pour se raviver, ces conversions subites n'avaient eu bientôt besoin d'être vigoureusement stimulées par des prédicateurs bardés de fer. Toute cette fin du poëme, appuyée du commentaire de l'Ottimo, offre la preuve manifeste que saint Bernard était à ses yeux un coreligionnaire. Et de plus, il est certain que Dante ne fut pas seul à le croire et à le proclamer tel. Un siècle avant lui, en effet, les Cathares revendiquaient hautement l'abbé de Clairvaux pour un des leurs. On ne saurait en douter quand le fait est positivement attesté par Bossuet dans son *Hist. des Variations*, livre XI, n° 145. Voici comment il s'exprime, en rendant hommage aux mérites du saint : « C'était là qu'on voyait un esprit vraiment apostolique et une sainteté si éclatante, qu'elle fut en admiration même à ceux dont il avait combattu les erreurs. De manière *qu'il y en eut qui, en damnant insolemment les saints docteurs, exceptaient saint Bernard de cette sentence* (Apud. Ren. c. VI, p. 755) et se crurent *obligés à publier, qu'à* LA FIN IL S'ÉTAIT MIS DANS LEUR PARTI, tant ils rougissaient d'avoir contre eux un tel témoin. » Citons les expressions même de l'ancien ministre Cathare, Rinieri Saccone, que Bossuet dit avoir bien connu les Vaudois et leurs doctrines, pour avoir passé dix-sept ans parmi eux, avant d'abjurer et de devenir inquisiteur pour la foi.

Waldenses scripta Patrum non recipiunt, dicentes quod quatuor Evangelistæ scripserunt utiliter, quia in cordibus, sed quatuor alii inutiliter, quia in pellibus. Primos quatuor scilicet, qui utiliter scripserunt, interpretantur Matthæum, Lucam, Marcum, et Joannem. Istos dicunt recipiendos ; et ipsi eos recipiunt, sed tamen moraliter exponunt. Alios quatuor dicunt Hieronymum, Augustinum, Ambrosium et Bernardum. HORUM SCRIPTA CONTEMNUNT *et ipsos dicunt, damnatos,* PRÆTER BERNARDUM, *eo quod ipse* CONVERSUS AB ERRORE

SUO SIT ET SALVATUS, UT IPSI DICUNT. (*Max. bibl. vet. PP.* t. XIX, cap. VI, p. 266. Lugd. *ap.* Anissonios, 1577.)

Nous sommes curieux de savoir ce que le grand Bossuet aurait eu à répliquer au grand Alighieri, s'écriant à son tour : L'Église Romaine éprouva tant de honte d'avoir contre elle des témoins comme saint Benoît, saint François d'Assises, saint Pierre Damien, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint Anselme de Cantorbery, saint Benoît et saint Bernard, qu'elle prit le parti de les dérober à l'église rivale et de les canoniser, pour les accaparer frauduleusement à son profit, sans réclamation possible ; et moi-même ne m'a-t-elle pas, sciemment ou non, accepté comme un de ses plus glorieux enfants; n'a-t-elle pas proclamé, exalté mon orthodoxie? De deux choses l'une : ou vous avez été dupes, et alors que devient votre prétendue infaillibilité, ou vous saviez que vous vous attribuiez des illustrations qui ne vous appartenaient pas, et alors où est votre bonne foi ?

Ne dirait-on pas que l'aigle de Florence rétorque ici par avance l'argument de l'aigle de Meaux ? Ne dirait-on pas qu'il a voulu, en se faisant initier par saint Bernard aux plus sublimes mystères, dans les plus hautes régions du Ciel, se montrer *fier d'un tel témoin*, et qu'il s'écrie : Il fut mon maître! Et Bossuet ne vient-il pas lui-même en témoignage à Dante, en mentionnant cette persistance des Cathares persécutés à proclamer Bernard l'un des leurs, non comme des criminels honteux, mais comme des hommes confessant intrépidement leur foi?

Lisez au surplus l'Ottimo déclarant que *l'Autore pone se vedere Nostra-Donna* (Notre-Dame, la cathédrale de l'hérésie) *per* INDUZIONE *di san Bernardo*, après avoir dit d'une manière assez nette, ce semble : *Fu bisogno all' Autore che non solo avesse Beatrice per Duce, ch' è la* SCIENZA ALLO INTELLETTO, *ma fu bisogno d'aver san Bernardo per* DUCE, *accio che avesse l'*OPERAZIONE *d'essa scienza* NATURALE; *e teologia convenne esser* RELIGIONE *secondo* QUELLO ORDINE *di san Bernardo, ch' ello si* ORDINÒ *per suo duce*. (Voy. p. 282 des *Révél.*) On peut se rappeler que Luther est d'accord avec Dante, et probablement par des motifs analogues, pour proclamer la sainteté de saint Bernard. (*Voy.* ch. XII, la note à la fin.) Est-ce que lui aussi aurait eu honte d'avoir pour adversaires et l'abbé de Clairvaux et saint Bonaventure et saint François d'Assises ?

—

Tel, de la Croatie ou du pays Slavon, etc.

28. De même que celui qui vient du fond de l'Allemagne, de la

Croatie ou des mines du Harz, et de la *Drungaria* de F. Rinieri (pas une église Cathare oubliée, *voy.* aux preuves supplémentaires), pour visiter notre Temple, où l'homme devient la véritable image de J.-C., *viene a veder la Veronica* NOSTRA (qui n'est pas, on le voit, la relique romaine), et non-seulement se rappelle avec bonheur que notre sainte doctrine remonte aux Apôtres, *per l'antica fama non si sazia,* mais se dit, lorsqu'il a vu la lumière, *fin che si mostra,* mon Seigneur J.-C., Dieu véritable, c'est ainsi que l'homme arrivé à l'état de Parfait, est devenu votre ressemblance; *or fu si fatta la sembianza vostra.* On ne dira plus que Dante s'enveloppe à plaisir d'obscurité. Lisez de grâce Rinieri, disant des Vaudois : *Corpus Christi dicunt esse purum panem.* CORPUS *autem* PROPRIUM *appelant* VERUM CORPUS CHRISTI (p. 267 ibid.), son image, sa ressemblance véritable, *vera ikon.*

—

Tel je restais, muet et la vue attentive, etc.

29. Voilà comment j'étais en présence de saint Bernard, en qui je voyais notre ressemblance comme Vaudois, *la Veronica nostra;* en présence de l'abbé de Clairvaux, le sévère réformateur, dont l'amour, *la vivace carità,* fit un Parfait, et que la contemplation amena, au milieu du monde catholique, à goûter infiniment notre religion de paix et d'amour, *che 'n questo* MONDO *contemplando,* GUSTÒ DI QUELLA PACE, cette paix que prêchait Dante avec tous les missionnaires évangéliques. Y a-t-il là amphibologie?

—

Tu ne connaîtras pas, dit-il, fils de la grâce, etc.

30. Fils de la grâce, accordée aux bonnes œuvres, pieux ministre de la religion d'Amour, dont les œuvres sont si méritoires, tu ne connaîtras pas l'essence de ce temple du gai savoir, *questo esser giocondo,* dit modestement saint Bernard, si tes regards s'arrêtent en bas sur un de ses plus humbles desservants. *Lascia questi pensieri* SIMULATIVI *e attendi al tuo proposito,* dit l'Ottimo, qui semble impatient de voir la réalité prendre la place de l'allégorie.

—

Regarde, en remontant ces cercles dans l'espace, etc.

31. Remonte de diocèse en diocèse, de circonscription en circonscription, *guarda i cerchi,* jusqu'au premier de tous ; là tu verras s'élever notre cathédrale, Notre-Dame *in cathedra,* la pure reine à

laquelle est soumis ce royaume évangélique, rempli de dévouement pour elle, *veggi seder la Regina cui questo regno è suddito e diroto.*

—

Le côté du Levant qui de feux s'illumine, etc.

32. De même que le parti de l'Orient, d'où vient la lumière gnostique albigeoise, l'emporte incontestablement en pure clarté sur le parti de l'Occident, dont va déclinant le soleil catholique, *la parte oriental soverchia quella dove 'l sol declina;* de même le Vaudois Dante, l'homme de la vallée du Pô, par sa trisaïeule, femme de Cacciaguda, portant son regard du côté des Alpes Pennines, *appiè dell' Alpe che serra Lamagna* (Enf. XX), où s'élève Mantoue, fondée par Manto, ne l'oubliez pas, *quasi di valle andando a monte;* il vit la partie supérieure, le conclave suprême de la secte, *parte nello stremo,* l'emporter en lumières, en profond savoir sur les autres membres de leur église, *vincer di lume tutta l'altra fronte.* C'est bien ainsi que l'entend l'Ottimo disant avec bonhommie : De même cette chaire de Notre Dame était en grande lumière, *così quella cattedra di nostra donna era in grande luce,* puis il ajoute *e l'altre parti della Rosa, secondo più e meno vicine a* QUELLO LUOGO (Notre Dame ou sa chaire était donc un lieu) *erano più e meno luminose e chiare.* Si vous hésitez à croire, sur notre seule affirmation, que Marie ou Notre Dame soit l'église cathare, peut-être en croirez-vous le témoignage du F. Rinieri, lisez donc : *Dicunt Jesum Christum esse Filium Mariæ Virginis, non carnaliter ex ea, sed spiritualiter per* PRÆDICATIONEM EJUS GENITUM... *quando Jesus* VERBUM PRÆDICATIONIS *Beatæ Virginis Mariæ suscepit. Dicunt enim quod* PRÆDICANDO, *traxit eum in sectam ipsorum; et* SIC FACTUS EST FILIUS DEI *credendo; qui ante fuit filius carnalis et peccator.* (pp. 266 et 267 II et B, ibid.) L'allégorie est on ne peut plus claire, et pourtant le révérend inquisiteur, qui ne la comprend pas, s'évertue à démontrer l'absurdité de cette croyance, qui tendrait à donner à Dieu une fille avant de lui reconnaître un fils : *Supposito quod Jesus fuerit de secta ipsorum, Beata ergo Virgo, quæ prædicavit ei Verbum fidei, necessario prius credebat. Ergo ipsa prius filia fuit, quam ipse Jesus filius fuit. Ergo Deus Pater prius habuit filiam quam filium.* (Ibid. C.) Puissamment raisonné; mais il ne résulte pas moins de cet exposé naïf que, pour les sectes évangéliques, cette bienheureuse Vierge-Marie, qui prêchait si bien, n'était autre que leur église, ne cessant d'engendrer au père commun des fils *parfaits* à la ressemblance de Jésus-Christ.

C'est identiquement, on le voit, la métaphore employée par les Pauliciens, au rapport d'Euthymius de Zigabène, et que nous avons rapportée plus haut textuellement : « Ils prétendent que tous ceux des leurs en qui vient résider le Saint-Esprit, sont mères de Dieu, *Dei parentes,* attendu qu'ils conçoivent le Verbe, le portent en eux, *in utero gerant*, et l'enfantent, *pariant,* en enseignant les autres. Ajoutant que celle qui la première fut la mère de Dieu, n'eut rien de plus que ce qu'ils ont eux-mêmes. »

Ces preuves ne suffisent-elles pas? en voici d'autres qui ne sauraient laisser le moindre doute, autrement je ne sais où il faudrait en chercher : « Certains Cathares professaient au sujet de la mère du Christ une doctrine beaucoup plus allégorique et plus mystique encore que celle qui faisait de Marie un ange. Marie, disaient-ils, n'est ni un ange ni une femme, *elle n'est qu'une métaphore;* LA VIERGE EST L'ÉGLISE CATHARE, qui engendre comme fils de Dieu tous ceux qu'elle reçoit en son sein (*). » (Schmidt, *Hist. des Cath.,* II, 12.)

—

Ainsi la pacifique et splendide oriflamme, etc.

33. De même qu'à l'Orient, d'où se répand cette lumière que sut diriger si mal le Phaéton romain, quand le monde attend avec impatience qu'elle se dégage des ténèbres catholiques, brillent les clartés matinales, lorsqu'elles vont décroissant ailleurs, *quinci e quindi il lume si fa scemo;* de même la haute Église directrice, arborant l'étendard de la paix, celui de saint François d'Assises, le pauvre de Dieu, celui de la monarchie universelle et de la religion d'Amour, *quella pacifica oriafiamma* distribuait avec précaution et à des degrés inégaux, le pain de vie et la flamme sacrée dont elle était le foyer, *nel mezzo s'avivava e d'ogni parte per igual modo allentava la fiamma* « Peut-être, disent les Académiciens de la Crusca, l'auteur fait-il allusion à l'oriflamme des *Reali di Francia.* » O prodigieux académiciens, soyez bénis! vous êtes de la force du F. Rinieri.

—

Dans ce centre, je vis de bonheur transportés, etc.

34. Dans ce milieu, *a quel mezzo.* Est-ce au milieu de la Vierge-

(*) Un Albigeois brûlé à Toulouse, en 1310, avait enseigné *Mariam non esse nec fuisse mulierem carnalem,* mais qu'elle signifiait l'église Cathare. (*Lib. sent. inquis. Tolos.* 92.) — *Mariam negant fuisse mulierem carnalem;* SED SECTAM SUAM ET ORDINEM SUUM DICUNT ESSE MARIAM VIRGINEM, *veram pœnitentiam, castam, et virginem* QUÆ GENERAT FILIOS DEI, *quando recipiuntur ad eamdem sectam et ordinem.* (Eymericus, 274.)

Marie, au milieu de l'oriflamme, comme le veut Costa, ou au milieu de la Rose des Bienheureux, au dire du P. Lombardi, qui ne sait pas mieux comment se tirer de cette audacieuse métaphore ? Que ne consultaient-ils l'Ottimo ? Il leur aurait dit nettement : « Je vis à Notre-Dame, *a Nostra Donna vidi*, plus de mille Anges ou Parfaits chanter en grand costume, *splendienti e melodianti ;* mots correspondant à *con le penne sparte festanti.* Notez que chacun de ces Parfaits est arrivé à une si haute position par une naissance illustre ou, comme Dante, par des talents hors ligne dans l'art d'Amour, *ciascun distinto di fulgore e* D'ARTE. Il nous semble voir d'ici cette auguste assemblée célébrant la fête de Saint-Jean d'été, *festanti*, dans sa cathédrale de Mantoue, dans cette Rose des roses qui, nous l'avions bien pensé, sans être académicien de la Crusca, est un local et non un végétal ou un morceau d'étoffe plus ou moins brodé.

—

Sourire une beauté qui des élus des cieux, etc.

35. Dante voit sourire aux jeux de la plume de ces Parfaits, *penne sparte,* plumes disséminées en Italie, en Provence, en Allemagne, et produisant à l'envi *canzoni*, *cantiche*, *trionfi*, romans de geste et de chevalerie, toutes compositions amoureuses de la même école ; il voit sourire à leurs chants enthousiastes, mais tant soit peu monotones (*voir* Ginguené, Fauriel, etc.), *a lor canti*, une beauté *qui est joie* dans les yeux de tous les saints d'A.L.T.R.I, *letizia era negli occhi a tutti gli altri santi.* Comment ne pas reconnaître dans cette *bellezza* la doctrine Béatrice, qui se propageait, sous forme de Gaie science, dans les enseignements, *occhi*, de tous les Parfaits, saints ou Cathares, partisans de l'Empire ? Etonnez-vous après cela de l'invasion de la poésie amoureuse en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, de l'établissement des cours d'amour, de cet étrange phénomène du platonisme dans les écrits, au milieu d'un sensualisme grossier, de cette manie de chevalerie s'étendant sur l'Europe et l'Asie comme une épidémie, et de cette profusion de romans, si bien compris alors, dans lesquels une dame, de beauté et de vertu *parfaite*, est constamment adorée par un chevalier *parfait*, persécuté par des tyrans félons, des géants monstrueux, et une fée malfaisante. Que nos docteurs se décident ou non à la réplique, la cause est entendue désormais, et il leur faudra se résoudre à laisser refaire l'histoire du moyen âge, avec celle de la philosophie scolastique, des littératures du Midi, de la chevalerie, des Templiers, etc., car ils seront de trop

mauvaise humeur pour se remettre à la besogne qu'ils ont si bien gaspillée. Je ne vois, quant à présent, que MM. Michelet et Henri Martin pour débrouiller le chaos fait par d'autres et dans lequel eux-mêmes ont eu jusqu'à présent tant de peine à se reconnaître ; quant à nous, qui aurons mis la science sur la véritable trace, il est évident que nous n'aurons pas rendu le moindre service à l'histoire de la France, attendu qu'au lieu de découvrir tout cela clair et flambant dans quelques vieux manuscrits français, oubliés dans la poussière d'une bibliothèque, il nous a fallu le relever laborieusement et mot à mot dans un poëme italien qui se trouve à la portée de tout le monde. D'où suit que nous avons fouillé plus ou moins heureusement dans la poésie italienne, dans de vieux bouquins laissés à l'écart, mais que nous n'avons pas, à proprement parler, fait un travail sur l'histoire de France, puis notre style est si peu à la hauteur du genre, et le style c'est l'homme, a dit Buffon.

—

Quand j'aurais la parole aussi riche et facile, etc.

36. L'amant théologien de la doctrine béatifiante eût-il été aussi riche de termes décevants, que son imagination était ingénieuse à lui suggérer des déguisements variés, le péril était tel, qu'il n'aurait osé aller plus loin en parlant des perfections de N. D., et tenter d'expliquer le bonheur qu'elle promettait à la terre, *non ardirei lo minimo tentar di sua delizia.*

—

Tant il la contempla lui-même avec transport.

37. Quand saint Bernard vit les yeux de l'apôtre florentin se fixer attentifs, dans l'ardeur de son zèle vaudois, *nel caldo del suo calor*, sur ce miracle de beauté doctrinale, il se mit à la contempler lui-même avec tant d'amour, *gli suoi con tanto affetto volse a lei*, que s'accrut encore celui dont brûlait dans son âme l'adorateur de Béatrice. D'où résulterait que les écrits de saint Bernard, *suoi occhi*, auraient puissamment contribué à la vocation cathare de Dante, *i miei (occhi) di rimirar si fer più ardenti ;* l'on comprendrait alors l'Ottimo disant : La fin que se proposa Dante, au terme de sa vie, fut d'être un des suivants dudit saint et de marcher sur ses traces, *fu ad essere de' seguaci in* VESTIGI *e* IN VITA *del predetto santo.* Or, cela ne signifie certes pas que Dante se proposât de se faire moine bénédictin de Claivaux,

CHANT XXXII.

De lui-même songea le saint contemplateur, etc.

1. Si nous suivions, au début de ce chant, la version de l'Ottimo, il faudrait lire *l'affetto ha'l suo piacer il contemplante*, c'est-à-dire, la contemplation de saint Bernard produit l'effet désiré sur Dante en redoublant son zèle pour la foi albigeoise, ce qui se relie parfaitement aux derniers vers du chant précédent. Nous lisons au contraire dans l'addition au Cod. Laur. *Refetto al suo piacer,* etc., ce qui nous paraît la véritable leçon originale. Mais en adoptant même celle qui est le plus généralement adoptée *affetto al suo piacer quel contemplante,* on ne peut qu'être frappé de ces paroles du vieux commentateur : « L'auteur montre ici comme quoi saint Bernard et lui dirigèrent leurs regards dans la Rose, avec une concorde parfaite, *come* IN UNA CONCORDIA *santo Bernardo e l'autore dirizzarono gli occhi nella Rosa.* » Il n'est pas possible d'exprimer plus clairement, avec l'intention de feindre, que saint Bernard et Dante avaient identiquement la même manière de voir; et pour nous il est hors de doute que le poëte n'a pas voulu donner à entendre autre chose. En effet, c'est parce que leur foi aurait été la même, que l'illustre abbé de Clairvaux aurait rempli de son plein gré, avec lui, le rôle de maître et de docteur évangélique, après Virgile et Béatrice, LIBERO OFFICIO DI DOTTORE *assunse*, qu'il serait devenu son *socius* et son guide.

—

Vois aux pieds de Marie et plus que jamais belle, etc.

2. Comment a-t-il jamais pu tomber dans l'idée d'un homme ayant le sens commun, que Dante ait été précisément placer au plus haut rang du Paradis, la première pécheresse, la première cause de tous les maux de sa descendance? Oui, ce serait Eve, la mère du genre humain, qu'il aurait entendu nous montrer siégeant aux pieds de Marie, mère du Rédempteur! Mais si Notre Dame ou Marie est tout bonnement une cathédrale, comme nous l'avons vu, Eve doit être aussi une église, la seconde en importance dans l'ordre des diocèses; nous voici donc ramenés à cette église florentine dont le théologien Dante fut l'époux ou le pasteur, à cette Eve indiscrète qui ne put se résigner à rester cachée sous le voile du mystère, *che non sofferse di star sotto alcun velo.* (Purg. XXIX.) Ainsi donc cette toute

belle église de Florence, peut-être celle qu'il appelait son beau saint Jean, ouvrit la plaie saignante, *aperse e punse la piaga*, plaie d'exil et de mort, qui s'adoucit et se cicatrisa dans le sein de l'église de Mantoue, cette Marie qui la *richiuse ed unse*. Ainsi, dans l'ordre hiérarchique, venait en tête Notre Dame de Mantoue (*); après elle, *da' suoi piedi*, l'Eve ou l'église de Florence. Peut-être découvrirons-nous plus tard le rang de l'église de Ravenne dans laquelle il exerça en dernier le ministère sacré, comme on peut le voir par ses églogues et par celles de son ami et initiateur de Virgilio (**).

—

Sur le troisième rang cette autre, au-dessous d'elle, etc.

3. La place de Rachel, figure de la vie contemplative des solitaires ou Cathares, était marquée près de sainte Béatrice, la foi doctrinale éclairée par la raison, ou la théologie sectaire, dont elle est comme la sœur. Elle aussi est un miroir de vérité, ce qui lui vaut de siéger au troisième rang, celui des Trônes. Mais nous voyons de plus en elle l'église gnostique, cette *veuve* dont les Maçons se disent les fils et nous renverrons ceux qui refuseront d'admettre dans Rachel une figure sectaire, au moine de Zigabène, qui s'exprime ainsi, en parlant des Pauliciens : FINGUNT *Rachelem fuisse mulierem quandam* VIDUAM *quæ, cum duas haberet filias, quo tempore* HERODES *pueros mares congregavit, honorem et gratiam apud ipsum se existimans inituram, eas in marium speciem mutatas attulit. Verum cum et filiæ suæ tanquam mares* UNA CUM ALIIS ESSENT INTERFECTÆ, *et reliquæ matres lugerent, Rachel ita plorabat, ut nullam admitteret consolationem. Quoniam dum conaretur decipere, decepta fuerat filiasque ipsa suas temere perdiderat, atque hoc* ALLEGORICE *interpre-*

(*) La préférence toute particulière manifestée par Dante pour l'église de Mantoue nous ferait supposer qu'il appartenait à la branche Cathare de Bagnolo dont, selon Rinieri, les principaux centres étaient MANTOUE, *Brescia*, *Bergame*, FLORENCE, et qui était répandue d'ailleurs dans le Milanais, la Toscane, la Marche de Trévise, la vallée de Spolète et la Romagne. (*Voy.* Schmidt, I, p. 165.)

(**) Ce dernier, désirant le déterminer à venir se fixer près de lui, à Bologne, lui disait entre autres choses significatives :

Eheu pulvereo quod stes in tegmine scabro,
Et merita indignans singultos pascua Sarni
Rapta tuis gregibus, ingratæ dedecus urbi!

Il n'est pas besoin de dire que *pascua Sarni* signifie les pâturages de l'Arno. Viens, ajoutait-il, les plus influents parmi nous, et les fidèles de tous les grades, t'affirment que tu n'auras aucun danger à courir :

Huc ades, et nostros timeas neque, Tityre, saltus;
Namque fidem celsæ, concusso vertice, pinus
Glandifer æque etiam quercusque arbusta dedere.
Non heic insidiæ, non heic injuria, etc.

tantes, dicunt Rachelem patrem esse cœlestem, cujus filiæ sint, ANIMA ADÆ *et* ANIMA CHRISTI (qui ne sont autres que des Parfaits, *voy.* ch. XXVI, note 14 et ch. XXXI, note 27) *quibus ab Herode, id est a* MUNDI PRINCIPE (le Pape ou Satan Aleppe) *sublatis, patrem lugere mortem illarum, nec ullam consolationem admittere.* (XXIX, p. 226.) Notez que cette Rachel-là, vivant au temps d'Hérode, ne serait pas fille de Laban. Qui donc aurait tué *les fils de la veuve?*

—

Là sont aussi Sara, Rébecca, etc.

4. Sara et Rébecca viennent ensuite; or, nous avons levé jusqu'ici assez de masques pour être en droit de dire aux érudits : Maintenant cherchez à votre tour; mais comme ils ne trouveraient peut-être pas plus qu'ils n'ont fait jusqu'ici, nous leur proposerons cette explication : La première, la plus ancienne, Sara, serait l'église dont il est fait mention dans la chronique de saint Tron, celle du Piémont, dont l'évêque Claude de Turin aurait été l'Abraham; la seconde, l'église de France, celle des Pauvres de Lyon, sa fille ou belle fille, dont l'Isaac serait Pierre Valdus. Les Pauvres de Lyon seraient ainsi les Juifs d'hier, comme cherche à le donner à entendre l'Ottimo; en employant le mot *Giuderi*, contraction de *Giudei d'ieri.* Rappelez-vous, en effet que, lors de sa réception, le Rose-Croix dit venir de Judée, et avoir passé par Nazareth, ce qui indique son passage de la religion de mensonge à celle de vérité. (*Voy.* note II du ch. XXIV.) Quant à Judith, qui obtient une stalle de faveur en Paradis, pour avoir tué Holopherne et délivré Béthulie, son nom véritable est assez facile à trouver. Ne reconnaissez-vous donc pas l'église de Toulouse, celle que le poëte a désignée au Ve chant de l'*Enfer* sous le nom d'Hélène, cette belle proie d'un ravisseur adultère? L'église de Toulouse était alors bien déchue, puisqu'elle ne vient qu'en sixième, après avoir brillé au premier rang. Mais elle a eu beau tuer Montfort-Holopherne, elle n'est pas moins tombée sous le joug du roi très-chrétien, ses Parfaits ont été livrés au martyre ou réduits à fuir, et sainte Marie de Mantoue a dû prendre sa place. De même, cette bonne Ruth, la Moabite, devenue femme du vieux Booz, qui fut *la bisava del cantor che disse miserere mei,* est l'église de Ferrare, la Vaudoise, venue de la vallée du Pô, *del val di Pado,* qu'aurait prise pour femme Cacciaguida, le Patriarche des croisades (ch. XV), église ou femme qui aurait été la bisaïeule, non pas du roi David, mais précisément de celui qui, dans sa douleur de la défaillance de son

Eve, *per doglia del fallo*, paraphrasa les psaumes de la pénitence, dans un esprit non moins sectaire que Gibelin ; de même que, pour mettre en défaut l'inquisition, il avait composé son *credo* à double face ; cette église de Ferrare enfin dont le sang coula à flots avec celui des Aldighieri Fontana, par le fait de l'évêque de Feltre. (*Voy.* chant IX.) Pas un trait qui n'accuse la ressemblance et l'identité.

—

Ton œil dut, pour me suivre, à chaque nom sacré, etc.

5. N'admirez-vous pas comme saint Bernard, celui du poëte, bien entendu, est au courant de l'histoire ecclésiastique de l'hérésie, et quel zèle il apporte, en sa qualité de *libero dottor*, affranchi du servage romain, à éplucher feuille à feuille, *di foglia in foglia*, cette blanche rose des Purs ou Cathares, dont le parfum doit paraître très-peu orthodoxe à ceux-là même pour qui Dante était l'orthodoxie poétisée ? N'admirez-vous pas la sûreté de coup d'œil avec laquelle il passe en revue dans ces églises, savamment groupées autour de Marie, la revue générale de l'armée anti-catholique ?

—

Séparant en deux parts la bienheureuse enceinte, etc.

6. Ces filles d'Israel, ou ces églises du peuple élu, sont donc des Vaudoises sur toute la ligne, et elles établissent la distinction qu'il est essentiel de faire entre les feuilles de rose. Nous tâcherons de ne pas nous y perdre ; d'ailleurs nous nous recommandons, quant aux points de détail, aux professeurs de théologie, les priant, par la même occasion, de vouloir bien nous expliquer pourquoi, en regard de toutes ces saintes israélites, ou soi-disant telles, les saintes *romaines* brillent par leur absence (*).

—

(*) Lucie elle-même, qui du reste ne paraît pas ici, pour ne pas déranger sans doute la symétrie hébraïque, n'est pas une Romaine, mais bien une Sicilienne. Cependant la Sicilienne Lucie, indépendamment de son symbolisme particulier, dont nous avons donné l'explication dans l'*Enfer* et le *Purgatoire*, ne personnifie pas moins en même temps une église, celle de Syracuse, remontant probablement au règne de Frédéric II. Mais croyez-en plutôt Ozanam, disant avec son enthousiasme et sa bonne foi ordinaires : « Giacopo di Dante, autorité décisive en matière biographique, nous révèle que son illustre père professait *une dévotion favorite* pour sainte Lucie, *vierge et martyre* de Syracuse... Des prodiges multipliés attestaient sa puissance ; de ce nombre il faut en compter un qui étonna Vérone, en 1308, époque à laquelle plusieurs fixent dans cette ville le séjour du proscrit Florentin, etc., etc. (*Dante et Phil. Cath.*, pp. 313 et suiv.) Le proscrit florentin dut contribuer puissamment pour sa part, on n'en saurait douter, aux miracles opérés par sainte Lucie à Vérone, sous le patronage du grand kan des Cathares ou Tartarins, et Giacopo di Dante avait été instruit à trop bonne école pour n'être pas une autorité incontestable, en matière biographique. Voyez aux preuves supplémentaires comment les Cathares faisaient des miracles.

Car selon le regard que, sur terre, la foi
Dirigea vers le Christ, etc.

7. Ainsi que nous l'avons vu au sujet du Troyen Ryphée, le point de vue est pour beaucoup dans l'affaire du salut. Or les Vaudois, comme le reconnaissent, au surplus, tous les auteurs ecclésiastiques, et Bossuet en tête, ne voyaient pas précisément *in Cristo,* c'est-à-dire en matière de foi, soit religieuse, soit politique, de la même manière que les Albigeois. Leurs églises forment donc le mur de séparation au milieu des saints degrés ou grades, qui, d'un côté comme de l'autre, ne conduisent pas moins au salut et à la gloire éternelle, *queste sono il muro a che si parton le sacre scalee.*

—

Où la fleur est partout de pétales fournie, etc.

8. Dans la partie où la fleur est garnie complétement de ses feuilles, sont les sectaires qui n'attendirent pas la venue du Messie Henri VII pour croire à un monarque rédempteur, *in Cristo venturo,* ayant pour mission de refouler la Louve aux Enfers; ceux, par exemple, qui mirent successivement leur espoir dans les comtes de Toulouse, dans Frédéric Barberousse et dans Frédéric II.

—

....Comme de ce côté
De la reine du Ciel le trône respecté, etc.

9. De l'autre côté, où il existe des vides, plutôt par suite de défections qu'à raison de nouvelles recrues à faire, *onde sono intercisi di voto i semicircoli,* sont ceux qui se rangèrent sous les drapeaux de l'Empereur descendu en Italie, *in prima ch' ella fosse disposta,* ceux-là *a Cristo venuto ebber li visi.*

—

De même, à l'opposé, celui de ce grand Jean, etc.

10. A côté de la cathédrale de Mantoue, le Temple, personnifié dans saint Jean-Baptiste, le glorieux patron des loges maçonniques; le Temple dont les membres, toujours saints, *sempre santo,* endurèrent l'exil en Écosse, en Allemagne, etc., *il deserto,* les tortures et le bûcher, *martiro,* et subirent deux ans avant d'avoir pu se reconstituer, le joug de l'Enfer catholique, *l'inferno da due anni.*

—

Sous lui sont Augustin et Benoît et François, etc.

11. Parmi les Bienheureux qui, formant une bande distincte tou-

chant au vaudéisme, *così cerner sortiro,* et dont le chef ostensible est le Précurseur, devaient nécessairement figurer saint François d'Assises et saint Benoît, que Dante nous a signalés comme deux patriarches des Pauvres de Lyon. Quant à l'évêque d'Hippone, ce serait probablement parce qu'il fut, comme le remarque M. E. Saisset, « le plus philosophe des docteurs du christianisme, » et passa du matérialisme de Manès à Platon, pour se jeter ensuite dans les bras du Christ, en restant platonicien ; ce serait comme auteur de la *Cité de Dieu,* dont le sujet, analogue à celui de la Comédie elle-même, est la lutte de la cité de Dieu contre la cité du Diable, que nous le verrions placé aux premiers rangs du Ciel. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les autres saints, désignés à dessein en deux mots, *gli altri,* seraient immanquablement saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint Pierre Damien et tous ceux que Dante nous a fait passer en revue dans son poëme, jusqu'à Robert Guiscard, Guillaume et Rainoard. On comprend que le catalogue complet était impossible à reproduire ici sans rendre l'artifice trop manifeste, tant à raison des omissions que des admissions. Mais, au demeurant, comme nous n'avons là que trois noms de baptême sans qu'aucune épithète imprime aux personnages désignés leur caractère distinctif, comme toute cette fiction paradisiaque ne nous a offert jusqu'ici, sous des noms révérés, que des illustrations vaudoises et contemporaines, si l'on veut nous en croire, on restera convaincu que, tout en paraissant avoir en vue saint François, saint Benoît et saint Augustin, le poëte a entendu signaler au respect des siens trois hauts dignitaires du Temple, leurs homonymes, de telle sorte que l'ennemi, dupe du stratagème, eût à les confondre avec leurs saints patrons. En effet, nous avons vu, notamment, pour saint Augustin, que Dante repoussait avec les Cathares, sa doctrine sur la prédestination.

—

Admire en ses desseins la sagesse divine, etc.

12. N'est-il pas admirable, en effet, que le poëme sacré nous donne ainsi la preuve authentique, par la bouche de saint Bernard, de la fusion opérée, par l'intervention des Templiers, entre les Gibelins de la veille et ceux du lendemain, comme aussi entre les deux sectes sœurs, vaudoise et albigeoise, *l'uno e l'altro aspetto della fede,* de telle sorte que tous sont appelés à peupler sur le pied de l'égalité, le jardin céleste, *igualmente impiere questo giardino;* or, cette fusion nous est signalée comme due à la haute influence de

l'Empire, à *l'altro provveder divino.* Que de faits restés ignorés de l'histoire et que de filons elle a encore à découvrir dans la mine que nous lui ouvrons si péniblement! (*Voy.* à la fin des PREUVES SUPPLÉM.)

—

Que nul ne vient siéger pour son propre mérite, etc.

13. Sache qu'à partir du quatorzième rang ou gradin qui sépare à moitié les deux initiations mystérieuses, *che fiede a mezzo 'l tratto le due* DISCREZIONI (ce dernier mot, dans le double sens de division, et de discrétion sous la foi du serment), on n'est pas admis pour son propre mérite, *per nullo proprio merito,* puisqu'on n'appartient ni à l'une ni à l'autre des deux croyances vaudoise et albigeoise ; mais dans un intérêt politique, *per l'*A.L.T.R.VI. Encore y faut-il certaines conditions, *con certe condizioni,* consistant dans la naissance à la vie nouvelle par le baptême maçonnique, les épreuves, le serment et l'accomplissement de certains rites. Mais dans tous les cas, ces initiés aux mystères du Temple ne pouvaient pas aspirer au delà du quatorzième grade de l'Écossisme, à celui de Chevalier d'Orient, croyons-nous. Nous en recommandons la lecture dans *Light on M.*∴.

—

Avant d'avoir acquis la libre élection.

14. L'absolution est donnée à tous ces Gibelins, à raison du secours qu'ils prêtaient, sans en avoir soupçon, à la secte à laquelle on espérait bien qu'ils se rallieraient un jour ou l'autre ; c'étaient des enfants qui ne savaient pas encore faire usage de leur raison et choisir entre la vérité et le mensonge, *sono spiriti assolti prima d'aver vere elezioni,* attendu, dit l'Ottimo, que *il raziocinare non puote essere ne' i fanciulli.* Ce qui est d'une vérité très-orthodoxe.

—

T'en feront foi leurs traits et leurs voix enfantines, etc.

15. Tu peux le reconnaître à leur extérieur, à leurs insignes, *volti,* comme aussi aux mots de reconnaissance indiquant leurs grades inférieurs, *per le voci puerili.* D'où nous concluons que les Gibelins restés fidèles au catholicisme, étaient traités d'enfants, et que cette dénomination de parti leur avait été affectée dans le langage secret des sectaires.

—

Tu te tais enlacé dans sa maille subtile, etc.

16. Le théologien vaudois, qui n'admet pas la grâce sans les œu-

vres, feint d'éprouver un doute; mais son saint Bernard, qui connaît les ressources de cet esprit fécond en subtilités, *pensier sottili*, sera de force à dénouer le nœud le plus serré sous les yeux du Pape même, béatifié qu'il est; aussi, dit-il : *Io ti solverò forte legame.* Voyons donc comment l'abbé de Clairvaux saura parler hérésie sous forme orthodoxe, art royal dans lequel, nous l'avons vu et nous en avons à chaque instant de nouvelles preuves, excellaient les membres de l'église cathare.

—

Dans toute cette ampleur du royaume du Ciel; etc.

17. Dans toute cette organisation monarchique et sectaire, il n'y a pas plus à trouver une idée catholique, *casual* ou FORTUNAL *punto*, que la tristesse, la faim ou la soif ne sont possibles dans le Paradis; car elle est constituée de par la loi éternelle, puisqu'elle dérive de J.-C. par les Apôtres, *per eterna lege è stabilito*, loi à laquelle elle correspond comme l'anneau au doigt, *giustamente ci si risponde dell' anello al dito.* Nous rappellerons ici que, dans tout le cours du poëme, Dante n'a cessé de désigner la Papauté par les mots *Fortuna* ou *Ventura*, le *casus* des latins, et que l'idée lui en a été sans doute suggérée par ces paroles d'Isaïe : *Qui paraverunt mensam Fortunæ et dæmoni poculum impleverunt.* (C. LXV, ℣ 11.)

—

N'a pas sine causâ *la véritable vie, etc.*

18. Ce n'est pas sans cause que ces Gibelins sont admis prématurément à nos mystères, *festinata gente*, qui les acheminent à la vie de vérité, *a vera vita*, et que nous leur conférons des grades, dans de certaines limites, selon qu'entre eux ils sont plus ou moins utiles et méritants, *intra se più è meno eccellente.*

—

Le monarque par qui tant d'amour, d'allégresse, etc.

19. Le monarque, par qui l'Amour et la Gaie science règnent au suprême degré dans ce royaume, créant les esprits, *le menti creando*, et non pas les âmes, soit par lui-même, soit par son représentant, comme lui profès dans le gai savoir, *nel suo lieto aspetto*, les dote à son gré, sous le rapport de la grâce qu'il leur accorde, et confère le grade selon l'aptitude, *a suo piacer di grazia dota diversamente.* Ce que tu vois ici est le résultat de cette manière d'opérer dans les réceptions, *qui basti l'effetto.*

En ces jumeaux déjà de colère brûlant, etc.

20. Les deux frères jumeaux de l'Écriture, Esaü et Jacob, étaient loin d'être d'accord en tous points, puisqu'ils se battaient dans le sein de leur mère. L'un avait les cheveux rouges, l'autre les avait noirs, comme le remarque l'Ottimo; Rébecca et Dieu préférèrent le dernier, d'où résulta que, nés du même sang et au même moment, ils eurent un sort très-différent.

—

Ces âmes dans la gloire ont à prendre leur place.

21. Il en est de même des Gibelins orthodoxes qui deviennent, par l'initiation, frères des Albigeois et des Templiers, mais qui ne sont pas d'accord en tout avec eux; c'est pourquoi il faut que la sublime lumière de la grâce impériale, *di cotal grazia l'altissimo lume*, rayonne sagement, *degnamente s'incapelli*, selon la couleur des cheveux, *secondo il color de' capelli;* il faut qu'elle ne les admette pas aux grades supérieurs tant qu'ils ne seront pas jugés dignes de gravir toute l'échelle de Jacob, et qu'elle les relègue aux derniers degrés, comme autant d'Esaü, sauf à proportionner l'avancement au mérite, dans les limites voulues.

—

A percevoir les dons de la bonté première.

22. En conséquence, point de merci pour leur orthodoxie, *sanza mercè di lor costume*, pour leur habitude de croire à l'autorité de l'Église romaine, en dépit de la raison. Quels que soient d'ailleurs leurs mérites, ils sont échelonnés dans les grades inférieurs, différents des autres uniquement en ce qu'ils ne donnent pas la vue parfaite de la vérité, *sol differendo nel primiero acume*. Tout cela est assurément très-logique et dicté surtout par une prudente politique. Et puis quelle habileté consommée dans l'expression!

—

Pour avoir le salut suffisait l'innocence, etc.

23. Dans les premiers temps de l'église dissidente, il suffisait, pour être admis dans son sein et, dès lors, pour avoir le salut, d'être de vie pure et né de parents professant la foi des Parfaits, *con l'innocenza la fede de' parenti.* Saint Bernard en sait long sur tout cela.

—

Et tout mâle dès lors dut être circoncis.

24. Quand les catholiques devinrent persécuteurs et que les dissi-

dents durent dissimuler leur croyance, le secret devint indispensable; alors il fallut s'assurer de la discrétion des récipiendaires, même de bonne vie et mœurs, *maschi all' innocenti penne,* leur faire acquérir le sang-froid et l'énergie nécessaire, à l'aide des épreuves, *acquistar virtute,* afin de refréner la langue, *per circoncidere,* sous-entendu, *la lingua,* expression métaphorique que vous trouverez expliquée en ce sens dans le *Dict.* d'Alberti. Rappelez-vous, du reste, avec quelle rigueur le poëte châtie dans l'*Enfer* et dans le *Purgatoire* le péché d'indiscrétion, *peccati della gola.*

—

Aux limbes s'engloutit l'innocence elle-même, etc.

25. Puis, quand vint Henri VII en Italie, temps de grâce où s'accomplit la fusion désirée entre les Gibelins et les sectaires, ceux d'entre eux qui étaient *honnêtes gens* furent admis dans les loges; mais comme ils ne recevaient que le baptême de néophytes et non celui de Parfaits ou Kadosh, ils étaient retenus dans les grades inférieurs, *sanza battesmo* PERFETTO *di Cristo, tale innocenza laggiù si ritenne.* C'étaient des enfants, des innocents, qu'on amusait avec des hochets. Si Dante insiste tant sur la *perfection* du baptême, c'est avec l'intention de distinguer celui qui était administré par ses coreligionnaires, le *baptême de feu* ou de l'Esprit, dont Ecbert explique la cérémonie rituelle dans son septième sermon, et celui qui était donné aux petits enfants par les prêtres catholiques, baptême contre lequel s'acharnaient les hérétiques, dit Bossuet. En effet, nous lisons encore dans Rinieri Saccone : *De baptismo dicunt quod ablutio, quæ datur infantibus, non prosit. Item, quod patrini non intelligant quid respondeant sacerdoti* (p. 265). *Item, quod baptismus nihil valeat, nisi quantum valeant merita baptizantis. Parvulis vero non prodest nisi fuerint (baptizantes) perfecti in secta* (p. 267). « Voilà pourquoi, dit Bossuet, les hérétiques exagéraient la corruption du clergé, pour faire voir qu'il n'y avait plus de sacrements parm nous. » (*Hist. des Var.*, p. 449.) Voilà pourquoi, ajouterons-nous, papes et cardinaux, clergé séculier et régulier, sont représentés dans toute la *Comédie*, sous de si noires couleurs.

—

Regarde maintenant cette beauté suprême, etc.

26. Regarde maintenant cette sublime église de Mantoue, qui ressemble le plus au Christ pour la pureté, la perfection, l'éclat des lumières; ses enseignements seuls peuvent, par la clarté de la doc-

trine, te préparer à jouir de la vue du Christ, *la sua chiarezza sola ti può disporre a veder Cristo.*

—

Je vis pleuvoir sur elle une telle allégresse, etc.

27. Je vis les esprits saints des Parfaits et des poëtes sectaires, créés pour s'élever aux plus grandes hauteurs du mysticisme amoureux, *menti sante create per trasvolar a quell' altezza,* faire pleuvoir sur cette église bénie un déluge de vers inspirés par le gai savoir, *allegrezza.* Aussi cette église, objet de tant d'hommages mérités, excita en moi une admiration sans égale, tant je la voyais ressembler à Dieu, infiniment bon, infiniment *parfait.*

—

Je le vis à ses pieds en abaissant son aile, etc.

28. Vous vous imaginez sans doute, sur la foi des commentateurs, que cet Amour, qui le premier descendit vers elle en chantant *Ave Maria,* est l'ange Gabriel; rappelez-vous combien ils vous ont abusé déjà en vous le désignant, au XXIII[e] chant, sous forme de couronne, chantant : Je suis l'Amour angélique; et faites attention, car il semble, que c'est le même qui rentre en scène, puisque le poëte a soin de vous dire : *Quell' amor che primo lì discese cantando Ave Maria, gratia plena.* Celui-là est pourtant tout autre; vous allez voir.

—

La bienheureuse cour, toute en chœur, se complut, etc.

29. La bienheureuse cour de Chevaliers, de Patriarches, de sublimes Princes, aurait eu bien mauvaise grâce à ne pas répondre par ses acclamations au salut d'un si haut personnage; aussi chacun fit-il sa partie dans ce chorus général, et la joie rayonna sur tous les visages dans la Lombardie, *sì ch' ogni vista s'en fe più serena;* tandis qu'à Rome, dans Avignon, à Naples et à Florence, les visages étaient bien loin d'être gais. C'est qu'en effet, un personnage réel s'offre ici à nous et non pas l'amour évangélique du XXIII[e] chant, quoique le poëte se soit arrangé pour qu'on eût à faire confusion.

—

O saint père, pour moi qui restes en ce lieu
Loin du siége élevé, ton éternel partage, etc.

30. Dante considère si bien saint Bernard comme un des Pères de son église, qu'il l'appelle *santo padre,* en reconnaissance de ce qu'il s'est dérangé pour remplacer Béatrice. Quel est, demande-t-il,

cet ange que je vois avec un si grand air, *con tanto giuoco*, étudier les enseignements de notre dame, *guarda negli occhi la nostra regina*, et y puiser pour elle tant d'amour, qu'il semble tout en feu, *innamorato sì, che par di fuoco?*

—

En ces mots j'eus recours à ce vieillard divin, etc.

31. *Così ricorsi ancora alla dottrina di colui*, CH' ABBELLIVA *di* MARIA, *come del sol la* STELLA MATUTINA. Il faut bien traduire, j'eus de nouveau recours à la doctrine de celui qui s'embellissait des beautés de l'église vaudoise, de même que l'étoile flamboyante reproduit celles du soleil mystique. Mais Arnaud Daniel ne dit-il pas *tan m' abbellis*, etc. ? (*Pg.* XXVI.) Il faudrait entendre alors que Marie convenait beaucoup à Bernard. Tout cela n'empêche pas que le vrai Bernard n'ait persisté, jusqu'à la mort, dans la foi catholique, le témoignage de Bossuet, l'évêque orthodoxe, quoi qu'en pense l'*Univers*, l'emportant de beaucoup sur celui du poëte florentin, évêque hérétique.

—

.... Tout ce que peut l'Ange, l'âme accomplie,
Posséder de vaillant, de gracieux, de beau, etc.

32. La réponse de saint Bernard mérite qu'on en pèse les termes : En lui est toute l'intrépidité et toute la beauté gracieuse, *baldezza e leggiadria*, qui peuvent se trouver réunis dans un ange et dans une âme, et il nous plaît qu'il en soit ainsi, *tutta è in lui e sì volem che sia*. La beauté, rien de mieux, mais la hardiesse, pour accomplir un glorieux message d'amour près d'une vierge timide, on n'en voit pas la nécessité, et puis pourquoi distinguer entre un ange et une âme?

—

Car il vint à Marie apporter le rameau, etc.

33. En effet, c'est lui qui descendit en Italie apporter la palme en signe d'union, de fiançailles, à l'église cathédrale des Albigeois, *perchè egli è quegli che portò la palma giuso a Maria*, quand le fils de Dieu, le Messie impérial, consentit à se charger du fardeau que nous lui imposions, celui de régénérer l'Italie en renversant la Papauté, *quando 'l figliuol di Dio carcar si volse della nostra salma*. Comme les ailes que cet ange déploya devant Marie nous apparaissent hérissées de lances, *dinanzi a lei le ale distese*, nous n'hésitons pas à reconnaître en lui le prince Jean de Luxembourg, élu roi de Bohême en 1309, le propre fils de l'empereur Henri VII, envoyé par ce monarque, à la tête d'un corps de troupes, pour contracter alliance avec les chefs de

l'église dissidente, alliance conclue à la grande satisfaction des Parfaits, et proclamée par Dante dans sa lettre à tous les princes et peuples d'Italie. Ce jeune prince venant d'outre-monts, *giuso*, apporter aux Parfaits de Lombardie la palme de fiançailles entre l'Empereur et leur église, devenait à leurs yeux un ange de paix, un messager céleste, un autre Gabriel, et l'on pouvait dire de lui bien mieux que d'un ange du Ciel, qu'il réunissait *baldezza e leggiadria*, grâce, beauté et vaillance. Encore un tour de force.

—

Les grands Patriciens, éternelle parure, etc.

34. Que tes yeux suivent ma parole à mesure qu'elle désignera, dans les rangs de notre église, les grands Patriciens de cet Empire, très-juste sous le rapport politique, très-pieux au point de vue religieux, *nota i gran patrici di questo imperio giustissimo e pio.* Tous les personnages dénommés seront donc autant de masques cachant autant d'illustrations contemporaines.

—

Les deux qui, tout en haut, siégent les plus heureux, etc.

35. Les deux Patriciens les plus rapprochés de Notre-Dame, de celle dont Auguste est devenu l'époux, sont nécessairement deux hauts dignitaires de l'église impériale, puisqu'ils sont les plus rapprochés d'elle, *propinquissimi ad Augusta*, ce dont ils sont on ne peut plus heureux, *più felici*, et que saint Bernard les désigne comme les deux racines de la Rose, *d'esta rosa quasi due radici.*

—

S'offre à gauche ce Père à qui sa convoitise, etc.

36. Le siége diocésain de l'Ève florentine se trouvant immédiatement au-dessous de Notre-Dame de Mantoue, c'était bien le moins que son époux, son pasteur, se donnât la satisfaction de se voir lui-même dans une position en rapport avec son rang et avec les services rendus à l'*Augusta*, par la fusion et par la création de ce langage destiné à propager en secret la vérité. L'Adam florentin est donc signalé, comme le Père dont le goût audacieux pour la vérité fut fécond en longues amertumes pour tout ce qui, dans Florence, n'appartenait pas à l'espèce des brutes catholiques et suivait les lois de la raison, *per lo cui ardito gusto l'*UMANA SPECIE *tanto amaro gusta.*

—

Cet ancien Père à qui le Christ de son jardin, etc.

37. A la droite de Notre-Dame est un pontife vénérable, *padre*

vetusto di santa chiesa, parce qu'en effet c'était un archevêque; mais à cette époque, moines, abbés, chanoines et prélats avaient souvent un pied dans les deux camps, témoin le chanoine Pétrarque. Toujours est-il que nous avons toutes raisons de croire que ce *padre vetusto,* à qui le Christ Henri recommanda cette belle église, *questo bel fior,* en le désignant pour son chef suprême, par la remise des clefs, *le chiavi raccommandò,* avait pour nom véritable, Pierre Aichspalter. Nous lisons, en effet, que ce prélat très-remuant, d'abord évêque de Bâle, promu ensuite à l'archevêché de Mayence, était lié intimement avec Henri de Luxembourg; qu'il contribua de tous ses efforts à l'élection de ce prince à l'Empire, de concert avec le cardinal de Prato et avec Otto de Granson, son successeur sur le siége de Bâle, et sa créature, qui accompagna Henri VII en Italie. (*Voy.* Muller, *Gesch. der Schweiz.,* II, p. 15, note 2; Conr. Vecer, *De rebus Imp. Henri VII, in Urstis scrr.,* II, et J. C. Pfister, *Hist. d'Allemagne,* V, liv. 3.) Peut-être Pierre Aichspalter y vint-il lui-même dans le cours de l'expédition et fut-il connu personnellement du poëte théologien, qui se prévaut ici de son prénom de Pierre pour le faire figurer au lieu et place de l'Apôtre.

—

A sa suite est celui qui, par la mort jalouse, etc.

38, Pierre Stabili, connu sous le nom de Cecco d'Ascoli, auteur de l'*Acerba,* brûlé comme hérétique, à plus de soixante-dix ans, après avoir professé l'astrologie à Bologne de 1322 à 1325, vit en effet, avant de mourir en 1327, *pria che morisse,* lorsque Dante lui-même n'existait plus depuis six ans, les temps si difficiles que l'église sectaire eut à traverser à cette époque, *tutti i tempi gravi;* il put même, en sa qualité d'astrologue, prédire quelques-uns des désastres éprouvés par la *bella sposa,* dont perça le flanc la lance de Judas, dans la main de Charles de Valois, et que martyrisèrent, dans la personne des Templiers, les ferrements de la torture, *chiavi.* Voilà comment le poëte a pu lui imposer ici le masque de l'auteur de l'*Apocalypse,* son *Acerba* étant écrite, en effet, d'un style tout à fait apocalyptique, et contenant, selon l'inquisiteur, maintes *acerbitates.*

—

Près de l'autre est ce chef sous qui vécut de manne, etc.

39. A côté de Cecco d'Ascoli, siége le jurisconsulte Cino de Pistoja, sous l'apostolat duquel ses concitoyens, race ingrate, mobile et fantasque, passant des Blancs aux Noirs, de Toulouse à Rome, se nour-

rirent de la manne de ses paroles, rimées ou non, *visse di manna.* Et voilà le *Moïse legista* du IVe ch. de l'*Enfer.* Quant à voir dans ce prétendu Moïse le législateur des Hébreux, on n'y saurait songer, si l'on se rappelle que, pour les sectaires, le Moïse juif était un sorcier, un larron et l'agent sanguinaire du Dieu mauvais. (Ebrardus, 127; Ermeng., 224; Moneta, 112; *Act. de l'inq. de Carc.*, 1247, Doat., f. 100.) Cino aurait donc été juriste comme Dante médecin, pour mieux prêcher.

—

A Pierre faisant face, est assise sainte Anne, etc.

40. En regard de Pierre Aichspalter, siége, sous le nom de sainte Anne, l'église Paulicienne d'Orient, l'église Syrienne Alexandrine; celle dont le mystérieux et introuvable chef est si souvent désigné au moyen âge sous le nom du Prêtre-Jean, roi et pontife, dont l'Arioste a fait le Sénape, en butte aux persécutions des *harpies* et délivré, à l'aide du cor enchanté ou de la parole de vérité, par le prince normand Astolphe d'Angleterre, baptisé à dessein d'un nom *Lombard.* Sara est cette église d'Orient ayant des évêques en Bulgarie, à Constantinople, en Arménie, en Palestine et probablement jusqu'en Abyssinie; que les poëtes du temps de Frédéric II appelaient la *rose de Syrie.* Cette église ou rose est donc bien, comme l'ont pensé Matter et Néander, la mère de l'église ou Rose d'Italie, de Notre-Dame; aussi est-elle représentée dans l'extase à l'aspect du triomphe de cette fille de son amour, et chantant, les yeux fixés sur elle, le joyeux *hosanna.* Nous avons donc ici à peu près la reproduction de l'idée qui a déjà mis en scène Sara et Rebecca; seulement la filiation est directe. Mais il résulte de là que les écrivains anglais Jones, Blair, Stanley, Faber, etc., n'avaient pas tout à fait tort en rattachant les uns aux autres Pauliciens, Cathares, Vaudois; et que la *high-church*, en prétendant remonter directement à l'église apostolique, pourrait bien ne pas errer autant que le pense le savant professeur Schmidt. (II. 269.)

—

Et vis-à-vis d'Adam tu vois siéger Lucie.

41. Enfin vis-à-vis de l'Adam Florentin, *maggior padre di familia*, car il avait six enfants, en outre des nombreux croyants qu'il considérait comme sa famille, brille Lucie, la lumière albigeoise et maçonnique, à laquelle l'*Apocalypse* a fourni tant de rayons. Cette Lucie au capuce *vario pinto*, dont Guido Guinicelli avait fait sa dame et Dante, au dire de l'Ottimo, *una idea del suo intelletto.* Ce

fut en effet sous l'influence de cette *idée lumineuse*, que la foi Béatrice arracha le poëte à la forêt obscure et sauvage du catholicisme (*Enf.* II), où il aurait trouvé sa ruine en ce monde et dans l'autre. Avec combien d'art le poëte ne nous reporte-t-il pas au début du poëme, en faisant passer sous nos yeux plusieurs des personnages qu'il a pris soin de nous signaler au début ! A l'aide d'un trompe-l'œil qui, faute d'offrir aucun trait déterminé, permet de prendre un personnage pour un autre, il a ramené sous nos yeux, avec Lucie, l'Adam de Florence et le Moïse de Pistoie, son ami, dont les travaux maçonniques étaient suspendus lors de la descente d'Henri VII ; alors qu'ils virent venir *un possente con segno di vittoria incoronato*, et il nous a donné ainsi la clef de son allégorie.

—

Mais de ta vision le temps qui se dérobe, etc.

42. Comme il ne faut pas dépasser le nombre des 33 degrés de l'Écossisme et qu'il est temps de mettre fin au XXXII[e] chant du *Paradis* pour passer au dernier, destiné à clore cette vision poétique, ce rêve merveilleux, durant lequel la vérité sommeille, tandis que veille la fiction, *perchè l' tempo fugge che t'assonna;* il convient de couper court à une nomenclature déjà longue et assez difficile d'ailleurs à poursuivre sur ce ton, et proportionner l'ampleur de l'habit à l'étoffe disponible. Quel admirable tailleur que Dante, sachant par les prodiges de sa coupe, ménager son étoffe albigeoise de manière à en tirer un vêtement confectionné dans les règles les plus strictes de l'art catholique ! *Buon sartore che, com' egli ha del panno, fa la gonna.*

—

Et nous élèverons nos regards pleins d'ardeur, etc.

43. C'est en élevant ses regards vers Dieu, source d'amour, et dès lors le premier de tous, sans perdre toutefois de vue le but politique, *guardando verso* L. VI, que le fidèle d'Amour parvient à pénétrer, autant qu'il est possible à l'homme, dans les plus sublimes clartés de la doctrine, *per lo suo fulgore.*

—

Par une humble prière il nous faut demander, etc.

44. C'est donc à Notre-Dame, à Marie, cette personnification métaphorique de l'église proscrite, qu'il faut s'adresser pour obtenir de voir la lumière dans toute sa splendeur ; car c'est de l'église mère

seule qu'on peut obtenir cette grâce *illuminante*, a soin de nous dire l'Ottimo ; il ne s'agit que de comprendre.

—

Dans ce que je dirai que ton cœur, ta raison, etc.

45. Les instructions de saint Bernard à son disciple ne s'écartent en rien, on le voit, des prescriptions maçonniques. Certain de sa docilité, il lui dit : Tu me suivras, ou m'imiteras, *tu mi seguirai;* tous deux, avec le même amour Albigeois au cœur, nous n'aurons qu'une même manière d'aimer, de penser et de prier, *si che dal dicer mio lo cuor non parti.* Alors le saint Bernard du poëte, bien différent de celui que l'Église romaine révère, commence la prière que nous allons analyser à son tour.

CHANT XXXIII.

O Vierge, de ton fils à la fois fille et mère, etc.

1. Vierge immaculée, Église sans tache, dont les membres sont tous *purs* et *Parfaits*, mère spirituelle du Christ impérial, ton père, ton protecteur temporel, humble dans la persécution qui s'acharne sur toi, sublime par ta doctrine et ta vertu, *umile ed alta*, type de toute perfection, conçu de toute éternité dans la pensée du Très-Haut, *termine fisso dell' eterno consiglio.*

—

Par toi s'ennoblit tant notre humaine nature, etc.

2. Tu as tellement relevé ceux qui savent user de leur raison, *l'umana natura*, en faisant d'eux des *Parfaits*, que le père commun, l'Empereur, *il fattor*, celui qui fait, ne dédaigna pas de devenir l'œuvre des *Parfaits*; en se faisant initier par eux, *non disdegnò di farsi sua fattura*, c'est-à-dire *fattura dell' umana natura.* La construction est irréprochable.

—

En ce pudique sein se raviva l'ardeur, etc.

3. C'est en ton sein que se raviva la flamme de l'amour, dont l'ardeur a fait germer, dans des pensées de paix éternelle, la fleur de la

monarchie universelle, *nel ventre tuo si raccese l'amore per lo cui caldo nell' eterna pace così è germinato questo fiore.*

—

Ici nous te voyons comme une flamme ardente, etc.

4. Tu es pour tes fidèles croyants un foyer lumineux d'amour, *meridiana face di carità,* et une source vive d'espérance pour ceux qui subissent encore le joug de la mort théocratique, *Intra mortali, se' di speranza fontana vivace.*

—

Sans ailes veut voler qui n'a recours à toi, etc.

5. Telle est ton influence, o Notre-Dame de Mantoue, que ceux qui désirent obtenir une grâce quelconque, *qual vuol grazia,* soit du Très-Haut, soit de son représentant sur la terre, ne sauraient être exaucés que par ton intercession ; et son désir aspire à voler sans ailes, *vuol voler senz'* A. LI., c'est-à-dire veut que le Temple l'emporte sur l'Église sans l'appui, d'*Arrigo, Lucemb. Imperatore.*

—

Pour tous, sur terre, au Ciel, est ta bonté si grande, etc.

6. Tu pousses même la bonté jusqu'à prévenir la demande, quand tes fidèles ont bien mérité de toi, ou quand tu vois chez les profanes des dispositions à se rallier à toi.

—

En toi miséricorde, en toi tendre pitié,
En toi magnificence, etc.

7. Tu réunis, dans ta perfection Cathare, à la miséricorde ou tolérance envers ceux qui sont égarés dans les voies du catholicisme, la véritable piété, et ce génie qui enfante les grandes conceptions, *magnificenza ;* enfin tout le mérite que peut posséder une créature t'a été dévolu. Tu réunis toute perfection, puisque tu personnifies la grande église des Parfaits.

—

Ce mortel qui du vide, en bas dans l'univers, etc.

8. Depuis l'abîme de douleurs creusé par le Catholicisme, immense lacune morale et philosophique restée ouverte dans les basses régions de l'univers, *infima lacuna,* jusqu'à ce point élevé de la doctrine, ce croyant a passé en revue toutes les vies spirituelles, *le vite spiritali,* selon qu'elles étaient dirigées par l'autorité ou par la raison, flambeau de l'existence intellectuelle ; accorde-lui, je t'en supplie, la grâce de

contempler le dernier terme du salut; c'est-à-dire, achève ce qu'a si bien commencé Béatrice ou la *donna della salute*, afin qu'il puisse voir l'*Alpha* et l'*Omega, principium et finis* (Apoc. XXI, 6), en élevant plus haut encore ses regards, *verso l'ultima salute.*

—

Et moi qui n'ai jamais désiré pour ma vue, etc.

9. Accorde-lui l'*epopsis*, la manifestation complète de la lumière d'Orient. Je t'en supplie avec plus d'ardeur que je n'ai jamais prié pour moi-même, *mai per mio veder non arsi più ch' io lo fo per lo suo*, tant il s'est identifié avec moi, tant je suis heureux de te présenter un coreligionnaire. Dissipe tous les nuages, *ogni nube gli disleghi;* fais disparaître les derniers vestiges de son catholicisme, *di sua mortalità*, afin que se révèle à lui le souverain bien, *si chè 'l sommo piacer gli si dispieghi.* Une pareille ardeur de zèle chez un saint français en faveur de Dante, toujours si mal disposé à l'égard de la France, aurait pourtant dû paraître assez extraordinaire et appeler l'attention des critiques. Mais non, tous dormaient sur les deux oreilles, comme ils font encore, aussi bien en Allemagne qu'en Angleterre, en Hollande et en Italie. Mais nous finirons sans doute par les réveiller, Si les catholiques font les sourds, les protestants entendront.

—

Je t'en conjure encor, fais, ô céleste reine, etc.

10. Je t'en conjure, reine; qui fais ce que tu veux dans ton Temple, car tu ne veux que ce qui est juste, d'aviver son intelligence, afin qu'il conserve dans son intégrité l'impression produite en lui par cette sublime révélation, *che conservi sani, dopo tanto veder, gli affetti suoi*, et qu'il reste digne du nom de *Parfait.*

—

Vois tant de bienheureux unis à Béatrice, etc.

11. Qu'il triomphe, sous ta protection, de la crainte et de l'intérêt, *movimenti umani.* Vois notre foi doctrinale, Béatrice elle-même, se joindre à moi et à tous nos Parfaits, *quanti beati*, pour t'adresser la même prière, *per li miei prieghi ti chiudon le mani;* car nous comptons beaucoup sur le succès de la Comédie, où sera fidèlement retracée chacune des impressions morales, des doctrines et des espérances du poëte théologien, que son aïeul Cacciaguida a fait de son mieux pour encourager à ce sujet.

Ainsi comprise, il semble que la prière adressée par saint Bernard

à la reine des Anges, ne manque ni de couleur ni d'énergie ; ce dont on s'étonne de la trouver complétement dépourvue dans le sens littéral ; de même qu'elle est en parfait rapport avec la pensée constante du poëte et avec celle qu'il prête, bien gratuitement sans doute, au grand abbé de Clairvaux. Autrement Abélard aurait été trop vengé.

—

Ces yeux là-haut de Dieu vénérés et chéris, etc.

12. Les yeux ou les enseignements de Notre-Dame de Mantoue, enseignements aimés de Dieu et qu'il a en grande estime, *gli occhi da Dio diletti e venerati,* étant restés fixés dans l'esprit de saint Bernard, dans ses prédications dernières, *fissi* NEGLI *Orator,* cela nous démontre combien les dévotes prières sont efficaces là-haut, *ne demostraro quanto i devoti prieghi le son grati,* puisque saint Bernard dut à sa dévotion sincère de connaître la véritable religion du Christ, si différente de celle de Rome.

—

Puis au divin foyer d'éternelle clarté, etc.

13. Puis les yeux ou les enseignements de Notre-Dame se portèrent sur la lumière éternelle, où l'on ne saurait croire que la créature puisse plonger sa vue avec tant de limpidité, *all' eterno lume si drizzaro, nel qual non si può creder che s'invii per creatura l'occhio tanto chiaro.* Seule l'église sectaire était apte à plonger un regard sûr et limpide dans les arcanes du Ciel. Quant à l'Église catholique, son atmosphère, qu'elle ne dépassait pas, était celle de l'Enfer. L'Ottimo substitue *s'inii à s'invii ;* il ajoute à cette variante curieuse l'explication que voici : *È tanto a dire come diventare simile di quella cosa ch' è considerata.* C'est qu'il savait fort bien que la prétention de l'Albigeoise Marie était d'être *la più somigliante a Cristo.* C'était au nom de cette même sainte Marie, *Madonna* ou Notre-Dame de Mantoue, que Arrigo Baldonasco adressait à Frédéric II l'épître en vers dont nous avons donné la traduction p. 458 des *Révél.,* et dont on trouvera le texte p. 70 du recueil intitulé *Poeti del primo secolo,* Florence, 1816 (*).

—

(*) Nous aurions été assourdi d'un concert de huées si, dès le début de ce commentaire, nous avions signalé deux églises cathares personnifiées dans Francesca de Rimini et dans la Pia, à savoir : celle de Rimini et celle de Sienne. Rien n'est pourtant plus vrai. Maintenant que nous pensons avoir accumulé assez de preuves, nous pouvons revenir sur ces deux épisodes. On les trouvera donc à la fin du volume ramenés à leur véritable signification.

Et moi, du terme auquel tendaient tous mes désirs, etc.

14. Si près du but final de tous les désirs, l'ardeur du mien devint telle qu'elle m'absorba entièrement, comme cela devait être; car il faut lire *l'ardor del desiderio in me s' inii*, ainsi que porte le *Cod. Caet.* au lieu de l'absurde, *in me finii;* c'est probablement à ce passage que doit s'appliquer la note de l'Ottimo mentionnée plus haut.

—

En souriant, Bernard, ce vénérable maître, etc.

15. L'ardeur du désir s'était si peu calmée chez le fidèle d'Amour, qu'au moment où Bernard lui fit signe en souriant de regarder en haut, il avait devancé déjà l'invitation, *io era già per me stesso tal qual ei voleva.* Ici dit l'Ottimo, l'auteur *mostra la* CONTINUA *dottrina del caritativo maestro e dice che elli era* TALE DISCEPOLO *quale colui desiderava; cioè la virtù divina lo attraeva a quella sì come a sua* PERFEZIONE. En effet, on ne devenait parfait qu'en voyant la lumière dans Notre-Dame et par Notre-Dame. Mais n'est-il pas remarquable que Dante apporte tant d'insistance à signaler saint Bernard comme s'employant avec ardeur à sa conversion? Car enfin c'est par son exemple, *m'accennava*, et par ses discours persuasifs, *sorrideva*, que l'abbé de Clairvaux le stimule à élever ses regards vers la source de la doctrine véritable, *in suso.* Tout cela pourtant est passé inaperçu depuis des siècles.

—

... Car ma vue épurée
Plongeait de plus en plus, en la vive clarté, etc.

16. Devenu par le désir tel que Bernard le voulait, dit encore l'Ottimo, qui tient à ce qu'on ne se méprenne pas sur l'albigéisme de l'abbé de Clairvaux, et sur l'influence qu'il put avoir sur les convictions du poëte, Dante est comme ravi en extase, *ratto,* et sa vue avivée, épurée, c'est-à-dire devenue Cathare, *sincera,* pénètre, en y plongeant de plus en plus, *più e più,* dans le rayon de la sublime lumière, qui par elle-même est vérité, *che da se è vera,* conformément à la parole évangélique, *Ego sum vera lux.*

—

Dès lors ma vision en éclat en beauté
De tout langage humain dépasse la limite, etc.

17. En quoi consiste cette vérité qui apparaît à Dante dans le rayon lumineux? Il s'en tait quant à présent, sauf à tenter un peu plus tard de nous en glisser quelques mots. Nous n'en connaîtrons maintenant

que les effets, et nous saurons que, depuis ce moment, son coup d'œil fut tellement sûr et perçant, qu'il n'ose l'exprimer, même dans le langage symbolique, *nel parlar* NOSTRO, attendu que ce langage doit redouter certains regards inquisiteurs, *a* TAL *vista cede,* et qu'il pourrait lui en cuire d'avoir trop de mémoire, *cede la memoria a* TANTO OLTRAGGIO. Et en effet, à ses yeux, quel plus grand outrage envers l'humanité et la loi du Christ que d'envoyer au bûcher ceux qui prêchaient le retour à l'Évangile, que de chercher, par la violence et l'effusion du sang, le triomphe de la vérité? L'Ottimo nous disant : *Memoria ne parlatura non puote a tanto oltraggio,* semble vouloir qu'on entende que la mémoire et le langage le plus habile ne peuvent que rester muets en présence du bûcher d'une part, et de la mort de Henri VII de l'autre, *tanto oltraggio.* Mais quant à vouloir que le si grand outrage provienne de *tal vista,* les commentateurs seuls ont pu s'en aviser, et on les a crus; toujours *quia absurdum.*

—

Tel celui dont un songe agita le sommeil, etc.

18. L'infortuné proscrit, qui s'était flatté de si douces espérances, se figure avoir fait un songe dont il ne lui est resté que l'impression délicieuse; mais il ne peut plus se flatter de voir *Arrigo Lucemburghese Templaro, Re, Ottimo;* le songe s'est évanoui à la mort de son héros, et si *la passione impressa rimane, l'A.L.T.R.O. alla mente non riede,* car il n'y a plus moyen de songer à lui; c'est le cœur qui s'en occupe, non plus l'esprit, *la mente.*

—

Oui, tel ma vision depuis lors m'a laissé, etc.

19. Cette vision du monarque universel, vainqueur de Rome et protecteur suprême de l'église évangélique, s'est presque évanouie entièrement, *quasi tutta cessa mia visione;* car est-il possible de compter sur le successeur de Henri? Elle a du moins laissé, dans le cœur de l'homme politique et religieux, la douce impression qui survit à ses rêves d'avenir, *ancor mi distilla nel cuor il dolce che nacque da essa.* En parfait chevalier, Dante, on le voit, confondait dans une même pensée Dieu, sa dame et son roi. Consultez donc, pour votre instruction, tant de savants ouvrages sur l'origine de la chevalerie, dont plusieurs, dit-on, ont été couronnés.

—

Ainsi fond au soleil la neige du matin, etc.

20. Ses illusions se sont évanouies, comme fond la neige au soleil, *così la neve al sol si disigilla;* elles se sont envolées comme les feuilles qui portaient les oracles de la sibylle, *così al vento nelle foglie lievi si perdea la sentenza di Sibilla.* Essayez donc de rattacher ces comparaisons d'une poésie toute mélancolique, à une vision purement religieuse, ne pouvant laisser que des pensées de bonheur et aucun regret amer dans l'âme de celui qui en aurait été favorisé.

—

O suprême lumière à l'éclat tout divin, etc.

21. O sublime lumière, éteinte trop tôt, toi qui t'élevais tellement au-dessus de la portée intellectuelle des Guelfes catholiques, *che tanto ti levi da' concetti mortali,* puisse mon esprit parvenir à retracer quelques-unes de ces brillantes qualités que tu faisais apparaître, *alla mia mente ripresta un poco di quel che parevi;* puisse mon langage symbolique avoir assez de puissance pour transmettre à la race future, *alla futura gente,* une parcelle de ta gloire, *una favilla sol della tua gloria.* Le souhait du poëte aura été cinq cents ans à s'accomplir, en admettant que ce commentaire de la dernière Cantique parvienne enfin à faire jaillir la lumière du sein des ténèbres. Autrement je ne répondrais pas qu'il ne s'écoulât encore cinq siècles avant qu'on s'avisât de reconnaître l'église vaudoise dans Marie et l'empereur Henri VII dans la *summa luce;* tant le Temple de Plutus attire plus les regards, au temps où nous vivons, même ceux des doctes, catholiques ou dissidents, que celui des neuf Sœurs, ancien style; tant aussi on fait aujourd'hui de la littérature de coterie ou plutôt de compagnonnage, depuis qu'elle est devenue un métier; tant la science est tenue de s'effacer devant le savoir faire. Qu'en résulte-t-il? c'est que ceux qui se contentent de parler sont réduits à demeurer bouche close devant ceux qui crient, et souvent encore avec accompagnement de trompettes. Et puis, n'avons-nous pas les considérations de parti ou de corps, qui ont bien aussi leur valeur?

—

Car ne m'en revint-il qu'un vestige en mémoire, etc.

22. Par le peu que j'aurai osé rappeler et faire retentir dans mes vers, ô noble Henri, objet de mes éternels regrets, on se fera une idée d'autant plus grande des bienfaits qui seraient résultés de la victoire sur la Papauté, *più si concepera di tua vittoria.*

—

S'il me fût arrivé de détourner les yeux,
Je me serais perdu, etc.

23. Je suis persuadé que si, après avoir vu la lumière dans tout cet éclat qui pénètre profondément l'esprit, *l'acume del vivo raggio,* et après avoir confessé la foi évangélique, je m'étais fait, par mes actes ou par mes discours, *occhi,* l'adversaire de Henri de Luxembourg, *se gli occhi miei da* L. VI *fossero aversi,* j'aurais fait fausse route, *io sarei smarrito,* comme ces Guelfes convertis à l'albigéisme qui se déclarèrent cependant contre l'Empereur, et que, dans mon indignation de leur félonie, j'ai plongés dans l'Enfer.

—

Je dus à ce penser plus de ferme assurance, etc.

24. Loin d'imiter les déserteurs apostats de la plus juste des causes, cette lumière d'Orient où j'avais puisé ma nouvelle foi, m'enhardit à soutenir les droits imprescriptibles de l'Empire, *io fui più ardito per questo a sostener,* si bien que je me décidai à me rendre de ma personne près du très-vaillant monarque, *tanto ch' io* GIUNSI *l'aspetto mio col* VALORE INFINITO. Il suffisait, pour entendre ce passage, de se reporter à la lettre dans laquelle il dit : *Benignissimum vidi et clementissimum te audivi.* Comprenez-vous maintenant pourquoi ce mot de *valore* a été si obstinément appliqué à Dieu dans tout le cours du poëme? (*Voy.* à la fin des preuves supplémentaires.)

—

O grâce intarissable où je puisai l'audace, etc.

25. O gracieuse bienveillance du très-clément Empereur, c'est toi qui m'inspiras la présomption d'anticiper les décrets divins, de célébrer ton triomphe à l'avance, *o abondante grazia, ond' io presunsi ficcar lo viso per la luce eterna,* présomption punie par la perte des riantes perspectives qui m'étaient si chères, *tanto che la veduta vi consunsi.*

—

En elle j'aperçus comme un volume immense, etc.

26. J'avais vu, dans ce que la lumière d'Orient révèle de plus arcane, *nel suo profondo vidi,* que l'amour, concentré dans un foyer unique, s'était épanoui et répandu par tout l'univers, comme je l'ai décrit au ch. XXIX, *s'aperse in nuovi amori l'eterno amore;* de telle sorte que l'accident, la substance et leurs divers modes se rattachent tous à ce premier amour, *tutti conflati insieme,* c'est-à-dire *cumflati,* tous émanés de lui et comme soufflés à la fois. Ce que j'en dis

ici n'est qu'une simple indication, *un simplice lume*, car il serait on ne peut plus imprudent de s'étendre davantage. Notez que de nombreux textes portent *quasi conflati*, ce qui doit être la bonne leçon.

—

De ce groupe divin je crois qu'alors je vis,
Distincte à mes regards, la forme universelle, etc.

27. L'idée me vint donc de réaliser sur la terre, dans une monarchie universelle, ce système d'émanation directe d'un centre unique, d'où dériverait l'action directrice et auquel tout se rattacherait dans le gouvernement du monde; et je crois avoir bien vu cette forme de gouvernement universel dans la manière dont opère l'éternel amour au sein de l'éternelle lumière, *la forma universal di questo nodo credo ch' io vidi;* forme exaltée dans ma *Comédie*, comme dans mon traité *de Monarchia*. Aussi, en le déclarant ici hautement, *dicendo questo*, pour les miens seulement, à la barbe de tant de gens qui ne me comprendront pas, je sens que j'en ai plus de joie, *più di largo mi sento ch' io godo*, que mon cœur bat plus à l'aise dans ma poitrine.

—

....Un rapide instant
Efface plus en moi cet aspect éclatant, etc.

28. Un seul moment, *un punto solo*, a suffi pour renverser mes espérances et me plonger dans la stupeur, *letargo*, en rejetant leur accomplissement aussi loin que l'est de nous l'entreprise des Argonautes; citation mythologique qui me permet de répéter par trois fois à la rime, en signe d'adieu à mon prince chéri, le nom contracté d'*Arrigo*, dans celui du navire Argo, d'après le procédé dont j'ai déjà fait usage au chant XXIX du *Purgatoire*.

—

.... Immobile, attentif,
J'admirais, y mettant mon âme toute entière, etc.

29. Mon esprit, qui s'était absorbé tout entier, *tutta sospesa*, dans ses idées de monarchie universelle, n'avait pas laissé, pour cette préoccupation politique, de rester immuablement en contemplation, *fissa, immobile ed attenta*, devant l'étoile flamboyante et profondément dévoué à cette religion d'Amour où il ne se rassasiait pas de puiser la lumière, *e sempre di mirar faceasi accesa*.

—

Captive tellement cette vive lumière, etc.

30. L'intelligence grandit et s'éclaire tellement à ses rayons, *a quella luce cotal si diventa,* qu'il est impossible de se détourner d'elle pour les fausses lueurs du Papisme, *volgersi da lei per altro aspetto è impossibil che mai si consenta.*

—

.... Tout ce qui hors d'elle
N'est qu'imperfection, est en elle parfait.

31. En effet, le bien politique et religieux, objet constant de la volonté dans l'église évangélique, est tout entier concentré en elle, *'l B. EN. ch'è del volere obbietto tutto s'accoglie in lei;* de même que le mal est concentré dans l'Église romaine, dont l'Enfer est l'image et Satan *Aleppe* le chef souverain. Aussi ce qui est défectueux, perverti en dehors de ce foyer lumineux, est-il *parfait* en lui, *fuor di quella è difettivo ciò che li è* PERFETTO, et notamment les ministres du culte bien entendu, puisque ce sont des Parfaits, tous gens de vie et de mœurs exemplaires, à la différence du clergé catholique, si essentiellement *difettivo.*

—

Pour dire désormais ce que je me rappelle, etc.

32. Ces dernières tercines étant suffisamment claires, au moins pour les fidèles d'Amour, j'abrégerai désormais, *omai sarà più corta mia favella,* n'entendant pas m'étendre plus sur mes souvenirs, *a quel ch' io ricordo,* que ne peut le faire l'enfant à la mamelle; oui, il sera prudent de m'exprimer de même à bâtons rompus, touchant ce qui me reste à dire encore, pour terminer cette splendide représentation donnée toute entière au bénéfice d'une secte proscrite, aux applaudissements enthousiastes des proscripteurs.

—

Ce n'est pas que s'offrit dans l'ardente splendeur, etc.

33. L'astre flamboyant sur lequel le poëte avait les yeux fixés se modifiait, *si travagliava,* prenait des formes différentes, à mesure qu'il l'observait; non qu'il y eut en lui variété d'aspect, *più ch' un semplice sembiante,* puisqu'il restait toujours, en réalité, tel qu'il l'avait connu d'abord, *chè tal è sempre qual era davante,* mais son point de vue changea, comme il arrive à tous les hommes politiques, lorsque son horizon se fut élargi.

—

... Dans la claire substance
De ce foyer profond, je vis, etc.

34. Il lui sembla alors voir, dans la profonde et claire essence, trois cercles, *tre giri*, de trois couleurs et d'une égale ampleur, *di tre colori e d'una continenza;* ils se montraient réfléchis l'un de l'autre, comme l'est un arc en ciel par un second et par un troisième, *come Iri da Iri;* le troisième paraissait un feu émané également d'un côté et de l'autre, *fuoco che quinci e quindi igualmente si spiri.* Que Dante ait voulu donner ici le change en paraissant avoir eu l'intention de retracer une image orthodoxe de la Trinité, celà saute aux yeux; mais qu'a-t-il voulu peindre en réalité? On le saura bientôt.

—

O combien mon langage
Est faible, sans couleur, près de la vive image, etc.

35. Oh! qu'il aurait bien su autrement déveloper sa pensée s'il avait été libre de le faire, et que son dire n'aurait pas été aussi écourté *corto 'l dire*; comme le symbole n'aurait pas fait défaut à la croyance, *fioco al mio concetto*, s'il n'avait pas été contraint à parler peu, quoique ce peu fût insuffisant, *non basta a dicer poco*. Mais ne regrettons pas trop tôt la sobriété de son langage, car il n'a pas encore tout dit.

—

O lumière éternelle habitant seule en soi, etc.

36. O lumière éternelle qui, résidant en toi-même, est seule à te comprendre, qui t'aimes parce que tu te comprends et te complais à te comprendre, *e da te intelletta ed intendente te ami ed arridi!* Rien de mieux que d'invoquer Dieu dans les moments difficiles. Mais on va voir que Dieu et la triple lumière dont nous nous occupons diffèrent complétement, quoique l'une représente l'autre aux yeux du poëte.

—

Ce cercle qui semblait émané de tes feux, etc.

37. Quand j'eus observé quelque peu cette circonférence qui semblait conçue en trois, *in tre concetta*, comme une lumière réfléchie, (la seule leçon du *Cod. Antald.*, doit être la vraie; *in te*, semble peu admissible, lorsqu'il est suivi de *dentro da se;*) elle me parut se peindre intérieurement, *dentro da se*, de notre image nuancée de la même couleur, *del suo colore stesso mi parve pinta della nostra ef-*

fige, car toute mon attention se portait sur elle, *perchè 'l mio viso in lei tutto era messo.* Si l'on tenait toutefois à lire *in te* le fond de la pensée ne s'en trouverait guère modifié ; car on en serait quitte pour traduire : cette perfection une et triple, *circulazion,* émanée de toi, *in te concetta* m'apparaissait comme ta lumière réfléchie, ce qui revient toujours au même.

Maintenant que nous sommes à peu près d'accord sur la valeur littérale des mots, il nous sera facile de déshabiller cette lumière qui depuis si longtemps tranche de la divinité et de la réduire à l'état de majesté, ce qui semble encore quelque chose.

L'annotateur Caet. qui, de même que l'Ottimo, en savait plus qu'il n'en disait, s'exprime ainsi : *Describit in forma spherica* PERFECTA. *Dicit Augustinus* DE CIVIT. DEI, *quod Termegistus philosophus, dixit Deus est* SPHÆRA. *Ergo dicit quod erat ad similitudinem arcus cœlestis, qui habet divisos arcus et revolutiones diversorum colorum et tamen* UNUS ARCUS *est.* La forme sphérique étant la plus parfaite, Dante a donc jugé à-propos de représenter sous forme circulaire les trois perfections qui lui apparaissaient dans la profonde et très-illustre essence de son héros (*Arrigo*, *Argo*, *Arco*, car on écrivait aussi *Arricus*) représentant de Dieu sur la terre. Ces trois perfections offraient, comme Béatrice, comme la figure de la Vérité chez les Maçons, les trois couleurs de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, ces trois colonnes du Temple, couleurs arborées aujourd'hui par le Piémont et par la jeune Italie, à savoir : blanche, verte et rouge. Or, la première perfection du monarque qui, pour Dante, était Henri VI, l'*arco sesto* des *Malebolge* (*Enf.* XXI, note 26) résidait dans son droit, *jus*, de monarque universel ; la seconde, procédant de la première et comme son reflet, dans sa mission de Sauveur, de Rédempteur de l'Italie, de Messie, enfin, la troisième, dans la religion d'Amour, dont l'Esprit, *che parea fuoco,* celui qui donnait le *baptême de feu,* était en lui, et qui s'inspirait également des deux autres perfections, pour lesquelles elle était un puissant moyen de propagande et de triomphe. Or, dans cet ensemble de *perfections*, qu'il concevait subdivisé en trois et toujours un, *si concetta pareva in tre,* se reproduisait pour lui l'image des Parfaits, *nostra effige*, d'autant plus que le chef suprême du Grand-Orient portait le costume, les couleurs et les bijoux de l'Ordre. Voilà pourquoi Dante mit en lui tout son espoir et dirigea de ce côté toutes ses visées, *perchè 'l mio viso in lei tutto era messo.*

Rien de plus simple et de plus facile à comprendre n'est-il pas

vrai ? Mais pour cela il ne fallait pas se préoccuper de l'union hypostatique du Verbe divin avec l'humanité et ne rien chercher au delà ; il fallait étudier, en regard des autres ouvrages de Dante, l'état social, politique et religieux du temps et porter dans sa littérature un œil attentif et quelque peu intelligent. C'est ce qu'on ne s'est pas avisé de faire. Nous tiendra-t-on à crime d'avoir voulu y voir plus clair?

—

Comme le géomètre occupé sans relâche, etc.

38. Vous aurez beau vous creuser la tête semble dire ici le mystagogue à ses lecteurs orthodoxes, vous ne trouverez pas plus le principe arcane qu'il m'a plu de dissimuler sous ce trompe l'œil catholique, qu'un géomètre à la recherche d'un problème dont la base lui échappe. Vous ne le devinerez pas dans l'aspect nouveau, *vista nuova*, sous lequel je vous représente mon idéal monarchique. Il aurait bien voulu voir à l'œuvre, et après le triomphe, jusqu'à quel point les perfections de son héros étaient en rapport avec l'image qu'il s'en faisait, *come si convenne l'imago al cerchio*, comment il s'identifiait avec elle ; mais tant de bonheur ne lui était pas réservé, *ma non eran da ciò le proprie penne.*

—

L'essor était trop grand pour qui l'avait tenté, etc.

39. Hélas ! un coup de foudre, *fulgore*, vint le frapper cruellement et emporta tout ce que son esprit avait désiré et rêvé, *in che sua voglia venne ;* qui sait même si Dante n'a pas écrit *svenne ?*

—

L'imagination en moi fléchit à voir, etc.

40. Ce qui lui fait défaut, comprenez-le bien, ce n'est pas le langage, ni l'habileté à l'employer, c'est la force, la puissance nécessaire pour réaliser ses hautes conceptions religieuses, politiques et sociales, puissance qui lui échappa à la mort de son héros, *all' alta fantazia qui mancò possa.* Mais il trouva du moins des consolations dans cette religion d'Amour qu'il avait embrassée depuis longtemps déjà ; qui dès lors avait absorbé tous ses désirs et régné sur sa volonté, GIA *volgeva il mio disiro e 'l velle*. Ce fut à elle qu'il se consacra désormais tout entier.

Résigné à la volonté divine, au *velle*, il abandonna entièrement la sienne, comme une roue dont toutes les parties subissent à la fois la même impulsion, au gré de cet Amour suprême qui imprime le

mouvement à l'immense roue de l'univers intellectuel ayant ses cieux, son soleil et ses astres peuplés d'êtres immatériels. (Moneta 3, 42 et suiv.)

Ainsi la fin du premier poëme répond au début, le dénouement à l'exposition. Dante s'égarait dans les voies de l'erreur, *Chè la diritta via era smarrita;* il trouva un guide vers la vérité, vers la lumière; il consulta la raison et la raison l'éclaira sur la foi véritable, qui désormais régna en souveraine dans son âme, dont elle fit le bonheur. Cette foi était persécutée, proscrite ; il appela le génie à son aide et mit tout en œuvre pour la faire triompher de la foi rivale. Retraçant en vers immortels ses perfections, les épreuves imméritées qu'il lui avait fallu subir, il se fit son poëte, son hérault, son négociateur. Non content de lui recruter en tous lieux des partisans actifs et dévoués, il lui chercha un protecteur, un rédempteur, et le nouvel empereur, Henri de Luxembourg, devint son Messie. Il est dans la Comédie le *Deus in machina,* il est, dès les premières scènes, le *Veltro,* le *Judex,* et c'est lui qui, sous une forme symbolique, clot cette splendide représentation, comme la parfaite image de la divinité. C'est sous ses auspices, avec son concours et celui de son Homère, que s'accomplit cette mystérieuse fusion de trois éléments d'une énergie vivace, également hostiles à l'Église romaine, à savoir : la Massenie albigeoise, les débris du Temple et le parti impérialiste ou gibelin; triple opposition qui, transformée désormais, ne constituera plus qu'un seul corps, sous le nom de Franc-maçonnerie et ne cessera de porter tantôt dans l'ombre, tantôt en plein jour, les coups les plus redoutables au catholicisme.

Tel est le véritable dénouement de la Comédie, attristé seulement par la fin prématurée du héros; c'est là ce qu'elle avait pour but de proclamer et d'offrir aux fidèles d'Amour comme motif d'espoir dans un meilleur avenir et comme une consolation après le désastre dont ils gémissaient.

N'eussions-nous réussi qu'à rétablir ce dernier fait, si complétement enseveli dans la nuit des siècles, qu'à le rendre au moins vraisemblable, nous croirions n'avoir pas été trop mal inspiré en nous avisant de fouiller au fond de l'aire dantesque; car nous y avons trouvé maintes choses dont on pourra, certes, contester la valeur, mais dont la vérité historique, une fois les faits et les doctrines mis en lumière, finira, tôt ou tard, par être reconnue; le temps ne fait rien à l'affaire.

Nous aurions été bien malheureux dans ces longues explications si elles n'avaient pas converti bon nombre d'esprits sérieux et si dé-

sormais il leur était possible de douter que Dante ait usé d'un artifice prodigieux pour dissimuler sa croyance religieuse et les vœux de rénovation sociale qu'elles lui inspiraient. Nombre d'incrédules ne persisteront pas moins à crier au système, à l'hallucination, à la calomnie; beaucoup même sans avoir jamais lu le poëme divin, et surtout le Paradis, dont peu d'Ialiens même osent affronter la mystique austérité. Eh bien! ils ont un moyen bien simple de nous confondre : Que les plus doctes d'entre eux entreprennent d'interpréter clairement la dernière Cantique dans le sens orthodoxe, de la rendre intelligible à tous, du commencement à la fin, en faisant disparaître tout ce qu'elle offre d'illogique et de contradictoire dans son contexte littéral. Ils fourniront ainsi à plus d'une indignation prudemment muette à l'heure qu'il est, l'occasion de s'épancher et à nous celle de reconnaître notre erreur, avec la même bonne foi que nous avons apportée à dire : Dante est pour nous un hérétique, un novateur politique et religieux, il a mis en œuvre, avec toute la supériorité du génie, une symbolique dont les éléments lui étaient fournis par la secte même à laquelle il appartenait, et dont les doctrines ne pouvaient de son temps se manifester au grand jour. Nous avons déduit nos preuves, qu'on prenne la peine de les discuter.

Contraint de nous rétracter, nous invoquerions alors même, comme circonstance atténuante, l'opinion et le témoignage des premiers commentateurs du poëme, en signalant le caractère symbolique, ainsi que la fiction à laquelle l'auteur aurait été réduit à recourir. Nous citerions notamment l'Ottimo terminant par ces mots significatifs ses notes sur la *Comédie* : *Intenda chi legge che l'Autore nel testo poetizza e* FINGE, *e* COSÌ FA LA CHIOSA; *Deo gratias.*

Loin d'imiter en cela ce vieil ami du poëte florentin, on nous rendra du moins cette justice, nous n'avons point usé de feinte en nous efforçant de voiler celle dont son Auteur avait emprunté, selon nous, le secours; mais comme lui nous adressons nos actions de grâce à Dieu pour nous avoir accordé d'arriver au terme de notre tâche. Puisse le zèle studieux et persévérant que nous y avons apporté, nous valoir la bienveillance de ceux de nos lecteurs qui auront persisté à lire jusqu'à la fin un ouvrage accueilli par les uns avec défiance, avec ironie et mauvaise humeur par les autres, et que n'auront indisposé contre lui ni l'hostilité ouverte, ni les insinuations perfides, ni l'indifférence calculée.

FIN DU PARADIS.

L'HÉRÉSIE DE DANTE DÉMONTRÉE

PAR

FRANCESCA DE RIMINI.

PREUVES SUPPLÉMENTAIRES.

ARRÊTÉ DE COMPTE AVEC LA CRITIQUE.

APPENDICE.

L'HÉRÉSIE DE DANTE

DÉMONTRÉE

PAR

FRANCESCA DE RIMINI.



Galeotto fu il libro e chi lo scrisse. (Infern. V.)

Un peintre éminent a su populariser, en la transportant magistralement sur la toile, la tragique aventure des deux amants de Rimini, magistralement poétisée par Dante, et chacun d'applaudir. Mais s'aviser de dire que le grand Gibelin a été plus poëte encore qu'on ne le suppose, puisque, dans une pensée religieuse et politique à la fois, il aurait symbolisé deux personnages réels, et se mettre en mesure d'expliquer le symbole, c'est un crime de lèse-poésie et de lèse-peinture aux yeux des fanatiques de Dante et de M. Scheffer. Ces gens-là, on le voit, sont de puissants logiciens. Pour eux, le symbole cesse d'être poétique du moment qu'il est ramené à la vérité sous-entendue, c'est presque les larmes aux yeux qu'ils vont répétant sur tous les tons : « Laissez-nous notre erreur. »

Eh! mon Dieu, nous ne demandions pas mieux et nous l'avons prouvé. Dans l'Introduction publiée sous le titre de DANTE HÉRÉTIQUE, etc., comme dans LA COMÉDIE DE DANTE TRADUITE EN VERS SELON LA LETTRE ET COMMENTÉE SELON L'ESPRIT qui l'inspira, nous nous étions borné à exposer l'un des sens de cet épisode si justement admiré, celui que Dante appelle *anagogique,* désireux de ménager la sensibilité de ces âmes rêveuses ne vivant que dans une atmosphère de poésie et d'art, où viennent se jouer capricieusement les nuages exhalés du cigare de la régie; puis aussi, il faut le dire, parce qu'une explication plus complète aurait exigé des développements dans les-

quels il n'était possible d'entrer, qu'après avoir écarté ou déchiré des voiles bien autrement épais que celui de Francesca.

Mais il s'est élevé des voix pour nous mettre au défi de donner à cette mélancolique création une signification acceptable et convaincante pour tous. On n'a pas craint de dire, que suspecter l'orthodoxie de Dante c'était le calomnier, troubler lâchement sa cendre glorieuse au fond de son tombeau. Force nous est donc de démontrer non-seulement que nous n'avons rien avancé que nous ne crussions vrai en notre âme et conscience; mais encore dont nous ne fussions en mesure d'établir, sur preuves authentiques, la pertinence et la vérité.

Cette fois, du moins, on ne nous accusera pas de ne point justifier nos assertions, car le *Paradis illuminé a giorno*, par lequel nous complétons notre commentaire de la Comédie, répond victorieusement à ce reproche. Nous aurions tout au plus à craindre d'être tombé dans l'excès contraire et d'avoir voulu trop prouver ce qui, par soi-même, brillait d'évidence. Aussi croyons-nous pouvoir maintenant revenir, avec quelque espoir de rencontrer moins d'incrédules, sur deux épisodes bien connus de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, où ils se font comme pendants, l'un et l'autre y figurant symétriquement à la fin du chant V.

Nous nous faisons donc fort, arrivé à la fin d'une tâche aride et dans laquelle nous avons trouvé si peu d'encouragement de la part de ceux qui semblaient le plus aptes à en apprécier les difficultés, de démontrer à quiconque voudra faire usage de sa raison :

Comme quoi Francesca de Rimini et la Pia des Tolomei sont deux églises cathares ou albigeoises.

On aurait tort de s'étonner, et encore plus de se récrier à pareille proposition, quand l'illumination du *Paradis* révèle et met en relief des choses bien autrement stupéfiantes. Ainsi l'on peut y voir avec évidence que, pour Dante, saint François et sainte Claire, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, saint Anselme, saint Pierre Damien, saint Benoît et le grand abbé de Clairvaux lui-même, saint Bernard, étaient ses coreligionnaires, professant la foi évangélique des Vaudois-Albigeois, ces protestants du moyen âge, et qu'il entend les revendiquer à ce titre; qu'à l'en croire, l'ange de l'École n'aurait tenu que par un fil à l'Église romaine, si bien que l'audacieux sectaire ne craint pas, à l'aide d'un prodige d'adresse, de lui faire

accepter et reproduire, sous forme orthodoxe, la doctrine émanatiste des Gnostiques, exposée, professée par sa mystique Béatrice.

On peut y voir que, de son temps, l'Italie était inondée d'Albigeois réfugiés parmi leurs frères d'outremonts, et, ce qui est à noter, dans la Lombardie, la Romagne et la Toscane, où l'hérésie, qui se dissimulait dans l'ombre, avait ses principales églises; hérésie se rattachant au Gnosticisme néoplatonicien de l'école d'Alexandrie et aux Templiers.

On peut y voir non moins clairement, au milieu de toutes les splendeurs du triomphe, l'apothéose de l'église sectaire elle-même, devenue la Rose mystique, la reine des anges, des Parfaits, sous le nom de MARIE, en même temps qu'un moine grec, antérieur d'un siècle à Dante, et un inquisiteur milanais, qui écrivit plus de cinquante ans avant lui, sont là pour attester, d'accord avec le savant historien des Cathares, M. Schmidt, que les sectaires, afin de pouvoir affirmer, sans se parjurer, qu'ils croyaient à la Vierge, Mère du Rédempteur, désignaient symboliquement leur église par le nom vénéré de MARIE, « qui devenait ainsi une métaphore. » (*Lib. sent. inq. Tolos.* 92. Eymericus, 274.)

On peut y voir enfin Dante, ne faisant en cela que se conformer à l'usage traditionnel de ses coreligionnaires, grouper autour de celle qu'il appelle comme eux MARIE, notre dame, *madonna*, c'est-à-dire autour de l'église cathédrale de Mantoue, *madonna in cathedra*, les églises hérétiques qui, se rattachant à la sienne, devenaient, par rapport à elle, des mères ou des filles, et les personnifier sous des noms bibliques.

C'est qu'en effet, une fois cette clef de l'allégorie trouvée, il est impossible de méconnaître près de MARIE, à ses pieds, l'église de Florence sous le nom d'ÈVE, église dont le poëte théologien prend soin, dans sa Comédie, de se proclamer l'Adam, comme son pasteur; celle des Gnostiques orientaux dans RACHEL; l'église Piémontaise ou Vaudoise dans SARA, celle des Pauvres de Lyon dans REBECCA; dans JUDITH celle de Toulouse, glorifiée pour avoir tué son Holopherne en Simon de Montfort, celle de Ferrare dans RUTH; et le Temple lui-même dans SAINT JEAN-BAPTISTE, le patron des Francs-Maçons, ces Templiers modernes. On ne saurait dès lors être surpris que Dante, dont une métaphore si compliquée devait clore magnifiquement le poëme, ait voulu en essayer l'effet dès le début en personnifiant l'église sectaire de Rimini sous le nom de Francesca, et plus tard celle de Sienne, *Cleopatras lussuriosa*, sous celui de la Pia des

Tolomei ou des PTOLÉMÉES, par similitude de nom et de mœurs.

Or, s'il est incontestable, au témoignage de l'inquisiteur Rinieri Saccone, de Vaissette, corroboré par les monuments conservés dans les archives de l'inquisition, qu'il y avait à Rimini une église Albigeoise ou Cathare, un demi-siècle avant Dante; s'il est incontestable que le poëte florentin a déployé tous les trésors de son génie pour apitoyer les âmes tendres sur le sort de la pauvre Francesca; et s'il est démontré, d'autre part, que Francesca, personnage réel et contemporain, se réduit définitivement, sous la puissance du génie, à une figure allégorique, à une métaphore habilement ménagée pour dérober aux regards une congrégation hérétique, il faudra bien en conclure que Dante, si profondément touché du sort de cette infortunée, au point d'en tomber lui-même comme mort, *come corpo morto cade,* professait les mêmes doctrines que cette église persécutée, anéantie par le farouche Malatesta; qu'il avait embrassé la même foi, partant qu'il était hérétique; ce qui justifie le titre de cette étude supplémentaire.

Nous en sommes arrivé à pouvoir résumer ainsi en quelques lignes la trilogie dantesque : l'Enfer est le temps présent, *nostra vita,* c'est le monde orthodoxe avec ses misères intolérables sous le joug sacerdotal. Le Purgatoire, c'est la voie de l'affranchissement, c'est l'antagonisme de la vérité et de l'erreur, de la sainte et de la prostituée, c'est la période d'épreuves indispensable à traverser, pour que la cité céleste, l'église de l'amour, MARIA, ait à se manifester glorieuse aux antipodes de la cité terrestre, de l'église de haine, destinée à s'effacer sous des flots de lumière. absorbée dans LUCIA. (*Convito,* II, 5.) Le Paradis enfin, c'est le triomphe après la lutte et ses angoisses; c'est MARIE victorieuse de sa formidable rivale, grâce à la fusion des différentes branches de l'hérésie, dont les églises, laissant à l'écart toutes divergences de doctrine, n'en forment plus qu'une désormais; constituant de la sorte « l'Athènes céleste où, grâce aux trois vertus théologales et à la Gaie science, *le tre virtù e l'arte della verità eterna,* philosopheront d'accord, animés d'un même vouloir, *concordevolmente,* les trois écoles enseignant une même croyance, écoles déguisées sous les noms de stoïciens, de pythagoriciens, d'épicuriens. » (*Convito,* III, 14. *Voy.* l'Appendice I, à la suite des Preuves.)

Voilà comment l'illumination *a giorno* du *Paradis,* en projetant une clarté inattendue sur la trame et les masques de la Comédie, en révélant des faits d'une grande portée par les questions qu'ils soulèvent, et en faisant apparaître à l'improviste un moyen âge tout autre que

celui dont nous avons les oreilles rebattues, a singulièrement simplifié notre tâche qui, sans elle, aurait été plus longue et laborieuse. Le jour une fois fait sur cette scène splendide, décorée de tous les prodiges de l'art et du génie, rien ne devient plus facile que de donner, cette fois, une explication complète d'un épisode laissé à dessein, d'abord, dans une demi-obscurité. Quelques lignes suffiront désormais pour opérer, en suivant le poëme vers à vers, une transformation à vue, une véritable transfiguration, de manière à forcer les admirateurs ébahis de M. Scheffer, dont cette révolution ne diminuera en rien le mérite, de reconnaître l'église cathare de Rimini dans Francesca, comme aussi celle de Sienne dans la Pia des Tolomei.

Nous reprenons donc le commentaire à ce vers du chant V de l'Enfer : *Or son venuto là, dove molto pianto mi percuote*, supposant que le lecteur voudra bien suivre notre glose le texte sous les yeux, afin d'y recourir au besoin.

Ainsi que nous l'avons dit, les pécheurs en la chair, *i peccatori carnali*, sont ceux qui ont péché, au moins, extérieurement, c'est-à-dire apostasié, par des motifs temporels, qui ont soumis leur raison à la volonté, au caprice du Pape, *la ragion al talento*. Dans un lieu où la raison est réduite à se taire et à suivre en aveugle, *luogo d'ogni luce muto*, les malheureux sont battus par la bourrasque guelfe, *bufera infernal*, déchaînée contre eux par la cupidité et le fanatisme, *contrari venti*, dont la rapacité, *rapina*, les moleste sans trêve en les poussant à leur ruine, *alla ruina*. Lorsqu'ils là voient devant eux, imminente, terrible, ils blasphèment la Providence impériale dérivant de Dieu, *virtù divina*, attendu qu'ils ont été abandonnés à la persécution par Adolphe de Nassau et par Albert Ier d'Autriche.

Ils sont comparés aux grues et aux étourneaux, parce qu'ils ont passé du blanc au noir, et qu'ils sont, comme les Templiers et les Francs-Maçons, leurs héritiers, blancs ou noirs selon le temps, le lieu et les personnes. Leur châtiment consiste à être sans cesse flagellés par l'air néfaste du catholicisme, *l'aer nero*, dans ce monde tyrannisé par Satan ou le Pape, qui en est le prince, le seigneur suzerain (1).

(1) « La terre, le domaine du démon, est le lieu de punition, de pénitence, et les Cathares sont conséquents à leurs principes en soutenant que la terre est le séjour des damnés, QU'ELLE EST L'ENFER, et qu'il n'y en a pas d'autre. » (Moneta, 881; Rinieri, 1778; Schmidt, II, p. 29.)

Sémiramis est bien l'Église de Rome qui conduit à leur ruine ceux qui la suivent, *alla ruina;* car elle fut *jadis* l'épouse du Christ, à qui elle a succédé et dont elle a délaissé les voies; *succedette a Nino e* FU *sua sposa,* sa digne épouse, au temps de Pie et de Sixte, avant Sylvestre, le *primo ricco padre;* mais non plus au temps des Grégoire VII, des Boniface et des Clément. (*Voy:* Bossuet, *Hist. des var.*, l. XI, p. 490.) Nous rappellerons ici que l'Enfant Jésus dans les bras de la Madonne s'appelle le *bambino,* dont *Nino* est une abréviation familière.

Didon, celle qui se tua ou se livra à la Mort pontificale, quoique dévouée de cœur à la loi d'Amour, *s'ancise amorosa,* est une église Lombarde ou Cathare, restée veuve d'un certain Sichée, connu vulgairement sous le nom d'Arnaldo de Brescia, que firent périr sur le bûcher, en 1155, les ordres impitoyables d'Adrien IV, le Pygmalion romain, frère impie, meurtrier de ses frères, par soif de l'or, *auri sacra fames.* La Didon Bresciane se laissa égarer par les manœuvres du Capanée Tebaldo Brissato (*Enf.* XIV), et se révolta contre l'empereur Henri VII, *peccato carnale* dont le poëte lui garda rancune. La Créuse, qu'elle contrista en même temps que l'ombre de Sichée-Arnaldo, est la parole évangélique délaissée par le *Pius,* ou le Pape auquel elle se livra *amorosa* (1).

Cléopâtre, fille, femme et sœur des Ptolémées, est l'église de Sienne, personnifiée dans la Pia, parce que cette dame était de la famille des TOLOMEI ou des Ptolémées, et qu'elle avait épousé Nello, seigneur de la PIETRA, de même que l'église de Sienne s'était donnée à Rome, *Madonna Pietra,* ou à son seigneur suzerain. La Cléopâtre Siennoise est *lussuriosa,* par allusion aux habitudes somptueuses et au luxe des Siennois, devenus aussi partisans des vanités catholiques, *altra vanità,* que les Français eux-mêmes: *Fu giammai gente*

(1) En 1225, près de cent ans après le supplice d'Arnaud, il y eut à Brescia un combat entre les Cathares et les catholiques; ces derniers furent vaincus et plusieurs de leurs églises incendiées. (Raynald, XIII, 323, n° 47.) Les hérétiques de cette ville, protégés par une partie de la noblesse, étaient si puissants que, sans respect pour le clergé, ils entouraient de vénération leur ministre Guy de Lacha, en qui beaucoup d'entre eux voyaient un successeur de saint Jean. A sa mort il put être enterré sans opposition de la part du clergé catholique et sa mémoire resta en honneur dans la ville. En 1233 seulement, l'inquisition le fit exhumer et brûler. (Bzovius, 407, n° 11.) Ainsi point de doute touchant l'existence d'une église dissidente à Brescia. (*Voy.* pour les églises suivantes, Reinerus, *Summa*, 1767.)

si vana come la Sanese? (Enf. XXIX.) Nous avons là tout le procédé des personnifications dantesques par analogie de noms.

Dans l'Hélène pour laquelle se prolongèrent des temps si déplorables, comment méconnaître cette beauté Parfaite devant laquelle les vieillards eux-mêmes étaient en admiration, comme jadis ceux de Troie; pour qui déliraient jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans tant de fidèles d'Amour? Faut-il donc vous dire que cette Hélène n'est autre que l'église de Toulouse, qui se métamorphosera en Judith à la fin du poëme, l'église de Toulouse, *per cui tanto tempo reo si volse*, par le fait du *capo reo* et de la Rhéa romaine, sa *rea sposa*, quoi qu'en dise le philologue génevois, très-fort sur l'orthographe grecque, mais qui n'entend rien à l'orthographe italienne? Le chevalier Pâris, ravisseur adultère de l'Hélène languedocienne, aurait donc eu pour nom, Simon de Montfort. On sait que lui aussi finit par périr misérablement en laissant échapper sa belle conquête.

Le grand Achille est l'empereur Frédéric II qui, après avoir sévi contre l'hérésie sous la pression d'Innocent III, son Chiron, finit par prendre la défense de la foi dissidente, de celle qui devint sa dame, *Madonna*, dont il se fit le champion et combatit les ennemis, de concert avec les fidèles d'Amour, *con amore al fine combatteò*.

Combien Tristan, le chevalier Parfait, nous apparaît différent de l'orgueilleux Pâris, Simon de Montfort, le favori de Vénus Pandemos ou de la prostituée! Fidèle amant de la belle Essylt, Iseult, ou Isotta, la petite Isis Albigeoise, l'humble Griselidis de Boccace, dont Pétrarque faisait tant de cas, Tristan est tout bonnement, son nom aurait dû le trahir depuis longtemps, le représentant des Pauvres de Lyon, de cette église de Lyon, fondue plus tard avec celle de Toulouse, à qui Montfort fit passer de si tristes jours. Le bourreau est ainsi placé près de la victime.

Dans Tristan de Léonais ou du Lyonnais reconnaissez de plus le très-proche parent du Pauvre Guérin, ou *Guerino Meschino*, dont les aventures eurent, vers cette époque, tant de succès en Italie (1). Une fois convaincus que ces deux Pauvres chevaliers ne sont autres que des *Leonisti seu pauperes Lugdum*, comme les appelle le F. Rinieri, essayez un peu d'employer notre méthode d'interprétation, qui consiste tout bonnement à étudier l'histoire contemporaine et à rechercher le sens des mots, il vous sera facile alors d'appliquer leur vé-

(1) « La ville de Lyon se nommant alors *Leona* en latin, on appela les Vaudois *léonistes* ou *lionistes*. » (Bossuet, *Hist. des Var.* p. 254. *Voy.* l'Appendice II.)

ritable nom aux personnages qui figurent dans les romans dont ces chevaliers sont les héros, comme aussi dans bien d'autres. Vous inviterez alors les érudits à étudier d'un autre point de vue les ouvrages qu'ils commentent, en n'y cherchant que le sens littéral (1).

Doute-t-on encore que toutes ces figures mythologiques ou chevaleresques représentent dans le poëme des confraternités religieuses? Qu'on se reporte au XXXIIe chant du *Paradis*. Qu'y voit-on en regard des Didon, des Hélène, des Cléopâtre, apostates par faiblesse et devenues dans l'enfer terrestre de véritables payennes, par leur retour à l'idolâtrie catholique? Vous y voyez les églises restées, en totalité ou en partie, fidèles à la religion de l'amour, à savoir : l'Ève florentine, la Rachel gnostique, la Sara piémontaise, la Rebecca lyonnaise, la Judith languedocienne, la Rüth ferraraise, la syrienne Anne, savourant les joies du ciel en récompense d'une foi inébranlable ; toutes israélites, remarquez-le, sans la moindre petite sainte romaine, pour leur faire pendant ; puisque Lucie elle-même, la vierge sicilienne, en ne la considérant pas comme purement symbolique, personnifierait l'église de Syracuse, dont la constitution remonterait à Frédéric II. Criminelles aux yeux du poëte, les unes sont poussées à leur ruine par la romaine Semiramis, la prostituée de Babylone, l'épouse infidèle du Christ ; les autres s'enivrent de bonheur en contemplant les perfections de la lombarde Marie, l'église immaculée de Mantoue, la mère du rédempteur de l'Italie. Ainsi correspondance parfaite entre la fin et le commencement du poëme. Ainsi contrôlées l'une par l'autre, il semble que l'interprétation du ch. V de l'*Enfer* et celle du XXXIIe du *Paradis*, arrivent, en se prêtant un mutuel appui, à un degré d'évidence qui laisse peu de prise au doute. Mais poursuivons.

Les ombres gémissantes, *ch' amor di nostra vita dipartille*, représentent ceux, en si grand nombre, qui cédèrent à la crainte, à la violence ou à l'intérêt ; ceux que l'amour des biens temporels, l'amour mauvais, comme l'appelle Dante, celui qui peuple son *Enfer*, fit

(1) Engagez-les à repasser attentivement tout ce qui a été écrit en langue *limosine ;* non pas dans la langue des Limousins, mais dans celle des Provençaux, cet idiome des Pauvres de Lyon, langage de l'aumône, *limosina*. Ils comprendront alors que les Papes avaient de puissantes raisons pour vouloir anéantir et dans ses monuments écrits et dans son usage journalier ce truchement de l'hérésie ; de même que Clémence Isaure, issue, croit-on, des comtes de Toulouse, en eut d'excellentes pour ressusciter, vers 1490, sous le nom de *Jeux Floraux*, un établissement signalé, au XIIIe siècle, sous le nom de *Collége de la Gaie science*. Bon sang ne peut mentir. (*Voy*. l'Appendice III.)

s'éloigner de leurs frères et renoncer à la vie des Parfaits, se séparer d'eux, *di nostra vita.*

Après avoir entendu Virgile ou de Virgilio, lui désigner par leur nom de convention les anciennes églises sectaires, vaudoises ou cathares, leurs féaux champions et leurs persécuteurs félons, *nomar le donne antiche e i cavallieri,* ces dames et ces chevaliers que l'Arioste devait chanter après lui dans son *Roland furieux* (1), Dante s'enquiert de deux ombres, que la bourrasque guelfe n'a pas grand'peine à emporter, *si paion al vento leggieri.* Certain que ce sont des coreligionnaires, des croyants de la religion d'amour, si différente de la religion de haine des Papes, puisque *amor li mena,* il les prie de venir lui parler, si cela ne peut nuire à la cause impériale, à son cher *Arrigo Lucemb. Templaro, Re, Imperatore,* qui est ainsi l'*autre,* et non pas Dieu, s'A.L.T.R.I. *nol niega.* A son appel affectueux, *affettuoso grido* (comment n'aurait-il pas été toute tendresse pour des frères malheureux?), les deux âmes souffrantes viennent à lui, comme des colombes, oiseaux de l'amour, et symboles de résurrection, ayant bon vouloir de rentrer au doux nid ou au temple de Rimini, *al dolce nido dal voler portat.*

L'une d'elles prend la parole; mais, remarquez-le, elle s'exprime le plus souvent au pluriel, comme peut le faire un être collectif: *Noi che tignemmo 'l mondo di sanguigno,... noi pregheremmo... noi udiremo e parleremo a vui...* et pourtant elle est seule à parler. Elle s'adresse au poëte en l'appelant *animal grazioso e benigno,* pour indiquer que son *âme,* à la différence de celle des brutes catholiques, est illuminée par la *grâce* et amoureuse du bien, de B.EN., c'est-à-dire de Béatrice et d'Enrico. Elle lui déclare que si le monarque universel, l'Empereur, lui était favorable, *amico,* elle prierait dévotement L.VI, le Luxembourgeois VIe du nom d'Henri, de lui faire obtenir le triomphe de sa religion d'amour et de paix, *per la* TUA PACE. Elle ne lui décline pas son nom de Francesca, c'est-à-dire la Française, la Vaudoise, non plus que celui de son fidèle Polo, contraction de *Popolo,* elle s'en fie pour cela à son intelligence. Mais elle lui apprend qu'elle est native des bords de l'Adriatique, où Ravenne avait en effet son église Vaudoise (Rinieri), constituée sous les auspices de Guido de Polenta, près duquel Dante finit ses jours dans l'exercice de son apostolat; sur cette plage où le Pô, dont on se rap-

(1) *Le donne, i cavallier, l'arme, gli amori*
Le cortesie, l'audaci imprese, io Canto, etc.

pelle que l'hérésie a suivi le cours (*Enf.* XX et *Par.* XV) depuis la vallée d'Agrogna jusqu'à Mantoue, puis jusqu'à Ferrare, va se jeter dans la mer, afin d'obtenir la *paix* pour lui-même et pour les pauvres Vaudois qui ont suivi son cours, *per aver pace co'* SUOI SEQUACI.

La religion d'amour pour laquelle s'enflamment facilement les nobles cœurs, qui les anoblit même encore (*Convito* IV), *amor ch' a gentil cor ratto s'apprende,* fit que le bon peuple de Rimini s'éprit de la belle enveloppe ou du beau Temple, *della bella persona che mi fu tolta,* dont fut expulsée, par trahison et violence sanguinaire, la belle confraternité vaudoise. (Innoc. III, Epist., l. VII, *ep.* 37; l. c. II, II, 473.) Manière d'agir toute guelfe, dont gémit encore la pauvre Française, *e 'l modo ancor m'offende,* attendu que les Malatesta continuent de la traiter très-brutalement dans ceux de ses membres qu'ils peuvent atteindre (1). L'amour, par une juste réciprocité, *ch'a nullo amato amar perdona,* me fit aimer mon fidèle peuple de Rimini (*Polo*) ; aussi, ne m'abandonne-t-il pas dans les tribulations que Rome me fait subir, *ancor non m'abandona.* La religion d'amour nous a valu la mort au même moment, l'Église et ses membres ne faisant qu'un, *amor condusse noi ad una morte ;* Caïne, séjour des Guelfes, des apostats, des traîtres envers leurs anciens frères, attend le boiteux Gianciotto Malatesta, l'un de ces dogues de Verrucchio, dont les crocs ne cessent de se tremper dans le sang vaudois, *fan de' denti succhio* (Enf. XXVII), tyran farouche, qui s'est montré aussi impitoyable envers l'église sectaire qu'il l'avait été envers les deux amants, dont l'un était son propre frère.

Dante est profondément affligé du désastre de l'église de Rimini et il s'écrie : Combien de douces pensées de paix et de charité évangélique, combien d'espérances d'un meilleur avenir, *quanti dolci pensier, quanto disio,* nourrissaient nos frères ! Et voilà pourtant ce qui leur a valu un traitement si cruel, *menò costoro al doloroso passo!* Puis s'adressant à l'église persécutée : Fille des vallées, pauvre Française abreuvée de douleurs et d'angoisses, humble église éprouvée si cruellement, tes martyrs m'inspirent la plus profonde pitié et me réduisent, quelque tristesse que j'en éprouve, à feindre l'orthodoxie, *Francesca, i tuoi martiri a lagrimar* (papiser) *mi fanno tristo e pio*

(1) « Les Cathares de Rimini entretenaient encore, en 1267, des relations avec ceux des villes lombardes. (Muratori, *Antiq. Ital.* V, 131.) Il y eut même en cette ville une rue qui porta longtemps le nom de *rue des Patérins.* » (Krone, 21, note 5 Schmidt, *Hist. des Cath.* I, p. 177.)

(suivant de *madonna Pietà*). Mais dis-moi, au temps où tu étais timidement désirée par les nobles cœurs de Rimini, *al tempo dei dolci sospiri*, comment leurs dispositions craintives à embrasser la religion de l'amour, *i dubbiosi desiri*, se manifestèrent-elles pour toi?

Si tu désires connaître le premier germe de notre amour, *la prima radice del nostro amore*, je ferai comme une pauvre Vaudoise obligée d'afficher l'orthodoxie, *come colui che piange e dice*. Tu sais que notre propagande se fait à l'aide des poëmes et des romans sectaires des Provençaux. Or donc, un jour que nous nous délections à un prédication (*Lettura*, instruction), dont le texte était pris du roman albigeois de Lancelot, où ce chevalier du Saint-Graal embrasse la religion de l'amour, *amor lo stringe* (le texte original est perdu), nous n'avions pas de profanes avec nous et nous ne soupçonnions pas qu'on nous épiât, *soli eravamo e senza sospetto;* plus d'une fois cette lecture, *quella lettura*, cet enseignement (en anglais *lecture*, et instruction chez les Maçons français), attira notre attention, *gli occhi ci sospinse*, et, en même temps, ne laissa pas que de nous effrayer, *scolorocci 'l viso;* mais un passage du livre triompha de nos hésitations, un *punto fu che ci vinse:* quand nous lûmes que l'amant de la foi réduite à végéter au fond des bois, d'où son nom de Genièvre, lui donnait l'*osculum fraternitatis* et recevait d'elle, en échange, le *consolamentum:* mot à mot: baisait son sourire ou adorait ses persuasions (*Convito*), *il disiato riso esser bacciato da cotanto amante*. Alors ce peuple de Rimini, personnage collectif, COTANTO *amante*, qui, malgré notre désastre et le déguisement auquel nous sommes réduits, ne se séparera jamais de moi, restera fidèle à sa foi, me baisa de même la bouche, m'adora et reçut de moi le *consolement*, tout en tremblant d'avoir à compter avec Rome, *la bocca mi bacciò tutto tremante*. Il me donna le baiser de paix, *d'adorare*, (d'où, B. EN. *adorò* (Purg. v), rendant par là hommage à ma seconde beauté, comme tu le dis de la bouche de Béatrice. Le livre sectaire fut ainsi notre entremetteur, et aussi Arnaud Daniel, ce *galeotto*, ce vaurien albigeois qui l'écrivit (Tasse). Nous n'eûmes pas besoin d'en entendre davantage. Notre conversion à la religion de l'amour étant désormais un fait accompli, *Quel giorno più non vi leggemmo avante*. (*Voy.* l'Appendice IV.)

Tandis que s'exprimait ainsi l'église vaudoise de Rimini, son peuple fidèle faisait mine d'orthodoxie, *piangeva*, et comme il était ami d'A.L.T.R.O. (Arrigo, Lucemb. Templaro, Re Ottimo), j'en fus appitoyé et effrayé tout à la fois, au point de faire comme lui, en feignant d'adorer dame Piété et de me montrer bien moins Vaudois

que je n'étais, *io venni meno ;* je tombai même jusqu'à affecter les dehors du catholicisme, *caddi come corpo morto cade.*

Nous n'ajouterons rien à cette interprétation qui se réduit à une traduction presque littérale.

De même que Francesca, la *Pia* des Tolomei, la pauvre dévote du *Purgatoire,* chant V, personnifie une communauté sectaire ; elle est l'église de Sienne, trahie par un pasteur apostat, qui l'avait épousée avec l'anneau rituel, *innanellata pria, disposando, m'avea con la sua gemma,* Église dont les membres, réduits à se disperser, se réfugièrent dans la Maremme, où ils furent moissonnés pour la plupart par la misère et par l'insalubrité de l'air, *Sienna mi fe : disfecemi Maremma;* or nous ne serions nullement surpris quand ce pasteur apostat n'aurait été autre que l'évêque de Sienne, qui, sur la dénonciation d'Albert, livra au bûcher le pauvre Griffolino d'Arezzo, pour tentative d'embauchage, c'est-à-dire, pour avoir tenté d'initier à l'art royal, *volle ch'io gli mostrassi l'arte,* celui qu'il appelait son fils, *che l'avea per figliuolo.* (*Voy.* Enf., XXIX, note 20.)

Ainsi, par la toute-puissance du génie, deux aventures véritables ont été si habilement détournées de la réalité, pour servir de voile symbolique à des faits non moins réels, que la fiction a étouffé la catastrophe historique sur laquelle se concentrait tout l'intérêt du poëte. Qui se doute aujourd'hui des persécutions endurées par les Vaudois dans Rimini et dans Sienne, lorsqu'il n'est personne qui ne se soit attendri sur la triste fin des deux amants et sur celle de la Pia? Eh bien, ces deux tragiques aventures contribuèrent sans doute puissamment, en ces temps de persécutions et de prosélytisme, à recruter de nombreux croyants à l'église proscrite. *O sancta poesia,* mais aussi *sancta simplicitas!*

Ce double épisode, dont la signification ne saurait plus guère laisser d'incertitude, fait naître un doute dans mon esprit, comme dit Dante, et j'espère que ce doute me vaudra quelque faveur de la part de ceux dont l'âme poétique ne renoncerait pas sans regret à la gracieuse réalité de deux jeunes femmes dont le nom s'est perpétué glorieux d'âge en âge, Béatrice et Laure. S'il est désormais démontré que l'immortel auteur de la Comédie a trouvé moyen de ramener à l'état de figures et de créations symboliques des personnages dont l'existence est historiquement prouvée, que d'individualités réelles il a fait des êtres collectifs, à raison de certains rapports de nom, de même qu'il a déguisé sous des noms mythologiques des personnages contemporains ou appartenant au siècle précédent, nous pourrions

bien avoir été trop loin en reléguant absolument Béatrice et l'amante de Pétrarque au rang des pures fictions. Nous serions donc assez disposé à admettre que Dante, gardant un tendre souvenir d'une jeune fille, objet d'un premier amour, se serait complu à en faire le personnage capital de son poëme et la personnification de sa foi, d'autant plus que les noms jouent, comme on l'a vu, un grand rôle dans la symbolique dantesque, et que celui de Béatrice avait en lui-même une signification en parfait rapport avec le sujet. Nous en dirons autant pour Pétrarque et Laure. Mais qu'on ne nous en demande pas davantage, nous ne saurions aller au delà de cette concession.

On ne comprend peut-être pas bien encore comment un roman du Saint-Graal, celui de Lancelot par exemple, dont nous n'avons plus que des imitations paraphrasées, celui de Tristan, ou la fin tragique de Francesca et de la Pia, pouvaient venir en aide au prosélytisme vaudois; ni pourquoi ce prosélytisme procédait par figures et mots à double entente, à la manière de Griffolino d'Arezzo.

Afin donc de donner une idée de la manière dont se faisait cette propagande, des précautions dont s'entouraient les missionnaires apostoliques et des figures employées par eux, pour sonder les dispositions de ceux qu'ils espéraient convertir, nous transcrivons en note tout un chapitre du F. Rinieri, qui peut paraître assez curieux à connaître (1). Passages de l'Écriture, trésors ou secrets merveilleux

(1) *Quomodo se ingerant familiaritati magnorum.*

Hæretici callide student qualiter se ingerant familiaritati nobilium et magnorum. Et hoc faciunt hoc modo :

Aliquas merces gratas, ut annulos et *pepla* Dominis et Dominabus exhibent ad emendum. Quibus venditis, si homines quærant ab eo : Habes plures ad vendendum? Respondet : Habeo pretiosiores gemmas, quam sunt istæ ; has vobis darem, si faceretis me securum, quod non proderetis me clericis. Securitate itaque accepta, dicit : Habeo *gemmam adeo fulgentem, quod homo per eam cognoscit Deum.* Aliam (habeo) quæ tantum rutilat, quod *amorem Dei accendit in corde habentis eam*, et sic de cæteris ; *gemmas dicit metaphorice.* (La pierre de l'anneau d'Angélique est de cette famille.) Postea recitat sibi aliquod devotum capitulum, ut est id Lucæ : *Missus est angelus Gabriel*, etc. Vel de sermone Domini, Joann. XIII : *Ante diem festum*, etc. Cum igitur inceperit auditori placere, tum subdit capitulum Matth. XXIII : *Super cathedram Moysi*, etc. *Væ vobis, qui tulistis clavem scientiæ; ipsi non intratis, et cæteros intrare prohibetis.* Et illud Marci : *Væ vobis, qui devoratis domos viduarum*, et quæ sequunt. Quæsitus autem ab auditore, de quo istæ imprecationes intelligantur, respondet de *Clericis et religiosis.*

Post, hæreticus facit comparationem status Ecclesiæ Romanæ ad statum ipsorum, sic dicens : Doctores Romanæ Ecclesiæ sunt *fastuosi in vestibus et moribus.*

annoncés avec mystère, poésies amoureuses ou récits chevaleresques piquant vivement la curiosité et amenant des explications plus ou moins étendues, selon la disposition manifestée par les auditeurs, allusions agressives contre les désordres du clergé, citations de l'Écriture sainte, tout était mis en œuvre pour recruter mystérieusement des croyants à la religion de l'amour; en luttant pied à pied contre la religion de haine et ses ministres tout puissants. Mais ces missionnaires, constamment sur la brèche, où ils affrontaient des périls incessants, avaient la foi qui enfante des prodiges, et c'est à cette foi enthousiaste que nous devons des chefs-d'œuvre, comme la Comédie, les poésies de Pétrarque, le Roland, la Jérusalem, etc.

Ecoutez maintenant Bossuet vous disant, d'après Pilichdorff (c. x, p. 280) : « Ils n'allaient point comme un saint Bernard, comme un

Matth. xxiii : *Amant primos recubitus et vocari appetunt ab hominibus Rabbi :* Rabinos vero tales non quærimus. Item ipsi *sunt incontinentes;* sed unus quisque nostrum *uxorem suam habet* et cum ea caste vivit. Item, *sunt divites et avari*, quibus dicitur : *Væ vobis divitibus qui habetis hic consolationem vestram!* Item, *sunt voluptuosi*, quibus dicitur : *Væ vobis, qui devoratis domos viduarum*, etc.! Nos vero utcumque sustentamur. Item, ipsi *pugnant et bella inducunt et mandant occidi et incendi pauperes;* quibus dicitur : *Omnis qui acceperit gladium, gladio peribit.* Nos vero ab eis *persecutionem patimur propter justitiam.* Item, comedunt panem ociosum, nihil operantes. Nos vero manibus operamur. Item, ipsi volunt esse doctores soli; quibus dicitur Matth. xxiii : *Væ vobis, qui tulistis clavem scientiæ!* Apud nos vero *tam feminæ quam viri docent* (c'est pourquoi les femmes vaudoises de Florence devisaient si bien de Troie, de Rome et de Fiesole) et discipulus septem dierum docet alium. Item, rarus est doctor, inter eos, qui tria capitula continuata Novi Testamenti litteraliter sciat corde. Apud nos vero *rarus est vir vel femina qui textum non sciat* VULGARITER *recitare.* Et quia *veram fidem Christi habemus*, et sanctam vitam et doctrinam, docemus omnes nos; ideo *scribæ* et *pharisæi gratis persequuntur nos* ad mortem, ut Christum.

Præterea ipsi tantum *dicunt et non faciunt*, et alligant onera gravia in humeros hominum, sed digito suo hæc non movent. Nos vero *omnia facimus quæ docemus.* Item. plus cogunt servari *traditiones hominum* quam Dei mandata, ut *jejunia, festa, ire ad Ecclesiam*, et multa alia, quæ sunt *hominum instituta.* Nos vero tantum doctrinam Christi servare suademus et apostolorum. Item, ipsi pœnitentes onerant pœnis gravissimis, quas nec digito movent. Nos vero, exemplo Christi, dicimus peccatori : *Vade viam, et amplius noli peccare.* Et ei per manus impositionem (la consolation) omnia peccata relaxamus, et *animas transmittimus in morte ad cœlum.* Ipsi autem *fere omnes animas transferunt ad infernum.*

His et aliis propositis, dicit hæreticus : Pensate quis status sit perfectior et quæ fides, nostra vel Ecclesia Romana? et illam eligite. Et sic a fide catholica subvertitur, per errores eorum aversus. Et sic credens ipsorum et receptator et fautor et defensor, et per plures menses ipsum occultans, in domo discit de secta ipsorum. Reinerus. (*Cont. Waldenses*. Cap. viii, p. 273.)

saint François, attaquer, au milieu du monde, les impudiques, les usuriers et les autres pécheurs publics, pour tâcher de les convertir. (Comment l'auraient-ils fait si la prédication leur était interdite sous peine du feu ?) Ceux-ci, au contraire, s'il y avait dans les villes ou dans les campagnes des gens retirés et paisibles, c'était dans leurs maisons qu'ils s'introduisaient avec leur simplicité apparente. A peine osaient-ils élever la voix, tant ils étaient doux. Mais les *mauvais prêtres* et les *mauvais moines* étaient mis aussitôt sur le tapis ; *une satire subtile et impitoyable* prenait la forme du zèle ; les bonnes gens qui les écoutaient étaient pris ; et, transportés de ce zèle amer, ils s'imaginaient devenir encore plus gens de bien en devenant hérétiques. Ainsi tout se corrompait. Les uns étaient entraînés dans le vice par *les grands scandales qui paraissaient dans le monde de tous côtés.* Le Démon prenait les simples d'une autre manière, et, *par une fausse horreur des méchants,* il les aliénait de l'Église, *où l'on en voyait tous les jours croître le nombre.* » (Hist. des Var., p. 585.)

Voulez-vous des renseignements plus précis, plus détaillés ? M. Schmidt va vous les fournir : « Rien n'égalait chez eux (chez les Parfaits ou pasteurs évangéliques) l'enthousiasme pour leur église, la force de leur conviction, leur zèle pour la propagation de leur foi. Ils s'exposaient à tous les dangers, ils traversaient, comme disent quelques auteurs, les pays et les mers, dans l'espoir de convertir une âme à leur secte. (Eckbertus, 899 ; Lucas Tud. préf. Humbert de Romanis, 447). Tantôt *ils voyageaient comme pèlerins*, tantôt ils se faisaient recevoir comme ouvriers dans les nombreux ateliers de tisserands du Midi ou de la Flandre ; tantôt ils parcouraient les pays comme marchands, s'arrêtant dans les lieux où se tenaient les grandes foires du moyen âge, s'y mêlant aux vendeurs et aux acheteurs, et saisissant toutes les occasions pour entamer des conversations religieuses (1152, *Fasti Corbienses*, 77. *Innocentii III,* Epist. l. x, *ep.* 206, Baluze, II, 125. Lettre d'Yves de Narb. *ap.* Matth., Paris, 413.)

« Quand il s'agissait de faire des prosélytes, *leur prudence égalait leur zèle ;* avant de s'adresser eux-mêmes à ceux qu'ils voulaient gagner, ils envoyaient auprès d'eux des croyants, pour exciter leurs désirs spirituels, ou bien aussi leur simple curiosité. Tantôt c'est un croyant, accompagné d'un Parfait, qui entre chez un ami pour lui demander l'hospitalité pour la nuit ; le croyant commence par parler de la nécessité du salut et de la difficulté d'y parvenir ; le soir, le Parfait vient s'asseoir au foyer avec les habitants de la maison, et leur

demande s'ils veulent entendre « quelques bonnes paroles ; » il parle alors « d'une manière excellente de Dieu et de l'Evangile. » Etonnés et curieux, les assistants vont engager leurs amis et leurs voisins à se joindre à eux, pour entendre les discours de cet homme ; quand même ils apprennent finalement qu'il est un hérétique, ils le vénèrent néanmoins comme « un bon chrétien, » comme un « ami de Dieu, » et le prient de continuer ses instructions. (1309. *Liber sent. inquis. Tolos.* 23. Berthold's *Predigten,* 307.) Tantôt un croyant, conversant avec un ami, l'exhorte à songer au salut de son âme, et à se rendre à Dieu. L'ami demande : « Comment le pourrai-je faire ? » et le croyant répond : « Si tu veux m'en croire, tu le pourras bien ; tu sais que Jésus-Christ a souffert la persécution pour nous ; si donc nous voulons être sauvés, il faut que nous le soyons par ceux qui sont persécutés comme lui et à cause de lui. » L'ami demande quels sont ces hommes, et *on le conduit dans une réunion* où il voit avec quel respect on écoute les discours et on reçoit la bénédiction des Bonshommes ; il vient les visiter plus souvent et finit par s'attacher à leur foi. » (Arch. de l'inq. de Carc. 1305. Doat. XXXIX, f° 94ᵇ et suiv.)

« Souvent aussi, suivant un adversaire de la secte, *on commence par exciter chez les pauvres l'aversion pour un clergé comblé de richesses et ne se souciant pas de la misère du peuple.* On leur dit qu'à l'exemple de l'Église primitive, aucun chrétien ne devrait être ni plus riche ni plus pauvre que l'autre, et que *le vrai christianisme n'est que là où la communauté des biens est établie,* pour l'association des Parfaits, et où, tous ensemble, les Parfaits comme les croyants, se réunissent pour soulager les infortunes de ceux qui n'ont rien. « Veux-tu donc sortir de ton état misérable, viens à nous, nous aurons soin de toi, tu n'auras plus à lutter contre l'injustice du sort. (Joachim, *in Apocal.,* f° 13 1ᵃ.)

« L'instruction que les Parfaits donnaient à ceux qui s'étaient réunis pour les entendre, commençait d'ordinaire par les doctrines pratiques, par ce qui se rapporte aux devoirs de la vie. A cela se rattachait *l'enseignement anti-catholique sur les vices du clergé et sur le joug sous lequel il tenait le peuple, sur les doctrines qui répugnaient au sens commun ou qu'on taxait d'idolâtrie, comme la transsubstantiation et la vénération des images.* Ce n'est qu'après avoir ainsi disposé les âmes, qu'ils disaient que l'*Écriture sainte a un sens qu'eux seuls pouvaient expliquer et qu'ils abordaient l'enseignement sur la partie métaphysique et théologique* de leur système. Ils terminaient en persuadant à leurs auditeurs que *l'Eglise de Rome n'est pas la*

vraie, et que pour être « bon chrétien, Bonhomme, » et pour arriver à une « bonne fin, » il fallait entrer dans l'église cathare, seule dépositaire de la vérité et des moyens de salut. » (Actes de l'Inq., *passim*.)

« On raconte aussi que maintes fois, après avoir attiré des catholiques dans leurs réunions, ils établissaient entre eux-mêmes des controverses sur les dogmes de l'Eglise et sur ceux de la secte ; l'un d'eux se chargeait du rôle d'attaquer l'hérésie, et finissait par s'avouer vaincu par son adversaire, afin de faire croire aux catholiques présents que les arguments cathares étaient irrésistibles. (Lucas Tudensis, 161.) *Sur les hommes lettrés, on agissait par des écrits*, qui exposaient le système dualiste et combattaient le catholicisme. Çà et là on déposait sur les bords des grandes routes, ou au milieu des forêts, des traités contenant les doctrines cathares, *revêtues de quelques formes orthodoxes ;* les pâtres ou les chasseurs qui les trouvaient les apportaient aux prêtres, et beaucoup de ceux-ci se laissaient, à leur insu, séduire à l'erreur. (Lucas Tudensis, 184.) On composait même des *chansons hérétiques*, que l'on enseignait aux enfants, *qui les chantaient dans les rues*, pour exciter l'attention du peuple. » (Berthold, 308. Schmidt, *Hist. des Cath. ou Albigeois*, II, 159 et suiv.)

Qu'on se rappelle tant de *canzoni* amoureuses, inintelligibles ou du moins incomprises aujourd'hui, composées par Dante, Cavalcanti, Cino de Pistoia, Pétrarque et bien d'autres; compositions alors populaires; comme aussi la Comédie, dont les vers étaient dans la mémoire de simples artisans, et de gens de la dernière classe, que l'on commentait cent ans après dans les Églises; les strophes de l'Arioste et du Tasse, chantées par les gondoliers de Venise, où l'hérésie avait à peu près ses coudées franches; la seigneurie s'y étant constamment refusée à l'établissement d'un tribunal inquisitorial composé de moines. (Sarpi, *Hist. dell' inq. in Venezia*. Limborch, 63 et suiv.)

Ceux qui, après avoir lu attentivement cette longue citation, si riche en précieuses révélations, en feront leur profit pour apprécier certains faits connus de la vie de Dante, ses voyages dans presque toutes les parties de l'Italie, en France, en Angleterre même, dit-on, sa profession, au moins officielle, de médecin, sa vaste érudition, surtout comme théologien; pour bien étudier ensuite sa manière de procéder dans la Comédie, les questions religieuses qu'il y soulève, les controverses qu'il y fait engager, et surtout ce qu'elles ont d'illogique en apparence dans leurs conclusions; ceux-là pourront difficilement méconnaître en lui l'apôtre enthousiaste de l'hérésie, son mission-

naire, son poëte et son docteur, en même temps que son diplomate et son homme d'État. Il leur faudra reconnaître alors que la Comédie, ce poëme encyclopédique, où se trouve résumé tout ce que l'humanité avait amassé de savoir au moyen âge, a été composé par lui tout à la fois comme machine de guerre et comme moyen de recrutement, afin que, répandue et prônée par les croyants, commentée par les Parfaits, elle eût à devenir, comme les compositions en vers et en prose qui l'avaient précédée, *versi d'amore e prose di romanzi*, une arme d'autant plus redoutable qu'elle frapperait dans l'ombre; une sauvegarde pour les propagateurs de la religion d'amour, enfin un appât pour la foule attirée vers eux par les prestiges d'une poésie sans rivale et par une avide curiosité.

Tels étaient les moyens en usage dans l'église sectaire pour recruter ses rangs en bravant la persécution, les anathèmes et les bourreaux. C'est ainsi que les troubadours étaient devenus pour elle des auxiliaires si puissants et si dévoués. C'est ainsi que Dante fut amené à composer son poëme dans un système tel qu'il pût suppléer et continuer leur propagande religieuse, au moins en Italie. Mais pourquoi, demande-t-on, écrire dans un langage accessible seulement à un petit nombre d'initiés? Précisément afin d'exciter la curiosité par l'étrangeté des images, par la vivacité des couleurs, par la magnificence de la poésie, de donner l'éveil au sentiment religieux par des controverses sophistiques à double face, et de préparer un accueil favorable à ceux-là qui se présenteraient dans les villes et les châteaux porteurs du précieux manuscrit, en se déclarant aptes à en expliquer les figures et le sens interne. Le poëme sacré, *poema sacro*, fut indubitablement destiné par son auteur à remplacer « l'exemplaire du Nouveau Testament, qui jamais ne quittait les Parfaits et qu'ils portaient sous leur manteau dans une bourse de cuir. (Schmidt, II, 95.) Ce livre, en temps de persécution, était contre eux un témoignage accusateur. Mais comment incriminer, soupçonner même la très-orthodoxe Comédie, composée sous l'inspiration de la très-sainte et très-humble Béatrice, si remplie de dévotion pour Marie, qu'elle eut toujours en grande vénération. (*Vita nova.*) Caton d'Utique, lui-même, à la porte du Purgatoire, était admis, sous une si bonne garantie, comme un saint catholique.

Représentez-vous un de ces ministres vaudois désignés par le nom de Parfaits, introduit au foyer de quelque famille de la riche bourgeoisie ou de la noblesse, déployant les pages du poëme divin et commençant la lecture des passages qu'il suppose les plus propres à

faire impression sur ses hôtes, étudiant sur chacun d'eux l'effet qu'ils produisent, les réflexions qu'ils suggèrent, et réglant en conséquence les développements à donner à sa glose. Vous pourrez vous faire alors une idée de ce qui se passa au commencement du XIVe siècle lors de l'apparition de la Comédie. Vous comprendrez comment surgirent de tous côtés tant de commentateurs, fort habiles à noyer le sens intime sous la lettre, dans leurs annotations manuscrites, dont beaucoup ont survécu; mais réservant pour des conférences secrètes, pour les veillées du manoir, les explications orales, qui encore n'étaient données que peu à peu, et à mesure que l'initiateur acquérait plus de confiance dans la discrétion de l'initié. Vous comprendrez alors l'intérêt qui, dès le début, s'attache au poëme, l'attention générale qu'il excite, l'admiration dont il devient l'objet, au point de rentrer en triomphe dans Florence, pour y être commenté par Boccace en pleine Église catholique. Or que fait Boccace? Fidèle aux us de ses coreligionnaires, il lit en public un docte commentaire, dont il nous est resté partie, il s'y étend longuement sur ce que chacun sait, sans jamais s'écarter de la lettre; mais il connaît ses auditeurs, il a remarqué leurs impressions, entendu les réflexions de chacun d'eux; il a pu faire son choix dans le nombre, et il sait à coup sûr ceux avec lesquels il peut s'ouvrir plus ou moins, dans des entretiens secrets, sur l'esprit et le but d'un poëme dont il a, comme Pétrarque, l'intelligence au plus haut degré; car il est certain que ceux-là ne le trahiront pas. Peut-être même à cette époque, où l'albigéisme ayant cessé d'être redoutable à ses yeux, Rome avait pris le parti de croire à l'orthodoxie de l'Alighieri, celui qui se serait avisé de révéler la nature sectaire du poëme aurait-il payé cher sa trahison et subi lui même, comme hérétique, le châtiment qu'il aurait cru faire tomber sur d'autres. Voilà comment Rome aurait contribué pour sa part à épaissir les voiles dont l'auteur florentin avait enveloppé sa création, comment elle aurait aidé Béatrice à passer aux yeux de la foule pour la personnification de la théologie catholique, Francesca de Rimini et la Pia, pour de tristes victimes de l'amour et d'une jalousie barbare.

Nous pensions pouvoir à l'occasion de cet Episode des deux amants de Rimini, dont le Roman de Lancelot semblerait avoir amené la sanglante catastrophe, pouvoir traiter avec quelque développement la question des Romans de chevalerie, qui, pour nous, ont été inspirés par le même esprit d'opposition à l'Église romaine; mais l'attention doit être fatiguée par un commentaire déjà bien long, et cela nous

mènerait trop loin, à la fin d'un travail qu'il n'a pas tenu à nous d'abréger.

En ce qui concerne particulièrement ceux du Saint-Graal, M. H. Martin a très-judicieusement signalé leur origine et l'élément kimrique qui y domine ; quant à l'esprit albigeois qui leur a donné la forme et qui fut, pour parler comme Dante, leur *virtù informativa*, il a échappé à son habile et judicieuse critique. Sans faire remonter jusqu'en 720 l'ancien livre intitulé : *De rege Arthuro et rebus gestis ejus. De Mensa rotunda et strenuis equitibus*, par un auteur anonyme, dont Pitts fait mention sous le nom de l'*Hermite breton* (*Hist. of English poetry, I, p. X, note* 6), nous croyons pouvoir affirmer qu'il a eu la même origine que les romans du Saint-Graal ; que celui de Lancelot (d'*ancellus*, servant de Dieu), et qu'il a été écrit en Angleterre, dans la langue anglo-saxonne par un affilié du Temple. Pour nous, Gauthier Map, le prétendu chapelain de Henri II, le même à qui sont attribuées des satires très-âpres contre Rome et le haut clergé, est le pendant, en Angleterre, de l'archevêque Turpin en France. Le monarque farouche qui faisait assassiner Thomas Becket, se souciait certe assez peu des chants et lais des bardes bretons pour que personne s'occupât de les réunir dans l'espoir de lui être agréable ; mais il était bon de donner le change en assignant au livre une source orthodoxe. Avec ce passe-port il put être traduit de l'anglais en français par Luces de Gast, Robert et Elie de Borron, comme aussi par Guyot de Provins, trouvère champenois, devenu Bénédictin de Cluny, l'auteur de la *bible Guyot*, œuvre anti-romaine d'une extrême virulence. Il en fut fait aussi des versions en allemand, sur la leçon de ce dernier, puisque le Templier Souabe, Wolfram d'Eschenbach, déclare dans son *Parceval*, avoir suivi *Kiot*. Au témoignage du Tasse, Arnaud Daniel donna une traduction du Lancelot ; enfin, « il y en eut dans toutes les langues du monde civilisé. » (Paulin Paris, lettre à M. de Montmerqué.) Les évangiles apocryphes adoptés par les Albigeois, notamment celui de Nicodême, eurent ainsi libre carrière dans toute la chrétienté et purent, à l'abri de leur déguisement anglo-breton, circuler impunément sous les yeux de l'inquisition. *Hic fecit cui prodest.* Nous nous bornerons à cette simple exposition et nous renverrons au t. III de l'*Hist. de France*, par M. H. Martin. On y trouvera une remarquable appréciation critique de la littérature chevaleresque ; il sera facile, pour ceux qui se placeront à notre point de vue, de rectifier ce qu'elles ont d'erroné en certaines parties. (*Voy.* l'Appendice V.)

On y remarque surtout les lignes que nous transcrirons ici. Outre qu'elles font foi d'une grande justesse de coup d'œil chez l'honorable écrivain, elles prouvent que nous n'avons pas été si mal inspiré en rattachant la Maçonnerie au Temple et en signalant le poëte Florentin comme affilié à cet Ordre proscrit :

« Dans le *Titurel*, la légende du *Graal* atteint sa dernière et splendide transfiguration, sous l'influence d'idées que Wolfram semblerait avoir puisées en France et particulièrement *chez les Templiers du midi de la France.* Un héros, appelé Titurel, fonde un Temple, pour y déposer le saint *Vaissel*, et c'est le prophète Merlin qui dirige cette construction mystérieuse, initié qu'il a été, par Joseph d'Arimathie en personne, au plan du Temple de Salomon. La chevalerie du *Graal* devient ici la *Massenie*, c'est-à-dire une franc-maçonnerie ascétique, dont les membres se nomment les *Templistes*, et l'on peut saisir ici l'intention de relier à un centre commun, figuré par ce Temple idéal, l'ordre des Templiers et les nombreuses confréries de constructeurs qui renouvellent alors l'architecture du moyen âge. On entrevoit là bien des ouvertures sur ce qu'on pourrait nommer l'histoire souterraine de ces temps, beaucoup plus complexes qu'on ne le croit communément.

« Ce qui est bien curieux, et ce dont on ne peut guère douter, c'est que la franc-maçonnerie moderne ne remonte d'échelon en échelon jusqu'à la *massenie* du *Saint-Graal.* » (*Hist. de France, t. III, p.* 398.)

Si ces notes tombent sous les yeux de M. H. Martin, nous croyons qu'il y acquerra la certitude que ceux qui composèrent les romans de la *Table-Ronde* et du Graal, étaient très au courant des triades galliques, des arcanes de la doctrine théologique des bardes, comme aussi des *Mabinogion*, et que, contrairement à ce qu'il dit, p. 360, *ils savaient fort bien le sens du symbole*, au double point de vue kimrique et vaudois.

Pour eux le *vaissel* était le Temple, le *vaso naturale* de Stace (*Purg.* XXV), en latin *gradalis* ou *gradale*, par allusion à l'échelle des grades ; pour eux, celui envers qui Joseph d'Arimathie est l'instrument de la vengeance céleste, celui qu'ils appellent *Pierron* et qui, au dire de M. Paulin Paris, « ressemble beaucoup au premier des souverains pontifes, » est précisément le successeur dégénéré de saint Pierre ; aussi est-il représenté comme habitant le vau d'*Avaron*, la vallée du grand Avare, *avarone* en italien, autrement dit de Plutus, de l'homme riche, etc. La vallée de l'Avare, contraste avec ces vallées

alpestres où se réfugièrent les fidèles d'Amour, amis de *droiture*, de *largesse* et de *courtoisie*, et d'où ils prirent le nom de Vaudois, *Valdus* n'étant que le surnom d'un de leurs apôtres.

Nous appellerons, en terminant, l'attention de M. H. Martin sur le fragment du *Graal* publié par M. Francisque Michel, où il est dit qu'après le départ de Petrus pour l'Occident avec un *brief*, les démons tiennent conseil pour décider comment ils parviendront à *engignier* le Sauveur et à recouvrer leur ancienne influence sur les hommes. Il y verra que l'un d'eux est d'avis de procréer un fils, *qui nos sens portast et déist nos paroles et nos prières;* et il ne pourra douter que ce fils ne soit Pierron, engendré, en effet, d'un incube et d'une fille de mauvais instincts, *pour Dieu notré père engignier et forbeter et conchier,* de même qu'il ne pourra guère révoquer en doute que Petrus n'entende désigner la vallée du Tibre, lorsqu'il dit, en partant muni de son *brief: En la terre vers Occident, ki est sauvage durement, es vau d'Avaron m'en irei.*

Nous recommanderons aussi au docte écrivain le roman de *Jauffre* ou *Geoffroi et Brunissende de Montbrun,* qui, traduit de bonne heure en catalan, était, à en croire Muntaner, dans sa chronique, mis de son temps au même rang que Lancelot du Lac. Il y trouvera notamment certain épisode de Mélian de Montmélier, chevalier *Parfait* à tous égards, qu'un chevalier nommé Taulat, dont la force n'a d'égale que sa méchanceté, retient depuis sept ans sur un lit de douleurs. Son père a succombé sous les coups du féroce Taulat qui, lui faisant la guerre à son tour, lui a enlevé une partie de ses terres, l'a blessé de plusieurs coups de lance, l'a fait prisonnier et l'a enfermé dans un château où il se complaît à entretenir ses plaies toujours vives et saignantes. A peine sont-elles au moment de se fermer, Taulat le fait prendre par ses valets et flageller cruellement, jusqu'à ce que le sang coule de nouveau de ses blessures.

L'allégorie saute aux yeux, et pourtant Fauriel, qui la signale, n'a su voir dans Taulat que la personnification « de la force et de l'autorité brutales, telles qu'on les voyait souvent à ces époques, et dans Geoffroi, le génie de la chevalerie luttant contre cette force perverse. » (*Hist. de la poés. prov.*, III, 117.) Nous y voyons, nous, la Papauté s'acharnant sur les deux Raymond Béranger dont elle prolonge la déplorable agonie, jusqu'au moment où l'ordre du Temple leur suscitera un vengeur dans un chevalier du Saint-Graal; mais peut-être sommes-nous dans l'erreur. C'est ce que nous croyons être en mesure d'établir prochainement de manière à convaincre les plus incrédules.

PREUVES

SUPPLÉMENTAIRES.

Le résumé historique que nous donnons ici pourra être consulté avec fruit par les lecteurs studieux, car il comporte l'explication de plus d'un mystère. On y trouvera, en outre de faits peu connus, quoiqu'en rapport direct avec la Comédie, maintes choses qui auraient pu naturellement avoir leur place dans le corps du *Commentaire ;* mais n'étant pas indispensables à l'intelligence du texte, il a paru préférable de grouper faits, doctrines, rites, etc., afin qu'ils pussent se prêter appui mutuellement, et de renvoyer le tout à la fin de nos études, pour y recourir au besoin.

Topographie du Catharisme.

Le catharisme est d'origine orientale, tous les écrivains qui en ont traité sont d'accord à ce sujet; de là tant d'allusions à l'Orient dont fourmille la Comédie. M. Schmidt a cherché à démontrer, dans sa très-savante *Histoire des Cathares*, que cette secte ne dérivait pas directement du manichéisme, en se fondant « sur ce qu'elle aurait renoncé au caractère symbolique particulier à celui-ci. » Peut-être la Comédie, dont la contexture est toute symbolique et dont le sujet est la lutte des deux principes, l'amènera-t-elle à modifier son opinion. Peut-être aussi les démonstrations émanatistes de Béatrice, appuyées des discours mis par le poëte théologien dans la bouche de saint Thomas-d'Aquin, feront-ils penser au docte historien que « sans lui faire la moindre violence, on pourrait découvrir dans la Comédie, et par suite dans le système cathare, dont elle nous paraît relever essentiellement, un gnosticisme très-reconnaissable. » (II, 263.) Mais sans nous arrêter à rechercher si le catharisme est de provenance exclusivement manichéenne, priscillianite, gnostique, paulicienne ou bogomile, ce qui a peu d'importance pour

notre thèse (*Cf.* Muratori, Mosheim, Gibbon, Bossuet, J. Lami, Gieseler, Farlati, Hahn, Néander, Matter, Schmidt), il nous suffit de constater son essence hétérodoxe et sa provenance orientale.

Si nous osions nous permettre une opinion à ce sujet, nous dirions qu'un double courant a fait pénétrer l'hérésie cathare dans nos contrées d'Occident. Elle aurait suivi parallèlement la voie de terre et celle de mer, gagnant d'un côté par la Bulgarie, l'un de ses foyers principaux, la Moldavie, la Pannonie, la Moravie, la Bohême et la Dalmatie; elle serait passée de là dans la Péninsule italique; de l'autre côté, les nombreuses relations commerciales de la Provence avec les pays de l'Orient, puis le grand mouvement des croisades lui auraient ouvert la route de la France, d'où elle se propagea au dela des Pyrénées et de la chaîne des Alpes, en faisant de la Lombardie, placée comme au confluent des deux invasions, le centre de sa propagande, après le désastre des Albigeois.

Nous suivrons maintenant ses traces dans ces diverses contrées, à partir de son apparition dans chacune d'elles.

Sous le règne d'Alexis Comnène, les Pauliciens et les Bogomiles, déjà nombreux dans l'empire grec, deviennent l'objet de poursuites rigoureuses. (Euthym. Zigab. *Adv. Masal.* XXII, 114; Anne Comnène, *Alex.* XV, 486 et suiv.) En 1140, synode de Constantinople, lançant l'excommunication contre les hérétiques. (Leo Allatius, 644, 671 et suiv.) Les progrès des sectaires continuent en 1180, ils se propagent dans la Thrace, la Grèce et les provinces d'Asie. (Joh. Cinnamus, II, 10, p. 64 et suiv.) Theod. Balsamon, *Sch. in Photii Nom.* X, 8, p. 119; Germanus, *Orat. de exalta. cruc.* 114 et *de Imag.* 139.)

L'hérésie apparaît presque en même temps en France (Glab. Rad. 35), en Flandre (Mansi, XIX, 424, 25), en Italie, en 1030 et 35 (Sismondi, *Rep. ital.*, I, 115) et en Piémont (Landulph. Sen. 88, 89, Glab. Rad., 45). C'est surtout dans l'ancienne Aquitaine, dans cette Narbonnaise où l'arianisme avait régné, dans le Languedoc et la Provence qu'elle se propagea avec rapidité dès les premières années du XIe siècle. De là elle gagne tous les pays au sud de la Loire, le Périgord, l'évêché de Limoges, la Marche de Poitiers. (Adémar, 154, 159, 164; *Gall. christ.*, II, 513; *Gest. Synod. Aurel.*, 604.) Dès cette époque, Toulouse en est devenue comme la métropole. Mais on la trouve aussi dans la Champagne, où elle a établi son centre d'action dans le château de Montwimer, au diocèse de Châlons, et de là elle se répand dans celui de Rheims. (Martenne et D., *Ampliss. Coll.*, I, 776; Glab. Rad., 23.) Gerbert, soupçonné de partager ses doctrines, croit devoir se prononcer contre elles. (*Ep.* 75, *ap.* Bouquet, X, 408.) En 1025, elle se montrait à Liége et à Arras. (Mansi, XIX, 428; J. Lami, c. 423 et suiv.) En 1163, un certain nombre de Cathares flamands se réfugiaient à Cologne. (Godofredi *Annales*, 336.) De 1174 à 1178, l'évêque d'Arras, Frumald, exprimait ses regrets à Alexandre III de son impuissance contre ces hérétiques. (Mart. et D. *Ampl. Coll.*, II, 628.) Ce n'est qu'en 1182 qu'il parvenait à découvrir quatre de leurs principaux chefs, et les livrait au bras séculier. (Rad. Coggeshale, 92.) Vers 1170 on découvrait également une communauté secrète de Cathares dans la ville de Rheims. (*Id. ibid.*)

Au midi, la secte s'était introduite en Espagne dès la seconde moitié du XIIe siècle. (G. Neubrig. 135.) Mais elle n'eut d'établissement que dans les provinces voisines de la France, en Aragon, en Catalogne, en Léon, en Navarre. (P. Vall. Cern. 560; Luc. Tud. 182, 165; *España Sagrada*, etc.)

Au nord elle se fraye sa voie en Allemagne et, dès 1052, l'empereur Henri III sévit contre elle a Goslar, dans la Basse-Saxe Herm. Contract. l. c. *add. ad chron. Saxon. ap.* Bouquet, XI, 642; *Gesta Episc. Leodiens.* 902), et, apportée sur le Rhin par les marchands hongrois, elle y constitue son église, dont l'existence n'est trahie qu'en 1146; elle y conserve son importance dans tout le cours du moyen âge. (Evervin. *Epist.* 452 et suiv.) Vers 1150 on la rencontre en Suisse, en Bavière, en Souabe et dans la Saxe, où elle avait pénétré par la Hongrie (*Fasti Corbej.*, 77), favorisée là, comme ailleurs, par la dégradation morale et intellectuelle du clergé. (Potho, *De statu domûs Dei*, Bibl. Max. PP. XXI, 489 et suiv.) L'église cathare de Cologne s'était propagée dans plusieurs autres villes du diocèse, et principalement à Bonn, où elle comptait de nombreux croyants vers 1160. (Eckbert, 912; Cæsar. Heisterb. 378; Trithem. *Ann. Hirs.*; Godofr. *Annales*, l. c.) L'hérésie cathare est également signalée en Angleterre vers 1159, (Guill. Neubrig. 155, 17; Rad. Coggeshale, 92; Rad. de Diceto, *Imag. hist.* ap. Bouquet. XIII, 187), comme aussi en l'année 1210. (Petri Blesens. *Epist.* 113, *ad G. archiep. Eborac.* Bibl. PP. col. XII, II, 793. Baleus, Cent. 3, p. 258; Füslin, *De fanat. sæc.* XII, *in Angliâ repertis.*)

Dans les pays slaves, l'église cathare était parvenue de bonne heure à une grande puissance; elle régnait sans entraves de la part du clergé romain, méprisé pour sa démoralisation (Fejer, II, 339, *Ibid.* 351; l. c. 444, III, I, 417; Farlati III, 251), dans tous les pays sur la rive droite du Danube. Elle avait ses établissements en Hongrie, en Croatie, en Esclavonie, en Dalmatie et surtout en Bosnie. (Vulcus à Innoc. III. Kaona, IV, 576; Farlati, IV, 172; Fejer, III, I, 254; Reiner., 1767; Thom. Archidiac., 568, 570.) La Bulgarie, la Thrace, Constantinople, avaient leurs églises et leurs évêchés. (Reiner., 1767; Farlati, III, 232.) Enfin l'hérésie toujours envahissante avait pénétré jusqu'en Bohême et en Pologne, (Raynald, XIV, 29, n° 12; Wadding, IV, 63; Boczek, III, 238.) Elle avait gagné l'Albanie et la partie méridionale de la Servie appelée alors la RASCIA. (Farlati, IV, 382; Wadding, VIII, 92 et suiv.) Aussi est-ce un pays que, malgré son obscurité, Dante ne manque pas de mentionner (*Par.* ch. XIX) comme aussi l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, l'Esclavonie, enfin tous les lieux où l'hérésie avait pris pied.

L'Allemagne occidentale n'était pas à l'abri de l'invasion hérétique, car le synode de Trèves sévissait contre elle en 1231 (*Gesta archiep. Trevir.* 244) et les Dominicains découvraient, un siècle après, jusqu'à des Lucifériens parmi les nombreux Cathares du diocèse de Passau, à Vienne et dans la Styrie. (*Annales Noves*, 531; Pez, *Script. rer. Austriac*, II, 533 et suiv.) Dans la première moitié du XIIIe siècle, les communautés les plus nombreuses paraissent avoir été en Bavière. (Add. à Reiner., *ap.* Gretser, 27.) Il en existait aussi en Autriche, qui correspondaient avec celles de la Lombardie et de la Dalmatie (M. Paris, 413), à Mayence, à

Trèves, à Cologne, dans la Hesse, la Westphalie et le pays de Nassau. (*Gesta Trev. archiep.*, 243, 244; Albericus, II, 543; *Reimchronick*, ap. Kuchenbecker, *Annal. Hassiac.*, coll. VI, 250.)

En Italie, MILAN est tout d'abord un des foyers les plus actifs du catharisme. Cette ville est en 1166 plus hérétique que catholique. (*Acta SS.* Avril, II, 595; Ughelli, IV, 156 et suiv.) « Ce qui prouve, dit M. Schmidt, que les villes guelfes s'opposaient aux prétentions des empereurs et faisaient alliance avec les papes, non par sympathie pour le catholicisme, mais dans un intérêt municipal; résistant aux uns pour défendre leur indépendance républicaine et s'alliant aux autres pour avoir leur appui politique. » (I, 60.) Ce qui est très-vrai, Dante en fournissant mainte preuve.

Dès 1150 on trouve des Cathares à FLORENCE, où l'un de leurs principaux pasteurs s'appelle Diotisalvi (*Vita Parent. Act. SS.* mai, 5, 86), et le premier évêque de la branche de Concorezzo en Italie, est de Florence. (Vignier. 268.) *Les femmes s'y distinguent par l'ardeur de leur zèle pour la propagation de la secte.* (*Act. SS.* mai, l. c.) En 1176 ils sont assez puissants pour déterminer une révolution dans le gouvernement de la cité (*Chr. m. s. ital. ap.* Lami, II, 491), ce qu'Ozanam appelle un soulèvement d'épicuriens; oui épicuriens comme Cavalcanti; et Florence devient un lieu de refuge pour leurs coreligionnaires proscrits. (Lami, II, 496.)

A ORVIETO le catharisme domine en 1125 (*Istor. di Chiusi*, ap. Muratori, *Rer. It. scr.* Supp. I, 898), ce qui lui vaut une persécution en 1163. (*Act. SS.* mai, l. c. *Ist. Chiusi*, l. c., 903.) De là il gagne VITERBE, où presque toute la population se déclare pour lui (*Act. SS.* l. c. 87); mais où Dante signale des défections dans ce qu'il appelle les *pécheresses* de Viterbe. (*Enfer*, XIV.)

A VÉRONE l'hérésie se montre tellement audacieuse qu'en 1184, Lucius III, expulsé de Rome, y rend, en concile, un décret d'excommunication contre elle, ordonnant de livrer ses adhérents au bras séculier. (Mansi, XXII, 476; Cæsarius Heisterb., 390. *Cf.* Raynald, XII, 786.) A FERRARE, l'évêque est obligé pour expulser les Cathares de se faire assister du pouvoir civil. (Muratori, V, 89.) Ils sont poursuivis à MODÈNE, en 1192. (*Molendina Patarinorum*, l. c. 86, 87.) En 1194, Henri VI rend un édit contre ceux de PRATO, qui se réfugient pour la plupart dans Florence. (Lami, II. 484. *Voy.* le doc. p. 523 et p. 496.) Vers la même époque il y avait un grand nombre de ces sectaires en Calabre. (Joachim, *in Apocal.*, f° 131.) En 1224 il y en avait à Naples et à Aversa. (Loi de Frédéric II, 1224; Mansi, XXIII, 589; Raynald, XIII, 379, n° 19).

Outre les Cathares il y avait encore en Italie, au temps d'Innocent III, des partisans des réformes tentées par Arnauld de Brescia, comme aussi des Vaudois ou Pauvres Lombards. (Reiner., 1775.) Mais les Cathares ou Patérins, de beaucoup plus puissants, comptaient des adhérents parmi la haute noblesse et la riche bourgeoisie, aussi bien que parmi les habitants des campagnes; ils occupaient les magistratures et dominaient dans beaucoup de municipes, à tel point que le clergé n'osait s'attaquer à eux. (Reiner., éd. Gretser, 35.) A cette époque Milan était leur métropole en Italie. (*Frag. incert. auct. ap.* Urstitius, II, 90; Matth. Paris, 296; St. de Bellavilla, 86.) Mais Dante nous donne suffisamment à connaître

que la haute suprématie avait passé de son temps à l'église de Mantoue. Croyants et Parfaits remplissaient Vérone, Viterbe, Ferrare, FLORENCE, où ils formaient près *du tiers de la population*, chiffre plus fort que celui de Cacciaguida (*Par.* XVI), comme aussi Prato et Orvieto. (Muratori, V, 89; Innoc. III, *Epist.* IX, 81; ap. Brequigny, II, II, 850, et VII, 37; *l. c.* II, II, 850; *Vita Parent. in Act. Sanct.* mai, V, 86; *Voy.* notamment pour Florence, Ripoll, I, 71, et Lami, II, 537 et suiv.) Ils ont des communautés à Faenza, à RIMINI, à Como, à Parme, à Crémone, à Plaisance. (Innoc. *ep.* IX, 18, *ibid.* VII, 37; Matth. Paris, 412; Mansi, XXIII, 586; *Vit. Parent. Act. Sanct.* mai, V, 86; M. Paris, *l. c.* Inn. *Ep.* IX, 166 à 169. Ughelli, II, 222.) Leur église de Desenzano, sur le lac de Garda, signalé par Dante (*Enfer,* XX) est une des plus importantes. (Bonacurs. édit. de Baluze, 581; Reiner., éd. Gretser, 35.) Enfin dans Rome même ils ont une communauté organisée et des écoles publiques. (Cæsar. Heisterb., 391.)

Concurremment, le vaudéisme se manifestait, vers 1170, à Lyon, où il avait été sans doute apporté des vallées du Piémont, et se répandait avec une rapidité étonnante vers le nord et vers le sud, mais surtout en Provence. Il trouva de nombreux partisans dans cette contrée et finit par s'y fondre avec l'albigéisme. Dès le milieu du XIIe siècle, on trouve le midi de la France divisé en plusieurs évêchés, ceux de Toulouse, d'Alby, de Carcassonne, du val d'Aran, dans le comté de Comminges, et d'Aran. (Bouquet, XIV, 448; Reiner., 1767, 1774; Robert de Monte, 321.) Le peuple donnait aux Cathares, dans les bras desquels il s'était jeté en haine du clergé romain, le nom de *bonshommes*, de *bons chrétiens* (*Paradis,* XXIV); leurs adversaires les traitaient de *Tisserands* et de *Publicains*, par corruption de *Pauliciens*. En Italie on les appelait plus souvent *Patérins, Tartarins* ou *Pauvres Lombards*.

En 1163, le concile de Tours prescrivait au clergé catholique une extrême vigilance contre l'hérésie. (Can. 4; Mansi, XXI, 1177.) En 1165 les prélats de la Provence appelaient les Cathares à une discussion publique de leurs dogmes dans le château de Lombers. (Mansi, XXII, 157; D. Vaissette, III, 535 et suiv. en note.) En mai 1167, les Cathares eux-mêmes se réunissaient en concile près de Toulouse, à Saint-Félix-de-Caraman, pour régler les affaires de leur église. (Besse, 483; Sandius, 590; Bouquet, XIV, 448.)

En 1177, une persécution suscitée par Raymond V, comte de Toulouse, de concert avec le cardinal-légat Pierre de Saint-Chrysogone, ne sert qu'à démontrer combien l'hérésie avait déjà jeté de profondes racines dans les pays de langue *d'oc*. (Lettre de Raymond *ap.* Gervas. Cant. *Chron.*, 1441; Lett. de Henri de Clairvaux, *ap.* Roger de Hoved., 578; *Biog. Toulous.*, II, 33; Rob. de Monte; *ad. ann.* 1178, 321.)

En 1180, première croisade albigeoise, prêchée par le cardinal-légat Pierre de Saint-Chrysogone, sans autre résultat que des ruines et du sang, si bien qu'il faut en revenir à des discussions publiques avec les Bonshommes, en 1190, dans l'église de Narbonne. (Bern. Font. calid., *Adv. Waldenses, ap.* Gretser, app. XII, II, 196 et suiv.). Et c'est en vain qu'en 1195, dans le synode tenu à Montpellier, injonction est de nouveau faite aux prélats du Midi d'exécuter les prescriptions du concile de La-

tran de 1179 contre les hérétiques; l'albigéisme gagnant chaque jour du terrain, menace désormais l'Église de Rome elle-même.

Le danger était donc immense pour le catholicisme, et il s'aggravait de jour en jour, lorsque, promu au siége pontifical, Innocent III jugea l'instant venu d'étendre une main de fer sur l'hérésie. Il parvint à en triompher à force d'habileté et d'énergie. En même temps qu'il la poursuivait sans relâche en Italie, tant par lui-même que par ses légats, il proclamait la croisade contre les Albigeois, et l'ouragan dévastateur se déchaînait sur le midi de la France.

Une fois l'œuvre d'extermination consommée avec le concours de Simon de Montfort, de l'abbé Arnauld Amaury et de l'évêque Foulque, assisté des prières de saint Dominique, les plus influents et les plus compromis parmi les hérétiques durent s'expatrier. « Quelques-uns allèrent jusqu'en Bosnie; d'autres passèrent en Espagne; le plus grand nombre se réfugia en Lombardie, où ils avaient, depuis le XIIe siecle, leur église française à Vérone. » (*Hist. des cath.*, I, 291.) Mais les luttes violentes que suscita dans la plupart des villes l'établissement des nouveaux tribunaux de la foi, témoignèrent de la persistance vivace de la secte et de l'irritation des populations. (*Arch. de l'inquis. de Toulouse et de Carcass.*) Les inquisiteurs étaient insultés, poursuivis, massacrés, les registres d'un tribunal odieux brûlés. (*Ibid.*) L'hérésie ne cessa de donner signe de vie que dans le cours du XIVe siècle, quand les procédés de l'inquisition commencèrent à s'adoucir, en exécution des mesures ordonnées par Clément V et par le concile de Vienne. Mais elle continua à couver sous la cendre, jusqu'au moment où elle fit explosion sous le nom de Réformation.

Doctrines, rites, usages religieux des Cathares ou Albigeois.

Il est presque impossible de formuler aujourd'hui les doctrines professées par les dissidents appelés Vaudois, Albigeois, Cathares, etc. Continuellement épiés, poursuivis, menacés, ils écrivaient nécessairement peu d'ouvrages dogmatiques, quoique l'inquisiteur Moneta cite ceux de Tétricus (II, 42, 71, 79, 94), Rinieri Saccone, celui de Jean de Lugio (1773), et Luc, évêque de Tuy en Espagne, leur *Perpendiculum scientiarum*, titre tant soit peu maçonnique. Les livres saints, traduits en langue vulgaire, leur fournissaient le texte de leurs instructions orales, et ils se mettaient à la portée de tous dans des compositions, tant en prose qu'en vers, où une phraséologie symbolique et des noms de convention leur permettaient de combattre leurs ennemis tout en propageant leur foi. Mais la plus grande partie des romans, poëmes, *cansons*, sirventes, etc., dus à la verve féconde des missionnaires de l'albigéisme, sont désormais anéantis. Objets d'une poursuite incessante de la part de l'inquisition, un petit nombre seulement a survécu; la littérature elle-même a péri, sous la double atteinte de l'autorité politique et de la puissance religieuse (*voy.* Fauriel). Les détenteurs même de ces livres proscrits

finirent par les livrer aux flammes, dans la crainte d'être compromis par eux. Témoin le marquis de Montferrant, en Auvergne, faisant brûler en quantité considérable, au commencement du XIII[e] siècle, *libros omnes sectarum*, et notamment ceux des Albigeois, qu'il avait mis quarante ans à amasser. (St. de Bellavilla, 85.)

Leurs croyances ne nous sont donc parvenues que par l'organe de leurs adversaires, et d'ailleurs le langage évidemment symbolique employé par eux dans leurs controverses, rend assez difficile de les préciser avec certitude. Nous en avons exposé quelques-unes dans le cours de notre *Commentaire*. Nous ne signalerons donc ici que celles qui nous paraîtront offrir quelques rapports avec les propositions émises dans la Comédie, et, dans les mêmes limites, nous appellerons l'attention sur les rites et les usages de ceux que nous considérons plus que jamais comme ayant été les coreligionnaires du poëte florentin ou leurs héritiers directs.

Pour les Cathares, il y aurait eu deux créateurs; l'un d'eux, principe de lumière, tout amour et bonté, aurait produit le monde invisible, intellectuel, éternel, dont tout est parfait; l'autre, envieux et méchant, principe de ténèbres, du mal physique et moral, serait l'auteur du monde visible, matériel, périssable, qu'il gouverne seul et auquel le Dieu bon reste étranger. (Moneta, 3; Eckbertus, 899; Ermengaud., 223; Alanus, 6; Luca Tudensis, 94, etc.)

C'est en partant du même principe que chez les F.·.M.·. il est dit au récipiendaire dans la loge philosophique de la clef : *The compass gives you the faculty of judging by yourself that* WHATEVER GOD HAS CREATED (*immediately*) *is well... In himself there is* NO EVIL, *because he has made every thing* (*in heaven*) *with exactness, and every thing* (celestial) *exists* ACCORDING TO HIS WILL, *consequently* AS IT OUGHT TO BE.... *The wish of the Eternal in creating the world* (*of intelligences*) *by a liberal act of his own, well foresaw every matter that could possibly happen in consequence thereof; that is to say : That every thing therein contained* AT THE SAME TIME OF THE CREATION, *was good*. Voilà en quels termes frère Vérité adresse la parole à l'un de ceux qu'il appelle *zealous extirpaters of* SUPERSTITIONS *and* LIES, PERPENDICULAR *men, made polished by reason*, pour qui l'Évangile doit être la SEULE LOI à suivre. (*Light on M.·.*, 256.) Revenons maintenant à la doctrine cathare.

Le Dieu bon a formé le monde invisible de quatre éléments immatériels; c'est la « cité permanente » ayant ses cieux, son soleil, ses astres, qu'il a peuplée d'êtres célestes, composés d'une âme et d'un corps immatériel, et d'un esprit qui les dirige; tout ce peuple céleste, *créé à la fois*, au commencement de toutes choses, constitue la *Jérusalem céleste*, le peuple de Dieu. (Moneta, 3, 42 et suiv.) Quand saint Paul prie Dieu de conserver « l'esprit, l'âme et le corps des fidèles » (1° *Thessal.*, v, 23), les Cathares entendaient l'intelligence supérieure exerçant pour l'âme de chaque homme céleste les fonctions d'ange gardien. (Moneta, 106.)

S'ils accordaient donc que le Dieu bon a créé aussi les choses visibles, ils entendaient les choses visibles aux anges et aux hommes célestes. (Perigrinus Priscianus, 94.) N'attribuant pas d'existence réelle à la création visible, elle était pour eux le *néant* ou *rien*, puisqu'elle n'était pas l'œuvre du Dieu bon, seul capable de donner l'*être*, qui est une perfection.

Lors donc qu'ils confessaient que Dieu a créé le *tout*, ils excluaient dans leur pensée ce qui est en dehors du Ciel ou de la perfection. (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1247 ; Doat, XXII, f. 96.) On retrouve ici la filiation des expressions symboliques, *Niente* ou *Nulla*, appliquées au Pape, prince du monde matériel, en même temps que *Tutto* à l'Empereur, prince du monde intellectuel, et l'on s'explique cette épitaphe du poëte, si peu comprise jusqu'ici, *Theologus Dantes Nullius dogmatis expers*, c'est-à-dire profondément versé dans le dogme catholique, dans la doctrine de messire *Néant*. Si les Cathares répondaient affirmativement aux inquisiteurs leur demandant s'ils croyaient que Dieu a créé le ciel, la terre, la mer, etc., c'est qu'ils entendaient par le ciel, les âmes célestes, création du Dieu bon, par la terre, les âmes terrestres, non initiées encore à la vérité, par la mer, l'eau *profonde et pure de la doctrine du salut*, et par tout ce qu'elle contient, la foi qui sauve et purifie. (*Disp. inter Cath. et Pater*. 1707.) C'est dans ce système métaphorique, adopté pour dépister l'inquisition, que la Comédie a été conçue et exécutée, de même que tant d'autres compositions italiennes et provençales.

D'origine divine, puisqu'elle est l'œuvre directe de Dieu, l'âme humaine, à la différence du corps, n'est pas destinée à rester sur la terre où l'a réléguée sa désobéissance. Elle retournera au Ciel, laissant sa dépouille à la terre, domaine du démon, qui *seule est l'enfer*. (Moneta, 381 ; Reinerius, 1768.) C'est dans le même sens que les Francs-Maçons disent au néophyte qui se présente pour le grade de maître : *Shall the dust return to the earth, as it was; and the spirit return unto God who gave it.* (Light on M.·., 61.) Toutes les âmes célestes seront sauvées, car si Dieu procédait par élection envers les âmes qu'il a créées, il serait injuste et non plus parfait. Les seuls damnés destinés à rester sur la terre sont les esprits créés par le mauvais Dieu. (Alanus, 24 ; Monéta, 44 et suiv., 549 ; *Act. de l'inq. de Carcass.*, 1247 ; Doat, XXII, f. 98, 101 ; *De Toulouse*, 1273 ; *Ibid.*, XXV, f. 60.) Ils rejetaient en conséquence la doctrine de la prédestination, qui leur paraissait une erreur énorme, telle qu'elle est établie par saint Augustin. (Moneta, 549.) Pour ceux d'entre eux que M. Schmidt appelle les dualistes mitigés, l'âme, insufflée par Dieu au corps créé par le démon, était douée du libre arbitre, *Ponunt liberum arbitrium*, dit Moneta, 6 ; aussi Dante exalte-t-il cette faculté sous le nom de *nobile virtù*, et la fait-il préconiser par Béatrice. (*Par.*, V.)

Jésus-Christ n'était pour la plupart des Cathares qu'une créature du Dieu bon, mais Dante nous fournit la preuve que, pour certains d'entre eux au moins, il était, conséquemment aux doctrines gnostiques, une émanation du Père, ainsi que l'a pensé Néander. (*Kirchengeschichte*, V, 766.) Dieu, disaient-ils, n'a pu s'humilier jusqu'à se loger *in utero mulieris*, pour s'incarner en revêtissant un corps formé par le Dieu mauvais. (*Act. de l'inq. de Toul.*, 1273 ; Doat, XXV, f. 60 ; *de Carc.*, 1305, *ibid.*, XXXIV, f. 98 ; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 249.) Il est venu sur la terre avec le corps éthéré dont il est revêtu dans le ciel. (Alanus, 69.) Le Christ n'aurait fait que passer par Marie, qui du reste aurait été elle-même pour beaucoup un esprit céleste, en qui il serait entré et d'où il serait sorti par l'oreille (Moneta, 223, 232 ; *Ev. Johannis*, chez Benoist,

I, 290), doctrine qu'on rencontre dans d'anciennes liturgies de l'Église et chez plusieurs Pères orthodoxes, en Orient et en Occident.

Le Saint-Esprit, inférieur à Jésus-Christ, diffère de substance avec lui, *substantialiter diversus*, et avec le Père, qui seul est Dieu ; il est le chef des esprits célestes, de ces anges gardiens qui consolent sur la terre les âmes célestes obligées d'y rester, et auxquels s'applique le nom de *Paraclet*. (Moneta, 4, 269 ; Reinerius, 1768.)

On veut que les Cathares crussent à une transmigration des âmes dans un certain nombre de corps, jusqu'au moment où elles reconnaîtront et embrasseront la vérité. (Moneta, 112.) Pierre de Vaucernay fixe à sept le nombre de ces transmigrations (556). Alanus parle de dix et même de seize. (P. 24.) L'âme de saint Paul, selon d'autres, aurait traversé jusqu'à trente-deux corps, avant d'arriver à la *lumière* dans le trente-troisième. (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1305 ; Doat, XXXIV, f. 96.) Comment le savant auteur de l'*histoire des Cathares et Albigeois*, dont nous résumons les précieux travaux, n'a-t-il pas reconnu à ces chiffres que de pareilles migrations étaient purement symboliques, comme tout le reste ; que les sept premières se rattachent aux sept grades primitifs de la Maçonnerie, les trente-trois aux trente-trois grades de l'Écossisme templier, et les nombres intermédiaires à la limite indiquée par Dante, à ces grades que ne pouvaient franchir les enfants dont il signalait les *volti e voci puerili*, enfants qui voulaient bien combattre Rome, mais n'osaient embrasser la religion d'Amour? (*Par.*, XXXII.) Telle est si bien la signification de ces diverses transmigrations, que M. Schmidt lui-même nous a dit : « Suivant les Cathares, la mort n'a pas la même signification que pour tous les hommes. Pour ceux qui achèvent leur expiation, c'est-à-dire qui sont initiés dans la secte (pour commencer une *vie nouvelle*), elle est le terme de la pénitence, le moment où l'âme, dégagée des liens de la matière, rentre dans le monde céleste du Dieu bon. » (II, 47.) Les autres continuent sur la terre et dans un autre corps l'œuvre de la réhabilitation. Par suite, point de jugement immédiat après la mort, point de purgatoire (S. Bernardi *Serm.*, 66 ; Eckbert., 899 ; Moneta, 371 ; Reiner., 1752 ; *Disp.*, 1733) ; point de résurrection de la chair au jugement dernier (Ermengaud., 238 ; Ebrard., 148 ; Alanus, 48 ; Moneta, 348 ; Reiner., 1761 ; *Disp.*, 1736) ; point de prières pour les morts, car Dieu cesserait d'être juste s'il faisait miséricorde aux coupables pour les mérites d'autrui. (Eckbert, 915 ; Alanus, 163 ; Moneta, 374 et suiv. ; *Disp.*, 1733.)

On peut être certain, du reste, que les Cathares croyaient à la transmigration des âmes de la même manière que les Templiers modernes croient être tour à tour Melchisédech, Salomon, Cyrus, etc., dont, selon le grade, ils prennent successivement le nom dans leurs loges : de même que Dante croyait avoir passé du corps d'Adam dans celui de Ryphée, dans ceux de David, d'Ézéchias, etc. Les inquisiteurs devaient se perdre dans ces fantasmagories, et, à leur suite, les historiens, signalant jusqu'aux derniers siècles des *Pythagoriciens* dans le royaume de Naples. (*Voy.* Baldachini, *Vita di Campanella* et E. Renan., *Hist. de l'Averroïsme*.)

Selon les Cathares, le seul moyen de réhabilitation pour l'âme pécheresse était une pénitence radicale et un changement absolu de vie, en se faisant admettre dans leur église. Cette réception, appelée le *Consolamen-*

tum, était leur baptême de feu, ou baptême de l'Esprit, en opposition au baptême d'eau ; il se conférait par l'imposition des mains, et indépendamment de sa signification symbolique, il avait l'importance et tous les effets d'un sacrement. (Ermeng., 236 ; Bonacursus, 209 ; Moneta, 273 et suiv. ; Reiner., 1764 et suiv.) De ce moment, le croyant était Parfait, il était Pur, Saint ou *Cathare ;* il était parmi les *amis de Dieu*, les *bons-hommes*, les *bons chrétiens.* (Mansi, XXII, 157 ; *Act. de l'inq.*, çà et là ; *Lib. sent. inq. Tol.*, 23, 103, 131.)

Eh bien, les héritiers du Temple conservent fidèlement le baptême de feu. Que répond en effet aux questions qui lui sont posées le récipiendaire au grade de Maître Advitiam, Vénérable de toutes les loges symboliques ? Qu'il a été reçu par l'acier et *par le feu.* — « Que signifie le feu ? — Il rappelle à notre esprit que nos ancêtres, *our forefathers*, étaient *purifiés par le feu.* » (*Light on M.*·., 237.) Il est bien difficile de ne pas entendre faits Purs ou Cathares par le baptême de feu ou de l'Esprit. Il y aurait tout un livre à faire de pareilles concordances entre le Catharisme, la Maçonnerie et Dante.

A l'imitation des Apôtres, les Parfaits s'interdisaient toute propriété personnelle ; les revenus des biens qu'ils abandonnaient s'ajoutaient à un fonds commun servant aux besoins de l'église et de ses ministres, fonds commun alimenté par des donations, pensions et legs, provenant de la munificence des croyants. (*Act. de l'inq. de Carcass.* ; Doat, XXII, f. 113 ; *Lib. sent. inq. Tol.*, 101, 549.) Ils étaient donc *communistes*, nous n'avons donc pas calomnié Dante en le disant socialiste.

Les rigoristes parmi les sectaires réprouvaient le mariage (*voy.* presque tous les auteurs déjà cités) ; ils s'interdisaient non moins sévèrement l'usage de la viande et de toute nourriture de provenance animale. (*Ibid.*) Chez les Cathares mitigés, ces prohibitions n'étaient de rigueur que pour les Parfaits. De là ces dénominations de Pythagoriciens et de Stoïciens par lesquelles les premiers étaient désignés, et celle d'Épicuriens appliquée aux derniers ; dénominations reproduites par les écrivains du temps, qui n'en savaient pas la valeur, et par les modernes qui s'étonnent de l'existence de ces sectes philosophiques au moyen âge. En faisant vœu de pauvreté, le Parfait renonçait à toutes les joies de la famille et se consacrait à une vie errante, pleine de périls et de privations. (P. Vall. Cern., 556 ; *Lib. sent. Inq. Tol.*, 150 ; Evervin., 454.) Qu'on se rappelle l'existence de l'austère Alighieri, s'abstenant de faire une seule fois la moindre allusion à sa femme et à ses enfants, soit dans son poëme, soit dans ses autres écrits. Voilà pourtant l'homme dont on a fait un Céladon platonique et un coureur d'aventures galantes.

Dans la branche de Bagnolo notamment, la plus éclairée, à ce qu'il semble, les simples croyants pouvaient être mariés, posséder des richesses, faire la guerre et se nourrir de tous mets indifféremment, sauf absolution des Parfaits. *Tous n'étaient pas initiés aux doctrines les plus secrètes du catharisme ; l'instruction complète n'était donnée qu'à ceux dont la persévérance avait été éprouvée.* (Reiner., 1768 ; *Act. de l'inq. de Carcass.*, 1305 ; Doat, XXXIV, f. 102.)

L'organisation ecclésiastique de la secte était des plus simples, car, rejetant tous les autres Ordres de la hiérarchie, elle n'admettait que l'é-

piscopat et le diaconat. Les croyants donnaient à leurs évêques le nom de *Père* ou de *Maître*, comme les apôtres appelaient Jésus-Christ, et comme Dante appelle Virgile ou de Virgilio; ce nom de *maître* reste de même affecté au Vénérable dans la Maçonnerie ; chez les Vaudois, les évêques étaient désignés par le nom de *Barbas*, équivalant à père. A chaque évêque étaient attachés deux ministres, destinés à le suppléer, avec le titre de *Fils majeur* et de *Fils mineur*. (Nous retrouvons ces deux acolytes dans la Maçonnerie sous les noms de *Senior warden* et de *Junior warden*.) Venaient en dernier les *diacres* et *sous-diacres*, appelés, en cas d'absence de l'évêque et de ses *fils*, à en remplir les fonctions dans les localités éloignées. (Moneta, 278, 313. *Arch. de l'inq. de Toul.*, Reiner., 1766.) Or, la Maçonnerie a précieusement conservé ses diacres et ses sous-diacres, *senior and junior Deacons*. (*Voy.* Light on M.·. dès l'initiation au premier grade.)

Leur église consistait dans la réunion des Parfaits, seuls bons chrétiens et successeurs des Apôtres, peuple de Dieu sur la terre, église devant toujours être pure et sainte dans ses membres, et avoir la saine intelligence du christianisme, pour conserver le don des miracles. Or, les Parfaits faisaient des miracles, lorsqu'ils convertissaient des âmes à Dieu, éloignaient d'eux les *serpents*, et leur parlaient des langues inconnues ; *linguis novis loquuntur*, *quia ipsi credentibus suis inaudita proferunt*. (*Disp. int. Cath. et Pat.*, 1750.) Dante aussi faisait des miracles en parlant et en écrivant dans une langue nouvelle, dont l'Amour était le *dittator*. Ils refusaient en conséquence le nom et le caractère d'église à celle de Rome, qui conservait dans son sein des membres corrompus et pervers (Ebrard., 133 ; *Disp.*, 1751), comme ne cesse de le faire Dante dans tout le cours de sa Comédie, *divinisée* par les sectaires. Ils lui reprochaient ses pompes, ses richesses, le luxe de ses ministres, son ambition, son insatiable avarice (Moneta, 390, 393 et suiv.) et faisaient remonter sa décadence *au temps du pape Sylvestre*. (Bonacursus, 209.) Elle était pour eux la synagogue du démon, l'église du Dieu mauvais (inspirateur de l'*amour mauvais*. Dante), celle dont il est parlé ch. XVII de l'*Apocalypse*. (Moneta, 397 ; *P. Vall. Cern.*, 556 ; *Act. de l'inq. de Carcass.*, 1247, D[t], XXII, f. 98 ; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 37.) La leur était l'église des Purs, des justes, des amis de *droiture*, comme disaient les Provençaux, de *drittura*, écrit Dante ; et de même les Maçons se disent : *Sons of righteousness*. *Nostra est ecclesia ubi sunt homines justi et casti, non mentientes, non fraudantes*. (Disp. int. Cath. et Pat., 1751.

L'église cathare, au contraire, était la Jérusalem céleste exaltée dans l'*Apocalypse*, et c'est sous ce nom que l'église de vérité figure encore dans les cérémonies maçonniques, comme dans la Comédie, où ses habitants sont revêtus de la *bianca stola*, robe blanche d'innocence, *are clothed in white*. « La tenture de la loge de réception au grade de Grand-Pontife ou sublime Écossais représente la céleste Jérusalem, descendant du ciel sur les nuages pour écraser les restes de la Jérusalem actuelle (Rome, la cité terrestre) et un *serpent à trois têtes* ou *hydre enchaînée*, représentant la perversité, *wickedness*, des infidèles qui y résident. En bas, la Jérusalem actuelle semble renversée sens dessus dessous, et la Cité céleste semble écraser le serpent à trois têtes. » Le récipiendaire

mis en présence de ce tableau déclare détester tous les perfides et jure de rompre toutes communications, correspondance et liens d'amitié avec ceux qui sont tels. (*Ligth on M.·.*, 233-34.) *Vedi nostra città*, dit Béatrice à Dante. (*Par.* xxx.)

Mais il y a plus : l'église de vérité se reproduit encore sous une autre forme dans les cérémonies maçonniques. Nous avons parlé (note 16 du ch. xxiii) de la *conception dans la lune* : voici comment cette figure est expliquée au récipiendaire : *The conception or* WOMAN *rising in the moon, demonstrates the purity that matter subsists of in order to remain* IN ITS PURE STATE *unmixed with any other body, from which must come a new king and a* REVOLUTION, *or fullness of time filled with glory, whose name is* ALBRAEST (*l'abraxa* gnostique?). Or, rien de plus clair que ce symbole, grâce aux explications de notre commentaire et aux preuves à l'appui. Il nous montre l'église cathare sous la forme d'une femme ou d'une vierge pure, s'élevant au milieu du monde catholique, de la lune maculée, toute matière, s'y conservant immaculée, *unmixed with any other body*, et devant enfanter un Messie appelé à opérer une glorieuse révolution religieuse et sociale, quand les temps seront accomplis. On voit que la lune conserve ainsi dans la maçonnerie la signification symbolique qu'elle ne cesse d'avoir dans la Comédie. Cet astre changeant est encore là l'Église romaine, bien différente de cette vierge sans tache, de cette Marie, chaste mère du Rédempteur impérial, personnification mystique de la communauté des Cathares.

Dieu étant présent en tous lieux, surtout « là où deux ou trois sont assemblés en son nom, » ils ne se réunissaient que forcément dans des édifices de pierre. Ils célébraient indifféremment les cérémonies de leur culte dans des forêts, des prairies, des vallées, des cavernes, dans des châteaux ou des cabanes. (Ebrard., 132, 162 ; Alanus, 158 ; Moneta, 454 ; *Disp.*, 1749 ; Euthymius, *de Bogom.*, 27.) — Où nos *anciens* frères se réunissaient-ils avant qu'ils eussent des *loges?* est-il demandé à l'apprenti maçon, qui répond : *On the highest hills and the lowest vales ;* et trois suffisant pour composer une loge parfaite, on rappelle, dans la prière adressée à Dieu, les paroles du Rédempteur : *Thou hast promised that « where two or three are gathered together in thy name, thou wilt be in the midst of them, and bless them. »* Light on M.·., 15, 38. Une nappe blanche sur un banc, sur une table, où le Nouveau Testament était ouvert à l'évangile de saint Jean, tel était leur autel et tout l'appareil du culte. (*Act. de l'inq.*) Vous trouverez de même une bible ouverte sur ce qu'on appelle l'autel dans les cérémonies maçonniques. A leurs yeux, les images étaient des idoles. (1152, *Fast. Corbienses*, 77 ; P. Vall. Cern., 557 ; Moneta, 454 ; *Disp.*, p. 1749, etc.) La croix rappelant un triomphe du Dieu mauvais, ils l'avaient en horreur, ne comprenant pas que des chrétiens pussent adorer, dans l'instrument de son supplice, l'ignominie du Sauveur, *ignominiam Christi*, disant : *Si pater vester suspensus esset in aliquo patibulo, ipsum patibulum abominaremini, et non honoraretis illud.* (Moneta, 461 ; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 42, 121, 132, 148. 191.) *Crucem dicunt characterem esse bestiæ, quæ in Apocalypsi esse legitur, et abominationem in loco sancto.* (Bonacursus, p. 209.) On comprend dès lors pourquoi les Templiers, dans leurs initiations mysté-

rieuses, auraient craché sur la croix. Du reste, les inquisiteurs opéraient certes de leur mieux pour faire prendre en horreur aux sectaires, soumis par eux à la pénitence, cette croix qu'ils leur faisaient porter sur leurs habits, en étoffe de couleur rouge. Aussi Dante a-t-il soin d'indiquer que celle de ses Patriarches des croisades est de toute autre forme.

Le service religieux consistait dans une prédication ou instruction sur un passage du Nouveau Testament; ensuite, les croyants, ployant les genoux, imploraient la bénédiction. Tous alors récitaient l'oraison Dominicale, l'unique prière qu'ils crussent permise à des chrétiens, et ils la terminaient par ces mots, qui ne se trouvent pas dans la Vulgate : « Car à toi appartiennent le regne, la gloire et la puissance à jamais. » (S. Matth., VI, 13; *Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, D[t], XXII, f. 110 *b*; Vaissette, III, preuves, 436, 438; *Lib. sent. inq. Tol.*, 10, 11; Pereg. Priscianus, 95; *Arch. de l'inq. de Toul.*, 1273, f. 17; Moneta, 445.) Aussi vous remarquerez que Dante s'est abstenu dans son XI[e] chant du *Purgatoire* de donner la fin du *Pater noster*, qu'il fait réciter aux orgueilleux. Le service se terminait par la bénédiction, qui se donnait en ces termes : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit veuillent vous épargner un jour et vous pardonner vos fautes. (*Arch. de l'inq. de Toul.*, 273, D[t], XXV, f. 117-19; *Lib. sent. inq. Tol.*, 29.)

Le *consolement* ne se donnait qu'aux adultes et aux croyants des deux sexes, jouissant de toutes leurs facultés. (*Actes de l'inq.*; Eymericus, 133.) « Je promets, disent aujourd'hui les Maçons, de n'admettre à l'initiation ni un vieillard en enfance, ni un mineur, ni un athée, ni un idiot ou un fou. » (*Light on M∴*, 62.)

Dans les temps de persécution, cette cérémonie, la plus imposante du culte, se faisait de nuit et dans le plus grand mystère. (Eckbert., 911; St. de Bellavilla, 90.) De nombreux flambeaux allumés symbolisaient le baptême de feu. L'assemblée se *rangeait en cercle* (figure parfaite) autour de la table couverte d'une nappe blanche servant d'autel (Vaissette, III, preuves, n[os] 224, 387), *per ordinem in circuitu cum reverentia magna*. (Eckbert., 911.) *The Brethern assemble round the altar, and* FORM A CIRCLE, *leaving a space for the most Excellent Master*. (Light on M∴, 116.) Le ministre, placé au centre, donnait au néophyte, debout près de lui, l'instruction doctrinale, le *bénissait par trois fois* (comme saint Pierre, qui *tre volte cinse* Dante), et recevait du nouveau frère la promesse de se conformer aux règles de la vie cathare; engagement analogue à celui que prennent les Maçons. Il s'engageait, entre autres, à ne jamais dormir *sine camicia et bracis*, ce que prescrivait aussi la règle des Templiers, et à être toujours accompagné de son *socius*. (*Forma qualiter hæretici hæreticant hæreticos suos*; chez Martenne et D. *Th. Nov. anecd.*, V, 1776; *Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, D[t], XXII, f. 110 *a*.) Le Pasteur lui donnait ensuite le livre saint à baiser, puis appelait sur lui l'Esprit Saint, le *Paraclet*. Alors l'assemblée récitait l'oraison Dominicale, et le service était clos par la lecture des dix-sept premiers versets de l'évangile selon saint Jean (Vaissette, *l. c.*; Ermeng., 236; Euthym., *Narr. de Bogom.*, 26), lecture reproduite fidèlement dans certains grades de la Maçonnerie ; ajoutez que dans les

réceptions il n'est pas moins cité de psaumes ou de passages de l'*Apocalypse* que sur les rampes du *Purgatoire.*

En signe de son initiation, le frère consolé recevait *quoddam filum subtile lineum vel laneum pro habitu* (les Maçons appellent leurs insignes ou bijoux *abito*) *quem portat supra camiciam.* (*Forma qualiter, etc.*, *l. c.*; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 249.) Les femmes portaient *cordulam cinctam ad carnem nudam subtus mamillas.* (*Arch. de l'inq. de Toul.*, 1273, D[t], xxv, f. 60 *a.*) Il est assez remarquable qu'aujourd'hui encore l'apprenti Maçon est introduit dans la loge de réception un pied nu, l'autre chaussé d'une sandale (en souvenir des *insabbatati?*) avec une corde autour du cou, dont la longueur mystique est de trois milles (*Light on M.·.*, 8), et le Maître Maçon de Marque, *Mark master,* avec cette même corde roulée quatre fois autour du corps. (*Ibid.*, 96.) Le nouveau Parfait recevait par deux fois le baiser de paix, que le ministre lui donnait sur la bouche, *bis in ore ex transverso; osculum fraternitatis* qu'il transmettait à son voisin et qui passait ainsi à la ronde, puis l'assemblée se séparait. (*Forma qual.*, *etc.*, *l. c.*; *Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, D[t], xxii, f. 112 *b*, etc.) Les Parfaits et les Parfaites se donnaient entre eux les noms de *frère* et de *sœur.* (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1243, D[t], xxiv, f. 203 et suiv.) Aussi Dante ne manque-t-il pas d'employer les vocables *frate* et *suora.* au lieu de *fratello* et de *sorella.* Ils avaient de plus des mots et des signes particuliers pour se reconnaître entre eux, sans se révéler aux autres. (Alberic., 326, *Proc. d'Arm. Pungilovo,* Murat., *Ant. it.*, V, 131.) Tous ces usages rituels se perpétuent encore fidèlement dans la Franc-Maçonnerie, et se retrouvent avec les moindres détails dans la Comédie.

Chez les Cathares, la cérémonie appelée *bénédiction* ou *fraction du pain* correspondait à la Sainte-Cène; elle se répétait à chaque repas. Après avoir récité l'oraison Dominicale, un ministre, ou le plus âgé des Parfaits, bénissait un pain, dont il distribuait les morceaux aux assistants. (Evervinus, 455; Reiner., 1763.) Ils appelaient ce pain *panem sanctæ orationis* (*Lib. sent. inq. Tol.,* Eymeric., 274), disant *quod erat panis de Deo.* (*Lib. sent.*, 112.) Dans les temps de persécution, le pain béni était porté en secret aux croyants éloignés, surtout aux fêtes de Noël et de Pâques, (*Proc. d'Arm. Pungilovo,* chez Muratori; *Antiq. it.*, V, 137; *Arch. de l'inq. de Toul.*, et *Lib. sent.*, 112, 160, 198.) Ils n'attachaient du reste aucune signification mystique à leur pain bénit, bien loin de croire qu'il eût à devenir, par la consécration, le corps même de Jésus-Christ, puisque pour eux ce corps n'aurait été qu'apparent. (Eckbert., 922; Ebrard., 147; Reiner., 1763.) Les Maçons ont aussi la fraction du pain dans leurs banquets, où ils reproduisent celui d'Emmaüs (*Light on M.·.*, 231) et Dante y fait maintes fois allusion tant dans son *Convito* que daus la Comédie.

Leur pain céleste n'était pas celui que les Parfaits avaient béni, c'était la *parole de Dieu,* procurant la vie à celui qui s'en nourrit (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1305, D[t], xxiv, f. 100 *a*; Eymeric., 274); c'était cette doctrine de vérité que Dante appelle, dans son *Banquet,* le *pain des anges.* Pour eux le *corps du Christ,* c'était leur église, à les en croire la seule *église de Dieu.* (Steph. de Bellavilla.) Interrogés s'ils croyaient à la *présence réelle* du corps de Jésus-Christ dans la Cène, ils *répondaient*

affirmativement, entendant parler de leur *propre personne*, consacrée par le pain bénit, membre de l'église des saints, et *présente à la célébration.* (Eckbert., 899, 924.) C'est toujours la même subtilité, les mêmes équivoques imagées dont abonde la Comédie.

L'église cathare, formée de la communion des Parfaits, était l'église idéale, invisible, réalisée sur la terre; les croyants, l'église extérieure et visible à côté de celle de Rome. Partant de ce principe que, pour communiquer le Saint-Esprit, il faut le posséder soi-même, et que, pour pouvoir laver les souillures des autres, il faut avoir les mains pures, ils exigeaient chez leurs ministres la pureté absolue, la perfection morale. (*Disput.*, 1753.) Voyez dans les rituels toutes les recommandations de vertu, de probité, de charité, d'amour du travail, adressées par les Maçons aux récipiendaires, et notamment la réception au grade de Royale Arche, où il est donné lecture de la deuxième épître de saint Paul aux Thessal., c. III, du v. 6e au 18e. (*Light on M.·.*, 124.) Accusant d'autre part le clergé catholique d'avarice, de simonie, d'intempérance, d'oisiveté, d'hypocrisie, etc., ils refusaient toute efficacité à ses prières, car selon eux, sa foi était fausse et *morte*, la vérité n'était pas dans sa bouche. (*Arch. de l'inq. de Toul.,* Dt, XXV, f. 39 *a;* saint Bernard, *Serm.*, 36, I, 1500; Eckbert., 902; Moneta, 433, etc.)

Les croyants, astreints à une sévère économie, menaient une vie active et laborieuse, afin de subvenir à la fois à leurs besoins et à ceux de l'église cathare, à ceux de leurs frères indigents ou malades. (S. Bernard., *Serm.*, 66, 1494; Joachim, *In Apoc.,* f. 132; Ebrard., 170; Luc. Tud., 163; Moneta, 306.) Ils avaient leurs hospices et leurs écoles gratuites. (*Vita S. Dominici, in Act. sanct.* Août, I, 569.) Très-versés dans la connaissance de l'Écriture sainte et très-habiles à l'interpréter en leur sens. (Eckbert., 923.) leurs Parfaits soutinrent souvent avec avantage de longues controverses contre les théologiens de l'Église. En effet, la plupart, dans le midi de la France comme en Italie, sortaient des familles de la noblesse et de la riche bourgeoisie, dont la culture intellectuelle était beaucoup plus avancée qu'ailleurs dans ces contrées, et les jeunes gens capables étaient envoyés dans les universités pour y terminer leur éducation, surtout dans celle de Paris. (*Lett. d'Yves de Narb.*, 1215; *ap.*; Matth., Paris, 413.

Le suicide, loin d'être un crime ou même un péché aux yeux des Cathares, était pour eux une marque de foi, une preuve de sainteté. Ils y avaient donc recours, par le fer, la faim, la strangulation ou le poison, soit pour ne pas tomber vivants aux mains des inquisiteurs, soit pour échapper aux souffrances du bûcher, soit même pour ne pas perdre les effets du *consolement* et finir comme les anciens confesseurs. Le suicide par la faim s'appelait l'*endura.* (*Lib. sent. inq. Tol.*, 28, 33, 70, 114, 134, 179; Reiner., *ap.*; Gretzer, 40.) Rien de plus logique dès lors que la béatification de Caton d'Utique, signalé, dès les premiers vers du *Purgatoire,* au respect des croyants, comme le représentant de Dieu, à qui l'âme noble ou cathare doit revenir, de même que Marcie à Caton. *Quale uomo terreno più degno fu di significare iddio che Catone? Certo nullo.* (Conv., IV, cap. 28.)

Notre intention ayant été de n'appeler ici l'attention que sur les

dogmes, opinions et usages cathares dont on peut trouver trace dans la Comédie, et dont la reproduction identique saute aux yeux dans les mystères de la Franc-Maçonnerie, tels qu'on les célèbre encore de nos jours, nous terminons ici ce résumé. Nous étions pourtant bien tenté de donner un peu plus de développement à ce petit traité d'archéologie comparée, d'où semblerait résulter la *parfaite* consanguinité du Catharisme et de la Maçonnerie. Nous ne songions à rien moins, en effet, qu'à établir, à l'aide de rapprochements assez saisissants, la fraternité de l'organisation maçonnique et de la Comédie. Que voulez-vous ? nous sommes un esprit tellement sophistique et paradoxal ! Oui, c'est à ce point que, pour nous, Dante serait le véritable père de la Maçonnerie, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Il en aurait combiné les grades nombreux, les symboles, les cérémonies diverses, en les greffant sur les mystères bizarres du Temple, si peu connus maintenant, de manière à y relier, sans les confondre, l'action politique et l'action religieuse, toutes deux soumises à une direction unitaire. On y retrouve, en effet, pour peu qu'on veuille y regarder, les idées théoriques et gouvernementales, le faire et jusqu'aux expressions de ce génie encyclopédique. Sa paternité s'y révèle à chaque pas, dans ces allusions géminées à l'Écriture et à l'histoire, dans ces citations des psaumes ou de l'Evangile qui se reproduisent de grade en grade ; dans la glorification de la raison, de la justice ou droiture, du travail, de la charité pour le pauvre et l'opprimé; comme aussi dans la haine qui y respire contre les destructeurs du Temple, en s'alliant à une prédilection toute particulière pour l'aigle romaine, *the Roman Eagle ;* toutes choses qui, pour être passées inaperçues depuis longtemps, n'ont pas moins leur signification pour les profanes qui s'avisent de réfléchir.

Et puis comment ne pas être frappé en voyant les Chevaliers de la Marque chrétienne procéder à leurs travaux en vertu d'une bulle du pape Sylvestre, *by a bull of his holiness Pope Sylvester ;* au temps duquel les Cathares font remonter leur séparation de l'Église romaine (Bossuet, *hist. des Var.*); d'où les Séparés, *Kadosh,* ou Solitaires ; en remarquant certaines marches maçonniques exécutées *contre le cours du Soleil,* à l'instar du vol de l'aigle romaine, que Constantin *volse contra il corso del Cielo.* (Par., VI?) Comment ne pas s'étonner surtout en croyant reconnaître, pour l'avoir vu figurer en *Paradis* (XIII), le Salomon des Maçons, fondateur du *premier Temple*, et vengeur *du fils de la veuve,* comme Trajan, qui *la vedovella consolò del figlio* (XX), dans le Salomon-Trajan de Dante, Henri VII ? Quand, bien plus, ce *triplex et unus Deus,* opposé au serpent à trois têtes, au *triplex Geryon,* nous paraît se confondre si complétement avec le Cyrus maçonnique voyant, dans un rêve, le vieillard au pied d'argile (*Enf.* XIV), sous la figure de Nabuchodonosor *chargé de chaînes*, et Philippe-le-Bel sous celle d'un *lion féroce,* comme au début de la Comédie.

Aussi en sommes-nous à nous demander, si le Cyrus sous le patronage duquel fut reconstruit le *second Temple,* celui qui, résolu *to liberate the captives* (ces pauvres Cathares esclaves dans Babylone) permit à Zorobabel *to approach the degrees of his throne;* qui lui demanda à être *initié aux mystères du Temple,* en déclarant porter lui-même le

tablier des maçons et le faire porter à ses courtisans « à l'imitation des ouvriers du Temple » (Voy. *Light on M.·.*, 143-48, 52, 307 et suiv., et Villiaume, 121-25), ne serait pas, en définitive, Henri de Luxembourg; car alors le Zorobabel, qui entreprit si courageusement la reconstruction désirée, ne serait autre que le *gran Padre* Alighieri lui-même, si heureux, nous le savons, d'avoir été admis à embrasser les *sacrés genoux* de son prince bien aimé, l'*Agnus Dei*, rédempteur *des captifs*. (Lettre de Dante à ce monarque.)

Si donc nous ne sommes dupe d'un mirage trompeur, il y aurait peu à s'étonner de tant de points de ressemblance entre la Trilogie dantesque, où domine un symbolisme mystique d'une obscurité savamment combinée, et cette institution mystérieuse, aux cérémonies et au langage bizarres, dont les membres, ne connaissant, à l'heure qu'il est, ni son origine ni son but réel, en sont arrivés à croire que leur secret n'est qu'un mythe destiné à voiler une école de *philosophie naturelle* (épicurienne, pythagoricienne, platonicienne, stoïcienne, c'est tout un). La Comédie, en effet, ne serait alors que la mise en œuvre poétique d'une même idée politique, religieuse et sociale, enfantée par le même cerveau olympien; idée puissante autant que féconde, dont l'influence, s'étendant aujourd'hui encore sur le monde entier, y aurait réalisé, sous forme républicaine et sous tous les gouvernements, la Monarchie universelle du génie qui avait rêvé celle de l'Empire (*).

Desirerait-on maintenant savoir à quelle époque s'opéra la fusion entre le catharisme, le templarisme et le parti impérialiste ou gibelin, fusion à laquelle Dante fait très-clairement allusion dans les derniers chants du Paradis, (*voy.* aussi le XXIII[e]), et à laquelle son habileté diplomatique ne fut pas certe étrangère? Qu'on lise avec attention cet exposé historique dont nous donnons ici la traduction fidèle, sauf quelques parenthèses :

« Après les persécutions dirigées contre les Templiers, dont l'Ordre fut banni au concile de Vienne, le 1[er] octobre 1311, et dont les propriétés, laissées à la disposition du Pape, furent données en partie aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en 1312; le nombre des chevaliers qui avaient échappé était fort restreint. Ils cherchèrent donc à recruter leur Ordre en y admettant des personnes qui leur inspirassent confiance et qu'ils crussent capables de garder un secret de la plus haute importance. C'est ce qu'ils trouvèrent parmi les *bons* et *vertueux* Maçons que Salomon avait distingués après la construction du Temple. (Lisez parmi les *bons-hommes* de la *Massenie* du Saint-Graal, dont les travaux avaient pour but la Jérusalem céleste, et qu'avait distingués antérieurement le Salomon Frédéric II, par lequel le gnosticisme avait fait invasion dans le Temple.) La candeur et l'intrépidité dont ils avaient fait preuve dans les plus grands

(*) Si ces études tombent dans les mains de quelqu'un des dignes Maçons qui répudièrent l'Ordre après le meurtre du F.·. Morgan, et publièrent le livre curieux intitulé *Light on Masonry;* ils reconnaîtront sans doute l'erreur dans laquelle ils sont tombés, en croyant la Maçonnerie dirigée contre le christianisme, lorsqu'elle ne menace en réalité que l'Église romaine, dont les chefs, ne s'abusant pas sur sa portée réelle et peut-être même sur son origine cathare, l'ont frappée mainte fois d'excommunication. Ils n'ont pour s'en convaincre qu'à ajouter au mot *religion*, l'épithète *catholique*, dans l'allocution du P. Adam, pages 255 et suiv. de *L. on M.·.*

dangers, la sagesse, l'union, la charité, l'amour, l'impartialité, la discrétion et le zèle qu'on admirait chez eux (les *dritti costumi* de ces *tanto santi* qui édifièrent le Toulousain Stace, si versé dans les mystères du *Vaso Naturale*, Purg., XXII, XXV), tout contribua à leur persuader, qu'ils ne pouvaient mieux faire que de S'UNIR AVEC EUX. Leurs pères, leurs patrons et affiliés recherchèrent donc la faveur d'être admis dans leur association et *initiés à leurs mystères*. Les nouveaux initiés furent informés par les Maçons (du Saint-Graal) de ce qu'ils étaient réellement, des événements d'une cruauté barbare auxquels ils avaient échappé (la croisade albigeoise) et des résolutions qu'ils avaient prises d'augmenter *secrètement* leur nombre, de rétablir leur Ordre (du Saint-Graal) et de reprendre possession de leurs domaines (du Languedoc et de la Provence). Les Templiers offrirent alors à *leurs frères* leur concours, pour les aider à prendre leur revanche et, leur cause étant désormais commune, ils les invitèrent à compter sur eux et sur leur juste gratitude (pour leur avoir tendu la main comme à des frères opprimés). Les chevaliers Grands-Élus ayant approuvé leurs projets et accepté les offres des Princes Maçons, il fut convenu entre eux qu'en place de l'insigne de l'ordre du Temple, *qui était une croix* (vue d'assez mauvais œil des deux parts, comme instrument de la Passion du Christ), les uns et les autres adopteraient dorénavant les symboles, signes et mots de passe des Maçons. *Diverses analogies* dans les événements de leur histoire donnant aux Templiers la conviction que les différents signes de la Maçonnerie (*Massenie*) les mettraient entièrement à couvert contre la malice de ceux qui chercheraient, comme il avait été fait déjà, à s'introduire frauduleusement dans l'Ordre, et qu'ils ne pouvaient mieux confier le véritable secret, qu'à ceux dont ils avaient, à l'épreuve, reconnu la loyauté, et en qui ils avaient la plus grande confiance. (La langue maçonnique serait alors celle dont Adam dit: *L'idioma ch' io usai e* FEI, Par. XXVI.) Il en fut donc ainsi, et les Templiers passèrent par les différents degrés connus dans la Maçonnerie qui, remontant à la construction du Temple de Salomon, se perpétua jusqu'à sa destruction, signalée par les événements les plus remarquables; *événements* ENTIÈREMENT ANALOGUES À LA DESTRUCTION DES CHEVALIERS DU TEMPLE (mêmes causes, mêmes effets dans la croisade albigeoise qui écrasa la *Massenie*).... Voilà d'où la Maçonnerie est dérivée et comment elle a été transmise jusqu'à nous ; voilà ce qui nous porte à nous associer des hommes dont le mérite, le courage, *les bonnes mœurs*, leur valent de titres à ce qui n'était accordé qu'à la naissance chez les ancêtres des Templiers. »

Il y a certes là toute une révélation et ce récit d'une extrême limpidité, qui remonte probablement jusqu'à Dante lui-même, porte en soi tous les caractères de l'authenticité, quoiqu'il ne faille certe en chercher les éléments ni dans les chroniqueurs ni dans les historiens anciens ou modernes. Mais on le trouvera tout entier dans *Light on M.·.*, 285-86, tel qu'il est journellement débité par les héritiers du Temple et des Bonshommes de la Massenie, dont les plus doctes croient n'accomplir qu'une vaine cérémonie et ne se doutent pas qu'ils font un cours d'histoire. Ils ne se doutent pas davantage que ces Chevaliers de Malte auxquels ils font jurer une haine implacable, ne sont autres que les champions du Pape, seigneur

suzerain, comme *capo reo*, du château-fort de Malta, sur le lac de Bolsenna, où étaient enfermés les criminels ecclésiastiques; pénitentiaire auquel Dante ne manque pas de faire allusion, à ce titre, chant IX du *Paradis*. Ils ne se doutent même pas, s'ils savent que le fameux Hiram Abiff, assassiné par des misérables, est la figure de Jésus-Christ; qu'il est aussi la personnification mystique de l'église cathare elle-même, de ce Temple de la Jérusalem céleste dont le Sauveur, Grand Architecte qu'il était, disait aux Juifs qu'il le reconstruirait en trois jours; église cathare ou « loge dont la première place fut *entre trois montagnes* inaccessibles aux profanes, *dans une profonde vallée,* où régnaient *la paix, la vertu et l'union.* » (Light on M.∴, 306.)

Mais il ne faut pas donner aux érudits, qui finiraient par être désorientés, trop de besogne à la fois, nous nous arrêtons donc et nous renverrons ceux qui désireront de plus amples rensignements sur le catharisme proprement dit, à l'*Histoire des Cathares,* de M. C. Schmidt, œuvre remarquable, qui nous a été d'un grand secours, et dans laquelle une impartialité toute chrétienne met encore mieux en relief la plus consciencieuse érudition.

Nous ne terminerons pas cette note sans inviter les théologiens et avec eux le savant historien de Port-Royal des Champs, à rechercher s'il ne serait pas possible de retrouver quelques traces des doctrines cathares dans celles que la Compagnie de Jésus poursuivit avec tant d'acharnement sous le nom de jansénisme; car les opinions religieuses de ces *Solitaires,* dont la vie austère et la morale régide rappellent étonnamment la manière de vivre et de penser des Parfaits, pourraient bien remonter beaucoup plus haut que l'évêque d'Ypres. Nous en croirions volontiers à cet égard l'instinct persécuteur des inquisiteurs du grand roi, fort éloignés de partager l'admiration enthousiaste de Dante et de Pétrarque pour les *Solitaires*. Que dirait M. Cousin, grand Dieu! s'il lui fallait reconnaître des Parfaites dans les belles pécheresses de cour, gracieux objets de ses amours platoniques rétrospectifs ?



Notre intention était de condenser à la fin de ce *Commentaire* les nouveaux éléments fournis par le *Paradis,* pour compléter la *Clef du langage symbolique* des fidèles d'Amour; mais le volume est déjà bien gros, puis cette *Clef* n'étant qu'un résumé ou table alphabétique, il sera toujours temps de lui donner son complément. Nous n'y manquerons pas, si Dieu nous prête vie, pour l'édification de M. Saint-René Taillandier et de ses patrons, dont la bienveillance à notre égard s'est manifestée à tant de signes. Nous espérons nous en acquit-

ter de manière à les mettre en mesure d'entendre couramment à l'aide de *nos bouffonneries*, dont l'Académie des inscriptions et belles lettres doit s'amuser un de ces jours, les poëtes et romanciers provençaux, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, Boccace, les sonnets de Michel Ange, la prose de Gravina, de Marsile Ficin et des autres platoniciens composant la *Société de la Truelle*, etc., ce que nous les défions de faire, même à l'heure qu'il est, avec toute leur gravité et tout leur bagage bibliographique. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir lu beaucoup de lettre moulée, allemande ou autre, et même de vieux manuscrits, pour se poser en docteur et se croire en droit de rudoyer le pauvre monde; il semble encore qu'il conviendrait au moins de comprendre ce qu'on a lu. Nous tâcherons donc dans notre humble sphère d'y aider ces superbes maîtres, sans même espérer d'eux un remercîment pour leur avoir mâché le pain des anges. Puisse-t-il leur être léger!



ARRÊTÉ DE COMPTE

AVEC LA CRITIQUE.



La critique est une puissance qui date de bien loin et, du grand au petit, il faut compter avec elle, sans trop se préoccuper de ses caprices et de ses boutades; car elle a, comme tous les souverains, ses engouements et ses répulsions, avec les meilleures intentions possibles de se montrer juste envers chacun. Mais gardez-vous d'appeler son attention sur un ouvrage sérieux dans l'instant où il lui plaît de se distraire aux éclosions de la littérature facile; ne lui parlez pas de fouiller dans de vieux livres, lorsque s'étalent sur son bureau les plus fraîches productions de l'esprit du jour; ne lui demandez pas un effort, un labeur quelconque, quand, mettant à profit les loisirs que lui laisse la politique, elle se complaît aux douceurs du *far poco*. Oh! alors rien ne peut l'émouvoir. Nul ne le sait mieux que nous qui, depuis trois ans, allons sollicitant humblement de ses organes les plus accrédités, non des éloges, mais un jugement motivé, et qui n'en sommes guère plus avancé pour cela. Mauvais vouloir chez les uns, sous une influence que nous révèlerons peut-être un jour, défiance chez d'autres, paresse chez certains et indifférence chez tous pour une question sans actualité, dont il faut rechercher laborieusement la solution aux XIIIe et XIVe siècles. Voilà ce que nous avons le plus généralement rencontré.

Ce qui vient, il faut l'avouer, à la décharge des organes de la cri-

tique, c'est que nous n'avons pas été plus heureux près des diverses académies, dans lesquelles nous comptions trouver des juges compétents, et auxquelles nous nous étions fait, en conséquence, un devoir d'adresser nos études sur la Comédie. C'est sans doute qu'elles leur ont paru absolument indignes d'attention ; sinon, ces corps illustres auraient trouvé moyen, par quelques paroles bienveillantes, d'exprimer leur opinion sur l'ouvrage et d'encourager l'auteur, éclairé par leurs conseils, à poursuivre ses travaux.

Rebuté ainsi de toutes parts, je n'en dois que plus de gratitude à MM. Félix Mornand et Jules de Prémaray, non pas tant pour la courtoisie avec laquelle ils ont fait droit à ma requête, que pour le courage qu'ils ont eu d'émettre les premiers une opinion favorable à mon égard, et de proclamer en face de nombreux opposants, dont les plus hostiles n'étaient pas ceux qui élevaient la voix, que l'auteur de Dante hérétique et de la Comédie commentée dans son sens intime, pourrait fort bien avoir rencontré juste, en signalant dans le grand poëte florentin un tout autre esprit que celui du catholicisme et du dévouement à l'Église romaine.

Je suis heureux de compter aussi parmi les hommes de savoir et d'intelligence ayant compris ce qu'il pouvait y avoir de vrai et de fécond dans la voie où je marchais en éclaireur, MM. Philarète Chasles, F. Riaux, du *Constitutionnel*, A. Peyrat, de la *Presse*, Jourdan et A. Michel du *Siècle*. J'en citerais bien encore quelques-uns, mais il ne faut compromettre personne, il faut attendre que chacun ait pu formuler son jugement lorsqu'il trouvera le moment opportun.

Car ces honorables écrivains ne sont pas les seuls à penser ainsi. Plus d'un homme de lettres, je le sais, parmi ceux qui ont fait une étude particulière des littératures du Midi, auraient volontiers formulé leur avis dans le même sens ; mais la partie la plus obscure du poëme, le *Paradis*, restait à interpréter, celle qui paraissait défendue par un plus formidable boulevard d'orthodoxie. Les forces du commentateur pouvaient le trahir au moment décisif, et son audacieuse entreprise avortée, il restait en butte à tous les traits du ridicule. A quoi bon s'exposer à partager son sort ? Le plus sage n'était-il pas d'éviter de se compromettre en prenant parti avant que la victoire fût assurée ? Et voilà comment les traditions d'héroïsme passent de la politique dans la littérature.

Eh bien, raison de plus pour redoubler d'efforts et pour conduire à fin la tâche commencée. Il s'agissait d'ailleurs de prouver aux deux honorables écrivains qui, seuls, nous avaient tendu la main dans l'a-

bandon où nous laissaient tant d'autres, dont il semblait que nous aurions été en droit d'attendre assistance, que nous ne sommes pas de ceux qui lâchent pied lorsqu'ils se sont une fois engagés sur le terrain de la vérité.

Puis, comment battre en retraite, quand le nombre des contradicteurs allait s'éclaircissant ; quand les seuls qui se soient risqués à engager un simulacre de discussion, renonçant à la soutenir et se renfermant dans un silence prudent, laissent à d'autres le soin de les suppléer ? On a pu juger de la valeur de leurs arguments par les citations dont nous avons fait précéder notre commentaire des deux premières Cantiques. Voyons si l'orthodoxie de Dante aura recruté des champions plus redoutables dans le cours de cette année.

Le premier en date est M. Atto Vanucci, qui dans un article de la *Revista Enciclopedica* du 5 février 55, publiée à Turin, nous signale comme un détracteur de Dante, « voulant faire passer tous ceux qui voient en lui une des plus grandes intelligences du monde pour un troupeau d'imbéciles, *gregge di stolidi;* » je serais de plus, à l'en croire, un ennemi de la liberté et de l'indépendance italienne ; en conséquence j'aurais écrit « *contre Dante* et contre les autres grandes intelligences des siècles passés, afin de faire tomber mes coups sur les hommes qui professent, de notre temps, cette hérésie qui se propose pour but la liberté des peuples, *Per battere così gli uomini che all' età nostra professarono l'eresia che vuole fatti liberi i popoli.* »

Ce n'est pas tout, j'appartiens comme catholique « à cette école intolérante qui, gouvernée par la fureur, emploie les injures au lieu de raisons, et voudrait voir brûlés tous ceux qui ne pensent pas comme elle ; » je suis au nombre des « champions furibonds de l'ordre, *furibondi campioni dell' ordine,* et mon livre contre Dante, dont je suis *l'accusatore furibondo,* dicté par la fureur, la mauvaise foi et la folie, *nuovo furore, mala fede e follia,* est un immense recueil de songes, d'arguties, d'erreurs et de *furibonde tristizie.* » Pauvre signor Atto ! votre article furibond m'a fait bien rire. Pourquoi aussi vous escrimer de la sorte contre des moulins à vent ? Il vous était si facile de vous renseigner sur mon compte à Turin même ; Leopardi, mon collaborateur et mon ami, vous aurait affirmé que je n'étais un fanatique ni en religion ni en politique et que je ne veux faire brûler personne ; autant en aurait fait Massari, l'honorable député ; tous deux prêts à jurer que durant des années entières ils n'ont remarqué en moi aucun symptôme de fureur. On vous dira même au besoin que j'ai pu discuter tranquillement dans le salon de J. Ricciardi avec Mazzini, sans la

moindre velléité de le prendre aux cheveux, quoique nous fussions loin d'être du même avis au sujet de sa lettre au Pape, qu'il venait de publier. Bien plus, il m'est arrivé maintes fois de m'entretenir, très-amicalement je vous jure, avec les deux Poerio, avec F[co] Ruggiero, avec Bozzelli, qui depuis, mais alors il était vertueux, avec l'excellent Mammiani, le savant M° Melloni, Monsignor Muzzarelli, encore bien d'autres, qu'il y aurait peut-être danger à citer quant à présent, et de traiter avec eux les grandes questions de l'indépendance et de la liberté constitutionnelle en Italie. Or, si nous n'étions pas toujours d'accord sur les moyens, ceux d'entre eux qui ont survécu vous attesteraient, qu'il n'y eut jamais dans nos discussions doute, divergence sur le but à atteindre. Quant à ma bonne foi, je m'en rapporte à ce que vous en dira M. Ferjus Boissard, mon loyal contradicteur, dont vous exaltez la tolérance, en n'ayant garde de l'imiter, et qui ne désire pas moins que moi-même, voir une controverse sérieuse s'engager sur l'orthodoxie de Dante, dans l'espoir que l'autorité de juges compétents viendra trancher ce qui ne lui paraît pas moins qu'à moi une très-grande question, au point de vue religieux, philosophique et littéraire. Voyez, *caro signore*, comme vous écrivez l'histoire !

Vous êtes, faut-il le dire, tout aussi malencontreux en fait de critique. Moi détracteur de Dante, moi vouloir traîner ses œuvres dans la fange, *gettarle nel fango!* Mais lisez donc le volume dont vous avez cru rendre compte, notamment la p. 451, et puis réfléchissez donc : les idées qui ont enfanté le protestantisme au XVI[e] siècle, la révolution au XVIII[e] et le socialisme au XIX[e], ne seraient donc que fange à vos yeux ? Ah ! mieux vaut vous avoir pour ennemi que pour ami. Moi le calomniateur du grand Alighieri ! l'accusant sans preuves et dans l'impossibilité de donner la clef de son langage mystérieux ; mais trois volumes de preuves étaient déjà publiés quand vous écriviez ceci, et le troisième vous donnait précisément la clef désirée. C'est jouer vraiment de malheur ; aussi ne vous tiendrai-je pas plus longtemps sur la sellette, et ne vous chercherai-je pas querelle sur certains mots dont, entre gens qui se respectent, on ne doit user qu'à bon escient et en déduisant ses preuves ; tâchez seulement de n'y pas revenir.

On ne devinerait jamais qui s'avise de faire chorus avec le très-irascible signor Atto, bon catholique, je suppose, et grand ami de la tolérance, qu'il paraît pratiquer peu. C'est, sans doute, un écrivain de l'église réformée, un protestant qui se voile modestement sous les initiales R. de C. Je me trouverais ainsi pris, comme dans un étau, entre deux camps opposés. Ainsi quand je signale dans l'Alighieri un des

précurseurs de la Réforme, je soulève contre moi et Rome qui le revendique et Genève qui tient à le lui laisser. On n'est pas moins chanceux.

L'article publié par M. R. de C., dans le *Bulletin littéraire* de la Bibliothèque universelle de Genève, n° d'avril, un peu plus modéré dans la forme que celui de Turin, quoique non moins acerbe au fond, aboutit à la même conclusion. Inspiré par l'esprit de dénigrement, je me suis fait le calomniateur de Dante. Or « la calomnie qui s'exerce contre les morts, pour être moins courageuse que celle qui s'attaque aux vivants, n'est ni plus excusable ni plus permise... Qu'avait-il à dissimuler? quelle précaution avait-il à prendre celui qui, par la bouche de Béatrice et par celle de saint Pierre, a tracé, de l'Église déchue et des Papes avilis, des portraits dont toutes vos gloses n'atteignent ni l'énergie ni la crudité? » Mille pardons, monsieur, il avait à dissimuler une foi qui avait fait massacrer les Albigeois et brûler les Templiers. Mais, répliquez-vous, « Dante a été condamné au bûcher et à la confiscation des biens précisément pour opinions politiques par les magistrats de Florence. Ce qu'il a bravé comme citoyen, l'aurait-il redouté comme sectaire? » Ah! monsieur, vous qui me reprochez de méconnaître les faits et de défigurer l'histoire, ignorez-vous qu'une fois hors du territoire florentin, le condamné Dante pouvait vivre en paix à quelques lieues de ses foyers, et se rire des sbires du podestat; tandis que, l'anathème une fois lancé contre lui, comme hérétique, Rome, assez tolérante en ce qui n'attaquait que la discipline, pouvait le poursuivre et l'atteindre partout comme hérétique, en Italie et même à l'étranger? Rappelez vous donc Arnaud de Brescia, Savonarole, Jean Huss et tant d'autres.

M. R. de C. veut bien me pardonner, comme péché véniel, « d'avoir fait de mauvais ouvrages, méconnu les principes de toute poétique et les lois de l'imagination, et de m'être montré le rival de Chapelain, en défigurant le poëme de Dante, en le travestissant, comme Scarron celui de Virgile, car personne n'en veut à Scarron pour son Virgile travesti... Ce que nous ne pouvons accepter, dit-il, parce que ce n'est plus de l'interprétation, mais de la calomnie, c'est la prétention du commentateur d'imputer à Dante lui-même ces déguisements de pensée, cette hypocrisie de langage, cette dissimulation perpétuelle, qui forment avec le caractère du poëte le plus complet contraste... Il y a un plus grand malheur que de ne pas comprendre la poésie et de défigurer l'histoire, c'est de méconnaître et de noircir un honnête homme... C'est pour notre propre compte

que nous sommes sévères envers un écrivain qui, ne ménageant personne, ne mérite lui-même point de ménagements. »

Il y avait lieu de s'attendre, ce semble, que le sévère M. C. de R., si terrible contre « ces auteurs infatués et bizarres qui sacrifient à de simples jeux d'esprit les plus pures renommées, » allait signaler, dans les trois volumes qu'il avait sous les yeux, quelque grosse bévue historique, qu'il arriverait à proposer un sens acceptable aux *Canzoni*, que les plus habiles déclarent ne pas comprendre, à la *Vie nouvelle*, non moins obscure, au *Banquet*, commentaire qui rend plus inintelligible ce qu'il paraît vouloir expliquer, au traité de *Vulgari eloquio*, qui remonte au déluge ; œuvres dont j'ai donné l'analyse et l'explication, sans que personne jusqu'ici ait eu le courage d'élever la voix et de déduire ses preuves pour me convaincre d'erreur. Nullement ; cet intraitable champion de l'orthodoxie de Dante ne souffle mot de ces œuvres secondaires du grand poëte, où l'hérésie se trahit à chaque ligne. Il n'a garde de s'engager sur ce terrain et choisit de préférence celui de la Comédie. Eh bien, vous croyez peut-être que, le point d'attaque ainsi circonscrit, il va se mettre en mesure de démontrer, en s'appuyant sur l'histoire, sur des documents précis, sur des témoignages contemporains, que je me suis lourdement mépris en signalant saint Dominique sous la figure de Minos, le grand Hildebrand sous celle de Pluton, la comtesse Mathilde sous celle de Proserpine ; en reconnaissant Innocent III dans le centaure Nessus, son pupille Frédéric II dans Achille, Raymond de Toulouse dans l'aveugle Tiresias, la secte albigeoise dans sa fille Manto, etc., etc. Erreur. Pour M. R. de C., toutes ces révélations sont comme non avenues ; il les passe complétement sous silence. Là pourtant, en grande partie, est la clef de l'allégorie et du poëme tout entier.

Non, il prend çà et là quelques épisodes, dont il lui semble que le commentateur a exposé le sens avec moins d'évidence, et voici comment il croit arriver à le refuter : « Faut-il se fâcher pour le poëte ou rire du commentateur, quand, sous la plume de ce dernier, l'on voit Francesca et son amant devenir « une figure géminée symbolisant l'hermaphroditisme mystique des fidèles d'Amour, forcés de se laisser entraîner, sous la conduite de la prostituée de Babylone, à la bourrasque infernale ? ou quand de Sémiramis il fait la figure de l'Église de Rome ? ou quand de Diomède il fait l'empereur Henri VII ? et de Didon « le type de l'église infidèle au Christ son époux ? » du comte Ugolin la Papauté, et de Rhéa, épouse de Saturne, l'Église romaine, etc. » « Que faut-il penser d'un système d'interprétation

qui ne recule pas devant de telles conséquences? » demande M. C. de R., et il continue de la sorte. Pour cet exposé si curieux dans son étrangeté du mystère de la génération sectaire, mis par Dante dans la bouche de Stace, pour ce passage non moins admirablement conçu, où il est parlé de la formation de l'âme, pas un essai de réfutation, pas un mot qui mette en relief la vérité à côté de l'erreur. La citation vaut de preuve pour ce terrible contradicteur, écoutez-le vous dire avec un aplomb imperturbable : « De nouveaux exemples ne nous apprendraient rien de plus. » Quoi, monsieur, pas même la grande scène de la fin du Purgatoire? « Et l'on perd son temps à réfuter ces choses-là : on les expose, on ne les discute pas. »

Que faut-il penser, dirons-nous à notre tour, d'un pareil système de critique? Qu'il est facile, et encore plus commode assurément; mais, s'il prouve quelque chose, c'est plutôt en faveur du livre attaqué, dont la partie substantielle n'est pas même effleurée; et surtout quand celui qui l'emploie proclame l'intention de n'user d'aucuns ménagements. En paroles, sans doute, a-t-on voulu dire; mais en arguments, c'est se montrer aussi par trop économe. Et lorsqu'après avoir crié à la calomnie, on reste impuissant à prouver son dire, loin d'aborder de front les positions principales de l'ennemi; quand la défense, entreprise à grand fracas, est réduite à tourner timidement les difficultés, à n'engager la lutte que sur des points accessoires, et là même finit par avorter, on s'expose à ce que, par un juste retour, l'épithète de calomniateur retombe de tout son poids sur celui qui l'a lancée.

Il y a des gens que la contradiction irrite. Nous sommes loin d'être du nombre, Dieu merci; car nous la croyons indispensable à la manifestation de la vérité, et nous l'appelons, en conséquence, de tous nos vœux; mais c'est à la condition qu'elle sera courtoise et loyale des deux parts, sans jamais s'écarter de cette convenance que donne l'éducation et de cette dignité calme, fruit d'une conviction qui s'appuie sur l'étude et la réflexion. Tels sont les caractères que nous aimons à rencontrer dans les lettres d'un bibliophile, lettres signées L. C. de Belleval. L'honorable écrivain ne partage pas notre opinion sur l'esprit qui aurait dicté la Comédie et les autres ouvrages de l'Alighieri; mais lui, du moins, ne fulmine pas contre nous l'anathème, parce que nous avons entrepris de prouver que, loin d'être orthodoxe, Dante professait des doctrines en opposition à celles de l'Église romaine. Il pose nettement, et sans colère, ses objections dans l'*Union* du 24 juin dernier, et aussi les reproduisons-nous ici

d'autant plus volontiers que nous espérons y avoir répondu dans ce dernier volume de manière à lui donner complète satisfaction.

« Il me répugne, dit l'honorable écrivain, de ne voir en Dante qu'un révolutionnaire... Tout le poëme n'est-il, lui aussi, qu'un voile qui recouvre une ardente prédication, un cri aux armes ! contre l'Église, contre tous les pouvoirs ? Béatrice n'est-elle que « la pensée verbe de Dante, sa foi sectaire, » le langage qu'un incessant symbolisme, dont nulle phrase ne saurait être lue et comprise sans le secours d'une clef? S'il en était ainsi, comment donc, lorsqu'on était plus près, lorsqu'on touchait au temps où vécut Dante, c'est-à-dire, quand il devait exister encore une foule de gens ayant appartenu au même parti que lui (s'il était pasteur, il faut bien qu'il ait eu un troupeau), ayant partagé ses idées, ses affections, ses colères, comment aucune explication de ce genre ne s'est-elle fait jour ? Comment, pour se produire, ont-elles attendu des centaines d'années ? L'état de l'Italie, cependant, permettait alors toute chose ; la révolte — ou la révolution, comme on voudra l'appeler — y bouillonnait par mille cratères. Pourquoi Dante, avec son imposante renommée, n'a-t-il pas été choisi quelque part pour drapeau? Pourquoi n'aurait-on pas déjà traduit tout haut, quelque part, quelques-unes de ces énigmes que déchiffre, en plein XIXe siècle seulement, M. Aroux ? Pourquoi quelqu'un n'a-t-il pas expliqué, avant lui, que ce mot de *Bice*, accepté par tout le monde pour la syncope de Béatrice, n'est composé que de quatre initiales, résumant dans ces deux syllabes la foi de Dante en politique et en religion ? Pourquoi n'a-t-on pas indiqué qu'il en était de même pour *Ben* (le souverain bien) ? Je serais fort embarrassé, et je ne serais pas le seul à coup sûr, d'avoir à répondre à ces questions épineuses. »

Après avoir cité un passage des œuvres posthumes de Fauriel sur l'amour de Dante pour Béatrice, amour qui, selon lui, ne constituerait qu'un non sens poétique, une insipide et froide pédanterie, s'il ne fallait voir, dans la dame de ses pensées, que la théologie, M. de Belleval conclut ainsi : « La condamnation est rude ; mais, en vérité, je dois l'avouer, je m'associe à l'avis du savant professeur, et j'aime bien mieux prendre Dante pour ce qu'il était, pour un poëte, un grand poëte, que pour un conspirateur, que pour l'émissaire, voire le chef de sociétés secrètes religieuses ou politiques. »

Et moi aussi ; mais ce que nous aimons mieux diffère trop souvent de ce qui est, fut ou sera ; la question est donc de savoir si le jugement de Fauriel, tout rude qu'il est, a rencontré juste. Peut-être

que, après avoir examiné les effets du nouvel éclairage de notre invention sur les décors et les personnages du Paradis dantesque, M. de Belleval aura-t-il à regretter de s'être déclaré contre le pédantisme. S'il en est ainsi, il a trop de loyauté pour ne pas reconnaître franchement, qu'en fait d'archéologie, le sentiment poétique est un guide trompeur.

C'est peut-être aussi à l'influence du sentiment poétique qu'aura cédé M. Ulric Guttinguer. Quelques lignes élogieuses sur le livre et sur l'auteur, insérées dans la *Gazette de France* du 2 février 1856, annonçaient son intention de rendre compte « le plus tôt possible » de nos études sur Dante, en y apportant « l'attention et l'examen dus à d'aussi sérieux et consciencieux travaux. » Nous espérions donc trouver en lui un critique disposé à discuter sans prévention des travaux dont il reconnaissait la nature grave et élevée. Par malheur, M. Guttinguer n'a pas jusqu'ici donné suite à ce bon mouvement.

Ce n'est pas assez de rencontrer peu de sympathie chez les amis de la poésie, il nous faut encore avoir des philosophes pour adversaires. C'est M. Frédéric Morin qui, dans la chronique littéraire de la *Revue de Paris* du 15 janvier 1856, s'est chargé de faire bonne justice de mes irrévérences au sujet de Dante, que dis-je? de mes « accusations insensées. » Voulez-vous savoir quel est « le système d'un certain M. Aroux, fort goûté des fanatiques et qu'on peut regarder comme le Nicolardot du poëte de Florence? » Écoutez bien : « Dante n'aurait été qu'une sorte de franc-maçon du XIVe siècle, un *navet* anticipé, un adepte des sociétés secrètes les plus dangereuses, un continuateur direct de cette œuvre mystérieuse de *restauration païenne*, que les gnostiques, les manichéens et les autres hérésiarques, ces prédécesseurs des *libératres*, avaient déjà tentée; un *apôtre clairvoyant du vice*, du mal et de la destruction, un criminel qui se propose formellement de *renverser la religion, la famille, la propriété*, et de leur substituer, à travers des ruines sanglantes, *des rêveries monstrueuses de sensualité et d'orgueil*, inspirées dès l'origine par le démon aux cœurs corrompus, etc., etc. »

Voilà comment en est venu à comprendre et à écrire un professeur de philosophie, à qui l'on doit quelques pages estimables dans une vie de saint François d'Assises. Mais que voulez-vous? M. Veuillot est le cauchemar de M. Morin; aussi, lorsqu'il lui arrive de flairer dans quelque proposition la moindre tendance vers les doctrines de l'*Univers*, il ne se possède plus et sa philosophie lui fait défaut. Il est juste d'avoir égard à une telle prédisposition et de pardonner quelque

chose. Ainsi fais-je de grand cœur. Je ne lui en veux donc pas d'avoir battu M. Veuillot sur mes épaules. J'aurai seulement un reproche à lui faire, c'est d'adopter le procédé commode préconisé par M. R. de C. et de décliner une controverse calme et sérieuse. En effet, ne gourmande-t-il pas M. Ferjus-Boissard d'avoir entrepris de réfuter l'auteur des *Révélations*, au lieu de se borner à lui dire tout crûment son fait? « Pourquoi détacher M. Aroux du monde qui l'entoure (toujours M. Veuillot et les siens dont j'ignore même les noms) et ne pas dire la vérité à celui-ci comme à celui-là? Le livre de ce prétendu révélateur *n'est pas une œuvre qu'on discute en elle-même* avec tout l'attirail de la dialectique. Il fallait le constater, cela était suffisant, il fallait le constater comme *un des résultats bizarres de ce matérialisme pieux* qui s'est sourdement introduit dans ce siècle à l'abri de mille réticences, et qui, aujourd'hui, jetant le masque, prétend tout haut déloger son hôte, la raison humaine. »

On pourrait croire qu'une fois édifié par l'avant-propos de ma seconde publication sur ma non-complicité à l'égard des doctrines de l'*Univers*, il va changer de système et vouloir apprécier de sens rassis, dans son application pratique, un mode d'interprétation dont il a rejeté sans examen la théorie générale. Nullement; sa philosophie ne procède pas ainsi. « Nous répondrons tout simplement, dit-il, à M. Aroux en le citant. Le bon sens des lecteurs restera juge de ses commentaires. » Et là-dessus, ouvrant le livre, au Ve chant de l'*Enfer*, il se refuse à reconnaître dans l'épisode de Françoise de Rimini l'hermaphroditisme mystique des fidèles d'Amour. « On a honte de discuter une telle invention, » s'écrie-t-il la rougeur au front; mais enfin, daigne-t-il objecter, si l'union des deux amants représente une idée mystique et albigeoise, elle ne saurait constituer une faute et un adultère. « Mille pardons, monsieur, vous oubliez que vous venez de citer les lignes que voici: « Malheureux réduits à apostasier leur foi (albigeoise) par faiblesse de cœur, etc., » or vous ne sauriez méconnaître que, dans toutes les croyances possibles, l'apostasie constitue une faute, un adultère. Il n'y a donc là, ni contradiction ni hypothèse gratuite. Vous ne contestez pas que la colombe soit la figure de l'esprit, mais vous vous refusez à admettre que les deux amants de Rimini personnifient les Albigeois d'Italie, parce qu'ils sont comparés par le poëte à deux colombes. Je dis oui, vous dites non, mais peut-être aurez-vous changé d'avis à la fin de ce volume. Ils ne sauraient symboliser l'union de l'intelligence et de la volonté, attendu, dites-vous que « la philosophie albigeoise séparait d'une manière absolue l'intelligence et la volonté. »

En êtes-vous bien sûr, monsieur? L'habileté sectaire en a donné à garder à de grands clercs qui pouvaient vous égaler en doctrine. Pour vous, le *maître de l'Univers* n'est point l'empereur Albert d'Autriche, c'est Dieu ; que n'avez-vous lu tout le poëme au lieu de vous arrêter à un épisode dont je n'avais donné, à dessein, qu'une explication partielle? Vous auriez vu plus de vingt fois l'idée de Dieu confondue dans la pensée de Dante avec celle de l'Empereur : vous auriez acquis la conviction qu'il n'y avait pas contre-sens à entendre *pio* dans le sens de papiste, d'homme-lige de dame piété ou *pietà ;* et quand vous aurez pu comparer la symbolique de la Maçonnerie avec celle du Paradis, vous ne rirez plus, j'en suis sûr, de l'interprétation que j'ai donnée aux mots *lacrimar* et *ridere.* Les hommes d'intelligence, et je vous crois tel, peuvent se révolter d'abord contre ce qui les surprend par son étrangeté, mais jamais ils ne s'entêtent contre l'évidence. Il en sera donc de vous, comme de saint Grégoire, dont l'Alighieri dit si plaisamment, que *si tosto come gli occhi aperse in questo ciel, di se medesmo rise.* (Paradis, XXVIII.)

Vous avez encore les yeux fermés, c'est pourquoi, sans vous hasarder au delà des quelques vers relatifs à Francesca, sans aborder aucune des interprétations, bien autrement concluantes, dont la *Clef du langage symbolique* est comme la table et le résumé, vous vous hâtez de m'attirer sur votre terrain, c'est-à-dire sur celui de la philosophie. Est-ce parce que j'ai déclaré que j'étais peu philosophe? Je ne le suppose pas ; aussi n'hésitai-je pas à répondre à votre appel.

« Les hérésies albigeoises, dites-vous, se rattachent par des liens très-indirects à une certaine métaphysique qui n'est point un mystère et qui a son nom dans l'histoire. Il n'y avait aucun péril à professer les idées générales de cette philosophie, dont les rapports avec l'hérésie échappaient aux gens du vulgaire ; et l'on pourrait citer plus d'un docteur, même parmi les plus orthodoxes, qui les proclame très-haut, sans se douter de leurs conséquences. Au moins faudrait-il les retrouver dans la divine Comédie, pour avoir le droit de conclure comme le nouveau traducteur. M. Aroux, je pense, ne contestera point la légitimité de la méthode que je lui propose pour clore le débat.

« Or, je le lui demande, qu'il fouille dans l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, y trouvera-t-il, je ne dis pas la métaphysique en question, mais même son ombre? Ce n'est pas assez dire : entre les diverses doctrines philosophiques qui se partageaient les âmes au XIIIe siècle, quelle fut celle que choisit Dante ?

« M. Aroux ne devrait pas ignorer que les Dominicains, établis

principalement contre les hérésies du midi de la France, avaient constitué une philosophie destinée à la déraciner des intelligences. Au contraire, sans reprendre à leur compte les idées albigeoises, *les Franciscains en avaient une frayeur moins vive; ils rappelèrent même dans leur système très-complexe et un peu subtil, celles qui leur paraissaient* LE MOINS CONTRAIRES *au dogme reçu.*

« A qui se rattachera Dante? Aux Dominicains ou aux Franciscains? Il devrait se rattacher aux Franciscains si le système de M. Aroux avait la moindre apparence de vérité. Il se rattache visiblement aux Dominicains. »

Vous avez cent fois raison, monsieur, la philosophie de Dante, qui, autant que nous en pouvons juger dans notre ignorance philosophique, nous paraît être le naturalisme néoplatonicien, combiné avec les formules d'Aristote et la méthode d'Averroès; la philosophie de Dante se rattache *visiblement* aux Dominicains, mais *essentiellement* aux Franciscains. Cela vous surprend, et pourtant vous n'en douterez plus, lorsque vous aurez compris le langage de Béatrice et celui de saint Thomas d'Aquin dans le *Paradis.* Il pourrait donc se faire que vous eussiez été presque prophète, quand vous avez écrit ces lignes à toute autre adresse que la mienne : « Nous voyons venir l'heure où saint Thomas d'Aquin, si exclusivement célébré aujourd'hui par nos fougueux théocrates, sera poursuivi, ni plus ni moins que Bossuet, par leurs huées indécentes; à moins pourtant que son titre de saint ne les tienne un peu en respect. En tout cas, nous croyons pouvoir prédire, sans nous engager beaucoup, qu'on ne tardera guère à lui décocher, en l'enveloppant de quelques réticences obligées, l'épithète accusatrise de rationaliste, voire même de pantheiste. »

J'ignore, bien entendu, quel accueil les rédacteurs de l'*Univers*, qui n'ont soufflé mot de mon ouvrage, veuillez le remarquer, réservent à une proposition émise avec la plus extrême habileté par Dante au sujet de saint Thomas d'Aquin, à savoir : qu'il ne tenait que par un fil à l'Église de Rome; mais si, en rapprochant les doctrines que le poëte florentin met dans sa bouche, de celles qu'il a exprimées dans ses écrits, ces Messieurs arrivaient à reconnaître une orthodoxie douteuse chez l'ange de l'École, pourriez-vous en conscience trouver mauvais qu'ils en manifestassent quelque mauvaise humeur? Il faut être juste avec tout le monde et plus encore avec ses adversaires.

Puissé-je vous trouver tel une autre fois et ne pas avoir à repousser des allégations comme celle-ci : « Rien n'est plus clair, plus ri-

goureux, plus incontestable que la pensée qui lui a dicté son poëme (à Dante), l'*obscurité n'existe que dans les détails historiques, les allusions perdues*, etc. Voilà les énigmes qu'il fallait deviner, et *ce sont celles-là précisément que M. Aroux laisse de côté.* « Ah! monsieur! veuillez citer un détail historique négligé, une allusion omise, une comparaison tirée de la physique, de l'astronomie dont je n'aie signalé la portée dans son sens intime. Une autre fois vous voudrez bien prendre la peine de me lire avant de me condamner, n'est-il pas vrai?

Je ne me hasarderais pas à en dire autant d'un jeune écrivain de la *Revue contemporaine* aujourd'hui fondue avec l'*Athenæum.* « M. Aroux, dit-il, est l'auteur d'un livre : *Dante hérétique*, etc.; d'une brochure : *Dante pasteur d'une église albigeoise de Florence* (lisez de l'église), et *enfin* d'une traduction complète de la Divine Comédie. » Or, je n'ai point publié de brochure avant de donner ma traduction commentée du poëme, et si le jeune critique se fût donné la peine d'ouvrir cette traduction, il aurait vu que ce qu'il prend pour un ouvrage distinct, fait suite au *Commentaire*, dont il est partie intégrante et résume les explications dans un ordre alphabétique, sous ce titre *Clef de la Comédie*, etc. C'est dans le n° du 30 avril 56, que M. le comte Foucher de Careil a daigné émettre un jugement sommaire à notre sujet, tout en prononçant *ex cathedrâ* sa sentence sur *Dante, traduit par Lamennais.* Comment révoquer en doute sa compétence? « M. de Salvandy envoya M. Ozanam en Italie, avec la mission de rechercher les documents de l'histoire du Dante. M. Fortoul a confié récemment à l'auteur de cette étude une mission semblable. (Voyez-vous ce qu'il y a de profondément habile dans le rapprochement de ces deux missions?) Nous espérons que M. le ministre de l'instruction publique, qui joint à une connaissance approfondie du poëme de Dante le goût et l'étude des grands artistes de son temps, ne laissera pas s'arrêter l'impulsion que Fauriel et Ozanam ont donnée. « Malheureusement M. Fortoul n'a pas eu le temps de réaliser les espérances de M. le comte et de relever, « par un décret rappelant celui de Florence instituant un enseignement national en l'honneur de Dante, la chaire qui nous donna Fauriel. » Mais M. Roulland, qui n'a sans doute pas moins à cœur que son prédécesseur de ne pas nous priver des Fauriel et des Ozanam disponibles, ne laissera pas avorter une si bonne idée. Nous la lui recommandons.

Quelle triste figure aurait faite dans une chaire pareille, M. de Lamennais, auteur d'une « étude qui est une page de plus à ajouter

aux tristes négations de la critique contemporaine » lui « qui a traduit la Divine Comédie et ne paraît pas l'avoir comprise. » Mais comment s'en étonner ? « Sa vie de Dante écourtée et des indications superficielles de ses principaux ouvrages attestent le manque d'études précises et l'absence d'érudition dantesque. » Aussi c'est pure générosité de la part de M. le comte s'il ne s'attache pas « à relever la faiblesse des connaissances historiques de M. Lamennais sur l'état des sciences au XIIIe siècle. » Mais lui qui plonge un regard d'aigle dans les obscurités du poëte florentin, il vous signalera dans la *Vita nuova,* « des tablettes où Dante notait jour par jour les traces fugitives de ses premières pensées ; » dans les compositions de l'école amoureuse, « un mélange d'amour et de métaphysique, où d'obscures allégories se mêlent aux maximes subtiles et délicates d'une chevalerie *qui nous est inconnue,* et contribuent à faire de l'amour un grimoire. » Mais il est de trop bonne maison pour s'arrêter à déchiffrer du grimoire. Beaucoup de gens trouvent que rien n'est plus prolixe et plus diffus que le style du *Convito*, mais M. le comte, en admiration devant « l'énergique précision de la langue philosophique dans l'École, » vous dira, en pensant à la prose du *Convito :* « Il y a là des hauteurs et des profondeurs, des *précisions* que l'intelligence contemporaine est loin de comprendre. » Même la sienne, ce qui prouve sa modestie. Quant au sujet du livre en lui-même, « C'est la lutte de deux amours qui se disputent son cœur et que deux dames personnifient, Béatrice et la Philosophie. » Où peuvent donc avoir l'esprit ceux qui veulent voir deux croyances dans ces deux amours et deux églises dans les deux dames ?

Quant à la Comédie (monsieur le comte n'a point porté sa sentence sur le traité *De Vulgari eloquio*), la Comédie «reproduit, dans son ensemble et dans ses parties, la vie si complexe du poëte et ses trois époques distinctes. L'Enfer, le Purgatoire et le Paradis répondent à ces trois phases : la vie publique, l'exil et la vision. » Comme cela est net et fait bien jaillir la lumière sur les obscurités du poëme ! et puis quelle noble assurance dans cette déclaration : « J'ose affirmer que si la *Somme* de saint Thomas venait à se perdre, on retrouverait, dans ses parties essentielles, sa philosophie traduite en vers par le Dante. » Qui peut douter d'après un tel témoignage que tout le poëme n'ait été inspiré par la plus pure orthodoxie ? « Ceux qui s'étonnent de lire sur la porte de ce grand édifice ces mots, *Comédie divine*, ceux-là ignorent sans doute qu'un abîme sépare le comique de l'homme de celui de Dieu, et que la comédie dans le Ciel est bien souvent la tra-

gédie sur la terre (cela veut-il dire qu'on y rit de bon cœur de nos tribulations?), drame émouvant et terrible, dont Dieu tient les acteurs dans sa main, et où l'homme, après avoir occupé la scène quelques instants, disparaît dans les coulisses de l'éternité! Loin de lui, toutefois, la pensée que « ces péripéties sanglantes, que ces grandes catastrophes ne soient que des jeux préparés par le grand Aristophane du Ciel pour les plaisirs d'un parterre inconnu. » A la bonne heure, voilà de l'érudition dantesque relevée par les plus heureux effets de style et celle de M. Lamennais, il faut le reconnaître, est bien pâle à côté.

Mais en dépit de son rationalisme révolutionnaire, de ses hérésies politiques et religieuses, M. de Lamennais a du moins un mérite aux yeux de son sévère censeur. Il a tenu bon contre « l'inqualifiable méprise de M. Aroux, » il est donc juste de lui en savoir gré. Oui, « M. Lamennais lui-même, si prévenu et surtout *si crédule*, A RÉSISTÉ CETTE FOIS. » Son manque d'érudition n'a pas laissé son jugement en défaut, « il a prouvé du moins à M. Aroux que sa chimère d'un Dante hérétique ne peut tenir, même pour des yeux prévenus, devant les résultats tout autrement décisifs des recherches et des convictions d'Ozanam. Il a beau par ses traductions, ses clefs et ses commentaires se mettre l'esprit à la torture pour faire du Dante un fauteur de l'hérésie, un ennemi de l'Église et même un imposteur, le Dante de l'orthodoxie résiste à ses prises et *M. Lamennais lui-même* REFUSE D'Y TOUCHER. »

Le mouvement oratoire est beau, mais ce qui ne laisse pas d'en atténuer quelque peu l'effet, c'est cette réponse que, du fond de sa tombe, le pauvre abbé adresse à M. le comte.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais vivant?

Comment aurais-je combattu « la décevante hypothèse d'un Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste, » si j'étais sur mon lit de mort, quand le livre publié sous ce titre a paru dans les premiers jours de 1854, et si ce titre même n'a jamais retenti à mon oreille? Ne m'attribuez donc pas une opinion qui ne m'appartient pas et ne vous en faites pas un prétexte pour dire « cela nous dispense de réfuter l'hypothèse de M. Aroux. »

Il en est pourtant ainsi; à telles enseignes que nous avons entendu plusieurs amis de celui que M. le comte appelle « un des chefs du parti révolutionnaire et un esprit puissant dans le faux, » nous exprimer le regret que l'éloquent écrivain n'eût pas eu connaissance avant de mourir d'un ouvrage qui, disaient-ils, l'aurait vivement intéressé. Nous ne le regrettons pas moins qu'eux. Mais une perte que nous

déplorons bien plus encore, c'est celle d'un homme qui s'était acquis l'estime de tous les partis, et qui laisse un vide irréparable dans les rangs, peu nombreux, de ceux qui se livrent à l'étude de la littérature du Midi, et en particulier à celle de Dante. Nous la déplorons profondément parce que nous n'admettons pas que, loyal et laborieux qu'il était, il eût, lui, cherché des prétextes et des faux-fuyants pour éviter d'engager la discussion ; convaincu, au contraire, qu'il eût examiné et approfondi la question soulevée, présenté ses doutes, ses objections, et que si, par hypothèse, il avait trouvé les preuves et les arguments produits à l'appui de l'opinion opposée à la sienne, suffisamment graves, précis et concordants, il aurait avec une noble franchise reconnu, et d'une âme toute chrétienne, qu'abusé par la forme, il s'était trompé au fond. Après cet aveu généreux, il n'en serait pas moins resté, quant à la partie extérieure du poëme, le plus brillant et le plus docte des commentateurs de la Comédie. Telle aurait été, nous n'en doutons pas, la manière d'agir d'Ozanam, et nous en avons pour garant celle qu'a tenue à notre égard son élève et son ami, M. Ferjus Boissard, chez qui nous pensons au moins avoir fait naître le doute, qui n'appelle pas moins ardemment que nous la discussion et la lumière, et dont nous espérons que cette dernière publication déterminera la conversion finale.

Mais revenons à M. Fouché de Careil qui, pas plus que MM. Vanucci, R. de C., Frédéric Morin et autres, ne se soucie de discuter, par les puissants motifs que vous savez. Ceux-là qui « ne craignent pas d'arracher à Béatrice son voile et sa couronne, pour en faire la personnification sacrilége de je ne sais quelle secte menteuse, » sont bien coupables à ses yeux, mais surtout M. Aroux « qui a suivi les interprétations de la critique allemande. » Ce serait donc fort innocemment et par quelque conspiration du malin esprit, car M. Aroux, il l'avoue à sa honte, ne sait pas un mot d'allemand et si l'on peut lui reprocher à bon droit « la singulière aventure d'un Dante hérétique, *relaps*, et même pasteur d'une église albigeoise, » il peut déclarer hautement que, du côté de l'Allemagne, « la tragique histoire d'un Dante qui a connu le doute, et qui l'a traversé avant de s'arrêter dans la foi » lui est restée complétement inconnue ; enfin, que si M. de Lamennais a eu le tort de « chercher dans le Nord protestant la lumière sur le Dante catholique, » sa voie, à lui, a été toute différente, car c'est dans le Midi catholique, dans les productions contemporaines du poëte, chez des écrivains qui lui sont antérieurs, à une époque où il n'y avait de protestants que les Pauliciens, les Ca-

thares, les Vaudois et les Albigeois; enfin, dans les livres des docteurs orthodoxes et dans les archives de l'inquisition, qu'il a cherché la lumière sur l'hérésie de Dante. Il devait en être ainsi tout naturellement de sa part, mais non pas de celle de M. de Lamennais, puisque, à vous en croire, il aurait eu « horreur de cette inqualifiable hypothèse. » Resterait seulement à s'expliquer comment, en proclamant Dante *un chrétien sincère*, le docte abbé « aurait pris pour guide Ugo Foscolo, » qui le signalait comme aspirant à fonder une religion nouvelle.

Et moi aussi, monsieur le comte, je vois dans le poëte florentin un chrétien sincère, ayant mis en lumière, dans sa trilogie, *la plus pure orthodoxie*, et vous auriez pu lire, dans l'avant-propos de ma traduction commentée, si vous aviez daigné y jeter les yeux, à quel point ma manière de voir à ce sujet se conciliait avec celle de M. de Lamennais, en même temps qu'elle admet en partie celle d'Ozanam.

Mais l'orthodoxie de Dante était-elle réelle ou seulement apparente? la retrouve-t-on à la fois dans l'esprit et dans la lettre de ses œuvres, ou seulement dans cette dernière? Là gît tout le problème, et il faudra bien se résoudre enfin à l'aborder autrement que par des allégations ou des fins de non-recevoir. « La meilleure défense du Dante, dites-vous, c'est encore son poëme, c'est le *Paradis* que M. Aroux a seul laissé sans commentaire hérétique et qui défiera longtemps ses atteintes. » Ces atteintes auraient donc porté déjà quelque peu, selon vous-même, dans l'*Enfer* et le *Purgatoire*. Mais pourquoi vous avancer ainsi, monsieur le comte, et encore lorsque vous étiez prévenu, p. 614, que nous ne faisions halte que pour un moment, dans l'intention de laisser à la critique sérieuse le temps de formuler son opinion et de profiter de ses conseils? Après un an d'attente, nous n'en pouvons mais si la critique sérieuse fait défaut; si nous avons vainement fait appel à la plupart de ceux dont l'autorité semblait la plus considérable et dont la compétence ne pouvait être douteuse pour personne. Mais pour avoir attendu en vain, nous n'avons pas perdu courage; loin de là, nous avons eu à cœur de ne pas laisser notre tâche inachevée. Force nous a donc été de tromper vos prévisions et de nous attaquer à la troisième partie du poëme, cette meilleure défense, selon vous, de l'orthodoxie dantesque. Peut-être nous accuserez-vous de présomption, mais il faut bien se rendre à l'évidence, la citadelle est démantelée, nos « toiles d'araignée » ont suffi pour y faire brèche de toutes parts et il se trouve qu'elle aura seulement tenu un peu moins que les ouvrages avancés.

Comment vous êtes-vous figuré qu'il fût possible d'abandonner ainsi, à moitié développée, une idée adoptée après mûr examen, à laquelle on a consacré un bon tiers de son existence intellectuelle et une partie de sa fortune? Votre mérite précoce vous a valu, monsieur le comte, d'être chargé d'une mission littéraire dans la Péninsule. Je ne doute pas que cette mission n'ait été féconde et que vous n'en ayez rapporté des trésors, où les doctes auront à puiser un jour; mais l'État vous a naturellement indemnisé des dépenses que vous étiez appelé à faire dans un intérêt général. Il en a été tout autrement pour moi; je suis parti pour l'Italie, muni seulement de quelques lettres de recommandation de M. Molé, pour nos agents diplomatiques dans la Péninsule. Durant quatre ans j'ai parcouru ses diverses provinces, visité ses bibliothèques, ses archives, consulté ses vieux écrivains; j'y suis retourné, quelque temps après, pour compléter mes recherches; puis il m'a fallu me rendre à Londres dans le même but. Je ne suis pas riche, monsieur le comte, et tout cela, avec les achats de livres, ne m'a pas coûté moins de trente mille francs, ajoutez-en douze au moins pour l'impression des ouvrages que j'ai publiés, nous dépassons le chiffre de quarante mille francs. Personne ne croira qu'on dépense tant d'argent et de temps pour le triomphe d'une idée si l'on n'a foi en elle, et si l'on ne la croit consciencieusement fondée en vérité.

Mais enfin, je puis m'être trompé très-innocemment, comme vous l'avez fait, au sujet de la répulsion de M. de Lamennais pour des interprétations dont il n'eut jamais connaissance. Vous avez, je n'en doute pas, l'érudition dantesque qui lui manquait. Veuillez vous charger de réduire à néant ce que je considère comme des preuves évidentes de l'opposition de Dante aux doctrines de l'Église catholique. Engagez franchement la discussion avec moi. Si l'avantage vous reste, je déchire mes malencontreux commentaires et je proclame votre victoire, en appelant sur votre tête toutes les faveurs académiques et universitaires, et je me renferme désormais dans le silence. Mais en supposant, chose peu probable, j'en conviens, que ce fût moi qui vînt à vous convertir; comme je dois vous croire assez bien en cour et que je suis maintenant trop vieux pour faire autre chose que fouiller dans les anciens auteurs, je compterais sur votre appui pour me faire octroyer le seul emploi qui puisse me convenir désormais, à savoir la succession de M. Romieu, que je ne sache pas avoir encore été donnée, car je ne voudrais déplacer personne.

Loin de moi la pensée de convoiter une sinécure, ce serait au contraire, afin de pouvoir travailler plus et mieux, que je réclamerais

votre protection. J'aurais ainsi accès dans toutes les bibliothèques, où je pourrais prendre les livres dont j'aurais besoin ; mon traitement me permettrait de rétribuer convenablement deux secrétaires, l'un versé dans la connaissance des langues du Midi, l'autre dans la littérature du Nord, pour venir en aide à mon ignorance de l'allemand. Je pourrais alors achever sur Pétrarque et sur les poëtes, tant italiens que provençaux, un travail analogue à celui que je viens de terminer sur Dante, travail dont lés matériaux sont amassés en partie. Pardonnez-moi, monsieur le comte, d'entrer ainsi, avec vous, dans le détail de mes petites affaires; mais puisque je réclame vos bienveillants offices pour la réalisation de mes châteaux en Espagne, encore faut-il que vous ne puissiez douter du bon usage que ferait votre protégé de son temps et de son argent.

Je compte donc sur vous pour essayer de briser, sous la vigueur de votre argumentation, « ces trames subtiles, véritables toiles d'araignée sans consistance, que le critique a tirées de lui-même. » Vous êtes sans doute un trop gros moucheron pour vous prendre dans les miennes; brisez-les, balayez-les, je vous les livre.

A l'œuvre donc, monsieur le comte, prouvez que « M. Aroux s'est pris lui-même dans ses trames subtiles, » ou décidez-vous à reconnaître loyalement que vous-même vous vous êtes laissé enlacer, avec des milliers d'autres, dans un immense réseau d'acier de la plus fine trempe, qui, sous des arabesques décevantes, dérobait ses mailles combinées avec un art infini. Jusqu'à ce que vous vous soyez décidé à adopter soit l'un, soit l'autre parti, nous resterons avec la conviction d'avoir signalé dans la Comédie une fraude de génie et, en concluant, à la suite d'un examen consciencieux, que son auteur était hérétique, d'avoir proclamé une vérité.

Mais c'est une loi de nature, toute vérité a besoin de temps et d'efforts pour se frayer sa voie ; il lui en faut d'autant plus que l'erreur s'est enracinée et qu'elle a acquis droit de prescription sur le terrain d'où la nouvelle venue tend à la débusquer. Aussi n'est-ce qu'à force de persévérance et en revenant incessamment à la charge, sans se décourager, sans s'émouvoir de l'injure plus que de l'indifférence qu'on parvient à lui assurer gain de cause. Les idées aujourd'hui le plus unanimement reçues, les découvertes les plus utiles à l'humanité, les plus belles conquêtes de l'esprit humain, ont toutes été repoussées au début, par cette répugnance instinctive que l'homme éprouve à subir une manière de voir, de penser, d'agir, qui contrarie ses habitudes, ses préventions, ses croyances, et l'oblige à revenir

sur ses premières impressions, à répudier ce qu'il a accepté comme vrai, à reconnaître qu'il s'est trompé, aveu si difficile à arracher.

Quiconque innove, découvre, invente, peut être assuré d'inspirer dès l'abord la défiance, et de ne rencontrer que des incrédules ou des insouciants. Il est immanquablement un songe-creux, un homme à systèmes, un fou ; si encore, non content de le tourner en ridicule, on ne s'attaque pas à ses intentions, en l'accusant de mauvaise foi ; en ne lui ménageant pas les épithètes de sophiste, de plagiaire ou même de calomniateur. Il en est ainsi depuis que le monde existe, et cela ne changera pas de longtemps. Il faut donc en prendre son parti et poursuivre philosophiquement sa tâche, en persistant à soutenir ce que l'on croit vrai en son âme et conscience, à en appuyer la démonstration de nouvelles preuves et d'arguments de plus en plus décisifs.

Voilà pourquoi ce quatrième volume vient s'ajouter à ceux qui l'ont déjà précédé et comment l'auteur s'est trouvé amené à donner à son *Commentaire* plus d'étendue qu'il n'avait cru devoir le faire dans ses notes précédentes. Il avait compté sur le jugement, sur le sens commun, encore plus que sur la science ; c'est le préjugé qui a élevé la voix, le sommant fièrement de produire ses preuves. Il a donc dû se résigner à faire plus largement dans les champs du passé et sur le domaine d'autrui ce glanage patient qu'on appelle de l'érudition. Il lui a bien fallu, ayant à convaincre des gens prévenus, dont beaucoup jettent à peine des yeux distraits sur quelques pages ouvertes au hasard, et affectent de ne pas comprendre, lorsqu'on ne leur met pas les points sur les i, revenir sur ses explications précédentes, en répéter plusieurs fois quelques-unes, entrer dans des détails de rites et de costumes. Il lui a fallu surtout préciser des faits peu connus ou mal appréciés, en esquissant les biographies de certains personnages dont la valeur réelle a la plus haute portée pour l'intelligence du poëme dans ce qu'il a de plus arcane. Il résultera de là, peut-être, qu'après lui avoir reproché de ne pas être assez explicite, on trouvera qu'il en dit trop cette fois; mais, du moins, on ne l'accusera plus sans doute d'avoir copié, volé même Rossetti. On s'est dispensé, du reste, de citer les plagiats dénoncés, et l'on s'est assez adroitement tiré d'affaire en disant que le nouveau système était l'exagération du sien. Il va, en effet, beaucoup au delà, en permettant de reconnaître sous leur masque et de désigner par leur véritable nom des acteurs que le savant écrivain ne s'était jamais douté avoir à jouer un rôle dans la Comédie, en assignant son véri-

table nom à l'église pour laquelle Dante avait répudié la foi romaine; en faisant connaître ses dogmes, ses usages, leur dérivation et ses principaux établissements, surtout en Italie; en donnant enfin la clef du langage de ses fidèles. Pensera-t-on que ce soient là des résultats insignifiants du nouveau système?

S'il était faux, c'eût été déjà quelque chose d'étrange que de le voir fonctionner sans se détraquer, en opérant constamment d'après le même principe, sur les soixante-sept chants des deux premières parties du poëme; mais l'épreuve ne doit-elle pas être considérée comme décisive lorsqu'il obtient, appliqué à la dernière Cantique, à ce *Paradis* considéré comme inabordable à l'interprétation, comme inexpugnable à l'esprit de système, des résultats plus probants encore, lorsqu'il projette la lumière au sein des ténèbres?

Eh bien, qu'on se résigne à lire attentivement ces pages qui contiennent presque une traduction nouvelle en prose avec une partie du texte; que les gens pressés se contentent même de commencer leur lecture aux douze derniers chants, sauf à revenir sur les autres à leurs moments perdus, et qu'ils aient à déclarer, la main sur la conscience, si le commentaire du *Paradis* donne, tant dans son ensemble que dans une de ses parties, un démenti au mode d'interprétation suivi dans l'*Enfer* et dans le *Purgatoire*, si chaque expression du langage symbolique n'y conserve pas la même valeur conventionnelle, si les initiales employées à former certains mots de reconnaissance n'y reviennent pas avec la même signification; si la pensée secrète ne s'y dégage pas nette et claire de la phrase constamment obscure et souvent illogique, entendue dans le sens littéral. Enfin si la scène, avec ses décors, aussi bien que les personnages, avec les discours que le poëte met dans leur bouche, ne justifient pas pleinement le titre que nous avons donné à cette dernière partie du *Commentaire*, et l'épigraphe : *Lux ex tenebris*.

Mais c'est en vain, quant à présent, que le *Paradis* aura été illuminé à jour, nous en serons pour nos frais de luminaire, et la clarté ne se fera pas plus pour les aveugles par ignorance ou paresse que pour les aveugles volontaires. Nous avons si mal pris notre temps et choisi le sujet de nos investigations! Que ne déterrions-nous quelque cité fossile? que ne mettions-nous en lumière quelque manuscrit poudreux, un Véda de la première édition ou quelque vieille chronique chancie? Que ne signalions-nous une petite planète méconnue? Il y a là peu de concurrence et le succès blesse la vanité de peu de gens.

Mais nous nous avisons de scruter un livre que tout le monde a sous la main, que chacun a la prétention de connaître, sans l'avoir lu, et ceux qui l'ont lu sans l'avoir compris, sur lequel la critique s'escrime depuis cinq siècles, en proclamant son admiration pour l'auteur, sans le rendre plus intelligible à la foule, qui admire de confiance. Nous arrivons à la suite d'une multitude de docteurs, proclamant sur tous les tons l'orthodoxie du poëte florentin, en même temps que l'impossibilité d'arriver à dégager complétement sa pensée secrète des voiles de l'allégorie, attendu que la clef de son langage symbolique est désormais perdue, et nous avons l'impertinence d'annoncer que cette clef est retrouvée. Bien plus, nous essayons d'en faire usage et il se trouve que cette clef est un véritable passe-partout ; il en résulte, que des mystères dérobés jusqu'ici aux regards des profanes sont révélés au grand jour, que la Comédie, si longtemps divinisée, perd son auréole d'orthodoxie, qu'un nouveau poëme apparaît sous l'ancien, comme un palimpseste sous les caractères superposés, et qu'un nouveau Dante, ennemi de Rome, surgit, substitué au Dante presque canonisé comme théologien catholique. Oui, répondront ceux qui, ne pouvant enfin se refuser à l'évidence, garderont rancune à celui qui les aura contraints de reconnaître leur erreur, belle merveille que ces travaux sur les œuvres du vieux Gibelin, pour en faire tant de bruit ; car enfin il ne s'agissait que de se baisser et d'y regarder d'un peu près, pour ceux-là surtout qui avaient la vue basse. Quelle simplicité d'avoir passé tant d'années à secouer la poussière de ces friperies, à en rajuster les morceaux !

Il est difficile d'être plus mal inspiré sans doute ; comment le méconnaître en présence des résultats ? Qu'a produit en effet cette prétendue découverte ? De quels applaudissements a-t-elle été saluée ? Bien loin de là, mon Dieu ! à quelques exceptions près, on l'a vue accueillie d'un concert de malédictions. Parmi les doctes, les uns ont haussé les épaules, les autres ont souri, les plus polis ont douté. Mais dédaignant de se commettre dans un si mince débat, ils ont laissé à qui voudrait faire preuve de zèle et mériter leur patronage, le soin de confondre l'audacieux novateur.

En voici un pourtant, et c'est à vrai dire un écrivain d'une valeur incontestable, qui se décide à donner signe de vie. Au moment de mettre ces pages sous presse, la *Revue des Deux-Mondes* publie un article de M. Saint-René Taillandier, intitulé : *Dante et la littérature dantesque en Europe*. Nous y lisons : « Le commentateur qui a fait de Dante un socialiste, a renouvelé, *à un point de vue tout opposé,*

l'erreur de Rossetti. » Nos contradicteurs finiront, peut-être, par se mettre d'accord. « Cet épisode en un tel tableau, n'est pourtant pas aussi bouffon qu'il paraît l'être, et le livre de M. Aroux, en dépit de l'auteur, nous aidera à mieux faire comprendre la saine et puissante originalité du Florentin. » Cela ne nous eût dépité en rien, mais nous avons cherché vainement, où et comment nous étions venu en aide au critique.

Il semblait d'après cette entrée en matière qu'il y eût lieu de s'attendre à une discussion et par suite à une réfutation victorieuse des erreurs quasi-bouffonnes du commentateur malencontreux. Erreur; la méthode Morin est bien plus commode et expéditive. Après avoir passé en revue, dans quarante pages compactes, tous les travaux dont la Comédie et son auteur ont été l'objet en Europe depuis cinq siècles, et après avoir exalté, parmi les modernes, d'abord, ceux du roi de Saxe actuel, car à tout seigneur tout honneur, puis les précieuses découvertes de M. Ch. Witte, auxquelles nous rendons justice, ainsi que les ouvrages de MM. F. Wegel et E. Ruth, dont, nous l'avouons en rougissant, le nom même nous est inconnu, le sévère censeur daigne accorder à nos études une vingtaine de lignes; véritable charité de grand seigneur.

Nous avons osé avancer que Dante *fut pasteur d'une église albigeoise dans la ville de Florence.* « Vous demanderez, dit-il, les preuves de cette accusation; l'auteur de ce beau système a un procédé bien simple: il ne prouve pas, il affirme... Virgile dit : Je suis Lombard. O impudence! le Virgile dantesque proclame lui-même ses accointances avec les Albigeois de la Lombardie. Toutes les argumentations sont de cette force... La monomanie de M. Aroux le suit partout, ce qu'il a lu il l'a lu de travers, etc., etc. » Ne semble-t-il pas que nous soyons en droit de répliquer à notre tour : Le critique a un procédé bien simple, il ne prouve pas, il affirme ?

Pour qui n'aurait pas été réduit à suivre une consigne, n'y aurait-il donc pas eu plus et mieux à dire sur une méthode d'interprétation qui, si elle n'avait pas encore déduit toutes ses preuves, avait produit du moins des résultats assez imprévus et assez probants par eux-mêmes? Quand le Christianisme venait briser leurs idoles, les docteurs païens avaient du moins le courage et la loyauté de lui opposer leurs réfutations et de le combattre à visage découvert. Vos Celse se font bien attendre, Messieurs.

M. René qui lit droit sans doute, mais peut-être un peu vite, pourra voir au surplus que nous avons devancé ses bons avis; car

nous avons essayé de prouver cette fois. Il verra qu'à l'exemple de Dante et de ses coreligionnaires, nous avons « épargné saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, » tout en osant, « littérateur naïf » que nous sommes, « regarder en face Jean de Parme et saint Bonaventure, saint François d'Assises et saint Bernard, saint Thomas d'Aquin et saint Dominique lui-même, sans que *ces figures si hardies* nous aient rempli de frayeur. » Qu'il ne s'en étonne pas : car nous pouvons l'assurer n'être pas de ceux qui ont « étudié le moyen âge chez l'historien de sainte Elizabeth ; » encore moins dans les écoles chrétiennes de M. Veuillot.

Quelle revanche nous pourrions prendre du littérateur confiant, quoique peu naïf, qui s'est aventuré à prendre la parole pour ceux que la prudence retenait derrière le rideau ! Mais nous serons généreux, afin de lui prouver qu'il « n'y a pas plus de violence dans notre polémique que de pusillanimité dans notre foi. » Car enfin ce n'est pas sa faute si nous n'avons pu commencer notre glose par le Paradis et lui fournir plutôt ces preuves dont il se montre à la fois si avide et si économe. Comment ne pas être touché d'ailleurs de ces louanges confraternelles adressées par le pèlerin germanique au pèlerin dantesque, qui les lui rendra au même lieu, en célébrant son érudition bibliographique ? Nous lui passerons jusqu'à ses admirations pour les puissants de la terre, en le renvoyant, à titre de pénitence, aux commentaires du roi Jean le Philaléthès.

Notre seule vengeance sera de l'inviter à relire son très-savant article, lorsqu'une fois il aura daigné porter son attention d'érudit, ayant étudié le moyen âge aux meilleures sources, sur les derniers chants du *Paradis illuminé*, que nous aurons l'honneur de lui adresser. Peut-être alors reconnaîtra-t-il qu'il faut avoir la consciencieuse patience de tout lire, même les livres de Franc-Maçonnerie.

Eh bien, après avoir pu juger les façons cavalières de certaine critique, envers un homme qui, depuis deux ans, l'adjure en vain d'engager une discussion réelle et digne au moins des graves questions soulevées, le croira-t-on ? il est pourtant des gens jouissant de leur raison, et même des dignitaires de l'université, il est jusqu'à des membres du clergé, des gallicans à la vérité, pour qui Dante est désormais un hérétique convaincu, un puissant révolutionnaire aspirant à un remaniement religieux et social ! Ils n'ont garde de s'en exprimer tout haut, leur position leur commande la prudence, mais dans l'intimité ils vous diront, portes bien closes, qu'avant dix ans on rira au nez de quiconque osera mettre sur le tapis la vieille mystification du

catholicisme de Dante; que ses apologistes d'aujourd'hui seront devenus alors ses détracteurs, et qu'il en sera d'eux comme de certains hommes de parti à chaque revirement de la politique. A entendre ces personnages graves, lorsqu'il est difficile, à l'heure qu'il est, de rencontrer dans la presse quelques esprits libres de préjugés, disposés à soutenir de leur assentiment les efforts tentés par l'auteur des *Révélations*, pour arracher l'opinion à l'ornière de la routine, loin que personne, dans dix ans, élève la voix pour lui lancer l'anathème, ou seulement pour le combattre, ce sera à qui protestera n'avoir jamais eu d'autre avis que le sien, d'où résultera qu'il n'aura rien découvert dont chacun n'eût déjà la conviction, tant la chose était simple et brillait d'évidence.

Avant dix ans les Académies elles-mêmes, toujours à en croire ces optimistes, les Académies se seront décidées à reconnaître pour vrai ce qui ne sera plus contesté; bien plus, elles mettront au concours, nombre de graves questions relatives à l'histoire, à la littérature, à la philosophie, etc., que ces malencontreuses révélations obligeront d'étudier de nouveau plus attentivement et de remanier en entier. Quand la lumière se sera faite ainsi, les Francs-Maçons, ces héritiers directs de l'ordre du Temple, seront dans la jubilation, en apprenant qu'ils avaient réellement un secret; ce dont la plupart commençaient à douter beaucoup avec tout le monde. Ils féliciteront donc cordialement le commentateur pour avoir retrouvé non-seulement la *parole perdue*, mais encore son véritable auteur; *bonne nouvelle* qui lui vaudra l'accolade fraternelle du Maître, *gratulando per la novella.* (Ps. XXIV.) Ils s'empresseront de lui voter, quoique profane, un *bijou* d'honneur avec le titre de Prince Rose-Croix *in partibus;* peut être même y ajouteront-ils une dotation, faute d'une grasse Commanderie à lui offrir; le tout pour avoir clairement établi leur généalogie sur des documents irréfragables, en leur donnant l'explication de leur symbolique et de leurs cérémonies rituelles.

Loin que ses ouvrages soient mis à l'index à Rome, comme l'en avaient menacé certains critiques, disposés à voir tout en noir, le souverain Pontife lui témoignera sa satisfaction, pour avoir ouvert les yeux des fidèles sur un livre inspiré par l'esprit d'hérésie, et il daignera lui accorder sa sainte bénédiction; car on ne lui a guère laissé autre chose à donner.

De leur côté rois et princes protestants, lui sachant le meilleur gré de leur avoir restitué, dans une aussi haute renommée poétique, un des patriarches de la Réformation, lui réserveront leur plus gracieux

accueil, s'il se sent encore assez vert pour visiter leurs États; et leurs bibliothèques, leurs archives lui seront généreusement ouvertes.

Ceux qui le traitaient d'inquisiteur, de calomniateur, d'obscurantiste furibond, d'affilié de l'*Univers*, les philosophes, les incrédules de toute couleur, ne parleront de rien moins que de lui élever des statues, pour avoir signalé, bien malgré lui, dans la LUNE quelques taches inaperçues jusqu'ici.

C'est ainsi que, dans des sphères si différentes, on verrait les opinions les plus opposées se trouver d'accord pour acclamer un grand service rendu à la religion, à la philosophie et à la science. Enfin le nouveau ministre de l'instruction publique, pris d'un bon mouvement en faveur de son ancien chef au parquet de Rouen, voudra lui témoigner sa haute satisfaction. Il s'estimera heureux de pouvoir l'indemniser de sacrifices onéreux, sur les fonds mis à sa disposition par un gouvernement qui, n'ayant point à se débattre contre la lésine parlementaire, sait du moins en rémunérant faire largement les choses.

Voilà jusqu'où va l'optimisme de ces honorables personnages, plus hallucinés par un sentiment bienveillant à notre égard, que nous ne l'avons jamais été par l'esprit de système. Nous avons certainement la plus grande confiance en eux, mais elle ne va pas au point de croire à la réalisation de toutes leurs belles prophéties. Nous doutons même fort qu'elles aient à s'accomplir au centième. Ayant d'ailleurs fort peu d'ambition, nous nous tiendrions presque satisfait d'un revirement de l'opinion dans le délai énoncé. Mais nous commençons à dater de loin et qui peut se flatter de vivre dix ans? C'est même cette pensée qui nous a fait hâter la publication de la dernière partie de ce *Commentaire,* tout en sachant trop qu'elle n'aurait pu que gagner à attendre encore.

Après avoir exposé fidèlement l'opinion des autres sur notre ouvrage, c'est bien le moins que nous donnions la nôtre en terminant. Eh bien, nous déclarons que c'est un travail à refaire, en le reduisant de moitié au moins, ce qui sera facile une fois la croyance du poëte admise sans conteste. Il ne s'agirait plus alors que de reprendre en sous-œuvre la traduction, en prose bien entendu, en restituant au texte son sens tout sectaire, et en adjoignant à chaque nom biblique ou mythologique celui que désigne l'histoire; le tout accompagné de quelques notes succinctes; mais aurons-nous le courage d'entreprendre de nouveau une pareille tâche? Nous en doutons. Peut-être

préférerons-nous chercher quelques distractions à ce rude pèlerinage dans les trois royaumes, en faisant passer à notre coupelle les riantes créations de l'Arioste, inspirées par la même croyance, sans qu'on s'en soit douté, et dirigées vers le même but, quoique dédiées à un Cardinal et publiées avec privilége d'un Pape.

Peut-être parviendrons-nous alors à convaincre M. Delécluze que l'auteur du *Roland furieux* nourrissait tout autre ambition que celle d'être coiffé du chapeau rouge par Léon X, et que son Eriphyle chevauchant un loup n'est rien moins que la Réformation; ce que nous écrivions de Naples, en 1839, si nous avons bonne mémoire, à M. Sainte-Beuve, dont il serait tant à regretter pour nous que la critique si fine et si nourrie d'érudition, n'eût pas à intervenir cette fois dans un débat d'une bien plus haute portée, digne par cela même de ses savantes investigations. Car enfin nous nous permettons d'élever des doutes sur la parfaite orthodoxie de ses chers Solitaires de Port-Royal des champs. Voudra-t-il laisser à d'autres le soin de la défendre ?

Paris, 8 décembre 1856.

APPENDICE.

I.

Les Platoniciens et les Averroïstes.

Le vœu de Dante fut en partie réalisé, quand les trois branches cathares de Concorezzo, de Bagnolo et d'Albano (Rinerius, Schmidt), ses Stoïciens, ses Pythagoriciens et ses Épicuriens, se furent réunis sous le nom commun de Platoniciens. Aussi ces disciples de l'école d'Amour, qui comptèrent parmi leurs maîtres Pétrarque et Marsile Ficin, ne purent-ils vivre en paix avec les disciples de l'école païenne, dite Averroïste, pour ne pas la désigner sous son véritable nom d'école Romaine. Les romans de chevalerie et le poëme mutilé de l'Afrique sont là pour attester que l'État pontifical fut constamment désigné par les sectaires comme le pays des Arabes, des Sarasins, des infidèles.

Même détournement d'idées dans l'ordre philosophique. *L'intellect actif* de l'Averroïsme était devenu, pour les adversaires de Rome paganisée, la raison, le libre arbitre, la *nobile virtù*, dont ils revendiquaient l'usage et qu'ils n'entendaient pas laisser confisquer au profit exclusif de leurs adversaires, en se contentant de l'*intellect passif* ou *possible*, condamné à attendre *passivement* la *possibilité* de se mouvoir, à soumettre la *ragion al talento*. En conséquence, selon le point de vue où ils se plaçaient, les Platoniciens de Florence s'élevaient contre l'unité d'intellect, tandis que les soi-disant Averroïstes de Padoue tenaient pour. Le tout afin de se donner carrière dans des discussions sans fin, dont l'habileté consistait à traiter des questions en tout différentes de celle qui s'agitait ostensiblement.

Cette habileté était telle qu'elle a pu faire illusion au savant auteur de l'*Histoire de l'Averroïsme*. Et pourtant sa sagacité critique le conduit

bien près de la vérité lorsqu'il dit : « La tactique par laquelle les philosophes de ce temps cherchaient à revendiquer quelque indépendance, était d'exposer les doctrines compromettantes sous le nom d'autrui, en les désavouant et même en les réfutant » (page 328). Et plus loin : « On faisait des livres pour défendre les dogmes qu'on voulait attaquer » (page 337). De là à attaquer certaines doctrines sous des noms d'emprunt il n'y a pas loin. Et c'est justement ce que faisait Vanini, dont le docte écrivain dit : « L'opinion qu'il réfute est presque toujours celle qu'il veut inculquer » (page 337).

Cette polémique masquée explique pourquoi « pendant quatre siècles les libres penseurs ne trouvèrent pas de meilleur subterfuge pour excuser leur hardiesse que l'opposition de l'ordre de la foi et de l'ordre philosophique, qui, dans tout le moyen âge, est le trait distinctif des Averroïstes » (ou soi-disant tels), p. 286. L'analyse critique des romans de geste prouvera qu'ils avaient encore une autre corde à leur arc pour combattre le géant anthropophage de la *selva oscura*.

Or, nous l'avons dit, en présence des pseudo-Averroïstes de l'école de Padoue, attaquant la Papauté sous le nom d'Averroïsme, il y avait les pseudo-Platoniciens de l'école de Florence, s'entendant assez avec eux sur la question religieuse, quoiqu'en divergence sur la question politique, à telles enseignes, que les œuvres des uns et des autres s'imprimaient également à Venise.

En effet, les Platoniciens florentiens étaient, sous un autre nom, les successeurs de ces Épicuriens, qui, un siècle avant Dante, changeaient le gouvernement de Florence; révolution rappelée par M. Renan et à laquelle M. Schmidt assigne son véritable caractère de mouvement albigeois. Mais les Platoniciens du XVe siècle ne faisaient pas de révolutions, attendu qu'ils étaient au mieux avec cette famille des Médicis qui ne fut pas, à bien y regarder, d'une parfaite orthodoxie, tout en donnant des pontifes à l'Eglise.

« Certes, dit encore M. Renan, sous le rapport de la liberté de la pensée, Florence n'avait rien à envier à Venise. Nulle part la licence d'opinion et l'irrévérence des choses saintes ne furent portées aussi loin dans le moyen âge ; on y poussait le scepticisme jusqu'à ne pas croire aux miracles de sainte Catherine de Sienne, attestés par tous les Siennois » (page 340). Ce serait pourtant cette Florence « rieuse, incrédule et légère, s'abandonnant aux enivrements d'une vie parfumée de jeunesse et de gaieté, » qui aurait été le foyer de l'idéale doctrine platonicienne. Nous ne saurions admettre, avec le savant académicien, comme cause déterminante d'un pareil phénomène l'influence atmosphérique ; « l'air de fraîcheur et de joie qu'on respire au pied des coteaux de Fiesole, » et encore moins « la sérénité de la conscience » dans une ville adonnée au luxe et aux voluptés les plus raffinées où triomphait le machiavélisme.

Mais où M. E. Renan nous paraît s'être complétement mépris, c'est lorsque, se laissant abuser par la profonde antipathie que Pétrarque manifeste en toute occasion contre les médecins arabes, il croit, avec l'honorable naïveté de la science, qu'il s'agit réellement de disciples d'Esculape professant les doctrines averroïstes : eh ! mon Dieu « ces médecins du pape avec lesquels il avait eu quelques démêlés à Avignon et qui

affectaient de dédaigner les poëtes » (page 263), y compris Ceste, celui qui célébrait la foi d'Amour sous le nom de Laure, étaient tout bonnement des médecins des âmes, des docteurs spirituels, des cardinaux qui le desservaient près du pontife. Comment M. Renan n'a-t-il pas été édifié à cet égard par ce passage de la lettre à Boccace où, nous dit-il lui-même, « il décrit avec malice le charlatanisme et la vanité des *médecins* de son temps, qui ne paraissent en public que *superbement vêtus,* montés sur des *chevaux magnifiques,* avec des *éperons d'or,* un *air d'autorité,* les doigts resplendissants de *bagues et pierres précieuses?* Peu s'en faut qu'ils ne s'arrogent les honneurs du triomphe et en effet ils le méritent, car il n'est aucun d'eux qui n'ait tué (au physique ou au moral) au moins cinq mille hommes. »

Il faudra donc croire que le pape avait des médecins arabes ou averroïstes, et qu'ils allaient faire leurs visites avec le costume et l'appareil affectés aux seuls dignitaires de l'Église? Il faudra admettre que Pétrarque aurait attaché une telle importance aux ridicules des docteurs de son temps, qu'il aurait cru ne pouvoir faire moins que de les flageller dans quatre livres d'*invectives;* enfin que cette hostilité de sa part contre de simples médecins aurait causé un tel enthousiasme, à raison du courage qu'elle supposait, sans doute, qu'un « Padouan aurait proposé de lui élever une statue avec cette inscription : *Francisco Petrarchæ medicorum hosti infestissimo* » (page 263) ? Traduisez : ennemi irréconciliable de la théocratie romaine, et vous comprendrez tout à la fois la proposition et l'inscription, ainsi que l'enthousiasme du poëte pour Rienzi.

Quant aux entretiens de Pétrarque à Venise avec Dandolo, Talento Contarini et Guido de Bagnolo, tous trois averroïstes, et pourtant ses amis, remarquez-le bien, parce qu'ils n'étaient tels qu'en apparence, et que surtout ils n'étaient pas médecins, s'ils « mirent tout en œuvre pour l'attirer dans leur parti et finirent par l'appeler un bonhomme (notez que c'était le nom des croyants sectaires), un bonhomme sans littérature, *me sine literis virum bonum* » (page 265), c'est que, d'accord sur le fond de leur croyance, ce qui explique leurs relations amicales, ils différaient sur quelques points de doctrine ou de conduite; ce que nous ne nous arrêterons pas à examiner quant à présent, renvoyant ceux que la question peut intéresser au traité *De sui ipsius et multorum ignorantia.*

Disons en terminant que si « l'incrédulité averroïste (de ceux qui arboraient ce drapeau fictif) au XVI[e] siècle, est sombre, méprisante, hypocrite, sans dignité » et si elle contraste ainsi avec « la gaie et spirituelle franchise qui caractérise l'incrédulité française du XVIII[e] » (page 337), c'est que cette dernière n'avait rien à redouter des inquisiteurs et des bourreaux; mais une fois cette idée admise, qu'il y avait de vrais et de faux averroïstes, il restait bien peu à faire, pour arriver à se demander si ce philosophisme hypocrite, justement signalé, n'aurait pas trouvé commode d'imposer au catholicisme le nom d'Averroïsme et, pour mieux simuler l'orthodoxie, de l'attaquer insidieusement en se donnant lui-même pour averroïste.

II.

Analyse critique du poëme de Tristan de Léonnois (*).

Tristan est de la même famille que Garin ou Guérin, l'écuyer de l'Espagnol Ferebrace, car Garin, Guarin ou Guérin (de *garir*, guérir), ne sont qu'un même nom affecté à une même personnification, celle des Pauvres de Lyon, ces médecins des âmes. Un coup d'œil rapide jeté sur le poëme de Tristan de Léonnois suffira pour en apprécier la pensée inspiratrice.

Rien de plus simple que son sujet, rien de plus compliqué que sa contexture symbolique, rien de plus habile que sa mise en œuvre :

Trois éléments religieux, trois croyances étaient en présence dans la grande et la petite Bretagne, du IXe au XIIIe siècle, peut-être même avant, et nous les voyons se produire dans cette œuvre remarquable comme personnages principaux, savoir :

1° Le vieil élément druidique se résignant, pour se perpétuer, à s'allier au principe chrétien, avec lequel il fait assez mauvais ménage, sous les traits du roi Marc ou Marsh, fils de Meirchiawn ; 2° la croyance orthodoxe, inclinant à l'albigéisme, acceptant donc avec hésitation et répugnance l'élement druidique, et se convertissant sur ces entrefaites à la religion de l'Amour, dans la blonde Essylt, la cavale à la blanche crinière, ou Iseult, devenue l'Église d'Irlande, dont le nom signifie : belle à contempler, correspondant au *Bel-Vezer* provençal ; 3° enfin le prosélytisme albigeois dans Tristan, qui, gardien des Marcassins sacrés ou initiateur des néophytes, chez les Druides, héraut de leurs mystères, devient le missionnaire de la foi évangelique, de la religion d'Amour et d'humilité, parce que son nom signifie tout à la fois le Proclamateur, en langue gaëlique, et le pauvre, le misérable affligé, dans les idiomes romans.

Marc, Iseult et Tristan constituent donc une triade, la première du poëme, où se reproduit plus d'une fois cette forme des traditions druidiques.

Le Morhout irlandais, ce géant qui soumet le pays de Cornouailles à un tribut annuel de jeunes hommes, de jeunes filles et de chevaux, ce Morhout redouté, dont Tristan reste vainqueur et qui le blesse d'un

(*) Nous donnons ici *in extenso* ce travail sur le Tristan, dont nous n'avons soumis qu'un fragment à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Aussi, à en croire une bouche officielle, n'aurions-nous réussi qu'à l'*étonner* et à la faire douter de sa compétence au sujet d'un travail qui lui aurait paru plus particulièrement *philosophique*. Avait-on qualité pour formuler ce jugement au nom de la Compagnie ? C'est ce dont il est permis de douter. Quoi qu'il en soit, nous renonçons à en appeler à elle-même, comme aussi à nous pourvoir devant l'Académie des sciences morales ; nous craindrions d'étonner encore bien plus ses doctes membres et d'être éconduit de ce côté pour fait d'archéologie littéraire.

glaive empoisonné, se révèle à nous comme le Monachisme, enlevant chaque année pour ses couvents les jeunes gens des deux sexes et les écus ; les monnaies armoricaines portant, on le sait, une tête de cheval. C'est en sa qualité de nièce du Morhout catholique qu'Iseult, avant sa conversion à la religion d'Amour, veut venger sa mort sur son meurtrier.

Le serpent cresté ou mitré, comme on voudra, ce *monstrum horrendum, informe, ingens,* à l'haleine empestée, rappelant la puanteur « des Gémonies de Rome, » dit naïvement Jean Maugin, ce fléau dont Tristan triomphe sur le sol de l'Irlande et dont la langue fétide lui fait une plaie envenimée, rien qu'en touchant sa peau, nous a tout l'air d'être la figure du clergé romain, naturellement disposé à prendre parti pour le Monachisme contre ses ennemis.

Enfin, dans ce vilain de la forêt qui surprend le Parfait chevalier endormi, et lui lance une flèche empoisonnée, parce qu'il a tué son père, dont le nom n'est pas indiqué, et qui pourrait bien être le Morhout monacal, ne faudrait-il pas voir la plèbe catholique, ignorante et cruelle sous la direction de ceux qu'elle appelle ses révérends pères?

La seconde triade se composerait ainsi très-rationnellement du Morhout, du serpent cresté et du vilain.

Si Tristan et Iseult, son église bien-aimée, ont pour ennemis acharnés dans Godoïne, Ganes et Donalaïn, trois barons félons, représentant la noblesse catholique, le parti féodal dévot, ils ont d'autre part trois amis à toute épreuve, savoir : l'instituteur-écuyer de Tristan, Governal ou Gouvernail, le libre arbitre éclairé par la raison, la *nobile virtù* de Dante ; Brangien, l'adresse prudente, la dame d'honneur, la Minerve d'Iseult, et enfin Perinis, le dévouement constant, (*Perennis*) leur messager fidèle ; troisième et quatrième triade.

Frocin ou Frocine, le nain difforme de Cintaguel, si bien initié au secret du roi Marc, dont il est le conseiller intime, et auquel il imposa sa nature chevaline, ce méchant nain qui ne cesse de tendre des embûches aux deux fidèles d'Amour, et va confier aux arbres de la forêt le secret de la difformité royale, qu'il ne doit pas révéler aux hommes, n'est-il pas la figure du vieux parti Druidique?

Quant au boire amoureux, qui décide fatalement du sort de Tristan et de sa dame-église, faudrait-il expliquer comment il n'est autre chose que l'*Awen*, l'eau du sacrifice et de l'inspiration, la même absolument que celle du Saint-Graal, contrefaçon manifeste du vase Azewladour des Druides, christianisée à l'aide de Joseph d'Arimathie?

Que signifie ce sang dont Tristan souille successivement la couche de la dame de Belle-Ombre, qu'il ne possède pourtant pas et qui l'abandonne lestement pour un autre, puis la couche royale d'Iseult? Sinon les efforts qu'il lui faut faire dans son apostolat, ses épreuves douloureuses, les traces sanglantes du martyre laissées par lui sur son passage ; blessé qu'il est tantôt par le sanglier druidique, tantôt par la faux sans pitié du catholicisme.

Que symbolisent ses déguisements successifs, en ladre, en joueur de *flavel*, en mendiant, en fou; les talents si divers dont il fait preuve comme chevalier, ménestrel, chasseur, constructeur, etc.? Sinon les diverses

transformations, les expédients ingénieux auxquels a recours la propagande sectaire pour triompher des obstacles et parvenir à ses fins.

Comment méconnaître dans l'ombre du roi Marc se projetant dans l'eau de la fontaine aux yeux de Tristan et d'Iseult, qu'il épie du haut d'un arbre, ombre qui les avertit de se tenir sur leurs gardes, l'élément druidique se reflétant forcément dans la doctrine d'Amour, lui suggérant des moyens de fiction, et venant lui-même en aide à la religion rivale en lui inspirant des stratagèmes contre lui, ainsi qu'il appert de tout l'ensemble du poëme?

N'est-ce pas, en effet, à l'antique science des Druides que le proclamateur Tristan, devenu le Pauvre de Lyon, doit son habileté à se servir du langage des arbres, à faire parler les *rains* (rameaux) et leur feuillage, à « doler des copels avec son costel » dans la fontaine de science et d'amour, à façonner la branche de coudrier qu'il plante sur le passage d'Iseult (Lai du chèvrefeuille), à bâtir une maison de verre au-dessus des nuages, et à prodiguer si ingénieusement le symbole dans sa feinte folie?

Si le Parfait chevalier traverse la chapelle de la falaise et accomplit le *Saut Tristan* pour échapper au bûcher, c'est que les pauvres albigeois étaient souvent contraints, comme lui, de traverser l'Église catholique pour se racheter des flammes et de faire ainsi le saut périlleux.

Dans ces *ladres* dégoûtants dont le chef, parlant au roi Marc d'égal à égal, lui promet, s'il veut lui livrer Iseult, la reine-église, de lui faire une vie pire que la mort, et auxquels elle est arrachée par Tristan, il nous faut bien signaler des moines, et très-probablement des inquisiteurs.

Comme Gérard de Roussillon, comme la Nicolette d'Aucassin, et maints autres personnages de même essence, comme les albigeois et vaudois, épiés, traqués de tous côtés, Tristan devient constructeur, il édifie une *loge* dans la forêt de Morrois, où il se réfugie avec sa dame persécutée : c'est-à-dire qu'il y fonde un sanctuaire pour le prêche ; et non moins bon chasseur que Walther d'Aquitaine, il y nourrit sa dame-église du produit de sa chasse aux âmes, dont l'*arc qui ne faut* ne le laisse pas chômer ; la bouche d'où s'élance la parole dessinant la forme d'un arc ⁀‿⁀. D'après le même ordre d'idées le langage devenait une flèche empoisonnée s'il sortait d'une bouche orthodoxe.

Cette épée du Parfait chevalier placée entre les deux fidèles d'Amour, dans la loge de Morrois, où, couchés sur les feuilles fatidiques, ils reposent *bouche à bouche,* sans toutefois que se touchent leurs lèvres, qui ne se rapprochent que pour le baiser du *consolement ;* ce glaive a double tranchant, qui devient leur sauvegarde, est évidemment un symbole du même genre. Il figure le langage à double sens, qui, tout en paraissant isoler le pasteur de son église, était en réalité l'agent, l'entremetteur de leurs relations intimes de jour et de nuit, et détournait d'eux le péril, en faisant illusion à la jalousie haineuse qui les épiait.

Quel est le lieu où Iseult, enfin justifiée, sort victorieuse de ses épreuves et, désormais réhabilitée, triomphe de ses calomniateurs, à l'aide d'un serment jésuitique et d'une métaphore assez risquée ? Il s'appelle la *Blanche lande :* c'est la terre d'innocence et de promission qui attend les *blanche stole* de Dante. Impossible d'y arriver sans traverser le fangeux

marais du catholicisme. Ceux qui suivent la bonne voie, sur les indications de Tristan, revêtu de l'humble costume des Pauvres de Lyon, passent sans encombre et sans souillure au *Gué aventureux ;* mais ceux qui s'engagent follement au *Mal-pas*, dont le voisinage est perfide, sont certeins de s'y embourber profondément, car la foule de gens qui suit cette route funeste l'a « effondré » et en a délayé la fange ; aussi tel est le sort des trois félons, ennemis des deux amants. Quant à Iseult, est-il besoin de dire que le Proclamateur de ses beautés et de ses mérites incomparables lui fait atteindre le fortuné rivage, sans que la moindre tache souille sa blanche hermine ?

Quand Tristan, réduit à s'éloigner de sa dame, prend le parti de se marier, qui s'avise-t-il d'épouser ? Une autre Yseult ! ce qui est bien fait pour indigner les âmes poétiques. Disons donc de suite, comme circonstance atténuante, qu'il n'a garde de consommer le mariage, en dépit de toutes les caresses de la dame, car la Bretonne Iseult aux Blanches mains, qui peut le disputer en beauté extérieure à sa blonde homonyme, est loin de l'égaler en tendresse et en dévouement. Comme elle, on l'appelle belle à contempler, *bel-vezer*, ou Eglise chrétienne, mais elle n'a que le nom de commun avec l'Eglise d'Irlande convertie à la religion d'Amour, car la haine et la vengeance fermentent au fond de son cœur.

Ce mariage fictif, presque toujours contracté par les Albigeois, était le plus souvent leur sauvegarde, leur moyen de salut ; aussi l'Iseult bretonne est-elle représentée comme apte à guérir certaines blessures de son époux. Mais elle est, au résultat, la fausse Iseult, contrastant avec la vraie, de même que la fausse Berthe, cette fille de mauvais lieu (de Margiste), contraste avec la noble Berthe au grand pied.

Sans prolonger davantage cette analyse rapide, terminons par une triade capitale ; celle des géants, dont les trois figures se reproduisent symétriquement au début du poëme, au milieu et au dénoûment, pour indiquer, sans doute, l'idée qui domine du commencement à la fin.

La première figure est celle du géant de la forêt, le *Satan Aleppe* de la *Selva selvaggia*, qui, se repaissant de sang humain, « fit sa viande » de sa propre mère, en disant : l'Église c'est moi ; qui, nouveau Caïn, se servit d'elle pour écraser son frère, aussi bon, vertueux et aimant, qu'il est, lui, cruel, pervers et haineux. En dépit de ses énigmes, ou de ses mystères, il est tué par Apollo l'Aventureux, bisaïeul de Tristan, transformation dans le sens Albigeois, comme propagateur de lumière, du Taliésin des Druides, dont le nom, qui signifie *front radieux*, est un de ceux du *Bel* ou du soleil (*).

(*) Afin qu'on puisse juger de l'exactitude de nos interprétations nous donnerons ici le texte des deux premières énigmes proposées par le géant de la forêt. Elles suffiront pour faire apprécier l'esprit des trois autres.

PREMIÈRE.

Je d'un arbre jouy jadis,
Que j'aimais mieux que Paradis.
Cest arbre bel fruit m'apporta,
Que sa grand beauté m'enhorta
Tellement que la fleur en pris.

La deuxième figure est celle d'un autre géant appelé Brunor, ou peut-être Bruncor; il est le successeur de Dialéthès le félon, le parricide, qui se fit élever jadis le *château de Pleur*, cimenté du sang des missionnaires de Joseph d'Arimathie, *fatto a del cimeterio mio cloaca del sangue e della puzza*. Par. XXVII. Le géant Brunor, en qui revit Dialéthès, dont il a la force et la cruauté, domine, entre autres lieux, sur les îles lointaines, c'est-à-dire sur cette Scandinavie évangélisée aussi par les missionnaires de la foi d'Amour, ainsi qu'en témoignent Dante, l'histoire et le roman d'Ogier le Danois; mais surtout le remaniement complet de ses *Sagas*, à la même époque où le même esprit d'opposition anti-romaine façonnait à son usage, avec une ingénieuse habileté, les traditions germaniques, kimriques, françaises, espagnoles, en imprimant à toutes un caractère identique, celui de la chevalerie amoureuse, ennemie des opprimés, contre-partie de la chevalerie féodale, violente, dévote et tyrannique. C'est Tristan, digne descendant d'Apollo l'Aventureux, qui triomphe de cette espèce de Polyphême, dont la dame porte précisément le nom de Galathée. Délivrant les malheureux captifs, autour desquels une autorité orgueilleuse et brutale a tracé un cercle de fer infranchissable, il abolit la *cruelle coutume*, ou religion, qui les opprimait, non sans faire reconnaître son Iseult bien-aimée (sa Béatrice), la plus belle des dames ou des églises.

Enfin le troisième géant, dernière forme d'un même symbole, se subdivise lui-même en trois. C'est Estult l'Orgueilleux ou l'orgueil poussé

Et puis du fruict tant je m'espris
Qu'à le manger fus irrité.
Dis-moi du cas la vérité.

Entendez que l'arbre de la croix, symbole de la loi du Christ, ce bel arbre destiné à s'étendre sur le monde entier, produisit l'Eglise primitive, fruit de beauté merveilleuse, dont le géant pontifical ne tarda pas à abuser et dont il finit par se repaître avidement.

SECONDE.

Naguères furent deux vaisseaux,
Très bien faits, fort gentils et beaux;
Dont l'un *juste*, l'autre *malin*,
Ressemblaient Abel et Caïn.
Si l'un prit d'innocent le nom,
L'autre *ne fut estimé bon*.
L'un certes *toujours bien aima*,
Et l'autre *oncq' vertu n'estima*;
L'un qui fut *un long temps enclos*
Dans l'autre, et gardé en son clos,
Enfin, par mauvaise nature,
Dévora sa douce closture.
Les Dieux lors voyant ce mespris,
Ont de feu le meschant espris.

Est-il donc bien difficile de comprendre que les deux vaisseaux sont, l'un, la mère du géant (l'Eglise primitive), l'autre le géant lui-même (le pape)? Elle vertueuse et aimante, l'autre pervers et haineux, si bien qu'il a fini par dévorer sa mère; absorbant ainsi en lui celle dont le sein le porta, *sa douce closture*, ce qui attira sur sa tête les foudres d'en haut; et c'est ce que dit Dante des géants de son Enfer, que Jupiter menace quand il tonne: *Cui minaccia Giove del Cielo ancora, quando tuona*, XXI.

jusqu'à la folie (Estult, de *Stultus*). Il a pour gardes-du-corps ses six frères; or quels sont les frères de l'orgueil, sinon les six autres péchés capitaux? Son *castel-fer*, où il emprisonne ses captifs, correspond parfaitement au *château de Pleur*. Sa prétention est de dominer sur tous les rois et empereurs de la terre; il leur cherche querelle tour à tour, les défie et finit toujours par les tuer ou les blesser grièvement, le tout pour qu'ils aient à lui livrer leur barbe de gré ou de force; leur barbe, signe de virilité et de puissance. Que fait-il de ces barbes royales? La fourrure d'un large manteau aux longs plis flottants. La fiction est-elle assez transparente?

Comme il manque encore au *pels*, au *papale ammanto*, le collet et les agrafes, pour l'assujettir solidement sur les épaules du géant, il somme le roi Arthus, figure du pouvoir temporel dans la Grande-Bretagne, où il s'appuie sur les douze chevaliers templistes de la Table-Ronde, successeurs des douze fils de Joseph d'Arimathie, autrement dit sur la foi d'Amour, il somme Arthus d'avoir à se raser le menton et à lui faire, à son tour, hommage de sa barbe. Mais dans la lutte qu'il engage avec le monarque anglais c'est lui qui a le dessous.

Tout n'est pas fini, le pape est mort, vive le pape! N'a-t-il pas ses légats, ses cardinaux, plus ou moins neveux? Estult a donc des neveux, des *alter ego*, non moins orgueilleux que lui, qui poursuivent son œuvre. Celui qui le représente en Espagne, où Tristan est précisément en mission pour le service d'Arthus, exige la barbe du Castillan; le pauvre roi n'en peut mais, abandonné qu'il est de ses barons, amis et parents, car « ils tremblent tous à l'aspect d'une étole. » Plus intrépide qu'eux, Tristan, dont le potentat espagnol implore le secours, parvient à abattre l'orgueilleux géant.

A son retour dans la petite Bretagne, le Parfait chevalier a encore affaire, pour la défense de l'opprimé, avec un autre représentant du fou orgueilleux et il en triomphe de même, ainsi que de ses six frères; mais le glaive du troisième géant, inévitablement empoisonné, comme l'épée du Morhout monacal, la langue du Serpent cresté ou mitré, la flèche du manant catholique, etc., lui a fait une profonde blessure. Il faut pour le guérir des remèdes puissants, que la vraie foi peut seule dispenser. Par malheur la perfidie d'Iseult aux Blanches mains (montrant patte blanche), l'épouse de droit, non de fait, le prive par un odieux mensonge des secours que vient lui prodiguer la fidèle église d'Irlande, et Tristan succombe, martyr de son zèle pour la religion d'amour.

Notez que, les trois géants Dialéthès, Brunor et Estult l'orgueilleux, revivent dans Gérard de Nevers sous le nom de Brunigalans, géant anthropophage, seigneur des *laides-pertes*, qui se guérit d'un mal dont il est pris périodiquement et qui dure quarante jours, comme le carême « par car d'homme que il mangue » vous le retrouverez dans bien d'autre romans de chevalerie (*).

(*) Qu'on se reporte aux *Mabinogion* publiés par lady Guest, à ces contes de l'enfance, dans lesquels M. E. Renan voit « la véritable expression du génie celtique » (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er février 1854), on y reconnaîtra, au contraire, le génie du protestantisme albigeois s'appropriant les traditions nationales des Celtes bretons et les remaniant dans

L'essence réelle du fou orgueilleux une fois reconnue à des signes qui ne permettent guère de s'y méprendre, comment admettre l'essence orthodoxe dans son antagoniste et son vainqueur ? Il semble donc que des allusions si multipliées, dans le poëme que nous venons d'analyser, sont assez palpables pour faire comprendre dans quelle pensée Dante a placé dans l'Enfer, au nombre des apostats de la foi d'Amour, un personnage purement romanesque, et damné Tristan, coupable d'avoir épousé, quoique fictivement et seulement pour la forme, dans Iseult aux Blanches-mains, l'Eglise orthodoxe, en gardant au fond de son âme l'amour de la foi rivale. Ainsi se justifie ce hors-d'œuvre dans notre commentaire de l'épisode de Francesca.

Peut-être ces interprétations inattendues ne paraîtront-elles pas trop inadmissibles, appuyées qu'elles sont de tant de témoignages contemporains du poëme ; car elles font apparaître, avec toute l'importance qu'il avait acquise dès cette époque, un élément trop négligé dans l'histoire du moyen âge, histoire à réédifier entièrement selon nous, savoir : l'esprit d'opposition à la papauté, le protestantisme albigeois.

Cet élément, nous le retrouvons, non pas seulement dans les poésies des troubadours, mais dans l'Edda remanié, dans le Romancero, dans les compositions des trouvères comme dans celles des minnesingers. Il se révèle en Allemagne, en Angleterre, aussi bien qu'en Italie et en Espagne.

On reconnaîtra sans doute que nous sommes complétement dans le vrai quand, procédant d'après la même méthode historique dont nous avons usé pour le Tristan, et dont nous avions fait l'apprentissage dans nos études sur la Comédie, nous publierons les résultats de l'autopsie à laquelle nous avons soumis également Férebrace, Walter d'Aquitaine, Guillaume au Cort-Nez, Aucassin et Nicolette, Berthe au grand pied, Renaud de Montauban, Jauffre et Brunissens, Blandin de Cornouailles, Gérard de Roussillon, les Romans de la Rose et du Renard, etc., avec bonne partie de la littérature provençale.

Ce travail d'anatomie comparée est tout prêt, nous avons employé les six mois durant lesquels nous avons dû attendre notre tour de lecture, à en réunir les matériaux. Nous en avons extrait cette esquisse sur le Tristan, qui doit donner beaucoup à réfléchir à ceux qui voudraient y voir resplendir uniquement la pensée catholique. Elle n'y est qu'apparente, comme dans la Comédie, et, dans l'une aussi bien que dans l'autre, on retrouve bientôt, une fois les premiers voiles soulevés, le protestantisme à l'état latent ; c'est ce qui résultera de l'examen analytique auquel nous nous sommes livré sur les ouvrages du même genre et de même origine.

Lorsqu'on verra les Parfaits chevaliers, et les Parfaits troubadours réduits à l'état de pasteurs, de missionnaires évangéliques, sous le titre de chevaliers errants, de chevaliers sauvages, de chevaliers volontaires,

un intérêt de propagande. On comprendra, en parcourant ces merveilleux récits, avec quel empressement, le prosélytisme sectaire dut s'assimiler les fables d'une race au caractère concentré, rêveur, à l'esprit aventureux, éprise de l'idéal de la femme, et attendant avec une impertubable confiance un Messie vengeur, un *veltro*, appelé a délivrer la Cambrie de ses oppresseurs de toute espèce, géants anthropophages, Morhout, serpent cresté, nains malfaisants, barons félons, manants grossiers, etc., etc.

(dans les *siete partidas* d'Alphonse X de Castille) et leurs dames Parfaites, toujours la belle des belles, à celui d'églises, il faudra bien se rendre à l'évidence. Force sera bien alors d'accepter les *Romans de geste* pour ce qu'ils sont réellement, à savoir : le compte rendu allégorique, impossible sous toute autre forme, des faits et gestes de l'opposition contre la tyrannie du géant pontifical ; pour des chroniques de l'hérésie, ses journaux, les bulletins de sa grande armée, ayant pour rédacteurs ses poëtes, ses proclamateurs, le plus souvent anonymes, non sans cause ; car c'est dans ces romans de geste, partout colportés et commentés par leurs missionnaires, qu'ils signalaient heure par heure, pour ainsi dire, les progrès de ses invasions en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, jusque dans la Scandinavie ; ses alternatives de succès et de revers, le tout à la plus grande gloire de ses martyrs, dans un but de propagande systématiquement organisée.

III.

Suite de la note page 1266.

En 1212 au plus fort de la croisade albigeoise, plus de quatre cents Limosins, autrement dit Languedociens et Provençaux, de la religion proscrite, moines, prélats, chevaliers, allaient s'établir en Catalogne, où ils étaient certains de trouver des frères et presque des compatriotes ; leur langue hérétique étant, au dire de Gasp. Escolano (Hist. de Valence), le troisième idiome de l'Espagne (Verneilh Puyrazeau, 1, 135, Hist. d'Aquitaine).

Au risque de nous faire lapider dans la ville des Capitouls, nous dirons, qu'à notre point de vue, la très-orthodoxe ville de Toulouse honore une figure albigeoise dans la problématique Isaure, dont la triade florale comporte évidemment une triple allusion à l'église proscrite. Elle est représentée dans l'églantine, comme la rose mystique, ramenée par la persécution à l'état sauvage, mais toujours objet d'amour pour les chevaliers sauvages. La violette est l'image de ses humbles vertus dont le parfum embaume les bois solitaires ; le souci enfin est l'emblème de ses cruelles épreuves. C'est ce que nous nous flattons de démontrer, quand nous analyserons les *Leys d'Amors* de Guillaume Molinier et les *Joyas del gay saber* publiées par M. Gatien Arnoult.

IV.

Note de la page 1340.

Il est si vrai que le Lancelot, traduit, sinon composé en langue provençale par Arnaud Daniel, était un roman d'essence hérétique, qu'il fut prohibé par Innocent III (Ducange, Dissert. VI, hist. de saint Louis); or n'est-il pas remarquable que Dante se soit avisé de puiser précisément dans ce roman à l'*index* une comparaison pour le sourire de Béatrice au chant XVI du Paradis, en même temps qu'il canonisait les héros de trois autres romans de la même école, dans Guillaume au Cort-nez, Renoard et Godefroi de Bouillon, mss. 6777 de la Biblioth. impériale?

Si dans le Lancelot, la foi d'amour réduite à végéter dans les bois a nom Genièvre, plante odorante et sauvage des sites alpestres, dans Gérard de Nevers, comme dans la fondation de Clémence Isaure, elle s'appelle la violette, humble fleur des bocages au doux parfum. Elle devient laure ou laurier pour Pétrarque, l'arbre aimé de celui qui dispense la lumière et dès lors symbole de lumière. Nous avons déjà établi sur des preuves nombreuses qu'elle est la ROSE, la FLEUR par excellence pour une foule de poëtes du moyen âge.

La symbolique des Roman chevaleresques ne varie que dans les détails de forme, jamais dans le fond. Ainsi l'olivier, arbre de la Provence, y devient la figure de la foi méridionale, et donne son nom au Parfait chevalier, son missionnaire, qui opère en Ferebrace la conversion du vaillant peuple espagnol ; ainsi une forêt d'oliviers s'élève près du Mans, au scandale des doctes, pour abriter Berthe au grand pied, et la dame persécutée s'y fait un lit de feuilles d'olivier. Quand Guillaume au Cort-nez descend à Paris dans la cour dn palais, il y trouve à point nommé un olivier pour attacher son cheval, etc., etc.

C'est en multipliant de pareil rapprochements que nous finirons peut-être par triompher de la prévention et du parti pris.

V.

Note de la page 1278.

La nécessité du mystère faisait que la plupart des compositions de cette littérature, au moyen âge, étaient publiées sans nom d'auteur ou sous un pseudonyme, presque toujours celui d'un ecclésiastique, afin d'inspirer confiance, en imprimant à l'œuvre le sceau canonique. Le zèle religieux

faisait taire alors tout sentiment d'amour-propre. Ainsi au faux Turpin et au prétendu chapelain d'un Henri quelconque, roi d'Angleterre, on peut ajouter le chapelain d'un roi quelconque de France, collecteur des lois et sentences d'amour, et désigné sous le nom d'André : *Liber de Arte amandi,... A magistro Andræa Francorum aulæ regiæ capellano.* Puis il arrivait souvent aussi que ces productions hétérodoxes avaient pour auteurs des religieux ralliés à la doctrine sectaire ; car elle avait fait invasion dans bon nombre de monastères des deux sexes (*voy.* l'Hist. des Cath. par C. Schmidt), et l'on conçoit que ceux-là fussent peu soucieux de se faire connaître sous leur nom véritable. Cette invasion de l'hérésie dans les couvents explique pourquoi tant de personnages d'une orthodoxie fort douteuse, ou même hérétiques avérés, comme Ezzelin de Romano, finissaient alors dans le cloître une vie longtemps agitée.

TABLE DU TOME SECOND.



FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, n. 5.

Cette Clef est destinée à ceux qui, possédant assez la langue italienne pour lire la *Comédie* dans l'original, voudront se procurer le plaisir d'y rechercher eux-mêmes la pensée du poëte et de la dégager des bandelettes mystérieuses dont il l'a enveloppée. Mais elle ne sera pas non plus inutile à ceux qui font leur étude de la littérature du Midi, puisqu'elle les mettra sur la voie pour éventer une partie des procédés mis en œuvre par les troubadours dans leurs compositions lyriques ou satiriques ; mais surtout dans les épopées chevaleresques dont on a voulu, bien à tort, attribuer les premiers essais aux trouvères de la langue d'*oïl*. En effet, presque tout leur système d'allégories, tous leurs artifices de style ont été employés par Dante, qui ne cesse de les proclamer ses maîtres et qui devait les effacer. Enfin, elle révélera l'ordre d'idées dont s'est inspiré l'auteur du grand poëme si longtemps proclamé le chef-d'œuvre du génie catholique, à ceux qui n'auront ou le temps ou la patience de suivre dans ses investigations de détail l'auteur de la traduction commentée de la *Comédie*.

CLEF

DE LA COMÉDIE

DE DANTE.

A.

Achan. Exterminé par le Seigneur, comme devra l'être Philippe-le-Bel, pour s'être approprié, dans les dépouilles du Temple, le butin réservé au Seigneur. *Pg.*, xx.

Achille. Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, érigé en Pélée, et de Constance, fille de Roger Ier, la Thétis sicilienne ; élevé sous la tutelle du pape Innocent III, travesti en Chiron. *E.*, xii, xxvi et *Pg.*, ix.

Adam. Dante, comme créateur du langage dogmatique substitué au langage érotique des troubadours, qui était devenu suspect à l'Inquisition, et comme époux de l'Église sectaire de Florence, Ève abusée, qui se laissa séduire aux belles paroles de Satan Aleppe. *Pg.*, ix, xi, xxiii, etc. *Voyez* Ève.

Adam (Maître) de Brescia, falsificateur de métaux, personnification des Gibelins ayant faussé leurs serments à l'Empire et à la foi sectaire, désignés sous le nom d'Alchimistes.

Adrien V. Personnifiant l'avarice. *Pg.*, xix.

Affabilité. L'une des quatre vertus cardinales de l'initié sectaire, le seul en qui l'on doive reconnaître la véritable noblesse. *Convito*, iv.

Aglaurus, changé en *pierre*, personnification de l'envie guelfe.

Agneaux. Les membres de l'Église dissidente, innocents et purs, ou Cathares, en opposition aux boucs et aux loups orthodoxes.

Aigle. Symbole de l'Empire et de saint Jean, patron des Templiers ; ainsi la même figure pour les deux principes alliés, également hostiles à l'Église romaine.

Ailes. Moyen de progrès; propulseurs de l'idée ou de l'influence bonne ou mauvaise, selon la nature céleste ou infernale du sujet, c'est-à-dire selon qu'il s'agit d'un esprit sectaire ou orthodoxe.

Albigéisme, Albigeois. Mots introuvables dans *la Comédie*, quand l'idée est partout présente. Nous ne connaissons les doctrines albigeoises que par les rapports des vainqueurs. Peut-être ne tenaient-elles du manichéisme que pour ne pas admettre que le principe de tout bien ait créé le principe de tout mal, en lui laissant libre carrière dans son antagonisme avec lui.

Alchimie. Science qui n'était hérissée de formules si mystérieuses que parce qu'elle se rattachait à l'hérésie, de même que l'astrologie.

Alchimistes. Les apostats ayant faussé leurs serments à l'Empire et à la foi albigeoise.

Alcméon. Frédéric II, faisant payer chèrement à l'Église albigeoise, sa mère, en tirant forcément le fer contre elle, la couronne impériale que lui avait conservée Innocent III, *sventurato ornamento, Pg.*, XII, et, poussé par le pape, *dal padre suo*, afin de ne pas se brouiller avec dame Piété, réduit à se faire impitoyable envers ses coreligionnaires, *per non perder* PIETA *si fe' spietato. Parad.*, IX.

Alecto, Mégère et Tysiphone, personnifiant l'orgueil, l'envie et l'avarice dans les murs de Florence-Dité.

Alexandre. Le pape Alexandre III, en lutte avec Frédéric Barberousse, dans la querelle des investitures. *E.*, XII.

Alexandre-le-Grand. Henri VII, faisant fouler aux pieds par ses soldats le sol embrasé de la Lombardie, révoltée à l'exemple de Brescia.

Alexis Interminei, de Lucques, personnification de la flatterie guelfe. *E.*, XIV.

Ali. Le gendre de Robert II, roi de Naples, ou son fils le prince Jean, tué par le comte Néri de Pise. *E.*, XXVIII.

Alichino. Le prieur florentin Medico Aliotti. *E.*, XXI.

Altri. Mot combiné pour offrir aux initiés les initiales de *Arrigo Lucemburg. Templaro. Romano Imperatore.*

Altrui. En l'orthographiant selon l'écriture du temps, ALTRVI, on retrouve les mêmes initiales que ci-dessus, et de plus : RE VI°, du nom. *Altri, altrui* et *tal* se reproduisent sans cesse dans *la Comédie* avec la même signification.

Aman. Le pape, ministre infidèle, usurpant la puissance d'Assuérus, le monarque universel, roi des rois.

Amata. L'Italie, *patria amata. Pg.*, XVII.

Amour. Celui qui n'aime point, ne connaît point Dieu, dit saint Jean, Ep. I, ch. IV, v. 8; car Dieu est amour. L'amour étant, avec la puissance et la sagesse, l'une des trois formes sous lesquelles la divinité est accessible à l'intelligence humaine, devenait ainsi le

principe de la religion en antagonisme avec le catholicisme persécuteur, considéré comme une religion de haine. Les paroles du même Apôtre suggérèrent aux sectaires l'idée d'opposer le principe de *vie* au principe de *mort*, les fils du Diable au Fils de Dieu, l'esprit du *monde* et ses princes, à l'esprit du Ciel et à ses Anges, etc.

Amphiaraus. Léopold d'Autriche, qui, sous prétexte du mauvais air, emmena les troupes qu'il avait conduites au siége de Brescia, et abandonna la cause de Henri de Luxembourg. *E.*, xx.

Amphion. Henri VII au siége de Brescia. *E.*, xxxii.

Anges. Les dignitaires de l'Église dissidente, appelés par les Albigeois et les Templiers, très-excellents et purs ou parfaits, c'est-à-dire Cathares. Les fils de Dieu, en opposition aux fils du Diable, *princeps mundi.*

Anges rebelles. Les hauts dignitaires de l'Église catholique romaine. Les cardinaux, *principes terræ.*

Anne (Le pontife). Le père de quelque Vanozza de la cour pontificale. *E.*, xxiii.

Anténor. Le municipe de Bologne, Guelfe par ses membres, Gibelin affilié à la secte, par son chef. *E.*, xxx.

Apocalypse. Personnifiée dans saint Jean, dans l'aigle et dans Lucie.

Apollon. Le soleil, l'astre de la raison, de la lumière, de la vérité.

Aquilon. Vent du Nord, soufflant l'ignorance stupéfiante et les ténèbres de la superstition ; symbole de la guerre des Barbares conduits par Gui de Montfort et les légats romains.

Arachné. Rome tissant les vêtements pontificaux à l'exemple de ceux des païens, et ourdissant des trames ténébreuses en opposition avec la Minerve gnostique, la déesse Raison. *E.*, xvii, et *Pg.*, xii.

Arbres (vifs). Les sectaires.

Arbres (morts). Les catholiques. Les troubadours traitaient les membres du clergé catholique d'arbres *automnals morts.*

Arc. Arme de l'Amour, pour la bouche, qui en offre la forme, et dont la langue est le trait qu'elle décoche, par la parole à double et à triple sens, *triplice saetta.*

Arche. Tombe de pierre dans laquelle feignaient de s'ensevelir les sectaires obligés de dissimuler leur foi ; de là le surnom de Pétrarque, *Petræ-arca,* dont le nom de famille était *Petracco.*

Arche VIe (*Arco*). Contraction du nom de Arrico, Henri de Luxembourg, le septième de son nom, mais le sixième seulement comme empereur. *E.*, xxi, et *Pg.*, xix.

Argenti (Philippe). Personnification de l'esprit florentin, des hommes d'argent de son temps.

Argo (Le navire). Contraction d'*Arrigo,* Henri VII, et par suite symbole du vaisseau de l'Empire, en opposition à la barque de saint Pierre.

Argonautes. Les Gibelins sectaires montant le vaisseau de l'Empire et allant à la conquête de la Toison d'or; autrement dit armés pour arracher au pontife romain sa double puissance, source de ses immenses richesses et de son influence sur le monde catholique.

Argus. Figure de l'Inquisition, surveillant Io ou l'Isis sectaire.

Ariane. L'Église catholique, sœur de Pasiphaé, figure de la cour de Rome, engendrant le Minotaure, moitié homme, moitié brute.

Ariès. Signe céleste, ouvrant l'Équinoxe de printemps, époque des initiations; *blanc* bélier sans tache, en opposition avec le bouc, *noir* et fétide ou le Capricorne, figure des ultra-Guelfes florentins, appelés Noirs.

Arnaud Daniel. Représentant du langage mystique, *clus* ou *car*, dans les romans et dans les compositions en vers des troubadours.

Aruns (L'augure). L'un des membres de la famille Malaspina, alliée des Fieschi de Gênes, qui possédait plusieurs châteaux dans le voisinage de Carrare et sur les côtes de la Lunigiane. *E.*, xx.

Art. Tout l'ensemble des moyens employés pour le triomphe de la foi dissidente, la restauration de l'Empire universel et la ruine de l'Église catholique.

Art d'Amour, ou *gaie science, gai savoir*. La poétique des troubadours de la langue d'*Oc*, consistant à voiler les pensées sous des images, et à donner aux mots une acception différente de leur sens usuel, ce qui s'appellait *parler clus, car, couvert*, honnête, courtois.

Artus (Le roi). Personnification de l'Empire universel dans les romans du Saint-Graal, c. à. d., du Saint-Vase ou du Saint-Temple.

Asdent. Masque déguisant en savetier, diseur de bonne aventure, Ghibert de Coreggio, seigneur de Parme.

Assuérus. Le monarque universel recouvrant sa puissance usurpée par un ministre prévaricateur. *Pg.*, xvii.

Astres. Sphères symboliques figurant les différents grades de l'initiation sectaire et, à ce titre, affectées à chacune des branches des connaissances humaines, enseignées en dehors des écoles orthodoxes.

Athamas. Personnification des fureurs de Brescia, révoltée contre Henri VII. *E.*, xxx.

Athènes. Ville de savoir et de philosophie, en opposition à Rome, ville de l'ignorance et de l'autorité. L'Athènes céleste devait, selon le vœu de Dante, voir philosopher d'accord les doctes de toutes les écoles. *Convito.*

Aurore. Il y en a deux : L'une, l'Église romaine, concubine déjà sur l'âge du Vieux de l'Ida; ses roses fanées sont les fleurs rouges des Florentins et ses lis jaunis les lis français. *Pg.*, ii.—L'autre, l'amante de Céphale (tête) du chef, du grand Maître venu de l'Orient, est l'Église sectaire, *blanche* et coquette, se montrant, parée de perles,

au seuil de l'Orient, mais affectant les dehors orthodoxes, au moyen d'un diadème offrant la forme d'un scorpion au *double dard,* lançant son venin *mortel* avec sa queue. *Pg.*, IX.

Augures. Les propagateurs de mauvaises nouvelles, jetant le découragement dans les rangs de Henri VII. *E.*, XX.

Avarice. Apanage exclusif de Rome, en opposition à la libéralité, *larghezza,* partage de l'âme noble ou de l'initié sectaire. *Convito,* IV. La géante Ériphile de l'Arioste chevauchant un loup dans les jardins de la vieille magicienne, affectant dans ses vêtements la couleur *ch' i vescovi e i prelati usano in corte,* symbolise à ne pas s'y méprendre l'avarice de la cour romaine.

Aveugles. Ceux qui suivent la loi de l'Église. *Pg.*, XIII.

B.

Babylone. Rome, réceptacle de toutes les corruptions.

Barattieri. Les fonctionnaires prévaricateurs et, plus particulièrement, les Noirs florentins. *E.*, XXI.

Barbariccia. Le gonfalonnier de justice, Jacopo Ricci, appelé familièrement le *barba* ou le père Ricci. *Ibid.*

Béatrice. La pensée-verbe de Dante, sa foi sectaire, son âme et son esprit personnifiés; Ennoïa réunissant, sous ce nom-épithète, les attributs de la Raison, de la Vérité et de la Liberté. La même, sous les noms divers de Laure, de Lucie, de Fiammetta, de l'Étoile d'Orient ou de Syrie, de la Fleur ou de la Rose par excellence, avec toutes les épithètes que pouvait inspirer l'emphase mystique aux fidèles d'Amour. Conformément à la formule rituelle des Francs-maçons, *j'ai pleuré et j'ai ri,* Béatrice pleure dans l'Enfer et dans le Purgatoire; elle est rayonnante de joie dans le Paradis, où son rire ne cesse de la faire resplendir.

Bélier. *Voy.* Ariès.

Belzébuth. Le pontife romain.

Bertrand de Born. Représentant du langage politique chez les troubadours provençaux. *E.*, XXXVIII.

Bice. Nom mystérieux qui paraît être une syncope de Béatrice, mais qui, en réalité, donnant les initiales de Béatrice, de Iesu Cristo et d'Enrico, ou B. I. C. E, résume la foi politique et religieuse de Dante.

Bien (souverain, *sommo bene*). Dieu, au point de vue sectaire, toute bonté, toute justice, tout amour; et l'Empereur, son représentant sur la terre, *Ben,* donnant Béatrice et Enrico, B. EN.

Bien. Tout ce qui dérive de l'un ou de l'autre.

Blancs. Faction de juste-milieu dans Florence, visant à la conciliation de ceux, parmi les Guelfes et les Gibelins, qui étaient d'accord pour désirer une réforme religieuse; ayant pour adversaire la faction ultra-guelfe des Noirs, ne jurant que par le pape armé de la double puissance temporelle et spirituelle.

Bonagiunta (de Lucques). Représentant de l'ancien langage érotique en Italie. *Pg.*, xxiv.

Boniface VIII. Damné par avance, *E.*, xix, comme simoniaque; ch. xxvii, comme profanateur; *Pg.*, xx, comme en horreur à toute la chrétienté, dans ce vers à double sens : *Che ciascun suo nemico era cristiano,* Tout chrétien était son ennemi. Signalé enfin comme mort au milieu des larrons, parce que, transporté dans Rome, après l'attentat d'Anagni, il rendit le dernier soupir entouré des cardinaux, *vivi ladroni,* dit l'*Ott. Comm.*

Boucs. Les Noirs florentins.

Briarée. Philippe-le-Bel. Désigné tout à la fois, comme *lié* et comme *légat* par le mot *legato;* ce qui semblerait indiquer qu'il aurait obtenu ce titre de Clément V, pour n'être pas en reste avec Robert II, investi de ces fonctions en Sicile. Là se trouverait l'explication de la manière expéditive dont procéda ce prince à l'égard des Templiers, sans consulter le pape que pour la forme. *E.*, xxxi. *Pg.*, xxxii.

Brebis. Bêtes *inférieures* et *haïssables,* dit Dante (*Convito*), obéissant stupidement au pasteur: les chrétiens orthodoxes.

Brutes. Les catholiques, attendu qu'ils font abnégation de leur raison pour se soumettre à l'autorité.

Brutus. Le parti des Noirs florentins, comme complices de l'empoisonnement du César Henri VII. *E.*, xxxiv.

C.

Cacus. Le prince Jean de Naples, fils de Robert II d'Anjou, tenant, comme Guelfe, de l'homme et de la brute. *E.*, xxv.

Caïn. Type des pontifes, meurtriers de leurs frères, d'où le nom de Caïne, affecté au séjour de Lucifer, personnification de la Papauté.

Caïphe. Clément V, désigné sous ce nom comme ayant trempé dans la mort du Juste, en se rendant complice de l'empoisonnement de Henri VII. *E.*, xxiii.

Calchas et **Eurypyle**. Les deux frères, Antoine et Bassano Fisilaga.

Calisto. Fille de Lycaon, changé en loup, changée elle-même en ourse, l'Église romaine. *Pg.*, xxv.

Can, Mastino. Noms donnés à deux membres de la famille de la Scala, de Vérone, en leur qualité de chefs de la secte en Lombardie, par allusion au Khan des Tartares; les hérétiques étant désignés sous le nom de Tartarins. De là les paladins tartares de l'Arioste, et le fameux prêtre Jean, de la Grande-Tartarie, ou le patron du Grand-Orient. De là le *Veltro* ou limier, destiné à donner la chasse à la *louve*.

Cana (Noces de). Banquet de l'Amour, d'où sont exclus les Guelfes, aveugles privés de la lumière du soleil de la Raison, qui vont chercher des indulgences à Rome. *Pg.*, XXII.

Capanée. Tebaldo Brissato, créé prince par Henri VII, dont il avait d'abord embrassé le parti, fit ensuite révolter Brescia. Dès lors, cette ville devint une autre Thèbes en rébellion contre le Jupiter impérial, le Dieu des Gibelins, leur Messie. *E.*, XIV.

Capocchio. Personnification des félons qui faussèrent leurs serments à l'Empire et à la secte, désignés sous le nom d'Alchimistes, pour avoir changé l'or en plomb.

Capricorne. Le bouc, noir et fétide, symbolisant le parti des Noirs, en opposition au bélier, blanc et sans tache.

Caron, *Vecchio bianco*. Très-probablement Vieri des Cerchi, le vieux blanc hargneux qui, tout en grondant, fit traverser à Dante le Rubicon ou l'Achéron, c'est tout un, et quitter définitivement la bannière guelfe pour celle des Gibelins. *E.*, III.

Cassius. Philippe-le-Bel, comme complice de l'empoisonnement du César Henri VII.

Castruccio Castracani. Annoncé sous le titre d'initié ou de *Dame* dégagée des préjugés orthodoxes, *che non porta benda,* comme le vengeur prédestiné des injures de Dante sur les Florentins, dont il humiliera cruellement l'orgueil. *Pg.*, XXIV.

Caton d'Utique. Figure symbolique d'un mysticisme très-compliqué, dont la combinaison est expliquée en détail par Dante, dans le *Convito,* et représentant le Dieu Amour sous l'aspect du fameux *Baphometus* des Templiers. *Pg.*, I, II.

Centaures. Personnification guelfe, tenant de l'homme et de la brute.

Cerbère. L'esprit persécuteur des Guelfes, résidant plus spécialement dans trois têtes, Tebaldo Brissato, Corso Donati et Cante Gabrieli, comme aussi dans les trois Ordres religieux chargés tour à tour ou contemporainement du ministère de l'inquisition, à savoir les Bénédictins, les Franciscains et les Dominicains.

Chien, Chiens. Brutes hargneuses se jetant sur le faible et le pauvre; expression de mépris employée pour désigner les membres de l'Église orthodoxe. L'épithète de Chiens est presque toujours à entendre dans le sens de païens ou de mécréants; il n'est fait

d'exception que pour le limier, *veltro*, qui donne la chasse aux loups ennemis du troupeau sectaire.

Chariot (Constellation du). Tantôt le Saint-Siége, tantôt le char impérial, *basterna, caroccio, carro*.

Chaleur. L'influence bienfaisante de la doctrine albigeoise et du gouvernement impérial universel.

Charlemagne. Type du monarque universel dans les romans de ce cycle, composés originairement dans les pays de langue d'*oc* ou *limosine*, comme l'Aragon, la Catalogne et la Galice. La fameuse chronique du faux Turpin était très-probablement originaire de ce dernier pays. Cette figure de Charlemagne paraît le plus souvent copiée sur les empereurs d'Allemagne, n'agissant guère par eux-mêmes et commandant sans être obéis.

Chevaliers. Dignitaires de l'Ordre occulte, figurant dans les romans des divers cycles sous les noms de chevaliers du Soleil, de l'Aigle blanche et noire, du Cygne, Rose-Croix, du Temple ou Templistes, etc., titres encore usités dans la Maçonnerie.

Chrétiens. Les fidèles d'Amour ou ceux qui suivaient la doctrine albigeoise, en opposition aux catholiques.

Christ. L'Oint du Seigneur, le Messie, le Rédempteur espéré de l'Italie, l'Empereur, qui devait ravir au pontife romain les deux pouvoirs temporel et spirituel, et rétablir la monarchie universelle.

Chiron. Le pape Innocent III, à qui Henri VI avait recommandé en mourant son fils, âgé de quatre ans, et que ce pontife fit élever sous sa tutelle, en le couvrant de son puissant patronage contre ses compétiteurs; mais Innocent III avait proclamé la croisade contre les Albigeois et excommunié l'Achille de la secte, ce n'était plus que le plus grand des Centaures. *E.*, XXII. *Pg.*, IX.

Circé. L'Église romaine changeant les hommes en brutes.

Cléopatre. La cour de Rome, toute sensuelle.

Clef. La parole qui ouvrait l'esprit à l'intelligence, à l'aide de l'allégorie, appelée vérité mixte, parce que la vérité s'y mêlait à l'erreur, comme le noir au blanc dans le pavé mosaïque du temple; on appelait la clef d'argent, celle qui expliquait l'allégorie, en ne faisant jaillir qu'en partie le sens politique ou mystique : celle qui manifestait la vérité pure était la clef d'or; le tout en opposition aux clés de saint Pierre.

Cocyte. Fleuve formé des larmes que fait verser à flots dans le monde le gouvernement théocratique, représenté sous la forme d'un vieillard à la tête d'or, au pied d'argile.

Colchos. Rome, dont le souverain possédait la Toison-d'Or, que les Argonautes de la secte cherchaient à lui ravir.

Colombe. Figure de l'esprit d'amour, de l'intelligence sectaire.

Couleurs. Chaque couleur avait sa signification symbolique; il en

était de même des fleurs, des métaux, et des diverses substances; ce qui constituait l'Alchimie.

Courtoisie. Mot dérivé de cour, comprenant tout ce qui, dans les actes, les pensées et le langage se rattachait aux opinions impérialistes et sectaires, équivalant à *noblesse, nobiltà*, en opposition avec *villania*, grossièreté, ignobilité de manière de penser, de parler et d'agir, apanage des Guelfes orthodoxes. *Convito.*

Crassus. Allusion aux pontifes s'abreuvant de sang et s'en montrant toujours plus altérés.

Crète, **Creti** pour Creta, dans *la Comédie* et dans le *Convito*, IV, probablement avec l'intention de désigner le chef de l'Église romaine comme le chef des hérétiques; *Creti* offrant une sorte de contraction renversée de *retici*.

Curion. Masque destiné à rappeler le rôle joué par Dante à l'égard de Henri VII, qu'il pressa de marcher sur Florence, en lui citant l'exemple de César passant le Rubicon. *E*, XXVIII. *Voir* sa lettre à ce prince.

D.

Dames. Les initiés du templarisme albigeois qui, par un dédoublement mystique de l'âme et du corps, étaient censés avoir les deux sexes, hommes en tant que corps et forme matérielle, femmes en tant qu'intelligence et pensée libre des liens de la matière.

Dames florentines. Les Templiers apostats qui furent les premiers à déposer contre l'Ordre, dans l'enquête ouverte à Florence. *Pg.*, XXIII.

Damiette. Ville d'Égypte, pour l'Orient, d'où dérivait l'Albigéisme avec la Gnosis et le Néoplatonisme alexandrin.

David *alzato trescando*. Type des pontifes élevés par les artifices du langage, la ruse et l'intrigue, ce que signifie *tresca* en même temps que danse. *Pg.*, X.

Déidamie. La secte albigeoise, veuve de Frédéric II, son Achille.

Déjanire (Tunique de). Déguisement orthodoxe, imbibé de venin hérétique, destiné à venger la secte albigeoise de ses bourreaux.

Denis (faux Aréopagyte). Son livre, inspiré par le mysticisme néoplatonique, opposé ironiquement à la classification des anges, selon saint Grégoire.

Denis (tyran de Syracuse). Charles d'Anjou, dont la tyrannie suscita les Vêpres Siciliennes. *E.*, XII.

Diane, Délie, la lune, la triple Hécate. Figure de la Papauté à la triple couronne, mobile comme elle, régnant comme elle dans les ténèbres, astre de l'erreur, aux rayons sans chaleur, en opposition

au soleil de la Raison, qui éclaire, réchauffe, vivifie ceux que l'influence contraire a glacés du froid de la mort.

Didon. Type de l'Église, infidèle au Christ son époux, comme la reine de Carthage à la mémoire de Sichée.

Diomède. Henri VII blessant à la main, dans sa puissance temporelle, la Papauté, cette Vénus terrestre, cette Pandemos, dont la Louve est le symbole; le compagnon d'Ulysse-Dante pour arracher à Rome son palladium. *E.,* XXVI.

Dité. Florence habitée par les Furies et dominée par les Noirs. *E.,* XI.

Domitien. Innocent III provoquant la croisade contre les Albigeois. *Pg.,* XXII.

Donneare. Dans la langue d'*oc*, *domnejar*, agir en initié, en fidèle d'Amour, en maître ès *gai savoir*. Les savants vous diront que ce mot signifie seulement courtiser les dames, faire le galant, se *damoiser*; à l'endroit, oui; mais à l'envers?

Draghinazzo. Betto Brunelleschi, l'un des syndics des Noirs florentins, se déchaînant en dragon contre ses anciens frères. *E.,* XXI.

Dragon (de l'Apocalypse). L'ambition insatiable des pontifes faisant du Saint-Siége le tonneau des Danaïdes. *Pg.,* XXXII.

Droite. Côté du droit, de la rectitude, de la vérité, de la raison.

E.

Eaque. Frédéric Barberousse, qui, en dépit de la peste d'Egine ou de l'influence catholique, releva les espérances des sectaires et les aida à réparer leurs pertes, au point de se voir en plus grand nombre qu'auparavant. *Convito,* IV. *E.,* XXIX.

Eau. Figure de l'enseignement et de la doctrine qu'il est destiné à répandre. En conséquence, l'eau vive, claire et limpide symbolise la doctrine sectaire; les eaux noires, troubles, stagnantes, roulant des flots embrasés ou sanglants, sont les croyances et les prédications de l'Église orthodoxe, d'où dérivent dès lors tous les fleuves infernaux. Les sources, les fontaines, les lacs, les rivières, abondent dans toutes les épopées chevaleresques, parce que la chevalerie est essentiellement albigeoise, avec tout ce qui se rapporte aux Cours d'Amour.

Échelle de Jacob. L'échelle des grades sectaires.

Égypte. Rome, *pays barbare* où la raison est esclave de l'autorité.

Elsa. Rivière de Toscane, dont la vertu pétrifiante est comparée au catholicisme. *Pg.,* XXXIII.

Enée. Représentant du droit des Romains à l'Empire universel, comme héritiers des Troyens.

Ephialte (Le géant). Robert II, roi de Naples, allié de Clément V et de Philippe-le-Bel, Briarée. *E.*, xxx. Prince peu guerrier et, par ce motif, surnommé la reine Berthe, représenté, à l'aide du mot *legato*, tout à la fois comme incapable de se mouvoir sans l'aveu du Saint-Siége, et comme son légat, les rois de Pouille en exerçant les fonctions en Sicile.

Epicuriens. Nom philosophique sous lequel étaient désignés les Guelfes affiliés à la secte albigeoise.

Eresichton. Puni d'une faim dévorante, pour avoir violé les mystères de Cérès; il personnifie l'indiscrétion chez les adeptes de la secte. *Pg.*, xxiii.

Eriphyle. Épouse vénale, livrant Amphiaraüs pour un collier, comme l'Église trafique du sang de l'Époux. *Pg.*, xxii. Celle de l'Arioste chevauche un loup sur lequel elle se pavane vêtue de pourpre, comme un cardinal.

Erychtone. La secte albigeoise rappelant à la vie de l'Amour les morts catholiques. *E.*, ix.

Esprit. *Mente*, la partie la plus élevée de l'intelligence dans laquelle régnait Beatrice, *donna della Mente*.

Esther. L'Église sectaire, épouse du Monarque universel, Roi des rois, comme Assuérus, le poussant à reprendre son pouvoir usurpé par l'Aman pontifical. *Pg.*, xvii.

Été. Le temps où triomphe l'influence sectaire, toute lumière et toute chaleur.

Etourneaux. Oiseaux au plumage mélangé de blanc et de noir; figure de ceux qui, par faiblesse et pour des motifs d'intérêt, étaient passés des Blancs aux Noirs. *E.*, v.

Ève. L'Église sectaire, dans Florence, se laissant séduire par le serpent pontifical et lui livrant le fruit défendu dans les secrets du langage occulte; entraînant dès lors la perte de Dante, qui se désigne ainsi comme le pasteur de l'Église nouvelle, époux de cette Ève qui, *testè formata*, ne voulut pas garder les voiles qui la couvraient, et, livrant tous ses secrets, *non sofferse di star sotto alcun velo*, agit comme ces *dames florentines* montrant sans rougir *colle poppe il petto*. *Voir* ce mot. *Pg.*, viii, xii, xxiv, xxviii, xxx, xxxii.

Eunoé. Cours d'eau vive, symbolisant la pure doctrine de l'Église albigeoise. On y buvait l'Amour. C'est là la source où venaient s'abreuver tant de dames et de chevaliers, les Roland, les Renaud et la belle Angélique. *Voy.* Léthé.

F.

Farinata des Uberti. Personnification héroïque du Gibelin non affilié à la secte et n'agissant que dans un intérêt politique. *E.*, VI, X.

Faussaires. Ceux qui faussèrent leur foi, leurs serments à la secte albigeoise ou à l'Ordre du Temple, comparés aux faux-monnayeurs, aux alchimistes.

Feltre. Mot employé de manière à être entendu dans le sens de ville et de montagne, en même temps que dans celui de feutre, *feltro,* drap ou draperie. *E.*, I.

Fiesole (Brutes de). Les Florentins orthodoxes, partisans du Saint-Siége.

Foi (Notre). Celle des Albigeois et des Templiers.

Foi, Espérance et **Charité.** Les trois vertus dogmatiques des sectaires, qui les avaient en grande estime et les entendaient nécessairement à leur manière. Leur Amour n'était que Charité ; mais on a préféré voir en eux des amoureux transis, soupirant pour une inhumaine aux incomparables perfections, jusqu'à quatre-vingts ans et plus. On l'a cru, *quia absurdum.*

Force. L'une des quatre vertus cardinales constituant la Noblesse chez les initiés sectaires. *Convito,* IV.

Forêt. Le monde social dans lequel l'humanité végétait sous la loi de Rome, la *selva selvaggia ;* Naples, la Toscane, et les États romains, repaires de bêtes fauves.

Fortune. La puissance mobile et capricieuse des papes, faisant passer à leur gré, les couronnes, les biens, les grandeurs, de race à race, de peuple à peuple, de famille à famille, exerçant la justice au hasard, poussant capricieusement la cour de Rote, comme l'aveugle déesse fait tourner sa roue, *rota.* *E.*, VII.

Francesca de Rimini et son amant. Figure géminée, symbolisant l'hermaphrodisme mystique des fidèles d'Amour, forcés de se laisser entraîner, sous la conduite de la prostituée de Babylone, à la bourrasque infernale déchaînée par ce Lucifer qui fait son séjour dans Caïne, comme meurtrier de ses frères. Malheureux réduits à apostasier leur foi, par faiblesse de cœur et en vue d'intérêts matériels, pécheurs charnels, dès lors, *peccatori carnali.* *E.*, V.

Frère, *frate.* Dans le sens de membre du même Ordre, de la même confraternité religieuse ; titre dont on se salue dans les sociétés secrètes.

Froid. L'influence stupéfiante, mortelle du catholicisme.

Fumée. L'atmosphère dans laquelle sont réduits à vivre ceux que

leur foi laisse exposés au courroux pontifical ; atmosphère amère et souillée de sang. *Pg.*, XVII. *Voy.* dans le *Roland furieux* l'épisode de Lydie, ch. XXXIV.

Furies. L'Orgueil, l'Envie et l'Avarice dont l'influence dominait dans Florence et faisait de cette ville de banquiers l'alliée constante de la cour de Rome.

G.

Gaia. La gaie science, sous le nom d'une jeune femme de Trévise, dont Ghérard de Camino aurait été le propagateur dans cette ville, et comme le père, de même que Raymond Béranger, déguisé sous le nom de Tirésias, le père de l'Église albigeoise, sous le nom de Manto. *Pg.*, XVI.

Gale. *Rogna*, lèpre, la foi orthodoxe, assimilée également à la peste, à une écume impure, *antica schiuma*. *E.*, XXIX.

Ganelon, comte de Mayence. Type de la trahison dans les romans du cycle de Charlemagne.

Ganymède. Type de l'initié emporté au Ciel sur les ailes de l'aigle impérial, cet oiseau de saint Jean, patron du Temple et des Maçons.

Gauche. Côté de l'iniquité, de l'erreur, du mensonge.

Géants. Les rois, princes et municipes alliés du Saint-Siége. Dans les romans de chevalerie, où ils abondent, ce sont les *hauts* et puissants seigneurs ou chevaliers félons dévoués à Rome. *E.*, XXX.

Gémeaux. Constellation, symbole de l'initié, être géminé, âme et corps, comme Dante et Béatrice, Paul et Francesca, vivant dans les ténèbres de l'enfer au milieu des catholiques, et retrouvant le ciel et la lumière au milieu de ses frères en religion.

Genièvre. Personnification de Genève donnant asile aux Vaudois et aux Albigeois, dame calomniée de Dante arien, Ariodante.

Géryon. La politique pontificale, aux menées frauduleuses, aux atteintes envenimées, armée, dans les deux puissances, d'un double dard comme la queue du scorpion. *E.*, XVII.

Ghisola (La belle). Personnification de Bologne livrée à l'influence d'Azzo d'Este, marquis de Ferrare. *E.*, XVII.

Gibelins. Partisans de l'Empire, appartenant plus généralement à l'aristocratie ; divisés en plusieurs nuances, les uns affiliés à la secte albigeoise, d'autres conservant fidèlement les croyances orthodoxes, beaucoup se contentant d'une réforme religieuse.

Gomorrhe. La cour de Rome.

Glaive à double tranchant. Le langage symbolique ne portant que des coups indirects, éclairant les uns et éblouissant les autres.

Gorge (Péché de la gorge, *gola*). Crime de ceux qui révélaient, par trahison ou par indiscrétion, soit les mystères, soit le langage des dissidents; tel était le péché des dames florentines (Templiers) étalant effrontément leur gorge. *E.*, VI. *Pg.*, XXIII.

Gorgone. L'Église romaine, bâtie sur Céphas, à qui Jésus disait : « Tu es *pierre,* » et par suite changeant en *pierres* ceux sur qui s'exerçait son influence stupéfiante. *E.*, IX.

Graffiacane. Massajo des Raffacani, l'un des syndics des Noirs, sous la figure d'un démon. *E.*, XXI.

Grec (Faux). Philippe de Savoie, seigneur de Turin, s'intitulant prince d'Achaïe, comme ayant épousé Isabelle de Villehardouin.

Grecs. Les transfuges, ayant un pied chez les Gibelins, et l'autre chez les Guelfes, comme les Grecs en Europe et en Asie.

Griffolino d'Arezzo. Condamné par l'Inquisition, et brûlé comme Patérin; coupable probablement d'avoir révélé dans les tortures les secrets de la secte. *E.*, XXIX.

Griffon. Animal symbolique, tenant du lion et de l'aigle, de la terre et du ciel, figure des deux pouvoirs, temporel et spirituel, appartenant de droit au chef de l'Empire universel, thèse soutenue publiquement dans l'université de Bologne. *Pg.*, XXXII *et suiv.* De cette figure symbolique, l'Arioste a fait, d'une part, les deux frères jumeaux, Aquilant le *blanc* et Griffon le *noir*, puis, de l'autre, l'Hippogriffe, monture du vieil Atlas, l'homme ou la montagne de pierre, le Chiron d'un autre Achille, Roger, Normand-Sicilien, comme le pupille d'Innocent III; chacun sait qu'Atlas est un vieux magicien qui, à l'aide de son bouclier fascinateur, trouve moyen de stupéfier et de retenir captifs, princes, dames, chevaliers; or, qu'on se rappelle la Gorgone, et celle qui, sous ce nom, dominait dans Florence-Dité.

Grues. Oiseaux voyageurs, au plumage mêlé de blanc et de noir, symbolisant l'apostasie des Blancs passés aux Noirs.

Guelfes. Partisans du Saint-Siége, défenseurs des libertés municipales, et en conséquence hostiles à l'Empire, se recrutant plus généralement parmi le peuple, divisés, comme les Gibelins, en nuances analogues, à savoir, Guelfes sectaires, affiliés aux dissidents, Guelfes ultra-papistes, et Guelfes désireux de réformes dans l'Église, dont les scandales les alarmaient. La faction guelfe subissait l'influence de l'aristocratie d'argent, qui faisait de grands bénéfices avec la cour de Rome, par la banque, par l'industrie de luxe, par les fournitures militaires et les armements maritimes pour les Croisades.

Guidoguerra (Le comte). Affilié à la secte albigeoise, quoique Guelfe, et par suite, opérant dans ses actes politiques, en sens opposé de la direction qu'auraient dû lui imprimer ses opinions religieuses, s'il eût été conséquent avec lui-même. *E.*, XVI.

H.

Harpies. Les Ordres monastiques. *E.*, XIII. Dans le *Roland furieux*, ch. XXXIII, st. 102, 106, Astolphe, représentant de l'Église dissidente d'Angleterre, comme Zerbin, l'amant d'Isabelle, princesse de Galice, ce pays cher aux pèlerins albigeois, est le représentant de l'Écossisme, délivre des persécutions des Harpies, à l'aide de son cor enchanté, symbole de la prédication à la parole puissante, un prince d'Orient, nommé le Sénape, autrement dit *sénateur-pape*, ou Empereur-Pontife. Ce monarque a pour sceptre la croix, *in loco tien di scettro la croce;* ses sujets sont baptisés, non par l'eau, mais par le feu, comme Guinicelli et Dante, *al battesmo usano il fuoco.* Il a nom le prêtre Jean. Or, ce roi-pontife, sur lequel on a débité tant d'absurdités, en le cherchant un peu partout, n'est autre que le Khan des Tartarins, ce grand-maître du grand-orient, que tourmentaient beaucoup les prédicateurs des divers Ordres, surtout les Dominicains, en l'empêchant de distribuer le *pain des Anges* et de s'en nourrir lui-même, sans s'exposer à mille avanies. En effet, les deux premières strophes du chant suivant disent en propres termes que ces « gloutones Harpies, dévorant en un repas ce qui suffirait à des familles entières, réduites à mourir de faim, ont été déchaînées sur l'Italie aveuglée, *accecata*, en châtiment de ses erreurs, » c'est-à-dire de son aveuglement.

Hébreux. Tantôt les fidèles d'Amour, comme peuple élu; tantôt les catholiques, comme peuple maudit, ayant versé le sang du Messie.

Hécube. La secte réduite au désespoir par la triste fin de l'Église albigeoise, ou Polixène, égorgée dans le Temple, et par le supplice des Templiers, l'innocent Polidore. *E.*, XXX.

Hélice ou Calisto changée en ourse. Figure de la Papauté se prostituant au paganisme, personnifié dans Jupiter. Constellation du Nord, dont le froid glacial engourdit l'intelligence. *Pg.*, XXV.

Héliodore. Clément V, livrant le Temple à Philippe-le-Bel, comme le Pontife juif à Séleucus. *Pg.*, XX.

Héliotropie. Pierre fantastique, analogue à la pierre philosophale et au chaton de l'anneau d'Angélique, symbole de la raison parlée dans le langage sectaire, qui la rendait invisible aux profanes. *E.*, XXIV.

Hermaphroditisme. Figure mystique exprimant la réunion et le dédoublement de la matière et de l'esprit, du corps et de l'intelligence, chez les initiés aux mystères de la secte albigeoise. *Pg.*, XXVI. Même symbole dans les Gémeaux.

Hérode. Le pontife romain ordonnant le massacre des innocents.

Homme riche. Le pape enrichi par la donation de Constantin, qui fit *il primo ricco padre.*

Honnête (Parole). Le langage symbolique des initiés.

Hui. Pour *oime*, hélas. Lisez H.VI, ou Henricus VI, dont ce mot inusité donne les initiales pointées. *Pg.*, xvi.

Humble. Tout ce qui se rattache à l'Église romaine, en réalité ou en apparence; ainsi l'*humble* Italie, l'*humble* Béatrice, selon qu'elles sont ou se feignent orthodoxes. *Vit. nuova.*

Hypocrites. Les Guelfes orthodoxes et les chefs de l'Église, affectant les dehors de l'amour et du dévouement envers ceux dont ils préparaient la ruine.

Hyver. Le temps où domine l'influence catholique.

I.

Ida. L'une des hauteurs qui dominent la ville de Rome.

Iniquité. Tout ce qui émane de l'autorité orthodoxe.

J.

Jason. Masque sous lequel Dante se représente rompant avec l'Église (Médée, cette marâtre qui massacre ses enfants); affilié dans Bologne (Lemnos) à la foi sectaire, qui le fait s'éprendre de la langue érotique (Hypsypile), laquelle, fécondée par lui, produit ses compositions lyriques, et est abandonnée à son tour pour la langue dogmatique (Creuse, fille de Sisyphe, condamné à rouler sa *pierre*). *E.*, xviii.

Jason (frère d'Onias). Figure de Clément V, pour avoir acheté de Philippe-le-Bel, nouvel Antiochus, sa nomination au pontificat et l'avoir payée avec les dépouilles du Temple. *E.*, xix.

Jean-Baptiste (Saint). Patron des Templiers, personnifiant l'Apocalypse et l'Évangile de l'Amour, base de l'Albigéisme, symbolisé lui-même sous la figure de l'aigle et sous celle de Lucie, lumière révélée. *Pg.*, ix, xxix.

Jérusalem (Nouvelle-). La réalisation de l'utopie sectaire; la constitution définitive de la cité, d'après les nouveaux principes d'organisation sociale à mettre en œuvre par l'Albigéisme templier.

Jésus. Le Sauveur, le Messie, le Rédempteur impérial, crucifié dans Henri VII.

Joseph. Dante innocent, calomnié par la Putiphar romaine. *E.*, xxx.

Josué. Tantôt figure de l'Empereur, comme vainqueur des Amalécites ou punissant Achan, tantôt de la Papauté, comme arrêtant le soleil dans son cours.

Judas. Le frère Bernard, du couvent de Montépulciano, accusé d'avoir empoisonné Henri VII dans une hostie. *E.*, xxxiv.

Judecca. Séjour de l'auteur de tout mal, de Satan ou Lucifer, per-

sonnifiant l'édifice catholique, et réunissant autour de lui tout ce que la trahison a de plus immonde.

Jugement dernier. Le jour, toujours promis aux sectaires, où l'Empereur universel, restauré dans sa toute-puissance, devait, comme *summus judex* investi de la *potestas,* exercer sa justice souveraine, prononcer la sentence des Guelfes *morts* et des Gibelins *vivants,* constituer la nouvelle Jérusalem, et rétribuer chacun selon ses œuvres, en rendant les pauvres riches et les riches indigents, autrement dit, accomplir une révolution sociale. *Paradis. Convito.*

Juifs. Comme peuple élu, les sectaires, comme race maudite, les croyants orthodoxes.

Jupiter. Tantôt figure du monarque universel, tantôt du pape lançant les foudres de l'excommunication.

Justice. Attribut de la puissance souveraine, dévolue à Dieu, dans le ciel, et à l'Empereur, monarque universel, sur la terre, comme représentant de Dieu; la plus haute expression du droit, appelé *potestas* par les juristes. L'une des quatre vertus cardinales constituant la noblesse chez les adeptes. *Convito,* IV.

L.

Lancelot. Comme chevalier du Saint-Graal, membre de l'Ordre du Temple, préposé à la garde du vase saint, tabernacle de la lumière, et ne la rendant accessible qu'aux élus. Tous les romans de ce cycle, qu'on en soit convaincu, composés pour la glorification des Templiers, sont d'origine albigeoise. La dame du lac (aux eaux vives), fée bienfaisante; Mélusine, la femme serpent, à la *basterna* attelée de reptiles, l'enchanteur Merlin, *cadavre vivant,* rendant des oracles du fond de sa tombe de *pierre,* sont évidemment des figures d'origine albigeoise, brodées sur fond légendaire saxon. Il faut toute la préoccupation de la lettre, chez les déchiffreurs de vieux manuscrits, pour qu'une littérature entière soit passée sous leurs yeux sans qu'ils y aient vu autre chose que des contes à dormir debout, obtenant une vogue européenne, et des amours d'une pureté angélique à servir de modèle aux races futures.

Larmes. Signes extérieurs de papisme.

Larrons. Ceux qui employèrent des moyens frauduleux ou violents pour voler des âmes à l'Église albigeoise.

Latin (Langage). Celui des sectaires en opposition à la langue rituelle de l'Église.

Latin (Pays). Les contrées où l'hérésie comptait de nombreux adeptes, comme la Lombardie, Bologne, la Romagne.

Lavinie. Personnification de Rome, sous le rapport temporel, attendu que de la fille de Latinus dérivait tout droit légitime sur l'*ager* romain. *De Monarch.*

Lemnos. Bologne, où poussés par dame Piété, les Guelfes, ces femmes crédules, avaient livré à la Mort romaine les mâles Gibelins. *E.*, xviii.

Léthé. Le fleuve dans lequel les néophytes étaient censés plongés pour y boire l'eau d'oubli, qui leur faisait répudier leur passé catholique. Ces fontaines, si nombreuses dans les romans de chevalerie et qu'on retrouve dans l'Arioste, où s'abreuvaient les fidèles d'Amour et qui les enflammaient ou les glaçaient selon leur nature secrète, dérivent, comme on le voit, de la même source et des pays de langue d'*Oc*.

Lia. Figure de la vie active de l'initié sous forme biblique, de même que Mathilde sous forme catholique.

Libéralité. Ou largesse, l'une des quatre vertus cardinales de l'initié sectaire. *Convito*, iv.

Lion. Figure de la puissance française, orgueilleuse et cruelle, obéissant à l'impulsion d'un courage brutal, tour à tour avide et généreuse.

Lombard (Marc). Le célèbre voyageur vénitien, Marc-Paul, *aulicus et nobilis homo* (*Post. Caet.*), bien venu, à raison de ses opinions sectaires et de ses connaissances variées, acquises dans ses excursions en Asie, de Can de la Scala, le grand Khan des Tartarins de Lombardie; connaissant le *monde* et ses *princes*. *Pg.*, xvi.

Lombard (Parler). Le langage symbolique des sectaires, plus nombreux en Lombardie que partout ailleurs.

Lombard (Le grand). Barthélemy de la Scala, comme directeur suprême de la secte en Italie.

Louve. Figure de l'avidité, de l'ambition sanguinaire des pontifes, de leurs appétits charnels, dont la nourrice de Romulus devenait le symbole. Aussi l'Arioste ne manque-t-il pas de donner un loup pour monture à sa cruelle Ériphyle, une tête et des dents de loup à la bête sculptée sur le tombeau de Merlin; et pourtant, à en croire M. Delécluze, l'Arioste, qui dédiait son *Roland furieux* au cardinal d'Este, aurait eu la prétention d'obtenir le chapeau rouge de Léon X, avec qui il avait été lié; et dans cette *bête* aux oreilles d'âne, son intention aurait été de figurer l'hérésie de Luther. Tant s'en faut.

Lucie. Figure féminine de saint Jean, patron des Templiers, qu'elle reproduit encore sous forme d'aigle. Son nom, dérivé de *lux*, lumière, équivaut à révélation d'en haut ou à Apocalypse. A ce titre elle est le guide, le fanal et la protectrice de l'initié. *Pg.*, ix, xxix.

Lucifer. En opposition complète avec Lucie, quoique son nom ait la même racine; personnification de l'auteur de tout mal, dans laquelle se résume l'esprit qui n'a cessé d'animer, selon le poëte, la longue succession des pontifes romains, cause de tous les crimes, de tous les désastres qui ont désolé l'humanité; figure de la Papauté, pierre angulaire de la constitution sociale, telle qu'elle exis-

tait alors, *fondo a tutto l'universo;* couronnement de l'édifice séculaire que Dante ne craint pas de comparer à un moulin, à raison des fréquents changements de règne, *un mulin veder mi parve. E*, XXXI.

Lumière. Le dogme albigeois, lumière d'origine orientale, et l'enseignement qui le propageait.

Luxurieux. Les pécheurs charnels, ceux que des appétits terrestres ont fait, par faiblesse de cœur, renoncer aux biens célestes, et suivre les lois de la louve romaine, de Sémiramis, la prostituée de Babylone. *E.*, V. *Pg.*, XXV.

M.

Magiciens, Nécromans. Ceux qui ont commerce avec les démons sont les dignitaires de l'Église romaine, tandis que les bons enchanteurs appartiennent à l'Église albigeoise ; il en est de même pour les magiciennes et les fées, dans les Romans de chevalerie, comme dans le Tasse et l'Arioste qui s'en sont inspirés très-sciemment. Ces fées sont souvent obligées, par nécessité, de prendre la figure de *serpent,* autrement dit de revêtir l'apparence orthodoxe.

Mahomet. Masque destiné à déguiser Robert II de Naples, prince dévot et lettré, se plaisant à écrire des espèces d'homélies et d'instructions pieuses, déployant un grand zèle dans l'intérêt du Saint-Siége, et dont la politique tendait à jeter la division parmi les adversaires de Rome. *E.*, XXVIII.

Malacoda. Corso Donati, personnage influent parmi les Noirs, ayant la haute main sur la Seigneurie et sur les Syndics du parti, désigné sous ce nom parmi les démons, selon l'Anonyme, parce qu'il devait faire une mauvaise fin. *E.*, XXI.

Malebolge. Mauvais bouges, mauvais trous ou malesfosses, la ville de Rome et ses faubourgs. *E.*, XXIII.

Malebranches. Les Prieurs florentins et les Syndics des Noirs, désignés en commun sous ce nom diabolique, comme subissant également l'influence de Manno Branca, de la famille Doria, de Gênes, entré en charge pour six mois, en qualité de Podestat, le 16 février 1303. *E.*, XXI.

Manto. L'Église albigeoise, réduite à s'expatrier après la mort de Raymond Bérenger (Tirésias), lorsque Toulouse, la ville de Bacchus (Soleil-Vérité), fut réduite en esclavage par Gui de Montfort. On peut suivre pas à pas l'itinéraire des membres de cette Église dispersée à travers les Alpes, pour venir s'établir en Lombardie, dans le cours de tous ces petits ruisseaux, symboles de la doctrine, qui viennent se réunir à Benaco, puis se jeter dans le Pô.

L'Arioste n'a pas manqué de ressusciter dans son poëme cette même Manto sous la figure d'une fée bienfaisante réduite, à certaines époques, à ramper sous la figure d'un serpent, protégeant deux fidèles d'Amour contre un vieil époux avare et cruel, véritable fils de Sodome. *E.*, XX. La Griselidis de Boccace est encore une Manto.

Mal. Tout ce qui se rattache au catholicisme et à l'Église romaine.

Marcie. Femme de Caton d'Utique, symbolisant l'âme noble de l'initié, selon Dante (*Convito*, IV), attendu qu'après avoir appartenu à l'Hortensius pontifical, elle revient à Caton, dont la figure à la barbe grisonnante dissimule celle du dieu Amour; « nul, dit encore Dante, n'étant plus digne de représenter Dieu. »

Mardochée. Dante poussant Henri VII (Assuérus) à arracher le pouvoir à l'Aman romain. *Pg.*, XVII.

Marie. L'Église albigeoise, mère, fille, épouse du Messie impérial, portant dans ses flancs le fruit saint, réduite à le déposer sous les plus humbles abris, en s'en allant errante, de contrée en contrée, pour fuir les satellites de l'Hérode pontifical.

Martin IV. Pape français. Personnification de la gourmandise, à raison de son goût pour les matelotes d'anguilles. *Pg.*, XXIV.

Martyrs. Tous ceux qui avaient à souffrir par Rome pour la cause de l'hérésie.

Mathilde (la comtesse). Figure de la vie active de l'initié sous la forme catholique. *Voy.* Pluton et Proserpine.

Médée. Figure de l'Église catholique, magicienne perverse, mère dénaturée, employant les philtres et les enchantements pour en venir à ses fins et poussant la barbarie jusqu'à égorger ses propres enfants. On comprend dès lors que ces mots, *di Medea si fa vendetta* signifient, non pas que le Dieu des chrétiens se fait le vengeur de Médée, mais bien que Dante-Jason se venge à sa manière, par une vendetta poétique, de la Médée romaine. *E.*, XXXII.

Méduse. *Voy.* Gorgone.

Mer. L'ensemble des connaissances humaines enseignées par l'Église albigeoise, mer de doctrine.

Mer de verre (de l'Apocalypse). L'enseignement orthodoxe, stupéfiant et comme cristallisé par la routine. *E.*, XXXII.

Michol (femme de David). L'Église de Rome, épouse du pontife, élevé au rang de prince souverain par les artifices du langage, par la ruse et l'intrigue, *trescando; dispettosa e trista. Pg.*, X.

Midas. Philippe-le-Bel, non moins avide que le roi aux oreilles d'âne. *Pg.*, XX.

Minos. Ce grand juge infernal, qui siége *orribilmente* et qui *ringhia*, est très-probablement, et sauf examen, le bienheureux qui, le premier, reçut d'Innocent III, en l'année 1215, le titre d'inquisiteur général; d'où celui de *conoscitor delle peccata*. Il y a plus :

ringhia, qui signifie aujourd'hui grincer les dents, a dû être employé aussi dans le sens de haranguer, prêcher; autrement on n'aurait pas son dérivé dans *ringhiera*, journellement usité dans le sens de tribune, barreau, chaire (*voy.* Dict. d'Alberti). Nous recommandons cette vérification aux Académiciens de la Crusca. Rien de plus simple dès lors que Dante se soit servi du verbe *ringhiare* dans un double sens, en faisant allusion à des prédications furibondes, fulminées en grinçant les dents, et au double rôle de saint Dominique, jugeant et condamnant ceux que sa parole n'avait pas convertis. Ajoutez à cela que Frédéric Barberousse, le grand justicier impérial dans le Milanais, étant désigné sous le nom d'Eaque, ce collègue de Minos; il paraît assez naturel, d'après ce que nous connaissons des procédés antithétiques de Dante, qu'il ait voulu faire contraster avec lui le grand justicier pontifical, dans les pays de langue d'*oc*. Alors la queue de Minos, *mala coda*, serait l'ordre des prédicateurs, d'autant plus rigoureux qu'il allait se recrutant d'un plus grand nombre de membres, et s'enroulait ainsi sur lui-même en cercles étagés. Sa procédure expéditive serait exprimée dans ce vers : *Dicono, e odono, e poi son giù volte;* ils disent (dans la torture), entendent leur sentence et sont jetés aux bourreaux. Ces paroles de Minos : Songe à qui tu te fies, *Di cui tu ti fide*, signifieraient : Défie-toi de Boniface, songe que tu te livres à l'ennemi, en venant dans Rome, et ne t'abuse pas sur la facilité que tu trouves à y pénétrer, car tu auras à souffrir cruellement d'avoir quitté Florence, où tu ne rentreras plus. Ainsi Voltaire n'aurait pas eu le premier l'idée de loger en enfer le saint fondateur de l'Ordre des Prédicateurs, ce dont le grand railleur doit être bien mortifié là-bas. *E.*, v.

Minotaure. Philippe de Savoie, seigneur de Turin (en italien *Torino*, dont la racine est *toro,* taureau), qui s'intitulait prince d'Achaïe; sa trahison envers Henri VII, dont il déserta l'alliance pour celle du pape, est considérée comme le produit monstrueux de l'accouplement de la Pasiphaë romaine avec le taureau de Savoie. *E.*, xii.

Mort. L'Église catholique, sa foi, et tout ce qui s'y rattache, le catholicisme étant la mort de la raison et de l'intelligence.

Morts. Les chrétiens orthodoxes.

Mosquées. Les églises de Florence-Dité, peuplées de païens et de mécréants; cherchez dans tous les romans de chevalerie ceux qui sont désignés sous ce nom et vous reconnaîtrez, la plupart du temps, que ce ne sont ni des Turcs ni des Sarrazins.

Myrrha. Florence, dont le zèle ardent pour les intérêts du Saint-Siége est comparé à la passion incestueuse de la fille de Cynire, redoublant encore dans les embrassements paternels. *E.*, xxx, et Lettre de Dante à l'empereur Henri VII.

N.

Nature. Loi impériale, providence suprême, principe de tout bien, d'où dérive l'art d'Amour ou *gai savoir*, qui est ainsi comme le petit-fils du Dieu empereur, *a Dio quasi nipote;* art divin qui entretient le lien évangélique formé par la Nature, *lo vincol d'Amor, che fa Natura*. *E.*, XI.

Négligents. Les Gibelins affiliés auxquels le zèle avait manqué pour le triomphe de la secte.

Nembrod. Guido de la Torre, ou Gui de la Tour, très-influent alors à Milan, où sa famille était puissante, ayant été le premier à se révolter contre Henri VII, se réfugia à Florence, qui imita son exemple. De là le nom de Nembrod à l'un et celui de Babel à l'autre; la discorde et la confusion s'étant mises de ce moment dans les rangs gibelins. *E.*, XXXI.

Nessus. Préposé au supplice des tyrans, contre lesquels Dante n'a pas assez de flèches; il a droit, à ce titre, à toute sa sympathie, et de plus, pour s'être vengé mort, comme lui-même en se feignant *mort*, car il a appris de lui le parti qu'on pouvait tirer de la tunique orthodoxe, imprégnée du venin de l'hérésie. *E.*, XII.

Ninus. Le Christ, époux de l'Église, cette prostituée de Babylone, cette Sémiramis érigeant son bon plaisir en loi, dans le dogme de l'infaillibilité, et dont il est dit *che succedette a Nino*. Les Italiens appellent l'Enfant Jésus le *Bambino*, en abrégé *Nino*. *E.*, V.

Noblesse, *Nobiltà*. Apanage exclusif des initiés à l'Albigéisme, en opposition à *Viltà* et *Villania*. *Convito*, IV.

Nombres. Ayant chacun leur signification rituelle. Notamment *trois* et ses multiples, considérés, dans les rites occultes, comme ayant une vertu particulière, surtout *neuf*, nombre parfait, c'est pourquoi « *neuf* paraissait en toutes choses *ami* de Béatrice. » *Vit. nuova*.

Niobé. L'Église romaine, châtiée dans son orgueil, mère de *pierre*, dont les enfants sont de même changés en pierre, et que le Soleil-Raison transperce de ses flèches. *Pg.*, XII.

Nuit, **Obscurité**, **Ténèbres**. L'ignorance et l'erreur propagées systématiquement et entretenues par la politique romaine. Le règne de la Papauté, en opposition au Soleil-Raison, foyer de lumière.

Nymphes-Étoiles. Le premier nom signifiant, celles qui versent les eaux, il est tout simple que les sept vertus caractéristiques de la doctrine albigeoise, assimilée à l'eau vive, contribuant à la répandre, deviennent des Nymphes symboliques sur la terre, et qu'elles se transforment en Étoiles dans le ciel radieux du Temple, qu'elles contribuent à éclairer. *Pg.*, XXXI.

O.

Océan. L'ensemble des connaissances humaines, telles qu'elles étaient enseignées aux adeptes par les initiés, qui les introduisaient à la vie nouvelle. L'Océan correspondait avec le Ciel, autre figure de la science, dans son essence la plus élevée, auquel il renvoyait en vapeurs ce qu'il en recevait en pluie.

Occident. Contrée de ténèbres, d'ignorance et d'erreur, comme assujettie à la puissance pontificale.

Oreste et Pilade. Figure de l'amitié fraternelle des initiés, prêts à se sacrifier l'un pour l'autre, en opposition avec les Caïn guelfes, que leur instinct sanguinaire poussait sans cesse à égorger les Abel gibelins et albigeois. *Pg.*, XIII.

Orgueil. Ambition romaine, *Caligine del mondo* (*Pg.*, XI), dont l'Arioste a fait Caligorant, géant se nourrissant de la chair des hommes, des femmes et des enfants, qu'il prend, en se moquant d'eux, dans son filet invisible; personnifiée, en l'élevant au caractère épique, dans Rodomont, vêtu d'une peau de dragon, comme le *gran verme che il mondo fora*, ou *rode;* ravisseur, meurtrier d'Isabelle, la princesse de Galice, ou de Saint-Jacques, qui forme avec le chevalier écossais Zerbin un couple de fidèles d'Amour; combattu en vain par Berlinghieri, ou Raymond Bérenger, qu'il abat sous ses coups; attaquant le palais impérial par le fer et la flamme, et finissant par succomber sous le glaive vengeur de l'Achille impérial, l'ancien pupille de cet homme *pierre*, autre Vieux de la montagne, qui fait autant de *pierres* des créatures humaines, stupéfiées par ses incantations diaboliques et retenues par lui en esclavage.

Orient. La source de toute lumière, comme ayant donné naissance au premier empire universel et à la gnosis manichéenne.

Ourse (Grande-). *Voy.* Calisto et Chariot.

P.

Pain des Anges. La doctrine sectaire. *Convito, I.*

Palladium. Le pouvoir temporel appartenant exclusivement au monarque universel, à l'Empereur, en vertu du droit dérivant pour lui de Troie, droit passé aux Romains, héritiers d'Énée, et usurpé par les pontifes.

Palmiers. Les Templiers, comme ayant accompli le grand pèlerinage, dont on revenait avec les palmes de la nouvelle Jérusalem. *V.N.*

Panthère. Florence, mobile, cruelle, offrant dans ses murs l'aspect d'une mosaïque ou d'un pelage moucheté, à raison du mélange des Blancs et des Noirs.

PASIPHAÉ. La cour de Rome, se prostituant, comme la louve, à tous les animaux, dans la personne des princes et des rois, n'engendrant que des monstres, et faisant la honte de l'*époux*.

PARLER (couvert, courtois, honnête, obscur, *clus, car*). Le langage symbolique des sectaires dans les pays de langue d'*Oc*, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne.

PÉLÉE. Henri VI, père de Frédéric II, cet Achille, dont la lance, tournée tantôt contre l'hérésie, tantôt contre l'Église, guérissait les blessures qu'une dure nécessité la forçait d'ouvrir, pour obéir aux pontifes menaçants. *E.*, XXXI.

PÈLERINS. Les sectaires qui se rendaient d'Italie à Toulouse, sous prétexte de pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, pour s'y faire recevoir aux grades supérieurs ou pour conférer des intérêts de leurs coreligionnaires. *Vit. N.*

PESTE. Le catholicisme, dont l'influence mortelle résulte de la corruption de l'atmosphère dans tous les lieux où s'étend la domination de Rome. *Conv.*, *E.*, XXIX.

PHAÉTON. La Papauté, inhabile à donner la lumière au monde, et fourvoyant le char du Soleil-Raison. *Pg.*, IV, XXIX.

PHALARIS. Boniface VIII, dont les paroles *ebbre* ont valu à l'âme de Gui de Montefeltro d'être revêtue d'une enveloppe de flamme dans l'Enfer. *E* , XXVII.

PHARISIENS. Les docteurs de l'Église orthodoxe.

PHÈDRE. L'Église romaine, épouse infidèle, calomniant ses fils innocents, afin de les faire mettre à mort.

PHLÉGÉTON. Symbole du fanatisme guelfe et des prédications furibondes des moines bénédictins et dominicains, parcourant les pays de langue d'*Oc* pour y convertir les hérétiques.

PHLÉGIAS. Charles de Valois, qui mit tout en feu dans Florence, et y causa la ruine du Temple du Soleil-Raison, c'est-à-dire, celle de l'Église sectaire que Dante était parvenu à y fonder, et qui, comme Ève, se laissa séduire par les promesses du serpent. *E.*, VIII.

PHŒNIX. Symbole de l'initié passant de la mort catholique à la vie albigeoise par la palingénésie sectaire.

PIA DES TOLOMEI. Allusion probable à la primitive Église, lentement minée au milieu de l'air pestilentiel de Rome par le fait du pontife, qui l'épouse avec l'anneau. *Pg.*, V.

PIERRE. L'Église de Rome, édifiée sur Pierre, désignée en conséquence sous le nom de *Madonna Pietra,* la pierre brute des Maçons, rocher, montagne, Atlas ou Atlant, etc.

PIERRES. Les membres de l'Église orthodoxe, édifiée de pierres, et désignés par les mots *petrone, gran sasso, scoglio, petraja, Pietramala* et autres équivalents. Les *perrons* des Romans de chevalerie ne sont pas autre chose que des églises, *petroni* ou grandes pierres.

Pies. Les filles de Piérius, changées en pies, figure de l'indiscrétion de langage punie chez les initiés. *Pg.*, I.

Piété, Pitié, *Pietà*. L'Église romaine, *la Madonna Pietà* de la *Vita nuova*, comme étant par-dessus tout impie et impitoyable.

Pilate. Philippe-le-Bel. *Pg.*, XX.

Pisistrate. Opposé aux pontifes, qui punissent un crime dans l'amour. *Pg.*, XV.

Pluton (Plutus). Le grand pape Grégoire VII, ce redoutable Hildebrand qui fut le premier à proclamer la double suprématie des pontifes, celui que saint Pierre Damien appelait SAINT SATAN. En conséquence, le premier personnage infernal apparaissant après le grand juge Minos, pour proclamer la souveraineté sacerdotale de SATAN ROI (*Aleph*) ; signalé comme uni par des liens adultères avec la grande comtesse Mathilde, comparée à Proserpine. *E.*, VI, *Pg.*, XXVIII. *Voyez* ce nom.

Poissons. Signe céleste, symbole de la discrétion profonde recommandée dans les mystères. *E.*, X. *Pg.*, XXXII.

Polidore. L'Ordre du Temple immolé pour s'emparer de ses trésors par un autre Pygmalion. *E.*, XXX. *Pg.*, XX.

Polymnestor. Philippe-le-Bel égorgeant les Templiers, victimes innocentes de sa cupidité, comme Polidore de celle du tyran de la Chersonèse de Thrace.

Polyxène. L'Église albigeoise, épouse de Frédéric II, l'Achille de la secte, égorgée dans le Temple. *E.*, XXX.

Porte de Saint-Pierre. Tout à la fois, celle de Saint-Pierre au Vatican et celle de Florence, près de laquelle étaient situées les propriétés de Dante, ses *case*, près de celles de Vieri des Cerchi. *E.*, I.

Predella. Double allusion au siége percé sur lequel étaient placés les pontifes avant leur intronisation, et à la puissance temporelle usurpée par eux. *Pg.*, VI, XXXIII.

Printemps. Le moment où la secte, longtemps comprimée par l'hiver pontifical, commence à respirer, où une douce influence vivifie l'âme et le corps, où les oiseaux, chantres de l'amour, reprennent gaiement leurs chants, où le blanc bélier ramène l'époque des initiations.

Prodigues. Ceux qui abusaient du langage érotique et s'exposaient ainsi au danger d'en révéler le sens secret.

Progné. Changée en rossignol, figure de l'Église qui se *délecte à chanter* et n'en égorge pas moins ses enfants. *Pg.*, XVII.

Proserpine. La grande comtesse Mathilde, flétrie sous ce nom comme la concubine dévote du pape Grégoire VII, la femme adultère du Pluton monacal, qui proclama et fonda la double suprématie des pontifes romains. *Pg.*, XXVIII.

Prostituée (Grande). L'Église de Rome, l'Alcine de l'Arioste.

Provence. L'ancienne province par excellence des Romains, comprenant la Gaule narbonnaise, ayant conservé la civilisation antique sous le joug des Francs, et la première à réclamer contre l'Église les droits de la raison ; de là cette foule de productions en prose et en vers qui la rendaient chère à Dante ; de là la haine du poëte contre la maison d'Anjou, dont elle était devenue la *gran dote*.

Provenzan Salvani. Gibelin sectaire qui, rompant en visière au parti guelfe, auquel la contrainte l'avait réduit à se rallier, fit publiquement amende honorable de son apostasie. S'étant ainsi assuré le concours des Gibelins, il se mit à leur tête pour enlever le maréchal de Charles d'Anjou, afin de l'échanger contre son ami, et se fit tuer les armes à la main. Ainsi la quête qu'il fit en tremblant sur la place de Sienne fut une quête d'hommes. *Ott. C. Pg.*, XI.

Putiphar. La cour de Rome calomniant Dante, non moins innocent que Joseph. *E.*, XXX.

Pygmalion. Figure du tyran Philippe-le-Bel égorgeant les Templiers, comme le fut Sichée, pour s'emparer de leurs richesses. *Pg.*, XX.

Pyrame et Thisbé. Couple de fidèles d'Amour servant d'exemple à Dante, qui, en crainte de la Mort romaine, qu'il ose regarder en face, *riguardandola,* empourpre le beau fruit blanc qu'il a nommé Béatrice, pour lui donner la couleur guelfe, et le rougir comme la mûre imbibée du sang des deux amants. *Pg.*, XXVII, XXXIII.

Pythagoriciens. Nom sous lequel beaucoup de sectaires se déguisaient en Italie, comme sous celui d'Épicuriens.

R.

Rachel. Se confondant avec Béatrice, censée siéger près d'elle dans le Paradis, comme figure de la vie contemplative, dont elle est la forme biblique. Car la plupart des personnages de la *Comédie* ont des costumes et des rôles de rechange.

Rei. Les Guelfes orthodoxes, fils de la perverse Rhéa.

Rhéa. L'Église romaine, d'après l'orthographe italienne *Rea*, qui signifie criminelle ou perverse, pour avoir engendré le Jupiter catholique lançant les foudres de l'excommunication. *E.*, XIV.

Rien, *Niente, Nulla.* Le pape, dont l'autorité usurpée n'avait pour base que le néant, en opposition à *Tutto,* l'Empereur, monarque légitime de l'univers, dont le droit résumait tout et faisait de lui le dieu Pan des sectaires. *E.*, XI. *Pg.*, III, XVI.

Robert II d'Anjou. Damné sous le nom de Mahomet et sous celui d'Éphialte. *Voir* ces noms.

Roboam. Le pape Clément V, qui doit être abandonné par les tribus et réduit à fuir de Rome, pour n'en pas être chassé. *Pg.*, XII.

Romieux. Nom affecté aux sectaires qui faisaient le pèlerinage de Rome, sous prétexte d'aller y gagner les Indulgences, mais en réalité pour conférer avec leurs frères d'Italie. *Vit. N.* Schmidt, Hurter. Aussi Dante ne manque-t-il pas de personnifier dans le *Paradis,* VI, le peuple albigeois de la Provence, sous le nom de Romieu de Villeneuve, ou de la nouvelle Jérusalem; cet humble pèlerin à qui le comte, grandi par lui en puissance et en richesse, fut redevable de voir une couronne briller au front de chacune de ses quatre filles, et qu'il immola lâchement, aveugle Tirésias qu'il était, aux exigences des légats romains, *parole biece;* ce qui n'empêcha pas ce peuple généreux de se sacrifier pour lui lorsqu'il ouvrit les yeux, et de lui rendre *douze pour dix;* après quoi, il s'enfuit misérable en mendiant son pain, avec la triste Manto, jusqu'à ce qu'il trouvât dans les vallées des Alpes, puis dans les plaines de la Lombardie, un asile pour reposer sa tête.

Rose. L'Église albigeoise et sa doctrine, le Saint-Graal, le *Vase parfait* ou le Temple, transformé en fleur mystique, de là l'immense vogue du roman de Guillaume de Lorris, malgré les anathèmes de Gerson. A en croire M. Bouillet, « ce n'est que l'art d'aimer, sous forme allégorique; » non pas; mais bien l'*art d'Amour*, la *gaie science* qui, l'auteur le dit lui-même, « y est tout enclose. » Par malheur, aux 4,000 vers de l'auteur originaire, son continuateur en a ajouté 18,000; grave obstacle à la curiosité. Chose étrange, ce fut Philippe-le-Bel, le bourreau des Templiers, qui, n'y entendant pas autrement malice, invita Jehan de Meung à donner une suite au *Roman de la Rose.*

Roseaux. Figure des néophytes, plantes nouvelles.

Ruffiens. Ceux qui avaient trempé dans les intrigues et les manœuvres employées, dans l'intérêt guelfe, pour enlever des amis à l'Empire et à la secte, ou pour leur créer des ennemis; considérés dès lors comme les vils entremetteurs de la grande prostituée.

S.

Saladin. Prince humain et éclairé, en opposition aux soudans de la Babylone romaine.

Salut. Mot employé dans sa double acception de salutation, de protection, de sauvegarde contre un danger. Béatrice érotique refuse le salut dans la *Vie nouvelle*, parce que son langage amoureux est devenu suspect; elle donne le salut dans *la Comédie,* grâce à son langage théologique, à l'*humble* attitude qu'elle sait prendre; elle devient la dame du *salut,* et vient en aide à *notre foi* albigeoise.

Satan aleppe. Le chef de l'Église romaine devenu prince souverain de Rome et des États pontificaux. *E.*, IV.

SATURNE (Influence de). Glaciale de sa nature, et, par suite, symbolisant celle du catholicisme.

SAUL. Figure de la Papauté réduite à se percer de ce glaive usurpé qu'elle a osé tourner contre le David impérial. *Pg.*, XII.

SCANDALE. La discorde et la division entre frères, à savoir : entre Gibelins sectaires et orthodoxes, entre Gibelins et Guelfes sectaires.

SCHISMATIQUES. Ceux qui semèrent la division dans les rangs de l'opposition anti-catholique.

SCORPION. Figure de la Papauté. *Pg.* IX, XVIII, XXV.

SÉMIRAMIS. La grande prostituée de Babylone, figure de l'Église de Rome poussant à leur ruine, *alla ruina,* les malheureux dont elle fait des *morts;* se posant comme investie de la succession de *Nino,* abréviation de *Bambino,* et se donnant pour son épouse, ce qui lui fournit un prétexte de se dire infaillible, *libito fe' licito in sua legge*. E. V.

SENNACHÉRIB. Figure du pape, qui doit s'attendre à être tué comme lui dans le temple, par ceux qu'il appelle ses fils. *Pg.*, XII.

SERPENT. Dragon, couleuvre, reptiles en général, l'esprit du mal, tout ce qui est animé de l'esprit catholique ou en revêt extérieurement l'apparence.

SIMONIAQUES. Les papes et le clergé romain. *E.*, XIX.

SINON (Le Grec de Troie). Philippe de Savoie, s'intitulant prince d'Achaïe. *Voy.* Minotaure.

SODOME. Rome, digne pour l'impureté et la corruption d'être livrée au feu du ciel.

SODOMITES. Les partisans exaltés du Saint-Siége, véritables suppôts de Sodome, prêts aux plus horribles méfaits pour faire preuve de zèle envers l'homme qu'ils adoraient, dont le bon plaisir était leur loi, et la parole infaillible à leurs yeux. *E.*, XV.

SORDELLO. Représentant du langage *clus* des troubadours, appliqué à la politique. *Pg.*, VI *et suiv.*

STACE. Représentant du langage érotique, ou sous forme amoureuse, des troubadours relevant de l'Église de Toulouse, la métropole, la Delphes de l'Albigéisme. *Pg.*, XXI *et suiv.*

STYX. Rivière de sang, tordue en forme d'arc à double courbe, *in arco torta;* le Tibre, qui dans son cours dessine assez régulièrement cette figure, la poignée s'étendant de Baschi au mont Giove. *E.*, XII.

T.

TEMPLARISME. Les Templiers n'étant pas des docteurs, mais des guerriers, des hommes politiques et d'action ils avaient plutôt des

opinions que des croyances. Or, ces opinions paraissent avoir survécu et triomphé dans les principes transmis d'âge en âge par la Franc-maçonnerie. Ils peuvent se résumer dans ce qu'on a appelé les conquêtes de 89, à savoir liberté de l'esprit, de la personne et des biens; mais à des principes abstraits le Templarisme avait senti le besoin d'adjoindre un véhicule capable d'entraîner l'imagination des masses, et il s'était allié l'Albigéisme dont il était la tête et le bras.

Thaïs. Masque de comédie, sous lequel Clément V est flagellé, pour avoir agi à l'égard de Henri VII comme la courtisane de ce nom avec le soldat, son amant, dans l'*Eunuque* de Térence. *E.*, XVIII.

Thèbes. Brescia, la première à se révolter contre l'empereur Henri VII, à la suggestion de Tibaldo Brissato. *Voy.* Capanée.

Thésée. Le comte Alexandre de Romena, repoussé par les Noirs lorsqu'il vint attaquer Florence-Dité à la tête des Blancs, trahi qu'il fut par ses alliés dans Florence, Centaures à la double poitrine. *E.*, IX, XII. *Pg.*, XXIV.

Thomiris. Figure des dames-hommes, de ces femmes viriles du Temple ayant mission de faire expier aux Cyrus sacerdotaux les flots de sang albigeois versé par leurs ordres.

Tirésias. Raymond Bérenger, dit le Vieux, longtemps aveuglé sur les intentions d'Innocent III, et montrant d'abord envers lui la faiblesse d'une femme, retrouvant enfin sa virilité, en faisant tuer le légat Pierre de Castelnau, puis en se révoltant contre ses successeurs Milone et Theudis, agissant sous la direction de l'abbé de Cîteaux, *serpenti avvolti. E.*, XXII.

Tolosate (Docteur en). Mot d'argot employé pour docteur en théologie, mais appliqué aux maîtres ès arts de Toulouse, qu'on appelait à Rome *tutta dolosa,* aux profès du *gai savoir.*

Tout, *Tutto*. L'Empereur, monarque universel, seul investi sur terre de la toute-puissance; son autorité remontant de droit divin à l'empire oriental de Troie, passé aux Romains, dont le Fils de Dieu lui-même reconnut la *potestas,* le droit de haute justice, en subissant le jugement du préteur romain. *De Mon.* *Voy.* **Rien**.

U.

Ulysse. Masque sous lequel Dante se représente comme l'inséparable du Diomède Henri VII, brûlant de la même flamme d'amour, ou du même zèle religieux et politique, réduit comme le roi d'Ithaque à mener une vie errante, déjouant les enchantements de la Circé romaine, qui change les hommes en brutes, sourd aux séductions de la sirène pontificale, échappant aux noirs Lestrigons

guelfes, bravant le Polyphème français, et finissant par se perdre pour son héros, *per lui perduto,* en cherchant à conduire ses frères à la paix et à la liberté, en faisant briller à leurs yeux le fanal de la raison, *dietro al sole. E.*, XXVI. *Pg.*, XIX.

Usuriers. Les banquiers de Florence, de Padoue et autres villes italiennes, dont les caisses fournirent les fonds nécessaires aux Guelfes pour soutenir la guerre contre Henri VII et pour soudoyer ses empoisonneurs; ayant attenté ainsi à l'art d'Amour, à la Nature dans l'intérêt de la Fortune, et s'étant rendus par là complices du crime de lèse-majesté au premier chef. *E.*, XVII.

V.

Valeur, *Valor.* Le souverain bien, le Dieu impérial d'où dérive tout ce qui *vaut.*

Vapeur, *alto Vapor.* L'influence suprême, la sagesse souveraine du monarque universel.

Vase parfait. Le Temple, la loge parfaite des purs, des parfaits ou Cathares. *Pg.*, XXV, XXXIII. Le Saint-Graal des romans du Cycle d'Arthus.

Veltro (Limier). Can de la Scala, chef suprême du grand-orient en Lombardie, dont le prénom prêtait à une double allusion, dans le sens de chien de chasse, limier, ennemi de la louve romaine, et dans le sens de Khan des Tartares; les Albigeois ou Cathares étant désignés aussi sous celui de Tartarins. *E.*, I.

Vénus (Céleste). En opposition à la Vénus terrestre, la prostituée de Babylone, Vénus-*Pronikè* ou *Pandémos.* Son étoile était celle des fidèles d'Amour, son ciel, celui de la rhétorique, c'est-à-dire de la symbolique adoptée dans la poésie amoureuse, mise en vogue par les troubadours de la langue d'*Oc.* Vénus se trouva détrônée par Béatrice, lorsque Dante substitua au langage érotique celui dont il fit usage dans *la Comédie,* ce nouveau style dont la théologie et le dogme lui fournirent les principaux éléments, et qui lui fit mieux qu'honneur, *m'ha fatto onore,* car il lui a valu cinq siècles de gloire incontestée.

Vent. Guerre, guerrier.

Vertu. Dans le sens de force et de puissance, que réunissaient les *dynameis* gnostiques.

Vie. La foi albigeoise, que l'on acquérait par l'initiation et qui était censée faire naître à une nouvelle vie.

Vieillard de l'Ida. Vieux de la montagne catholique, figure du gouvernement théocratique à la tête d'or, au pied d'argile, d'où dérivent tous les maux de la terre symbolisés par les fleuves infernaux. *E.*, XIV.

VILETÉ, *Villania*. Apanage du Guelfisme et de l'orthodoxie, en opposition à noblesse et à courtoisie.

VIRGILE. La philosophie rationnelle des anciens mystères poétisant l'idée monarchique, n'est autre que le Bolonais de Virgilio, l'ami de Dante, avec qui il fut en correspondance jusqu'à sa mort. Suscité, évoqué parmi les *morts* de Bologne par la foi sectaire, Érychthone *cruda*, il fut l'initiateur du poëte florentin au Templarisme ; aussi l'appelle-t-il son maître, son père, et ce fut son âme que le Bolonais eut mission d'arracher aux Noirs de Dité et à la cour de Rome, ce dernier cercle de Judas. *E.*, IX.

VIVANTS. Les membres de l'Église albigeoise, les affiliés à l'Ordre du Temple.

Z.

ZODIAQUE. L'ensemble des croyants orthodoxes, attendu qu'il représente une collection de brutes, comme le Capricorne, le Taureau, le Centaure, le Scorpion, etc., dont la plupart figurent dans l'Enfer. *Pg.*, IV. C'est en vain que le Soleil-Raison leur verse tour à tour sa lumière, une partie du globe reste toujours plongée dans les ténèbres.

La Cantique du Paradis attendant encore son commentaire, cette Clef est nécessairement incomplète. Nous n'avions pas d'ailleurs, en l'entreprenant, l'intention de colliger tout un dictionnaire. Les explications données ici se bornent à offrir comme un résumé de nos notes sur le poëme. Elles suffiront pour donner une idée du système antithétique de ce langage décevant, dont les images, comparables à celles du kaléïdoscope, ont produit une illusion qui s'est prolongée durant des siècles ; comme aussi des procédés à l'aide desquels il s'est approprié tant d'éléments disparates, puisés à des sources multiples, histoire sacrée et profane, mythologie, astronomie, physique, théologie, etc.

Nous serions bien surpris si cet essai de Vocabulaire ne facilitait pas aux incrédules, comme aux plus simples, l'intelligence d'hiéroglyphes restés non moins obscurs et mystérieux que ceux des papyrus et des temples de l'Égypte. Les Champollion ne sauraient donc manquer désormais à la *Comédie* et à tous les poëmes et romans composés sous la même inspiration.

Nous avons donné, en simple amateur, notre coup de pioche dans un riche terrain presque entièrement vierge, mal et incomplétement fouillé qu'il avait été jusqu'à présent. Si nous en avons fait jaillir quelques pépites révélatrices, c'est aux véritables archéologues, à

ceux qui ont suivi les doctes leçons des professeurs de l'école des Chartes, qu'il appartient maintenant de s'employer fructueusement à la tâche et d'attaquer, en les suivant dans leurs nombreuses ramifications, les précieux filons qu'ils ne sauraient manquer de découvrir, tant dans les langues d'*oc*, d'*oil* et de *si*, que dans celles d'*ia* et d'*yes*; toutes, en effet, on peut nous en croire, ont fourni leur contingent en rimes, ainsi qu'en prose de romans, à l'opposition anti-catholique du moyen âge, et toutes leur promettent des trésors ignorés.

Les découvertes qu'ils ne sauraient manquer d'y faire, venant d'autant, nous n'en doutons pas, à l'appui de ce qu'on a appelé notre système, peut-être nous releveront-elles un peu dans l'esprit des savants, dont le journal, ne jugeant pas sans doute notre analyse préliminaire assez docte, n'a pas daigné lui accorder la moindre mention, en dépit des intentions bienveillantes que nous avait exprimées son honorable directeur.

Un ou deux savants en titre se seront interposés, peut-être, ne se doutant pas plus que les ignorants, qui croient tout savoir, que le livre dont quelques mots effarouchaient tant soit peu leur pudeur officielle, était composé d'éléments dont il y avait à tirer parti. La preuve en est qu'ils retrouveront tous ces éléments de preuves dédaignés dans le Commentaire dont il n'était que l'introduction, et dans la Clef qui les résume.

Or, cette Clef, nous les en prévenons, sous toutes réserves, est l'ébauche, encore incomplète, d'un passe-partout à l'aide duquel il sera possible d'obtenir accès dans maints sanctuaires, aujourd'hui fermés à leurs regards; dans celui de l'Arioste, par exemple, quand se présentera un éditeur de bonne volonté, pour notre traduction en vers, avec notes explicatives, de son *Roland furieux*, dédié intrépidement à un cardinal, qui traitait la chose de ..... vous savez bien.

Il n'y aurait rien d'étonnant même à ce qu'un beau jour, employant ce passe-partout avec un peu de dextérité, quelque fureteur, plus habile théologien que je ne me pique de l'être; à l'exemple de certain abbé, qui ne manquait jamais de saluer bien poliment le curé de Saint-Roch, dans la crainte qu'il ne vînt à lui dénicher son pauvre patron, arrivât à rendre plus ou moins suspects les gros livres de tel bienheureux docteur qu'aujourd'hui l'on ne lit plus guère.

Allons, messeigneurs, vous avez erré en pensée et en action; c'est le cas de s'amender. Ne jugeriez-vous pas à propos de faire un peu retour sur vous-mêmes? Vous avez soit académies, soit chaires, soit bibliothèques; vous êtes pensionnés, rentés, rétribués, émargés, hébergés, dotés; que sais-je? chacun de vous a au moins sa tribune dans quelque feuille ou recueil, et ses entrées où il lui plaît. Comment ne pas être satisfait de mérites si bien rémunérés? Que vous déploriez donc telles idées dont l'explosion a fait beaucoup de mal, et plus encore leur exploitation, cela est tout simple; que vous en détestiez les pro-

pagateurs, cela se conçoit. Aussi béniriez-vous la Nature, le jour où elle cesserait de produire de pareils animaux, *quando Natura lascierà l'arte di sì fatti animali*. Alors du moins pourrait-on se permettre de prononcer leur nom et de l'écrire en lettres moulées, comme celui des monstres antédiluviens.

Je m'associe de grand cœur à vos vœux sur ce point, et sans aucun égoïsme, je vous jure ; mais il faut aider un peu la Nature, et commencer vous-mêmes par donner un bon exemple, en faisant acte de charité, *per ammendar*, excellent procédé pour attendrir les cœurs les plus gangrenés. Or, voici un conseil que je vous soumettrai en toute humilité.

Pour Dieu, messeigneurs, veuillez laisser aux pauvres gens, moins bien partagés que vous à tant d'égards, un peu de place au soleil ; et si quelque chétif a la bonne chance de déterrer une pauvre petite perle dans la poussière des siècles, dans ce vieux fumier où vous êtes trop haut placés pour abaisser vos regards ; criez qu'elle est fausse, c'est votre droit ; affirmez qu'elle a été dérobée, que l'eau en est trouble, on vous le passera ; mais ne manœuvrez pas sournoisement pour la renfouir ou pour l'écraser sous votre talon.

Vous avez l'exemple de M. L. Delattre, qui a du bon ; imitez-le. Lui du moins il parle, *parla*, comme Anthée, au bord du puits infernal, quoiqu'il ne soit peut-être pas un géant ; il écrit même ou s'en flatte ; le tout sans être lié, *non è legato*, si ce n'est aux puissants de l'ATHÆNEUM ; autrement, malheur à moi ! Car, s'il était légat, il pourrait devenir pape, et c'est pour le coup que M. H. Rigault, qui est une bonne âme et charitable, aurait juste sujet de trembler à mon endroit.

Mais le diable, dit-on, n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, et peut-être ces deux volumes auront-ils plus de chance que leur aîné, peut-être qu'en voyant les simples arriver, après les avoir parcourus, à lire couramment *la Comédie*, les doctes qui « ruminent, tout en ayant l'ongle fendu, » se décideront à mettre leurs lunettes et parviendront à en distinguer nettement les lettres majuscules. Peut-être aussi cette Clef, qui n'est pas d'argent, d'or encore moins, *ne la bianca, ne la gialla*, contribuera-t-elle à nous ouvrir enfin accès près des hauts et puissants seigneurs, qui, dans la presse et ailleurs, fermant les yeux ou faisant la sourde oreille, nous ont laissé dédaigneusement jusqu'ici nous morfondre au seuil. Dans cet espoir, nous terminerons comme l'Anonyme, en nous écriant avec lui : *Amen, Deo gratias !*

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.

